

@

Joseph-Marie AMIOT

VIE de *KOUNG-TSÉE*
appellé vulgairement
CONFUCIUS

Le plus célèbre d'entre les Philosophes Chinois,
& le Restaurateur de l'ancienne doctrine

Vie de Confucius

publiée dans :

MEMOIRES
concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, Les Mœurs, les Usages, &c
DES CHINOIS
par les Missionnaires de Pé-kin

Tome douzieme, pages 1 à 508.

Tome treizieme, pages 1 à 38.

Tome quatorzieme, pages 517 à 521.

A Paris, chez Nyon l'aîné, & fils, Libraires, rue du Jardinnet, vis-à-vis la rue Mignon,
près de l'Imprimeur du Parlement, 1786, 1788, 1789.

ouvrage mis en format texte par
Pierre Palpant

chineancienne.fr

Vie de Confucius

TABLE

[Preface](#)

[Vie de Confucius](#) ¹ — [Table chronologique des événements rapportés dans sa vie](#)

[Explication des Planches gravées](#)

[Tables généalogiques de la Maison de Confucius](#) — [Explication de ces Tables](#)

[Notices sur les plus illustres de ses Disciples](#) : [Yen-tsée](#) — [Tseng-tsée](#) — [Tsée-sée](#) — [Mong-tsée](#) — [Tchoung-tsée](#).

[Extraits d'une lettre de M. Amiot](#)

¹ [utiliser la table chronologique pour les détails]

Vie de Confucius

PRÉFACE

@

p.001 La plupart de ceux qui ont écrit sur la Chine, ont parlé de Confucius ; on a même publié l'abrégé de sa vie en plus d'une Langue & plus d'une fois ; pourquoi revenir sur un sujet usé ? Ce *Koung-tsée*, ou ce Confucius (puisqu'il a plu de l'appeler ainsi) que les Chinois regardent comme le Philosophe par excellence, comme le Docteur des Docteurs, & le Maître des Maîtres, auquel ils rendent leurs hommages avec les dehors d'une vénération si profonde, qu'on a cru p.002 la bien définir en Europe, en disant qu'elle s'étendoit bien loin au-delà de la simple reconnoissance, & qu'elle ne différoit pas du respect que l'on a pour les Dieux dans les régions où domine l'idolâtrie ; ce Sage, qui, en renouvelant dans l'esprit de ses compatriotes le souvenir de la doctrine enseignée par les premiers Législateurs de leur vaste Monarchie, fit tous ses efforts pour les faire rentrer dans le sentier de la vertu dont ils s'étoient écartés, leur expliqua les regles immuables de la Morale, forma une nombreuse Ecole pour en continuer l'enseignement après lui, & composa des Ouvrages dans lesquels, tant que dureront les siècles, on pourra s'instruire dans l'art de bien gouverner les peuples, de maintenir le bon ordre dans les familles, & de régler son propre cœur ; cet homme célèbre, ce Confucius, dis-je, est depuis long-tems connu par ce qu'en ont dit tant d'Ecrivains du siècle passé, & tant d'autres encore de celui où nous vivons.

Telle eût été à-peu-près la réponse que j'aurois faite, si je m'étois hâté de répondre lorsqu'on m'invita pour la première fois, à envoyer du pays où je suis, des Mémoires détaillés, au moyen desquels on pût se former une idée juste de ce personnage fameux, qu'une Nation sage & la plus nombreuse comme la plus étendue qui soit dans l'univers, a toujours regardé & regarde encore aujourd'hui comme son principal oracle en tout ce qui concerne la morale, le gouvernement & les mœurs.

Je suis bien éloigné de tenir en ce moment un pareil langage. Je me suis donné la peine de lire tout ce qui m'est tombé sous la main en fait

Vie de Confucius

d'écrits Chinois où il est fait mention de ce Sage ; j'ai lu de même ce qu'on en a écrit en différens tems dans les Langues qui ont cours en Europe, & j'ai conclu qu'on ne pouvait le connoître que bien ^{p.003} imparfaitement encore, dans ces lieux séparés par des distances immenses de ceux qui l'ont vu naître ; ou, pour parler plus clairement, dans des lieux où on ne le connoît guere que sur le rapport infidèle des préjugés. Les enthousiastes vous l'ont représenté comme une espece de Prophete, ou tout au moins comme un homme suscité de Dieu dans cette extrémité de l'Asie, pour éclairer un peuple nombreux sur les principaux devoirs qu'impose la morale, & le disposer ainsi d'avance à recevoir sans contradiction des vérités plus sublimes, quand le tems de les lui annoncer seroit arrivé.

Les admirateurs de tout ce qui est louable & bon, quelque petite qu'en soit la dose, ont outré son panégyrique en exagérant ses vertus, son savoir, le mérite de ses écrits, & toutes ses qualités personnelles. Ils l'ont placé sans façon, non-seulement au-dessus de Socrate, & de tous les autres Sages de la Grece & de Rome, mais au-dessus encore de ces grands Hommes de l'Antiquité profane, qui ont instruit & civilisé les Nations.

Les détracteurs, je veux dire ces hommes singuliers & chagrins, qui ne se plaisent que dans les contradictions & les chicanes, & qui font consister leur principal mérite & la plus grande partie de leur gloire, à ne jamais penser comme les autres ; ces hommes, dis-je, singuliers & chagrins, ne l'ayant envisagé que par le côté le moins favorable, à travers le microscope d'une prévention non moins injuste que ridicule, l'ont ravalé jusqu'au dernier rang, & lui ont assigné pour mérite propre, pour seul & unique mérite, celui d'un plat Pédagogue, qui n'a débité que quelques maximes triviales, que tout autre eût pu débiter comme lui.

Des portraits qui se ressemblent si peu, ne sauroient représenter une même personne ; ils sont tous également suspects ; ^{p.004} & l'on courroit également risque de se tromper en donnant la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre.

Vie de Confucius

Pour ce qui est de ces Écrivains prétendus circonspects, qui, par une crainte puérile des morsures de la Critique, n'ont osé faire un pas qu'ils ne l'aient appuyé sur des vestiges déjà profondément tracés, n'ont osé parler de quoi que ce soit, pas même d'une bagatelle, sans l'accompagner d'une démonstration dans les formes, l'on ne doit pas plus compter sur eux que sur les autres. Ils n'entrent dans aucun détail sur la vie, les mœurs, & toute la conduite d'un homme dont les moindres actions, ainsi que celles qui ont eu le plus d'éclat, sont gravées en caracteres ineffaçables dans l'esprit de presque tous les Chinois. Offusqués, non par le brillant éclat du flambeau de la Critique, mais par la fumée de la noire torche que le barbare *Tsin-ché-hoang-ty* alluma pour brûler les Livres, ils regardent tout ce qui a été écrit après cet incendie, sur les tems qui l'ont précédé, ou comme autant de fables qu'on ne sauroit admettre sans se déshonorer dans l'esprit de ceux qui pensent, ou comme des choses avancées sans preuves, auxquelles par conséquent il seroit ridicule d'ajouter foi. Sur ce faux principe, ils se contentent de dire un mot de la naissance & de la mort de celui dont ils suspectent l'histoire ; ils ne parlent qu'en général de sa doctrine, de ses travaux littéraires, & des disciples qui s'attachèrent à lui. A peine daignent-ils faire mention de ses courses dans les différens Royaumes qu'on sait avoir de son tems partagé l'Empire. Ils couvrent d'un voile épais tout ce qui leur paroît déborder un tant soit peu la ligne qu'il leur plaît d'assigner pour terme à la curiosité de ceux qu'ils veulent instruire. En un mot, on n'a pas peint le Philosophe chinois ; on n'a tracé qu'en gros les principaux traits qui le caractérisent.

p.005 Pour remplir de mon mieux la tache que je me suis imposée, je rapporterai tout ce que la Nation chinoise a dit autrefois de son Philosophe, & ce qu'elle en dit encore de nos jours ; j'indiquerai les différens genres d'honneurs qu'elle lui a rendus & qu'elle ne cesse de lui rendre ; je ferai connoître les plus renommés d'entre ceux qui s'attachèrent à lui de son vivant ; & en rapportant avec fidélité leurs entretiens les plus ordinaires sur les objets qui ont rapport à la morale &

Vie de Confucius

au commerce de la vie, je mettrai le Lecteur au vrai point de vue où il faut être placé pour saisir la ressemblance dans tous ses détails.

J'extrairai de tous les Livres chinois qui jouissent ici de l'estime du grand nombre, les matériaux que je vais employer. Ainsi l'Histoire générale, les Histoires particulières, les Préfaces mises à la tête des *King*, & faites par des Auteurs avoués, le *Lun-yu*, le *Kia-yu*, le *Ché-ki*, le *Che-ki-ché-kia*, le *Kiué-ly-tché*, le *Chen-men-ly-yo-toung*, le *See-chou-jin-ou-Pé-kao*, le *Kou-ché*, &c., seront tour-à-tour mis à contribution ; & comme ces Livres sont d'une authenticité à-peu-près égale, je me dispenserai de les citer en marge, persuadé qu'il suffit de les avoir indiqués, en prévenant que je ne dirai rien que d'après eux, & que je le dirai, autant que je pourrai, comme ils le disent : je serai l'Historien des Historiens de Confucius, & nullement leur Critique ; je laisse cette dernière fonction à ceux qui voudront se donner peine de l'exercer. Au surplus, ces Historiens, dont le suffrage ne sera peut être pas d'un grand poids au jugement de nos Aristarques, sont les oracles de leurs compatriotes ; ils sont leurs instructeurs & leurs maîtres pour tout ce qu'il faut penser & dire ; & à l'exception de ces Savans de la plus haute classe, qui ne se rendent qu'à l'évidence ou à la démonstration, tous les autres ^{p.006} sont d'un même avis ; ils s'expriment d'une même manière, & ne doutent point, en s'exprimant comme ils le font, qu'ils ne soient l'organe de la plus exacte vérité. Je dirai donc ce que la Nation entière pense de celui qu'elle appelle *le Sage par excellence*, ce qu'elle en dit, & sous quel point de vue il faut envisager les honneurs qu'elle lui rend.

Pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à éclaircir un sujet de cette importance, je ferai connoître la manière dont cette même Nation représente en estampes les principaux événemens de la vie de celui qu'elle veut honorer. On pourra, d'après ces estampes, se former une idée juste de ce qu'elles représentent ; car tous les objets y sont au naturel : c'est ainsi que les Chinois s'habilloient autrefois : leurs cheveux noués sur leurs têtes, leurs coëffures, leurs visages sans vestiges de barbe, si l'on en excepte quelques poils sur la levre supérieure & au

Vie de Confucius

menton, leurs longs ongles, toute leur physionomie étoient tels qu'on les voit ; leurs palais, leurs hôtels, leurs autres édifices, étoient ainsi construits.

J'aurois fort souhaité que quelqu'un de nos Peintres européens, que nous avons ici, eût voulu se donner la peine de corriger les défauts qui peuvent s'y trouver. Je les en ai priés plus d'une fois, mais toujours en vain. *Nous gâterions tout, m'ont-ils dit : on ne manque pas en France d'excellens Peintres qui peuvent décorer les Cabinets. On y veut du singulier ; vos dessins sont dans ce genre, & comme tels, ils plairont beaucoup plus que ce que nous ferions nous-mêmes dans toutes les règles de l'art. Envoyez-les tels que vous les avez.*

Après ce court préambule, que j'ai cru nécessaire, je commence.

@

Vie de Confucius



Planche 1. Confucius.

Vie de Confucius

CONFUCIUS, OU LE PHILOSOPHE CHINOIS

@

p.007 La famille de Confucius est, sans contredit, la plus ancienne & la plus illustre de toutes celles qui existent sur la surface de la terre, puisqu'elle prouve une descendance de plus de quarante siècles, & qu'elle a brillé, plus ou moins, mais toujours avec éclat, depuis sa première origine jusqu'aujourd'hui. Elle compte des Princes, des Rois & des Empereurs ; & malgré les révolutions, qui ont plus d'une fois bouleversé l'Empire pendant le cours de cette longue suite d'années, elle a toujours joui de quelque titre héréditaire, en faveur duquel on lui a accordé des distinctions honorables, qui l'ont consolée, en quelque sorte, des malheurs des tems.

Sié, jusqu'auquel elle remonte avec certitude, descendoit lui-même de *Hoang-ty*, selon le témoignage de tous les Historiens. Vers l'an 2257 avant Jesus-Christ, il fut mis dans le Ministère par *Chun*, successeur immédiat du sage *Yao*, qui, cent ans auparavant, c'est-à-dire l'an 2357 étoit monté lui-même sur le trône, & sous le regne duquel arriva cette terrible inondation qui fit de si grands ravages dans tout l'Empire chinois. Il étoit spécialement chargé de régler les cérémonies, & de veiller sur les mœurs. Son intégrité, sa sagesse & l'ensemble de sa bonne conduite, engagerent son Souverain à le récompenser d'une manière proportionnée aux services importants qu'il avoit rendus à l'Etat : il lui donna, à titre de Principauté, le pays de *Chang* dans le *Ho-nan*.

Treize de ses descendans gouvernerent successivement ce petit Etat, jusqu'à *Tcheng-tang*, que la voix unanime, tant des Grands que du Peuple & des Princes feudataires, plaça, p.008 comme malgré lui, à la tête de l'Empire, l'an avant J.C. 1766.

Vie de Confucius

Par son avènement à la dignité suprême, *Tcheng-tang* fonda une nouvelle Dynastie, qui fut appelée *Chang*, du nom de sa Principauté. Cette Dynastie donna des Maîtres à l'Empire pendant l'espace de 644 ans. Mais avant son extinction, *Ty-y*, l'avant-dernier des Empereurs qu'elle a donnés, avoit eu trois fils, dont l'aîné s'appelloit *Ouei-tsée-ki*, le puîné *Ouei-tchoung-yen*, & le cadet *Tcheou*. Ce dernier fut préféré à ses deux aînés, parce que ceux-ci étoient nés d'une mere qui n'étoit point titrée lorsqu'elle les mit au monde. Suivant la loi, le fils de la légitime épouse doit être préféré à tous ses freres d'un autre lit, quand leurs meres ne sont que des femmes du second ordre, ou des concubines.

Tcheou, placé sur le trône de ses peres, se livra à toutes sortes d'excès. Sa cruauté, & cette foule de crimes en tous genres dont il se rendoit chaque jour coupable, irritoient le Ciel & la Terre contre lui. Ses Sujets, ne pouvant se mettre à couvert de la tyrannie qu'en secouant le joug, eurent recours à *Ouen-ouang*, qui gouvernoit la Principauté de *Tcheou* avec une sagesse dont toutes les bouches faisoient l'éloge. *Ouen-ouang*, après avoir fait tout son possible pour obtenir du tyran qu'il changeât de conduite, voyant l'inutilité de ses efforts, se détermina enfin à employer le dernier remede, celui de la force. Il commença par mettre en sûreté ses propres Etats ; il s'assura ensuite des intentions & de la fidélité des Grands de l'Empire & des Princes vassaux, et forma son plan. La mort ne lui laissa pas le tems de l'exécuter. La gloire en étoit réservée à son fils ; mais ce ne fut qu'après bien des années que le grand *Ou-ouang* leva l'étendard : il marcha contre le monstre, le combattit, le vainquit, le fit périr, & s'assit à sa place sur un trône dont sa vertu le p.⁰⁰⁹ rendoit digne, & qui lui fut déferé du consentement unanime de tous les Ordres de l'Etat. Il signala les premiers momens de son nouveau regne, en faisant du bien à tous ceux qui avoient vécu dans une oppression plus marquée sous le regne précédent ; il distingua en particulier *Ouei-tsée-ki* & *Ouei-tchoung-yen*, restes infortunés de l'illustre famille des *Chang*. Il leur transféra le droit d'être regardés seuls comme les légitimes descendans de *Tcheng-tang* & ne pouvant leur céder la

Vie de Confucius

dignité suprême, il les en dédommagea en quelque sorte, en leur donnant une souveraineté dans le pays de *Soung*.

Ouei-tchoung-yen fut pere de *Soung-koung*, & celui-ci le fut de *Ting-koung-chen*, qui eut deux fils, *Ming-koung-koung* & *Siang-koung-hi* : ce dernier fut pere de *Fou-fou-ho* & de *Ly-koung-fang-see*.

Fou-fou-ho eut un fils qu'il nomma *Soung-fou-tcheou* ; de *Soung-fou-tcheou* vint *Cheng*, & de *Cheng* vint *Tchen-kao-fou*, qui fut père de *Koung-fou-kia*. C'est depuis ce *Koung-fou-kia*, que le nom de *Koung* est resté dans la branche d'où descend celui que nous nommons fort improprement Confucius.

Koung-fou-kia fut pere de *Tsée-mou-kia-fou* ; celui-ci le fut de *Y-yi*, & *Y-yi* de *Fang-choui*, lequel, pendant les troubles excités par *Hoa-ché*, quitta le Royaume de *Soung*, & vint chercher un asyle dans celui de *Lou*, où il fixa son séjour. Dans cette nouvelle patrie, il eut un fils qu'il nomma *Pe-hia*, & de celui-ci vint *Chou-leang-ho*, pere de *Koung-tsée*, nommé par nous Confucius. *Chou-leang-ho* (ce dernier caractere *ho* se lit aussi *he*) eut neuf filles de sa premiere femme, & point de garçon. Une concubine lui donna un fils, qui vint au monde tout contrefait, & ne vécut pas long-tems. Après la mort de son epouse légitime, il voulut s'en donner une autre pour continuer la tige, & la chercha dans la maison de *Yen*, ^{p.010} dont le chef avoit trois filles, en âge toutes les trois d'avoir un mari. La plus jeune etoit distinguée de ses sœurs par le nom de *Tcheng-tsai* ajouté à celui de *Yen*, commun à toute la famille.

Après que *Chou-leang-ho* eut fait sa demande au Chef de la maison de *Yen*, celui-ci assembla ses trois filles, & leur dit :

— Le Gouverneur de *Tseou* veut me faire l'honneur de s'allier à moi, & demande l'une de vous en mariage. Je ne vous le dissimule point, c'est un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, & d'une figure qui n'a rien d'attrayant. Il est d'une humeur sévere, & ne souffre pas volontiers d'être contrarié. Outre cela, il est d'un âge déjà fort avancé. Voyez, mes filles,

Vie de Confucius

l'embarras où je me trouve, & suggérez-moi comment je dois m'en tirer. Je n'ai garde de vouloir vous contraindre. Dites-moi naturellement ce que vous pensez. Au reste, *Chou-leang-ho* compte parmi ses ancêtres des Empereurs & des Rois, & descend en droite ligne du sage *Tcheng-tang*, fondateur de la Dynastie des *Chang*.

Yen ayant cessé de parler, ses trois filles se regarderent en silence pendant quelque tems. La plus jeune voyant que ses sœurs ne se pressoient pas de répondre, prit elle-même la parole & dit :

— Je vous obéirai, mon cher pere, & j'épouserai le vieillard que vous nous proposez. Je n'y ai aucune répugnance, & j'attends respectueusement vos ordres.

— Oui, ma fille, répondit le pere, vous l'épouserez, je connois votre vertu & votre courage. Vous ferez le bonheur de votre mari, & vous serez vous-même heureuse.

Le mariage fut conclu, & on ne tarda pas à le célébrer. Après que la cérémonie en fut faite, la nouvelle epousée pria son mari de lui permettre un voyage à la montagne *Ny-kieou*. Elle s'y transporta, fit sa priere au *Chang-ty* pour en obtenir la fécondité, & après dix lunaisons révolues, elle accoucha ^{p.011} d'un garçon, auquel on donna le nom de *Kieou*, & le sur-nom de *Tchoung-ny*. C'est Confucius.

Confucius n'eut lui-même qu'un fils auquel il survécut. De ce fils qui s'appelloit *Pê-yu*, ou *Koung-ly*, vint *Koung-ki*, autrement dit *Tsée-see*. *Tsée-see* fut pere de *Tsée-chang* ; & depuis *Tsée-chang*, jusqu'au Comte Confucius d'aujourd'hui, cette famille s'est maintenue, & forme une noblesse de plus de quatre mille ans. Elle a toujours tenu un rang distingué dans l'Empire. On ne l'a pas toujours enrichie, mais on l'a toujours respectée. La Dynastie des Tartares Mantchoux, aujourd'hui sur le trône, lui a accordé toutes les prérogatives dont jouissent les Princes ; & quand le Chef de cette maison vient à la Cour, l'Empereur le reçoit avec un cérémonial à-peu-près semblable à celui qu'il garde, lorsqu'il

Vie de Confucius

admet en sa présence les Ambassadeurs des Royaumes voisins. Il a le titre de *Cheng-koung*, comme qui diroit en notre Langue *le Saint Comte*. On peut voir toute la suite de cette généalogie dans les planches A. B. C. D. E. F. ¹. Elles ne contiennent rien qui ne soit extrait des Livres regardés ici comme très-authentiques, & des Mémoires domestiques de la famille même de celui dont elles représentent l'origine & la filiation continuée jusqu'à nos jours.

L'Histoire, dit le célèbre *Tchou-hi*, parle de Confucius en ces termes : *Koung-tsée* avoit pour nom propre *Kieou*, & pour surnom *Tchoung-ny* ². Ses ancêtres étoient originaires ^{p.012} de la principauté de *Soung* ³. Son pere avoit le nom de *Chou-leang-ho*, & sa mere celui de *Yen-ché*. *Siang-koung*, Roi de *Lou* ⁴, comptoit la vingt-deuxieme année de son regne, lorsqu'il vint au monde dans le Bourg de *Tseou-y* ⁵, le jour *Keng-tsée* de la onzieme lune, c'est-à-dire, aux environs du solstice d'hiver de l'an 551 avant Jésus-Christ ⁶.

J'ai promis de tout dire, & de n'être, si je puis m'exprimer ainsi, que l'Historien des Historiens de celui dont j'écris la vie. Je ne passerai donc

¹ Voy. la Table généalogique à la fin du volume.

² Les Chinois ont, pour l'ordinaire, plusieurs noms, outre celui qui est commun à toute la famille. Parmi ces noms, il y en a qui les distinguent d'une maniere honorable, & d'autres qui ne sont que des simples sobriquets qui ont rapport à quelque chose qui leur est particulier. Ainsi, *Koung-tsée* portoit le nom de *Kieou* & celui de *Tchoung-ny*, parce qu'il étoit le second de famille, ayant eu un frere aîné, ainsi que je l'ai dit, & que ce fut sur la montagne *Ny-kieou* que le Ciel l'accorda aux prieres de sa mere. On croit encore qu'on lui donna le nom de *Kieou*, qui signifie *élévation*, à cause d'une petite élévation qu'il avoit sur la tête.

³ La Principauté de *Soung*, que le Fondateur de la Dynastie des *Tcheou* donna en apanage aux descendants de *Tcheng-tang*, comprenoit ce qui est aux confins du *Ho-nan* à l'Orient jusqu'au *Kiang-nan*.

⁴ La 22^e année de *Siang-koung*, Roi de *Lou*, c'est-à-dire, d'une partie de la Province du *Chan-tong* d'aujourd'hui, étoit *Keng-siu*, la 47^e année dans l'ordre du cycle sexagénaire, la 21^e du regne de *Ling-ouang*, vingt-troisieme Empereur de la troisieme Dynastie dite la Dynastie des *Tcheou*. Cette année répond à l'an avant J.C. 551. Le jour *Keng-tsée* étoit, cette année-là, le treizieme de la onzieme lune, suivant le calcul chinois.

⁵ *Tseou-y*, bourg où commandoit *Chou-leang-ho*, est aujourd'hui *Kiu-fou-hien*, dit autrement *Tseou-hien*, dans la Province du *Chan-tong*.

⁶ Je crois devoir dire ici, une fois pour toutes, que je n'ai nullement envie de me faire le garant de tout ce que je rapporterai. Mon intention n'étant que de présenter *Koung-tsée* tel qu'il est aux yeux de sa nation, je dois nécessairement dire ce que la nation dit de lui ; si j'en agissois autrement, je ne serois pas de bonne-foi, & je ne donnerois pas une idée juste de celui que j'ai entrepris de faire connoître à fond dans notre Europe.

Vie de Confucius

pas sous silence les prodiges que les Auteurs assurent d'un commun accord, avoir précédé & suivi sa naissance. Leur crédulité sur cet article n'a pas de quoi surprendre. Ils regardent Confucius comme l'un de leurs Saints, comme celui auquel ils sont le plus redevables, tant dans l'ordre civil que dans l'ordre moral ; ils croiroient manquer à ce qu'ils lui doivent, s'ils se permettoient les raisonnemens & les doutes sur ce qu'on raconte de lui en bien.

p.013 Quelques jours avant que *Yen-ché* eût atteint le terme qui devoit la délivrer du fruit qu'elle portoit dans son sein, le *Ki-lin*, ce quadrupede merveilleux qui ne se montre que pour annoncer le bonheur, fut trouvé dans le jardin, ou dans l'une des Cours de la maison, sans qu'on pût deviner comment il avoit pu s'y rendre. Au bruit tumultueux que firent les domestiques, pour s'en saisir aussi-tôt qu'ils l'eurent apperçu, *Yen-ché* accourut, pour savoir par elle-même de quoi il s'agissoit. Elle vit l'animal, & sans témoigner la moindre emotion, elle s'avance gravement vers lui, le prend, le lie avec son mouchoir, lui ôte tout doucement la pierre de *Yu* qu'il tenoit entre ses dents ; & y lit, avec une surprise mêlée de la plus douce joie les paroles suivantes : *Choui-tsing-tché-tsée, Ki-choai-Tcheou, Eulh-ouei-fou-ouang* ; c'est-à-dire, *un enfant pur comme le cristal, naîtra quand les Tcheou seront sur leur déclin ; il sera Roi, mais sans aucun domaine*. Elle n'eut rien de plus pressé que de faire part à son epoux de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle vole à lui, & en lui remettant la pierre de *Yu* :

— Lisez, lui dit-elle, l'inscription qu'elle contient. Elle m'annonce un fils, un fils qui sera Roi, quoique vous n'ayez point d'États à lui laisser. Son Royaume, d'une toute autre espece que les Royaumes ordinaires, n'en sera pas moins réel. Oui, l'enfant que je porte dans mon sein est un garçon ; & c'est à lui que se rapportent les paroles qui se lisent sur cette pierre, que le ciel m'envoie par le *Ki-lin*.

Son pressentiment ne fut point vain. Deux jours après, le *Ki-lin* ayant disparu, elle ne s'occupa plus que des préparatifs de ses couches, dont elle sentoit que le terme n'étoit pas éloigné ; & le jour *Keng-tsee* de la onzieme

Vie de Confucius

lune de la vingt-deuxième année du règne de *Siang-koung*, elle mit au monde ce fils, qu'elle ne doutait point avoir obtenu du Ciel par les ferventes p.⁰¹⁴ prières qu'elle lui avait adressées sur la montagne *Ny-kieou*.

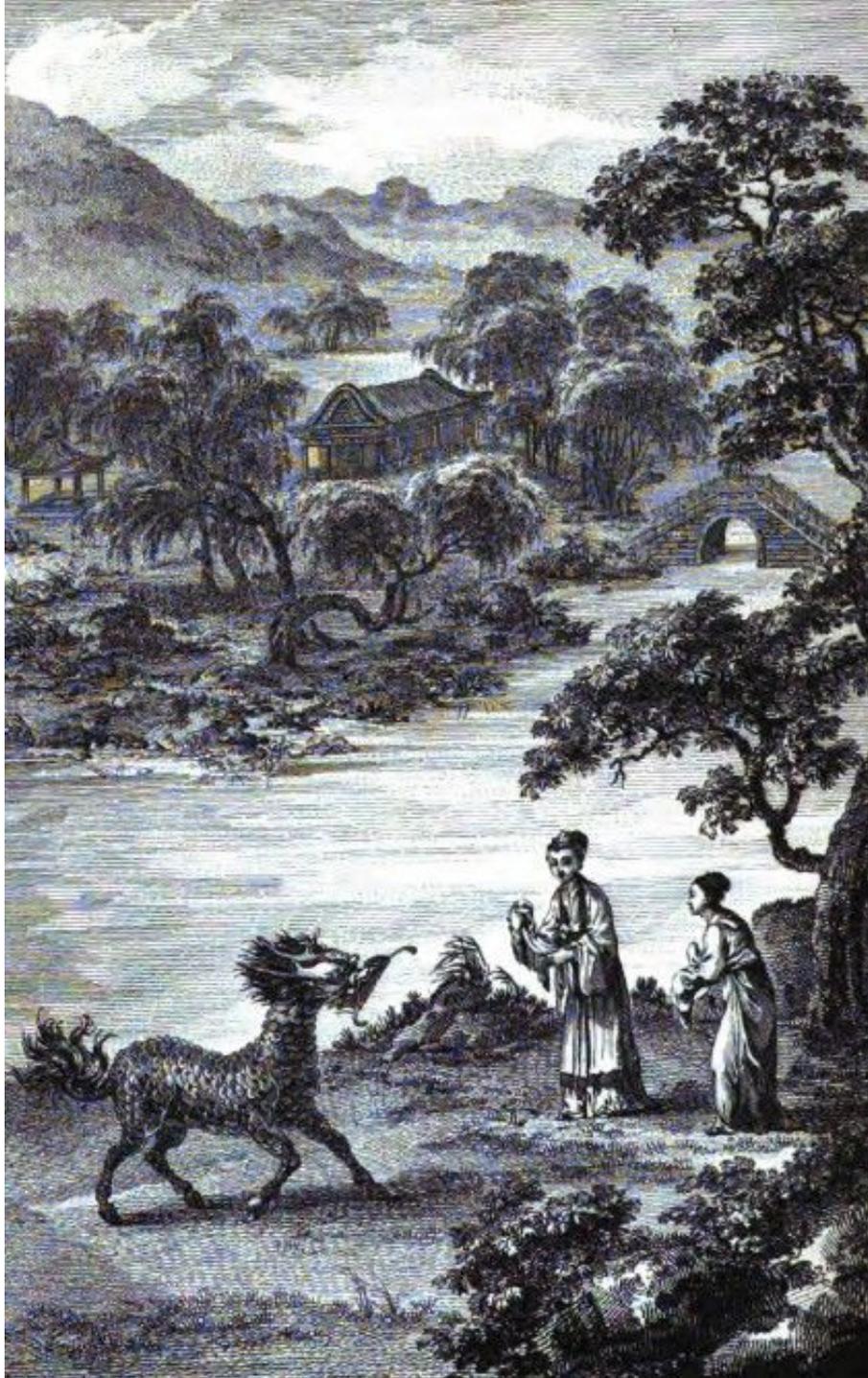


Planche 2

Vie de Confucius

Au moment de la naissance de ce cher fils, *deux Dragons furent vus dans les airs, immédiatement au-dessus de l'appartement de la nouvelle accouchée ; & l'on apperçut cinq vieillards entrer de compagnie dans la*



Planche 3.

maison. Il ne faut pas prendre à la lettre l'énoncé de ce double prodige. Il est vraisemblable que les premiers qui l'ont ainsi raconté, ont voulu

Vie de Confucius

dire d'une manière allégorique, conformément aux idées reçues dans le pays, que cet enfant réuniroit dans sa personne, les plus brillantes qualités de l'esprit & du cœur, figurées par les deux dragons ; & que par

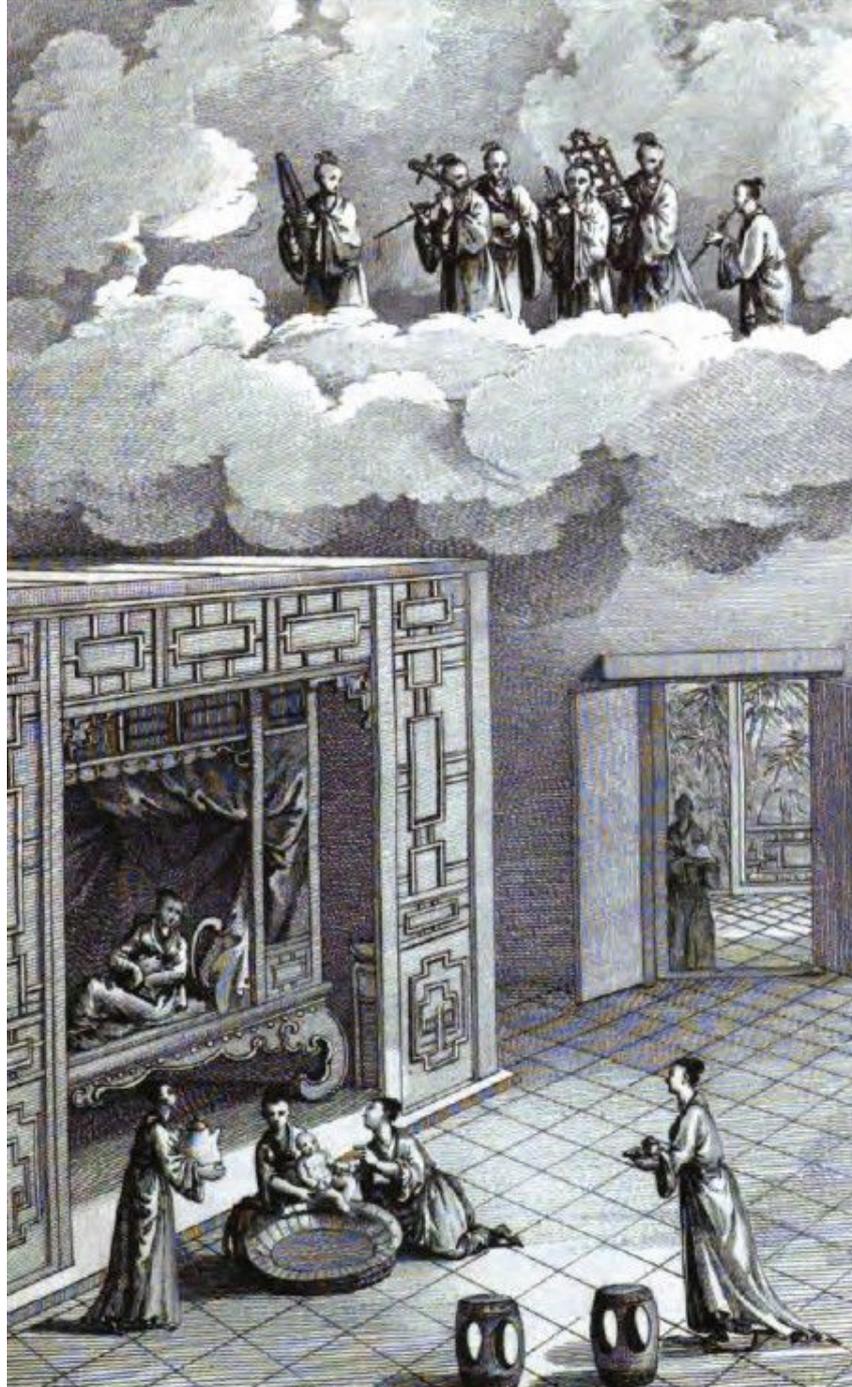


Planche 4.

la vaste étendue de ses connaissances, par la sublimité de son talent à les faire valoir, par la pratique constante de toutes les vertus, tant

Vie de Confucius

civiles que morales, & par l'ensemble d'une conduite calquée sur celle qu'ont autrefois tenue les cinq *Ty*, c'est-à-dire, *Fou-hi*, *Chen-noung*, *Hoang-ty*, *Yao* & *Chun*, réputés les plus sages Empereurs de la haute Antiquité, il retraceroit aux yeux de ses contemporains, l'image presque entièrement effacée de ces grands hommes, figurés par les cinq Vieillards. C'est apparemment pour cette raison, qu'à la suite de ce double prodige, on en ajoute un troisième aussi étonnant, & plus digne de remarque, celui de la musique céleste, dont au moment de sa naissance, on entendit retentir les airs. *Tien-kan-cheng*, *Cheng-tsée*, chantoient avec mélodie les voix accompagnées d'un concert d'instrumens ; c'est-à-dire, *tout le ciel tressaille de joie à la naissance du Saint Fils*.

Cet enfant, annoncé par tous ces événements extraordinaires, comme un présent que le ciel faisoit aux hommes, partoient sur son corps même les différens présages de ce qu'il devoit être un jour, & de ce qu'il devoit faire pendant le cours de sa vie, pour l'accomplissement de ses hautes destinées. *Quarante-neuf* ^{p.015} *signes, répandus dans le total de sa figure, le distinguoient des autres enfans*. Comme ces lignes sont autant d'emblèmes, dont on ne pourroit donner une parfaite intelligence à ceux qui ne sont pas Chinois, que par des explications très-longues, lesquelles encore ne seroient comprises qu'au moyen d'un grand nombre d'autres explications non moins longues, je crois pouvoir me dispenser de les rapporter ici. Un petit nombre choisi parmi ceux qui n'ont besoin que de quelque léger éclaircissement pour faire tomber le voile qui les couvre, suffira pour donner une idée de tous les autres.

Le nouveau né avait une élévation en forme de monticule sur le sommet de la tête ; ce qui désignoit la sublimité de génie dont il alloit être doué, & étoit un indice de l'usage qu'il feroit de ce même génie, pour éclairer les hommes qui marcheroient à sa suite dans les sentiers qui conduisent aux sciences & à la vertu.

Sa poitrine qui étoit plus élevée qu'elle ne l'est communément dans des enfans ordinaires, étoit marquée de quantité de traits, formant entre

Vie de Confucius

eux tous, les cinq caracteres Tché-tso, Ting, Che-fou, qui signifient ce que nous exprimerions en françois par ces mots, il indiquera, il fera, il fixera, il accomplira le tems.

Quelques taches, dont les unes etoient exactement rondes, & les autres en hemycycle ou en croissant, répandues sur sa peau, etoient une espece de représentation du soleil & de la lune. On veut dire par-là, que tout ainsi que le soleil sert de regle invariable pour fixer les saisons & tout ce qui en dépend, & que la lune, malgré les inégalités qu'elle représente dans les différentes phases, finit par se réunir à lui ; de même l'enfant qui venoit de naître, serviroit de regle aux autres hommes, & rameneroit enfin, après bien des variations de leur part, au point de réunion où tout doit aboutir dans l'ordre moral, &c.

p.016 En voilà bien assez sur un article si peu amusant, mais que je n'ai pas cru devoir passer sous silence en entier, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir abandonné mes guides, lorsqu'ils ne m'indiquoient que de l'extraordinaire, du symbolique & du merveilleux. Ce qui me reste à dire, rentre dans l'ordre naturel des évènements, & je n'ai plus à représenter qu'un homme tel que les autres hommes, quoique supérieur aux hommes ordinaires par ses qualités naturelles & acquises, par sa science, ses vertus & ses talents, & par l'usage qu'il fit des unes & des autres durant tout le cours de sa vie.

Il etoit dans la troisième année de son âge, lorsque *Chou-leang-ho* son pere mourut. Son education roula toute entiere sur les soins qu'on devoit prendre la jeune *Yen-ché* sa mere. Cette vertueuse femme garda exactement tout le cérémonial de la plus rigide viduité ; elle ne s'occupa plus que des affaires du ménage, de celles sur-tout qui avoient rapport à son cher fils. Elle voyoit avec la plus douce satisfaction, qu'à mesure qu'il croissoit sous ses yeux, le germe des vertus qu'elle tâchoit de lui inspirer se développait, & promettoit la plus abondante récolte pour un âge plus avancé.

Kieou, car c'est ainsi qu'on l'appelloit dans la famille, se distinguoit des autres enfans par sa soumission sans bornes à celle qui lui avoit donné le

Vie de Confucius

jour, par son respect pour les vieillards, par sa déférence envers tous ceux qui étoient plus âgés que lui, par une gravité prématurée, & par son attention à ne manquer à aucune des cérémonies, tant à l'égard des vivans que pour les morts. Il étoit si porté d'inclination à rendre aux uns & aux autres les honneurs qu'il croyoit leur être dus, que son plus grand divertissement avec ceux de son âge étoit tantôt de les saluer avec tout le cérémonial que les personnes les plus graves observent entre elles, tantôt de les inviter à s'asseoir ^{p.017} en leur cédant respectueusement la première place. D'autres fois il posoit sur une table, ou sur tout autre endroit un peu élevé, tout ce qui se trouvoit sous sa main, l'y rangeoit, comme on range pour l'ordinaire ce qu'on doit offrir aux Ancêtres lorsqu'on veut leur témoigner les sentimens de reconnaissance dont on est censé être pénétré ; puis se prosternoit, frappoit la terre avec son front, & faisoit les autres cérémonies usitées en pareille occasion, avec une gravité, une décence & un respect qui étoient un sujet d'admiration pour tous ceux qui en étoient témoins.

Tout ce qu'on tâche d'inculquer aux enfans pour les accoutumer de bonne heure aux devoirs de la vie civile, & pour les préparer à pouvoir dans la suite porter sans peine le joug que la Société impose à tous ses Membres, lui étoit comme naturel. On eût dit qu'on l'avoit instruit d'avance de ce qu'il falloit faire dans chacune des circonstances particulieres où il se trouvoit, dans celles même qui étoient le plus imprévues, & qu'il eût été comme impossible de deviner. La vertueuse *Yen-ché* ne crut pas pour cela qu'elle étoit dispensée de lui donner ses soins. Elle l'instruisoit avec assiduité de tout ce dont on a coutume d'instruire les enfans ordinaires ; mais c'étoit moins pour lui apprendre *ce qu'elle savoit bien que le Ciel avoit gravé lui-même dans son cœur*, que pour s'acquitter à son egard du plus sacré des devoirs que la nature impose à toutes les meres envers ceux à qui elles ont donné le jour. Elle ne se déchargea sur personne de ce qu'elle pouvoit & devoit faire elle-même.

Vie de Confucius

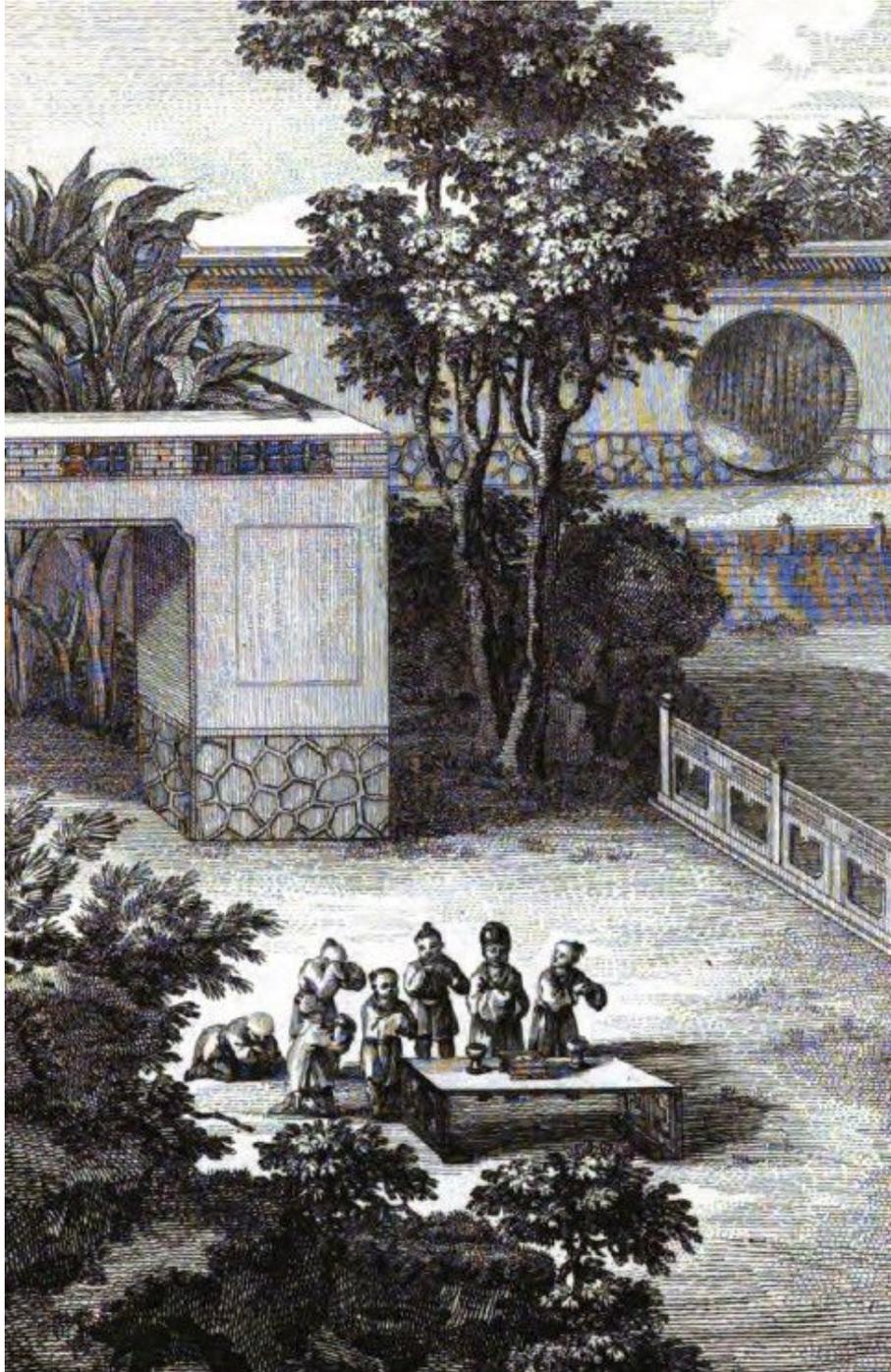


Planche 5.

Cependant le tems s'écouloit, & son cher *Kieou* entra dans la septieme année de son âge. Elle pensa alors à lui donner un Maître qui fût en etat de lui continuer son education, & de l'initier dans les Lettres. Elle eût bien souhaité de pouvoir entretenir chez elle l'Instituteur qu'elle auroit choisi, afin d'être p.018 plus à portée de veiller sur le dépôt qui lui

Vie de Confucius

seroit confié ; mais étant veuve & jeune, elle crut que la décence ne lui permettoit pas de prendre ce parti : elle se détermina à l'envoyer à l'École publique.

Celui qui tenoit alors cette Ecole, étoit un Sage du premier ordre, du nom de *Ping-tchoung*. Cet excellent homme, qui étoit alors Magistrat & Gouverneur pour le peuple, ne regardoit pas comme un emploi au-dessous de lui, celui d'instruire & de former la jeunesse. Il croyoit au contraire, que c'étoit en cela que consistoit la plus essentielle de ses obligations, parce qu'en tant que Gouverneur, il représentoit la personne du Souverain, qui est réputé le père commun de tous ceux qui vivent sous ses Loix ; & qu'un père doit, quand il le peut, instruire & former lui-même ses enfans. Ce fut à ce Sage que *Yen-ché* confia l'éducation de son fils, auquel elle donna dès-lors le nom distinctif de *Tchoung-ny*, nom respectable pour elle, parce qu'il lui rappelloit sans cesse le précieux souvenir de la faveur que le ciel lui avoit accordée, lorsqu'elle lui fit sa prière sur la montagne *Ny-kieou* ¹.

Tchoung-ny devenu écolier, se distingua bientôt de tous ses compagnons d'étude par sa modestie, son application, sa douceur, & sur-tout par ses progrès & par sa vertu. Attentif à tout ce qui sortoit de la bouche de son Maître, il mettoit tout à profit pour son avancement ; & son sage Maître, non moins attentif à la conduite de son disciple, lui enseignoit, comme par une espèce de retour, tout ce qui pouvoit contribuer à le perfectionner dans les différens genres proportionnés à son âge & à sa capacité. Il en eut bientôt fait un petit Docteur ; il le mit en état du moins de pouvoir le seconder, en le chargeant d'expliquer à ses compagnons les leçons qu'il retenoit avec tant de facilité. Cette distinction, loin d'enorgueillir celui à qui elle étoit accordée, ne le rendit que plus modeste, plus affable & plus complaisant.

¹ J'ai déjà dit que les Chinois portent, pour l'ordinaire, plusieurs noms, parmi lesquels il y en a qui les distinguent d'une manière honorable, ou qui ont rapport à quelque chose qui leur est particulière. Aussi, *Koung-tsée* portoit le nom de *Tchoung-ny*, qui désignoit qu'il étoit le second des deux fils que son père avoit eus, & qu'il avoit été accordé sur la montagne *Ny-kieou*.

Vie de Confucius

Croyant entrer dans les vues de son sage Maître, il se conduisoit, dans l'exercice de l'emploi dont il l'avoit honoré, avec toute la gravité d'un homme fait ; sans cependant blesser le moins du monde, l'amour-propre de ses Compagnons. L'ascendant que ses qualités personnelles, & une maniere d'agir toujours conforme au plus rigoureux devoir, lui donnoient naturellement sur eux tous, le mettoit à l'abri de leur petite jalousie, & leur persuadoit, sans qu'ils s'en apperçussent, qu'il n'occupoit que la place qui lui etoit due, en remplissant à leur egard celle d'Instituteur & de Maître.

Telles furent ses occupations jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Il etudioit avec l'assiduité la plus confiante ; il acquéroit de jour en jour de nouvelles connoissances ; & en même tems qu'il ornoit son esprit de ce qu'il y avoit de plus essentiel à savoir dans les ouvrages des anciens, il imprimoit dans son cœur les profondes traces des vertus civiles & morales qu'ils avoient pratiquées, & se dispoit ainsi à les mettre en pratique à son tour, malgré la dépravation d'un siecle, où l'empire des vices etoit le seul empire absolu. S'il n'eût tenu qu'à lui, il auroit consacré quelques années encore à ce genre de vie pour lequel il sembloit être né ; mais en fils obéissant, il sacrifia son goût aux vues de sa mere, qui jugea qu'il ne pouvoit pas différer davantage à prendre un etat. Il n'etoit aucune charge à laquelle sa naissance ne lui permît d'aspirer. Il se contenta cependant d'un ^{p.020} Mandarinat subalterne qui lui donnoit inspection sur la vente & la distribution des grains.

Il n'en est pas du sage, comme de l'homme ordinaire. Ce dernier s'en tient à ce qui est précisément du devoir, & croit avoir tout lieu de s'applaudir, lorsqu'il n'a manqué à aucune des obligations qui lui sont imposées. Le premier, au contraire, porte sa vue bien au-delà de ce à quoi il est indispensablement obligé. Il etudie les circonstances, il balance les avantages & les inconveniens, il evalue les profits & les pertes, il se met au fait du passé, il observe le présent, il sait prévoir l'avenir ; en un mot, rien ne lui echappe de tout ce qui peut concourir à donner quelque degré de perfection à ce dont il est chargé.

Vie de Confucius

C'est sous ce point de vue qu'on nous représente *Koung-tsée* dans l'exercice du petit emploi dont on le chargeoit ¹. Quoique issu d'une race illustre, loin de se croire déshonoré, en l'acceptant, il ne l'envisagea que comme un moyen qu'on vouloit bien lui fournir de pouvoir servir le Prince & la Patrie ; & il déploya tous ses efforts pour servir l'un & l'autre efficacement. Il étoit reçu alors dans le Royaume de *Lou*, ainsi que dans la plupart des autres Royaumes qui partageoient l'Empire, que les personnes en place confioient à des inférieurs, ou même à des mercenaires, le menu détail de tout ce qui étoit soumis à leur juridiction. Le jeune Mandarin regarda cette Coutume comme un abus qui tendoit à renverser les Loix, & commença par s'y soustraire : il voulut tout voir, tout entendre, tout faire par lui-même.

Chaque jour, au lever de l'aurore, il étoit des premiers rendus dans le lieu où se faisoient les ventes & les achats. Là ^{p.021} il examinoit avec l'attention la plus scrupuleuse, tout ce qui devoit avoir cours en fait de provisions de bouche. Les grains étant l'objet principal de son ministère, il n'oublioit rien pour se procurer les connoissances relatives à ce qui les concernoit. Il avoit à ses côtés des hommes experts & désintéressés, qui l'aideroient à distinguer les différens degrés de bonté de chaque denrée, & à y mettre tel prix qui, sans porter dommage au vendeur, fût à l'avantage de celui qui s'approvisionnoit. Il rejettoit impitoyablement, & sans egard pour qui que ce fût, tout ce qui de près ou de loin lui paroissoit de nature à pouvoir nuire à la santé du Citoyen.

Par cette conduite constamment soutenue, il eut bientôt substitué l'ordre & la bonne-foi, au trouble & à la confusion qui régnoient ci-devant dans le lieu du Marché. Les monopoles & toutes les especes de fraudes disparurent entièrement. Elles se seroient déguisées en vain devant des yeux toujours ouverts, & assez éclairés pour les découvrir ; & quiconque eût osé s'en rendre coupable, auroit été sur le champ puni. Quoique ce

¹ A son entrée dans le monde, il prit le nom de *Koung*, qui étoit celui de sa famille ; ainsi je ne l'appellerai désormais que de ce nom, ou, pour me conformer à l'usage introduit en Europe, du nom de Confucius, qu'on lui donne communément.

Vie de Confucius

pénible travail ne l'occupât que pendant les premières heures de la matinée, il ne le perdoit pas pour cela de vue le reste du jour. Rendu à lui-même, il lisoit les Livres économiques, marquoit avec soin ce qu'il y trouvoit d'intéressant, & s'en faisoit donner ensuite une explication détaillée, par des personnes intelligentes, par celles sur-tout qui étoient du métier. S'il sortoit quelquefois, c'étoit, ou pour aller s'instruire auprès des Agriculteurs des environs de la ville, ou pour visiter les magasins où l'on dépoit le riz, le froment, & les différentes sortes de bleds. Il questionnoit les premiers sur la nature du terrain qu'ils cultivoient, sur les engrais les plus propres à le rendre fertile, sur les productions qu'on devoit lui confier plus particulièrement, & sur une multitude d'autres objets non moins ^{p.022} importants, que ses Livres ne lui auroient point appris. Il interrogeoit les autres, je veux dire ceux qui étoient préposés à la garde & à l'entretien des greniers, sur les précautions qu'ils prenoient pour empêcher les grains de fermenter, pour les préserver de l'humidité, pour les garantir des insectes, pour les mettre à l'abri des oiseaux & des rats, & pour les maintenir jusqu'au temps du débit dans un état de bonté toujours égal. Il s'informoit de la diminution qu'ils éprouvoient après un certain tems, du prix du premier achat, de celui de la vente qui s'en faisoit ensuite, de la perte & du gain, des raisons particulières qui pouvoient occasionner l'une ou l'autre ; en un mot, il descendoit dans le détail le plus minutieux pour se mettre au fait de tout.

Des questions si variées & si fréquentes eussent ennuyé, fatigué, excédé même, si elles avoient été faites par tout autre ; mais venant de sa part elles étoient toujours bien reçues, & l'on y répondoit avec plaisir & de bonne-foi, parce qu'on voyoit bien, à sa manière modeste d'interroger, à son ton, à toute sa contenance, que ce n'étoit point pour satisfaire une vaine curiosité, encore moins par ostentation, qu'il en agissoit ainsi ; mais uniquement dans une intention pure d'acquérir des connoissances utiles, relativement à la fonction publique dont il étoit chargé. On étoit charmé de voir un jeune Magistrat occupé tout entier de son devoir, & ne rien négliger de tout ce qui pouvoit contribuer à le lui

Vie de Confucius

faire remplir dignement. En se conciliant de si bonne heure l'estime universelle de ses concitoyens, il jettoit les fondemens de cette haute réputation de sagesse, dont il jouit le reste de ses jours.

Cependant il avoit atteint la dix-neuvieme année de son âge, & sa mere crut qu'il etoit tems de lui chercher une epouse qui fut digne de lui. Elle crut la trouver cette epouse dans une ^{p.023} ancienne famille du nom de *Ki*, originaire du Royaume de *Soung*. *Koung-tsée* epousa *Ki-koan-che*, & l'année d'après il en eut un garçon, qu'il nomma *Pê-yu*. Le Roi *Tchao-koung*, informé de la naissance de ce fils, voulut prendre part à la joie d'une famille qu'il honoroit. Il envoya un de ses Officiers pour faire son compliment de congratulation au pere, & lui porter en même tems un poisson très-estimé dans le pays, avec ordre de lui dire que c'étoit pour contribuer à couvrir une table, à laquelle il voudroit bien aller s'asseoir en personne lors du festin d'usage, après que le nouveau né auroit accompli le premier mois de sa vie ¹. Ce présent fut reçu avec tous les sentimens de reconnoissance qu'il exigeoit ; & pour en perpétuer le souvenir dans la famille, autant que pour faire honneur à son Souverain, *Koung-tsée* ajouta au nom de *Pê-yu* qu'il avoit déjà donné à son fils le surnom de *Ly* ; car c'est ainsi que s'appelle le poisson qu'on lui présenta de la part du Roi.

Les petits soins domestiques, auxquels il etoit tenu comme pere de famille, ne ralentirent point ceux qu'il devoit au public, comme Magistrat. Il continua avec la même application & le même zele, à procurer à ses concitoyens tous les avantages qui dépendoient de lui, en maintenant la fidélité & le bon ordre dans la classe de ceux qui lui etoient subordonnés. Les Magistrats supérieurs, charmés d'une conduite qui pouvoit servir de modele aux plus anciens comme aux plus éclairés & aux plus attentifs d'entre eux, le proposerent au Gouvernement pour ^{p.024} être employé à

¹ C'est un usage immémorial en Chine, de donner un festin d'appareil à la naissance du premier garçon qu'on a de sa légitime épouse. Ce repas se donne après que le premier mois des couches est accompli, afin que la mere puisse prendre part à la joie commune. Chaque convive se fait un plaisir & une espece de devoir de contribuer pour quelque chose à la dépense qui se fait à l'occasion de ce repas. Le poisson que le Roi envoya à *Koung-tsée*, est appelé en chinois *ly-yu* : c'est la carpe.

Vie de Confucius

la réforme des abus sans nombre qui s'étoient introduits dans les campagnes, sur-tout à l'occasion de ce qui concernoit le gros & le petit bétail. Ils s'attendoient aux plus heureux succès de la part de celui qui avoit si bien réussi à réformer dans la ville tout ce qui avoit été soumis à son inspection. Sur l'exposé qu'ils firent de son intelligence dans les affaires, de sa droiture & de ses procédés toujours honnêtes dans la maniere de les traiter, le Ministre lui fit expédier la commission d'Inspecteur-Général des campagnes & des troupeaux, avec plein pouvoir d'abroger & d'établir tels usages qu'il jugeroit à propos pour l'avantage commun.

Koung-tsée n'avoit que vingt & un ans quand il fut pourvu de cet important emploi. Il connoissoit déjà en partie les nouvelles obligations qu'il alloit contracter, & les difficultés qu'il auroit à surmonter pour pouvoir les remplir sans faire des mécontents. Il ne s'effraya pas pour cela ; mais, armé de sa bonne intention, de sa droiture à toute épreuve, & de son zèle pour le bien public, il redoubla de courage pour pouvoir vaincre l'un après l'autre tous les obstacles qui s'opposeroient à ce qu'il atteignît le but. Il commença par une visite générale de toutes les campagnes du district. Il étoit déjà connu dans celles des environs ; & la réputation qu'il s'y étoit acquise l'avoit annoncé favorablement dans les autres : il fut vu de bon œil par-tout, par-tout il fut reçu avec des démonstrations de joie, parce qu'on croyoit recevoir un bienfaiteur & un ami, dans la personne de celui dont on avoit entendu si souvent l'éloge. Il profita de la bonne volonté qu'on lui témoignoit pour remplir dans toute son étendue la tâche dont il étoit chargé par le Gouvernement.

Il mit le premier de ses soins à s'instruire de tout ce qu'il lui importoit de savoir, & le second à mettre tout en usage pour ^{p.025} persuader que son unique intention étoit de faire du bien ; qu'il étoit disposé à consacrer tout ce qu'il avoit de lumières & de talens, à sacrifier sa fortune, son repos, tout lui-même pour en venir à bout ; & qu'on pouvoit sans crainte s'en reposer sur lui. Dans tous les lieux où il s'arrêtoit, il vouloit voir tous les propriétaires des terres, & s'entretenir avec eux. Il

Vie de Confucius

leur insinuoit les grands principes d'où dépend le bonheur de l'homme vivant en société ; il entroit dans un petit détail des obligations particulières à leur état. Il les interrogeoit ensuite sur la nature & les propriétés du terrain dont ils étoient possesseurs, sur la qualité & la quantité des productions qu'ils en retiroient annuellement ; il leur demandoit si, en donnant à leurs champs une culture plus soignée, ils ne les rendroient pas d'un plus grand & d'un meilleur rapport ; s'ils n'en recueilleroient pas avec plus de facilité, & plus abondamment des récoltes dans un genre différent de celui qu'ils avoient coutume d'en exiger ; & autres choses semblables, sur lesquelles, après avoir reçu les éclaircissemens dont il avoit besoin, il intimoit ses ordres, & prenoit toutes les mesures nécessaires pour les faire exécuter. Il arrivoit rarement qu'il ne fût pas obéi, parce que ce qu'il ordonnoit avoit toujours l'approbation du grand nombre, tendoit visiblement à procurer un avantage plus constant & plus étendu, & étoit d'une exécution qu'il tâchoit de rendre facile, en concourant lui-même à en applanir les difficultés.

Lorsque les Campagnards se présentoient à lui dans un état de malpropreté, qui dénotoit la pénurie ou la misère, il vouloit savoir quelle étoit la véritable cause de leur indigence. Si cette cause venoit de l'intempérie des saisons, du ravage des insectes, ou de tel autre accident imprévu auquel il ne leur avoit pas été possible de remédier, il les plaignoit dans leur malheur, il les consolait, il ranimoit leur courage, il leur donnoit des secours ^{p.026} suffisans pour les remettre dans le train ordinaire du travail qui les faisoit subsister. Si au contraire par leurs tergiversations, leurs subterfuges, ou leurs faux allégués, ils lui donnaient lieu de conclure que la fainéantise, ou une mauvaise conduite les avoit réduits à être ce qu'il les voyoit, il en prenoit occasion de leur faire de salutaires réprimandes, non en termes injurieux ou durs, mais avec une bonté, une honnêteté & une douceur qui lui gagnoient l'estime des réprimandés, quelquefois leur affection, les faisoient toujours rentrer en eux-mêmes, & les mettaient, au moins pour quelque tems, dans la

Vie de Confucius

disposition sincère de se corriger. Il leur donnait ensuite des conseils sur ce qu'ils devoient faire ; & comme il avoit soin d'accompagner ses conseils, de quelques dons relatifs aux travaux auxquels il vouloit qu'ils se livrassent, il ne manquoit presque jamais de réussir, même auprès de ceux dont les apparences équivoques donnoient le moins lieu d'espérer un amendement.

Il eut beaucoup plus de peine à obtenir qu'on cultivât ces sortes de terrains, qu'un préjugé de tems immémorial faisoit regarder comme incultivables ; & ces autres encore, qu'une longue habitude de voir incultes, avoit fait comme oublier qu'ils avoient eu autrefois des possesseurs qui les faisoient valoir. Il ne se contentoit pas d'exhorter, il pria, il sollicitoit, il joignoit les menaces aux prières ; il n'épargnoit ni sa bourse, ni celle de ses amis ; il se donnoit pour caution des emprunts qu'on étoit obligé de faire ; il se servoit de son crédit auprès des Grands & des Personnes en place, pour obtenir, quand le besoin l'exigeoit, des ordres de la part des Ministres & des Souverains ; il s'y prit, en un mot, de tant de manières, qu'il en vint enfin heureusement à bout.

Après avoir réglé tout ce qui concernoit les Agriculteurs, il tourna ses vues vers ceux qui entretenoient des troupeaux, ^{p.027} ou qui n'avoient d'autre occupation que celle de les mener paître & de les garder. Il s'agissoit sur-tout d'empêcher ces derniers de se susciter des querelles à l'occasion des pâturages, de se nuire mutuellement quand ils en trouvoient le moyen, de s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas, d'aller dans les quartiers éloignés de leurs habitations, sans aucun égard pour les habitans des villages & des hameaux auxquels la proximité les assignoit de préférence, de causer du dégât dans les terres labourables ou déjà préparées, & de se livrer à plusieurs autres abus pareils, que l'impunité & une longue tolérance leur faisoient envisager comme des usages permis. Il falloit instruire les autres, je veux dire les colons, dont ceux-ci n'étoient que les serviteurs ou les esclaves ; il falloit leur persuader qu'ils devoient étendre leurs vues au-delà du gain journalier dont il paroissoit qu'ils s'occupaient uniquement ; il falloit les convaincre

Vie de Confucius

que leur intérêt le plus réel & le plus solide, consistoit dans les avantages qu'ils procuroient au public ; que ces avantages seroient plus ou moins grands, & par conséquent leur gain particulier plus ou moins considérable dans sa totalité, en proportion des soins qu'ils se donneroient pour le bon entretien, l'amélioration & la multiplication de leurs troupeaux. Il leur fit sur tout cela des leçons, & leur expliqua en détail tout ce qu'il avoit appris lui-même des personnages qui avoient le plus d'expérience en ce genre, & auxquelles l'expérience avoit le mieux réussi. Les peines qu'il se donna, sa patience à toute épreuve, & sa douceur inaltérable, lui assurèrent le plus heureux succès.

Dans le cours des quatre années qu'il consacra à cette pénible fonction, on vit la campagne changer de face, & devenir fertile, les troupeaux mieux soignés s'accroître, les cultivateurs & les bergers ne s'occupant que de leurs travaux_{p.028} respectifs, vivre entre eux dans une douce paix ; l'innocence & la joie, depuis si long-tems exilées, reparoître avec éclat, & dicter des loix à leur tour. Ce fut ainsi que, du tems de *Yao*, tout le pays des environs de *Ly-chan* se fit remarquer par l'abondance & la bonté de ses productions, après que l'illustre *Chan*, par ses instructions & par son exemple, y eut fait naître l'industrie, fruit du travail & de l'émulation ¹.

Koung-tsée, âgé de vingt-quatre ans, s'étoit déjà distingué parmi la foule des Magistrats, par ce genre de mérite qui est le partage du petit nombre, & qui ne s'acquiert, pour l'ordinaire, que dans l'exercice des essais, souvent réitérés dans le cours d'une longue vie. La manière dont

¹ *Chun* étoit fils de *Kou-seou*, & descendant de *Hoang-ty*, à la huitième génération. Son père eut d'une seconde femme un fils nommé *Siang*. Ce *Siang* & sa mère ne cessèrent de persécuter *Chun*. Celui-ci fut obligé de quitter la maison paternelle ; il alla s'établir près de la montagne *Ly-chan*, où il se fit laboureur. Sa sagesse, sa douceur, & toutes ses autres qualités, lui eurent bientôt concilié l'estime universelle ; il fut reconnu tout d'une voix pour chef de tout le canton. Il inspira à tout le monde l'amour du travail & de la vertu ; il eut la consolation de voir la campagne devenir fertile, & les bonnes mœurs régner parmi ceux qui l'habitoient. Grand nombre de personnes s'étant rendues auprès de lui avec leur famille, pour admirer de plus près sa vertu, & profiter de ses bons exemples, il bâtit une Ville, où tout le monde fut renfermé. Le bruit de son mérite pénétra jusqu'à *Yao*. Ce sage Prince, qui jugeoit que son propre fils étoit indigne de lui succéder, cherchoit un homme vertueux à qui il pût transmettre l'Empire ; il appella *Chun*, l'éprouva ; & après l'avoir reconnu tel qu'il le souhaitoit, il en fit son Collègue, & le

Vie de Confucius

il s'étoit conduit, & tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, donnoient les espérances les mieux fondées, qu'il remettrait l'ordre dans les différentes branches du Gouvernement, & rétablirait les bonnes mœurs dans tous les Ordres de l'Etat, quand il seroit revêtu d'une Charge qui lui donneroit l'autorité requise pour se faire ^{p.029} obéir. On alloit lui ouvrir la brillante carrière des hautes dignités, lorsqu'un de ces malheurs qui arrivent à tous les hommes, mais auquel il ne paroissoit pas qu'il dût s'attendre si-tôt, l'arrêta tout-à-coup, & l'empêcha d'y entrer. Sa mere, touchant à peine à la quarantieme année de son âge, tomba dangereusement malade, & bientôt après paya son tribut à la Nature, malgré les secours en tous genres, & les soins assidus & tendres d'un fils, qui n'eût pas hésité de lui prolonger la vie aux dépens de ses propres jours, s'il eût été en son pouvoir de le faire.

Alors comme aujourd'hui, à la mort du pere ou de la mere, tout emploi public étoit interdit aux enfans : c'étoit du moins l'usage que les Anciens avoient consigné dans le cérémonial de la nation. *Koung-tsée*, qui étoit très-rigide observateur des usages, & qui eût voulu faire revivre dans sa patrie tous ceux de la vénérable Antiquité, se fit un devoir de se conformer à celui-ci, avec toute l'exactitude qu'y employoient les premiers Sages de la Monarchie. Il se renferma chez lui pour ne s'y occuper que de la perte qu'il venoit de faire.

Après avoir versé des larmes sur le cercueil de celle à qui il devoit la vie, & avoir rempli le nombre des jours destinés aux premiers témoignages de la douleur, il fit mettre ce cher dépôt à *Ou-fou*, lieu peu éloigné de celui où il faisoit actuellement son séjour, en attendant qu'il lui fût permis de le transférer à *Fang-chan*, où reposoient les cendres de son pere.

— Le pere & la mere, disoit-il, contribuent également à nous donner l'être ; nous leur devons par conséquent une egale reconnoissance : il faut que nous puissions la leur témoigner en leur rendant en même tems des hommages pareils. Il convient

désigna pour être son Successeur. Tous les Ordres de l'Etat applaudirent à son choix.

Vie de Confucius

d'ailleurs que ceux qu'un même nœud a liés pendant la vie, ne soient pas séparés après leur mort.

p.030 Aussi-tôt que les circonstances lui parurent favorables, il donna tous ses soins aux préparatifs de la translation. Cette cérémonie se fit avec une décence si peu commune dans le siècle où l'on vivoit, & une pompe si remarquable, qu'elle excita l'admiration de tous ceux qui en furent témoins. L'éloge de celui qui en avoit ordonné l'appareil, retentissoit de tous côtés ; ce n'étoit qu'une même maniere de s'exprimer dans l'intérieur de chaque famille.

— Voilà, disoient les peres & meres à leurs enfans, voilà un exemple de piété filiale, dont le souvenir ne doit jamais s'effacer de votre esprit ; gravez-l'y profondément, afin que vous puissiez vous conformer à un si beau modele, lorsque l'occasion en sera venue.

Si cette pratique n'eut pas lieu dès-lors dans toute son etendue, on adopta du moins & assez généralement, celle de ne pas séparer apres leur mort, l'épouse d'avec l'époux.

« On les enterra l'un auprès de l'autre ; le mari à l'est, & la femme à l'ouest, ayant l'un & l'autre la tête au Nord, & les pieds au Midi. On mit leurs corps à l'abri de la voracité des animaux carnassiers, en les enfermant dans des bieres dont les planches, bien consolidées entre elles, & enduites d'huile ou de vernis, avaient quatre pouces d'épais ; & pour les préserver plus long-tems de la corruption & de la pourriture, on ne les confia à la terre que sur des monticules, ou sur de petites élévations factices qui les imitoient.

Ce n'étoit-là qu'une espece de prélude de ce qui s'établit peu de tems après, pour tout ce qui concernoit les cérémonies funebres. Les usages qui avoient été en vigueur dans les siècles de *Yao*, de *Chun*, & des autres sages Princes de la haute Antiquité, s'étoient insensiblement abolis ; à peine pouvoit-on s'en former une idée, en voyant ce qui s'observoit

Vie de Confucius

parmi les personnes du plus haut rang. Le peuple, & ceux ^{p.031} l'étage moyen, entéroient leurs morts dans le premier terrain inculte qui étoit le plus à leur portée, ou dans un coin de leurs champs, s'ils en avoient en propre ; & après un deuil de quelques jours, tout étoit fini pour eux. Ce peu de respect pour les morts, étoit l'un des effets de la corruption du siècle ; les mœurs s'étoient tellement dépravées dans tout l'Empire par la licence des guerres qui le désoloient, depuis sur-tout que les Princes feudataires avoient entièrement secoué le joug, qu'on n'y rougissoit plus de rien, & que les abus les plus monstrueux y étoient regardés d'un œil indifférent. Celui de laisser les morts comme à l'abandon, avoit prévalu chez le plus grand nombre ; le Souverain ne se mettoit nullement en peine de le proscrire, & le Gouvernement sembloit, en quelque sorte, l'autoriser. Que pouvoit faire un simple particulier, un particulier alors isolé, qui n'avoit à sa disposition que le simple ascendant que les grandes ames ont sur les petites ; qui n'avoit d'autorité que celle que sa vertu, son mérite personnel & son nom, pouvoient lui donner ; qui n'avoit de forces à déployer que celles de la raison & qui n'espéroit de succès que ceux qui naîtroient d'eux-mêmes à la suite de ses efforts ? Malgré le peu d'apparence qu'il y avoit de pouvoir réussir, *Koung-tsée* ne laissa pas que d'en entreprendre la réforme ; il osa se flatter qu'avec du tems & de la patience, il viendroit à bout de la faire adopter ; ce que l'autorité soutenue de toutes les forces dont elle dispose, eût peut-être exigé en vain de ses compatriotes, la simple persuasion soutenue de la confiance, lui parut suffisante pour l'obtenir. Sur ce principe, il mit en œuvre tout ce qu'il avoit de talens naturels & acquis ; il n'oublia rien pour se concilier la bienveillance & se faire écouter. A en juger par tout ce qu'on rapporte de lui, voici comment il s'y prit. ^{p.032} Il tâcha d'inculquer dans l'esprit de ceux à qui il avoit occasion de parler, que l'homme étant ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel, tout ce qui le compose étoit digne du plus grand respect ; qu'étant, par sa nature, le Roi de la terre, tout ce qui existoit sur la terre étoit soumis à ses lois, & lui devoit hommage ; & que c'est en quelque sorte le dégrader de sa dignité, & le mettre au niveau des brutes, que de n'avoir que de

Vie de Confucius

l'indifférence pour ce qui reste de lui après que le souffle de la vie ne l'anime plus.

Il leur parla avec effusion de cœur de l'obligation imposée à tous les hommes, d'avoir les uns pour les autres cet amour éclairé & effectif qui, embrassant en général l'espece, s'étend indifféremment sur chacun des individus qui la composent, puisqu'il n'en est aucun qui ne tienne à la longue chaîne qui les lie tous. Il leur expliqua comment cette même chaîne lioit ceux qui jouissent de la vie à ceux qui avoient cessé de vivre ; il leur fit comprendre que les vivans, etant redevables à ceux qui les ont devancés de tout ce qu'ils sont eux-mêmes dans l'ordre civil, de ce qu'ils savent & de ce qu'ils possèdent, ils leur doivent de la reconnoissance, & une reconnoissance proportionnée aux bienfaits qu'ils en ont reçus. Il leur persuada que le moyen le plus naturel & le plus simple de s'acquitter envers eux, etoit de leur rendre des honneurs, & de leur faire hommage de ce qu'ils avoient à leur disposition de plus digne de leur être offert. Les témoignages de respect, l'offrande des choses qui servent à la nourriture & à l'entretien, etant propres à remplir ce double objet, & laissant d'ailleurs les vivans & les morts dans la possession de leurs droits respectifs, pour en jouir chacun à sa maniere, il les fit convenir sans peine que c'étoit à quoi l'on pouvoit s'en tenir, & qu'il etoit à propos de fixer irrévocablement par des cérémonies ^{p.033} analogues, telles que celles qui avoient été en usage des les premiers siecles de la Monarchie.

Il leur persuada encore qu'en leur réitérant, à des tems réglés, ces mêmes hommages & ces mêmes honneurs dans les lieux où reposent leurs cendres, où simplement, sans sortir de chez soi, devant leurs représentations placées dans quelque endroit décent de sa propre demeure, il n'étoit pas possible qu'ils ne se rappellassent de tems en tems, du moins en gros, ce que ceux qu'ils honoroient ainsi avoient été pendant leur vie, ce qu'ils avoient fait pour l'honneur ou l'avantage de la famille, pour la gloire de la patrie, & en quel genre de mérite ils s'étoient particulièrement distingués. D'où l'on pouvoit espérer, ajoutoit-il, qu'en

Vie de Confucius

rappelant un pareil souvenir, ils graveroient insensiblement dans leurs propres cœurs, d'une manière ineffaçable, les sentimens de tendresse & de reconnaissance qui naissent naturellement dans des cœurs bien faits.

Il les convainquit enfin, qu'il n'étoit pas seulement de la bienséance & de la justice que les vivans honorassent les morts, mais qu'il étoit de l'intérêt de chacun en particulier de remplir ce devoir ; parce qu'en le remplissant, chacun travailloit indirectement pour soi-même, & contribuoit en quelque sorte à perpétuer sa propre existence, ou tout au moins à la prolonger dans la mémoire des hommes.

— Il n'est pas douteux, leur disoit-il, que les descendans ne fassent à leur tour ce qu'ils auront vu faire à ceux qui les ont devancés. Les honneurs que vous rendrez à ceux que vous avez remplacés sur la terre, vous seront rendus en même mesure par ceux qui vous remplaceront.

Par ces raisonnemens & par d'autres pareils, il tourna peu-à-peu les esprits vers le *grand objet des cérémonies funebres* ; il ^{p.034} leur en fit envisager la pratique comme le témoignage le moins équivoque que l'on pût rendre à la dignité de l'homme, & comme le nœud final au moyen duquel on serroit indissolublement les liens de la société.

La conduite qu'il tint lui-même à la mort de sa mere, & en conséquence de cette mort, fut un modele auquel ses compatriotes ne tarderent pas de se conformer ; & à l'exemple de ses compatriotes, ceux des différens Royaumes qui partageoient alors l'Empire, firent revivre parmi eux les usages que les Anciens avoient établis pour honorer les morts. Depuis ce renouvellement, la nation entière les a constamment suivis pendant plus de deux mille ans. Elle les suit encore ; & il est à croire, vu l'attachement inébranlable qu'elle a pour eux, qu'elle ne cessera de les suivre que lorsqu'elle cessera elle-même d'être comptée parmi les Nations. Puisse-t-elle, pour son avantage particulier, s'en tenir à l'institution primitive, & ne pas s'écarter de cette noble simplicité qui porte seule la véritable empreinte des premiers tems ! *Koung-tsée*

Vie de Confucius

semble lui en avoir fait un précepte dans plus d'un endroit de ses écrits ; il lui en a du moins tracé la règle dans ce qu'il a lui-même pratiqué.

Renfermé, comme je l'ai dit, dans l'enceinte de sa maison pour y pleurer sa perte, il se sépara entièrement du commerce du monde pendant les trois années du deuil ; il crut ne pouvoir mieux remplir le vuide d'un temps si précieux, qu'en se livrant à l'étude. Le desir qu'il avoit toujours eu de s'instruire à fond de ce qui fait le principal objet des connaissances humaines, se ranima dans son cœur, & en occupa bientôt toute l'étendue. Il revint sur tout ce qu'il avoit appris superficiellement dans l'âge tendre, & l'apprit, pour ainsi dire, de nouveau, avec la solidité qui est le propre ^{p.035} de l'âge mûr. Il réfléchit profondément sur les loix immuables de la morale, remonta jusqu'à la source d'où elles découlent, se pénétra des obligations qu'elles imposent à tous les hommes, & en fit le but vers lequel il dirigea sa conduite & toutes ses actions : mais, pour parvenir à ce but avec plus de sûreté, il tâcha de découvrir dans les *King* & dans l'Histoire, les différentes routes que les anciens Sages s'étoient déjà frayées pour y arriver eux-mêmes sans danger. A ces études sérieuses, il joignit celles qui sont d'une utilité plus répandue & plus à la portée du commun.

Il travailla, comme par manière de délassement, à se perfectionner dans *tous les exercices du gymnase*, s'il m'est permis d'employer ces expressions pour désigner ce que les Chinois appellent *les six Arts* : arts, selon eux, qui doivent être l'objet de l'éducation publique, & qu'aucun de ceux qui composent l'ordre de l'Etat qui instruit & gouverne, ne doit ignorer. Les anciens Philosophes les enseignoient à leurs disciples ; & ce n'étoit qu'en les enseignant qu'ils croyoient remplir leur tâche, & s'acquitter envers la Société de ce que chacun des membres qui la composent, lui doit en particulier. Aussi, lorsqu'on désignoit quelqu'un par les titres de *Sage*, de *Philosophe*, de *Maître*, ou par quelque autre nom analogue, l'on ne se figuroit point un homme qui ne s'occupoit que de choses abstraites & de pure spéculation ; mais l'on se formoit l'idée d'un homme qui joignoit à l'étude de la Nature & à la pratique de la

Vie de Confucius

sagesse, des connoissances plus qu'ordinaires de la *musique*, du *cérémonial religieux & civil*, de l'*arithmétique*, de l'*écriture*, ou de l'art de connoître, de tracer & de former les caractères, de l'*escrime*, ou de la maniere de faire usage des armes pour attaquer & se défendre, suivant qu'on se trouve dans la nécessité de faire l'un ou l'autre, ^{p.036} & de l'*art enfin de conduire sûrement & avec adresse un char & une voiture quelconque, traînée par des bœufs, des chevaux, ou autres bêtes de somme* ¹.

Occupé de ces différens exercices dans les momens qu'il ne donnoit pas à la lecture & à l'étude, il vit les trois années de deuil s'écouler insensiblement ; & il se trouva au terme, sans presque s'être apperçu du trajet. Un seul pas lui restoit à faire, c'étoit le dernier de tous, mais en même tems le plus pénible, puisqu'il alloit renouveler toutes ses douleurs, en rouvrant une plaie qui étoit à peine fermée.

Pour compléter le cérémonial funebre de la piété filiale, il falloit qu'il se transportât encore une fois avec appareil dans les tristes lieux qui renfermoient les cendres de sa mere ; & qu'après avoir rendu ses respectueux hommages à celle dont le tendre souvenir excitoit tous ses regrets, il déposât sur son tombeau les vêtemens lugubres, pour se revêtir des habits ordinaires de la saison, tels qu'on les portoit dans le commerce civil ; ce qu'il exécuta de maniere à servir d'exemple à tous.

^{p.037} Cependant, pour s'être dépouillé des signes extérieurs de la tristesse, son cœur n'en fut pas plutôt pour cela susceptible des

¹ Ce que je viens de désigner sous le nom des six Arts chinois, ne doit s'entendre que des Arts libéraux, c'est-à-dire, des Arts que quiconque, de quelque condition qu'il soit, peut exercer sans déroger, & qu'il est même de son honneur & de son devoir d'exercer dans certaines occasions. Par exemple, un fils, fût-il Prince, peut conduire lui-même le char dans lequel son pere ou sa mere vont d'un lieu à un autre ; quand il le fait, il mérite des eloges, & on ne manque pas de les lui prodiguer. Il en est de même d'un disciple envers son Maître, d'un sujet envers son Souverain, &c. Du reste, il ne faut pas prendre le mot d'art dans le sens que nous donnons à ce terme. Les premiers Européens qui ont parlé des six Y chinois, ont traduit le mot Y par celui d'Art : ceux qui en ont parlé après eux, ont employé la même expression, & elle a été adoptée généralement. On pourra, si on veut, lui en substituer une autre pour désigner les six Y, quand on saura ce que les Chinois entendent par-là. On appelle ici *les Arts mécaniques* du nom de *Cheou-y*, comme qui diroit, *Arts de la main*, ou *Manuels*.

Vie de Confucius

sentimens qu'inspire la joie. De retour chez lui, il fut encore quatre jours entiers dans le même recueillement d'esprit qu'auparavant, sans qu'il lui fût possible de s'occuper de pensées moins tristes que celles dont il étoit occupé depuis que sa mere avoit cessé de vivre. Le cinquieme jour il chercha tout de bon à se distraire, en essayant quelques airs sur le *kin* ¹. Il n'en tira pour cette premiere fois que des sons plaintifs & tendres, qui exprimoient la douce-langueur d'une ame, dont l'affliction n'est pas encore dissipée entièrement. Il persista dans ce même etat l'espace de cinq nouveaux jours, après lesquels, faisant réflexion que puisqu'il avoit rempli avec la derniere exactitude tout ce que les anciens pratiquoient en pareille occasion, il étoit tems qu'il se rendît enfin à la Société, & qu'il seroit coupable envers elle, s'il continuoit à écouter sa douleur, préférablement à ce que lui suggéroit la raison d'accord avec le devoir. Il fit un dernier effort pour rappeler ce qu'il avoit jamais eu de cet enjouement grave, qui, loin de déparer la sagesse, lui sert comme d'ornement pour la faire admirer. Il accorda son *kin*, & le pinçant de maniere à en tirer des sons mieux nourris & plus vigoureux que de coutume, il modula indifféremment sur tous les tons ; il chanta même à pleine voix, & accompagna ses chants de son instrument ; dès-lors sa porte ne fut plus fermée à personne ; p.038 il fit & reçut des visites, admit des disciples, & en rentrant dans le cercle du monde, il suivit le train ordinaire de la vie qu'il menoit avant son malheur ².

¹ Le *kin*, est un instrument à cordes de soie, qu'on pince. J'en ai donné la description & la tablature dans mon dernier *Mémoire sur la musique des Chinois* ; on peut le consulter (Tome VI de ce Recueil, pages 53 & suiv.) si l'on veut connoître en détail cet instrument, l'un des plus anciens qui subsiste dans le monde connu. Les sons qu'on en tire, sont très-doux, mais un peu lugubres, au jugement de nos oreilles Européennes.

² Quand on dit qu'il admit des disciples, & qu'il rentra dans le cercle du monde, il faut entendre qu'il ne refusoit à personne les explications qu'on lui demandoit sur quelques points difficiles des *King*, sur quelques usages de la haute Antiquité, & sur quelques traits d'Histoire enoncés obscurément ; car dès ce tems-là même, quoiqu'il n'eût encore que vingt-six ans, il avoit la réputation d'être l'un des hommes de son siecle le plus versé dans les Sciences & les Antiquités du pays. Il n'avoit point encore ce qu'on appelle proprement des disciples en titre, mais il se prêtoit volontiers à quiconque s'adressoit à lui pour être instruit. La promenade, les petits voyages, les conversations avec les étrangers, & autres choses semblables, qui lui étoient souvent nécessaires, même pour ses études, formerent, dans le grand cercle du monde, le petit cercle concentrique dans lequel il se tint renfermé dans les premiers tems.

Vie de Confucius

Si en rentrant dans le monde, il eût voulu rentrer de même dans la carrière des honneurs qui sont attachés aux charges publiques & aux dignités de l'Etat, il auroit dû, suivant l'usage, se présenter au Souverain, ou à ses Ministres, en leur notifiant simplement qu'il n'y avoit plus d'obstacle à ce qu'il exerçât tel emploi qu'on voudroit bien lui donner, parce que l'empêchement qui l'en avoit écarté pendant trois années, venoit d'être levé. Ses parens, ses amis & tous ceux qui prenoient quelque intérêt à ce qui le regardoit, l'en sollicitèrent plus d'une fois ; mais ce fut en vain. Il leur répondit que la nouvelle route dans laquelle il s'étoit engagé, ne l'ayant point encore conduit au terme, il avoit besoin de quelques années d'une liberté entière pour pouvoir y arriver. Il continua ce genre de vie auquel il s'étoit livré pendant tout le tems de sa solitude & étudia les antiques monumens de sa nation avec la même exactitude, & plus d'ardeur encore qu'il n'en avoit eu jusqu'alors.

La célébrité dont il jouissoit, malgré l'extrême attention qu'il p.039 avoit à ne pas se produire, ne le laissoit pas aussi tranquille qu'il l'auroit souhaité. On venoit souvent l'interrompre pour avoir son sentiment sur quelque point de morale ou de politique, dont le sens, bien ou mal entendu, pouvoit être utile ou préjudiciable à la conduite des hommes. Il ne rebutoit personne, & se prêtoit avec bonté à tout ce qu'on exigeoit de lui, quand il y appercevoit quelque espece d'utilité. S'il lui arrivoit quelquefois de ne pas satisfaire sur le champ ceux dont les interrogations étoient ou captieuses ou vaines, il ne laissoit pas d'y réfléchir mûrement quand il étoit libre, & profitoit ensuite de la première occasion pour donner les éclaircissemens qu'il sembloit avoir refusés d'abord : *afin*, disoit-il, *qu'on n'attribue pas son silence à mépris* ; la conduite qu'il tint envers un petit Souverain du voisinage du Royaume de *Lou*, en est une preuve.

Ce Prince, qui se disoit Roi de *Yen* ¹, lui envoya un de ses Officiers comme en ambassade pour lui demander des regles de conduite, au

¹ Le pays d'*Yen* comprenoit la partie la plus septentrionale de la Chine, & s'étendoit Nord & Sud jusqu'à la Province du *Chan-tong* d'aujourd'hui ; & d'Orient en Occident, depuis le

Vie de Confucius

moyen desquelles il lui fût possible & même facile de bien gouverner ses Sujets. *Koung-tsée*, après avoir écouté le Député, se contenta de lui répondre ainsi :

— Je ne connois ni votre Maître, ni ceux qui sont sous sa domination ; que pourrois-je dire qui fût à son avantage & à l'avantage des siens ? S'il avoit voulu savoir de moi ce que faisoient les anciens Souverains dans telle & telle circonstance, & ^{p.040} comment ils gouvernoient l'Empire, je me ferois un plaisir & un devoir de le satisfaire, parce que je n'aurois à parler que sur ce que je sais. Rapportez-lui exactement ce que vous venez d'entendre, & présentez-lui mes très-humbles respects.

Il est à présumer qu'en s'exprimant ainsi, son intention étoit de se faire inviter à aller en personne chez ce Prince étranger, afin d'examiner sur les lieux même, ce qu'il étoit expédient d'établir & de réformer. Quoiqu'il en soit, invité ou non, il s'y rendit l'année d'après, & y travailla avec succès à la réforme des loix & des mœurs ; il y introduisit aussi le cérémonial qui s'observoit dans le Royaume de *Lou* sa patrie ; & fit, sous l'autorité du Prince, tous les autres réglemens qu'il crut nécessaires.

L'objet de son voyage étant rempli, il prit le chemin du retour, malgré les instances réitérées qu'on lui fit pour l'engager à rester :

— Je me dois à ma famille & aux miens (dit-il à ceux qui le prioient, de la part du Roi, de faire un plus long séjour dans leur pays). J'ai fait mon devoir en venant ici ; je fais également mon devoir en sortant d'ici, quand je puis être plus utile ailleurs. Je ne saurois vous quitter, ajouta-t-il, sans vous faire part d'une ancienne sentence qui a cours parmi nous ; la voici : un Souverain qui a quelques nouveaux établissemens à faire

Chan-si jusqu'à la mer. Les Villes que le Prince, dont il s'agit ici, s'étoit soumises, étoient dans le voisinage de la mer qui baigne l'extrémité orientale du *Chan-tong*. Il est à présumer qu'elles étoient habitées par des hommes difficiles à gouverner : je dirois mieux par des especes de pirates ou d'écumeurs de mer ; mais l'Histoire ne fait aucune mention, de ce qui les regarde.

Vie de Confucius

dans ses Etats, ne doit rien entreprendre qu'il n'ait eu des lumieres sur ce qui se pratique chez ses voisins des quatre côtés. Cette sentence renferme un sens très-profond, & m'a convaincu d'une vérité à laquelle je n'avois pas fait trop d'attention jusqu'ici. Rapportez encore à votre Roi ce que je viens de vous dire.

La connoissance plus particuliere de *cette vérité utile* qu'il eut l'avantage de se procurer, ne fut pas le seul fruit qu'il retira de ce voyage, le premier qu'il dit, hors des limites de son pays ; p.041 il se convainquit encore d'une autre vérité non moins importante, celle de la *nécessité de voyager*, quand on veut juger sainement des mœurs des Nations, & du génie particulier de ceux qui les composent.

— Pour connoître tel qu'il est un peuple qui habite des lieux différens de ceux qui nous ont vu naître, & où nous coulons habituellement nos jours (dit-il après son retour à ceux qui l'interrogeoient sur ce qu'il avoit observé dans le petit Royaume qu'il venoit de quitter) ; ces lieux ne fussent-ils qu'à la distance de quelques lys, il faut s'y rendre soi-même, & tout voir de ses propres yeux, parce qu'il arrive très-rarement que le rapport d'autrui n'emporte avec soi quelque légère empreinte, ou d'erreur, ou d'ignorance, ou de préjugé. Je suis pénétré de cette vérité ; & je ne manquerai pas de mettre en pratique ce qu'elle enseigne, toutes les fois que j'en aurai l'occasion.

Il ne comptoit, après son retour, que la vingt-huitieme année de son âge, & déjà rien n'étoit à desirer pour lui du côté de la réputation. On le regardoit comme un politique habile, comme un savant du premier ordre, comme un sage ; mais il s'en faut bien qu'il s'estimât soi-même autant qu'il étoit estimé des autres. Il n'étoit à ses propres yeux qu'un homme ordinaire, qu'une espece d'ecolier renforcé, qui n'avoit encore que des connoissances superficielles de ce qui lui restoit à etudier pour être instruit à fond de ce qu'il faut savoir ; en un mot, il ne croyoit

Vie de Confucius

mériter d'autres eloges que ceux qu'on ne sauroit refuser à la bonne volonté & aux efforts. Il savoit aussi la musique ; c'étoit même, parmi les six arts qu'il avoit appris lors de ses premières études, celui qu'il avoit cultivé avec le plus d'application, & qui étoit le plus conforme à son goût. Ses progrès l'avoient conduit à quelque chose de plus qu'à chanter & à jouer d'un instrument, comme le commun ^{p.042} de ceux qui ne cherchent dans la combinaison mélodieuse des sons qu'à se récréer, ou à se délasser après des occupations plus sérieuses. Il avoit pénétré jusqu'au principe, & n'ignoroit aucune des règles, qui apprennent à en faire l'application. Il n'oublioit rien pour se procurer en ce genre tout ce qui pouvoit servir à le perfectionner.

Il y avoit alors dans le Royaume de *King*, un Musicien de très-grande réputation, connu sous le nom de *Che-siang*, ou simplement de *Siang*. On disoit de cet homme célèbre, qu'il rendoit croyables, en fait de musique, toutes les merveilles que l'on racontoit des anciens, puisqu'au moyen de son *kin*, il calmoit ou excitoit à son gré les passions. *Koung-tsée* voulut juger par lui-même de ce qui en étoit, & profiter de l'occasion pour s'instruire, si ce qu'il avoit appris par la renommée ne s'écartoit pas trop sensiblement de l'exacte vérité. Il alla dans le Royaume de *King*, se fit conduire chez *Siang*, & après les complimens ordinaires, il le supplia de vouloir bien l'admettre au nombre de ses Disciples.

— Je suis initié, lui dit-il, dans l'art dans lequel vous excellez ; je pince le *kin* avec assez de justesse, pour lui faire rendre des sons mélodieux. Lorsqu'un ton est faux, je le distingue, & je connois s'il est en excès ou en défaut. Je puis, outre cela, accorder ma voix avec mon instrument, & chanter en même tems que je joue. Voilà ma science : mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce qu'il me reste à savoir ? J'espère qu'avec le secours de vos lumières, & à l'aide de vos leçons, je pourrai faire quelques pas vers la perfection. Vous n'aurez pas de Disciple plus docile, ni plus appliqué, que moi ; c'est tout ce que je puis vous promettre.

Vie de Confucius

Charmé d'un début si modeste de la part d'un homme qui jouissoit d'un grand nom, *Siang* se fit un plaisir de déployer ^{p.043} devant lui toute sa science. Il lui parla de la musique, comme du don le plus précieux que les hommes eussent reçu du ciel, puisqu'elle pouvoit calmer les flots tumultueux des passions qui les agitent, leur faire goûter des plaisirs innocens & tranquilles, & les elever, en quelque sorte, au-dessus d'eux-mêmes. Il lui rappella le principe fondamental sur lequel appuient toutes les regles qui la constituent ; & après un court exposé des plus essentielles d'entre elles, il posa les mains sur son *kin*, & lui fit comprendre l'application de ces mêmes regles, dans une piece composée autrefois par le sage *Ouen-ouang*. A chaque son qu'il tiroit de son instrument, *Koung-tsée* redoubloit d'attention. On eût dit que son ame vouloit passer toute entiere dans le *kin*. Il etoit si profondément occupé de ce qu'il entendoit, qu'il paroissoit dans une espece de ravissement, & que long-tems après que le Musicien eut cessé de jouer, il sembloit encore tout occupé de l'entendre.

— En voilà assez pour une premiere leçon, lui dit *Siang* ;
exercez-vous : nous verrons ensemble, dans quelques jours,
jusqu'où vous pouvez aller en ce genre.

Plusieurs jours s'étant ecoulés sans que *Koung-tsée* demandât de nouveaux eclaircissemens à son Maître, celui-ci crut devoir lui continuer la même leçon. Dix jours de suite il ne joua en sa présence que la piece de *Ouen-ouang* ; & son docile Disciple ne s'occupa pendant tout ce tems qu'à etudier cette même piece avec une application toujours egale.

Siang la lui fit répéter en présence de ses autres Disciples, & parut très-satisfait de la maniere dont il s'en tira.

— Votre jeu, lui dit-il, ne differe pas du mien, il est tems que vous vous exerciez sur un autre mode.

— Votre petit Disciple, *Kieou*, lui répondit *Koung-tsée*, ose vous prier de différer encore. Je cherche l'idée du Compositeur, que je n'ai pas encore saisie. ^{p.044}

Vie de Confucius

— A la bonne heure, repliqua *Siang*, je vous donne cinq jours pour la trouver.

Ce terme étant expiré, *Koung-tsée* se présenta de lui-même, & dit à son Maître :

— Je commence à voir comme à travers un nuage ; je vous demande encore cinq jours, après lesquels, si je n'ai pas atteint le but où je vise, je me regarderai comme incapable d'y atteindre jamais, & je ne m'occuperai plus de Musique.

— Je le veux bien, lui répondit *Siang*, avec une surprise qui tenoit de l'admiration.

Le dernier des cinq jours demandés commençoit à peine, que *Koung-tsée* sortant d'entre les bras du sommeil, se trouva comme transformé en un autre homme, quant à ce qui faisoit depuis quinze jours le sujet de ses plus profondes méditations. Son entendement s'ouvrit, & il comprit parfaitement ce qu'il avoit cru ne pouvoir jamais comprendre. Il se leve promptement, va se présenter à son Maître, & lui dit :

— Votre Disciple *Kieou* a trouvé ce qu'il cherchoit ; je suis comme un homme qui, placé sur un lieu eminent, découvreroit le pays au loin. Je vois dans la Musique ce qu'il y a à voir ; toutes les difficultés sont applanies, rien désormais ne sera capable de m'embarrasser. Avec l'application & la confiance, je suis parvenu à découvrir dans la piece de l'ancienne musique que vous m'avez donnée à apprendre, l'intention de celui qui l'a composée. Je suis pénétré en la jouant de tous les sentimens dont il étoit affecté lui-même lorsqu'il la composoit. Quelque chose de plus encore ; il me semble que je le vois, que je l'entends, que je lui parle. Je me le représente comme un homme d'une taille moyenne, dont le visage est un peu long & d'une couleur qui tient le milieu entre le blanc & le noir. Il a les yeux grands, mais pleins de douceur, sa contenance est grave, son ton de voie sonore, toute sa personne inspire à p.045

Vie de Confucius

la fois la vertu, le respect & l'amour ; c'est, je n'en doute pas, c'est l'illustre *Ouen-ouang* ¹.

Il est à remarquer qu'en lui donnant à jouer cette piece, on lui avoit laissé ignorer le nom de l'Auteur. Ce nom sorti de la bouche de *Koung-tsée* jetta *Siang* dans une surprise dont il eut peine à revenir. Après avoir resté quelque tems comme hors de lui-même, & immobile, il s'avance tout-à-coup vers son Disciple, le salue profondément & lui dit :

— Mon cher *Kieou*, vous êtes un sage, vous n'avez plus rien à apprendre de moi ; c'est moi qui dois être votre Disciple, & dès ce moment je me reconnois pour tel.

Après ces mots, il se prosterne, & frappe la terre de son front.

Ce seroit faire tort à mon Lecteur que de lui expliquer en détail tout le sens que contient cette petite scene dans laquelle les esprits superficiels ne trouveroient qu'un sujet de mépris ou de raillerie ; mais comme ce n'est pas pour eux que j'écris, & que mon intention en écrivant la vie d'un Sage, est de le représenter tel qu'il est, je le suis pas à pas dans les différentes positions où il s'est trouvé, & je me fais un devoir de le mettre sous les yeux de ceux qui lui ressemblent, sans chercher à le masquer, ni même à le couvrir d'une gaze, fût-elle des plus légères. Au reste, on auroit tort de regarder le Musicien dont *Koung-tsée* se fit le Disciple, & qui à son tour reconnut *Koung-tsée* pour son Maître, avec les mêmes yeux dont on regarde de nos jours un Maître de musique, ou un Joueur d'instrument. Dans ces tems reculés, & dans le pays où j'écris, les termes de *Musicien*, de *Philosophe* & de *Sage*, ^{p.046} étoient des termes comme *synonymes* ; & il n'y avoit que les hommes distingués du commun par leur science & leur vertu, qui osassent s'en arroger le titre, & se donner publiquement pour en exercer la profession. C'est à de tels personnages que les Rois de ces contrées confioient l'éducation de la jeunesse la plus distinguée de leurs

¹ *Ouen-ouang*, l'un des plus sages & des plus savans Princes qu'ait eu la Chine, fut pere de *Ou-ouang*, Fondateur de la troisieme Dynastie, dite la Dynastie des *Tcheou*. Il étoit Souverain d'un petit Etat qui relevoit de l'Empire, & jouissoit de l'estime générale : il étoit contemporain du Prophete Samuel.

Vie de Confucius

Etats, celle même de leurs propres fils, sans en excepter ceux qui devoient hériter de leurs Couronnes.

Après avoir rempli dans le Royaume de *King*, l'important objet qui l'avoit déterminé à s'y rendre, & avoir puisé auprès du sage *Che-siang* les connoissances en plus d'un genre dont il avoit besoin pour l'entiere exécution du grand dessein qu'il avoit formé de se rendre utile aux hommes présents & à venir, *Koung-tsée*, revint dans sa patrie, bien résolu de ne pas différer plus long-tems à se fixer sur le genre de vie qu'il devoit mener le reste de ses jours. Cependant pour ne rien faire dont il eût lieu de se repentir dans la suite, il fit un retour sur lui-même, s'examina de nouveau avec toute la réflexion de l'âge mûr (il avoit alors trente ans), balança tous les avantages & tous les inconvéniens qui accompagnent chaque etat particulier de la vie civile ; & l'amour qu'il portoit à ses semblables ne lui permettant pas d'être indifférent sur les désordres en divers genres, dans lesquels ils etoient alors généralement plongés, il n'hésita plus sur le choix. Il se chargea de la pénible & dangereuse tâche de les rappeler à leurs devoirs, & de leur tracer les différentes routes qui conduisent à la vertu. Aucun intérêt de famille, aucun intérêt personnel ne fut capable de l'arrêter ; il sacrifia tout au grand intérêt commun. Ce fut en vain que ses amis & ses proches réitérèrent les représentations qui lui avoient déjà été faites, pour l'engager à rentrer dans la carrière qui conduit aux dignités.

— Vous vous efforcez inutilement, ^{p.047} leur répondit-il, pour renverser mes idées, je les suivrai jusqu'au bout. Je me dois indifféremment à tous les hommes, parce que je regarde les hommes, comme ne composant entre eux tous qu'une seule & même famille, dont je suis chargé d'être l'instituteur. Mettez fin à vos remontrances : elles ne gagneroient rien sur moi. Je suis dans la trentième année de mon âge ; & cet âge est celui où l'esprit est dans toute sa vigueur, ainsi que le corps dans toute sa force : je sais à quoi je m'engage.

Vie de Confucius

En effet son parti étoit pris sans retour ; il ne se contenta plus de donner, comme à la dérobée, quelques éclaircissemens à ceux qui avoient recours à lui pour être instruits ; il changea sa maison en une espece de Lycée, où tout le monde étoit en droit de se rendre, & où tout le monde étoit bien reçu. A l'exception de ces hommes mal famés & incorrigibles, dont l'ignominie rejaillit presque toujours sur ceux qui les fréquentent, il n'étoit personne à qui il ne prodiguât avec effusion de cœur, ses instructions & ses soins ¹. Jeunes & vieux, pauvres & riches, p.048 Magistrats & Guerriers, vinrent bientôt en foule ; les uns avec assiduité, les autres par intervalles, suivant que le tems & les circonstances pouvoient le leur permettre, ou pour lui demander des regles de conduite dans l'exercice de leurs emplois respectifs, ou pour se faire instruire de ce qu'il y a de plus essentiel à pratiquer dans ce qu'impose la morale, de plus utile à savoir dans l'histoire & les *King*, ou pour satisfaire leur curiosité sur les anciennes traditions des premiers tems de la monarchie, ou enfin pour apprendre sous lui la meilleure maniere de se rendre utile à la société, en tirant parti de tout ce qu'on avoit de talens.

La renommée ne fut pas long-tems sans faire usage de ses cent bouches pour publier dans tous les Royaumes qui partageoient alors la Chine, ce qui se passoit dans celui de *Lou*. Elle annonça qu'un des descendans du sage *Tcheng-tang*, Fondateur de la Dynastie qui avoit donné des Loix à l'Empire immédiatement avant celle qui étoit

¹ C'est ici le lieu de faire remarquer que la maniere d'enseigner des *anciens Philosophes Chinois*, étoit toute différente de celle qu'employoient les *Maîtres d'Ecole & de Gymnase*. Chez ceux-ci, toutes les leçons, tous les exercices avoient leurs tems fixes & réglés ; les Maîtres assignoient à chacun de leurs disciples ce qu'il avoit à apprendre, ce à quoi il devoit s'exercer, suivant qu'il étoit plus ou moins avancé. Chez les premiers au contraire, aucun tems réglé, rien de fixe quant au choix des sujets ou des exercices dont on devoit s'occuper. Les disciples se rendoient chez les Philosophes quand ils le jugeoient à propos, & se retiroient de même ; ils fixoient eux-mêmes le sujet des leçons en commençant tel ou tel exercice, en demandant des éclaircissemens sur tels ou tels points de Morale, d'Histoire ou de Littérature, sur les différentes manieres de tirer parti de tels ou tels exercices, &c. Je ne puis deviner sur quel fondement l'Auteur d'un Mémoire intitulé : *Essai historique sur l'étude de la Philosophie chez les anciens Chinois*, a pu dire que *Confucius avoit trois mille disciples qui vivoient en commun ; que l'un d'eux étoit à la tête de cette Société, & avoit soin de toute l'administration domestique, &c.* En lisant la Vie de Confucius, on s'apercevra aisément que l'Auteur du Mémoire s'est trompé.

Vie de Confucius

actuellement sur le trône, travailloit avec succès, dans sa patrie, à faire revivre l'ancienne doctrine & à réformer les mœurs. *King-koung*, Roi de *Tsi*, dont les Etats confinoient à ceux de *Lou*, fut des premiers à être instruits du mérite extraordinaire de ce descendant de *Tcheng-ru*. Il conçut le dessein de profiter de ses lumières & de sa bonne volonté pour son avantage particulier, & pour l'avantage de son Royaume. Il envoya un de ses Grands pour le sonder & l'inviter de sa part à se rendre auprès de sa personne, lui promettant toute la satisfaction qu'il pourroit desirer.

Koung-tsée se remit de tout entre les mains du Député, & lui promit qu'il feroit de son côté tout ce qui dépendroit de ^{p.049} lui, pour répondre à la confiance dont le Roi de *Tsi* vouloit bien l'honorer, & pour tâcher de mériter ses bontés ; il l'assura de plus qu'aussi-tôt qu'il auroit réglé ses affaires domestiques, il n'auroit rien de plus pressé que d'aller offrir ses services au Prince qui l'envoyoit. Sur cette assurance, le Député retourna chez son Maître ; & peu de tems après son départ, *Koung-tsée*, accompagné de quelques-uns de ceux qui s'étoient faits ses Disciples, se mit en devoir d'acquitter sa promesse, & partit.

Il avoit à peine quitté la vile, qu'une foule de jeunes gens qui vouloient, disoient-ils, cultiver la sagesse, vint se joindre à lui Il n'en rebuta aucun, persuadé qu'ils se dégoûteroient bientôt d'eux-mêmes s'ils avoient pour le suivre quelque autre motif différent de celui qu'ils alléguoient. Le hasard lui ayant procuré l'occasion d'instruire ces *apprentis sages*, sur un des points fondamentaux de la sagesse, il en profita pour les faire rentrer en eux-mêmes, & les rappeler à la pratique de leurs devoirs.

Il étoit arrivé sur les confins du Royaume de *Tsi*, lorsqu'un cri lamentable qui sortoit des environs, vint frapper ses oreilles.

— Cette lamentation, dit-il à ceux de sa suite, tient du désespoir. Que quelques uns d'entre vous se détachent, aillent voir ce que c'est, & m'en avertissent.

Il n'eut pas fait quelques pas, qu'il apperçut lui-même un homme couché

Vie de Confucius

au pied d'un arbre, tenant en main une corde dont il paroissoit vouloir se servir pour s'étrangler. Ceux de sa troupe qui avoient pris les devants arriverent assez tôt pour empêcher ce malheureux d'en venir à l'exécution.

Koung-tsée, etant parvenu près de lui, descend de son char, s'approche, & lui dit avec bonté

— Autant que j'en puis juger par l'état où je vous vois, il faut que vous ayez de bien grands sujets de chagrin. Voudriez-vous bien me confier vos ^{p.050} peines ? Parlez-moi sincèrement et ne me cachez rien. Je suis l'ami des malheureux ; il peut arriver que je contribue à vous faire supporter avec courage les maux par lesquels vous vous laissez vaincre.

Ces paroles penetrerent jusqu'au fond du cœur de l'inconnu, et firent sur lui un effet pareil à celui qu'une douce pluie fait sur les plantes que les ardeurs du soleil brûlant etoient sur le point de dessécher.

— Je m'appelle *Tsieou-ou-tsée*, dit-il après s'être un peu remis. Plusieurs sujets du plus cuisant chagrin m'ont réduit au désespoir, & j'étois venu ici dans l'intention d'y terminer une vie qui m'est devenue insupportable. Dans ma première jeunesse, je n'eus pas de passion plus forte que celle d'étudier. Après avoir appris ce qu'on peut savoir à cet âge, le desir d'apprendre encore me fit naître l'envie de voyager. Je quittai la maison paternelle, & je parcourus l'un après l'autre tous les Royaumes qui sont entre les quatre mers. Après quelques années, je revins dans ma patrie, où je me mariaï ; mais bientôt après j'eus le malheur de perdre mon pere & ma mere, sans avoir rien fait encore pour m'acquitter de ce que je leur devois : premier sujet de chagrin.

En commençant mes voyages, je m'étois proposé pour but d'acquérir la sagesse, en etudiant les hommes ; je me persuadai qu'après avoir découvert les différentes sources d'où

Vie de Confucius

découlent leurs vertus & leurs vices, il me seroit facile de choisir celles où je devais puiser pour atteindre plus sûrement ce qui faisoit l'objet de mes desirs. A mon retour, je crus que j'étois suffisamment instruit pour pouvoir me conduire moi-même & conduire les autres : en un mot je me regardai comme un sage. Le tems prescrit pour le deuil fut à peine écoulé, que je quittai de nouveau ma patrie pour aller offrir mes ^{p.051} services au Roi de *Tsi*. Ce Prince plongé dans les délices d'une Cour voluptueuse, ne faisoit aucun cas de la vertu, il ne voulut pas même m'écouter : second sujet de chagrin.

J'avois ci-devant quelques amis dans ma patrie, & j'en avois fait d'autres dans les différents endroits que j'avois parcourus : je me flattois qu'ils étoient encore à mon egard tels que je les avois crus ; & l'espérance de jouir auprès d'eux des douceurs de l'amitié, me consolait en quelque sorte des disgraces passées ; je voulus les cultiver, je les visitai l'un après l'autre, & je les trouvai tous changés. Au lieu des caresses, des egards & des témoignages d'attachement auxquels je m'attendois, je n'eus à éprouver de leur part que de la froideur, de l'indifférence & du mépris : troisieme sujet de chagrin.

Je finis l'énumération de mes malheurs par le plus récent & le plus cruel de tous. J'avois eu un fils pour premier fruit de mon mariage ; & ce fils, cet indigne fils, au lieu d'être auprès de moi pour me nourrir, me servir, me soulager, ou tout au moins me consoler dans mes disgraces, court à present le monde contre mon intention ; & quelqu'un me dit hier qu'il publioit partout qu'il n'avoit plus ni pere ni mere, que l'un et l'autre en passant la riviere avoient été submergés dans les eaux et y avoient péri. C'est apparemment pour éviter l'odieux titre de fils indocile & dénaturé qu'il a feint ce mensonge.

Vie de Confucius

Cette nuit dernière, tout cela s'est peint dans mon esprit avec les couleurs les plus noires. Eh quoi ! disois-je en moi-même, avec les sentimens de la plus profonde douleur, eh quoi ! je voulois être un sage ; je voulois apprendre aux autres l'art de devenir tels à leur tour ; je croyais m'être élevé au-dessus des foiblesses de l'humanité, & je n'ai pas même ^{p.052} rempli les devoirs de l'homme le plus ordinaire ; & je me suis ravalé bien au-dessous du commun. Je n'ai été ni bon fils, puisque j'ai abandonné mes parens dans le tems peut-être qu'ils avoient le plus besoin de mon secours, & que j'étois en état de les servir ; ni bon sujet, puisque je n'ai rien fait pour mon Prince, pour ma Patrie, ni pour la Société ; je n'ai point été bon père de famille, puisque j'ai négligé l'éducation de mon fils, que je n'ai pas su le gouverner, & que je ne lui ai pas même inspiré les premiers sentimens qui sont communs à tous les hommes. L'idée affreuse que j'ai conçue de moi, en me considérant sous ces différens points de vue, m'a rendu la vie odieuse, & je me suis rendu secrètement dans ce lieu écarté dans le dessein de la terminer : voilà à-peu-près mon histoire, vous en savez la fin.

— Mon cher ami, lui répondit *Koung-tsée* avec attendrissement, quelque grands que soient les torts que l'on ait eus, le plus grand de tous est celui de se livrer au désespoir. Tous les autres peuvent se réparer, celui-ci est irréparable. Vous vous êtes égaré dès le premier pas que vous avez fait. Vous avez enfilé une fausse route, en croyant suivre celle qui conduit à la sagesse. Il falloit commencer par vouloir être un homme ordinaire, avant que de vouloir être un Sage. car l'on ne sauroit parvenir à être un Sage, qu'après que l'on a rempli avec exactitude ce qui est du devoir imposé par la nature à tous les hommes. Aimer & servir ceux dont vous tenez la vie, étoit la plus essentielle de vos obligations. Vous l'avez négligée ; & c'est de cette négligence que sont découlés tous

Vie de Confucius

vos malheurs, ainsi que tous les contre-tems que vous avez essuyés.

Ne croyez pas cependant que tout soit perdu pour vous : reprenez courage, & tâchez de vous convaincre d'une vérité que l'expérience de tous les siècles a rendu incontestable. La ^{p.053} voici cette vérité ; inculquez-la dans votre esprit, de manière qu'elle n'en puisse jamais sortir. *Tant qu'un homme jouit de la vie, rien n'est à désespérer pour lui.* Il peut passer tout-à-coup de l'état de tristesse à celui de la joie, & du milieu des peines au plus haut point de la félicité. Encore une fois, mon cher ami, reprenez courage : retournez chez vous ; & comme si vous commenciez dès aujourd'hui à connoître le prix de la vie, travaillez à en mettre à profit tous les instans. Vous pouvez encore devenir sage.

Puis adressant la parole à tous ceux qui le suivoient, il leur dit :

— Ce que vous venez d'entendre, de la bouche de cet homme, est une excellente leçon pour vous ; réfléchissez-y sérieusement, chacun en votre particulier. Les malheurs des autres doivent contribuer à nous faire éviter ceux qui sont sur le point de tomber sur nous. L'on a déjà fait un grand pas vers la sagesse, quand on sait tirer parti des fautes que l'on a pu remarquer dans la conduite d'autrui.

Après ces mots, il remonte dans son char, & poursuit sa route. Il avoit à peine fait un *ly* (la dixième partie d'une de nos lieues de chemin) que quelques-uns de la troupe se présenterent à la portière, le saluerent profondément, & prirent congé de lui. A ceux-ci succéderent d'autres ; & quand il fut arrivé à son terme, il se trouva que treize d'entre ceux qui s'étoient mis à sa suite l'avoient quitté, pour aller servir leurs parens, & remplir auprès d'eux les devoirs de la piété filiale.

Le Roi de *Tsi* fut bientôt instruit de son arrivée. Il lui assigna un logement non loin de son Palais, & lui fit dire qu'il venoit de donner ses

Vie de Confucius

ordres pour qu'on le traitât bien, & qu'on l'admît auprès de sa personne toutes les fois qu'il se présenteroit. *Koung-tsée* lui alla rendre ses devoirs, & en fut reçu avec les témoignages de la considération la plus parfaite ; p.054 mais ce fut là tout. Ce Prince, d'un esprit léger, d'une humeur conforme à son génie, n'interrogea le Philosophe que sur des bagatelles, dont le moindre de ses Courtisans aurait pu l'instruire à fond ; & le Philosophe, sans rien perdre de sa gravité, lui répondit sur tout, comme s'il eût été question des choses les plus essentielles.

Cette première audience, ce qu'il y vit, ce qu'il y entendit, ne lui donnerent pas une bonne idée de cette Cour. Il comprit qu'elle avoit besoin de réforme, & se proposa de lui introduire peu-à-peu avec du tems & de la patience. On peut croire qu'il mit en usage tout son savoir faire pour en venir à bout ; mais ce fut sans succès. Ce qu'il dit lui-même à ses Disciples donne lieu de le conclure ainsi.

Il y avoit une année révolue qu'il étoit dans le *Tsi*, il avoit eu de fréquens entretiens avec le Roi, & ce Prince n'avoit rien changé encore dans son train de vie ordinaire, quoiqu'il approuvât toujours, même avec de grands eloges, tout ce que lui disoit le Philosophe ; il voulut même joindre à ces marques stériles de la satisfaction, le don d'une ville du troisieme ordre :

— Vous êtes étranger dans mes Etats, avoit-il dit à *Koung-tsée* ; il peut arriver que ceux que j'ai chargés de votre entretien, par oubli ou autrement, vous laissent manquer de quelque chose. Pour obvier à un inconvénient qui seroit tout-à-fait contraire à mes intentions, je vous offre, en pur don, la ville de *Ling-kieou* ; ce que vous en percevrez contribuera à votre bien-être.

Koung-tsée refusa d'accepter, sous prétexte qu'il n'avoit rendu aucun service qui méritât une pareille récompense.

Vie de Confucius

Sur la fin de cette année, le Roi revint à la charge, & *Koung-tsée* refusa encore. Ses Disciples en furent surpris, & quelques-uns d'entre eux s'émanciperent jusqu'à le ^{p.055} désapprouver.

— Maître, lui dirent-ils, ce refus opiniâtre de votre part, n'auroit-il pas sa source dans l'orgueil ?

— Vous ne me connoissez point, leur répondit *Koung-tsée*, si vous croyez que c'est par dédain que je ne veux pas accepter le bienfait dont le Roi de *Tsi* veut m'honorer ; et le Roi de *Tsi* me connoît moins encore, s'il s' imagine que je suis venu dans ses Etats & auprès de sa personne, en vue de quelque intérêt temporel qui me soit propre. Il y a un an que je suis ici ; lui et sa Cour sont encore tels que je les ai trouvés, son Royaume est dans le même désordre qu'auparavant ; qu'il fasse revivre quelque chose de la simplicité & des bonnes mœurs des sages Princes que je lui ai souvent proposés pour modèles ; qu'il travaille sérieusement & efficacement à réformer cette multitude d'abus dont je ne saurois être témoin, sans rougir de honte pour lui ; & alors je recevrai avec reconnoissance tous ses dons, de quelque nature qu'ils puissent être... quand on prend sur soi de travailler à faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en sont écartés, il faut réussir, ou essayer des disgraces de plus d'un genre si on ne réussit pas. Retenez bien ce peu de mots, pénétrez-en le sens, et soyez tranquilles sur le reste.

Tous ses Disciples baisserent les yeux, & aucun d'osa répliquer.

Cette même années *King-ouang*, Empereur des *Tcheou*, mourut après avoir régné vingt-cinq ans. Il laissa l'Empire au plus jeune de ses fils, au préjudice de ses autres enfans, plus âgés que celui qu'il favorisoit ainsi. Ce jeune Prince est appelé *Meng-ouang*, ou *Tao-ouang*, mais il n'est pas compté parmi les Empereurs, parce qu'il fut détrôné & mis à mort après quelques jours par l'un de des freres qui prit sa place l'an avant Jésus-Christ cinq cent dix-neuf, & auquel on donne dans ^{p.056} l'histoire le nom

Vie de Confucius

de *King-ouang*, écrit par un caractère tout différent de celui qui désigne son père.

Cet événement, & la fermentation qu'il excita dans les esprits, empêchèrent *Koung-tsée* d'aller alors chez les *Tcheou*, comme il en avoit conçu le dessein ; il remit ce voyage à l'année suivante, supposé que les circonstances fussent plus favorables. En attendant, il continua ses occupations ordinaires, & grossit le nombre de ses Disciples dans le Royaume de *Tsi*. Le Roi de *Tsi* de son côté continua à l'honorer de sa bienveillance, quoiqu'il ne profitât guere de ses instructions. La demeure qu'il lui assigna pour le mettre plus à l'aise, & lui donner la facilité d'admettre un plus grand nombre de Disciples, en est encore une preuve.

— J'ai appris avec plaisir, lui dit le Prince, qu'on venoit de tous côtes vous consulter, & s'instruire auprès de vous. Il vous faut un logement plus commode et plus vaste que celui que vous occupez : on vous donnera de ma part une des maisons royales, où vous pourrez demeurer, & recevoir avec décence tous ceux qui iront vous visiter.

Un jour qu'il s'entretenoit familièrement avec *Koung-tsée*, on vint l'interrompre pour lui remettre les dépêches de l'Envoyé qu'il entretenoit à la Cour de l'Empereur. Cet Envoyé lui faisoit savoir que le feu du Ciel avoit consumé l'une des salles des ancêtres de Sa Majesté impériale, & que tout le monde en étoit dans la consternation, parce qu'on y envisageoit cet événement, comme étant d'un sinistre augure pour le nouveau regne. Le Roi après avoir pensé un moment, dit à *Koung-tsée* :

— Mon Envoyé ne me marque point quel est celui des ancêtres de l'Empereur dont la salle a été consumée par le feu du Ciel. Cette particularité méritoit bien qu'il en fit mention.

— Ne doutez pas Seigneur, lui répondit *Koung-tsée*, ^{p.057} que ce ne soit la salle particulière de *Ly-ouang*....

Vie de Confucius

— Quel est sur cela le fondement de votre conjecture, reprit le Roi ?

— Hélas ! dit le Philosophe, en poussant un profond soupir, je ne suis que trop fondé à croire que c'est la mémoire de *Ly-ouang* que le Ciel a voulu flétrir, pour donner une leçon utile à tous les Souverains.

Tant que les Maîtres de la terre sont en état de faire du mal, un respect mal entendu, & une crainte servile ferment toutes les bouches sur leurs défauts ; mais le Ciel donne tôt ou tard des marques de son indignation contre les infracteurs de ses Loix. *Ly-ouang* étoit un méchant Prince ; il a aboli la plupart des sages établissemens de *Ouen-ouang*. Il est le premier des Empereurs qui ait osé porter des habits de couleur jaune, richement ornés ; le premier qui se soit fait des Palais vastes, élevés & d'une architecture brillante ; le premier qui ait orné ses appartemens de meubles précieux ; qui ait eu des chars sculptés ; traînés par des chevaux caparaçonnés avec magnificence ; le premier en un mot qui ait introduit dans la Cour des Empereurs un luxe dont les sages Princes de la vertueuse antiquité auroient rougi de honte.

En faisant tomber le tonnerre sur le lieu destiné à faire les cérémonies respectueuses en l'honneur de *Ly-ouang*, le Ciel a voulu faire connoître aux hommes qu'un tel Souverain n'étoit pas digne des hommages qu'on lui rendait ; il a voulu encore faire rentrer en eux-mêmes tous les autres Souverains qui pourroient être tentés de l'imiter. N'en doutez pas, Seigneur : c'est la salle à honorer *Ly-ouang* qui a été consumée par le feu du Ciel ¹.

¹ *Ly-ouang* dont il s'agit ici, est le dixième Empereur de la Dynastie des *Tcheou*. C'étoit un Prince superbe, voluptueux & cruel, qui déshonora le trône par les excès les plus crians. Son règne a été de 51 ans, ayant commencé l'an avant J.C. 878, & fini l'an 827. On peut voir le détail de sa conduite dans l'Histoire générale de la Chine.

Vie de Confucius

p.058 Le Roi ne répliqua rien, & parla d'autre chose ; mais après avoir congédié le Philosophe, il dépêcha secrètement un Courrier pour aller s'informer sur les lieux, de toutes les circonstances de cet incendie.

Après s'être acquitté de sa commission, le Courrier vint rapporter à son Maître que la Cour des *Tcheou* n'étoit pas revenue encore de la consternation où elle avoit été, quand le feu du Ciel réduisit en cendres la salle qui étoit dessinée aux cérémonies respectueuses que l'on faisoit en particulier pour honorer *Ly-ouang*, &c.

En entendant ces mots, le Roi parut un moment rêveur, puis adressant la parole à tous ceux qui l'environnoient :

— Félicitez-moi, leur dit-il, de l'acquisition que j'ai faite d'un trésor inestimable. Je possède dans la personne de *Koung-tsée*, le plus grand homme qui soit dans tout l'Empire. *Koung-tsée* n'est pas un homme ordinaire, c'est un Philosophe, parvenu au comble de la sagesse ; c'est un Saint (*Cheng*). il voit les choses qui se passent loin de lui, comme si elles se passoient sous ses yeux.

La profonde vénération dont ce Prince étoit pénétré pour le Sage dont il venoit de faire un si bel éloge, ne le rendit pas plus docile à ses instructions qu'il l'avoit été ci-devant : il continua à vivre comme il avoit vécu jusqu'alors ; & à son exemple ses Courtisans en firent de même. Cependant *Koung-tsée* eût l'occasion de pouvoir se rendre chez les *Tcheou*, afin d'y voir par lui-même jusqu'à quel point l'Empire étoit déchu de son antique splendeur : cette occasion se présenta enfin, & il en profita.

p.059 *Mong-hi-tsée*, l'un des principaux Seigneurs du Royaume de *Lou*, étant sur le point de mourir, avoit expressément recommandé à ses deux fils *Mong-y-tsée* & *Nan-koung-king-chou*, de se mettre sous la discipline de *Koung-tsée*, & de ne se conduire que par ses conseils. Il avoit été obéi, & ses fils avoient fait la cérémonie de reconnoître pour leur Maître celui qu'il leur avoit désigné ; mais comme *Koung-tsée* étoit

Vie de Confucius

allé dans le Royaume de *Tsi*, où il étoit comme habitué, ils ne purent pas profiter long-tems de ses leçons. *Nan-koung-king-chou*, le plus jeune des deux, n'étant point encore dans les charges, profita de la liberté dont il jouissoit, & se rendit auprès de lui ; il le pria de nouveau de vouloir bien le mettre au nombre de ses Disciples. *Koung-tsée* ne l'avoit pas oublié. Charmé de sa persévérance, il lui promit tous ses soins, & lui tint parole. Le jeune homme ayant su que son Maître avoit envie d'aller voir les monumens de la Capitale de l'Empire, & qu'il ne différoit son voyage que par l'appréhension où il étoit que le Roi n'attribuât son départ à tout autre motif qu'à celui qui l'animoit, prit sur lui-même d'en obtenir l'agrément, sans compromettre *Koung-tsée*. Dans ces tems de trouble, où la plupart des Souverains étoient en guerre les uns contre les autres, il étoit dangereux de donner prise aux soupçons. *Nan-koung-king-chou* dit au Roi, qu'ayant entrepris de voyager pour son instruction, il étoit résolu d'aller chez les *Tcheou*, pour y voir le majestueux appareil du cérémonial observé par le Fils du Ciel ; mais que pour mieux profiter de ce qu'il verroit, il souhaiteroit fort que *Koung-tsée* voulût bien y aller aussi.

— Si votre Majesté, ajouta-t-il, avoit la bonté de lui en dire un mot, je suis persuadé qu'il se prêteroit volontiers à me satisfaire sur ce point.

— Je me donnerai bien de garde, répondit le Roi, de faire ce que vous me suggérez : *Koung-tsée* pourroit croire que je veux p.060 honnêtement lui donner son congé. Prenez quelque autre biais pour obtenir ce que vous souhaitez. Cependant, si l'occasion se présente, je pourrai dire un mot en votre faveur.

Nan-koung-king-chou n'en vouloit pas davantage ; il lui suffisoit de s'être mis à couvert de tout soupçon auprès du Roi de *Tsi*. Il lui restoit à en faire autant auprès de son propre Souverain, le Roi de *Lou* ; il lui écrivit que son intention étoit d'aller avec *Koung-tsée* visiter la Cour impériale, s'il étoit de son bon plaisir de leur en accorder la permission.

Vie de Confucius

Le Roi lui répondit qu'il approuvoit son voyage, & qu'il seroit charmé qu'il le fît en compagnie du Sage dont il lui parloit, parce qu'alors il en tireroit un tout autre profit pour son avancement dans les connoissances de ce qu'il faut savoir.

— Pour contribuer de ma part, du moins en quelque chose, ajoutoit-il dans sa Lettre, à ce que vous voyagez l'un & l'autre plus commodément, je vous envoie un de mes Officiers pour être à vos ordres, & l'un de mes chars attelé de deux chevaux, pour vous servir de voiture. Portez-vous bien.

Muni de cette double permission, dont il croyoit avoir besoin, le disciple ne craignit pas de faire instance auprès du Maître, pour qu'il ne différât pas plus long-tems d'effectuer son utile projet. Ils se mirent l'un & l'autre dans le char qui leur avoit été envoyé par le Roi de *Lou* ; & accompagnés de l'Officier qui leur avoit été donné pour escorte, ils se rendirent chez les *Tcheou*, accompagnés d'une bonne partie de ceux qui reconnoissoient déjà *Koung-tsée* pour leur Maître.

Le premier objet qui s'offrit à nos voyageurs, après leur arrivée, fut le sage *Tchang-houng*. Ce *Tchang-houng* étoit un ^{p.061} Musicien Philosophe, qui jouissoit de la plus grande réputation, tant du côté de la sagesse, que du côté de son art ¹. Il avoit oui parler de *Koung-tsée* ; il fut charmé que le hasard lui fournît l'occasion de le connoître par lui-même. Il le pria de ne point prendre d'autre logis que sa propre maison. *Koung-tsée* accepta son offre, & logea chez lui, persuadé qu'il ne pouvoit que profiter beaucoup en se liant avec un tel personnage.

Après quelques jours de fréquentation mutuelle, les deux Sages s'étant mesurés, conçurent l'un pour l'autre ces sentimens d'estime que la plus haute vertu, jointe à la science la plus profonde, inspire à ceux qui sont en état d'en connoître le prix. *Tchang-houng* conduisit son hôte à la Cour, & le présenta à *Pé-tchang-kien*, l'un des Ministres d'État sous

¹ *Tchang-houng*, l'un des personnages célèbres qui ont illustré la Dynastie des *Tcheou*, étoit de *Tsée-tchoung*, ville du troisième ordre, qui porte aujourd'hui le nom de *Tsée-hien* : elle est du district de *Tcheng-tou-fou*, de la Province de *Sse-tchouen*. *Tchang-*

Vie de Confucius

King-ouang. Ce Ministre le reçut très-bien, & lui fit quelques interrogations sur la doctrine & sur sa maniere de l'enseigner.

— Ma doctrine, lui répondit *Koung-tsée*, est celle que tous les hommes doivent suivre ; c'est la doctrine de *Yao* & de *Chun*. Pour ce qui est de ma maniere de l'enseigner, elle est toute simple : je cite en exemple la conduite des Anciens ; je conseille la lecture des *King*, & j'exige qu'on s'accoutume à réfléchir sur les maximes qu'on y trouve.

— Par où faut-il commencer, interrompit le Ministre, pour acquérir la sagesse ? Dites-moi quelque chose que je puisse retenir & pratiquer aisément.

— Vous demandez beaucoup, lui répondit *Koung-tsée* ; je crois qu'il vaut mieux que je vous dise quelque chose qui mérite une particuliere attention de la part de ceux qui sont ^{p.062} élevés au poste eminent que vous occupez. Retenez bien les quatre articles que je vais proposer ; vous aurez peut-être occasion d'en faire votre profit.

On brise l'acier, quelque dur qu'il soit : ce qui paroît le plus solidement établi, est souvent ce qu'il est le plus aisé de détruire. L'homme orgueilleux se place au-dessus des autres, & croit que tout lui est dû : les autres, au rebours, le mettent au dernier rang, & ne lui accordent rien. L'homme trop complaisant accorde tout pour tout avoir : il est la dupe de sa complaisance. Ces maximes, toutes triviales qu'elles paroissent, peuvent conduire au plus haut degré de sagesse ceux qui, après en avoir pénétré le sens, se conduiront suivant ce qu'elles indiquent.

Il y avoit alors à la Cour de *King-ouang* un personnage distingué, connu sous le nom de *Lieou-ouen-koung*. Ce *Lieou-ouen-koung* s'informa

houng étoit grand Mandarin du titre de *Tay-fou*.

Vie de Confucius

auprès de *Tchang-koung*, de ce que c'étoit que ce Philosophe nouvellement arrivé, dont on disoit tant de bien.

— C'est un homme, lui répondit *Tchang-houng*, auquel nul homme de nos jours ne sauroit être comparé. Sa physionomie dénote la plus haute sagesse, ses yeux sont comme deux fleuves de lumière, & son gosier est comme celui du dragon : c'est ainsi, je me le figure, qu'étoit *Hoang-ty*. Sa taille est de neuf pieds six pouces ¹ ; il a les bras longs ; il est voûté, & son corps est un peu courbé : c'est ainsi qu'étoit le grand *Tcheng-tang* ². Ses peuples ne tendent ^{p.063} qu'à inspirer la vertu. Il ressemble aux Sages les plus distingués de la haute Antiquité. Il ne dédaigne pas de s'instruire auprès de ceux qui sont & moins sages & moins éclairés que lui ; il profite de tout ce qu'on lui dit ; il tâche de ramener tout à la saine doctrine des Anciens. Il fera l'admiration de tous les siècles, & sera réputé pour être le modèle le plus parfait, sur lequel il soit possible de se former.

— Mais, interrompit *Lieou-ouen-koung*, cet homme si parfait, selon vous, que laissera-t-il de lui qui puisse faire l'admiration de la postérité ?

— Si les belles instructions de *Yao* & de *Chun*, répondit *Tchang-houng*, viennent à se perdre ; si les sages réglemens des premiers Fondateurs de notre Monarchie, viennent à être oubliés ; si les cérémonies & la musique sont négligées ou corrompues ; si enfin les hommes viennent à se dépraver entièrement : la lecture des écrits que laissera *Koung-tsée*, les rappellera à la pratique de leurs devoirs, & fera revivre dans

¹ Neuf pieds six pouces, mesure des *Tcheou*, font à-peu-près six pieds sept pouces de notre pied-de-roi. Cette taille n'excede pas la vraisemblance : encore aujourd'hui les hommes de *Chan-tong* en ont parmi eux qui ont plus de six pieds de haut.

² *Tcheng-tang* fonda la 2^e Dynastie, dite la Dynastie des *Chang* ou des *Yn* : il fut reconnu comme légitime Empereur l'an avant J.C. 1783.

Vie de Confucius

leur mémoire ce que les Anciens ont su, enseigné & pratiqué de plus utile & de plus digne d'être conservé.

On rapporta à *Koung-tsée* le magnifique éloge que *Tchang-houng* avoit fait de lui.

— Cet éloge est outré, répondit notre Philosophe à ceux qui le lui rapportèrent, & je ne le mérite en aucune façon. On pouvoit se contenter de dire que je fais un peu de musique, & que je tâche de ne manquer à aucun des rites.

Après avoir satisfait aux bienséances, & obtenu les permissions nécessaires pour pouvoir contenter sa curiosité sur les différens objets qui sont dignes de l'attention du Sage, il n'eut rien de plus pressé que de voir ces lieux augustes destinés spécialement à honorer le Ciel, & à rendre hommage aux Ancêtres de la famille qui étoit alors sur le trône Impérial. Il se fit conduire au *Ming-tang*, c'est-à-dire, au *Temple de la Lumière*, p.064 ou *de celui qui a fait la lumière*. Là, il vit tout, il examina tout avec l'attention la plus scrupuleuse, il s'informa de tout ; il voulut assister aux cérémonies, pour comparer ce qui se pratiquoit alors, avec ce qui s'étoit pratiqué du tems de *Ouen-ouang*, *Ou-ouang*, & *Tcheou-koung*.

L'un des objets qui le frappa le plus en entrant dans ce *Temple de la Lumière* fut la représentation en peinture des anciens Empereurs. Sur les murailles des deux côtés, il y avoit les portraits des bons & des mauvais Princes, indifféremment placés ; en jettant les yeux sur cet assemblage, *Koung-tsée* poussa un profond soupir ; & se tournant vers ceux de ses disciples qui l'avoient suivi, il leur dit :

— Voilà les portraits de *Yao* & de *Chun* dans un même lieu que les portraits de *Kié* & de *Tcheou* : les uns & les autres ont été Empereurs ¹ ; c'est le seul trait de ressemblance qu'il y ait

¹ *Yao* monta sur le trône l'an avant J.C. 2357. La 73^e année de son regne, c'est-à-dire, l'an avant J.C. 2285, il associa *Chun* à l'Empire. *Kié* fut le dernier des dix-sept Empereurs qu'eut la Dynastie des *Hia* dans l'espace de 441 ans ; il périt l'an avant J.C. 1776. *Tcheou* est le dernier Empereur de la Dynastie des *Chang* : il périt l'an avant J.C. 1123. *Kié* &

Vie de Confucius

entre eux. Les premiers ont été les favoris du Ciel, & ont fait les délices des hommes ; les seconds au contraire ont été odieux au *Tien*, & en horreur aux hommes : pourquoi cela ? Parce que *Yao* & *Chun* ont respecté le Ciel, ont instruit & fait du bien aux hommes, & que *Kié* & *Tcheou* ont méprisé le *Tien*, & fait aux hommes tout le mal qu'ils ont pu. En voyant les portraits des uns & des autres, on se rappelle ce qu'ils ont été, & ce souvenir salutaire ne peut qu'inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice.

Ce n'étoit pas assez pour notre Philosophe d'avoir vu le ^{p.065} célèbre *Ming-tang*, il voulut voir encore la salle particulière dans laquelle on rendoit hommage à *Heou-tsi*, reconnu pour le chef de la race des *Tcheou*, & le premier de leurs Ancêtres. Il en demanda la permission ; elle lui fut accordée. A l'un des côtés de la salle, dans la cour qui y conduisoit, étoit une statue d'or ¹, de figure humaine, posée sur un piédestal ; sa bouche étoit fermée par trois aiguilles qui perçoient en même tems les deux levres, pour les tenir closes de manière à ne pouvoir s'ouvrir pour parler. Son dos étoit couvert de caractères, lesquels, traduits en notre langue, disoient à-peu-près ce qui suit ² :

« Anciennement les hommes étoient très circonspects dans leurs discours, il faut les imiter. Ne parlez pas trop ; car lorsqu'on parle beaucoup, on dit presque toujours quelque chose qu'il ne faudroit pas dire.

Ne vous chargez pas de trop d'affaires ; beaucoup d'affaires entraînent avec elles beaucoup de chagrin, ou tout au moins des soucis sans nombre. Ne vous embarrassez que de celles qui sont de votre indispensable devoir.

Tcheou furent des monstres d'impiété & de débauche ; les cruautés qu'ils exercèrent envers leurs Sujets, porterent ceux-ci à secouer le joug.

¹ Le caractère *kin* signifie en général métal ; mais l'on s'en sert plus communément pour désigner l'or, qui est regardé comme le métal par excellence.

² On prétend que la statue existe encore, & qu'on la conserve parmi les Antiques du Palais. Il ne m'a pas été possible de vérifier le fait.

Vie de Confucius

Ne cherchez pas à vous procurer trop de joie ni une trop grande tranquillité ; la recherche que vous en feriez est elle-même une peine & un obstacle au repos.

Gardez-vous de jamais rien faire dont tôt ou tard vous puissiez avoir sujet de vous repentir.

Ne négligez pas de remédier au mal, quelque petit qu'il vous paroisse : un petit mal négligé s'accroît peu-à-peu, & devient très-grand. p.066

Si vous ne tâchez d'éviter qu'on ne vous fasse de petites injustices, vous serez bientôt dans le cas d'employer tout votre savoir faire pour vous mettre à couvert des plus grands torts.

En parlant ou en agissant, ne pensez pas, quoique vous soyez seul, que vous n'êtes ni vu, ni entendu ; les esprits sont témoins de tout.

Un feu long-tems caché devient un incendie difficile à éteindre. Un feu dont la flamme paroît, s'éteint aisément. Plusieurs ruisseaux réunis, forment une rivière : plusieurs fils joints ensemble, forment un cordon qu'on ne peut rompre qu'avec peine ; l'on peut en faire des filets, ou telle autre chose qu'on voudra.

Un jeune arbre qui n'a point encore de profondes racines, peut s'arracher aisément ; il faut employer la hache si on le laisse devenir gros.

Il peut sortir de la bouche des traits aigus qui blessent, & un feu brûlant qui devore : une extrême vigilance peut mettre obstacle aux traits & au feu, & empêcher qu'ils ne nuisent. Ne vous persuadez point qu'un homme qui a la force en partage, peut, sans risquer sa vie, s'exposer à tous les dangers : un fort trouve un plus fort qui le terrasse.

Vie de Confucius

C'est être comme les brigands & les voleurs, que de haïr ses légitimes maîtres : c'est se mettre au niveau de la vile populace, que de murmurer contre ceux qui gouvernent. On ne résiste au Souverain que lorsqu'il exige trop ; on lui obéit sans peine lorsqu'il se contente de peu.

Les hommes du commun, & même le commun des hommes, ne sont pas des premiers à faire ce qui ne s'est pas fait, ni à former des projets pour une entreprise ; ils ne font que ce qu'ils voient faire : il leur faut des modèles. En voyant souvent des hommes circonspects & respectueux, ^{p.067} des hommes vertueux & instruits, ils deviendront eux-mêmes tels, & seront à leur tour imités par d'autres : J'ai la bouche fermée, je ne saurois parler ; c'est en vain qu'on me proposeroit des doutes, je ne les résoudrois point. De mon côté je n'ai rien à demander. Ma science, quoique cachée, n'en est pas moins réelle. Quoique je sois dans un état élevé, les hommes ne sauroient me nuire : qui de vous peut en dire autant ?

Le Ciel n'a point de parens, il traite également tous les hommes.

Quelque pleins que soient les *kiang* & la mer, ils reçoivent les autres eaux, & ne débordent point.

Ce que vous venez de lire, mérite, de votre part, les plus sérieuses réflexions.

Koung-tsée avoit lu à haute voix cette antique inscription ; il en fut charmé.

— Je ne sais, dit-il à ceux qui étoient autour de lui, quel effet ont produit sur vous les belles instructions que le personnage muet qui est devant vous, fait à tout le monde dans l'écrit qu'il porte gravé sur son dos. Pour moi, j'en suis pénétré jusqu'au fond du cœur ; je les regarde comme un précis de tout ce qu'on peut dire de plus utile ; & je suis persuadé que

Vie de Confucius

quiconque mettra en pratique ce qu'elles enseignent, ne sera pas loin de la perfection. Je tâcherai d'en faire mon profit, que chacun en fasse de même.

De retour chez *Tchang-houng*, où il avoit pris son logement, ainsi que je l'ai dit plus haut, il se donna tout entier à l'étude de la musique. Il ne dédaignoit pas de se mêler avec le commun de ceux qui fréquentaient l'école pour s'instruire dans le même art. Il faisoit ses interrogations au Maître, écoutoit avec une attention respectueuse jusqu'aux moindres paroles qui p.068 sortoient de sa bouche, s'exerçoit quelquefois à jouer des instrumens, & ne trouvoit pas mauvais que les moins habiles ou les plus jeunes, s'avisassent de le reprendre, & de vouloir lui donner des leçons en présence de tout le monde, & dans le lieu même où ils s'instruisoient en commun.

Cependant le tems s'écouloit insensiblement, & *Koung-tsée* étoit chez les *Tcheou* depuis près d'une année, sans avoir pu y voir encore cet homme célèbre que la renommée annonçoit par-tout comme un homme extraordinaire, dont la conduite & les maximes étoient d'un tout autre genre que ce que l'on avoit vu ou entendu jusqu'alors : c'étoit le fameux *Lao-tsée*, autrement nommé *Lao-jan* ou *Lao-kiun*. Ce Philosophe, auteur, ou, pour mieux dire, instituteur de la secte dite *Tao*, n'étoit point dans la Capitale ; il s'étoit retiré dans un lieu qui portait alors le nom de *See-tai* au nord-est de *See-choui-hien* d'aujourd'hui, dont il n'est éloigné que de huit *lys*, ou d'environ une de nos lieues. Ce fut-là que *Koung-tsée*, accompagné de *Nan-koung-king-chou* & de plusieurs autres de ses disciples, alla le trouver ¹.

Lao-tsée, accoutumé à recevoir les visites des personnes de tous les rangs, reçut celle-ci avec assez d'indifférence. Il étoit assis sur une

¹ L'entrevue que *Koung-tsée* eut avec le fameux *Lao-tsée*, est sous différentes dates dans la plupart des Livres Chinois. Comme ici je suis pas-à-pas le *ché-ki-ché-kià*, je la place à la 35^e année de l'âge de notre Philosophe : ce point d'ailleurs n'est pas assez important pour que je m'arrête à le discuter. Il est certain que *Koung-tsée* a vu *Lao-tsée*, qu'il lui a parlé, qu'il s'est informé de sa doctrine. Il est certain encore que cette entrevue a eu lieu entre la 29^e & la 35^e année de l'âge de *Koung-tsée*.

Vie de Confucius

espece de canapé ou de lit de repos, & ne bougea pas de sa place ; à peine daigna-t-il jeter les yeux sur des étrangers respectables, qu'on lui nomma, & qu'on lui dit être venus de loin pour se procurer la satisfaction de le voir, & d'entendre de sa propre bouche en quoi consistoit particulièrement la doctrine qu'il enseignoit.

Lao-tsée regardant alors *Koung-tsée*, lui dit :

— J'ai oui parler de vous, & je vous connois de réputation. On dit que vous ne parlez que des Anciens, & que vous ne débitez que les maximes qu'ils ont enseignées. A quoi bon vous tant inquiéter pour faire revivre des hommes dont il ne reste plus sur la terre aucun vestige ? Le Sage ne doit s'occuper que du tems où il vit, & n'avoir egard qu'aux circonstances présentes. Si le tems & les circonstances sont favorables, il doit en profiter ; si au contraire le tems & les circonstances ne le favorisent point, il doit se retirer & se tenir tranquille, sans s'embarrasser de ce que font les autres. Celui qui possède un trésor, n'a garde de le faire savoir à tout le monde ; il le conserve pour en faire usage dans le besoin : vous en ferez de même si vous êtes sage. Il paroît, à en juger par votre conduite, qu'il y a de l'ostentation dans votre fait, & que vous êtes porté à l'orgueil. Corrigez-vous de ce défaut ; purgez aussi votre cœur de toute affection au plaisir : cela vous sera beaucoup plus utile que ce que vous cherchez à apprendre sur ce qui regarde les Anciens.

Vous vouliez savoir en quoi consiste ma doctrine ; je viens de vous en faire le précis, profitez-en ; je n'ai rien de plus à vous dire.

Koung-tsée ne s'offensa pas de la maniere dure dont lui parla le vieillard ; il se contenta de dire à ses disciples, en sortant d'auprès de lui :

Vie de Confucius

— J'ai vu *Lao-tsée* ; & maintenant que je l'ai vu, je le connois aussi peu que je connois le dragon. Les oiseaux fendent les airs avec leurs ailes ; les poissons nagent dans les eaux ; les quadrupedes pressent la terre de leurs pieds en marchant ; je sais comment tout cela se fait. ^{p.070} Pour ce qui est du dragon, j'ignore comment il peut descendre des nues, & y remonter ensuite après en être descendu. Je sais encore comment il faut faire pour prendre les oiseaux aux filets, les poissons à la ligne, & abattre les quadrupedes avec le dard ; mais je cherche en vain comment il faut s'y prendre pour avoir le dragon : il en est ainsi de *Lao-tsée*.

Il est à présumer qu'en s'exprimant ainsi, notre Philosophe voulut se dispenser de caractériser un homme dont la maniere de penser étoit si différente de la sienne. *Lao-tsée* vouloit que chaque individu ne travaillât que pour lui-même ; car c'est à cela qu'en dernière analyse on peut réduire tout son système. *Koung-tsée* au contraire, vouloit que l'homme ne s'occupât que des moyens de se rendre utile à ses semblables : il vouloit faire pratiquer aux hommes leurs devoirs réciproques, & employer tous ses soins pour les rendre pratiquement vertueux. S'il n'expliqua pas alors sa pensée, il le fit clairement quelques jours après, dans une occasion que lui fournit le hasard.

Il étoit à se promener le long des bords de la riviere, & s'arrêtoit de tems en tems pour en voir couler l'eau. Cette vue paroissoit l'occuper profondément, & absorber toute son attention. Ses disciples le voyant ainsi attentif à jouir d'un spectacle si ordinaire, ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise. *Tsée-koung*, plus hardi que les autres, prit sur lui de le faire expliquer :

— Maître, lui dit-il, quel avantage peut-on retirer en considérant avec attention comment les eaux s'écoulent ? n'est-ce pas-là une chose toute naturelle ?

— Vous dites bien, lui répondit *Koung-tsée* ; l'écoulement des eaux dans le lit que la Nature ou la main des hommes leur ont

Vie de Confucius

creusé, est en effet une chose très-simple, & tout le monde peut en connoître la raison ; mais ce que tout le ^{p.071} monde ne connoît pas, c'est le rapport de comparaison qu'il y a entre les eaux & la doctrine : c'est uniquement de cette comparaison que je m'occupois. Les eaux, disois-je à part-moi, coulent sans cesse ; elles coulent le jour, elles coulent la nuit, jusqu'à ce qu'elles se soient réunies à toutes les autres dans le sein de la vaste mer. Depuis *Yao & Chun*, la saine doctrine a coulé sans interruption jusqu'à nous ; faisons-la couler, à notre tour, pour la transmettre à ceux qui viendront après nous, lesquels, à notre exemple, la transmettront à leurs descendants, & ainsi de suite jusqu'à la fin des siècles. N'imitons point ces hommes isolés, qui ne sont sages que pour eux-mêmes ; ce que nous communiquerons du peu de science & de vertu que nous pouvons avoir, ne sauroit nous appauvrir. Voilà l'une des réflexions que je faisois en regardant les eaux s'écouler ; ne trouvez-vous pas qu'on puisse en tirer quelque avantage ? pensez-y sérieusement ¹.

Cette maniere d'instruire ses disciples lui étoit familiere, & il ne manquoit pas d'en faire usage toutes les fois qu'il en avoit l'occasion. Il étoit persuadé que des leçons données sans qu'il parût qu'il vouloit en donner, étoient toujours mieux reçues & plus profitables que celles qu'il donnoit dans tout l'appareil du Magistere, si je puis parler ainsi, parce qu'elles entroient dans l'esprit par les sens. Ce fut en expliquant l'usage d'un simple seau à puiser l'eau dans un puits, qu'il expliqua ^{p.072} tout le système du juste milieu qu'il faut tenir en toutes choses, & tout ce qu'il y a de plus sublime dans la morale. Voici ce qui y donna lieu. Avant de quitter le pays des Tcheou, il voulut voir en détail ce qu'on y conservoit

¹ Cette époque est placée en différens tems par différens Auteurs. Les uns disent que *Koung-tsée* étoit alors dans sa patrie, & qu'il y avoit un emploi qui lui donnoit inspection sur les eaux ; ils ajoutent qu'il étoit dans une petite barque, & que c'étoit de cette barque qu'il examinoit le cours des eaux avec beaucoup d'attention. Les autres la placent comme je viens de le faire, c'est-à-dire, dans le tems qu'il étoit chez les *Tcheou*.

Vie de Confucius

encore de la vertueuse Antiquité, parmi les instrumens & les ustensiles qui étoient employés dans les lieux des sacrifices, & dans ceux où le Fils du Ciel donnoit audience à ses Grands, quand il vouloit consulter avec eux sur le bon gouvernement de l'Empire.

On raconte que dans la cour qui faisoit face au trône, étoit un puits, & que le seau, au moyen duquel on puisoit de l'eau dans ce puits, étoit placé à côté du trône même. *Koung-tsée*, qui savoit parfaitement à quel usage on employoit ce seau dans les tems reculés de la Monarchie, doutoit, avec raison, qu'on en fît encore le même usage dans le tems présent. Pour dissiper entièrement son doute, il s'adressa aux Mandarins qui étoient préposés pour la garde de tout ce qui se conservoit dans ce lieu respectable, & leur demanda ce que c'étoit que ce seau, & à quelle fin on le plaçoit à côté du trône. L'un des Officiers qui étoit ou qui croyoit être plus au fait de l'Antiquité que les autres, prit la parole, & dit :

— Ce seau porte le nom de *Y*, qui signifie *instrument du pardon*. Il est mis à côté du trône pour rappeler au Fils du Ciel que la clémence doit être la principale vertu d'un Souverain.

En entendant cette explication, *Koung-tsée* sourit, & ne repliqua point au Mandarin ; mais il ordonna à l'un de ses disciples de prendre ce seau pour faire les expériences qu'il alloit lui suggérer : celui-ci obéit.

Koung-tsée s'avançant alors vers le puits, dit à celui qui tenoit en main le seau, de l'y glisser tout doucement. Cela se fit ainsi ; mais comme le seau étoit très-léger, étant fait de ^{p.073} jonc ou d'osier, il ne se remplit point, & flotta sur la surface de l'eau sans en prendre une seule goutte ; il fut retiré dans le même état qu'il étoit auparavant. *Koung-tsée* ordonna néanmoins qu'on le vidât, & il l'ordonna à plusieurs reprises. Les spectateurs, qui étoient très-attentifs à tout ce qui se faisoit, lui répondirent enfin, tout d'une voix & en riant, qu'il étoit vuide :

— Cela étant, répondit *Koung-tsée*, il faut jeter le seau dans le puits d'une autre manière.

L'un de la troupe le prit & le jeta du haut de la margelle ; dans le

Vie de Confucius

moment il fut plein, & alla au fond. *Koung-tsée* regarde dans le puits, & cherche des yeux avec une sorte d'empressement, comme s'il eût voulu découvrir l'endroit précis où s'étoit arrêté le seau :

— Je ne le vois point, dit-il ; où est-il donc ?

— L'eau est profonde, lui répondit-on, & c'est fort inutilement que vous vous fatigueriez la vue pour decouvrir ce qu'il y a au fond.

— Vous dites bien, repliqua *Koung-tsée* ; je vais prendre ce seau, & m'en servir pour faire moi-même la plus importante de toutes les expériences.

Il le prit, en effet ; & après l'avoir vidé, il le plongea dans l'eau, ni trop mollement, ni avec trop de force ; & l'agitant modérément, au moyen de la corde qui le tenoit attaché, il vint à bout sans peine de le remplir suffisamment pour qu'il se tînt en equilibrium, moitié dedans, moitié hors de l'eau.

— Voilà, dit-il en adressant la parole à tous ceux qui étoient autour de lui, & qui attendoient avec impatience le dénouement de cette scène ; voilà l'image du bon gouvernement ; & du juste milieu qu'il faut tenir en toutes choses. Un Prince qui traite les affaires trop mollement, qui que ce soit qui se conduit de même, ne sauroit rien terminer avec succès. Un Souverain, un Magistrat, un Pere de famille, qui donnent toute liberté à ceux qui leur sont soumis, de vivre comme bon leur semble, qui n'exige pas ^{p.074} l'observance des loix, & l'accomplissement des devoirs qu'impose l'état d'un chacun, n'auront qu'une autorité précaire, & ne retireront, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres, aucun avantage solide : c'est le seau coulé doucement dans le puits, qui ne se charge pas d'une seule goutte d'eau.

Quand on traite les affaires avec précipitation, sans se donner le tems de rien combiner, ni d'en prévoir les suites ; quand on

Vie de Confucius

se laisse dominer par la colere ou entraîner par quelque autre passion, on agit efficacement, il est vrai ; mais cette efficacité n'a lieu que pour détruire ; elle perd tout, à coup sûr : c'est le seau qu'on jette dans le puits du haut de la margelle, & qui, se remplissant dans l'instant, se précipite au fond de l'eau, sans qu'on puisse même l'y découvrir.

Mais un Souverain, un Magistrat, un Pere de famille, un Particulier, dans quelque etat qu'il soit, qui est attentif à tout ce qu'il fait, qui prévoit les suites, bonnes ou mauvaises, que pourroient avoir ses entreprises s'il les mettoit à une entiere exécution ; qui n'est ni trop indulgent, ni trop sévere en exigeant ce qui est dû, est un homme qui est toujours obéi quand il commande, qui réussit dans tous ses projets quand il entreprend, & qui parvient toujours à ses fins ; un homme, en un mot, qui est toujours à sa place, & qui la remplit dignement : c'est le seau à demi plein, qui garde un juste equilibrium dans les eaux, sans flotter inutilement sur leur surface, ni jamais s'y enfoncer. Dans le commencement de chaque regne, on faisoit une fois, en présence du Souverain, les expériences dont vous venez d'être témoins ; & cette utile leçon qu'on lui donnoit avec grand appareil, se gravoit dans son esprit en caracteres ineffaçables parce que le seau qu'on déposoit à l'un des côtés du trône, lui en ^{p.075} rafraîchissoit chaque jour le souvenir. Du reste, dans ce que je viens de dire, je n'ai prétendu qu'indiquer un ancien usage, & suggérer quelques réflexions sur la sagesse de son etablissement. Chacun peut s'en faire une regle de conduite, qui le dirigera sûrement dans toutes ses actions.

Pendant que ce Philosophe etranger parloit ainsi, les Mandarins de l'endroit & les autres assistans se regardoient en silence. L'admiration, mêlée d'un peu de honte, leur ferma la bouche à tous ; & si tous ne profiterent pas de la leçon qui venoit de leur être faite, il s'en trouva du

Vie de Confucius

moins quelques-uns, qui en reconnoissant publiquement *Koung-tsée* pour leur Maître, donnerent lieu de penser qu'ils étoient dans l'intention d'entrer dans la route qui conduit à la vertu.

Il y avoit déjà quelques mois que nos Voyageurs étoient chez les *Tcheou*. *Koung-tsée* s'y étoit entretenu avec *Lao-tsée*, & s'étoit mis par lui-même au fait d'une doctrine dont il y avoit déjà bon nombre de Sectateurs ; il avoit fouillé dans les annales de l'Empire, & avoit extrait des planchettes, sur lesquelles elles étoient écrites, les différens points qu'il avoit en vue d'éclaircir. Il avoit visité le *Ming-tang*, & les autres lieux où le fils du Ciel pratiquoit les cérémonies ; il étoit tems qu'il retournât vers le Roi de *Tsi*. Une plus longue absence auroit pu le rendre suspect, & il vouloit éviter tout ce qui de près ou de loin pouvoit occasionner des soupçons. Satisfait des nouvelles connoissances qu'il avoit acquises, il quitta sans regret une Cour qui ne lui avoit retracé qu'une image défigurée de ce qu'elle avoit été sous les premiers Empereurs de la Dynastie. Celle où il allait se rendre, étoit encore plus dissolue ; mais c'étoit dans le louable dessein de la réformer qu'il s'y rendit.

Le premier de ses soins après son arrivée, fut de rendre ses respects au Roi. Lorsqu'on l'introduisit au Palais, ce Prince ^{p.076} assistoit à un concert, dans lequel on exécutoit une piece de Musique, composée du tems même de *Chun*, successeur immédiat du Sage *Yao*. Son antiquité remontoit par conséquent à plus de mille sept cens trente années. On l'appelloit *Chao-yo*, c'est-à-dire, dans un sens un peu étendu, *musique qui dissipe les ténèbres de l'entendement, & qui affermit le cœur dans l'amour du devoir*.

L'Officier qui conduisoit *Koung-tsée*, le plaça dans une salle voisine, d'où, sans voir ni être vu, il pouvoit tout entendre ; & lui dit que le Roi devant passer par-là, lorsqu'il se retireroit, il ne pouvoit avoir d'occasion plus favorable pour le saluer & l'entretenir en particulier. En effet, le concert étant fini, le Roi parut ; mais *Koung-tsée* ne s'en apperçut pas d'abord, il fallut que les gardes l'en avertissent un peu rudement ; il étoit

Vie de Confucius

comme hors de lui-même par la forte impression que la musique *Chao-yo* avoir faite sur lui. Ayant repris ses sens, il salua respectueusement le Prince, & le pria de lui pardonner, s'il ne s'étoit pas d'abord mis dans la posture convenable :

— La musique que je viens d'entendre, ajouta-t-il avec transport, m'a rappelé l'agréable souvenir de ce que j'ai lu des anciens tems ; & j'en étois tout occupé quand vous avez paru. Il me sembloit que je voyois *Chun* se délasser auprès de *Kouei* des pénibles soins du Gouvernement, & reprendre ainsi de nouvelles forces pour continuer à en porter le fardeau, quelque pesant qu'il pût être. Continuez vous-même, Seigneur, à faire vos délices d'une pareille Musique, & nous verrons bientôt eclorre pour votre bonheur, & pour le bonheur de tous ceux qui vous sont soumis, le germe de toutes les vertus. Vous vous rendrez véritablement digne de régner, & vos sujets se rendront dignes à leur tour de vous avoir pour Souverain.

p.077 Le Roi sourit, & lui dit avec bonté, qu'il en acceptoit l'augure. Il lui fit ensuite quelques questions sur son voyage, & finit en l'invitant à venir le voir le plus souvent qu'il lui seroit possible. C'est par où il terminoit toutes les conversations qu'il avoit avec notre Philosophe ; il n'en profitoit pas pour cela davantage des bons avis qu'il en recevoit ; car à en juger par la maniere dont il continua à se conduire, tant au dedans qu'au dehors, même après avoir entendu la Musique *Chao-yo*, on peut conclure qu'il ne regardoit les avis, que comme des formules philosophiques, qu'il étoit du devoir d'un Sage de prononcer, & que la Musique *Chao-yo* n'étoit à son egard que comme une Musique ordinaire, dont il goûtoit les sons pour le seul plaisir des oreilles, sans se mettre en peine d'en pénétrer le sens. Il n'en fut pas ainsi de *Koung-tsée* : pendant trois mois entiers il ne s'occupa que de la *Chao-yo* qu'il avoit entendue ; & les agréables sensations que le souvenir qu'il en conservoit lui faisoient éprouver, le rendoient insensible à tout autre sentiment. *Les mets les plus exquis même & les plus délicatement apprêtés ne furent pas*

Vie de Confucius

capables, pendant tout cet espace de tems, de flatter son goût, ni de réveiller son appétit ; c'est ainsi que tous les Historiens l'attestent.

Cependant rien n'avoit encore changé dans le Royaume de *Tsi* ; le Roi & la Cour alloient leur train ordinaire, malgré les bons avis & les sages instructions de celui dont ils ne se lassoient point d'admirer la science, & dont ils estimoient infiniment la vertu. Si *Koung-tsée* n'avoit eu en vue que de s'attirer l'admiration & l'estime, il auroit eu tout lieu d'être satisfait ; mais l'intérêt propre n'étoit pas ce qui le faisoit agir. Il ne visoit qu'au rétablissement de la saine doctrine & des bonnes mœurs ; il s'y étoit pris de toutes les manieres pour tâcher d'atteindre son but. N'ayant rien à se reprocher, il crut ^{p.078} pouvoir se décharger du soin de continuer l'œuvre commencée sur les Disciples qu'il avoit faits dans le pays, & il retourna dans le Royaume de *Lou* sa patrie. *Tchao-koung*, qui vivoit encore, apprit son arrivée avec plaisir ; mais ses Ministres, entre les mains desquels il laissoit flotter les rênes du Gouvernement, ne l'apprirent qu'avec chagrin. Ils craignirent tout de celui, qui, par le titre de Sage dont il jouissoit, ayant acquis une espece de droit de faire au Souverain des représentations utiles, pouvoit lui faire ouvrir les yeux sur leur conduite, & mettre des entraves au pouvoir sans bornes qu'ils exerçoient dans leur administration. Pour n'en pas courir les risques, ils convinrent entre eux de le tenir éloigné de la presence du Maître, sous le spécieux prétexte de le servir suivant ses desirs. Ils lui offrirent un Mandarinat subalterne du nombre de ceux qu'on peut appeller d'expectative, & qui, sans rien prendre sur ses occupations de choix, parce qu'il ne lui donnoit inspection sur rien, lui assuroit un rang dans l'ordre civil, & le mettoit sous leur dépendance, s'il vouloit s'élever plus haut.

Plusieurs d'entre ses Disciples, indignés qu'on osât offrir à leur Maître un emploi de la basse Magistrature, tel qu'on l'eût offert à quelqu'un qui eût été sans naissance, comme sans talens, voulurent lui persuader de refuser.

Vie de Confucius

— Je m'en donnerai bien de garde, leur répondit *Koung-tsée*, mon refus passeroit pour avoir son principe dans l'orgueil ; & si l'on me regardoit, comme un homme orgueilleux, quel cas feroit-on des leçons de sagesse que je pourrois donner ? Puisque nous voulons indiquer aux autres, le chemin qui conduit à la vertu, commençons par y entrer nous-mêmes, & l'on nous y suivra. J'accepte donc : oui j'accepte avec reconnoissance le petit Mandarinat qu'on veut me donner, ; & j'en porterai le ^{p.079} distinctif avec autant de plaisir qu'en ont les plus grands Seigneurs du Royaume à porter ceux qui les font connoître pour ce qu'ils sont. Ce que vous venez de me conseiller, me prouve evidemment que vous êtes encore bien loin du terme où vous avez eu intention d'arriver, en vous attachant à moi.

Ces paroles dites d'un air grave, mais d'un ton ferme, & même un peu véhément, firent rentrer en eux-mêmes les donneurs de conseil, & leur fermerent la bouche. Ils comprirent que le véritable honneur attaché à une réputation solidement établie, étoit infiniment au-dessus de cette foule de petits points d'honneurs qui sont regardés par un certain vulgaire comme des objets importants. C'est ainsi que sans beaucoup d'efforts de leur part, ils s'instruisoient peu-à-peu de ce qu'il y a d'essentiel à savoir & à pratiquer, & apprenoient à distinguer la vertu d'avec ce qui n'en est que le masque. Peu de tems après que leur Maître eut pris possession de l'emploi qu'ils regardoient comme si fort au-dessous de lui, ils reçurent dans le même goût deux leçons non moins importantes que celles dont je viens de parler : la première à l'occasion de quelques oiseaux pris aux filets ; & la seconde, lorsqu'ils voulurent, par un zèle mal entendu pour l'honneur de leur Maître, l'empêcher de se mettre au fait de la chasse, & de tout le détail de ce qui concerne cet art.

Etant sortis de la ville plusieurs ensemble prendre le plaisir de la promenade, ils apperçurent, non loin du grand chemin, un Oiseleur qui, après avoir ramassé ses filets, distribuoit en différentes cages les

Vie de Confucius

oiseaux qu'il avoit pris ; ils allerent droit à lui pour voir le produit de sa chasse. *Koung-tsée* parut le plus attentif de tous à examiner les vains efforts que faisaient ces imprudens captifs pour tâcher de recouvrer leur liberté. Son empressement à porter ses regards d'une cage à l'autre, attira ^{p.080} l'attention de ses Disciples. Quand ils les vit ainsi attentifs, il adressa la parole à l'Oiseleur, & lui dit :

— Je ne vois-là que de jeunes oiseaux ; où avez-vous mis les vieux ?

— Les vieux, répondit l'Oiseleur, ils sont trop défiants pour se laisser prendre ; ils font attention à tout ; ils examinent tout avant que de s'approcher des appeaux ; & s'ils découvrent les filets ou les cages, ce qui ne manque guere d'arriver, loin de tomber dans le piege, ils l'évitent, fuient & ne reviennent plus. Ceux d'entre les jeunes qui vont encore de compagnie avec eux, en font de même. Je ne prends que ceux qui se séparent de la bande, & qui plus hardis que les autres, s'approchent inconsidérément. Si par hasard quelque vieux se trouve pris, c'est qu'il a suivi les jeunes.

— Vous l'avez entendu, dit *Koung-tsée* en se tournant vers ses Disciples. Les paroles de l'Oiseleur sont pour nous un ample sujet d'instruction. Il seroit trop long de vous expliquer en détail le sens de tout ce qu'elles renferment d'instructif. Je me contenterai de vous mettre sur la voie ; vos réflexions vous suggéreront le reste. Les jeunes oiseaux evitent les pieges qu'on leur tend, quand ils ne se séparent pas des vieux ; les vieux se prennent dans les filets quand ils suivent les jeunes : il en est ainsi des hommes. La présomption, la hardiesse, le défaut de prévoyance, le peu d'attention sur soi-même, sont les principales causes des ecartis qui egarent les jeunes gens. Enflés de leur petit mérite, à peine ont-ils quelque commencement dans les sciences, qu'ils croient déjà tout savoir ; à peine ont-ils fait quelques actes des vertus les plus

Vie de Confucius

communes, qu'ils croient être parvenus jusqu'au sommet de la plus haute sagesse. Dans cette fausse persuasion, ils ne doutent de rien, ils n'hésitent sur rien, ils ne font attention à rien ; ils entreprennent témérairement sans ^{p.081} consulter les Sages, les vieillards ou ceux qui sont plus âgés qu'eux ; ils s'engagent dans une fausse route, ils la suivent avec sécurité & sans la moindre défiance ils s'égarent, ils échouent, ils tombent dans le premier piège qu'on leur tend.

Parmi les vieillards, ou les personnes d'un âge mûr, il s'en trouve quelques-uns qui, se laissant éblouir par la lueur subite de quelques étincelles qui éclatent parfois dans le discours, ou dans la conduite des jeunes gens, sont assez mal avisés pour leur donner leur confiance ; ils s'attachent à eux, ils pensent & parlent comme eux, ils les suivent, ils s'égarent avec eux, & se trouvent pris dans les filets comme eux. N'oubliez jamais ce que vous venez d'entendre, & réfléchissez-y quelquefois.

Dans une autre occasion, se trouvant encore en pleine campagne avec plusieurs de ses Disciples, ils aperçurent une troupe de gens armés qui s'avançoient de leur côté pour aller plus loin dans les terres :

— Ce sont des Chasseurs, dit *Koung-tsée*, je veux me joindre, à eux pour me mettre au fait de cet exercice, de manière à pouvoir chasser moi-même quand il le faudra.

— Notre Maître y pense-t-il, interrompit brusquement un de ses Disciples, & la chasse est-elle digne de l'attention du Sage ? Le temps que l'on emploie à s'en occuper, est pour le moins un temps perdu pour l'acquisition des sciences, & pour l'avancement dans la vertu.

— Tout est digne de l'attention du Sage, répondit *Koung-tsée*, & il n'est rien dont le Sage ne puisse ou ne doive quelquefois s'occuper. La chasse a été l'une des premières occupations des hommes ; c'est par elle qu'ils ont défendu le terrain dont ils

Vie de Confucius

tiroient leur subsistance, & qu'ils l'ont mis à couvert de la voracité des animaux de toute espece qui le ravageoient ; c'est par elle que les plus illustres Souverains ^{p.082} de la haute antiquité, se délassoient par intervalles des pénibles soins du gouvernement ; c'est par elle qu'ils ont formé leurs sujets à l'art de se soustraire à la fureur des terribles bêtes qui les eussent dévorés, de résister à d'injustes agresseurs, de dompter les mal-faisans & les rebelles, & de contenir dans les bornes du devoir ceux qui seroient tentés de s'en écarter ; c'est par elle que le Sage peut donner quelque relâche à son esprit fatigué par les méditations profondes dont il s'est occupé, & reprendre de nouvelles forces pour continuer avec fruit & sans dégoût ses pénibles etudes ; c'est par elle enfin que tout le monde peut se procurer le précieux avantage d'offrir aux Ancêtres, dans la salle destinée à les honorer, des animaux qu'il aura tués lui-même, ainsi qu'il est prescrit dans l'ancien cérémonial.

Pendant qu'il parloit ainsi, les chasseurs avançaient toujours ; quand ils furent près de lui, il se joignit à eux, & se mit à leur suite, après en avoir demandé & obtenu l'agrément.

Ces sortes de chasses etoient faites, par autorité publique, deux fois l'année en particulier ; en été *pour assurer la récolte*, & en automne *pour s'approvisionner*. Cet exercice consacré par les plus anciennes Loix de l'Empire, doit son origine à la nécessité où se trouverent les Chinois du tems de *Yao* & de *Chun*, de purger la terre d'une quantité prodigieuse de quadrupedes & d'oiseaux qui l'infesterent après la grande inondation que l'on désigne communément sous le nom de déluge de *Yao*.

Dans les montagnes & dans tous les lieux élevés où les animaux de toutes les especes s'étoient refugiés, ils s'y multiplierent si fort, que ne trouvant plus de quoi se nourrir dans les endroits où les hommes n'avoient pénétré encore que pour en reconnoître à-peu-près l'état, ils s'entassoient peu-à-peu dans ceux qui etoient déjà défrichés, & en

Vie de Confucius

consumoient, ou ^{p.083} ravageoient, toutes les productions. On fut obligé, pour se délivrer de ces hôtes nuisibles, de leur faire comme une guerre en forme. On s'arma, on s'assembla par troupes, on les combattit partout, par-tout on tâcha de les détruire ; et ceux qui échappoient aux atteintes du fer, s'enfuyoient au loin pour mettre en sûreté leur vie. Mais comme ils pouvaient revenir pour recommencer leur dégât, on fit une Loi par laquelle on obligea les habitans de la campagne de faire une ou deux fois l'année une chasse générale en commun. Les Souverains furent les premiers à donner l'exemple & créèrent des charges qui avoient rapport à cet objet ; charges qu'ils rendirent très-honorables, en attachant près de leurs personnes les Officiers qui les exerçoient.

Pour donner plus d'étendue & plus d'efficacité à cette Loi, qui dans ces premiers tems, exigeoit la plus grande exactitude dans son observance, on la consacra par la Religion, en déclarant dans le cérémonial, que la meilleure maniere d'honorer les Ancêtres par les offrandes, étoit de ne leur offrir de venaison, que celle d'un gibier que l'on auroit tué de sa propre main ; c'étoit engager au moins indirectement tous les chefs de famille à chasser.

Ce fut par ce moyen tout simple, que les premiers Empereurs chinois, procurerent à leurs sujets le double avantage de pouvoir cultiver sans danger la terre qu'ils habitoient, & de profiter ensuite du fruit de leurs travaux, dont ils n'auroient pu jouir qu'à peine, sans cette précaution. Il s'en falloit bien que la chasse fût regardée du tems de *Koung-tsée*, comme elle l'étoit dans les siècles voisins de son institution. On ne l'envisageoit guere que comme un exercice récréatif, auquel les personnes oisives, ou d'un rang supérieur, pouvoient seules s'adonner ; & ce fut en particulier pour dissuader ses ^{p.084} contemporains de cette erreur devenue commune, & pour faire revivre l'ancien rit pour l'offrande faite aux Ancêtres, que notre Philosophe voulut apprendre lui-même à chasser. C'est la réflexion que fait *Mong-tsée*, en rapportant ce trait de la vie de Confucius.

Vie de Confucius

Après dix ou quinze jours de chasse (car c'étoit à-peu-près là l'espace de tems qu'on employoit à cet exercice) les Chasseurs retournerent à leurs occupations ordinaires ; & *Koung-tsée* reprit ses études avec plus d'ardeur que jamais. Il avoit entrepris de purger les principaux d'entre les *King*, dont une partie, à cause du changement qui s'étoit fait dans les mœurs, étoit devenue comme inutile ; & il vouloit conduire à sa fin cet important ouvrage. Il avoit du matin au soir les *King* à la main, & les lisoit avec tant de confiance & d'assiduité, qu'il usa jusqu'à trois fois les cordons des tablettes sur lesquels ils étoient écrits ou gravés. Il réduisit à un moindre nombre les pièces de différens genres, dont étoit composé le *Ché-king* ; & des trois mille qu'il contenoit, il n'en laissa subsister que trois cens onze. Il rédigea aussi le fameux Livre du Gouvernement, appelé communément le *Chou-king*. Cet excellent ouvrage, dans lequel on avoit consigné ce que les Empereurs, les Ministres, les Grands & les Sages de la haute Antiquité avoient dit de plus essentiel en fait de morale & de politique, contenoit alors cent chapitres. *Koung-tsée* retrancha ce qu'il crut ne pouvoir être d'aucune utilité réelle pour la réforme du Gouvernement & des mœurs, dont il faisoit son principal objet ; & renferma sous cinquante chapitres seulement, ce qu'il voulut laisser subsister de cet antique monument de la sagesse des deux *Ty*, & des trois *Ouang*.

En s'occupant ainsi lui-même d'un travail auquel il donnoit tous ses soins, il ne laissoit pas pour cela ses Disciples oisifs, p.085 ils les employoit à confronter entre eux les caracteres, afin de n'en laisser aucun d'incorrect ; à mettre dans un même chapitre les textes qui avoient rapport à un même sujet ; à s'assurer de l'authenticité de chaque texte en particulier, & à mettre par écrit chacun à part les raisons pour lesquelles il étoit à propos d'abrégier les Livres sur lesquels il travailloit, & dont il leur donnoit des explications détaillées de vive voix ; en un mot, il tiroit parti de chacun d'eux, & ne négligeoit pas de les instruire.

Le tems qu'il employa à mettre le *Ché-king* & le *Chou-king* dans l'état à-peu-près où ils sont aujourd'hui, étoit comme un tems de délassement

Vie de Confucius

& de récréation, en comparaison de celui qu'il employoit à travailler sur l'*Y-king*. Ce Livre admirable, qui, suivant l'idée qu'en ont les Chinois, est le premier des Livres qui ait été donné aux hommes pour y lire tout ce qu'il leur importoit de savoir & de pratiquer pendant leur séjour sur la terre, mais dont la clef qui en ouvroit l'intelligence, avoit été égarée & comme perdue par défaut d'attention, de la part de ces mêmes hommes : ce Livre, dis-je, étoit le principal objet de ses études ; il l'avoit sous les yeux une partie du jour, il le méditoit une partie de la nuit, & l'avoit sans cesse présent à l'esprit.

— Si je souhaite de vivre, disoit-il quelquefois à ses Disciples, c'est en particulier pour pouvoir achever ce que j'ai commencé sur l'*Y-king* ;

c'est-à-dire, ses Commentaires supérieur & inférieur sur les *Koa*, ou lignes de *Fou-hi*, & sur les explications qui en avoient été données par les Princes de *Tcheou*, *Ouen-ouang* & *Tcheou-koung* son fils. Ce fruit du travail de presque toute sa vie à été transmis à la postérité sous le nom de *Chang-hia-hi-see* ; il fait un tout avec les *Koa*, & c'est ce tout auquel on donne le nom d'*Y-king*.

Ses profondes méditations, & son assiduité à vaquer à toutes ^{p.086} les fonctions de la vie civile, n'eussent pas manqué de l'épuiser bientôt, s'il n'avoit donné de tems en tems quelque relâche à son esprit, soit en conversant avec ses Disciples, soit en jouant des instrumens de Musique, soit en prenant le plaisir de la promenade avec quelques amis ; car pour ce qui étoit du petit Mandarinat dont il étoit pourvu, il ne lui déroboit aucun de ses momens. Ce n'étoit, comme je l'ai dit plus haut, qu'un simple titre qui le laissoit jouir tranquillement de toute sa liberté. Cependant comme il ne l'avoit accepté que pour prévenir ce que la calomnie ou la médisance auroient pu débiter sur son compte s'il l'eût refusé, & pour faire en même tems une leçon de sagesse à ses disciples ; ces deux objets étant remplis dans toute leur étendue, il crut qu'il pouvoit, sans compromettre sa modestie, profiter du droit qu'il avoit

Vie de Confucius

d'abdiquer un titre dont il n'avoit nullement besoin, & qui étoit en toutes manieres au-dessous de lui : l'occasion ne pouvoit être plus favorable.

Tchao-koung, Roi de *Lou*, mourut la onzieme année du regne de l'Empereur *King-ouang*, c'est-à-dire, l'an 509 avant Jésus-Christ ; il eut *Ting-koung* pour successeur. Sous ce nouveau Roi, le Ministre *Ki-ché* s'empara de toute l'autorité, tint son Maître dans une espece de tutelle, ecarta de la Cour tous les Grands qui pouvoient lui faire ombrage, & se livra à tous les excès qu'une ambition effrénée ne suggere que trop souvent à ceux qui se croient au-dessus des Loix. Ce Ministre qui usurpoit un pouvoir tyrannique sur son légitime Souverain, étoit tyrannisé à son tour par un *Tchoung-leang-hoai*, & un *Yang-hou*. Ces deux hommes, qui de confidens & de favoris étoient devenus les principaux Agens de celui dont ils avoient la confiance & les bonnes graces, étoient jaloux l'un de l'autre, & n'oublioient rien pour se nuire mutuellement & se supplanter. ^{p.087} *Yang-hou* en vint jusqu'à demander l'exil de son concurrent. Il fut refusé, & reçut à cette occasion les reproches qu'il méritoit, ce qui l'irrita si fort, qu'il ne garda plus aucune mesure. Oubliant tout ce qu'il devoit à son bienfaiteur, il cabala contre lui, & commença par lui enlever de force *Tchoang-leang-hoai* qu'il renferma dans une étroite prison. *Ki-ché*, plein d'indignation contre ce favori perfide, voulut se mettre en devoir de le châtier ; il n'étoit plus tems : *Yang-hou* étoit devenu trop puissant, pour qu'on pût entreprendre sur sa personne, sans courir le plus grand danger. C'est ce qui arriva à *Ki-ché*. Il echoua dans son entreprise, fut arrêté & renfermé lui-même comme un prisonnier d'Etat. *Yang-hou* gouverna seul sous le nom du Roi, jusqu'à ce que par l'accommodement que ces trois hommes firent entre eux, il fut réglé qu'il gouverneroient ensemble avec une autorité egale.

Ce fut dans ces circonstances critiques que *Koung-tsée* prit sa détermination, & qu'il l'exécuta, au grand etonnement de ceux de ses Disciples qui n'avoient pas été d'avis qu'il acceptât d'être placé dans le bas rang, qu'il quittoit enfin de lui-même, sans monter à un grade

Vie de Confucius

supérieur. Cependant comme ces mêmes Disciples étoient persuadés que leur Maître n'agissoit jamais sans avoir de bonnes raisons de faire ce qu'il faisoit, ils ne savoient trop que penser du motif qui pouvoit l'engager à tenir une conduite opposée en apparence à celle qu'il avoit tenue précédemment. Ils crurent pouvoir lui témoigner leur surprise sans craindre de l'offenser.

— Nous sommes très-convaincus, lui dirent-ils, que ce n'est pas par inconstance, moins encore par caprice, que notre Maître n'est pas toujours du même sentiment sur le même objet. Il rejette aujourd'hui avec dédain, ce qu'il reçut ci-devant de bonne grace, & même avec plaisir & reconnaissance, ainsi qu'il nous ^{p.088} l'assura dans le tems. Pourrions-nous vous demander sans indiscretion, le pourquoi de cette différence ?

— Vous me faites plaisir, répondit *Koung-tsée*, de me parler ainsi à cœur ouvert, & de me mettre dans l'occasion de vous dire quelque chose d'utile. Votre demande est à sa place ; la réponse que je vais y faire, est une des plus importantes leçons que je puisse vous donner : retenez-la bien, & qu'elle ne s'efface jamais de votre souvenir.

Lorsqu'on m'offrit le poste subalterne, qui, selon vous, ne devoit pas être occupé par quelqu'un qui pouvoit aspirer aux plus hautes dignités de l'Etat, je devois, pour le bon exemple, ne pas le refuser. Ceux par qui il m'étoit offert, étoient les dépositaires légitimes de l'autorité du Souverain ; par-là même ils étoient censés n'intimer que la volonté, ou n'annoncer que le desir de celui au service duquel nous nous devons tous, en tant que sujets. Or, de quelque maniere, & dans quelque poste que l'on serve son Maître, on remplit son devoir, si on le sert comme il le veut ou le desire, pourvu que ce qu'il veut ou ce qu'il desire, ne renferme rien qui soit manifestement injuste ou mauvais. Je n'apperçus rien de pareil dans le poste que l'on m'offroit, & je me fis un devoir de l'accepter. Les circonstances

Vie de Confucius

ont changé. Ceux qui distribuent les dignités, les charges & les emplois, loin d'être les légitimes dépositaires de l'autorité souveraine, ne sont que d'indignes & odieux usurpateurs ; c'est en quelque sorte les autoriser dans leur usurpation, que d'exercer le moindre emploi sous leur domination inique. Ainsi, tant pour le bon exemple, que pour remplir mon devoir, je dois rejeter aujourd'hui avec dédain ce que je reçus ci-devant avec reconnaissance. Vous paroît-il que ma conduite présente soit en contradiction avec ma conduite passée ? p.089

— Ce que vous venez de dire, répondirent les Disciples, nous a ouvert l'entendement. Donner bon exemple, & remplir exactement ce qui est du devoir d'un fidele sujet & d'un sage, sont les motifs qui vous ont suggéré la conduite que vous avez tenue dans les deux circonstances ; comment pourroit-il y avoir de la contradiction ? Se contredire, c'est penser ou agir différemment en semblables occasions, toutes choses étant d'ailleurs égales. Il s'en faut bien que les deux circonstances où vous avez pensé & agi différemment, aient été des circonstances semblables, & que toutes choses aient été d'ailleurs égales. Ce que nous venons d'entendre de votre part ne sortira jamais de notre mémoire, & nous tâcherons d'en faire notre profit.

Les trois tyrans, perturbateurs du repos public, étoient trop occupés de leurs intrigues, pour faire attention à la petite affaire de la démission de *Koung-tsée* ; mais leurs adhérens, leurs créatures, leurs amis, ne l'envisagerent pas avec la même indifférence. Ils craignirent que ce que venoit de faire un Sage qui jouissoit de la plus haute réputation, n'eût des suites fâcheuses contre ceux qu'ils avoient intérêt de maintenir dans l'entière possession d'une autorité sous laquelle tout devoit plier, & qui étant encore chancelante, pouvoit s'écrouler au moindre effort que l'on feroit pour la renverser. Ils leur conseillèrent de ne pas négliger un homme qui étoit en état de servir ou de nuire beaucoup, selon qu'il se

Vie de Confucius

déclareroit pour ou contre eux, & de faire tous leur efforts pour le gagner ou se l'attacher.

Yang-hou en particulier trouva l'avis bon, & se disposa à en profiter, à mesure que les occasions se présenteroient ; il résolut même de faire naître ces occasions ; sans qu'il parût qu'il y eût rien d'affecté de sa part ; & il en vint bientôt à bout. Il étoit d'usage, & c'étoit même un point essentiel du ^{p.090} cérémonial, qu'après avoir offert aux Ancêtres au printems & en automne, on fit part des viandes & autres choses offertes, aux personnes que l'on affectionnoit, ou qu'on honoroit plus particulièrement ; & ces mêmes personnes ne pouvoient se dispenser honnêtement de recevoir avec reconnaissance un présent de cette nature, regardé comme quelque chose de sacré. *Yang-hou*, parvenu au faite des honneurs, fit avec éclat les cérémonies ordinaires en l'honneur de ses Ancêtres. Les cérémonies finies, il fit la distribution des choses offertes à ceux des grands Seigneurs qui lui étoient les plus dévoués, & mit *Koung-tsée* au nombre de ceux qu'il favorisoit ainsi. *Koung-tsée* qui ne vouloit point avoir de relation avec un tel homme, & qui cependant vouloit garder tous les dehors de la bienséance, & sur-tout ce qui étoit prescrit par le cérémonial, se trouva un peu embarrassé. Refuser le présent, c'eût été insulter en quel que sorte celui qui le lui offroit, ou tout au moins, c'étoit répondre à une honnêteté, par une impolitesse, & manquer d'exactitude dans l'observation des rits ; l'accepter, c'étoit donner à entendre, que puisqu'il n'étoit pas actuellement au nombre des Grands, il falloit qu'il fût l'un de ses amis ou de ses partisans zélés : c'étoit encore se mettre dans une espece de nécessité de lui faire au moins une visite pour le remercier, & c'étoit précisément ce à quoi il avoit le plus de peine à se déterminer. Il crut pouvoir parer à tous les inconvéniens, en acceptant ce qu'on lui offroit, & en choisissant, pour le tems de sa visite, le moment où celui qu'il devoit visiter seroit absent du logis, ou de tel autre endroit où il se rendroit, sous prétexte de l'aller voir.

Vie de Confucius

Le hasard rompit toutes ses mesures. Lorsqu'il s'y attendoit le moins, il rencontra celui qu'il ne cherchait pas ; & ce fut dans un lieu, où il n'étoit pas naturel qu'il dût le rencontrer, ^{p.091} ce fut hors de la ville. D'aussi loin que *Yang-hou* l'aperçut, il alla au-devant de lui, & après l'avoir salué & lui avoir fait les complimens ordinaires, de l'air le plus gracieux, il ajouta :

— Vous négligez bien dédaigneusement vos amis, On ne vous voit jamais chez moi ; il est certain cependant que personne ne vous estime plus que je le fais ; & si mes occupations me le permettoient, je serois l'un de vos Disciples les plus assidus, & celui peut-être de tous qui profiteroit le mieux de vos leçons. Un homme qui, comme vous, est possesseur du plus précieux de tous les trésors, qui est la sagesse, doit-il le laisser enfoui ?

Koung-tsée lui répondit très-gravement, mais en même tems, avec beaucoup de modestie :

— Celui qui possède le trésor de la sagesse, a tort de le laisser enfoui ; il doit en faire part à tous ceux qui peuvent en profiter.

— Celui qui tient le flambeau de la science, poursuit *Yang-hou*, doit-il le laisser éteindre entre ses mains ? Ne doit-il pas au contraire s'en servir pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres de l'ignorance ?

— Un homme éclairé, répondit *Koung-tsée*, doit tâcher d'éclairer les autres.

— Eh bien ! reprit *Yang-hou*, vous vous condamnez vous-même. Vous avez un esprit clair, subtil & élevé ; il n'est rien que vous ne puissiez comprendre, & sur quoi vous ne soyez en état de donner des leçons ; vous avez outre cela tous les talens qu'il faut pour aider ceux qui tiennent en main les rênes du Gouvernement ; & vous ne leur donnez pas le moindre secours : une telle conduite est-elle d'un homme qui aime le bien public ?

Vie de Confucius

— Tout homme qui aime le bien public, répondit *Koung-tsée*, doit le prouver par sa conduite :

— J'espère, repliqua *Yang-hou*, que je serai plus heureux à p.092 l'avenir que je ne l'ai été, par le passé, & que vous me mettez dans l'occasion de vous donner des témoignages publics, & des preuves non equivoques de la haute estime que j'ai pour vous. Un jour est un jour, une lunaison est une lunaison ; l'un & l'autre s'étant écoulés, pouvez-vous vous promettre d'accomplir l'année ?

— Vous dites très-bien, reprit *Koung-tsée*, il faut profiter du tems présent, & je suis dans une ferme résolution de le faire.

Ce fut ainsi que, sans manquer à la bienséance, notre Philosophe se tira d'embarras ; & c'est par des réponses semblables, ajoutent les Chinois, qu'on doit faire entendre aux personnes en place, qu'on peut ne vouloir pas être au nombre de leurs amis, ou de leurs courtisans, sans cesser pourtant de les respecter.

Après cette entrevue, il ne s'occupa plus que des différens objets de ses études. Il se levoit de grand matin, & se couchoit fort tard ; & à l'exception d'une heure ou deux de repas qu'il prenoit vers le milieu du jour, il donnoit, tout le reste du tems, partie au travail solitaire du cabinet, partie à l'instruction de ses Disciples, dont le nombre augmentoit considérablement depuis qu'il s'étoit comme fixé dans sa patrie. Du reste, quand je dis que le nombre de ses Disciples augmentoit considérablement, je n'ai nullement en vue qu'on infere de-là que c'étoient *autant d'écoliers, ou de commensaux qui demeuroient sous un même toit, & mangeoient à la même table les mets préparés par quelques-uns d'entre eux*. Une pareille idée ne peut venir que dans l'esprit de ceux qui n'ayant vu que les écoliers & les pensionnaires qui étudient dans les collèges, se figurent que les Disciples du Philosophe chinois étoient tous des jeunes gens qui venoient se former sous sa discipline. Les Disciples de *Koung-tsée* étoient pour la plupart des

Vie de Confucius

hommes faits, des ^{p.093} hommes de tous les âges & de toutes les professions ; il n'étoit pas nécessaire qu'ils fussent de demeure chez lui, qu'ils mangeassent à la même table, & qu'ils prissent assidument ses leçons, pour se croire autorisés à se glorifier de l'avoir pour Maître. Il suffisoit que deux ou trois fois seulement, ils eussent eu l'avantage de lui parler, qu'ils en eussent quelques réponses après l'avoir interrogé sur quelques points de morale, ou sur quelques articles de l'histoire & des *King* ; qu'ils se fussent déclarés ouvertement pour être les Sectateurs de la saine doctrine des Anciens, & qu'ils se fussent prosternés en sa présence, en touchant la terre du front, en signe de l'engagement qu'ils étoient censés contracter avec lui. En un mot, les Disciples de *Koung-tsée* n'étoient rien moins que de ces célibataires qui vivent en commun. Ils vivoient dans le sein de leurs familles, remplissoient tous les devoirs de la vie civile dans leurs pays respectifs : car ils étoient des différens Royaumes qui composoient alors la Chine & si l'on en excepte un petit nombre parmi ceux qui s'étoient attachés plus particulièrement à lui, & qui le suivoient, pour ainsi dire, par-tout, tous les autres n'étoient que des hommes ordinaires, auxquels il donnoit des leçons de Sagesse, en conversant familièrement avec eux, & qu'il instruisoit dans les Sciences & les Arts libéraux, ou dans ce qui étoit réputé pour tel dans le siècle & le pays où il vivoit ; & cela tout autant de tems qu'ils le jugeoient à propos, en se rendant chez lui aux heures destinées à ces exercices. Sa maison étoit ouverte à tout le monde ; mais tout le monde ne pouvoit pas lui parler en tout tems. On attendoit dans une galerie, ou dans une antichambre, jusqu'à ce que le Maître, ainsi qu'on l'appelloit, ou se montrât de lui-même, ou eût fait savoir qu'on pouvoit venir à lui

Un jour que *Min-tsée* & *Tseng-tsée* étoient ainsi à attendre, ^{p.094} vers l'heure du midi *Koung-tsée*, après avoir pris son repos, se mit à son ordinaire à jouer du *kin*. Il ne pinçoit les cordes que très-légèrement, de maniere que les sons qu'il en tiroit se faisoient à peine entendre, & étoient plus sombres qu'harmonieux.

Vie de Confucius

— Le Maître, dit *Min-tsée* à ses Compagnons, seroit-il incommodé, ou auroit-il quelque sujet de tristesse sans que nous ayons pu nous en appercevoir ? Ci-devant, quand après sa méridienne il jouoit du *kin*, il en tiroit des sons brillans qui inspiroient la joie, ou des sons doux qui mettoient l'ame dans une assiette tranquille, & rendoient leur juste equilibrium à tous les sens. La maniere dont il joue aujourd'hui de cet instrument, me donne quelque inquiétude. Je crains qu'il ne lui soit arrivé, ou qu'il ne prévoie devoir lui arriver quelque chose de fâcheux : ne pourriez-vous pas me donner là-dessus quelques éclaircissemens ?

— Non, lui répondit *Tseng-tsée*, non : mais il est aisé de vous satisfaire sur ce que vous voulez savoir. Nous n'avons qu'à nous en informer auprès du Maître lui-même, & le prier de nous dire naturellement ce qui en est.

Lorsque *Koung-tsée* cessa de jouer, les deux Disciples entrèrent ; *Tseng-tsée* prit la parole & lui dit :

— Maître, nous etions en peine sur votre compte, *Min-tsée* & moi, & nous nous entretenions de vous, en attendant le moment de pouvoir vous entretenir vous-même. *Min-tsée* soupçonne que vous avez quelque sujet de n'être pas content, & son soupçon n'a pas d'autre fondement que les sons que rendoit votre *kin*, lorsqu'il est arrivé ; il prétend qu'ils étoient foibles, & même un peu sombres, & il en a conclu que vous ne jouissiez pas de votre sérénité ordinaire. Auroit-il deviné juste, ou se trompe-t-il ? C'est sur quoi nous vous prions instamment, l'un & l'autre, de vouloir bien nous tranquilliser.

p.095

— La tendre sollicitude où vous êtes à mon egard, est une preuve de votre attachement à ma personne, lui répondit *Koung-tsée*. J'en suis bien aise, & je vous en fais mes remerciemens ; mais ce qui me comble de joie, c'est d'avoir

Vie de Confucius

appris, par ce que vous venez de dire, que *Min-tsée* peut parvenir au comble de la sagesse. Il sait réfléchir, son discernement est sûr, & il profite de ce qu'il apprend. L'attention qu'il a faite aux sons que je tirois du *kin*, & la conclusion qu'il en a tirée, me le font regarder comme un homme qui ne se contente pas d'effleurer les choses dont il s'occupe, mais qui entre dans ce qu'elles ont de plus profond, & qui pénètre jusqu'à leurs principes. Les airs de Musique ne sont pas pour lui de vains sons, qui, après avoir agréablement flatté son oreille pendant quelques instans, se dissipent sans laisser la moindre trace qui puisse faire connoître qu'ils ont existé. Il paroît qu'ils sont, à son egard, comme autant de burins qui gravent dans son ame ce qu'on a eu intention de leur faire exprimer. Cependant rassurez-vous l'un & l'autre sur mon compte : je n'ai, quant à présent, aucun sujet d'être triste ; & si j'ai tiré de mon *kin* des sons qui ont paru sombres, & qui l'étoient réellement, c'est que je ne le pinçois qu'à demi, parce que j'étois distrait. Je voyois un rat qui alloit du côté où étoit le chat, & je ne m'occupois que de ce que je voyois. J'étois dans l'attente de ce qui arriveroit ; & de crainte de détourner le chat ou le rat, je ne faisais que le moins de bruit que je pouvois. Telle est la vraie & unique cause de ces sons foibles & sombres qui vous ont alarmés. Ce qui n'empêche pas que la réflexion de *Min-tsée* n'ait été très à propos ; car il est certain que je n'étois pas dans mon assiette ordinaire. Je m'occupois plus du chat & du rat, que de la piece de Musique que j'exécutois sur le *kin*. Concluons de-là, qu'il ^{p.096} est des occasions où l'on se trompe, quoiqu'on juge sur des apparences qui semblent porter l'empreinte de la certitude.

Concluons encore qu'il faut être bien sur ses gardes avant que de porter son jugement, sur-tout quand le jugement que l'on porte peut avoir quelques suites pour soi-même ou pour les

Vie de Confucius

autres. Si vous ne vous étiez pas ouvert à moi, comme vous venez de le faire, vous auriez cru sans doute que j'étais dans quelque situation critique, qui ne me permettoit pas d'être gai ; ou que tout au moins je roulois dans ma tête quelque affaire importante : vous m'avez interrogé, & vous avez appris, par la réponse que je vous ai faite, que rien n'étoit plus éloigné du vrai, que ce que vous vous imaginiez, ou que vous pouviez vous imaginer. Avouez que vous n'auriez jamais deviné le sujet de ma distraction ; il en est de même de bien des évènements du cours ordinaire des choses. Mes amis, rappelez-vous quelquefois le souvenir de ce qui se passe aujourd'hui entre nous. Ce souvenir vous sera peut-être plus utile que beaucoup de réflexions que vous regardez comme importantes.

Il y avoit déjà nombre d'années que *Koung-tsée* s'étoit comme fixé dans sa patrie. Le nombre de ceux qui se disoient ses Disciples s'étoit accru considérablement ; mais comme ils étoient des différens Royaumes qui partageoient alors la Chine, il forma le dessein de se transporter peu-à-peu dans leurs pays respectifs, pour juger par lui-même des progrès que pouvoit y avoir faits la saine doctrine des Anciens, qu'il vouloit faire revivre par leur moyen. Il commença par le *Tchen*, petit Etat situé sur les confins du Ho-nan d'aujourd'hui, & par conséquent voisin du Royaume de *Lou*.

— Ce voyage, dit-il à ses amis, me délassera de mes fatigues littéraires, & donnera un nouveau ressort à mon esprit, pour résister avec plus de force aux difficultés ^{p.097} de *l'Y-king*. J'ai un autre motif qui m'engage à l'entreprendre ; je veux voir où en sont les choses dans ce pays-là : suivant toutes les apparences, je serai bientôt de retour.

Il ne se trompa pas : arrivé dans le *Tchen*, personne ne fit attention à lui ; il n'y eut que ceux de sa connoissance qui lui témoignèrent la satisfaction qu'ils avoient de le voir. Ils l'introduisirent par-tout où il leur fut permis de pénétrer : il y fut témoin du faste des Grands, de la misère

Vie de Confucius

du peuple, & du mécontentement universel. L'usage des anciens rites, relégué dans le cercle d'un petit nombre de familles, étoit, pour tous les autres, comme s'il n'avoit jamais eu lieu ; les mœurs y étoient des plus corrompues, & chacun ne pensoit qu'à soi. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à revenir sur ses pas. Le Royaume de *Tsi*, qu'il s'étoit proposé de visiter aussi, n'étoit pas en meilleur état, tout y étoit dans le plus grand désordre. *King-koung*, qui en étoit Roi, avoit d'excellentes qualités personnelles ; mais il manquoit de celles qui sont nécessaires pour bien gouverner. Il laissoit tout faire à ses Ministres, & ses Ministres abusoient souvent de l'autorité qu'il leur avoit confiée. Il étoit si éloigné de vouloir être instruit des affaires, qu'il ne pouvoit souffrir qu'on lui en fit, disoit-il, l'ennuyeux détail. Il se piquoit cependant de n'ignorer aucune des sages maximes du Gouvernement mises en pratique par les trois *Ouang* & les cinq *Ty*. Il étoit outre cela affable & bon, & se plaisoit à faire honneur dans les occasions à ceux qui passoient pour cultiver la Sagesse ou les Sciences.

Ce Prince étoit venu dans le Royaume de *Lou* avec un de ses *Tay-fou*, ou Ministres du nom de *Yen-yng*. *Koung-tsée* avoit eu l'honneur ci-devant de le voir dans sa propre Cour, & de l'entretenir plus d'une fois. C'étoit un titre pour en être bien reçu, s'il alloit lui rendre ses devoirs : il s'y détermina. ^{p.098} *King-koung* informé de l'intention du Philosophe, n'attendit pas qu'on sollicitât pour lui la permission dont il avoit besoin pour être admis en sa présence ; il lui envoya un Officier pour le prier de venir le voir, & l'un de ses chars, afin qu'il y vint plus commodément ; il alla au-devant de lui jusqu'à la porte de son appartement, quand on annonça son arrivée ; & après les premiers complimens, il lui ordonna de s'asseoir, *parce qu'ayant à s'instruire avec lui sur bien des choses très-importantes*, lui dit-il avec bonté, *il ne vouloit pas rnanquer au respect qu'un Disciple doit avoir pour son Maître.*

Koung-tsée s'étant assis, le Roi prit la parole, & dit :

— Lorsque *Mou-koung* monta sur le trône de *Tsin*, ce Royaume étoit très-peu étendu, son terrain étoit presque stérile ; & au

Vie de Confucius

bout de quelques années, ce même Royaume fut placé au premier rang, devint redoutable à tous les autres, & son terrain abonda en toutes sortes de productions : pourquoi cela ?

— Il est vrai, répondit *Koung-tsée*, que *Mou-koung* n'eut d'abord qu'un très-petit Etat à gouverner ; il est vrai aussi que le terrain de ce petit Etat étoit presque sterile ; mais *Mou-koung* avoit de grandes vues, & le cœur plus grand encore. Il chercha & trouva le moyen d'agrandir son Royaume. *Mou-koung* aimoit ses Sujets, & vouloir les rendre heureux ; il chercha & trouva les moyens de fertiliser les terres, jusqu'à leur faire rendre au centuple ce qu'on leur confioit.

— Je voudrois bien, repliqua le Roi, pouvoir trouver de pareils moyens : je vous assure que je les mettrois en usage le plutôt qu'il me seroit possible. Quels sont-ils ? Que fit *Mou-koung* pour arriver à ce haut degré de prospérité & de gloire qui l'ont si fort illustré de son vivant & après sa mort, & qui rendront son nom immortel ? Je n'ai rien de plus à cœur que de l'imiter.

p.099

— Ces sentimens sont beaux, répondit *Koung-tsée* ; mais il faut quelque chose de plus que des sentimens. Il faut une conduite qui réponde aux bons sentimens que l'on a ; & puisque votre Majesté est dans l'intention de rendre son Royaume florissant, & de faire autant d'heureux qu'elle a de Sujets à gouverner, en marchant sur les traces du grand *Mou-koung*, je lui dirai en deux mots ce que fit cet illustre Prince pour le bonheur de ses peuples au-dedans, & pour se faire craindre & respecter au-dehors par tous les Souverains voisins de ses Etats : il fit choix d'un bon Ministre, & tout le reste s'ensuivit.

— Quel étoit donc ce Ministre, reprit le Roi, qui fit faire à son Maître de si grandes choses en si peu de tems ? C'étoit un Sage qui vivoit à la campagne du travail de ses mains ;

Vie de Confucius

— On le nommoit *Po-ly-si*, répondit *Koung-tsée*, il étoit Sujet naturel du Roi de *Tsin* ; mais sous le prédécesseur de *Mou-koung*, se voyant inutile à ses compatriotes, qui ne faisoient aucun cas de lui, il se retira dans le Royaume de *Tchou*, où il ne fut pas mieux accueilli. Rebuté par tous ceux à qui il vouloit faire du bien, il crut que le seul parti qu'il lui restoit à prendre, étoit de cultiver en paix la Sagesse, & de vivre inconnu parmi ceux qui cultivent les champs.

Mou-koung avoit oui parler de ce Sage, & tout ce qu'on avoit dit de sa Sagesse & de ses talens, avoit laissé de profondes traces dans son esprit. Comme il avoit déjà tout son plan formé pour le bon gouvernement de ses Etats, il crut que l'exécution ne pouvoit en être confiée en des mains plus sûres. Il le fit chercher, & ayant appris le lieu de sa retraite dans le Royaume de *Tchou*, il le demanda, comme il eût demandé le plus vil de ses Sujets, en échange de cinq peaux de mouton. C'est un artifice dont il se servit pour l'avoir, sans que le Roi de *Tchou* pût soupçonner l'usage qu'il en ^{p.100} vouloit faire & cet artifice eut un plein succès. *Po-ly-si* vint à la Cour de *Tsin*, & le Roi, malgré toutes les intrigues de ses Courtisans, le fit son premier Ministre. Tout changea bientôt de face sous l'administration d'un tel homme. Les bonnes mœurs, l'obéissance aux Loix, l'observation des rites, l'amour de l'ordre & du travail en tous les genres, & dans tous les ordres de l'Etat, rendirent le Royaume florissant au dedans. L'intrépidité, & la plus exacte discipline parmi ceux qui suivoient le parti des armes, le rendirent redoutable au dehors, le firent triompher de tous ses ennemis, & agrandirent ses limites.

Tous ces succès ne furent que la suite du discernement du Prince, qui sut faire un bon choix dans la personne de celui qu'il mit à la tête de tout, & de sa fermeté à l'employer, quoi que ce fût que les favoris pussent lui dire contre.

Vie de Confucius

En entendant ces derniers mots, *King-koung* baissa les yeux, rougit & parla d'autre chose, sans sortir du ton de bonté qu'il avoit pris, bien qu'il se fût apperçu que ce qu'on venoit de lui dire la conduite de *Mou-koung* étoit une satire indirecte de sa propre conduite. Il ne donna pas même le moindre signe qui pût faire connoître au Philosophe, qu'il désapprouvoit la liberté qu'il venoit de prendre. Il le fit reconduire avec les mêmes honneurs qu'il lui avoit faits à son arrivée, lui dit en le quittant :

— Je n'oublierai rien pour tâcher d'imiter *Mou-koung*. C'est un modèle sur lequel tous les Souverains devroient se former.

Il n'y a pas d'apparence qu'en parlant ainsi, ce Prince eût intention de tenir sa parole, puisqu'après son retour dans ses Etats, il laissa en place ceux qui y étoient ci-devant, & qu'il ne se mêla pas plus d'affaires qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. *Koung-tsée* ne s'y trompa pas :

— Le Roi de *Tsi*, dit-il à ceux ^{p.101} qui le félicitoient d'en avoir été si bien reçu, a d'excellentes qualités ; il ne lui manque que d'être un simple particulier. On le toumeroit vers le bien tout comme on voudroit, parce qu'il n'auroit pas sans cesse autour de lui des hommes intéressés à le détourner de la voie qui y conduit. Cependant je ne suis pas encore tout-à-fait rebuté. Viendront peut-être des circonstances plus favorables, j'attends tout d'elles & encore du tems.

En attendant, il continuoit à se livrer avec ardeur à ses études ordinaires, ne les interrompant de tems en tems que par quelques promenades en plaine campagne, suivi seulement de deux ou trois de ses Disciples.

Un jour qu'il se récréoit ainsi, non loin d'un village à quelque distance de la ville, il apperçut des Villageois qui s'exerçoient à tirer de l'arc ; il s'arrêta quelque tems à les considérer, puis se tournant vers ceux qui le suivoient, il leur dit :

— Ce n'étoit point à de pareilles jeux que les gens de la campagne s'exerçoient du tems des sages Princes de la haute

Vie de Confucius

Antiquité. Aujourd'hui tout le monde se dispose à être Guerrier. On n'en fait pas mieux la guerre pour cela, & l'on cultive plus mal les champs. Cependant, ajouta-il, il faut qu'il y ait des Guerriers : c'est un mal qui devient chaque jour plus nécessaire. A l'occasion de ce que nous voyons, je me rappelle ces deux beaux vers du *Ché-king* :

Fa-pe, yeou-ty

Y-ki Eulh-kio ;

C'est-à-dire, *l'on atteint le but qu'autant qu'on vise droit ; ce n'est qu'après avoir atteint le but qu'on reçoit le prix.* Paroles admirables, ajouta-t-il, dont il n'est aucun de nous qui ne puisse faire son profit. Dans quoi que ce soit que nous entreprenions, il faut nous proposer un but ; il faut que ce but soit à notre portée ; viser droit à lui, sans décliner ^{p.102} d'aucun côté ; il faut l'atteindre au juste milieu. Si dans nos paroles & dans nos actions nous ne nous écartons pas de cette maxime, nous pouvons, à juste titre, être admis au nombre des Sages. Si au contraire nous parlons & nous agissons sans avoir de dessein formé, &, pour ainsi dire, au hasard, nous ne différons pas des hommes vulgaires ; & si, malgré cela, nous voulons qu'on nous croie des sectateurs de la Sagesse, nous ne serons que des hypocrites.

Le Roi de *Tsi*, après quelques mois de séjour dans le *Lou*, étoit retourné dans ses propres Etats. La promesse qu'il avoit faite à notre Philosophe, de faire tous ses efforts pour tâcher d'imiter la conduite du grand *Mou-koung* s'étoit évanouie dans les airs, & il ne pensoit plus à *Koung-tsée* ; mais *Koung-tsée* pensoit à lui. La bonté de son caractère, & son âge, qui n'étoit plus celui des plaisirs, donnoient quelque lueur d'espérance qu'il ferait enfin ce qu'il avoit si souvent projeté de faire. Ce fut sur cette foible espérance que *Koung-tsée* se détermina à l'aller trouver pour lui offrir ses services, au risque de revenir sur ses pas, s'il échouoit dans le dessein qu'il avoit de lui être utile. Il partit avec *Tsée-*

Vie de Confucius

koung & deux ou trois autres, en prenant son chemin par la fameuse montagne de *Tay-chan*.

Il suivoit tranquillement sa route, quand des cris perçans, sortis du sein de cette montagne, vinrent frapper son oreille, & avertirent son cœur qu'il y avoit là quelqu'un qui souffroit. Il en fut emu, & faisant arrêter sa voiture, il appella *Tsée-koung*, & lui dit :

— Mon ami, les cris que nous entendons, partent d'une personne dont le cœur doit être affecté d'une manière peu ordinaire ; allez vous informer de ce que c'est, & venez m'en rendre compte. Peut-être serons-nous assez heureux pour pouvoir apporter quelque soulagement à ses maux ; nous tâcherons au moins de les lui adoucir ^{p.103} par quelques mots de consolation.

Tsée-koung se détache, & guidé par le son de la voix, il parvient à l'endroit où étoit la personne affligée. Il l'aborde, & l'ayant interrogée sur le sujet de sa peine, il en reçut cette réponse :

— Je suis une femme infortunée que le malheur poursuit ; je fais mon séjour dans le village voisin, & je viens de tems en tems dans ce lieu écarté, où, sans être interrompue, je puis donner un libre cours à mes larmes, & exhaler par des cris une douleur, qui me suffoqueroit sans cela. Je déplore la perte de trois personnes auxquelles je tenois par les liens les plus étroits. Il y a quelques années que mon beau-pere, allant faire du bois, fut attaqué & dévoré par le tigre ; c'est le tigre encore qui, tout récemment a fait sa proie de mon fils & de mon epoux.

— Mais, lui dit *Tsée-koung*, ne craignez-vous pas de subir vous-même un pareil sort ? Croyez-moi, ne vous exposez pas ainsi, &, puisque les tigres infestent les environs de votre village, allez demeurer ailleurs.

Vie de Confucius

— Cela ne se peut, répondit l'affligée ; dans le lieu que j'habite, tout respire la vertu ; on y pratique les anciens rites ; l'on se donne mutuellement du secours dans les cas où l'on en a besoin, & l'on y vit en paix. J'ai oui dire qu'il n'en étoit pas ainsi hors de nos montagnes ; & qu'au contraire, on y étoit vicieux, & méchant. Où irai-je donc ? Je redoute bien moins les tigres que les méchants & les vicieux. Laissez-moi dévorer ici mes angoisses ; laissez-moi continuer mes pleurs & mes cris, qui ne sont point des plaintes, encore moins des murmures contre le *Tien*.

Après ces mots, elle recommença à pleurer & à crier comme ci-devant sans écouter davantage celui qui l'avoit interrompue & *Tsée-koung* retourna à son Maître pour lui raconter ^{p.104} tout. A ce récit, *Koung-tsée* fut pendant quelque tems comme immobile ; puis, poussant un profond soupir, il dit :

— Cette femme paroît soumise aux ordres du *Tien*. Elle pleure, elle se lamente ; mais elle ne se plaint point. Pourquoi tous les malheureux ne se contentent-ils pas d'en faire autant, puisqu'il leur est donné à tous de pouvoir se soulager ainsi ? Ce qu'elle fait peut être imité par le grand nombre ; ce qu'elle a dit doit être gravé, en caracteres ineffaçables, dans tous les cœurs. Les vicieux & les méchants sont, en effet, plus redoutables que les tigres & les ours. Mes amis, faites ensorte que l'expérience ne vous confirme pas cette triste vérité. Puisque nous en avons l'occasion, continua-t il, il faut en profiter, en nous arrêtant dans tous les bourgs & dans les villages par où nous devons passer, en côtoyant la montagne, afin de pouvoir juger si les habitans ressemblent à ceux parmi lesquels cette bonne femme fait son séjour.

Ils s'y arrêterent en effet, plus ou moins de tems dans chacun, mais autant qu'il en falloit pour ne pas s'exposer à porter un jugement faux ; & ils se convinrent que les mœurs antiques s'étoient comme

Vie de Confucius

refugiées dans l'enceinte de cette célèbre montagne, & dans ses environs. *Koung-tsée* en fut ravi de joie ; & cette joie ayant reflué sur tous ceux de sa suite, ils ne s'entretenaient, le reste du tems qu'ils furent en route, que du bonheur & des avantages sans nombre dont jouissent constamment ceux qui ne s'écartent pas des voies qui ont été tracées par les Sages de l'Antiquité. Ils arriverent ainsi au terme de leur voyage, sans presque s'être aperçus du trajet.

Après un ou deux jours de repos, *Koung-tsée* ayant fait tout ce qu'exigeoit l'étiquette pour avoir audience du Roi, se présenta pour être admis. Il fut fort étonné de trouver ce ^{p.105} Prince s'avancant vers l'entrée extérieure de son Palais, environné de ses Gardes, & avec tout l'appareil de sa Grandeur. Il fut plus étonné encore quand le Roi, prenant le premier la parole, lui dit :

— J'ai su que vous étiez venu de votre illustre Royaume dans mes petits Etats, dans le dessein de me voir & de m'être utile ; j'allois au-devant de vous pour vous en témoigner ma reconnoissance. Cet empressement de ma part, beaucoup mieux que tout ce que je pourrois vous dire, doit vous prouver la joie que j'ai de vous posséder. Venez, respectable Etranger ; venez me donner quelques leçons de sagesse.

En prononçant ces derniers mots, il faisoit signe à *Koung-tsée* de marcher le premier. *Koung-tsée* recula de quelques pas, & d'un ton modeste, mais plein de gravité, il dit au Roi qu'il manquoit à ce qu'exigeoit de lui la dignité suprême, & qu'il ne devoit point s'abaisser ainsi.

— Je ne m'abaisse point, répliqua *King-koung*, en honorant un Sage. Le Sage est supérieur aux Rois.

— Ce que vous dites, reprit *Koung-tsée*, & le cas que vous paraissez faire de la sagesse, vous placent vous-même bien au-dessus du rang que vous occupez : mais, Seigneur, il y a des règles de bienséance pour tout le monde. Les Rois, ainsi

Vie de Confucius

que les autres hommes, ont les leurs. Vous manquerez à votre devoir, & je m'écarterois du mien, si nous renversions l'un & l'autre l'ordre qui est établi. La préséance vous est due partout où vous êtes ; c'est une des prérogatives inséparables de votre dignité : jouissez-en, & ne me forcez pas, par des ordres qu'il me seroit dur d'exécuter, à sortir des bornes de mon état.

Le Roi se rendit à de si bonnes raisons, & n'insista pas davantage à vouloir que *Koung-tsée* prît le pas sur lui. Ils allèrent ensemble dans un appartement intérieur, & s'entretinrent ^{p.106} pendant un espace de tems considérable. Leur conversation roula en partie sur la manière dont il falloit tirer parti des hommes dans une Monarchie bien réglée ; & *King-koung* fut si satisfait, qu'il donna parole à *Koung-tsée* de l'employer dans le Gouvernement, & de lui donner une des premières places dans le Ministère. En attendant, il lui assigna pour demeure un hôtel destiné aux Ambassadeurs des Royaumes voisins, quand ils venoient dans ses États.

Koung-tsée vécut durant quelques jours dans les espérances les plus satisfaisantes. Il faisoit déjà son plan & se figuroit que les heureux tems des vertueux Princes de la haute Antiquité, alloient revivre dans le Royaume de *Tsi* : il ne tarda pas à se détromper. Le Ministre *Yen-yng* avoit déjà dressé toutes ses batteries contre ce Philosophe étranger, dont il croyoit avoir tout à craindre, & le fit envisager au Roi comme un homme qui mettroit infailliblement le trouble dans ses États, s'il daignoit lui confier une partie de son autorité.

— A peine sera-t-il en place, lui dit-il, que, voulant tout rapporter à l'idée chimérique qu'il s'est formée, de rendre les hommes différens de ce qu'ils sont, il bouleversera tout, il renversera tout. Vos Sujets, accoutumés de longue main aux usages qu'ils pratiquent, de quel œil verront-ils qu'un Étranger les force, sous votre nom, à changer leur manière de vivre ? Et vous-même, Seigneur, accoutumé à la vie douce & tranquille que vous menez dans votre Cour, comment pourrez-vous résister aux fatigues que les affaires entraînent nécessairement

Vie de Confucius

avec elles ? Comment pourrez-vous n'être pas accablé par les soins & les inquiétudes qui dévorent ceux qui les traitent dans un certain détail ? Les murmures & les plaintes de vos Sujets vous assailleront jusques sur votre trône, & vous feront repentir, peut-être un peu trop tard, d'avoir ^{p.107} donné votre confiance à d'autres qu'à vos Sujets naturels. Croyez-moi, Seigneur ; ceux qui s'affichent pour être les Sectateurs de la Sagesse, ne sont pas toujours ceux qui se conduisent conformément à ce qu'elle enseigne. Il n'est que trop commun de voir des orgueilleux se couvrir du manteau de la modestie, & en imposer au grand nombre par un extérieur ainsi déguisé. Il seroit honteux pour nous de nous y laisser tromper ; nous devons connoître les hommes. Le tems, les circonstances, les mœurs dominantes, servent de regle pour la manière dont il faut les gouverner. Pensez-vous que le Philosophe du Royaume de *Lou* aura egard à tout cela ? Il tâchera de faire revivre les mœurs antiques, je n'en doute pas ; mais en viendra-t-il à bout ? J'ose vous assurer, dés-à-présent, qu'un mécontentement général dans tous les Ordres de l'Etat, sera l'unique fruit que produiront ses vains efforts.

Vous êtes rempli d'estime pour lui ; je l'estime aussi : vous le regardez comme un homme vertueux & savant ; je l'envisage à-peu-près sous le même point de vue ; vous êtes charmé d'en avoir fait l'acquisition ; j'en suis, peu s'en faut, aussi charmé que vous. Mais faut-il, pour cela, que vous l'employiez dans le Ministère ? n'avez-vous pas d'autres moyens de tirer parti de lui ?

Il est vertueux ; hé bien, qu'il inspire la vertu à ceux qui iront le consulter ; il est savant : qu'il donne à ceux qui le reconnoîtront pour Maître, des leçons sur ce qui se pratiquoit dans les anciens tems, sur la Musique, sur les Rites & sur l'Histoire ; qu'il leur explique tous les *King*. Voilà, ce me

Vie de Confucius

semble, ce qui lui convient le mieux, & ce à quoi vous pouvez l'employer avec fruit. Seigneur, la chose en vaut la peine. p.108

— Mes réflexions sont toutes faites, lui répondit le Roi. Par tout ce que vous venez de dire, je comprends que je me suis trop avancé en lui promettant de me servir de lui dans ce qui concerne le Gouvernement. Allez dégager ma parole ; mais faites-le de manière à ne pas le mécontenter : prenez garde sur-tout qu'il ne vous échappe rien dont il puisse s'offenser ; j'en serois offensé moi-même.

Yen-yng ne demandoit pas mieux que d'être chargé d'une pareille commission ; il s'en acquitta le plus promptement qu'il lui fut possible, & profita de la circonstance pour se mettre l'esprit en repos, & se délivrer d'un homme par qui il avoit tout sujet de craindre d'être supplanté. Il insinua malignement à *Koung-tsée* que le Roi avoit changé d'avis à son egard, pour d'excellentes raisons, dont une des principales étoit la crainte de déplaire au Roi de *Lou*, en lui enlevant, pour ainsi dire, celui de ses Sujets qui, par ses lumières, sa sagesse & son habileté à gouverner les hommes, pouvoir contribuer plus que tout autre à maintenir la tranquillité dans ses Etats, & à procurer à ses peuples tous les avantages dont jouissent ceux qui sont vertueux & bons. En s'exprimant ainsi, le Messager infidèle avoit en vue d'humilier *Koung-tsée*, de le dégoûter, & de lui faire entendre que puisqu'on ne faisoit pas assez de cas de lui dans sa patrie, où son mérite devoit être plus connu que par-tout ailleurs, pour lui confier quelque emploi distingué, il ne devoit pas se flatter d'être traité plus favorablement dans le Royaume de *Tsi*. *Koung-tsée* comprit tout ce qu'on vouloit lui dire & ne s'en offensa pas. Il connoissoit *King-koung* ; il ne douta point que son changement ne fût un effet de la cabale de ceux qui l'approchoient, & qui tenoient les rênes du Gouvernement sous son nom. Il se contenta de gémir sur son sort, & de le plaindre ; & pour toute réponse, p.109 il pria *Yen-yng* de vouloir bien l'excuser auprès du Roi de ce qu'il alloit repartir pour se rendre au plutôt chez les siens.

Vie de Confucius

— N'ayant pas le tems de prendre congé de lui avant mon départ, dites-lui, ajouta-t-il, que celui qu'il vouloit retenir auprès de sa Personne, & dont il ne veut plus aujourd'hui, lui recommande, en partant, d'être economie dans les dépenses, & modéré dans les plaisirs : c'est à quoi j'aurois pris la liberté de l'exhorter, s'il m'avoit permis de lui donner des avis. Viendra peut-être le tems où je pourrai lui être de quelque utilité.

Tout fut bientôt prêt pour le voyage, & des le lendemain il se mit en route, emportant avec lui le regret amer de n'avoir pas pu être utile à un Prince qui vouloit le bien, mais qui n'avoit pas la force de le faire, parce qu'il étoit dans une dépendance absolue de ceux sur lesquels il se déchargeoit des pénibles soins du gouvernement.

Il ne retourna cependant pas dans sa patrie par le plus court chemin. En venant dans le *Tsi*, il avoit pris sa route par la célèbre montagne de *Tay-chan* en retournant dans le *Lou*, il voulut passer par les Etats du Roi de *Tchen*. Pendant le peu de séjour qu'il y fit, il eut occasion de renouveler dans l'esprit de ses disciples le souvenir d'une vérité qu'il avoit autrefois annoncée au Roi de *Tsi*, en présence de plusieurs d'entre eux, lorsque le feu du ciel mit en cendres la salle particuliere où l'on honoroit l'Empereur *Ly-ouang*. Un accident ¹ pareil arriva dans _{p.110} le Royaume de *Lou*, & un bruit confus en répandoit la nouvelle dans le *Tchen*. Cette nouvelle ayant été annoncée au Roi, ce Prince dépêcha un courier pour aller s'informer dans le lieu même de toutes les circonstances de ce funeste événement. Cet événement est appelé funeste, parce que, suivant le préjugé commun d'alors, lorsque, par

¹ Les Auteurs qui ont écrit sur *Koung-tsée*, ne sont pas d'accord sur ce double incendie. Quelques-uns croient que la ressemblance des noms de l'Empereur des *Tcheou*, qui s'appelloit *Ly-ouang* ; & du Roi de *Lou*, qui se nommoit *Ly-Koung*, a induit en erreur ceux qui ont parlé de deux incendies. Ceux-ci prétendent que les deux incendies sont réels, & arrivés à plus de dix ans de distance l'un de l'autre : le premier, lorsque *Koung-tsée* étoit, pour la première fois, dans le Royaume de *Tsi* ; & le second, lorsqu'il étoit dans les Etats de *Tchen*. Ces deux sentimens ont chacun leurs partisans, & ces partisans ne manquent pas de raisons pour les défendre. La chose ne me paroît pas d'assez grande importance pour mériter que je m'y arrête. Qu'il y ait eu deux incendies, qu'il n'y en ait eu qu'un, ce que *Koung-tsée* a dit à cette occasion, n'en est pas moins une leçon pour les Souverains.

Vie de Confucius

quelque accident imprévu, la salle où l'on honore les Ancêtres, ou le *Miao* de quelqu'une des sépultures royales, s'écrouloient ou étoient incendiés, la famille régnante étoit sur son déclin, & devoit s'attendre à être remplacée par une nouvelle race, plus digne d'occuper le trône.

En attendant le retour de son Courier, le Roi, s'entretenant avec ses Courtisans du malheur qu'on disoit être arrivé au Roi de *Lou*, l'un d'entre eux assura positivement que le *Miao* incendié n'étoit point celui où le Roi de *Lou* alloit rendre hommage à ses Ancêtres en général, mais seulement le *Miao* particulier de la sépulture de *Ouan-ly-koung*, ajoutant qu'il n'y avoit pas lieu d'en douter, puisque le Philosophe de *Lou* le disoit ainsi.

— Le Philosophe de *Lou* ! interrompit le Roi ; je serais bien aise d'entendre de sa propre bouche le récit circonstancié d'un événement qui peut avoir de bien mauvaises suites pour sa patrie.

Aussi-tôt quelqu'un se détacha pour aller chercher *Koung-tsée*, & le présenter au Roi.

— Je suis très-curieux, lui dit le Roi en le voyant, de savoir des nouvelles fraîches du Royaume de *Lou*.

— Il ne m'est guere possible, Seigneur, répondit ^{p.111} *Koung-tsée*, de satisfaire, sur ce point, votre curiosité. Je viens du Royaume de *Tsi*, où l'on ne m'a point informé de ce qui se passoit dans le *Lou*.

— Comment, reprit le Roi, avez-vous donc été instruit de l'embrasement qui a consumé le *Miao* de la sépulture de *Ouan-ly-koung* ¹ ?

¹ Les sépultures chinoises, celles sur-tout des Souverains, sont composées de trois parties, dont chacune a son usage propre : 1° l'enclos particulier, qui renferme les tombeaux, les arbres qui les ombragent, les marbres sur lesquels sont gravés les inscriptions, & tous les autres ornemens & figures emblématiques qui désignent le rang & les qualités personnelles de ceux dont les cendres reposent dans ce lieu. 2° le *Miao*, dans lequel on place la représentation de ceux que l'on veut honorer. Lorsque les tombeaux de tous ceux de la famille sont dans un même enclos, il n'y a qu'un seul *Miao*, & la

Vie de Confucius

— Personne ne m'en a instruit, répondit *Koung-tsée*. Le bruit cours dans votre Capitale, où je ne suis arrivé que depuis très-peu de jours, que l'un des *Miao* où les Rois de *Lou* rendent hommage à leurs Ancêtres, avoit été réduit en cendres par le feu du ciel : j'ai conjecturé que ce ne pouvoit être que le *Miao* particulier de la sépulture de *Ouan-ly-koung*, & je crois ma conjecture bien fondée.

Il est dit dans notre ancien Cérémonial, que la sépulture & les lieux particuliers où les descendans des Rois rendent hommage à leurs Ancêtres vertueux, sont sous la sauvegarde du Ciel ; j'ai conclu de ces paroles, que puisque le Ciel avoit lui-même détruit par le feu l'un des edifices ^{p.112} consacrés aux cérémonies respectueuses des vivans envers les morts, ce ne pouvoit être que celui où l'on honoroit la mémoire de *Ouan-ly-koung*. Ce Prince n'a rien fait durant le cours de son regne, non-seulement de remarquable ou de grand, mais pas même une seule action qui pût, le moins du monde, tourner à sa gloire ou à l'avantage de ses Sujets ; il s'est déshonoré au contraire, & a déshonoré sa race par les vices dont il s'est souillé, & a opprimé son peuple par mille sortes de vexations. Ses descendans n'ont pas osé flétrir sa mémoire, en détruisant ce monument de son orgueil ; & les descendans de ceux dont il étoit Roi, par respect pour la dignité suprême, ont cru devoir respecter les cendres de celui qui en fut revêtu. Mais le Ciel, qui, tôt ou tard, dévoile les crimes, & punit ceux qui les ont commis, s'est chargé lui-même de la vengeance.

représentation du Chef de la race est à la tête des représentations de tous les autres. Lorsque quelqu'un, par exemple, a fondé une Dynastie, ou s'est distingué d'une manière extraordinaire, par sa vertu, sa science, ses talens, & des actions qu'on peut proposer pour modèles à la postérité, il est permis alors de l'ériger, pour ainsi dire, en Chef de race, & de lui accorder toutes les prérogatives des *Tay-tsou*, telles que sont la sépulture, & un *Miao* particulier, dans lequel, après avoir fait les cérémonies respectueuses en l'honneur des Ancêtres en général, on fait les mêmes cérémonies pour cet Ancêtre particulier, &c.

Vie de Confucius

Il alloit continuer sur le même ton, quand un Officier entra brusquement, dit au Roi que le Courier qu'il avoit envoyé dans le Royaume de *Lou*, estoit de retour, & attendoit les ordres de Sa Majesté dans la Cour d'entrée. Le Roi l'admit sur le champ, & fut fort étonné d'entendre de sa bouche la confirmation de ce qu'avoit dit *Koung-tsée*, dont il prit occasion de faire l'éloge.

— Voilà, dit-il à ses Courtisans (en le désignant) voilà un vrai Sage ; il sait ce qui arrive loin de lui, comme ce qui se passe sous ses yeux ; & par ses profondes réflexions sur ce qui est arrivé, il peut prévoir, sans se tromper, les événemens à venir. Des hommes tels que lui devraient être admis au Conseil de tous les Rois.

Ces belles paroles ne furent suivies d'aucun effet ; il ne vint pas même en pensée au Roi de *Tchen*, d'inviter notre Philosophe à rester auprès de sa Personne, afin d'être à portée de pouvoir le consulter ; il se contenta de lui rendre quelques ^{p.113} honneurs stériles quand il se sépara de lui, & le laissa partir.

En prenant sa route par le *Tchen*, *Koung-tsée* n'avoit eu en vue que de s'y montrer au petit nombre de ceux qui lui étoient dévoués. Son objet étant rempli, il se rendit incessamment dans le *Lou*. *Ki-sun*, l'un des Ministres de ce Royaume, l'y attendoit avec la plus grande impatience : il avoit pour son département particulier, tout ce qui avoit rapport aux terres. L'année courante étoit des plus mauvaises, & presque toutes les récoltes ayant manqué, les différens produits du tribut imposé sur elles manquèrent aussi. Il étoit de notoriété publique que, lorsque *Koung-tsée* exerçoit pendant sa jeunesse l'emploi subalterne qui lui donnoit une inspection immédiate sur les Cultivateurs, les terres furent portées à tous les degrés de fertilité dont elles étoient susceptibles. Le Ministre vouloit savoir comment il s'y étoit pris alors, & comment on pouvoit faire dans le tems présent pour jouir du même avantage. Il l'invita à se rendre au Palais pour conférer ensemble sur cet objet important. *Koung-tsée* se rendit à son invitation ; mais ayant pénétré la véritable raison qui lui faisoit chercher des moyens pour

Vie de Confucius

l'amélioration des terres, il ne donna à toutes ses questions que des réponses vagues & générales, telles que tout autre auroit pu les donner comme lui, & qui se présentent d'elles-mêmes à quiconque est en état de raisonner. *Ki-sun* fit semblant d'en être satisfait. Mais ceux des disciples qui avoient suivi leur Maître, & assisté à la conférence, en furent fort surpris, & même un peu humiliés. Ne comprenant pas pourquoi il s'étoit exprimé avec tant de réserve & en si peu de mots, ils prirent le parti de s'ouvrir à lui, & osèrent lui en demander la raison, en termes qui, dans d'autres bouches, auroient paru des reproches.

— Maître, lui dirent-ils, vous qui êtes si bienfaisant, & qui ^{p.114} ne cessez de nous exhorter à la bienfaisance, pourquoi, connoissant tant de moyens de faire valoir les terres, avez-vous refusé à l'homme en place les éclaircissemens qu'il vous demandoit ? Vous ne lui avez dit que ce que tout l'a monde sait. Vos lumières se seroient-elles éteintes en présence de *Ki-sun* ? ou plutôt, ne seriez-vous pas dégoûté des hommes ? L'ingratitude que vous éprouvez de leur part, aurait-elle opéré quelque changement dans votre cœur ? Il nous semble que vous avez manqué une belle occasion de leur faire du bien. Vous n'aviez qu'à suggérer à *Ki-sun* les moyens que vous avez vous-même mis en usage autrefois, & qui vous réussirent si bien, nous aurions bientôt vu l'abondance succéder à la disette, & le peuple jouir enfin d'un bonheur dont il est privé depuis si long-tems. Nous ne devinons pas quel peut avoir été le motif de votre silence sur un point si essentiel : nous comprenons encore moins pourquoi vous n'avez pas voulu contribuer de votre part à l'avantage commun.

— Vous me faites plaisir, répondit *Koung-tsée*, de m'ouvrir ainsi votre cœur ; je vais vous ouvrir le mien avec la même franchise. *Ki-sun* est un avare ; il possède de grandes terres, & ne pense qu'à en retirer un grand profit. *Ki-sun* perçoit le tribut imputé sur les denrées, son unique souci est d'augmenter ce

Vie de Confucius

tribut. Ne vous imaginez pas que, touché de la misère du peuple, il veuille employer ses soins à la faire disparaître ou à la soulager ; il ne pense, au contraire qu'à trouver de nouvelles manieres de l'augmenter, ou tout au moins de la maintenir dans son etat actuel, en tirant du peuple tout ce qu'il est possible d'en tirer. Connoissant ses intentions, je n'ai eu garde de répondre conformément à ses desirs & aux captieuses interrogations qu'il m'a faites. Il ne se serait servi des lumieres que j'aurais pu lui donner, que pour grossir ses ^{p.115} trésors aux dépens des Cultivateurs & de tout le public. Trouvez-vous que j'ai mal fait, & que je cesse d'aimer les hommes, pour n'avoir pas voulu contribuer à ce qu'on ajoutât de nouvelles peines & de nouvelles oppressions à toutes celles sous lesquelles ils gémissent, & qui les accablent déjà ?

Ses disciples baissèrent les yeux, & applaudirent à sa conduite. Ils auroient dû s'appercevoir d'eux-mêmes que si *Ki-sun* consultoit leur Maître, ce n'étoit nullement dans la vue de profiter de ses conseils. Il vouloir en imposer au public, en paroissant se conduire par les avis d'un homme que tout le monde respectoit pour sa sagesse ; & en cela, il n'étoit pas le seul : tous ceux qui avoient alors quelque part au brigandage de l'Administration, en faisoient de même. *Ki-koan-tsée*, frere ou cousin de *Ki-sun*, décoré, comme son parent, du titre de *Tay-tsou*, etoit des plus empressés à rechercher *Koung-tsée* ; il profitoit de toutes les circonstances pour lui donner publiquement des marques de bienveillance & d'un entier dévouement. Il se surpassa à l'occasion du renchérissement des vivres, auquel le manque de récolte, presque général, avoit donné lieu cette année ; il lui envoya en présent mille mesures de riz : c'étoit, en quelque sorte, l'enrichir. *Koung-tsée* ne refusa pas ce don ; mais en l'acceptant, il se conduisit comme s'il n'avoit reçu que la simple valeur d'une dette dont on s'acquittait à son egard. Pas un mot de remercîment, pas une parole obligeante pour être rendue à son prétendu bienfaiteur, en signe de reconnoissance. Ses disciples en

Vie de Confucius

furent d'abord dans une surprise extrême ; mais bientôt leur surprise se changea en une espece d'indignation, quand ils virent leur Maître faire transporter ce riz dans un des *Ting* ruraux des environs de la ville ; p.116 & sans s'en réserver une seule mesure, le distribuer en entier aux gens de la campagne, & à tous ceux indifféremment qui se présentoient.

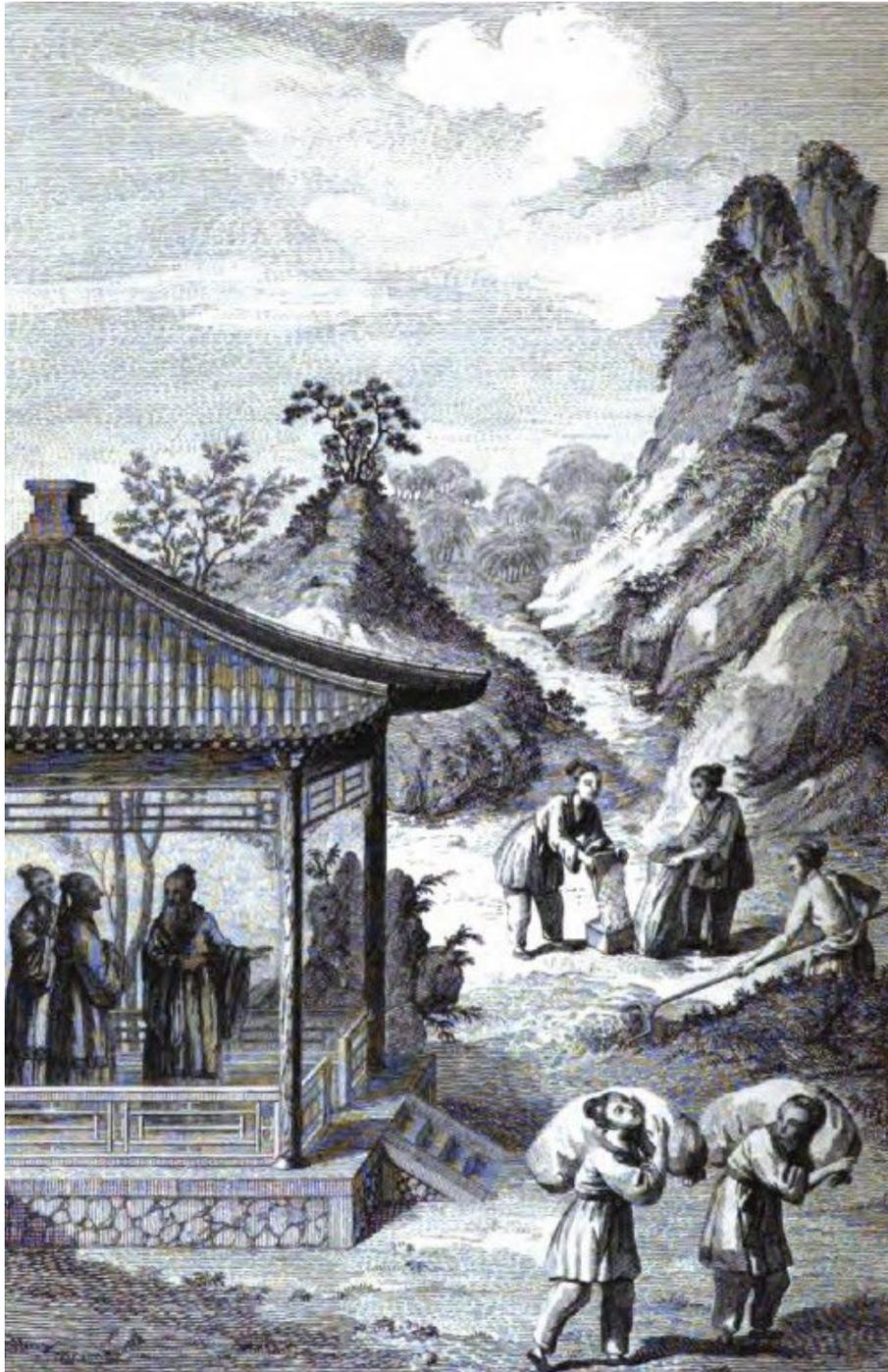


Planche 6.

Vie de Confucius

— Maître, lui dit *Tsée-koung*, il ne nous est pas possible, pour cette fois, d'approuver votre conduite : nous ne trouvons pas même des raisons plausibles pour pouvoir l'excuser. *Ki-koan-tsée*, grand Seigneur, & remplissant actuellement l'une des premières Charges du Royaume, sait que vous n'êtes pas riche ; il a prévu qu'à raison de la cherté des vivres, vous alliez être exposé aux maux que la disette entraîne après elle, & il a pourvu d'avance à votre soulagement & à votre entretien, avec libéralité & de la manière la plus honnête : ne pas répondre à son honnêteté, c'est être incivil ; être insensible au bienfait reçu, c'est être ingrat ; dédaigner d'en profiter, c'est ajouter le mépris à l'ingratitude. Comment accorder tout cela avec les principes de la saine doctrine ?

Koung-tsée regarda fixement son disciple, & sourit.

— Il est tout naturel, lui répondit-il, que vous cherchiez à voir clair dans une conduite qui vous paroît si opposée aux premières lois de la bienséance, aux règles de l'honnêteté, & aux principes de cette morale douce, que, dans toutes les occasions, je tâche de vous inculquer. Sachez que dans ce que j'ai fait, je n'ai manqué à rien de ce qui étoit de mon devoir, mais qu'au contraire j'ai rempli en entier toutes les intentions du prétendu bienfaiteur ; que je lui ai témoigné toute la reconnaissance qu'il étoit en droit d'exiger de moi, & que de plus, je lui ai fait une leçon pour son avantage particulier, & pour l'avantage général du public.

Il m'a fait présent de mille mesures de riz ; je les ai reçues, p.117 voilà mon remerciement ; & ce remerciement vaut mieux, dans son idée, que les plus belles paroles dont j'aurois pu l'accompagner, si j'avois voulu remercier en paroles.

Je n'ai pas rejeté avec dédain un don qui m'étoit fait par un homme mal famé, quoique je susse très-bien que ce don ne m'étoit pas offert par un motif de bienfaisance, mais

Vie de Confucius

uniquement par ostentation & par orgueil. Ne l'avoir pas renvoyé avec mépris, c'est plus que d'avoir témoigné ma reconnaissance par des discours que mon cœur & la vérité auroient également démentis. Je n'ai rien gardé de ce qu'il m'a donné pour mon usage propre, mais j'ai distribué le tout à ceux qui avoient un plus grand besoin que moi d'un pareil recours. En me conduisant ainsi, je lui ai insinué comment il devoit se conduire lui-même, & l'usage qu'il devoit faire de ses richesses : y a-t-il là du mépris ?

— La moindre parole qui sort de la bouche de notre Maître, repliquèrent les disciples, est un trait de lumière qui pénètre dans notre entendement, pour l'éclairer sur ce qu'il ne comprenoit pas. Nous serons plus réservés désormais à donner carrière aux soupçons.

S'ils lui tinrent parole sur ce dernier article, on peut dire que ce ne fut que dans les cas où ils ne le virent pas s'écarter du chemin battu & des sentiers qu'ils connoissoient eux-mêmes : mais toutes les fois que, dans ses discours ou dans ses actions, ils le voyoient hors de la voie tracée, ils en étoient en souci, & dans une espece de doute qu'il ne se fût égaré : Quelques exemples suffiront pour le prouver.

Un des jours destinés à l'exercice de la fleche, ils étoient sortis de la ville, & s'étoient rendus au parc du Roi pour tirer au but, & essayer, par occasion, de percer quelque bête fauve. Les paysans des environs, les oisifs, & quelques ^{p.118} curieux qui les avoient suivis, s'assemblerent bientôt pour être témoins de ce qu'on alloit faire. La foule devint si grande, qu'elle forma comme deux murailles, entre lesquelles les athlètes se trouverent enfermés. *Koung-tsée* en parut indigné ; & adressant la parole à *Tsée-lou* :

— Allez, lui dit-il ; allez dissiper tout ce monde ; il est honteux pour nous d'avoir de pareils spectateurs.

Il faut savoir que ce *Tsée-lou* étoit guerrier de profession, & passoit dans

Vie de Confucius

tout le pays pour être un brave. Il obéit à son Maître, & mettant le sabre à la main, comme s'il eût été commandé pour quelque expédition militaire, il ecarta bien vite tous les importuns.

Cependant, comme il n'étoit pas moins habile dans l'art de lancer un trait, que dans celui de manier un sabre, il n'auroit pas été fâché que la multitude eût pu rendre justice à son adresse. Les autres disciples de *Koung-tsée*, quoique moins exercés que *Tsée-lou*, & fort inférieurs à lui dans la partie de l'escrime, auroient pareillement été bien aises de donner des preuves de leur savoir-faire en ce genre, afin de persuader à un certain public, que les armes entre leurs mains pouvoient figurer aussi-bien que les livres. Avec de pareils sentimens, il étoit tout naturel qu'ils désapprouvassent le peu de complaisance de leur Maître. Ils s'en expliquèrent avec lui de maniere à lui faire entendre qu'ils regardoient ce qui venait de se passer comme un trait d'humeur de sa part, qui ne manqueroit pas de nuire à sa réputation. *Koung-tsée* ne laissa pas échapper, sans en profiter, une si belle occasion de les instruire.

— Puisque vous croyez, leur dit-il, que ces gens pourroient penser que j'ai montré de l'humeur en ne voulant pas les avoir pour témoins de notre exercice, il est bon de les détromper. Ils nous observent encore de loin ; en attendant que nous commencions, allez à eux, & dites-leur, de ma ^{p.119} part, que ce que j'en ai fait n'est nullement par humeur ou par impatience, encore moins dans le dessein de les offenser, mais pour leur apprendre leur devoir & pour m'acquitter du mien. L'exercice militaire est une représentation de ce qui se pratique quand on a à combattre l'ennemi. Dans le tems du combat, il n'y a point de spectateurs oisifs pour juger des coups ; chacun y est occupé. Demandez-leur quelle auroit été leur occupation. Ils n'avoient ni arcs, ni fleches, ni aucune autre sorte d'armes pour attaquer ou pour se défendre ; qu'auroient-ils fait là ?

Vie de Confucius

Secondement, il est défendu à quiconque d'entrer dans le parc royal sans en avoir obtenu la permission : qui leur avoit permis d'y entrer ?

En troisieme lieu, les hommes de travail, artisans, laboureurs & autres, ne doivent pas employer leur tems inutilement ; tous les momens qu'ils perdent dans l'oisiveté, sont autant de petits vols qu'ils font à leurs familles & au public. Qu'importe à ceux de cet etat, qu'on manie les armes bien ou mal, maussadement ou avec grace ? Ils ne peuvent s'y intéresser qu'autant qu'ils sont déjà dégoûtés de leurs professions ; ils ne peuvent y prendre goût qu'autant qu'ils ressemblent déjà aux libertins & aux hommes sans aveu. Les hommes sans aveu & les libertins, doivent ignorer l'usage des armes. S'ils en sont instruits, la tranquillité publique en souffre, & il y a à craindre quelque révolution, ou tout au moins des troubles dans l'Etat. Demandez-leur s'ils veulent être mis au nombre des gens sans aveu & des libertins, ou s'ils ont intention de nuire à leur patrie. Très-certainement ils vous répondront que non, & me sauront gré d'avoir empêché qu'ils ne s'affichassent, en quelque sorte, pour tels, en les ecartant ^{p.120} d'un lieu où ils n'avoient que faire, & où ils ne devoient pas se trouver.

Après ces mots, il se tut ; & l'un de ses disciples s'étant détaché, s'avança vers ces hommes désœuvrés qui etoient assemblés en foule, & leur répéta exactement tout ce que *Koung-tsée* venoit de dire. Ceux-ci l'écoutèrent avec attention, & à peine eut-il cessé de parler, que, pour toute réponse, ils profiterent de la leçon, en se retirant à petit bruit. Nos champions furent libres de commencer leurs exercices hors de la vue des importuns.

Koung-tsée, qui etoit attentif à tout, ne put s'empêcher d'admirer une docilité si générale dans cette classe d'hommes qui occupe le dernier rang dans la Société.

Vie de Confucius

— Hélas ! dit-il en soupirant, l'homme n'a besoin que d'être instruit pour devenir bon. S'il s'égare, c'est souvent faute de guides, & plus souvent encore, parce qu'il en a de mauvais. Donnons-nous la peine de l'instruire, ôtons-lui les mauvais guides, faisons marcher devant lui la raison, & il la suivra avec confiance & une entière sécurité. Ce qui vient de se passer sous nos yeux en est pour moi une des preuves les plus convaincantes.

Dans une autre occasion, nos Philosophes avoient poussé le terme de leur promenade, jusqu'au bourg qu'on appelloit alors *Ou-yu*, ainsi nommé, parce que c'étoit là où l'on exerçoit les danses qui avoient lieu lors des sacrifices que l'on offroit pour obtenir la pluie. Quand ils furent à la vue du Bourg, *Koung-tsée* proposa à ses Disciples d'y entrer, pour voir de leurs propres yeux ce que c'étoit que ces danses, & comment on les exerçoit. Cette proposition les déconcerta ; ils se regarderent l'un l'autre, & personne n'osa répondre. *Fan-tché* plus ^{p.121} hardi que les autres, prit enfin la parole & dit :

— Maître, puisque les autres n'osent parler, je prends la liberté d'être leur interprete, & de vous faire quelques questions. En y répondant, vous répondrez à ce qu'ils voudroient dire, & tous leurs doutes seront dissipés.

Que doit faire celui qui veut être vertueux & sage, qui veut jouir de la réputation d'être tel, si elle lui est due, & qui veut éviter tout ce qui pourroit servir de matiere à fonder des soupçons peu favorables ou désavantageux ?

Après avoir rêvé un moment, *Koung-tsée* lui répondit ainsi :

— Vous demandez bien des choses en peu de mots. Je devine le motif de vos interrogations. Ce motif est très-louable en lui-même, & ne peut avoir sa source que dans un cœur déjà échauffé par l'amour de la vertu. Je vais répondre à tout ce que vous venez de proposer, & je tâcherai de le faire d'une

Vie de Confucius

maniere conforme à vos intentions, & à ce qu'attendent de moi ceux dont vous vous faites l'interprete. Faites le bien en tout tems, en tout lieu, dans toutes les circonstances où vous pourrez le faire ; vous serez, n'en doutez pas, vertueux & sage.

Faites le bien pour lui-même, sans aucun motif d'intérêt propre, on vous rendra la justice que vous méritez, & vous jouerez, sans contredit, de la réputation de vertu & de sagesse, qui se fait d'elle-même en faveur de ceux qui se conduisent ainsi sans paroître l'ambitionner.

Soyez sévere envers vous-même, quand il s'agira de vos propres défauts, mais indulgent envers les défauts des autres ; ne dites jamais du mal de personne, & ne faites point cas du mal qu'on pourra dire de vous ; gardez-vous bien sur-tout de rechercher où de mépriser l'approbation des hommes ; mais recevez les louanges & le mépris avec une égale tranquillité.

p.122 Si vous ne contentez pas tout le monde, personne du moins ne vous haïra.

Conduisez-vous toujours comme si vous n'aviez ni famille, ni parens, ni amis, & même comme si vous n'aviez ni chair, ni os, & que vous soyez sans corps ; vous ôterez tout lieu à la défiance & aux soupçons. Je n'ai pas d'autres réponses à vous faire pour le présent. Allons à *Ou-yu*, il suffit que deux ou trois d'entre vous me suivent : à mon retour, je dirai aux autres de quoi il s'agit.

En finissant ces derniers mots, il s'avance vers le Bourg, y entre, & se rend en droiture dans l'endroit particulier où l'on exerçoit les danses ; il y vit tout ce qui s'y pratiquoit, & en fut sensiblement affligé. De retour auprès de ses Disciples, il leur rendit compte de ce qu'il avoir vu, & s'exprima à-peu-près ainsi :

— Ô que les tems sont changés ! la race des *Tcheou* est encore sur le trône & la plupart des usages établis par *Ouen-ouang* &

Vie de Confucius

Tcheou-koung sont déjà presque entièrement abolis, Quelle enorme différence en particulier, entre les anciennes danses, & celles qu'on exerce aujourd'hui ! les premières excitoient les hommes à la vertu, tout y étoit décent, grave & majestueux. La manière dont les danseurs s'agitoient, se courboient & se relevoient, avançoient & reculoient, se tournoient à droite ou à gauche, regardoient le Nord ou le Midi, l'Orient ou l'Occident, le Ciel ou la Terre, tous leurs gestes, toutes leurs attitudes alloient au cœur par les yeux, & y gravoient l'empreinte des sentimens honnêtes qu'on avoit dessein d'inspirer ; celles d'aujourd'hui, au contraire, sont de pures grimaces qui n'ont aucun objet réel. Les gestes & les attitudes des danseurs n'expriment que l'indécence ou la lubricité. Le Sage doit les voir une fois ; & il suffit qu'il les ait vues une seule fois ^{p.123} pour pouvoir les apprécier ce qu'elles valent, & être en droit d'en parler avec mépris. Ô *Ouen-ouang* ! ô *Tcheou-koung* ! à quel Prince de votre illustre sang est-il réservé de faire revivre toutes vos sages institutions ?

Après ce court exposé, on concevra sans peine pourquoi les Disciples de *Koung-tsée* furent surpris que leur Maître voulut les conduire dans un lieu où l'on exerçoit des danses si contraires aux bonnes mœurs, & témoignèrent quelque répugnance à l'y suivre. Ce lieu d'ailleurs passoit pour être le rendez-vous des oisifs qui aimoient le spectacle des mimes, & des libertins qui faisoient leurs délices des bouffonneries & des obscénités. *Koung-tsée* ne l'ignoroit pas ; mais parce qu'il savoit aussi que ceux qui se donnent publiquement pour des hommes qui cultivent la Sagesse, n'ont pas toujours l'amour de la sagesse pour motif de leurs actions & de leur conduite, & sont plus contents de passer pour vertueux que d'être vertueux en effet, il voulut prouver par l'exemple frappant de sa propre conduite, qu'il est des circonstances, où celui qui est véritablement sage, peut se mettre au-dessus des regles ordinaires, s'il en résulte un avantage réel ou pour soi-même, ou pour les autres ; il

Vie de Confucius

voulut leur apprendre encore que c'est s'écarter de la règle immuable du juste milieu, que de faire dépendre de l'opinion des hommes la moralité de ses actions.

— Il est du bon ordre, leur disoit-il quelquefois, d'avoir égard au préjugé commun ; mais il ne faut pas s'y conformer en tout : il est des cas où l'on peut & l'on doit même le heurter de front.

Chaque circonstance particulière lui fournissoit un sujet particulier d'instruction. Si ces instructions ne tendoient pas toujours directement à développer quelque point essentiel, qui eût un rapport immédiat à la doctrine ou aux mœurs, elles étoient du moins à la portée du grand nombre, & d'une pratique ^{p.124} toujours utile. Les traits minutieux que je vais rapporter, d'après les Historiens chinois, serviront de preuve à ce que j'avance.

Il étoit dans une maison de plaisance avec *Tsée-lou*, celui de ses disciples qui suivoit la profession des armes, & avec quelques autres encore ; un villageois des environs, ayant su que nos Sages étoient dans son quartier, crut qu'il étoit de son devoir de leur offrir quelques rafraîchissemens : deux ou trois gâteaux faits d'une farine grossière, & qui n'étoient qu'à demi cuits, auxquels il joignit quelques fruits de la saison, furent ce qu'il trouva de mieux dans sa grange. Il mit le tout dans un vase de simple terre, & alla le présenter à *Koung-tsée*.

— Je souhaiterois, lui dit-il en l'abordant, que ce que je vous offre pût vous faire plaisir. Si j'avois quelque chose de meilleur, je vous l'offrierois d'aussi bon cœur.

Koung-tsée s'inclina profondément, reçut à deux mains ce qu'on lui offroit, avec le même respect qu'il eût reçu un don des propres mains de son Roi ; & se tournant vers ses disciples, il leur recommanda de réserver ces mets pour être offerts à la salle des Ancêtres, puis remercia son bienfaiteur, & le renvoya.

Vie de Confucius

— Maître, dit *Tsée-lou*, vous êtes vraiment admirable ! vous nous inculquez sans cesse qu'il faut offrir aux Ancêtres ce qu'on a de meilleur & de plus précieux, & vous réservez pour leur être offerts de vils gâteaux d'une mauvaise farine, séchés au feu plutôt que cuits, quelques fruits déjà passés, & le tout dans un vase de la terre la plus grossière : comment accorder ce que vous faites avec ce que vous nous avez si souvent dit ?

— Ce que je fais, répondit *Koung-tsée*, s'accorde très-bien avec ce que j'ai dit. Il y a long-tems que je n'avois rien eu de meilleur ni de si précieux, que ce qu'on m'a offert aujourd'hui, & je le réserve pour l'offrir aux Ancêtres. Ce qui ^{p.125} rend une offrande agréable à ceux dont nous tenons la vie, n'est pas ce qu'elle vaut en elle-même, mais l'intention avec laquelle on la fait. Cet homme que vous avez vu si empressé à me témoigner sa bonne volonté, m'a offert du meilleur cœur, ce qu'il avoit à sa disposition de plus précieux ; j'offrirai de même à mes Ancêtres, dans le même esprit & avec la même bonne volonté, ce dont je fais plus de cas que des mets les plus exquis, les mieux apprêtés, & du plus haut prix. Cela ne s'accorde-t-il pas avec ce que je vous ai dit tant de fois, & que vous avez si bien retenu ?

— Le Maître a raison, répondit *Tsée-lou*, & je ferai mon profit de ce qu'il vient de dire.

Ce même *Tsée-lou*, que j'ai déjà fait connaître comme exerçant la profession des armes, étoit le moins instruit de tous les disciples de *Koung-tsée* mais il étoit d'une candeur & d'une droiture qui le rendoient cher à son Maître, & qui le mettoient en droit de lui dire avec franchise tout ce qui lui passoit par l'esprit. Il profitoit souvent de cette espece de droit, en mettant sa complaisance à l'épreuve, & en l'exerçant de plus d'une maniere. Du reste, il étoit très-attentif à écouter tout ce qui avoit rapport à la morale & aux regles de conduite dans les différens emplois de la vie civile ; mais il s'ennuyoit quand on parloit de science, & il lui

Vie de Confucius

arrivoit quelquefois de ne pas dissimuler son ennui, en faisant des interrogations hors de propos, ou en proposant d'aller à la promenade quand le tems étoit beau. *Koung-tsée* écoutoit patiemment ses interrogations & y répondoit avec bonté. Il le suivoit à la promenade, lorsqu'il lui proposoit d'y aller. Un jour qu'il dissertoit sur un point important, qui concernoit l'ancien rit, & que ceux qui l'écoutoient, prêtoient la plus grande attention à chaque parole qui ^{p.126} sortoit de sa bouche, *Tsée-lou* l'interrompit tout-à-coup pour lui dire que le ciel étoit pur & serein, que l'air n'étoit agité par aucun souffle de vent, & qu'il feroit bien de profiter de la circonstance pour aller faire quelques tours de promenade aux environs de la ville. *Koung-tsée* sourit ; & sans donner la moindre marque d'impatience :

— Je le veux bien, lui répondit-il, puisque cela vous fait plaisir ;

& sur le champ il se leva de son siège, & se mit en marche à la suite de *Tsée-lou*, & suivi lui-même de deux ou trois autres. Quand il fut à la porte du logis, il se tourna vers sa petite troupe, & lui demanda si elle avoit eu soin de se munir de quelques parapluies :

— Car, ajouta-t-il, nous courons grand risque d'être bien trempés.

Ses disciples, qui voyoient un ciel sans nuages & des plus sereins qu'ils eussent vu depuis bien des jours, se regarderent l'un l'autre, & répondirent qu'ils alloient prendre des parasols.

— *Non*, dit *Koung-tsée*, *prenez des parapluies*.

Ils obéirent, & continuerent leur route. A peine furent-ils sortis de la ville, qu'ils entendirent le tonnerre gronder au loin, & qu'ils virent les nuages s'assembler sur leurs têtes. Quelques momens après, ces nuages se déchargèrent en pluie, & en une pluie des plus abondantes. Cet événement, prévu par *Koung-tsée* lorsqu'il y avoit le moins d'apparence qu'il dût avoir lieu, déconcerta ses disciples ; ils en furent dans une surprise extrême, & ne savoient que penser de celui qui avoit ainsi lu dans l'avenir.

Vie de Confucius

— Maître, lui dit *Tsée-lou*, quelque esprit vous avoit-il révélé qu'il devoit pleuvoir aujourd'hui, ou l'avez-vous deviné de vous-même ? Je voudrois bien qu'il fût en mon pouvoir d'acquérir un pareil secret. p.127

— Les Esprits ne m'ont rien révélé, répondit *Koung-tsée* en souriant ; & je n'ai point deviné qu'il devoit pleuvoir aujourd'hui ; mais je l'ai conclu de ces deux vers du *Ché-king* :

Yué ly yu pi :

Pei pang to yu.

Quand la lune se lève dans la constellation *pi*, on peut s'attendre à une grande pluie ¹. Cette nuit passée j'ai vu la lune dans la constellation *pi*, pouvais-je douter qu'il n'y eût aujourd'hui de la pluie ? Voilà tout mon secret : vous en savez à présent autant que moi.

Cette réponse satisfit tous ceux qui étoient présens ; mais elle fit dans l'esprit de *Yen-hoei* une impression des plus profondes ; il en redoubla de vénération pour la vertu de son Maître, & se proposa, plus fortement qu'il n'avoit encore fait, de le prendre pour modele en tout. Il poussa si loin l'imitation, que lorsqu'il marchoit de compagnie avec lui, il ne faisoit qu'autant de pas qu'il lui en voyoit faire, et affectoit de ne mettre les pieds que sur les vestiges des siens. Cette affectation parut puérile & même ridicule aux yeux de ses compagnons, qui en firent des railleries entre eux, & le firent remarquer à *Koung-tsée*. Ils étoient allés ensemble à quelque distance de la ville, du côté du nord-est ; les eaux des deux rivières *Tchou* & *Sée* s'étoient jointes, & avoient inondé les environs peu de jours auparavant. Elles laisserent, en se retirant, la terre couverte d'un limon, sur lequel on ne pouvoit marcher sans quelque danger de tomber : ce fut à cette occasion que *Koung-tsée*, s'étant arrêté pour examiner jusqu'où l'inondation s'étoit étendue, on l'avertit de

¹ La constellation chinoise *pi* contient deux principales étoiles, dont l'une est à la tête d'Andromède, & l'autre à l'extrémité de l'aile australe de Pégase. Lorsque la lune passe sous cette constellation, c'est un signe évident de pluie, suivant les paroles du *Ché-king*,

Vie de Confucius

l'attention scrupuleuse avec laquelle son ^{p.128} cher *Yen-hoei* marchait sur ses traces.

— Ce que vous voulez me faire appercevoir, répondit *Koung-tsée*, je l'ai déjà aperçu de moi-même. Laissez agir *Yen-hoei* à sa manière ; ce qu'il fait n'est pas d'un enfant, & il est plus avancé dans le chemin qui conduit à la sagesse, que vous ne le croyez. S'il tâche aujourd'hui de m'inciter d'une façon qui vous paroît puérile, & en des choses auxquelles il devrait, ce vous semble, ne pas même faire attention, c'est qu'il n'a plus à m'imiter dans ce qui est essentiel ; il a déjà pris de moi tout le bon qu'il a pu y trouver, & se l'est rendu propre. C'est mon affaire à présent de lui fournir des modèles plus parfaits que ceux sur lesquels il s'est formé. Soyez tranquilles sur son compte.

Ces paroles, dites du ton le plus grave, leur fermerent la bouche à tous, & leur ôtèrent l'envie de gloser désormais sur la conduite d'un homme dont leur Maître commun faisoit tant de cas, qu'il auroit cru manquer à ce qu'il lui devoit, s'il n'avoit pas profité de toutes les occasions pour faire son éloge. L'estime qu'il avoit conçue de lui, tenoit en quelque sorte de la vénération ; & comme il le voyoit tous les jours, & étoit, pour ainsi dire, le dépositaire de ses plus secrettes pensées, il savoit mieux que personne, à quel haut degré de vertu, il étoit déjà parvenu, & jusqu'où il pouvoit parvenir encore : aussi n'oubliat-il rien pour tâcher de le former jusques dans les plus petites choses. Il l'employoit à tout ; il se déchargeoit sur lui de tout ; il avoit en lui une entière confiance. Un jour qu'il étoit plus fatigué qu'à l'ordinaire, & que, pour se distraire, il s'amusoit à jouer du *chê* dans le salon qui étoit immédiatement après la cour d'entrée, on vint lui annoncer qu'un nommé *Jou-pei* souhaitoit d'avoir un entretien avec lui, pour s'instruire de ^{p.129} quelques articles relatifs au cérémonial.

que *Koung-tsée* cita à ses disciples.

Vie de Confucius

— Je ne saurois le voir, dit *Koung-tsée*. Allez-y, *Yen-hoei* ; allez lui faire mes excuses. Que lui direz-vous ?

— Je lui dirai, répondit *Yen-hoei*, que vous jouez actuellement du *chê* pour vous récréer & vous délasser de vos fatigues d'aujourd'hui, qui n'ont pas été petites. J'ajouterai qu'on ne sauroit, sans une grande indiscretion, interrompre votre amusement pour vous engager à parler de choses sérieuses, & qui même demandent quelque contention d'esprit.

— Allez, repliqua *Koung-tsée* ; faites comme vous l'entendrez, je m'en repose sur vous.

O l'homme candide ! continua-t-il à voix basse. Il ne sauroit dire les choses autrement qu'elles ne sont : voilà la vraie vertu.

Puis il entonna à pleine voix une Ode du *Ché-king*, en y joignant l'accompagnement du *chê*.

— Pourquoi poussez-vous ainsi votre voix, lui dit *Tseng-tsée*, qui venoit lui demander aussi s'il falloit laisser entrer *Jou-pei* ? Si vous ne voulez pas l'admettre, & qu'on lui dise que vous êtes absent ou incommodé, il n'en croira rien, & s'offensera peut-être de ce qu'on lui dira.

— Soyez tranquille, répondit *Koung-tsée* ; *Jou-pei* ne s'offensera point de ce qu'on lui dira ; & ce n'est qu'afin qu'il ajoute une foi entière aux paroles de *Yen-hoei*, que je chante ainsi fort. *Yen-hoei* va lui dire que je ne saurois le voir, parce que je suis actuellement occupé de Musique ; il n'en doutera point quand il m'aura entendu lui-même.

Après ces mots, il reprit son chant, & le continua jusqu'au retour de *Yen-hoei*, de maniere qu'on pût l'entendre de loin.

Dans ce siècle de corruption, où les anciens usages étoient presque tous abolis ou altérés, on avoit conservé encore celui d'aller prier & offrir des sacrifices sur les montagnes. Pour s'acquitter de ce pieux devoir,

Vie de Confucius

Koung-tsée se transporta sur la ^{p.130} montagne *Noung-chan*, suivi seulement de *Tsée-lou*, de *Tsée-koung* & de *Yen-hoei*. Après avoir fait ce pour quoi il y étoit allé, il s'arrêta quelque tems à considérer le pays au loin ; & portant sa vue alternativement vers les quatre points cardinaux du monde, il leva les yeux au ciel, poussa un profond soupir, & descendit de la montagne, portant sur son visage & dans toute contenance, les signes d'une vive douleur. Ses disciples le remarquèrent avec surprise ; & *Tsée-lou*, ennuyé du silence qu'on avoit gardé le long du chemin en descendant, le rompit le premier par ces paroles :

— Notre Maître paroît fortement affecté de quelque pensée chagrinante. Craindroit-il de nous faire part de ce qui l'affecte ainsi ? Si nous ne pouvons pas dissiper entièrement sa peine, nous tâcherons du moins de la lui adoucir.

— Je n'ai aucun sujet particulier de chagrin ou de peine, répondit *Koung-tsée* ; ce qui m'affecte devrait vous affecter aussi ; vous devez être affligés de ce qui m'afflige. En regardant du haut de la montagne les quatre parties du monde, je me suis représenté les peuples qui nous environnent, occupés à se tendre des pièges, à se nuire mutuellement, à s'entre-détruire les uns les autres, & sur le point de venir fondre sur nous pour tâcher de nous détruire aussi ; cela ne suffit-il pas pour inspirer de la tristesse ? Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est de ne pouvoir remédier aux maux présents, ni détourner les maux à venir. Voyons ensemble, cherchons si nous ne trouverions pas quelque moyen d'en venir à bout. *Tsée-lou*, parlez le premier ; dites-moi quelles sont là-dessus vos vues.

Après avoir rêvé quelques momens, *Tsée-lou* répondit :

— Je pense que j'en viendrois aisément à bout au moyen d'une bonne armée qu'on me donneroit à commander. Avant de me mettre en campagne, j'assemblerois en particulier les différens

Vie de Confucius

p.131 corps dont elle seroit composée ; je les exercerois séparément ; je leur assignerois la place qu'ils doivent occuper dans la réunion générale, & je les menerois droit à l'ennemi. Quand nous serions en présence, je ferois déployer les drapeaux & les etendards, & je voudrois que ces drapeaux & ces etendards fussent tels, qu'ils répandissent un éclat semblable à celui dont brillent le soleil & la lune. Je ferois battre sur les tambours & sur les instrumens d'airain, & je voudrois que le bruit de ces instrumens & de ces tambours, fût égal au bruit du tonnerre, lorsqu'il gronde avec fracas : alors je donnerois tête baissée contre tout ce que j'aurais en face. Il n'est pas douteux que je ne renversasse une partie de ceux qui s'opposeroient à moi, tandis que l'autre précipiterait sa suite pour aller cacher sa honte jusqu'à mille lys au-delà de nos frontieres. Pour ce qui est de ceux qui seraient tombés vivans en mon pouvoir, je ferois couper la tête aux principaux d'entre eux ; & toutes ces têtes coupées, je les exposerois publiquement pour servir d'épouvantail aux méchans, & d'exemple à tous ceux qui seraient tentés de le devenir. Après ma victoire, je me retirerois dans ma Capitale, si j'étois Roi, & je me servirois de mes deux compagnons que voilà, pour faire observer les loix, & revivre les anciens usages. Voilà tout ce que je crois pouvoir faire pour ramener le bon ordre.

Koung-tsée, sans approuver ni désapprouver ce qu'il venait d'entendre, ne répondit que par ces mots :

— Vous êtes un brave.

— Pour moi, dit *Tsée-koung*, je m'y prendrais tout autrement. Les Royaumes de *Tsi* & de *Tchou* sont prêts à en venir à une rupture ouverte ; les hostilités de part & d'autre commencent déjà sur les frontieres ; on assemble des troupes de tous côtés ; les Royaumes voisins se disposent à tout événement ; p.132 je me sens en état de leur faire mettre bas

Vie de Confucius

les armes, & de les engager à vivre en paix. J'attendrois pour cela que les armées déjà formées & en campagne, fussent en présence & sur le point d'en venir aux mains ; alors, revêtu de mes habits de deuil, je me présenterois entre ces deux armées, je supplerois les Chefs d'avoir la bonté de faire faire silence, de me laisser parler, & d'écouter avec attention. Ayant obtenu ces trois points, je ferois un discours des plus pathétiques, dans lequel je développerois tous les avantages de la paix & tous les inconvéniens de la guerre. Je ferois un détail circonstancié des douceurs que goûtent ceux qui, dans le sein de leurs familles & parmi leurs concitoyens, ne s'occupent que du soin de remplir leurs obligations respectives ; & je finirois par l'énumération des maux dont sont accablés ceux qui, par ambition ou par esprit de libertinage, prennent les armes, s'écartent de leurs devoirs, & se laissent entraîner au torrent des mauvais exemples & de leurs passions. Je leur mettrois devant les yeux l'ignominie & la mort, ainsi que les malheurs qui fondroient infailliblement sur leurs femmes, leurs enfans & toutes leurs races. Il n'est pas douteux que touchés de mon discours, ils ne missent bas les armes, & ne retournassent chacun dans son pays pour y vivre selon ses loix & en bons citoyens ; & si j'étais Roi, je me servirois de *Tsée-lou* pour régler dans mes Etats tout ce qui à rapport au militaire, & de *Yen-hoei* pour présider à tout ce qui concerne le civil : celui-ci rétablirait l'ordre dans toutes les conditions, & *Tsée-lou* le feroit observer. Je n'en sais pas davantage.

— Vous êtes éloquent, répondit *Koung-tsée*.

Yen-hoei gardoit le silence, & n'osoit, par modestie, dire ce qu'il pensoit.

— Parlez, lui dit *Koung-tsée* ; n'ayez pas honte de nous développer vos idées. Que pourroit-on faire, pour ^{p.133} remédier

Vie de Confucius

aux maux que nous ressentons, & pour prévenir ceux dont nous sommes menacés. Expliquez-vous en toute liberté.

— Je ne suis pas assez habile ; répondit modestement *Yen-hoei*, pour oser me flatter de proposer quelque chose de mieux que ce que vous venez d'entendre de la bouche de mes deux compagnons. Si par le secours des Lettres ou des Armes on n'obtient pas la fin qu'on se propose, à quoi donc pourroit-on recourir ? Ce que j'imagine est tout l'opposé de ce qu'ils ont dit ; me convient-il de les contredire ? Profiter des avis des autres, est ce qu'il y a de mieux à faire pour moi. Donner moi-même des avis, ce seroit orgueil de ma part. Souffrez, je vous prie, que je persiste dans mon silence.

— Non, lui dit *Koung-tsée*, je veux que vous parliez à votre tour. Ce n'est pas contredire quelqu'un, que de ne pas penser comme lui. *Tsée-lou* & *Tsée-koung* ont dit naturellement ce qu'ils pensoient ; faites-en de même, je le veux.

— Vous obéir, répliqua modestement *Yen-hoei*, est le premier de mes devoirs ; & puisque vous m'ordonnez de parler, je vais vous ouvrir mon cœur, & vous manifester tout ce qui s'y passe, sans le moindre déguisement.

Si j'avois quelque souhait à former pour pouvoir travailler efficacement à faire rentrer les hommes dans leurs devoirs, ce ne seroit pas celui d'être Roi ; mes vues ne portent pas si haut que celles de mes compagnons. Je desirerois seulement de jouir du précieux avantage de vivre sous un Roi qui fût en même tems vertueux & éclairé ; je souhaiterois que ce Roi vertueux & éclairé jettât les yeux sur moi pour tirer parti de mes faibles talens, & m'engager à concourir avec lui à la bonne administration du Royaume. p.134

Vie de Confucius

Les plantes *hiun* & *yeou* ¹, lui dirois-je, ne sauroient croître dans un même champ, *Yao* ² & *Kié*, ne pouvoient pas, eussent-ils vécu dans le même tems, gouverner l'Empire ensemble. Commençons donc par écarter loin de nous les flatteurs & les vicieux, & substituons-leur des hommes sinceres & pleins de vertu ; chargeons ces hommes vertueux, & sincères, d'instruire le peuple, ou par eux-mêmes ou par leurs agens, des cinq devoirs capitaux ³, & de lui apprendre à les remplir. Après que nous aurons obtenu ce grand article, n'ayant plus d'ennemis à craindre, nous n'aurons pas besoin d'avoir des troupes sur pied, ni de fortifier nos Villes par des remparts & par des fossés. Nous semerons dans nos fossés ; les matériaux de nos remparts serviront pour elever des edifices à l'usage des citoyens ; & les armes seront employées à faire des instrumens ruraux. La science militaire & la valeur de *Tsée-lou*, nous devenant inutiles, je lui conseillerois de ne plus penser aux exploits militaires, & de s'en tenir à la pratique exacte & constante de toutes les vertus civiles. N'ayant pas besoin d'user d'artifice pour persuader de faire le bien & d'éviter le mal, puisque tout le monde s'y ^{p.135} portera de soi-même, l'art de *Tsée-koung* nous sera pareillement inutiles, & je lui conseillerai de ne plus s'occuper de l'éloquence, & de se contenter de persuader par son exemple ce qu'il auroit envie de persuader. par ses discours. Voilà, dans toute la simplicité de mon cœur, ce qui me paroît le plus propre à procurer aux

¹ La plante *hiun*, disent les Chinois, est l'une des plus odorantes qu'on connaisse ; & la plante *yeou* est l'une des plus fetides. Je n'en trouve ni la description, ni la figure ; ainsi je ne saurois les designer. Ces deux plantes, ajoutent les Chinois, ne sauroient croître au voisinage l'une de l'autre.

² *Yao*, le plus sage des Empereurs Chinois, avoit associé à l'Empire le sage *Chun* ; il n'eût pas associé de même quelqu'un qui eût ressemblé à *Kié*, qui étoit un monstre d'irréligion & de débauche, & qui fut le dernier des Empereurs de la race du grand *Yu*. Il perdit l'Empire & la vie l'an avant J.C. 1767.

³ Les cinq devoirs capitaux font les *ou-lun*, c'est-à-dire *jin*, l'humanité, la bienfaisance, &c. ; *y*, la justice ; *ly*, l'amour de l'ordre, des usages, des cérémonies, &c. ; *tché*, la droiture, &c. ; *sin*, la fidélité, la bonne-foi, &c.

Vie de Confucius

hommes le plus grand bonheur dont ils puissent jouir. Si j'ai mal dit, je prie notre Maître de me redresser.

— Vous êtes un Sage, répondit *Koung-tsée*.

— Mais enfin, repliqua brusquement *Tsée-lou*, quel est celui de nous trois qui a pris le chemin le plus sûr & le plus court, pour parvenir au terme ? Auquel de nous trois donnez-vous la préférence, & que pensez-vous vous-même ?

— Je pense, répondit froidement *Koung-tsée*, que si ce que vous venez d'entendre de la bouche de *Yen-hoei*, pouvoit avoir lieu, les hommes recouvreroient le bonheur qu'ils ont perdu, & assureroient leur félicité pour la suite, sans être obligés de répandre une goutte de sang, sans dépenser leurs biens, ni nuire aux possessions des autres, & sans perdre leur tems en discours étudiés.

Si cette réponse ne satisfait pas l'amour-propre des deux disciples, elle contribua du moins à les convaincre que leur Maître préféroit la sagesse aux talens ; & que s'il paroissoit quelquefois faire beaucoup de cas de ces derniers, ce n'étoit qu'autant que la première leur servoit de guide. Il le leur insinua encore plus directement dans une occasion où, en leur expliquant le *Chou-king*, il tomba sur le chapitre *Kiun-ché*, dans lequel *Tcheou-koung* exhorte le sage *Ché*, à ne pas se retirer de la Cour, comme il avoit dessein de le faire à raison de son grand âge. *Koung-tsée* étoit alors dans la salle d'étude avec *Tsée-lou*, *Tseng-si*, *Jan-yeou* & *Koung-si-hoa*.

— Que pensez-vous, leur ^{p.136} dit-il, de la modestie de *Tcheou-koung* ? Ce Prince, si habile dans l'art de gouverner les hommes, se défie de son talent ; il en persuadé que si *Kiun-ché* se retire, tout l'Empire en souffrira ; & fait tous ses efforts pour le retenir auprès de sa personne, afin d'être à portée de le consulter, & de profiter de ses lumières & de ses conseils. Il pourroit arriver que quelqu'un des Rois voisins vous prît à son

Vie de Confucius

service ; quels conseils lui donneriez-vous pour le bon gouvernement de ses Etats ?

Tsée-lou dit, sans hésiter, qu'il lui conseilleroit d'avoir toujours de bons corps de troupes sur pied, de faire garder à ces troupes une exacte discipline, de faire ensorte qu'elles ne fussent point à charge aux citoyens, & de tirer parti de ses services pour étendre sa gloire au dehors, & maintenir le bon ordre au-dedans.

Jan-yeou & *Koung-si-hoa*, dirent en général, qu'ils tâcheroient de lui persuader de faire fleurir les sciences, d'inspirer l'amour du devoir, de choisir de bons Mandarins, d'écarter les flatteurs, & autres choses semblables. Le seul *Tseng-si* garda le silence. Après avoir attendu quelque tems, *Koung-tsée* prit lui-même la parole, & dit :

— *Tseng-si* ne dit rien, mais je lis dans ses yeux ce qu'il a au fond de l'ame. Il se conduiroit, comme je me conduirois moi-même, si j'avois l'honneur d'être choisi pour être le conseil d'un Roi ; il verroit les circonstances, & détermineroit ses avis suivant qu'elles l'exigeroient pour le mieux. En attendant, il s'instruiroit en détail de toutes les affaires, & n'oublieroit rien pour se conformer, dans sa conduite particuliere, à toutes les regles que prescrit la Sagesse. Quant à présent, il se contente d'étudier les grands modeles ; & j'ai tout lieu de croire qu'il les egalera un jour, ou tout au moins qu'il en approchera.

Outre la salle d'étude, dans laquelle s'assembloient ceux qui ^{p.137} fréquentoient assiduellement ; outre le cabinet & la bibliotheque, il y avoit encore dans le Gymnase une salle d'honneur, destinée à recevoir les Etrangers & ceux qui venoient seulement pour s'éclaircir de quelque point particulier d'histoire, de morale ou de science, concernant l'Antiquité. Cette salle portoit le nom de *Ting* : aujourd'hui même il y a encore de ces *Ting* dans les Palais des Princes, dans les Hôtels des Grands, & dans les Maisons des personnes en place, ou qui sont au-dessus du commun.

Vie de Confucius

Koung-tsée sortant un jour de son *Ting*, rencontra *Koung-ly* son fils, qui s'y rendoit pour consulter quelqu'un des Livres qui y restoient exposés.

— Hé bien, mon fils, lui dit-il, êtes-vous bien avancé dans l'étude de la Poésie ?

— Je ne m'y adonne pas, répondit *Koung-ly*.

— Si vous n'apprenez pas la Poésie, reprit *Koung-tsée*, si vous ne vous exercez pas à faire des vers, vous ne saurez jamais bien parler.

Koung-ly réfléchit sur ces paroles de son pere, s'appliqua à la Poésie, fit des vers, y réussit passablement : mais il apprit à connoître parfaitement sa Langue, à saisir le vrai sens de chaque mot, & à en faire, dans le discours, une application toujours sûre. Après quelques mois d'exercice, il se présenta à son pere dans le même *Ting*, & lui annonça qu'il savoit tout le mécanisme des vers.

— Je suis en etat, lui dit-il, d'enfermer une pensée entre les limites d'un nombre fixe de mots ; & parmi les différens mots qui semblent dire une même chose, je distingue celui qui exprime le mieux, qui a le plus d'énergie, & qui fait image.

— Vous en savez assez, répondit *Koung-tsée* ; exercez-vous de tems en tems à ce genre d'étude, vous parlerez bien ^{p.138} désormais ; vous ne direz rien d'inutile, & ce que vous direz, exprimera sans équivoque ce que vous voudrez dire.

Avez-vous fait autant de progrès dans l'étude des Cérémonies ?

— Je ne les etudie point encore, répondit *Koung-ly* ; je me contente, quant à présent, de faire tout simplement comme je vois que les autres font.

— Vous avez tort, repliqua *Koung-tsée*, de ne pas vous appliquer à l'étude essentielle des Cérémonies. L'homme qui vit

Vie de Confucius

en société, a des devoirs à remplir envers tout le monde ; il doit rendre à chacun ce qui lui est dû. Le Ciel, les Esprits, les Ancêtres, ne doivent pas être honorés d'une même façon ; il en est ainsi par rapport aux hommes avec qui l'on vit ; on ne doit pas rendre les mêmes honneurs aux citoyens des différens ordres. L'étude des Cérémonies nous apprend comment on doit s'acquitter envers le Ciel, les Esprits & les Ancêtres ; elle nous enseigne à ne pas confondre les rangs.

Koung-ly baissa les yeux, & de ce pas il alla chercher le Livre des Cérémonies, & en fit le principal objet de la plus sérieuse de ses études. Quand il se crut assez instruit, il rendit compte à son père en ces termes :

— J'ai profité de vos avis ; j'ai appris les Cérémonies, & mon entendement s'est ouvert. J'en sais assez pour distinguer ce qu'il convient d'accorder à un chacun, & pour le lui accorder sans affectation. Je peux tenir ma place auprès des Grands comme auprès des Petits, sans paroître flatter les uns, ni dédaigner les autres ; sans m'abaisser ni m'élever plus qu'il ne faut.

— Vous en savez déjà beaucoup, répondit *Koung-tsée* ; mettez en pratique ce que vous savez. Mais ce n'est pas tout encore ; il faut que vous vous instruisiez à fond des anciens rites. Allez jusqu'à leur source, & sondez tous les canaux ^{p.139} qui les ont transmis jusqu'à nous ; c'est le plus sûr moyen de parvenir à la connoissance des hommes, & des devoirs qu'ils ont à remplir, la plus noble & en même tems la plus utile de toutes celles qu'il est en votre pouvoir d'acquérir.

De pareilles leçons ainsi données, suivant les circonstances & comme en passant, étoient comme autant de traits de flamme qui pénétoient jusques dans le fond du cœur, & y laissoient des traces ineffaçables. Il n'en étoit pas de même de celles qu'il donnoit plus généralement & au plus grand nombre, quoiqu'il ne leur enseignât que ce que la raison

Vie de Confucius

epurée dicte à tous ceux qui veulent bien l'écouter. A en juger par les mœurs dominantes d'alors, la Sagesse n'avoit rien moins qu'établi son empire parmi ses contemporains.

— Je ne vous enseigne rien, leur disoit-il sans cesse, que ce que vous apprendriez de vous-même, si vous ne faisiez qu'un légitime usage des facultés de votre esprit. Rien de si naturel, rien de si simple que les principes de cette morale dont je tâche de vous inculquer les salutaires maximes. Tout ce que je vous dis, nos anciens Sages l'ont pratiqué avant nous ; & cette pratique, qui, dans les tems reculés, étoit universellement adoptée, se réduit à l'observation des trois loix fondamentales de relation entre les Souverains & les Sujets, entre les Peres & les Enfans, entre l'Epoux & l'Epouse, & à la pratique exacte des cinq Vertus capitales, qu'il suffit de vous nommer pour vous faire naître l'idée de leur excellence, & de la nécessité de les exercer. C'est l'humanité, c'est-à-dire, cette charité universelle entre tous ceux de notre espece, sans distinction ; c'est la justice, qui donne à chaque individu de l'espece ce qui lui est légitimement dû, sans favoriser l'un plutôt que l'autre : c'est la conformité aux cérémonies & aux usages établis, afin que ceux qui vivent ensemble, aient une même maniere de vivre, ^{p.140} & participent aux mêmes avantages comme aux mêmes incommodités : c'est la droiture, c'est-à-dire, cette rectitude d'esprit & de cœur, qui fait qu'on cherche en tout le vrai, & qu'on le desire, sans vouloir se donner le change à soi-même, ni le donner aux autres ; c'est enfin la sincérité ou la bonne-foi, c'est-à-dire, cette franchise, cette ouverture de cœur, mêlées de confiance, qui excluent toute feinte & tout déguisement, tant dans la conduite que dans le discours. Voilà ce qui a rendu nos premiers Instituteurs respectables pendant leur vie, & ce qui a immortalisé leurs noms après leur mort. Prenons-les pour modeles ; faisons tous nos efforts pour les imiter.

Vie de Confucius

Telle est en substance toute la morale du Philosophe chinois. Le corps de doctrine n'est pas fort étendu, comme l'on voit ; mais il renferme dans sa brièveté tout ce que l'homme, pris civilement, peut & doit pratiquer pour faire son propre bonheur, & pour concourir à celui de la société. On en conviendra peut-être, si l'on veut bien me suivre dans la courte exposition que je vais faire de la manière dont les Chinois eux-mêmes expliquent les maximes de leur Maître : maximes éternelles, disent-ils ; maximes invariables, que la Nature elle-même a gravées dans le cœur de tous les hommes, & qu'il ne faut que leur rappeler pour les ramener tous à leurs devoirs respectifs.

L'homme étant un être raisonnable, & fait pour vivre en société, nulle société sans gouvernement, nul gouvernement sans subordination, nulle subordination sans supériorité : La légitime supériorité, cette supériorité antérieure à l'établissement des conditions, n'est accordée qu'à la naissance ou au mérite. A la naissance, c'est la différence de l'âge qui la donne : au mérite ou, pour mieux dire, au talent, c'est l'art de gagner p.¹⁴¹ les cœurs. Ainsi, le père & la mère regnent naturellement sur les enfants, les aînés sur les cadets ; & dans la réunion des hommes entre eux, celui qui saura gagner ses semblables au point de s'en faire obéir : talent rare, art sublime, qu'on croiroit d'abord ne devoir être que l'apanage d'un petit nombre d'individus privilégiés, & qui l'est cependant de toute l'espèce en général, puisque c'est l'*humanité*, & que l'*humanité* n'est autre chose que l'homme lui-même. Avoir plus d'*humanité* que ses semblables, c'est être plus homme qu'eux ; c'est mériter de leur commander. L'*humanité* (le *jin*), est donc le fondement de tout ; c'est la première, c'est la plus noble de toutes les vertus. Aimer l'homme, c'est avoir de l'*humanité*, c'est avoir le *jin* : (je me sers ici du raisonnement & des propres termes de Confucius). Il faut donc s'aimer soi-même ; il faut aimer les autres. Dans cet amour que l'on doit avoir pour soi & pour les autres, il y a nécessairement une mesure, une différence, une règle immuable, qui assigne à chacun ce qui lui est légitimement dû ; & cette règle, cette différence, cette mesure, c'est la justice (*y*).

Vie de Confucius

L'*humanité* (*jin*) & la justice (*y*) ne sont point arbitraires ; elles sont ce qu'elles sont, indépendamment de notre volonté ; mais pour pouvoir les mettre en pratique, & pour en faire une juste application, il faut qu'il y ait des loix établies ; des usages consacrés, des cérémonies déterminées. L'observation de ces loix, la conformité à ces usages, la pratique de ces cérémonies, sont la troisième de ces vertus capitales, celle qui assigne à chacun ses devoirs particuliers (*ly*) c'est-à-dire, l'*ordre*.

Pour remplir exactement tous ses devoirs, sans troubler l'économie de l'*ordre*, il faut savoir connoître, il faut savoir distinguer, il faut appliquer à propos cette connoissance sûre, ce sage discernement : cette juste application, c'est le *tché*, p.142 ou cette *droiture* d'esprit & de cœur, qui fait qu'on examine tout sans préoccupation, dans le seul dessein de connoître le vrai, & qu'on s'attache à ce vrai pour le faire valoir, ou pour se conduire conformément à ce qu'il indique. L'*humanité*, la *justice*, l'*ordre*, la *droiture* même, peuvent s'égarer à chaque pas ; il leur faut une compagne fidèle, qui ne les abandonne jamais ; il leur faut un rempart contre l'amour-propre, l'intérêt personnel, & toute cette foule d'ennemis qui les attaquent sans cesse. Cette compagne fidèle, ce rempart assuré, c'est la *sincérité* ou la bonne-foi. La *sincérité* donne le prix à nos actions ; elle fait tout leur mérite. Sans la *sincérité*, ce qui paroît vertu n'est qu'hypocrisie ; ce qui brille avec le plus d'éclat, ce qui nous éblouit, n'est qu'une lumière passagère, qui n'attend pour s'éteindre qu'un petit souffle de la plus légère passion.

Ces cinq vertus, comme l'on voit, dérivent l'une de l'autre ; elles se soutiennent mutuellement ; elles forment une chaîne qui lie tous les hommes entre eux, qui fait leur sûreté réciproque, leur joie, leur bonheur, & qu'on ne saurait rompre sans briser en même temps les liens de la société. Tant qu'elles seront en vigueur, tant qu'elles seront respectées, le Monde sera tel qu'il doit être ; les Etats seront sagement gouvernés ; les Rois, soumis aux ordres du Ciel, dont ils tiennent la place sur la terre, auront eux-mêmes des Sujets dociles, qui regarderont comme le plus cher de leurs devoirs, celui qui les oblige à leur obéir & à

Vie de Confucius

les aimer ; les Peres, pleins d'une véritable tendresse pour ceux à qui ils ont donné le jour, auront des enfans reconnoissans, respectueux, attentifs & dociles, qui profiteront des sages instructions qui leur seront données, & qui, par toute leur conduite, seront la consolation, la joie, le bonheur, & comme un surcroît de vie pour ceux dont ils tiennent la leur ; les Chefs de famille, aidés par leurs chastes ^{p.143} Epouses, gouverneront en paix leurs ménages ; sérieusement occupés de leurs devoirs respectifs, le mari & la femme n'empiéteront pas sur les droits l'un de l'autre : le mari, quoique maître absolu, n'exercera qu'un empire plein de douceur sur sa compagne ; il donnera ses ordres, mais il se déchargera sur elle du soin de l'exécution : & la femme, toujours modeste, toujours respectueuse, toujours obéissante, lors même qu'elle commandera, n'aura pas de plus douce satisfaction que celle de faire exécuter les ordres qu'elle aura reçus, & de se conduire en tout suivant les vues & les intentions de celui qu'elle représente. Dans cette vicissitude de biens & de maux, de peines & de plaisirs, de chagrin & de joie, dont cette courte vie est parsemée, ils partageront également les uns & les autres ; ils s'affligeront de concert, ou se réjouiront ensemble. C'est ainsi que, dans toutes les conditions & dans tous les états de la vie, il régnera une harmonie universelle, qui fera revivre les heureux tems de *Yao* & de *Chun*.

En plaçant sous un même point de vue, & en rapportant de suite tout ce que le Philosophe chinois a enseigné de plus essentiel, j'ai exposé son système en entier. Malgré tous ses efforts pour faire prévaloir la vertu, au moyen d'un système si naturel, si simple & si beau, les hommes de son tems étoient presque généralement dépravés ; tous les vices sembloient être réunis pour les porter aux excès de tous les genres. Les Rois armoient les uns contre les autres ; les Grands levoient l'étendard de la révolte contre leurs légitimes Souverains, les Peuples vivoient dans une licence effrénée, & le désordre régnoit par-tout.

L'un des *Tay-fou* du Royaume de *Tsi*, à qui il ne manquoit que le nom de Roi, dont il avoit déjà envahi toute l'autorité, travailloit sourdement à

Vie de Confucius

faire descendre son Maître du ^{p.144} trône pour s'y placer lui-même, & régner en son propre nom. La crainte que le Roi de *Lou* ne mît obstacle à son dessein, l'empêchoit seule de le faire eclater. Le *Lou* etant le Royaume le plus voisin du *Tsi*, pouvoit aisément donner du secours à un Prince opprimé, & le défendre contre l'oppresseur injuste qui voudroit usurper ses Etats ; il falloit ou s'assurer du Roi de *Lou*, ou le mettre hors d'état de rien entreprendre. Le premier moyen parut impraticable au traître *Tay-fou* ; il s'en tint au second, & faisoit déjà ses préparatifs de guerre pour se mettre en etat de l'entreprendre & de réussir. *Koung-tsée* pénétra son projet, ou en fut instruit par quelqu'un de ceux qu'il avoit autrefois connus dans le *Tsi* : il en eut horreur, & craignit en même-tems pour son Prince & pour sa patrie. Il s'en expliqua avec quelqu'un des plus intimes de ses disciples, & leur parla ainsi :

— Nous sommes menacés d'un terrible orage. Le perfide *Tien-tchan*, l'un des *Tay-fou* du *Tsi*, est sur le point de venir fondre sur nous avec toutes les forces du Royaume qu'il veut usurper. Il veut s'asseoir sur le trône de son Souverain ; mais ce ne sera qu'après nous avoir mis nous-mêmes sous le joug. Tous les préparatifs de guerre qu'on lui voit faire sourdement vont être dirigés contre nous. Je connois l'ambition & l'habileté de *Tien-tchan* : que deviendra le Royaume de *Lou* ? Ce Royaume appartient à nos Ancêtres, souffrirons-nous que des étrangers s'en emparent, & foulent insolemment les cendres de ceux à qui nous devons la vie ? Quelqu'un d'entre vous n'aura-t-il pas assez de courage & de talens pour détourner la foudre qui gronde déjà sur nos têtes ?

Tsée-koung s'avança à l'instant vers son Maître, & lui dit :

— Reposez-vous-en sur moi ; je me sens en etat de faire ce que vous souhaitez. Je vole au secours de ma patrie ; vous serez ^{p.145} instruit dans peu de mes succès ou de ma honte. Je serai bien peu fortuné, ou bien mal-adroit, si le Royaume de

Vie de Confucius

Lou n'est pas bientôt à l'abri de tout ce que le perfide *Tien-tchan* pourroit entreprendre contre lui.

— Allez, lui répondit *Koung-tsée* ; la chose presse, ne perdez pas un moment. J'espère que vos promesses ne seront point vaines, & que notre patrie vous fera redevable de son salut.

Ce jour-là même *Tsée-koung* se mit en chemin pour travailler efficacement & en toute diligence à l'exécution du projet qu'il avoit conçu. Il commença par visiter tous les *Tay-fou*, ou grande Seigneurs voisins du *Lou*, qui avoient des vassaux auxquels ils commandoient en Souverains ; il leur persuada qu'il etait de leur intérêt de secourir de toutes leurs forces le Roi leur Souverain, contre lequel on armoit secrètement dans le *Tsi*, il les engagea à se tenir prêts à tout événement, & à se mettre en etat d'une vigoureuse défense le plutôt possible. Il se transporta ensuite dans les différens petits Royaumes ou Principautés feudataires de *Tsi*, en vit, l'un après l'autre, tous les Ministres, & leur fit entendre que, s'ils ne se hâtoient de prévenir *Tien-tchan*, ils seroient bientôt les tristes victimes de l'ambition de ce scélérat. Tous ces Princes n'appercevant rien que de très-vraisemblable dans ce que leur disoit *Tsée-koung*, entrerent aisément dans ses vues ; ils se liguerent entre eux contre celui qu'ils regardoient comme l'ennemi commun. Dans peu tout fut en rumeur dans le Royaume de *Tsi*. On l'attaqua au dehors ; le trouble & les dissensions agiterent le dedans, & le *Tay-fou Tien-tchan* eut à se defendre contre tous.

Content d'avoir si bien réussi, *Tsée-koung* revint auprès de son Maître pour lui rendre compte de la conduite qu'il avoit tenue, & de tout le détail de ce qu'il avoit fait. *Koung-tsée* p.146 l'ecouta avec attention ; & sans l'approuver ni le désapprouver en termes formels, il lui répondit en ces mots :

— Les troubles qui agitent actuellement le *Tsi*, sont la conservation & comme la sauve-garde du Royaume de *Lou*. Si quelqu'un du Royaume de *Tsin* venoit à bout de mettre ainsi le trouble dans le Royaume de *Ou*, le Royaume de *Yue* n'auroit

Vie de Confucius

plus rien à craindre, & penseroit alors à s'agrandir. Votre éloquence a eu du succès, mais elle a été au-delà de ce que j'avois en vue. Je ne pensois qu'à mettre en sûreté ma patrie : les moyens qui l'ont conservée, sont entièrement de vous. Trop parler & trop entreprendre, sont souvent la source de bien des malheurs, qui n'arrivent que long-tems après, & lorsqu'on s'y attend le moins : il n'est plus tems alors d'y remédier. Réfléchissez sur ce que je viens de dire.

Quoique *Koung-tsée* n'eût contribué au salut de sa patrie que de sa bonne volonté, on lui en attribua cependant tout l'honneur. *Ting-koung* ouvrit enfin les yeux sur le mérite d'un tel Sujet, & se résolut à tirer parti de ses services. Il n'ignoroit pas que tout étoit en désordre dans son Royaume, & que, jusques dans sa Capitale même, les loix y étoient sans vigueur. Il n'ignoroit pas que, sous le regne de son prédécesseur, *Koung-tsée*, dans le tems de sa première jeunesse, & n'exerçant encore qu'un emploi subalterne, avoit mis le bon ordre parmi ceux de la ville & de la campagne, & fait prendre, pour ainsi dire, une nouvelle forme à tout le Royaume de *Lou*, par l'influence que la principale ville a nécessairement sur toutes les autres. Il ne douta point qu'il n'est les mêmes succès, & de plus grands encore, dans l'âge mûr, & revêtu d'une Charge qui lui donneroit inspection sur tout ce qui est du ressort de la Police générale de l'Etat. Il le fit appeler, & lui fit part des vues qu'il avoit sur lui. *Koung-tsée*, qui ne ^{p.147} cherchoit qu'à se rendre utile en ramenant les hommes à la pratique de leurs devoirs respectifs, accepta, sans délibérer, le pénible fardeau dont le Roi vouloit le charger. Il commença par faire la fonction de Gouverneur du peuple dans la ville même où le Souverain tenoit sa Cour.

En entrant en charge, le premier de ses soins fut de se rendre agréable au grand nombre, par sa bienfaisance envers tous ceux de l'étage inférieur. Il leur parloit souvent ; il tâchoit de se mettre à leur niveau ; il sembloit même les consulter ; & par ce moyen, il leur insinuoit adroitement la convenance & la nécessité de ce qu'il avoit résolu de

Vie de Confucius

faire. Lorsqu'il les croyoit persuadés, ou que par leurs dispositions il jugeoit qu'il pouvoit entreprendre, sans risquer de se compromettre ou d'avilir l'autorité, il publioit des Ordonnances, & les faisoit exécuter à la rigueur. Après trois mois d'exercice, il eut la consolation de voir que tout avoit changé de face. La paix régnoit dans les familles ; les citoyens, loin de chercher à se nuire les uns aux autres, comme ils le faisoient ci-devant, se prévenoient mutuellement par de bons offices ; l'exacte probité régna dans le commerce, & le travail assidu parmi les artisans. *Ting-koung*, charmé d'un changement si utile à ses Sujets, & si glorieux à son regne, en remercia très-sincèrement celui qui en étoit l'auteur.

— Le Royaume de *Lou*, dit-il à *Koung-tsée*, est dans l'état le plus florissant ; mes Sujets sont devenus soumis, dociles et laborieux. C'est là votre ouvrage. Mais il n'est pas encore parfait ; j'espère qu'il le sera dans peu.

Son espérance ne fut pas vaine ; le nouveau Magistrat tourna ses vues du côté des cultivateurs : cette classe d'hommes, la plus utile de toutes, lui parut mériter des attentions particulières, & il les donna. Il envoya d'habiles Experts pour faire la visite des terres, & leur enjoignit d'en prendre une ^{p.148} connoissance exacte, afin de ne rien établir qui pût tourner au préjudice de quelqu'un. A leur retour, il profita des lumières qu'ils lui donnerent pour faire des réglemens analogues aux qualités des différens terrains, qu'il rangea tout simplement sous cinq classes générales. Sous la première classe, étoient compris les terrains élevés & arides ; sous la seconde, les terrains humides & bas ; sous la troisième, les terrains sablonneux & presque stériles ; sous la quatrième, les terrains compactes gras, mais presque argileux ; sous la cinquième enfin, les terrains qui, par une culture plus ou moins soignée, pouvoient être portés à tous les degrés de fertilité. Il laissa à l'intelligence des Cultivateurs le soin de ranger les espèces de terrains dont il ne faisoit aucune mention, sous quelque-une des cinq classes qu'il assignoit. Il assigna de plus pour chaque classe, le genre de denrée qu'on devoit lui confier ; il fixa le tems où l'on devoit semer & planter, & celui encore où

Vie de Confucius

l'on devoit recueillir, afin que chaque denrée fût au point de maturité convenable. Ces réglemens exactement observés, procurerent une nourriture abondante & saine ; & les riches comme les pauvres, les propriétaires des terres & les cultivateurs, y trouverent également leur profit.

Les Experts qu'il avoit envoyés, lui rapporterent encore que les personnes accommodées des biens de la fortune, sous le spécieux prétexte d'honorer les morts, leur elevoient à grands frais des sépultures qui occupoient de vastes emplacements dans des lieux où les terres pouvoient être d'un grand produit.

— C'est un abus, dit *Koung-tsée*, & un grand abus auquel je tâcherai de remédier incessamment.

Il travailla en effet à y remédier, & y travailla efficacement, sans employer pour cela la force ni l'autorité. Il prévint que le grand nombre de ceux qui se trouveroient dans le cas, auroient assez de crédit ou ne ^{p.149} manqueroient pas de subterfuges pour éluder les Ordonnances qu'il eût publiées à cet effet ; il voulut qu'ils se potassent d'eux-mêmes à faire ce qu'il souhaitoit. Il se contenta de renouveler comme un article très-essentiel de l'ancien cérémonial, celui qui concerne les sépultures.

— Les sépultures, dit-il à cette occasion, ne doivent point ressembler à des jardins de plaisance & de divertissement ; ce sont des lieux de sanglots & de pleurs : c'est ainsi que les Anciens les envisageoient. Faire de somptueux & magnifiques repas dans des appartemens où tout ne respire que le luxe & la joie, près des tombeaux qui renferment les cendres de ceux à qui l'on doit la vie, c'est une espece d'insulte qu'on fait aux morts respectables qu'on doit regretter. Les lieux elevés & les moins propres, à la culture, sont les plus propres à servir de séjour aux morts ; il ne faut point les entourer de murailles ; il ne faut pas les décorer de rangées d'arbres alignés avec symmétrie. Dénués de ces ornemens frivoles, les hommages qu'on s'empressera d'y rendre à ceux qui ont cessé de vivre,

Vie de Confucius

seront des hommages sinceres & purs, fideles interpretes des sentimens de tendresse, de reconnoissance, & de véritable regret. Il faut donc, si l'on veut pratiquer les rites dans le véritable esprit de leur etablissement, s'en tenir à ce qui avoit été fixé par les Sages de la haute Antiquité. C'est sur le Royaume de *Lou* que les autres Royaumes se modelent aujourd'hui ; faisons ensorte qu'en nous imitant, il ne pratiquent que ce qui nous a été transmis par le grand *Tcheou-koung*.

Ce moyen lui réussit au-delà de ce qu'il avait lieu d'en attendre, vu l'état où étoient les choses. On n'enterra plus les morts que dans des terrains qui n'étoient pas propres à la culture, & sur des hauteurs, autant que les circonstances pouvoient le permettre. Les personnes au-dessus du commun, dont ^{p.150} les sépultures, embrassant un vaste terrain, étoient remplies de ces arbres stériles qui ne sont que pour l'ornement, se mirent en quelque sorte au niveau des moins riches ; en n'y laissant que le petit nombre d'arbres qui suffisoient pour ombrager les tombeaux ; & les matériaux des murailles qui entouraient ces lieux funebres, transformés par la vanité en lieux de délices, furent employés à construire des maisons rustiques pour servir de demeure aux cultivateurs.

Des succès si rapides, & en même tems si utiles à l'Etat, furent admirés d'un chacun ; l'éloge de *Koung-tsée* voloit de bouche en bouche, & tout le monde, dans tout ce qui étoit du ressort de sa charge, se faisoit un devoir de lui obéir. De son côté, il donnoit l'exemple d'une parfaite obéissance aux loix ; il les observoit avec la dernière exactitude, & exigeoit de ses disciples & de tous ceux qui, de près ou de loin, lui appartenoient en quelque chose, qu'ils en fissent de même. Son respect pour la personne de son Souverain, étoit des plus profonds ; il ne se lassoit pas de dire

« que les légitimes Souverains étoient les Députés du Ciel pour le gouvernement des hommes sur la terre ; qu'ils étoient les peres & les meres de leurs Sujets, & que les Sujets, par un

Vie de Confucius

juste retour, devoient être à leur egard comme des fils respectueux, reconnoissans & toujours dociles.

Il prouvoit par sa conduite, que ses paroles n'étoient que les foibles expressions des sentimens dont il étoit pénétré dans le fond du cœur. Il n'alloit jamais à la Cour que revêtu de ses habits de cérémonie. Sa contenance devant le Roi étoit toujours grave & modeste, ne lui parlant, pour ainsi dire, qu'à demi-voix & lorsqu'il lui parloit, ce n'étoit que pour lui rendre compte de son administration, ou pour lui donner des avis utiles relativement à son emploi, ou pour répondre à des interrogations. Tout ce qui avoit rapport au ^{p.151} Prince, lui étoit comme sacré. Avant d'entrer au Palais, il composoit en quelque sorte sa physionomie, se recueilloit tout entier en lui-même, ramassoit ses habits, mettoit ses deux mains contre sa poitrine, & marchoit d'un pas grave jusqu'à ce qu'il fut arrivé où il devoit se rendre.

Cette maniere de témoigner son respect, parut aux yeux de quelques-uns de ses disciples avoir quelque chose d'outré.

— Maître, lui dirent-ils, la décence extérieure est un des articles que vous avez tâché de nous inculquer avec le plus de soin ; & cette décence, selon vous, doit être exempte de toute affectation. N'y a-t il pas de l'affectation, & une affectation bien marquée dans ce que vous faites en approchant du Palais, & même aux approches des différentes Maisons royales ? Selon vous encore, il ne faut jamais excéder, fût-ce dans le bien, & ce n'est qu'en tenant un juste milieu en toutes choses, que l'on peut être réputé sage. Auriez-vous oublié les leçons que vous nous avez si souvent données ? ou peut-être auriez-vous quelque motif qui vous porte à en agir ainsi ? Vous nous feriez plaisir de nous donner sur ce point des éclaircissemens qui soient à notre portée, & dont, à notre tour, nous puissions faire usage, pour corriger ce qu'il y a de défectueux dans notre conduite.

Vie de Confucius

— Je n'ai pas oublié, leur répondit *Koung-tsée*, les leçons que je vous ai données, & je fais tous mes efforts pour les mettre moi-même en pratique. Je vous ai dit souvent que le Sage ne devoit rien avoir d'affecté, & qu'en toutes choses il devoit tenir le juste milieu. Je vous l'ai dit cent & cent fois, je vous le dis encore ; & j'ajoute, pour vous engager à m'imiter, que c'est là mon étude de tous les jours. Mais ce que vous regardez comme un excès & une affectation, ne ^{p.152} doit pas être ainsi nommé : c'est tout au moins abuser des termes. Il n'y a rien dans ce que je fais, qui ne soit dans l'exactitude du devoir ; il n'y a rien qui ne me soit comme naturel.

Vous convenez sans doute que nous devons honorer & respecter le Ciel par-dessus tout ; il ne sauroit y avoir de l'excès à respecter, jusques dans les plus petites choses, ceux qui le représentent. Quant à la manière de témoigner à l'extérieur le respect, & de rendre les honneurs légitimement dus, elle doit être conforme à l'état de chacun, & se ressentir du caractère particulier de celui qui s'acquitte de ce devoir. Mon caractère, mon état, ce que je suis, ce qu'on me croit être, tout cela concourt à exiger que j'en agisse comme je fais ; & c'est en agissant ainsi, que, sans publier aucune défense, sans même dire un seul mot, je suis venu à bout de purger le Palais & tous ses environs, de cette foule de fainéans & d'oisifs qui s'y assembloient à chaque heure du jour, & qui, par leurs bourdonnements indécens, les rendoient presque semblables à des lieux où se tiennent les foires ou les marchés publics.

Vous ne l'ignorez pas, tous les yeux sont ouverts sur moi, depuis sur-tout que, par le dû de ma Charge, je dois moi-même les avoir ouverts sur tout le monde. On m'examine, si je puis parler ainsi, depuis la tête jusqu'aux pieds ; on epluche toutes mes actions ; & jusqu'à la plus petite, il n'en est aucune qu'on ne juge à la rigueur : je ne dois par conséquent en faire

Vie de Confucius

aucune qui ne soit à l'épreuve de la critique la plus sévère, aucune qu'on puisse justement censurer, aucune même qui ne puisse servir d'exemple ; c'est à quoi tendent tous mes efforts. En me voyant respecter mon Souverain, non-seulement quand je suis en sa présence, mais encore lorsque j'approche des lieux qui lui servent de demeure, il est tout naturel ^{p.153} qu'on en conclue que mon respect est sincère, & sans aucune vue d'intérêt personnel ; que c'est un respect de devoir qui oblige tout le monde ; & si tout le monde ne s'acquitte pas de ce devoir de la manière dont je m'en acquitte moi-même, le grand nombre sera, du moins quant à l'extérieur, plus respectueux qu'il ne l'étoit ci-devant.

— Notre Maître dit très-bien, repliquèrent les disciples ; nous ne faisons pas toutes ces réflexions : il ne nous reste qu'à tâcher de suivre son exemple d'aussi près qu'il nous sera possible.

La complaisance de notre Philosophe envers tous ceux qui vouloient apprendre quelque chose de lui, & la facilité avec laquelle il répondoit à tout, lui attiroient des interrogations sans nombre sur toutes sortes de sujets. L'un des Ministres d'Etat, nommé *Ki-koan-tsée*, ou simplement *Ki-tsée*, faisoit creuser un puits ; les travailleurs trouverent, à quelques pieds de profondeur dans la terre, un pot de terre cuite, fait en forme de marmite. Dans ce pot étoit une figure de pierre qui ressembloit en quelque chose à un mouton, mais qui en différoit en plusieurs de ses parties. On ne savoit trop ce que c'étoit ; & les Antiquaires qui furent consultés, n'étoient pas de même sentiment sur le nom qu'il falloit lui donner. Le Ministre l'envoya à *Koung-tsée* pour avoir son avis.

Koung-tsée, sur le simple rapport du député, avant même d'avoir examiné la figure, décida que c'étoit très-certainement un *fen-yang*, c'est-à-dire, un mouton monstre, regardé par quelques-uns comme un des esprits de la terre.

Vie de Confucius



Planche 7.

— Chaque chose, dit-il, a un nom propre sous lequel on la désigne, & ce nom exprime lui-même les principales qualités de la chose désignée. Ce qu'on a trouvé en creusant la terre, n'ayant pas la forme d'une chose ordinaire, on n'a pu la désigner qu'en ^{p.154} indiquant ce dont elle approche le plus. Celle dont il s'agit a une figure qui participe de la figure du chien, & de celle du bélier ou du mouton. Ceux qui les premiers

Vie de Confucius

l'ont apperçue, l'ont sans doute examinée avec beaucoup d'attention. Avant de la dénommer, ils ont vu qu'elle tenoit beaucoup plus du mouton que du chien, ou de tout autre animal, & l'ont appelée *fen-yang* (mouton monstre) ; & comme ce monstre fut trouvé ne quittant pas la terre, ils se sont imaginés que c'étoit un de ces esprits préposés à la garde de ce qu'elle contient sur sa surface & dans son sein. Il est une autre espece de monstre qui a la face humaine, les cornes comme celles du bœuf, & le reste du corps semblable à celui d'un gros serpent : on lui a donné le nom de *kouei-ouang-leang* ; & comme il faisoit son séjour dans les montagnes, on l'a regardé comme l'un des esprits qui président aux élévations, aux forêts & aux montagnes. Sous le nom de *kouei-ouang-leang*, on comprend plusieurs autres monstres de différentes figures, que l'on regarde comme autant d'esprits qui ont leurs fonctions particulieres au service du globe que nous habitons. Par exemple, celui qui est semblable au bœuf, mais qui est sans cornes, & n'a qu'un pied ; & cet autre qui a la ressemblance d'un enfant d'environ trois ans, ayant les oreilles très-longues, & les yeux de couleur de feu, sont regardés comme ayant inspection sur l'air qui nous environne. Pour ce qui est des monstres aquatiques, qu'on a cru être des esprits auxquels a été confié le gouvernement des eaux, on les appelle du nom général de *loung-ouang-siang*, comme qui diroit monstres ayant la ressemblance du dragon. Tous ces différens monstres, & bien d'autres que je pourrois nommer encore, n'ont rien de commun avec la figure de pierre à laquelle on veut que je trouve un nom. Ce à quoi elle ^{p.155} ressemble le plus, c'est au mouton monstre ; on peut donc l'appeller mouton-monstre (*fen-yang*).

Je ne ferois pas mention de toutes ces bagatelles, si je n'écrivois que pour amuser un lecteur oisif ; mais mon dessein, en prenant la plume, a

Vie de Confucius

été de faire connoître un grand homme dans tous ses rapports, & de le mesurer, si je puis parler ainsi, dans toutes ses dimensions. D'ailleurs, j'ai promis de ne pas m'écarter des Auteurs chinois, & je tiens parole, aux risques d'ennuyer. Voici quelque chose de plus grave.

Le Roi *Ting-koung*, plus satisfait de jour en jour de la conduite de *Koung-tsée*, le fit appeler pour l'entretenir en particulier, & lui offrir la charge de *Sée-keou*, qui le mettoit à la tête de la Magistrature, tant civile que criminelle, de tout le Royaume, lui donnoit une autorité qui n'étoit subordonnée qu'à celle du Roi lui-même. *Koung-tsée* hésita quelques momens avant de donner sa réponse. Le Roi crut qu'il alloit refuser ; & sans attendre qu'il s'expliquât :

— Je compte sur vous, lui dit-il, pour la bonne administration de la justice. Réformez ce qui a besoin de réforme ; établissez ce qui vous paroîtra convenable & utile ; faites en un mot ce que vous jugerez pour le mieux : j'approuve par avance tout ce que vous ferez, persuadé que je suis de votre zele pour la gloire de mon regne, & pour l'avantage de tous mes Sujets.

— Soyez assuré, répondit *Koung-tsée*, que vous n'avez pas de Sujet plus fidele que moi, & plus dévoué à votre service ; je ne cherche que les occasions de vous en donner des preuves. Je mettrai tous mes soins à me rendre digne des bontés que vous avez pour moi, & des marques de confiance que vous voulez bien me donner. Mais j'ai à prévenir votre Majesté que je commencerai l'exercice de ma nouvelle charge, par l'exécution la plus eclatante, mais la plus nécessaire qu'il ^{p.156} y ait eu depuis long-tems dans votre Royaume. L'un des principaux d'entre ceux qui tiennent le premier rang dans votre Cour, s'est rendu coupable d'une multitude de crimes, dont un seul suffiroit pour le faire condamner à perdre la vie ignominieusement. Le monstre dont je parle est le plus riche & le plus accrédité de vos *Tay-fou* : c'est *Chao-tcheng-mao*. Il faut qu'il meure, & que son supplice serve à effrayer les

Vie de Confucius

méchans. Si vous le laissez vivre, vos peuples continueront à gémir sous le poids de sa tyrannie, & vous ne sauriez manquer d'être ébranlé vous-même sur votre trône. C'est lui, c'est ce perfide qui est le principal auteur de tous les maux qui ont affligé ci-devant le Royaume de *Lou*. Il a soufflé le feu de la discorde, il l'a attisé ; il n'a rien oublié pour inspirer l'esprit de rébellion. Il faut qu'il meure. Ne vous y opposerez-vous pas, si tous ses crimes sont prouvés de manière à l'en faire convenir lui-même ?

— Je n'aurai garde, répondit le Roi, de m'opposer à ce que vous fassiez le dû de votre charge : prenez garde cependant à ne pas causer du trouble. *Chao-tcheng-mao* a bien des amis ; ne craignez-vous pas qu'ils ne prennent sa défense ?

— Si votre Majesté n'a en peine que sur ce point, dit *Koung-tsée*, elle peut se tranquilliser. *Chao-tcheng-mao* n'a point d'amis ; ceux qui font semblant de l'être, parce qu'ils le croient puissant & riche, l'abandonneront aussi-tôt qu'ils le croiront malheureux.

— Faites, repliqua le Roi, ce que la justice, la fidélité à mon service, & l'exacte probité exigeront de vous ; je n'y mettrai aucun obstacle.

Sur cette promesse, *Koung-tsée* entre en possession de son nouvel emploi, & il en commence les fonctions par des informations juridiques sur la conduite de *Chao-tcheng-mao* ; c'est-à-dire, sur les vexations, les cabales contre l'autorité légitime, ^{p.157} tous les autres crimes dont ce *Tay-fou* s'étoit rendu coupable. Le procès fut bientôt instruit ; car sept jours après qu'il eut été installé dans sa charge, il le jugea définitivement, condamna le criminel à avoir publiquement la tête tranchée avec le sabre déposé dans la salle des Ancêtres, dite le *Tay-miao*. Cette terrible exécution fit trembler les plus intrépides, ceux d'entre les Grands en particulier qui avoient quelques crimes à se reprocher. Les disciples même du Philosophe en furent dans un étonnement dont ils avoient peine à revenir ; & ce ne fut qu'après avoir été

Vie de Confucius

instruits des raisons qui avoient pu porter à cette sévérité celui qu'ils regardoient comme le plus doux des hommes, qu'ils la crurent, sinon indispensable, du moins nécessaire à bien des regards.



Planche 8.

— Maître, lui dit *Tsée-koung*, vous avez fait subir le supplice le plus ignominieux à *Chao-tcheng-mao* : il étoit sans doute

Vie de Confucius

coupable, puisque vous l'avez condamné ; mais n'y a-t-il pas un peu de précipitation dans la conduite que vous avez tenue à son égard ? Vous ne faites que d'entrer en charge, & vous faites mourir un des hommes qui illustroit le plus le Royaume de *Lou*, par sa capacité en tout genre. Personne n'ignore que *Chao-tcheng-mao* joignoit à un esprit supérieur la connoissance pratique de cette foule de talents dont un seul suffit souvent pour faire briller un homme en place ; qu'il connoissoit à fond le fort & le foible des différens Royaumes qui nous avoisinent ; & qu'en fait de lumieres, sur ce qui concerne les affaires du Gouvernement, il ne le cédoit à aucun. Pour conserver à l'Etat un homme de ce rang, qui pouvoit lui être très-utile, ne pouviez-vous pas trouver dans la profondeur de votre génie, quelque moyen de le faire rentrer en lui-même, & de le ramener à son devoir ?

— Je suis très-charmé, lui répondit *Koung-tsée*, de votre ^{p.158} maniere de penser. Ce que vous venez de dire, mérite une réponse de ma part, & une réponse qui puisse vous satisfaire.

Je n'ignore aucune des qualités, tant bonnes que mauvaises, qui étoient réunies dans la personne de *Chao-tcheng-mao* ; & malgré cette connoissance, j'ai jugé qu'on ne pouvoit pas le laisser vivre. Je ne vous parlerai pas de ses rapines, de ses brigandages, de ses vexations, & des autres crimes qu'on pouvoit lui reprocher ; je vous dirai seulement qu'il est cinq sortes de délits qui font impardonnables. Retenez bien ce que vous allez entendre, afin de pouvoir y réfléchir à loisir. Il est bon qu'avant d'exercer un emploi qui met souvent l'homme le plus porté à la douceur, dans le cas de punir avec la sévérité la plus rigoureuse, on soit convaincu que c'est une nécessité indispensable, & que ce seroit ne pas aimer les hommes, ne pas avoir le *jîn*, que d'en agir autrement.

Vie de Confucius

Le premier des délits qui ne méritent aucun pardon, est celui d'un scélérat qui médite secrètement les crimes, & qui les trame ensuite sous le masque de la vertu.

Le second, est une incorrigibilité reconnue, & souvent éprouvée dans des cas graves & contraires au bien général de la société.

Le troisieme, est le mensonge calomnieux, revêtu du manteau de la vérité, pour tromper, en matiere importante, ceux qui influent en quelque chose sur le bonheur ou le malheur du commun des hommes.

Le quatrieme, est la vengeance cruellement exercée, après que la haine qui l'a suggérée s'est long-tems cachée à dessein sous l'apparence de l'amitié.

Le cinquieme, enfin, est de dire le blanc & le noir, le pour & le contre, sur le même objet, suivant l'intérêt qu'on trouve à dire l'un ou l'autre. Il n'est aucun de ces cinq genres de ^{p.159} crimes, qui ne mérite en particulier une punition exemplaire. *Chao-tcheng-mao* s'est rendu coupable de tous les cinq à la fois ; & c'étoit un coupable d'habitude, un coupable qui ne vouloit pas se corriger, & qui ne tendoit à rien moins qu'à bouleverser tout l'Etat : jugez si j'ai dû, si j'ai pu lui faire grace.

Tsée-koung n'en demanda pas davantage, & demeura convaincu que son Maître, chargé par état de punir les crimes, ne devoit pas laisser vivre un criminel de cette espece, nonobstant le haut rang dans lequel il etait placé, & quelque mérite qu'il pût avoir d'ailleurs. La plus saine partie de la Cour & de la Ville applaudit à la justice & à la fermeté de *Koung-tsée*, & le Peuple ne vit plus en lui qu'un Protecteur éclairé contre les vexations qu'il pourroit essayer de la part des personnes en place. Cependant il se trouva un homme qui osa désapprouver les eloges qu'on donnoit à *Koung-tsée* de tous côtés : c'étoit un Poète, prétendu Philosophe, qui, ne pensant pas sur son compte aussi favorablement que

Vie de Confucius

le Public, avisa de faire une chanson satyrique contre celui que tout le monde louoit.

« Nous le voyons encore de loin, dit le Chansonnier ; sa robe nous paroît d'une très-belle étoffe ; mais elle est sans doublure, & n'est point cousue encore. Attendons qu'il s'avance de quelques pas ; la robe tombera d'elle-même, & nous le verrons tout nud.

Ce couplet courut bientôt toute la Ville ; & *Koung-tsée* qui en eut connoissance, ne s'en offensa point.

— L'Auteur a raison, dit-il à ceux qui le lui rapportèrent ; il ne faut pas juger l'homme par son extérieur, non plus que par l'habit qu'il porte ; il faut, autant qu'il se peut, pénétrer jusqu'au fond de son cœur, & voir ce qui s'y passe : mais comme cela est très-difficile, il faut du moins ne le juger que sur ^{p.160} sa conduite. Quant à ce qui me concerne, je tâcherai de me conduire de manière à engager le Poète à me juger sans prévention ; & j'ose me flatter que son jugement me sera favorable.

Il ne se trompa point. Quelques mois après il courut une autre chanson sur son compte, & c'étoit le même Poète qui l'avoit faite. En voici le sens :

« Ci-devant, ceux qui traitoient les affaires de l'Etat, ne se rendoient au Palais qu'après être bien repus, & souvent à moitié ivres ; les femmes peu soumises à leurs maris, se donnoient toutes sortes de libertés ; les Riches abusoient de leurs richesses pour se soustraire à l'observation des loix ; les Marchands ne se faisoient point de scrupule de tromper, & trompoient impunément : mais depuis que *Koung-tsée* est en charge, tout a changé de face. Les Grands vont au Palais à jeun, & y traitent sérieusement les affaires ; les femmes, soumises à leurs maris, ne s'occupent que du soin de leurs

Vie de Confucius

ménages ; les Riches obéissent aux loix ; la bonne foi regne dans le commerce ; & le Peuple, à l'abri des vexations, s'occupe, tranquillement & avec joie, du genre de travail dont il tire sa subsistance.

Cette palinodie fut plus que suffisante pour effacer les impressions peu favorables que la première chanson pouvoit avoir faites sur certains esprits ; mais elle ne suffit pas pour tranquilliser ceux de ses disciples qui faisoient une étude particulière des anciens rites. Ils croyoient voir une transgression formelle de ces anciens rites, dans la sévérité avec laquelle leur Maître avoit jugé *Chao-tcheng-mao*, & dans la rigueur dont il avoit usé en faisant exécuter le coupable, en assistant en personne à cette sanguinaire exécution, & en ordonnant que son cadavre restât trois jours entiers sans sépulture, exposé à la vue du peuple. Ils cherchoient l'occasion favorable de pouvoir s'expliquer ^{p.161} avec lui sans témoins. *Jan-yeou* la trouva enfin, & lui dit :

— Maître, je sais que jusqu'ici vous avez fait tous vos efforts pour remettre en vigueur la saine doctrine des Anciens, & pour faire observer ce que les premiers Rois de la Monarchie avoient sagement établi. Il est un point cependant, & un point de la dernière importance, sur lequel il me paroît que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même ; ou, pour vous parler sans détour, que vous avez violé avec le plus grand éclat, puisque c'est à la vue, pour ainsi dire, de tout le Royaume que vous l'avez violé. Il avoit été établi par ces anciens Rois, dont la sagesse vous est si bien connue, que ceux d'entre les Grands qui étoient décorés du titre de *Tay-fou*, n'étoient pas soumis aux loix pénales qui avoient lieu à l'égard des autres criminels ; & vous avez fait exécuter à mort le *Tay-fou Chao-tcheng-mao*, de la même manière que vous eussiez fait exécuter un criminel de la lie du peuple, & plus rigoureusement encore. Je vous avoue que cette conduite de votre part, m'a infiniment surpris. La multitude de vos occupations vous auroit-elle fait oublier cet

Vie de Confucius

ancien usage, ou votre intention seroit-elle de l'abroger, comme favorisant en quelque sorte le crime, quand il est commis par ceux du haut rang ? Un mot de votre bouche suffira pour éclaircir sur cela mon doute, & pour me tranquilliser ; ne me refusez pas, je vous prie, cette satisfaction.

— Je veux bien vous satisfaire, lui répondit *Koung-tsée* ; & je le ferai d'autant plus volontiers, que cela me met dans l'occasion de vous expliquer dans son vrai sens une ancienne loi, dont il paroît que vous ne connoissez que les mots qui l'expriment.

Pour ce qui est des Tay-fous, dit la loi, il ne convient pas qu'ils subissent les supplices comme les autres ; il suffit de leur ^{p.162} *représenter leurs crimes, de leur apprendre à en rougir, & de leur abandonner à eux-mêmes le soin de la punition.*

Par ces paroles, la loi n'exempte pas du supplice les *Tay-fou* qui se sont rendus coupables des différens crimes pour lesquels le commun des hommes est puni ; elle veut qu'on croie que des hommes qui, en vertu de la dignité dont ils sont revêtus, sont obligés de veiller à ce qu'il ne se commette pas des crimes, n'en commettent point eux-mêmes qui méritent une punition pareille à celle qu'on inflige aux autres malfaiteurs. Elle veut aussi que, dans le cas où ils auroient eu le malheur d'en commettre de tels, ils fussent punis irrémisiblement, mais de manière que leur dignité ne soit point avilie. L'esprit de la loi est d'honorer la dignité dans la personne même du coupable ; & c'est pour cette raison qu'on ne parloit jamais clairement des crimes commis par un *Tay-fou*. Si l'on étoit forcé d'en parler, on les couvroit du voile de l'allégorie. Lorsque, par exemple, un *Tay-fou* méritoit d'être châtié pour ses débauches criminelles, on disoit dans le public que les vases & les ustensiles qui servent aux sacrifices, étoient dans un état d'indécence & de mal-propreté à faire horreur. S'il

Vie de Confucius

devoit être puni pour s'être souillé par d'autres crimes indignés de son rang, on se contentoit de dire que les toiles qui servent de pavillon dans le lieu où l'on sacrifie, ainsi que celles qui ont pour d'autres usages dans le même lieu, étoient déchirées & pleines de taches. S'il étoit entré dans des cabales contre le Gouvernement ; s'il s'étoit émancipé jusqu'à désobéir à ses Supérieurs, on disoit seulement qu'il ne remplissoit pas avec exactitude les devoirs d'un homme en place. S'il manquoit de fermeté à exiger de ses inférieurs ce qui est du devoir, ou qu'il palliât leurs fautes, l'on disoit qu'il épargnoit trop les Officiers subalternes. Si, enfin, il ^{p.163} abolissoit quelque loi ou quelque coutume universellement reçue, ou qu'il enfreignît, par quelque action indigne, cette coutume ou cette loi, l'on disoit qu'il se conduisoit d'une manière extraordinaire. Les *Tay-fou* coupables étoient punis suivant la gravité de leurs crimes, mais ces crimes n'étoient pas énoncés clairement, & ils prononçoient eux-mêmes l'arrêt de leur propre condamnation, dont ils étoient les seuls exécuteurs, personne ne pouvant mettre la main sur eux. Voici comment cela se pratiquoit.

Un *Tay-fou* convaincu par des preuves évidentes & sans réplique, de quelqu'un de ces crimes qui méritent la mort, se citoit devant les Juges ou Commissaires nommés par le Souverain ; il s'accusoit de ce dont il étoit coupable, concluait qu'il ne méritoit pas de vivre, & supplioit instamment qu'on obtînt pour lui la permission de se donner la mort. Les Juges lui disoient, en forme d'exhortation, tout ce qui étoit propre à lui inspirer la honte & le repentir, & alloient prendre l'ordre du Souverain. A leur retour, le *Tay-fou* criminel se couvroit la tête d'un bonnet blanc, prenoit l'habit de deuil, & se rendoit à la porte du Palais, portant entre ses mains le sabre, qu'il avoit lavé lui-même avec de l'eau propre, dans la cuvette du lieu des sacrifices. Aussi-tôt qu'il étoit arrivé, il se mettoit à deux

Vie de Confucius

genoux, la face tournée du côté du Nord, & attendoit qu'on lui intimât la permission qu'il avoit sollicitée.

Notre Maître commun, lui disoit l'un des Commissaires, *a bien voulu avoir egard à votre prière ; faites ce qui convient.*

Le criminel levoit alors le sabre, & se donnoit la mort.

Il y a long-tems que cette sage loi n'a plus lieu parmi nous. Les *Tay-fou* commettent leurs crimes trop à découvert, pour qu'on puisse les désigner par d'autres noms que ceux qu'on leur donne communément. Ce seroit en vain ^{p.164} qu'on voudrait n'en parler que sous les dénominations discrettes de l'allégorie, le peuple ne s'y laisseroit pas tromper. Témoin de leur luxe, de leur orgueil & des vices honteux auxquels ils se livrent, victime de leurs vexations & de leur avarice, comment pourroit-il se persuader qu'ils ne se sont rendus coupables que de quelques négligences dans l'exercice de leur emploi ? La simplicité de nos mœurs primitives, permettoit aux Anciens d'en agir comme on le faisoit alors. Tout a changé depuis, & si aujourd'hui on observoit à la lettre l'ancienne loi que vous m'avez rappelée, on agiroit contre l'esprit de cette même loi, en rendant méprisable ce que, dans son institution, elle a eu dessein d'honorer. *Chao-tcheng-mao* s'est rendu, en face de tout le monde, coupable de cinq sortes de crimes qui ne méritent aucun pardon ; en lui faisant subir publiquement & avec ignominie la peine de mort, j'ai réparé en quelque sorte, par cet exemple de justice, le mauvais exemple de l'impunité dans les personnes du haut rang. Les crimes en deviendront plus rares dans les personnes de tous les états, quand on sera convaincu qu'il n'est aucun état qui puisse mettre à l'abri d'une punition méritée.

Du reste soyez persuadé que j'ai usé de beaucoup d'indulgence, en ne condamnant à la mort que le seul coupable ; c'est la moindre des peines que j'ai pu lui infliger.

Vie de Confucius

En suivant à la rigueur ce que prescrivent les loix, peut-être que toute sa race auroit dû disparaître de dessus la surface de la terre. La loi dit : *on examinera jusqu'à la cinquième génération pour le crime de rébellion contre le ciel & la terre ; jusqu'à la quatrième génération, pour le crime de rébellion contre les Supérieurs & les Magistrats ; jusqu'à la troisième, pour l'habitude des crimes contre la loi naturelle ; jusqu'à la seconde, pour l'abolissement du culte des Chen & des Kouei, c'est-à-dire, des* ^{p.165} *Esprits supérieurs & inférieurs : & l'on fera mourir, irrémisiblement, quiconque aura tué quelqu'un, ou procuré sa mort d'une manière injuste,*

Il finissoit à peine ces mots, qu'il entra quelqu'un pour lui parler d'affaires. *Jan-yeou* se retira la tête baissée & le corps à demi courbé, & dit, tout en s'en allant, ces paroles mémorables :

— Je savois bien que notre Maître étoit un trésor de science ; mais j'ignorois que ce trésor fût inépuisable. Dans tout ce que je viens d'entendre, il n'y a pas un seul mot qui ne mérite d'être réfléchi. Je me souviendrai toute ma vie de cette utile conversation.

C'est dans ces sortes de conversations, qui avoient pour objets les évènements du jour, que les disciples de notre Philosophe apprenoient à faire une application juste des principes généraux de morale & de conduite, dont ils étoient imbus. *Tsai-yu*, l'un de ceux qui avoient le plus à cœur d'acquérir la sagesse, s'étoit rendu chez *Koung-tsée* dans un tems où il le croyoit libre des occupations de sa charge, pour se faire expliquer quelque chose qui avoit rapport aux anciens usages.

— Je n'ai pas le loisir à présent, lui dit *Koung-tsée* ; je suis obligé de sortir pour faire une visite au Ministre *Ki-kang-tsée* : je ne veux pas le manquer. Je me présentai l'autre jour à la porte de son hôtel ; il me fit dire qu'il ne pouvoit pas me voir : peut-être je serai plus heureux aujourd'hui. Attendez ici mon

Vie de Confucius

retour ; je ne serai probablement pas long-tems sans vous rejoindre.

Il sortit à l'instant, & revint peu après, parce que *Ki-kang-tsée* étoit déjà sorti lui-même pour se rendre auprès du Roi.

— Maître, lui dit *Tsai-yu* en le voyant, je suis dans une surprise difficile à exprimer. Vous nous avez enseigné que ceux qui cultivent la sagesse, ne doivent faire leur cour à qui ^{p.166} que ce soit ; qu'ils ne doivent pas se produire chez les Grands, ni même chez les Rois, à moins qu'ils n'y soient contraints par des ordres supérieurs, ou appelés par des invitations réitérées ; & voilà que, dans l'espace de peu de jours, vous allez de vous-même, jusqu'à deux fois, chez un homme en place, qui paroît ne vouloir pas de vous, & même vous rebuter. La dignité dont on vous a nouvellement décoré, auroit-elle fait germer dans votre cœur les semences d'ambition, que la Nature semble avoir jettées dans les cœurs de tous les hommes ? En faisant votre cour au Ministre *Ki-kang-tsée*, vous prenez la vraie route qu'il faut tenir pour parvenir au faite des honneurs.

— Vous ne me rendez pas justice, lui répondit *Koung-tsée* avec bonté ; ce que j'en fais, n'est nullement en vue d'obtenir de nouvelles graces ni de nouveaux bienfaits du Roi. J'ai déjà obtenu, sans m'y attendre, sans le desirer même, tout ce qui suffiroit pour satisfaire l'homme le plus ambitieux : car, puisqu'il faut que je me justifie auprès de vous, je vous dirai que je suis actuellement l'égal de *Ki-kang-tsée*, puisque le Roi m'a nommé Ministre tout comme lui, & que j'ai pardessus lui d'être à la tête de la Magistrature. Cette promotion n'est pas encore divulguée, parce que j'ai prié Sa Majesté de la tenir secrète, jusqu'à ce que j'eusse pris ma détermination pour accepter ou refuser la place qui m'est offerte. Après avoir mûrement réfléchi & considéré tout ce qui étoit à considérer, il

Vie de Confucius

m'a paru que le bien de l'Etat exigeoit de moi que j'acceptasse ; & je suis résolu d'accepter. Je sens d'avance tout le poids du fardeau dont je vais me charger ; mais il est de mon devoir de sacrifier mon repos & mes inclinations personnelles à l'avantage du Royaume. Vous savez, sans doute, que la principale cause des malheurs qui ont ci-devant ^{p.167} affligé notre patrie, vient de la mésintelligence qui régnoit entre ceux qui étoient préposés pour la gouverner. Je vais moi-même être rangé parmi ceux qui tiennent le timon de l'Etat ; je dois faire tout ce qui dépend de moi pour me concilier leur bienveillance, afin de pouvoir plus facilement les engager à concourir avec moi dans ce qui me paroîtra pouvoir procurer la félicité des peuples & la gloire du Souverain. Je me suis déjà rendu deux fois chez *Ki-kang-tsée* ; je m'y rendrai encore une troisième & une quatrième fois, s'il le faut. Je m'écarterois des vrais principes de la sagesse, de ces principes mêmes que j'ai tâché de vous inculquer, si, dans les circonstances où je me trouve, j'en agissois autrement. Ce serait autre chose, si je n'étois que simple particulier. En entrant dans le Ministère, je veux avoir pour amis, vrais ou simulés, tous ceux qui pourroient me traverser dans l'exécution des utiles projets que j'ai formés. Croyez-vous que ce soit l'ambition qui m'ait conduit deux fois chez *Ki-kang-tsée* ? Croyez-vous qu'en allant chez ce Ministre, sans en être prié ni même invité, je me sois conduit tout à l'opposé de ce que je vous ai enseigné ?

— J'ai eu tort, répondit *Tsai-yu*, de vous avoir soupçonné d'ambition ; ce que vous venez de me dire a dissipé jusqu'au moindre des nuages qui s'étoient élevés dans mon faible entendement. J'ai eu tort ; en vérité, j'ai eu tort : que cet aveu de ma part vous tienne lieu de toute autre excuse.

Cependant le Roi pressoit *Koung-tsée* de prendre au plutôt sa place au Conseil en qualité de Ministre.

Vie de Confucius

— Depuis que vous êtes *Sée-keou*, lui dit-il, les crimes deviennent de jour en jour plus rares ; les murmures du peuple diminuent insensiblement, & les Grands ne forment plus, du moins à découvert, des cabales & des intrigues ; il paroît même qu'ils ^{p.168} s'occupent sérieusement du soin de remplir leurs emplois respectifs. Que sera-ce quand vous serez l'un des Chefs du Gouvernement général de mon Royaume ? Ne différez pas davantage à me satisfaire sur ce que j'exige de vous.

— Je n'ai rien de plus à cœur, lui répondit *Koung-tsée*, que d'employer tout ce que je puis avoir de talens & de forces pour le service de mon Souverain ; mais je crains que dans le poste élevé que vous voulez que j'occupe, je ne vous devienne bientôt à charge par ma manière d'envisager les choses, & encore plus par les avis que je me croirai obligé de vous donner pour votre conduite personnelle.

— Ne craignez rien, interrompit le Roi ; j'écouterai toujours avec plaisir les avis que vous voudrez bien me donner, & je me ferai un devoir de les suivre, parce que je suis persuadé que vous ne m'en donnerez aucun dont je ne puisse faire mon profit pour l'avantage de mes Sujets, la gloire de mon regne, & mon utilité propre.

A ces mots *Koung-tsée* se prosterna, toucha la terre du front en signe d'acceptation & de remerciement, & dès le jour même il fit les fonctions de sa charge. Tous les Mandarins, grands & petits, vinrent chez lui pour lui rendre leurs devoirs, & le féliciter. Il reçut tout le monde avec bonté, & avec un air de satisfaction & de joie qu'on n'étoit pas accoutumé de voir en lui. Ses discours, ses manières, son ton de voix même, paroisoient d'un homme tout différent de celui qu'on avait regardé jusqu'alors comme le plus grave du Royaume.

Quand la foule eut passé, & qu'il se trouva sans autre compagnie que celle de quelques-uns de ses disciples :

Vie de Confucius

— Maître, lui dit *Tsée-lou*, ne nous avez-vous pas enseigné que le Sage doit être imperturbable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; qu'il ne doit pas se réjouir dans le tems que tout semble ^{p.169} lui prospérer, ni s'attrister lorsque l'adversité semble vouloir l'accabler sous le poids des malheurs ? Les maximes que vous nous débitez, sont excellentes ; pourquoi ne mettez-vous pas vous-même en pratique celle que je viens de vous rappeler ? Jamais je ne vous ai vu si content ni de si belle humeur, que depuis que le Roi vous a élevé à la dignité de Ministre : il n'est aucune de vos actions, il n'est aucune de vos paroles, qui ne dénotent la joie. Auquel des deux faut-il que nous nous en rapportions ? à ce que vous nous avez dit ci-devant, ou à ce que nous vous voyons faire aujourd'hui ?

— A l'un & à l'autre, lui répondit *Koung-tsée*, sans paroître le moins du monde emu du reproche que lui faisoit son disciple. Les bonnes maximes que je tâche de vous inculquer pour vous conduire à la sagesse, je tâche aussi de les pratiquer moi-même dans ce qu'elles prescrivent d'essentiel. Vous n'avez pas pris le vrai sens de celle que vous me reprochez d'avoir mise en oubli depuis que je suis entré dans le Ministère. Voici comment il faut l'entendre, & quel en est l'esprit.

Le Sage ne doit point se laisser abattre dans l'adversité, ni s'enorgueillir lorsque tout lui prospere. L'orgueil & la pusillanimité sont les deux excès à éviter. Celui qui cultive la sagesse, doit être également tranquille dans ce que le commun des hommes regarde comme étant un sujet de joie ou de chagrin ; il doit voir d'un œil égal tous les événemens de la vie, persuadé qu'il doit être que ce qu'on appelle bonheur & malheur, n'est nullement au pouvoir de celui qui éprouve l'un ou l'autre, & qu'il ne faut souvent que l'intervalle d'un jour, ou même de quelques heures, pour passer du comble de la félicité jusqu'au gouffre de l'infortune, ou pour être porté dans une

Vie de Confucius

mer immense de biens après voir essuyé tous les maux. Ainsi, pourvu que les signes extérieurs de tristesse ^{p.170} ou de joie n'aient pas leur source dans la satisfaction intérieure que l'on aurait de se voir au-dessous ou au-dessus des autres, bien ou mal traité, riche ou pauvre, dans les honneurs ou dans l'ignominie, dans la disgrâce ou en faveur, on ne s'écarte point de ce que prescrit la Sagesse, en témoignant dans les circonstances, qu'on a de la peine ou du plaisir, lorsqu'on éprouve réellement l'un ou l'autre. En me voyant agir comme je le fais, vous avez cru que j'étois au comble de la joie d'avoir été placé immédiatement au-dessous du trône : vous m'avez jugé trop légèrement. Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez l'amour du devoir combattre mon inclination particulière, & exiger de moi que je me contraigne au point de paroître gai lorsque j'ai tout sujet d'être triste, & de paroître quelquefois triste lorsque je suis réellement dans la joie. Cette contrainte est d'autant plus grande, qu'elle ne doit se montrer d'aucun côté : c'est la contrainte d'état. J'ai formé le dessein de faire fleurir les différentes branches du Gouvernement, en exigeant de tout le monde l'accomplissement de ses devoirs ; pour pouvoir réussir dans l'exécution, je dois avoir la confiance de tous ceux qui sont en place, afin de pouvoir tirer parti d'eux tous. Si je ne me montrais à eux qu'enveloppé du manteau de l'austère Sagesse, je les rebuterois à coup sûr, & je manquerois mon objet ; je ne passerois, dans leur esprit, que pour un orgueilleux qui se cache sous le voile de la modestie. Ils se cacheroient à leur tour sous un voile pareil ; & loin de concourir avec moi pour assurer à mon administration les succès que j'en espère, ils me traverseroient sourdement, & feroient échouer la plupart de mes entreprises.

Mon cher *Tsée-lou*, soyez persuadé que, dans le poste éminent que j'occupe, je ne m'en estime ni plus ni moins ^{p.171} que

Vie de Confucius

lorsque j'étois simple particulier ; je ne me regarde que comme l'un de ces signaux qui servent à diriger les voyageurs, pour les faire parvenir sûrement au terme de leur route ; je me mets à portée d'être vu, & je tâche de persuader à ceux qui me voient, que je ne suis pas un signal déplacé, Soyez désormais tranquille sur mon compte ; & croyez que ce que je vous ai enseigné, je le pratique moi-même, ou je tâche de le pratiquer.

— Maître, repliqua *Tsée-lou*, vous savez que je suis d'un esprit borné ; une application juste des préceptes à la pratique, est le plus souvent hors de ma portée. Ne vous laissez pas de m'instruire ; il n'est aucune de vos paroles dont je ne tire quelque profit. Ce que vous venez de dire m'a pleinement satisfait ; & je suis persuadé que, dans la prospérité comme dans l'adversité, vous jouissez en paix de vous-même, sans vous enorgueillir ni vous laisser abattre.

Pendant que notre Philosophe s'occupoit à régler l'intérieur du Royaume, en faisant rentrer dans l'ordre tout ce qui en étoit sorti, il se formoit sur les frontières un orage qui pouvoit être suivi du plus grand désastre, si l'on attendoit qu'il fût entièrement formé pour s'en mettre à couvert. La montagne qu'on appelle aujourd'hui *Tchou-tsi-chan*, & qui portoit alors le nom de *Kia-kou*, faisoit la séparation des Royaumes de *Tsi* & de *Lou*. Sur le penchant de cette montagne, des deux côtés, étoient quelques villes dont les Rois de *Tsi* vouloient être les seuls maîtres, afin d'être plus à portée d'empiéter peu-à-peu sur les possessions des Rois de *Lou*. Ceux-ci avoient été les plus foibles, & s'étoient déjà laissé enlever trois villes. *Ting-koung*, leur successeur, auroit bien voulu faire valoir ses droits ; mais la voie des armes lui paroissant peu sûre & très-coûteuse d'ailleurs, il s'en étoit tenu, jusqu'alors, à ne tenter que la voie ^{p.172} de la négociation. *Ly-tsou*, l'un des *Tay-fou* du Roi de *Tsi*, imputa à crainte ce qui n'étoit que l'effet d'une politique fondée sur la raison ; dans cette croyance, il se persuada qu'il pouvoit entreprendre d'agrandir les Etats de son Maître, aux dépens d'un voisin qui n'oseroit lui résister. Il leva des

Vie de Confucius

troupes, & se disposoit à les faire entrer dans le Royaume de *Lou*, lorsque *Koung-tsée* fut instruit de son injuste projet. Cependant, pour ne pas donner lieu à une rupture ouverte entre les deux Royaumes, il jugea à propos de dissimuler ; & pour donner le change au perfide *Ly-tsou*, en lui persuadant qu'il étoit sans défiance, au lieu de lever des troupes lui-même, il redemanda la restitution des trois villes qui avoient appartenu aux Rois de *Lou*.

Les Ministres du Roi de *Tsi* ne pensoient pas comme *Ly-tsou* ; ils connoissoient *Koung-tsée*, & en étoient connus. Ils représentèrent à leur Roi que le Royaume de *Lou* alloit devenir florissant sous l'administration d'un homme tel que *Koung-tsée* ; qu'il étoit de sa gloire & de son intérêt particulier de l'avoir pour allié & non pour ennemi ; qu'il étoit de la justice de restituer les trois villes en question, si le Roi de *Lou* étoit bien fondé à demander qu'elles lui fussent livrées ; & qu'il falloit terminer cette affaire à l'amiable, en se rendant sur les frontières pour discuter les raisons de part & d'autre, en présence des deux Rois. Cet avis passa au Conseil à la pluralité des voix, malgré tout ce que put dire *Ly-tsou* pour faire entreprendre la guerre à laquelle il étoit déjà tout préparé. On écrivit au Ministre de *Lou*, qu'on ne souhaitoit rien tant que de le satisfaire sur l'objet de sa demande, si ce qu'il demandait étoit conforme aux loix de l'honneur & de la justice ; mais qu'il savoit très bien que personne n'étoit juge dans sa propre cause ; & qu'on croyoit que pour se mettre, de part & d'autre, à p.173 l'abri de tout soupçon, & terminer cette affaire à la satisfaction des deux Cours, il étoit à propos que les deux Rois se rendissent en personne sur les frontières, où, après que l'on auroit discuté en leur présence toutes les raisons pour & contre, on se détermineroit à faire ce qui convient.

Cette lettre fut rendue à *Koung-tsée*, lequel, après l'avoir lue, la porta au Roi, & lui dit :

— Seigneur, ceux du Royaume de *Tsi* paroissent vouloir bien vivre avec nous ; vous jugerez parce qu'ils écrivent. Consultez mes deux collègues dans le Ministère, *Tchoung-sun-ho-ki* & *Ki-*

Vie de Confucius

sun-see, sur ce qu'on nous propose ; & pour leur laisser une entière liberté de vous dire ce qu'ils en pensent, permettez-moi de n'être pas présent lorsque vous délibérerez avec eux.

Le Roi consentit à tout, fit appeler les deux Ministres, & leur proposa l'affaire en question.

— Ceux du Royaume de *Tsi*, dit *Tchoung-sun-ho-ki*, ne jouissent pas d'une bonne réputation ; ils passent, en général, pour être des fourbes : il est de la prudence de se défier d'eux. Qui sait si, dans la proposition qu'ils font, il n'y a pas quelque fourberie cachée ? Au cas que votre Majesté consente à se rendre sur les frontières pour s'aboucher avec le Roi, elle ne doit pas y aller qu'elle n'ait un bon corps d'armée à sa suite.

— Ceux du Royaume de *Tsi*, ajouta *Ki-sun-see*, ont été dans tous les tems nos plus cruels ennemis ; ils n'ont jamais manqué l'occasion de prendre les armes contre nous toutes les fois qu'elle s'est présentée, & ils ont eu le talent de la faire naître quand elle ne se présentait pas. Otons-leur tout sujet, tout prétexte même de défiance. Leur Roi paroît à présent bien disposé à votre égard ; il vous fait proposer une conférence sur les frontières : consentez-y. En vous abouchant ^{p.174} avec lui, vous aurez l'occasion la plus favorable que vous puissiez désirer, pour conclure une longue paix entre les deux Royaumes.

— Je pense comme vous, répondit le Roi ; mais si je vais sur les frontières, qui prendrai-je pour m'accompagner ? Il me faut quelqu'un qui puisse découvrir leurs artifices, s'ils ne sont pas de bonne-foi, & m'empêcher d'être la dupe des apparences.

— Il n'y a personne dans notre Cour, dit *Tchoung-sun-ho-ki*, qui soit plus en état que *Koung-tsée* de vous garantir des pièges qu'on pourroit vous tendre, & de tirer de cette conférence le meilleur parti possible pour votre gloire

Vie de Confucius

particuliere, & pour l'avantage de vos Sujets ; ordonnez-lui de vous suivre ; ayez-le sans cesse à vos côtés, & ne vous ecartez en rien de tout ce qu'il vous suggérera sur ce que vous devez dire, & sur la conduite que vous devez tenir.

Le Roi fut charmé de trouver dans ses Ministres des idées tout-à-fait conformes aux siennes, en faveur de *Koung-tsée*. Il le fit appeler sur le champ, lui fit part du résultat de ses délibérations avec les deux Ministres *Tchoung-sun-ho-ki* & *Ki-sun-see*, & lui enjoignit de se tenir prêt à partir, & de tout régler pour ce voyage.

— Je me flatte, ajouta-t-il en finissant, que vous n'aurez aucune répugnance à me servir d'instructeur & de guide le long de la route & pendant le séjour.

— Seigneur, lui répondit *Koung-tsée*, j'ai toujours oui dire que, dans un Etat bien réglé, les Lettres n'alloient jamais sans les Armes ni les Armes sans les Lettres, pour se procurer mutuellement du secours. Lorsque les anciens Rois alloient dans les Etats voisins, ou seulement sur les frontieres, ils etoient suivis par des Sages & par des Guerriers. Les premiers etoient pour le conseil & pour la décence, & les seconds pour la p.¹⁷⁵ sûreté, la parade & l'exécution. Les Princes qui se sont écartés de cette sage coutume ont toujours eu lieu de s'en repentir ; le trait d'histoire qui se présente actuellement à mon esprit, vous convaincra de la vérité de ce que j'avance.

Les Rois de *Soung* & de *Tsi* s'aboucherent autrefois sur les confins de leurs Etats, pour terminer un différend qu'ils avoient entre eux, sans être obligés d'en venir à une guerre pour laquelle, disoient-ils, ils avoient l'un & l'autre de la répugnance. Le Roi de *Tsi* s'étant apperçu que le Roi de *Soung*, trop peu défiant, n'avoit d'autres Guerriers avec lui que ceux de sa Garde ordinaire (parce que, pour éviter les dépenses & un trop grand éclat, il avoit cru qu'il suffisait qu'il fût accompagné de quelques Sages au fait des affaires, & en état de les terminer

Vie de Confucius

avec honneur), le Roi de *Tsi*, dis-je, profita de l'occasion pour faire un acte de perfidie. Il fit enlever l'imprudent Roi de *Soung*, le conduisit lui-même comme en triomphe dans ses propres Etats ; & l'ayant ainsi en son pouvoir, il fut maître des conditions, & lui imposa toutes celles qu'il lui plut, avant de lui rendre la liberté.

Ce qui est arrivé peut arriver encore. Il est de la prudence que nous prenions les précautions qui dépendent de nous, pour ne pas courir le risque d'être trompés ou trahis. Je pense donc que votre Majesté ne doit se rendre sur les frontières, qu'avec un cortège digne d'un des successeurs du grand *Tcheou-koung* ; ce cortège vous garantira d'une première surprise. Je suis d'avis encore que vous vous fassiez précéder au lieu du congrès, par l'un de vos *Tay-fou* à la tête de trois cents chars armés, & que vous vous fassiez suivre d'un peu loin, afin de ne pas donner de l'ombrage au Roi de *Tsi*, par vos deux autres *Tay-fou*, à la tête chacun de cinq mille chars, tels qu'on les arme quand il s'agit d'une guerre ^{p.176} en forme. On ne sauroit être trop sur ses gardes quand on traite avec des gens dont on a lieu de suspecter la bonne-foi. Ne doutez pas, Seigneur, que le Roi de *Tsi* ne se rende au lieu indiqué, qu'accompagné de l'élite de ses Guerriers.

Ting-koung fut charmé d'entendre *Koung-tsée* parler ainsi ; il approuva tout ce qu'il venait de dire, & le chargea lui-même de mettre en exécution ce qu'il avait imaginé pour la sûreté de sa personne, & de ses Etats.

Après que tout eut été réglé, *Koung-tsée* fit prendre les devans à celui des *Tay-fou* qui étoit à la tête des trois cents chars armés ; il partit lui-même avec le Roi peu de jours après ; & les deux autres *Tay-fou*, à la tête de leurs troupes, suivirent d'un peu loin. Arrivés sur les confins de ses Etats, le Roi fit camper les deux *Tay-fou* & leur ordonna de ne pas bouger de là sans de nouveaux ordres, ou sans avoir vu le signal qu'on leur feroit de venir à son secours, supposé que sa personne fût en danger. Le lendemain, le Roi & tout son cortège s'avancèrent jusqu'à *Kia-kou*. Le Roi

Vie de Confucius

de *Tsi* y étoit arrivé depuis quelque tems, & avoit déjà fait tous les préparatifs avec une magnificence à laquelle il n'y avoit rien à ajouter. Sur un tertre qui dominoit toute la campagne, il avoit fait construire un edifice

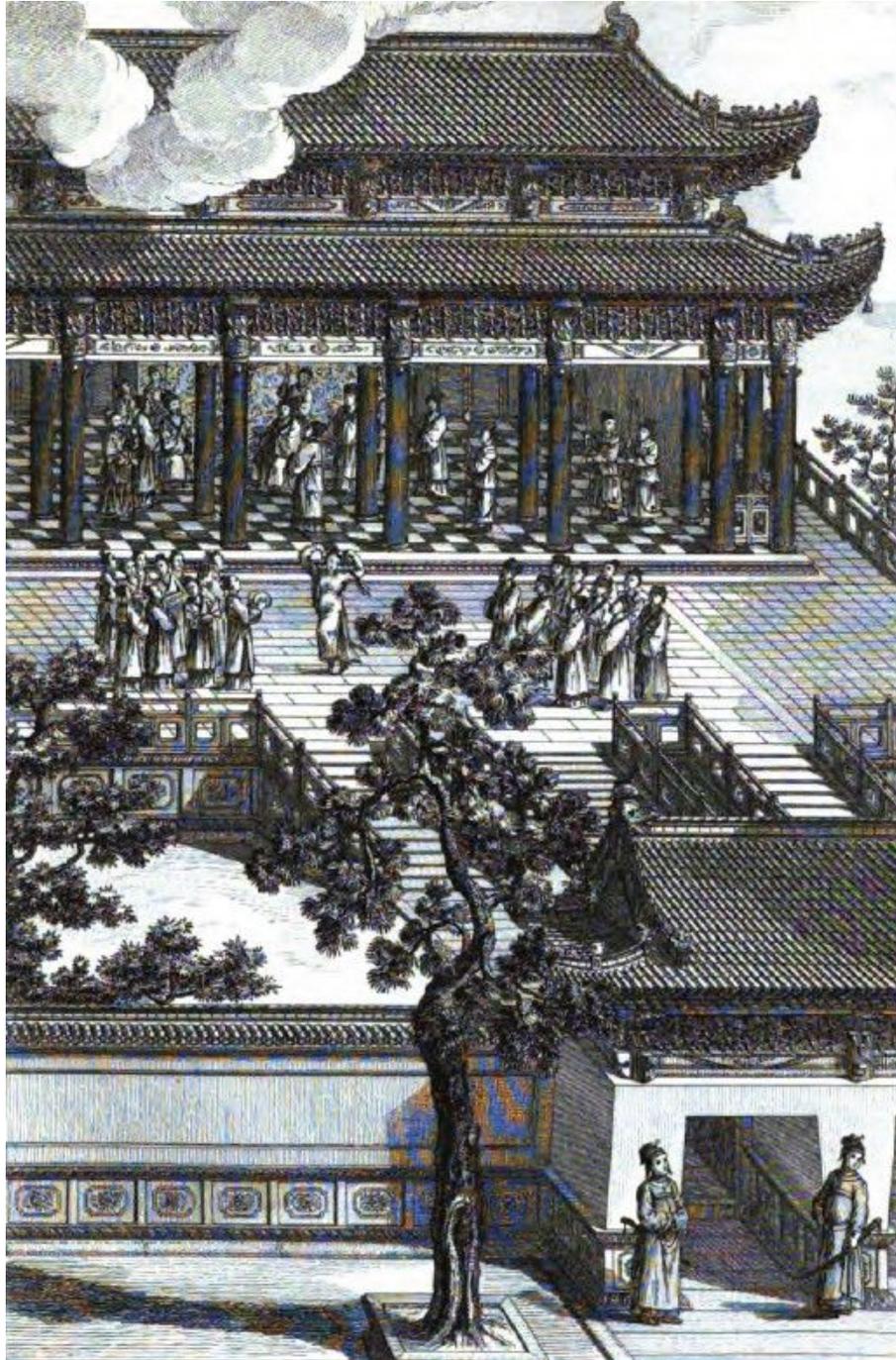


Planche 9.

qui avoit plus l'air d'un Palais royal à demeure, que d'un simple pavillon qui ne devait servir qu'un jour. On y montoit par trois rangs d'escaliers,

Vie de Confucius

l'un à droite, l'autre à gauche, & le troisième au milieu. Il y avoit deux trônes en face l'un de l'autre ; celui où devoit s'asseoir le Roi de *Lou*, étoit à gauche de celui du Roi de *Tsi*, & conséquemment à la place d'honneur, parce que le Royaume de *Lou* avoit été donné par *Ou-ouang* à *Tcheou-koung* son frere, & que le Royaume de *Tsi* n'étoit que l'apanage de *Tay-koung*, l'un des Généraux du même *Ou-ouang*, lorsqu'il fonda la Dynastie des *Tcheou*, actuellement p.177 régnante. *Koung-tsée* fut satisfait de cet arrangement, & l'approuva ; mais comme on lui eut rapporté que le Roi de *Tsi* avoit un cortège très-nombreux, & qu'outre ce cortège on voyoit, depuis quelque tems, des gens de guerre arriver chaque jour sur les confins de ses Etats, il entra en défiance, & voulut, de son côté, prendre toutes les précautions qui dépendoient de lui. Il fit ordonner aux deux *Tay-fou* qui commandoient les dix mille chars armés, de s'avancer le plus près possible du lieu de la conférence, afin d'être à portée de voir tous les signaux, & de secourir leur Souverain s'il en étoit besoin ; & plaça le troisième *Tay-fou*, avec tous ses Guerriers, aux environs du tertre sur lequel les deux Rois devoient s'aboucher.

La nuit qui précéda le jour où la cérémonie devoit avoir lieu, *Ly-tsou*, ce *Tay-fou* perfide du Roi de *Tsi*, se rendit secrètement chez son Maître, & lui dit :

— Je n'ai pas craint, Seigneur, de m'exposer aux plus terribles effets de votre colere, en quittant mon poste, en supposant un ordre de votre part pour tromper la Garde, & en interrompant votre repos. L'affaire dont j'ai à vous entretenir, doit être traitée entre vous & moi, sans témoins ; elle est de la dernière importance, & demande de notre part la plus grande célérité : c'est ce qui m'a enhardi à me mettre au-dessus de toutes les regles. Il ne s'agit de rien moins que d'assurer à votre Royaume la prééminence sur le Royaume de *Lou*, & d'agrandir vos possessions d'autant de villes que vous jugerez à propos : il s'agit, en un mot, de vous rendre le plus grand, le plus

Vie de Confucius

puissant & le premier de tous les Rois feudataires de l'Empire. Le moyen en est aisé, & j'ai déjà pris toutes mes mesures pour le faire réussir ; il ne me reste qu'à obtenir le consentement de votre Majesté.

— Vous me promettez-là des merveilles, lui répondit le Roi ; & ce que vous venez de dire est si fort au-dessus de la ^{p.178} vraisemblance, que je crois être encore entre les bras du sommeil, & ne vous entendre que dans un beau rêve. Expliquez-vous.

— Vous n'ignorez pas, reprit le *Tay-fou*, combien de guerres vos illustres prédécesseurs ont eu à soutenir pour s'opposer à l'ambitieux orgueil des Rois de *Lou*. Fiers de leur origine, ces descendants du grand *Tcheou-koung* ont toujours regardé avec une espede de mépris tous les autres Princes de l'Empire qui ne sont pas du sang de *Ouen-ouang*. Ils n'ont manqué aucune occasion de leur nuire, quand ils ont cru pouvoir le faire avec succès. Je ne vous le dissimule point, Seigneur, je crains fort que *Ting-koung* lui-même ne vous fasse bientôt subir le joug. Il a donné sa confiance à *Koung-tsée* ; il l'a fait l'un de ses Ministres, & ne se conduit que par ses conseils. Ce Sage a déjà corrigé ce qu'il y avait de défectueux dans le Gouvernement ; il a mis les loix en vigueur, & fait respecter l'autorité du Prince. Que deviendra le Royaume de *Tsi*, si un tel homme se met en tête de le joindre aux Etats de son Souverain ? Prévenons-le, Seigneur, & détournons sur le *Lou* tous les malheurs dont nous sommes menacés. La chose est facile ; & sans être obligé de faire la guerre, sans répandre même une goutte de sang, j'ai en main tout ce qu'il faut pour la faire réussir.

C'est demain que votre Majesté & le Roi de *Lou* doivent conférer ensemble, quel que puisse être le résultat de cette conférence, l'un de vous deux sera nécessairement mécontent, parce qu'il n'obtiendra pas tout ce qu'il souhaite. Cependant la

Vie de Confucius

paix se conclura à de certaines conditions, qui ne seront gardées de part ou d'autre, qu'autant de tems qu'il en faudra pour trouver une occasion favorable de les enfreindre impunément. La guerre s'allumera de nouveau ^{p.179} entre vos deux Etats ; & vous n'ignorez pas combien la guerre, même la plus heureuse, entraîne de maux après elle. Mettons le Roi de *Lou* hors d'état de pouvoir jamais nous nuire ; humilions-le ; rendons-le notre tributaire. Voici mon plan : concluez la paix avec lui à toutes les conditions qu'il voudra bien y mettre ; faites toutes les cérémonies usitées en pareil cas ; & après que tout sera fini, dites-lui qu'ayant prévu l'heureux succès que devoit avoir votre entrevue, vous avez fait préparer des divertissemens extraordinaires, afin de rendre à jamais mémorable un congrès qui avoit rétabli la bonne intelligence entre deux Royaumes qui n'auroient jamais dû cesser d'être intimement liés entre eux, & qui leur rendroit infailliblement tout l'éclat dont ils avoient brillé lors de leur fondation par vos glorieux Ancêtres. Vous ajouterez que vous avez amené des Musiciens habiles dans tous les genres de musique, d'excellens Comédiens, & des Danseurs qui peuvent exécuter toutes les danses qui ont cours dans les pays étrangers. Vous le prierez de vouloir bien vous permettre de lui donner ces différens spectacles. Après que vous aurez pris votre place l'un & l'autre sur le trône particulier qui vous est préparé, je ferai sortir mes Danseurs : ils sont au nombre de trois cens. Sous prétexte d'imiter les Barbares dans leurs évolutions, ils s'avanceront en désordre vers le Roi de *Lou* ; dans ces moments de confusion, je m'avancerai moi-même à la tête de quelques braves, & j'enlèverai le Roi & *Koung-tsée* avec lui. Quand ils seront en notre puissance, nous donnerons telle loi qu'il nous plaira.

Vie de Confucius

— Vous proposez-là d'étranges choses !, lui répondit le Roi saisi de frayeur. Croyez-vous que ceux de *Lou* feront assez lâches que d'abandonner leur Maître & le laisser enlever ^{p.180} sans coup férir ? Il est à présumer qu'il y auroit, de part & d'autre, bien du sang répandu pour assurer un plein succès à cette téméraire entreprise ; & quand même vous viendriez à bout de réaliser tout ce que vous avez imaginé, avec toute la facilité que vous pourriez desirer, de quel nom nous appelleroit-on dans tout l'Empire ? Retirez-vous ; allez de ce pas vous consulter avec les Ministres, & n'entreprenez quoi que ce soit, si ce n'est de leur consentement & avec leur approbation.

— Seigneur, repliqua brusquement le *Tay-fou*, je connois vos Ministres : il seroit très-dangereux de leur communiquer ce projet ; & c'est pour leur en ôter la connoissance, & même tout soupçon, que je suis venu pendant la nuit en entretenir votre Majesté dans un tête-à-tête. Vos Ministres sont liés d'amitié, ou tout au moins sont pleins d'estime pour le Philosophe de *Lou* ; ils n'oseroient rien entreprendre qui pût tourner à son désavantage : d'ailleurs, comme ils sont pleins d'estime pour lui, ils tâchent de l'imiter en tout. Dans quelque affaire que ce soit, ils veulent délibérer, & puis délibérer encore, & l'occasion s'échappe pour ne plus revenir. Je suis trop avancé pour pouvoir revenir sur mes pas. En reculant je risquerois de tout perdre, & votre Personne même ne serait pas en sûreté. Tout est préparé ; je vous répons de la réussite. Nous n'avons pas un moment à perdre ; profitons du peu de tems qui nous reste. En vérité, je n'aurois jamais cru, je n'aurois pas même soupçonné que vous hésiteriez sur ce que je vous propose. Je veux vous porter au plus haut point de grandeur où vous puissiez aspirer, & vous faites des difficultés.

Vie de Confucius

— Faites comme vous l'entendrez, lui dit enfin le Roi ; mais n'agissez qu'à coup sûr, & avec le moins d'éclat qu'il ^{p.181} sera possible.

Sur ce consentement, le traître *Ly-tsou* sort à la hâte pour aller travailler le reste de la nuit à l'exécution de son noir projet.

Le lendemain, les deux Rois s'étant rendus avec leur suite à l'endroit qu'on leur avoit préparé, monterent en même tems sur le tertre, chacun par la rampe d'escalier qui aboutissoit à son trône. *Koung-tsée* assistoit le Roi de *Lou*, en qualité de son premier Ministre, & *Yen-yng*, premier Ministre du Roi de *Tsi*, assistoit son Maître. Les deux Ministres s'avancèrent jusqu'au milieu du tertre, s'inclinèrent profondément l'un vers l'autre ; ils prirent les mains en signe d'amitié, puis se retirèrent chacun de son côté. Les deux Rois, debout devant leurs trônes, se saluerent, & le Roi de *Lou* prenant la parole, dit :

— Je suis descendant du grand *Tcheou-koung*, & vous descendez, de l'illustre *Tay-koung*, son Instituteur & son Maître ; il faut que nous soyons unis entre nous, comme nos Ancêtres l'étoient entre eux.

— C'est-là, lui répondit le Roi de *Tsi*, ce qui fait le plus cher objet de mes désirs. Cimentons aujourd'hui, d'une manière qui puisse à jamais durer, une union qui n'auroit jamais dû être altérée. Commençons par nous donner des gages mutuels de l'amitié que nous allons contracter.

En finissant ces mots, il fit présenter au Roi de *Lou* quelques curiosités qu'il avoit apportées de son Royaume, pour lui tenir lieu des présens d'étiquette. Le Roi de *Lou* en fit autant de son côté & après les compliments ordinaires :

— J'ai amené, dit le Roi de *Tsi*, des Musiciens & des Danseurs qui exécutent à merveille la musique & les danses des quatre parties du monde ; je veux vous donner le plaisir de les voir & de les entendre avant que nous parlions d'affaires. Nos

Vie de Confucius

affaires, d'ailleurs, n'ont pas besoin de grande discussion ; car, persuadé que je ^{p.182} suis que vous ne voulez rien que de juste, je veux d'avance tout ce qu'il vous plaira de vouloir vous-même.

Et sans attendre la réponse du Roi de *Lou*, il fit donner le signal dont il étoit convenu avec ses gens. A l'instant un grand nombre de tambours se fait entendre, & les instrumens de musique commencent l'air des danses des Barbares de *Lay-y*. Les Danseurs, au nombre de trois cens, les uns portant des étendards chamarés de toutes les couleurs, & les autres des sabres, des piques, & d'autres armes de différentes especes, commencent des évolutions plus semblables aux effets que produisent l'ivresse & la frénésie, dans des hommes naturellement emportés, qu'à des mouvement de corps combinés avec art pour la satisfaction des yeux.

Ces furieux, après avoir préludé au bas du tertre où ils étoient rassemblés, montent pêle-mêle, & s'avancent, en s'agitant de mille manieres, vers l'endroit où étoient les deux Rois. A l'aspect d'un spectacle si peu attendu, *Koung-tsée* frémit d'indignation ; mais la crainte qu'il eut qu'il n'arrivât quelque chose de fâcheux à son Maître, l'obligea de dissimuler. Il s'approcha respectueusement du Roi de *Tsi*, & lui dit :

— Seigneur, votre Majesté & le Roi mon Souverain se sont rendus dans ces lieux, non pour y être témoins de ce que savent faire de vils baladins, mais pour y traiter les affaires importantes de leurs Royaumes, & conclure une paix qui puisse se perpétuer jusqu'aux descendans les plus reculés. Vous êtes Chinois l'un & l'autre, pourquoi ne pas faire exécuter une musique & des danses Chinoises, dans lesquelles il n'a rien qui ne soit dans la plus exacte décence ? Ordonnez, je vous prie, à ces impudens baladins de *Lay-y* de se retirer au plutôt ; ils sont indignes de la présence de deux grands Rois. La maniere

Vie de Confucius

dont ils s'avancent tumultueusement vers nous, p.183 en s'agitant comme des forcenés, peut avoir de mauvaises suites.

Yen-yng, Ministre du Roi de *Tsi*, non moins choqué que *Koung-tsée*, joignit ses instances aux siennes, & les baladins furent honteusement renvoyés ; les Gardes des deux Rois les repousserent en même tems des deux côtés. La précipitation avec laquelle ils retournerent sur leurs pas, fit comprendre au perfide *Ly-tsou* que son coup étoit manqué : mais il ne se désista pas pour cela de son infame entreprise ; il eut l'impudente hardiesse de monter seul jusques près de son Roi, & de l'encourager à ne pas manquer l'occasion de commettre le crime dont ils étoient convenus.

— Ce que je n'ai pas pu faire au moyen des Danseurs, lui dit-il en se retirant, je le ferai au moyen des Comédiens. N'allez pas, par une complaisance mal entendue, me faire echouer une seconde fois ; songez que je ne travaille que pour votre élévation & l'agrandissement de vos Etats.

Arrivé au bas du tertre, il dit à la troupe, qui, étant déjà toute prête, n'attendait plus que les derniers ordres de sa part :

— N'oubliez pas ce dont nous sommes convenus. Allez, & faites votre possible pour tâcher d'emouvoir le Roi de *Lou*, ou par les attraits de la volupté, ou en provoquant sa colere. Surpassez-vous en particulier, lorsque vous chanterez la scene *Pi-chun-tché-ché* ; je vous récompenserai au-delà de ce que vous pouvez espérer.

La scene *Pi-chun-tché-ché* dont il s'agit ici, étoit une description des débauches & de toutes les infamies de *Ouen-kiang*, l'une des reines de *Lou*, laquelle se trouvant veuve très jeune encore, & ayant toute l'autorité, jusqu'à ce qu'un fils qu'elle avoit eu du Roi son epoux, fût en âge de régner, s'abandonna à toutes sortes d'excès. Au surplus, la plupart des scenes des Comédies chinoises, sont en chants. p.184

Quand tous les Acteurs furent prêts, le Roi de *Tsi* dit au Roi de *Lou* :

Vie de Confucius

— *La Comédie qu'on va vous donner n'a rien d'étranger ; elle est purement chinoise ; j'espère que vous en serez content.*

Pendant que ce Prince parloit ainsi, les Comédiens se présentèrent, & commencerent à jouer. Ils étoient au nombre de plus de vingt, tant hommes que femmes, superbement vêtus, & parés de la manière la plus brillante. Leurs regards, leurs gestes, leurs attitudes, toute leur contenance, toutes leurs paroles ne respiroient que la mollesse & la volupté. Le Roi de *Lou* fut enchanté du début. Il n'en fut pas ainsi de son sage Ministre : *Koung-tsée*, saisi d'indignation, s'approcha de son Maître, & le pria de dire au Roi de *Tsi* qu'ils étoient assemblés pour parler d'affaires, & non pas pour repaître leurs yeux de spectacles indécens. Le Roi de *Lou* fit semblant de ne pas l'entendre, & laissa continuer les Acteurs. ils en vinrent à la scène *Pi-chun-tché-ché* ; alors seulement la honte fit changer le Roi de couleur ; & *Koung-tsée* ne pouvant plus retenir les mouvemens de sa juste colère, s'approcha du Roi de *Tsi*, le regarda fixement, & lui dit :

— Vous avez assuré tantôt que vous vouliez vivre avec le Roi mon Maître comme deux frères vivent entre eux ; cela étant, quiconque insulte l'un de vous deux, insulte l'un & l'autre. Nos Généraux & les Troupes qu'ils commandent sont au service du Roi de *Tsi* ; je vais les appeler pour qu'ils aient à exécuter les ordres que je leur intimerai de votre part.

Puis d'un ton de voix terrible, dont tous les Acteurs & les deux Rois même furent épouvantés, il appella la Garde qui étoit au bas du tertre, du côté du Roi de *Lou*.

Deux *Tay-fou*, le sabre à la main, se présentèrent à l'instant à la tête de quelques soldats.

— *Tay-fou*, leur dit *Koung-tsée* en leur montrant les deux principaux Acteurs qui déclamoient^{p.185} la scène *Pi-chun-tché-ché*, ces vils histrions viennent d'insulter en face les deux

Vie de Confucius

Rois ; leur crime ne peut être lavé que dans leur sang ; ils ne méritent pas de vivre : mettez-les à mort.

Les *Tay-fou* obéirent, & tranchèrent la tête aux deux qui leur avoient été désignés. Tous les autres Comédiens, craignant un même sort, prirent la fuite. Les deux Rois furent pendant quelques momens comme pétrifiés ; & comme ils ne donnerent aucun ordre, leurs Gardes respectifs restèrent dans l'inaction, sans rien entreprendre les uns contre les autres. *Koung-tsée* profita de la circonstance pour faire retirer son Maître, & se retirer lui-même dans le corps d'armée qu'il avoit eu la précaution de faire camper non loin de ce lieu.

Cependant le perfide *Tay-fou* de *Tsi*, au désespoir d'avoir échoué pour la seconde fois, vouloit en venir aux mains avec les troupes de *Lou* ; mais il avoit affaire à trop forte partie, & les Ministres de son Roi lui firent ordonner d'avoir à se tenir tranquille. Ils firent plus, ils osèrent représenter à leur Maître qu'il étoit déshonoré pour toujours, s'il ne tâchoit de réparer par quelque action d'éclat, la honte dont il alloit être couvert aux yeux de tout l'Empire.

— Il faut, lui dirent-ils, il faut qu'on soit persuadé que vous n'avez aucune part à la conduite de votre indigne Sujet ; que vous n'êtes coupable qu'en ce que vous ne vous êtes pas informé de ce qu'il vouloit faire, & ne rien oublier de ce qui dépendra de vous pour réparer une faute qui s'est commise à votre insu. Il faut de plus faire au Roi de *Lou* des excuses proportionnées à l'insulte, & gagner son amitié sans retour. Il y a un moyen tout simple de venir à bout de tout cela ; le voici sans autre préambule.

Le Roi de *Lou* possédoit autrefois trois villes enclavées dans le pays de *Ouen-yang*, qui est sous notre domination. *Hoan* est la première de ces trois villes, que nous retenons^{p.186} injustement : nous en devons l'acquisition à un crime. Le traître qui y commandoit sous l'autorité du Roi de *Lou*, craignant d'être puni d'une faute qu'il avoit commise, quitta le

Vie de Confucius

service de son légitime Souverain, & se donna, lui & la ville dont il étoit Gouverneur, à *Hoan-koung*, l'un de vos prédécesseurs. Un autre crime nous donna la ville de *Yun*. Elle fut prise dans une guerre que nous avons suscitée injustement ; & dans une autre guerre non moins injuste, nous nous fîmes céder de force la ville de *Kouey-yn*. Depuis *Hoan-koung*, ceux de *Lou* n'ont point cessé de nous demander la restitution de ces trois villes ; rendons-les leur, puisqu'elles leur appartiennent ; & en même tems que nous ferons un acte de justice, nous donnerons des preuves certaines que nous sommes dans l'intention de réparer de notre mieux l'insulte faite au Roi de *Lou* ; & d'ennemi irréconciliable qu'il seroit indubitablement, après ce qui vient de se passer, nous nous en ferons un ami prêt à défendre nos intérêts dans toutes les occasions. La circonstance des excuses que vous lui devez, est des plus favorables que vous puissiez desirer pour mettre votre honneur à couvert. Profitez-en ; c'est peut-être le seul moyen que vous ayez de laver votre nom d'une tache qui le souilleroit à perpétuité, & qui le rendroit odieux jusqu'aux générations les plus reculées.

Le Roi de *Tsi*, qui naturellement n'aimoit pas la guerre, & qui prévint qu'il en auroit à soutenir une des plus sanglantes, s'il ne tâchoit d'apaiser le Roi de *Lou*, fut charmé de cette ouverture. Il chargea *Yen-ying* de se rendre à la Cour de ce Prince, pour faire en son nom les excuses convenables, & la restitution des trois villes. *Yen-ying* accepta avec joie cette honorable commission ; mais avant de paroître à la Cour de *Lou* en qualité d'Ambassadeur, dans l'appareil du cérémonial, il ^{p.187} voulut prévenir le Prince avec lequel il auroit à traiter, et lui faire part, le plutôt possible, d'une nouvelle qui ne pouvoit manquer de lui être agréable. Il partit incognito ; & ayant fait diligence, il atteignit le Roi de *Lou* qui étoit en chemin pour sa Capitale, lui fit demander par *Koung-tsée* une audience secrète, & lui annonça qu'il iroit bientôt, de la part du

Vie de Confucius

Roi son Maître, lui faire solennellement des excuses, & lui restituer tout ce qui avait appartenu aux Rois ses prédécesseurs. Cette nouvelle fit oublier à *Ting-koung* tout ce qui s'étoit passé à *Kia-kou* ; il en fut dans une joie qui lui adoucit les fatigues de la route, & il arriva pénétré d'estime & de reconnaissance envers *Koung-tsée*, dont la sage prévoyance l'avoit mis à couvert du piège qu'on lui avoit tendu pour avoir occasion d'attenter à sa liberté.

Quelque tems après, on vit arriver l'Ambassadeur du Roi de *Tsi*. On lui fit une réception des plus brillantes ; & dans l'audience publique que le Roi lui donna, il protesta que son Maître n'avoit eu aucune mauvaise intention dans ce qui s'étoit passé lors de leur entrevue ; que son *Tay-fou* ne lui avoit parlé qu'en général des spectacles qu'il vouloit donner pour le divertissement des deux Rois ; & que s'il avoit prévu que Sa Majesté le Roi de *Lou* eût dû être offensée, il les auroit très-certainement supprimés. Il ajouta que le Roi son Maître, voulant cimenter une paix durable entre les deux Royaumes, l'avoit chargé de faire rentrer dans les Etats de *Lou* toutes les villes & autres possessions qui en avoient été détachées, & qui étoient actuellement sous la dépendance de *Tsi*. Après avoir fini sa courte harangue, il s'approcha respectueusement du Roi, & lui remit la cession pure & simple des villes de *Hoan*, de *Yun* & de *Kouei-yn*, en y comprenant toutes les annexes.

Un procédé si généreux gagna sans retour le Roi de *Lou* ; ^{p.188} & pendant tout le tems qu'il vécut, il n'y eut pas le plus petit différend entre les Sujets des deux Royaumes. Il envoya de nouveaux Gouverneurs dans les trois places qu'il venoit de recouvrer, & ces Gouverneurs furent mis en possession de leurs charges par *Yen-ying* lui-même, qui ramena les anciens à son retour à la Cour de *Tsi*. A la sollicitation de *Koung-tsée*, les trois villes furent données à titre de fief à *Ki-sée*, l'un des descendans de *Ki-yeou*, qui les avoit reçues au même titre du Roi *Hi-koung* ; & *Ki-sée*, pour témoigner sa reconnaissance à celui qui lui avoit procuré ce bienfait de la part de son Souverain, bâtit une nouvelle ville sur les fondemens de celle de *Kouei-yn* & la nomma

Vie de Confucius

Sié-tcheng, ou ville de *Sié*, parce que *Sié*, l'un des Ministres sous le regne de *Chun*, successeur immédiat du sage *Yao*, étoit reconnu pour être la souche d'où sortoit la famille de *Koung-tsée*.

Je me suis peut-être un peu trop arrêté sur ce point d'Histoire, qui rapporte un événement singulier arrivé sous le ministère de *Koung-tsée*. J'ai cru devoir le rapporter moi-même, revêtu de toutes ses circonstances, parce qu'il est du nombre de ceux que personne ne révoque en doute. Un autre événement non moins authentique, & qui ne fait pas moins d'honneur à *Koung-tsée*, est l'abaissement des *Tay-fou*. Ces grands Officiers de la Couronne s'étoient rendus redoutables à leurs Maîtres, & odieux au peuple par leur orgueil & leurs vexations. Ils s'étoient rendus comme indépendans dans les villes de leurs apanages. Trois d'entre eux, *Ki-ché*, *Chou-sun-ché* & *Mong-chun-ché*, en avoient fait des places fortes, tant par l'épaisseur & la hauteur des murailles, que par des ouvrages extérieurs qui les défendoient.

Koung-tsée, représenta au Roi, que des Sujets qui prennent de pareilles précautions, n'ont plus qu'un pas à faire pour en ^{p.189} venir à une révolte ouverte.

— Il faut, lui dit-il, faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en sont écartés ; il faut en particulier que les *Tay-fou* ne dépassent pas les bornes prescrites à leur dignité. Si on ferme les yeux lorsqu'ils empiètent sur les droits du Souverain, ils ne tarderont pas à s'ériger en Souverains eux-mêmes. Nos loix ont fixé la hauteur des murailles qui entourent les villes des différens ordres ; sans aucun respect pour ces loix, *Ki-ché*, *Chou-sun-ché* & *Mong-chun-ché*, ont rendu leurs villes tout-à-fait semblables aux villes royales ; de hautes murailles ornées de créneaux, & flanquées de tours, les font prendre pour le séjour d'autant de Rois. Ordonnez, Seigneur, qu'on rase le superflu de ces murailles, & que l'on abatte ces tours ; j'irai, s'il le faut, exécuter moi-même vos ordres. Ce commencement de mal peut empirer de jour en jour, & devenir enfin

Vie de Confucius

irremédiable ; tâchons de l'extirper avant qu'il ait poussé de plus profondes racines.

Le Roi ne se fit pas presser davantage. Il pensoit depuis long-tems à corriger un abus dont il prévoyoit les funestes suites ; mais la crainte d'exciter du trouble dans ses Etats, l'avoit retenu jusqu'alors. Ce qu'il venoit d'entendre de la bouche de celui de ses Ministres sur les lumieres & les talens duquel il comptoit le plus, lui donna du courage, & le fit enfin résoudre à réprimer l'orgueil de ces *Tay-fou*.

— Je suis de même avis que vous, répondit-il à *Koung-tsée* & je vous donne toute mon autorité pour faire ce que vous jugerez le plus convenable dans les circonstances. Je connois votre sagesse, & je ne doute pas que vous ne preniez les mesures les plus efficaces pour réussir. Tous mes guerriers sont dès-à-présent à vos ordres, employez-les comme vous jugerez à propos. p.190

Muni du contentement du Roi, & ayant toute l'autorité requise pour se faire obéir, *Koung-tsée* mit aussi-tôt la main à l'œuvre. Il appella *Tsée-lou*, celui de ses disciples qui entendoit le mieux l'art militaire, & qui occupoit actuellement une place distinguée parmi les Officiers du Roi, lui donna un corps de troupes à commander, & l'envoya chez les trois *Tay-fou* pour leur ordonner, de la part de leur Maître commun, d'avoir à mettre sur l'ancien pied les villes de leurs apanages respectifs. *Tsée-lou* se chargea volontiers de cette périlleuse commission, & l'exécuta avec succès auprès de *Ki-ché* & de *Chou-sun-ché*.

Ces deux *Tay-fou* le laisserent abattre le superflu des murailles de leurs villes, & les tours qui les flanquoient, sans lui opposer la moindre résistance. Il ne fut pas si heureux auprès de *Moung-chun-ché* ; celui-ci lui représenta que sa ville etant limitrophe du Royaume de *Tsi*, etoit continuellement en danger d'être attaquée par cette Puissance étrangere ; & qu'étant une des clefs du Royaume de *Lou*, de ce côté-là, il etoit nécessaire qu'elle fût fortifiée & en etat de soutenir un siege ; que c'étoit pour cette raison qu'il l'avoit mise dans l'état où il la voyoit, &

Vie de Confucius

qu'il s'enseveliroit plutôt sous les ruines de sa ville, que de permettre qu'on la dégradât. *Tsée-lou* n'avoit pas des forces suffisantes pour pouvoir faire un siege ; il retourna auprès de *Koung-tsée*, & lui rapporta fidèlement tout ce qui s'étoit passé. *Koung-tsée* en instruisit le Roi ; & ce Prince, irrité de la résistance audacieuse de *Moung-chun-ché*, le déclara rebelle, & se disposa à lui faire subir les peines dues à sa rébellion. Il mit sur pied une petite armée qu'il voulut commander en personne, & alla l'assiéger dans sa ville. N'ayant pas eu le succès dont il s'étoit flatté, il fut obligé de revenir sur ses pas, après avoir perdu inutilement bien du monde.

Koung-tsée le consola de son mieux, & profita de la ^{p.191} circonstance pour lui inculquer une maxime dont la pratique est de la plus grande utilité pour tous ceux qui commandent aux autres, & en particulier pour les Rois.

— Le revers que vous venez d'essuyer, lui dit-il, est pour vous une instruction des plus salutaires ; elle vous prouve par voie de fait qu'il faut remédier aux abus dès qu'ils commencent, parce qu'il arrive pour l'ordinaire, que l'on est dans l'impossibilité de les détruire, quand on a attendu qu'ils se soient fortifiés par une longue possession : *Moung-chun-ché* vient de vous confirmer cette vérité. N'allez pas cependant vous livrer à votre juste indignation ; réprimez les mouvemens d'une colere qui ne manqueroit pas de vous suggérer qu'il faut, quoi qu'il puisse en coûter, dompter un Sujet rebelle, & le châtier comme il le mérite. Donnez à ce Sujet rebelle le tems de se reconnoître & de se repentir ; vous y gagnerez doublement. L'exemple des deux *Tay-fou* qui se sont soumis, ne manquera pas de faire impression sur lui ; & je ne doute presque pas qu'il ne vienne bientôt de lui-même se jeter à vos pieds, & vous prier d'oublier une faute qu'il est prêt à réparer de la maniere que vous jugerez à propos. Vous ferez alors ce que la prudence & la justice vous suggéreront de concert. En

Vie de Confucius

attendant, appliquons-nous à faire fleurir de notre mieux les différentes branches du Gouvernement.

Ces paroles adoucirent l'esprit du Roi, qui, au lieu de perdre son tems à chercher les moyens d'immoler à sa vengeance quelques milliers de ses Sujets rebelles, en entreprenant une guerre qui en auroit fait périr autant de fideles, continua de profiter des lumieres de son sage Ministre pour travailler efficacement à leur bonheur. Son attention à ne rien faire que de l'avis ou du consentement de *Koung-tsée*, mit les affaires en si bon train, que tout alla bientôt comme de soi-même. Les Sujets du *Tay-fou* p.192 rebelle, loin d'adhérer à la rebellion de leur Seigneur, la désapprouverent hautement ; les principaux d'entre eux vinrent d'eux-mêmes se mettre à la discrétion du Roi, pour preuve de leur fidélité, & les autres désertoient par bandes pour aller vivre ailleurs. *Moung-chunché* se voyant abandonné des siens, eut recours à *Koung-tsée* pour obtenir de la bonté du Roi une entiere abolition de son crime. On le fit venir à la Cour, où, après lui avoir fait les reproches qu'il méritoit, on le retint jusqu'à ce qu'on eût mis sa ville dans l'état où elle devoit être. Alors on lui permit d'y retourner, sous condition qu'il observeroit les loix du Royaume avec plus d'exactitude qu'il ne l'avoit fait ci-devant.

Koung-tsée etendoit sa vigilance sur tous les objets, parce qu'il croyoit qu'on n'en devoit négliger aucun. Tel abus qui, aux yeux du vulgaire, paroît souvent n'être d'aucune importance, est regardé sous un point de vue bien différent par un homme d'Etat qui, embrassant dans son total le système du Gouvernement, combine jusqu'aux moindres circonstances de ce qui peut servir à le faire prospérer ou à lui nuire. Un abus de ce genre s'étoit glissé dans la Capitale, sans que personne y eût fait attention.

Un riche particulier avoit trouvé l'art de s'emparer du droit exclusif de vendre de la viande ; ses richesses le mettant en état de payer exactement, & même de faire des avances, il achetoit à bon marché, & revendoit ensuite fort cher. Il s'étoit approprié, peu-à-peu, tout le bétail des environs ; tous les pâtres & les bergers étoient à son service, & tous

Vie de Confucius

les terrains propres aux pâturages dans la banlieue, de maniere ou d'autre, lui etoient acquis. Quoique le riz cuit à l'eau, & quelques herbes salées pour y servir d'assaisonnement, fussent les mets les plus ordinaires du peuple de *Lou*, ainsi que du peuple du reste ^{p.193} de la Chine, il etoit cependant dans les mœurs du pays, que dans certaines circonstances, les plus pauvres même de la classe inférieure, ne pouvoient se dispenser de donner des festins ; & dans ces festins il falloit de la viande. Acheter de la viande un peu plus ou un peu moins cher, trois ou quatre fois dans le cours d'une année, etoit un bien petit objet pour chaque particulier ; mais ce petit objet multiplié par le nombre des habitans, etoit d'un produit immense pour le monopoleur. *Koung-tsée* s'informa exactement de la conduite de cet homme ; & après s'être mis au fait de tout ce qui le concernoit, il le fit appeller, & lui dit :

— J'ai appris que vous etiez l'un des plus riches citoyens de la ville ; je souhaiterois que ces richesses fussent le fruit de votre travail, ou d'une honnête industrie ; je m'en réjouirois avec vous, & je vous mettrois en passe de les augmenter, en vous fournissant de quoi faire valoir vos talens : mais il n'est malheureusement que trop vrai que la fortune dont vous jouissez n'est due qu'à un monopole, dont vous devriez être sévèrement puni. Je vous fais grace, à condition néanmoins que vous vous corrigerez, & que vous restituerez au Public ce qui a été volé au Public. La maniere dont je veux que cette restitution se fasse, mettra votre honneur à couvert. De toutes vos richesses, ne réservez pour vous que ce qu'il faut pour vivre dans une honnête abondance ; vous laisserez le surplus à ma disposition pour les besoins de l'Etat : au reste, je suis parfaitement au fait de ce qui vous concerne, & je sais supputer. N'entreprenez pas de vouloir vous justifier, encore moins de me donner le change, ou de me tromper. Je vous donne quelques jours pour vous reconnoître ; pensez sérieusement à ce que vous ferez, & ne vous déterminez pas à

Vie de Confucius

la légère. Je n'ai pas autre chose à vous dire ; retirez-vous.

p.194

Le monopoleur, qui jusqu'alors avoit eu le secret d'empêcher qu'on ne le traversât dans son commerce illicite, en se conciliant la bienveillance des hommes en place, comprit par ce discours & par le ton dont il fut prononcé, qu'il lui seroit impossible de réussir de même auprès d'un Ministre dont l'incorruptibilité étoit à l'épreuve de tout. Faisant attention, outre cela, à la conduite que ce même Ministre avoit tenue à l'égard des plus grand seigneurs du Royaume, quand ils avoient été hors des règles, il s'attendit à être traité en toute rigueur, si son affaire étoit examinée juridiquement. Il prit le parti le plus sûr, celui de s'exécuter de bonne grace, en faisant ce qui venoit de lui être prescrit. *Koung-tsée*, content de la sincérité avec laquelle il lui rendit ses comptes, & de la manière dont il se conduisoit à l'extérieur pour tout le reste, ne lui en demanda pas davantage, & le laissa vivre en paix avec ce qu'il s'étoit réservé pour son entretien. Il fut désormais libre à quiconque d'acheter du bétail, & de débiter de la viande comme il le jugeroit à propos.

Les affaires du Gouvernement ne l'occupent pas tellement, comme Ministre, qu'il se crût dispensé de donner ses soins aux affaires des particuliers, en tant que Chef de la Justice. Il avoit déterminé certains jours dans le courant d'une lunaison, pour connoître par lui-même des procès en différens genres qu'on portoit à son tribunal. L'un de ces jours d'audience publique, un homme du peuple vint se présenter à lui, accusa son propre fils de lui avoir manqué essentiellement, & le supplia de le juger selon toute la rigueur des loix.

Koung-tsée ecouta tranquillement tout ce que ce pere affligé avoit à lui dire, & promit d'examiner son affaire à loisir, & de lui rendre justice, en punissant rigoureusement son fils, s'il le trouvoit coupable.

— Cependant, ajouta-t-il en finissant, comme il p.195 peut se faire qu'il y ait quelque faute de votre part, & que vous soyez coupable vous-même de ne l'avoir pas instruit de ses devoirs, allez en prison jusqu'à ce que je vous appelle en jugement. Je

Vie de Confucius

vais faire arrêter votre fils, & le constituer prisonnier ainsi que vous. Soyez tranquille sur la décision que je porterai ; elle sera toute en votre faveur.

L'accusateur & l'accusé furent trois mois entiers dans les prisons, sans que le Juge donnât le moindre signe qu'il pensoit à eux ; il paroissoit les avoir entièrement oubliés. Il n'en étoit rien cependant, & il s'occupoit en secret de leur affaire, de la même manière que si elle l'eût intéressé personnellement.

Après les trois mois révolus, il fit venir l'un & l'autre en sa présence.

— De quel crime, demanda-t-il en adressant la parole au père, votre fils s'est-il rendu coupable envers vous ?

— D'aucun, répondit le vieillard.

— De quoi l'avez-vous donc accusé ?, repliqua *Koung-tsée*.

— D'une bagatelle, d'un rien, répondit celui-ci. J'étois en colère quand je suis venu me plaindre de lui, & je ne savois ni ce que je faisais, ni ce que je disois. Je vous supplie très-humblement, & avec toute l'instance dont je suis capable, de n'avoir aucun égard à ce que je puis avoir dit alors contre mon fils. Si l'un de nous deux est coupable, c'est moi qui le suis, pour avoir suivi les mouvemens impétueux d'une colère aveugle.

— Je m'en étois douté, lui dit *Koung-tsée* avec bonté ; & c'est pour laisser à votre colère le tems de s'exhaler, que je vous ai détenu trois mois entiers dans une prison. Retournez chez vous avec votre fils ; & vivez en paix. Vous, jeune homme, n'oubliez pas que la piété filiale est la première des obligations que la Nature impose à tout homme ; & vous, bon vieillard, instruisez votre fils de ses devoirs : c'est à quoi vous vous êtes engagé en lui donnant la vie.

Ce jugement fit grand bruit dans la ville ; & comme il arrive ^{p.196} pour l'ordinaire à l'égard de tout ce qui porte l'empreinte de quelque

Vie de Confucius

singularité, il eut tout-à-la-fois des approbateurs & des gens de mauvaise humeur qui le censurerent. Parmi ces derniers, le *Tay-fou Ki-sun* fut un des plus ardens. Ce *Ki-sun* étoit actuellement l'un des collègues de *Koung-tsée* dans le Ministère ; il étoit lié d'amitié avec lui, & avoit été son disciple.

— Mon Maître m'a trompé, disoit-il ; la première instruction qu'il me donna lorsque j'entrai en charge, fut d'être très-attentif à faire observer tout ce que prescrit la piété filiale, parce que c'est sur l'observation des devoirs qui sont imposés par la piété filiale, que pose tout l'édifice du Gouvernement. Il me répéta plus d'une fois que je ne devois pas craindre d'être trop sévère envers les infracteurs de ces devoirs sacrés. Tout fils, me disoit-il, qui manque essentiellement à son père, est digne de mort : cette doctrine nous a été transmise par les sages Empereurs de l'Antiquité ; il ne faut rien oublier pour la faire revivre, & tâcher de la mettre en vigueur ; & voilà qu'au mépris de cette doctrine, il fait grâce à un fils criminel. Je n'aurois jamais cru que *Koung-tsée* eût été capable d'agir ainsi contre la loi, & vraisemblablement contre les lumières, dans une affaire de cette nature.

Ce discours, ou tel autre semblable, répété devant plus d'une personne & plus d'une fois, fut rapporté à *Koung-tsée* par son disciple *Jan-yeou*.

— Je suis bien aise de ce que vous me dites-là, lui répondit *Koung-tsée* ; c'est une preuve que *Ki-sun* a à cœur qu'on ne manque point, dans le Royaume, aux devoirs de la piété filiale. Quant à vous, je me contenterai de vous dire, pour ma justification, qu'en laissant ainsi pendant trois mois entiers languir dans les prisons un fils accusé par son père, & un père accusant son fils, j'ai eu en vue, de donner une leçon à trois sortes de personnes : aux enfans qui n'ont ^{p.197} pas pour leurs père & mère toute la déférence & le respect qu'ils ont droit

Vie de Confucius

d'exiger d'eux ; aux peres & meres qui n'ont pas soin d'instruire de leurs obligations ceux à qui ils ont donné la vie ; & enfin, à ceux qui font la fonction de Juges, afin qu'ils ne se pressent pas de porter leur jugement sur des accusations dictées par la colere ou par toute autre passion.

Si j'avois fait une prompte justice, en punissant suivant toute la rigueur des loix le jeune homme dont le propre pere a été l'accusateur, personne n'en auroit été frappé, parce que tout le monde s'y seroit attendu : au lieu qu'en faisant attendre mon jugement, j'ai rendu tout le monde attentif. Les enfans ont eu le tems de réfléchir sur le sort qui menaçoit celui qui étoit accusé d'avoir manqué à la piété filiale ; & pendant ce tems, ils n'ont pas osé ne pas en remplir ses devoirs. Les peres de famille, en voyant que l'accusateur de son propre fils étoit détenu de la même maniere que celui qu'il accusoit, ont eu le loisir de se convaincre qu'il est de l'intérêt de toute une famille, de ne point laisser transpirer au dehors les tracasseries domestiques, & les petites altercations que les parens peuvent avoir entre eux. Pour ce qui est de ceux qui sont préposés pour rendre la justice aux autres, lorsqu'ils seront instruits que cet homme qui vouloit d'abord qu'on punît son fils dans toute la rigueur de la loi, s'est désisté ensuite, & s'est accusé lui-même de s'être laissé emporter aux mouvemens précipités d'une colere aveugle ; ceux-là, dis-je, n'en seront que plus réservés à prononcer, quand ils auront lieu de soupçonner de la part de ceux qui sollicitent vivement que justice se fasse, quelques sentimens de haine, de colere, de vengeance, ou de toute autre passion. Si j'avois pris à la rigueur tout ce que me dit cet homme quand il vint se plaindre de son fils, j'aurois très-certainement condamné ce fils à être ^{p.198} puni suivant la loi ; & en le punissant ainsi, j'aurois fait le malheur du pere, celui de

Vie de Confucius

toute la famille, & j'aurois jugé sur un faux exposé... En voilà assez pour vous ; je dirai le reste à *Ki-sun*.

A la première occasion qu'il eut de voir *Ki-sun* :

— J'ai appris, lui dit-il, que vous n'approuviez pas que j'eusse renvoyé absous un fils accusé par son père.

— Il en est quelque chose, lui répondit *Ki-sun* ; & je vous avoue que votre procédé m'a étrangement surpris. Ne m'avez-vous pas dit cent & cent fois que la piété filiale étoit le premier des devoirs que la Nature imposoit à l'homme ; que ce n'étoit que par elle qu'il se distinguoit de la brute, parce qu'elle supposoit en lui la faculté intellectuelle dont la brute est privée ? Ne m'avez-vous pas dit encore que la piété filiale étant la base du Gouvernement, il falloit donner tous ses soins pour empêcher qu'on n'y fît la moindre breche, & punir très-rigoureusement ceux qui manqueraient à ce qu'elle prescrit ? Voilà la doctrine que vous m'enseigniez quand vous n'étiez que simple particulier. C'est la doctrine, me disiez-vous, que les sages Rois de l'Antiquité ont pratiquée avec fruit, & fait pratiquer à tous ceux qui leur étoient soumis ; il faut la pratiquer nous-mêmes, & ne rien oublier pour tâcher de la faire pratiquer aux autres. Cette doctrine a-t-elle changé de nature depuis que vous êtes en place ? & de bonne qu'elle étoit, est-elle devenue si mauvaise que vous n'osiez la mettre en pratique ? Un misérable manque à la piété filiale ; vous en êtes instruit ; c'est son propre père qui a été contraint de se faire son accusateur ; & au lieu de faire un exemple de terreur pour tous les enfans mal nés, en faisant subir au coupable qu'on vous dénonçoit, la peine due à son crime, vous lui pardonnez, vous le renvoyez tranquillement chez ^{p.199} lui, au mépris des loix, au mépris de cette doctrine sacrée, que nous tenons de la vénérable Antiquité, & dont jusqu'à ce jour vous vous étiez fait le panégyriste & l'apôtre.

Vie de Confucius

— Mon cher *Ki-sun*, lui répondit *Koung-tsée*, votre zèle pour le maintien des loix & de la piété filiale, vous emporte plus loin qu'il ne faut. Voudriez-vous que lorsqu'on s'est rendu maître d'une ville, on en passât au fil de l'épée tous les habitans, ou qu'après une victoire l'on egorgeât impitoyablement tous ceux qui composoient l'armée ennemie ? Vous m'avouerez que ce seroit pousser la cruauté jusqu'où elle peut aller ; & qu'un Général qui ordonneroit de pareils massacres, seroit indigne de l'auguste titre dont il abuseroit ainsi malgré les cris de l'humanité. Un Juge qui puniroit indistinctement tous ceux qui paroissent avoir violé la loi, ne seroit pas moins cruel. Parmi ceux de l'étage inférieur, tel qui manque à ses devoirs, n'est souvent coupable qu'à demi ; quelquefois même il n'est pas coupable du tout, parce qu'il ignore ses obligations : le punir dans ce cas, ce seroit punir un innocent. Ceux qui méritent punition, ce sont les Grands, quand ils donnent de mauvais exemples ; ce sont les Magistrats supérieurs, qui n'ont pas exigé de leurs subalternes qu'ils instruisissent le peuple ; ce sera vous, ce sera moi, si, dans le poste que nous occupons, nous manquons d'exactitude à exiger de ceux qui sont en place l'accomplissement de leurs devoirs respectifs. User d'indulgence envers ceux-ci, & en agir en toute rigueur envers ceux du bas étage, c'est être injuste ; c'est aller directement contre la droite raison. Punissez, dit l'ancien Livre, mettez à mort ceux qui le méritent ; mais n'oubliez pas que personne ne mérite des châtimens, encore moins la mort, qu'il n'ait fait des fautes le voulant bien, & les connoissant pour telles. Commencez donc par instruire, p.200 & punissez ensuite ceux qui, au mépris de vos instructions, auront manqué aux devoirs dont vous aurez tâché de leur inspirer la pratique.

Ki-sun fut plus que satisfait de cette réponse. Il lui avoua qu'il avoit eu tort de désapprouver sa conduite, lui fit des excuses, & lui promit que

Vie de Confucius

pendant tout le tems qu'il seroit dans le Ministere, il ne placeroit aucun Mandarin qui ne fut en etat d'instruire le peuple, & qui ne regardât l'obligation de s'acquitter de cette fonction honorable, comme la plus essentielle de ses obligations. Il ne tarda pas à donner une premiere preuve de la sincérité de sa promesse. Le gouvernement d'une ville sur laquelle il avoit inspection, vint à vaquer ; il fit nommer à ce poste important l'un d'entre les principaux disciples de *Koung-tsée*, qui avoit le plus à cœur de profiter des leçons de son Maître : je veux dire *Tsée-lou*, celui-là même qui avoit eu ci-devant la commission de faire abattre le superflu des murailles des villes des *Tay-fou* dont il a été parlé plus haut.

Avant de partir pour se rendre à son pose, *Tsée-lou* vint prendre congé de son Maître.

— Je sais, lui dit *Koung-tsée*, à quoi la bienséance m'oblige à votre egard ; je devrois vous accompagner jusqu'à la distance de quelques *lys* hors de la ville, le jour de votre départ. Vous êtes mon ami ; souhaitez-vous que je m'en tienne à ce qui est d'usage en pareil cas, ou s'il suffit que je vous accompagne en esprit, & que je vous donne quelques conseils qui suppléeront à ma présence lorsque nous serons séparés ?

— Maître, lui répondit *Tsée-lou*, je n'ignore pas la multitude de vos occupations ; & je sais que de toutes ces occupations, il n'en est aucune qui ne soit dirigée vers le bien public. Je ne veux point que pour un vain cérémonial, qui ne seroit que pour la satisfaction de mon amour-propre, vous perdiez des ^{p.201} heures que vous pouvez employer si utilement. Donnez-moi quelques bonnes instructions qui puissent me servir à bien remplir mon emploi ; c'est la seule chose que j'exige de vous, & que vous ne sauriez me refuser. Ne me traitez pas en Gouverneur de ville, mais comme votre disciple.

— Puisque vous y consentez, dit *Koung-tsée*, je ne vous accompagnerai que par quelques mots d'instruction.

Vie de Confucius

S'il arrive que dans une expédition militaire vous n'ayez pas souffert au-delà de ce qu'on souffre ordinairement, ou que vous ne soyez pas pleinement victorieux, ou que vous n'obteniez pas l'objet de l'expédition, gardez-vous bien de penser à part-vous que vous ayez acquis de la gloire, & ne vous faites pas valoir au dehors comme si vous aviez fait quelque chose qui fût digne de récompense. Quand, dans l'exercice de votre emploi, vous n'aurez rien fait au-delà de ce que prescrivent la droiture & l'exacte équité, ne vous persuadez point qu'on doit vous regarder comme un excellent Magistrat, comme le Protecteur ou le Pere du peuple.

S'il vous arrive de manquer de fermeté pour exiger le devoir, reconnoissez votre faute, & ne la commettez pas une seconde fois.

Si quelqu'un est assez injuste pour manquer à votre egard, sans que vous y ayez donné sujet, n'usez pas de représailles envers lui ; la honte & le repentir seront tôt ou tard son partage, & vous vengeront.

Ne vous dispensez jamais de ce que prescrit le cérémonial aux personnes en place, quelque minutieux, quelque gênant & inutile que cela vous paroisse.

Voilà, mon cher *Tsée-lou*, les cinq articles auxquels vous devez donner toute votre attention. Je vous connois assez pour me reposer sur vous de tout le reste. p.202

Tsée-lou le remercia en lui promettant de se conformer exactement à ce qu'il venoit d'entendre. On verra dans la suite qu'il lui tint parole, & qu'il gouverna très-bien.

La sage administration de *Koung-tsée* rendoit le Royaume de *Lou* de jour en jour plus florissant, & faisoit déjà germer la vertu, dans le cœur de ceux qui l'habitoient. *Ting-koung* crut que la meilleure maniere de témoigner sa reconnoissance à celui qui procuroit ainsi la gloire de son

Vie de Confucius

regne, étoit de continuer à profiter de ses lumières, & à suivre ses avis. Il l'entretenoit souvent en particulier, outre les entretiens à tems réglés qu'il avoit avec lui sur les affaires d'Etat. Un jour qu'ils étoient à discourir sur certains usages de la haute Antiquité, le Roi lui demanda pourquoi les anciens Empereurs avoient établi l'usage de joindre les Ancêtres au Ciel, dans les sacrifices qu'ils offroient.

— Le Ciel, lui répondit *Koung-tsée*, est le principe universel ; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les Ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au Ciel des témoignages de sa reconnaissance, est le premier des devoirs de l'homme ; se montrer reconnaissant envers les Ancêtres, en est le second. Pour s'acquitter en même tems de ce double devoir, & en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme *Fou-hi* établit des cérémonies en l'honneur du Ciel & des Ancêtres ; il détermina qu'immédiatement après avoir offert au *Chang-ty*, on rendroit hommage aux Ancêtres : mais comme le *Chang-ty* & les Ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il imagina de chercher dans le ciel, qui se voit, des emblèmes, pour les désigner & les représenter.

— Avant que vous alliez plus loin, interrompit *Ting-koung*, p.203 dites-moi, je vous prie, pourquoi l'on n'honore pas le *Chang-ty* de la même manière par-tout ¹.

— Par la raison, répondit *Koung-tsée*, qu'il faut que, dans le cérémonial qui s'observe, il y ait une différence marquée entre

¹ Par le contenu des réponses de *Koung-tsée* au Roi *Ting-koung*, il paroît évident, 1° que les mots *Ciel* & *Chang-ty* sont quelquefois synonymes, & désignent cet Être qui est supérieur à tout ; 2° que le mot *Ciel* est pris aussi quelquefois dans un sens purement naturel, & qu'il ne signifie alors que ce que nous appelons firmament ; 3° que les sacrifices offerts en apparence au Ciel, au Soleil, à la Lune, à la Terre, &c., sont réellement offerts au *Chang-ty*, en reconnaissance des bienfaits dont il comble les hommes, au moyen du ciel matériel, du soleil, de la lune, de la terre, &c. ; 4° que ce que l'on appelle quelquefois du nom de Sacrifice aux Ancêtres, n'est au fond, qu'un témoignage extérieur de reconnaissance & de respect envers ceux de qui l'on tient la vie. Je n'en dis pas davantage ; le Lecteur intelligent, qui sera sans préjugés, tirera lui-même toutes les conséquences.

Vie de Confucius

le fils du Ciel & les autres Souverains. Le fils du Ciel, en offrant au *Chang-ty*, représente le corps entier de la nation ; il lui adresse ses prières au nom & pour les besoins de toute la nation. Les autres Souverains, ne représentant chacun que cette portion particuliere de la nation qui a été confiée à leurs soins, ne prient le *Chang-ty* qu'au nom & pour les besoins de ceux qu'ils représentent. Je reviens à ce que je vous disois. Le *Chang-ty* est représenté sous l'emblème général du ciel visible : on le représente aussi sous les emblèmes particuliers du soleil, de la lune & de la terre, parce que c'est par leur moyen que les hommes jouissent des bienfaits du *Chang-ty*, pour l'entretien, l'utilité & les agréments de la vie.

Par sa chaleur bienfaisante, le soleil donne l'ame à tout, vivifie tout. Il est, à nos yeux, ce qu'il y a de plus brillant dans le ciel ; il nous eclaire pendant le jour ; & comme s'il ne vouloit pas cesser un instant de nous eclairer, il semble ^{p.204} avoir substitué la lune pour suppléer à son absence, & tenir place pendant la nuit. En observant leurs cours, & en les combinant l'un avec l'autre, les hommes sont parvenus à distinguer les tems pour les différentes opérations de la vie civile, & à fixer les saisons, pour ne pas confondre l'ordre des cultures qu'ils doivent à la terre, afin d'en tirer avec plus de profit la subsistance dont elle les gratifie si libéralement.

Dans l'intention de témoigner leur sensibilité & leur reconnoissance d'une maniere qui eût quelque analogie aux bienfaits, & qui fût propre à en rappeler le souvenir, les Anciens, en etablissant l'usage d'offrir solennellement au *Chang-ty*, déterminèrent le jour du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais que le *Chang-ty* semble lui avoir assignés pour sa demeure annuelle, recommence de nouveau sa carriere, pour recommencer à distribuer ses bienfaits.

Vie de Confucius

Après avoir satisfait, en quelque sorte, à leurs obligations envers le *Chang-ty*, auquel comme au principe universel de tout ce qui existe, ils étoient redevables de leur propre existence & de ce qui sert à l'entretenir, leurs cœurs se tournèrent comme d'eux-mêmes vers ceux qui, par voie de génération, leur avoient transmis successivement la vie. Ils fixèrent en leur honneur des cérémonies respectueuses, pour être comme le complément du sacrifice offert ¹ solennellement au *Chang-ty* ; & c'est par-là que se terminoit cet acte auguste de la religion de nos premiers peres. Les *Tcheou* p.205 jugèrent à propos d'ajouter quelque chose à ce cérémonial ; ils instituerent un second sacrifice, qui devoit être offert solennellement au *Chang-ty* dans la saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre, & pour le prier d'empêcher que les insectes, qui commencent alors à se mouvoir & à chercher leur nourriture, ne nuisissent à la fécondité de la mere commune. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts dans le *kiao* avec solennité, que par le Fils du Ciel ; le Roi de *Lou* ne doit ni ne peut les offrir. C'est par cette prérogative attachée à sa dignité, que le Fils du Ciel differe des autres Souverains.

— Je comprends tout cela, dit *Ting-koung* ; continuez-moi vos instructions sur cet article important, & mettez-moi au fait de ce qui concerne le *Kiao*, le *Tan* ; les victimes, les ustensiles, & les autres choses qui servent au Fils du Ciel lors des grands sacrifices.

— Ce qu'on appelle *Kiao*, répondit *Koung-tsée*, est aujourd'hui un édifice entouré de murailles, dans l'enceinte duquel est une

¹ Cette réponse de *Koung-tsée* désigne, sans equivoque, la nature des cérémonies que font les Chinois en l'honneur de leurs Ancêtres. Elles ne sont qu'un pur témoignage de reconnaissance, & non un sacrifice, dans le sens que nous donnons au mot *sacrifice*. Ce témoignage de reconnaissance accompagnoit le sacrifice au *Chang-ty*, quand on le lui offroit, *comme au principe universel*, &c.

Vie de Confucius

élévation à laquelle on a donné le nom de *Tan*. On a choisi, pour la construction de cet édifice, un endroit hors des murailles de la ville, du côté du sud ; parce que le *Chang-ty* est représenté sous l'emblème du soleil, & que le soleil se montre, & paroît faire son cours dans cette partie du ciel. On a dressé dans l'enceinte de cet edifice le *Tan*, & on lui a donné une forme ronde, pour faire entendre que les opérations du ciel & de la terre, dirigées par le *Chang-ty* pour l'avantage de tout ce qui existe, étoit sans fin, se suivant & se succédant sans interruption, recommençant ensuite pour se suivre & se succéder encore avec la même régularité.

Pour le grand sacrifice, que le Fils du Ciel offre le jour du ^{p.206} solstice d'hiver, un jeune taureau, dont les cornes commencent seulement à pousser, qui soit sans aucun défaut extérieur, & d'une couleur tirant sur le rouge, est la seule victime qu'on doit immoler, après qu'elle aura été nourrie pendant l'espace de trois mois dans l'enceinte du *Kiao*. Un bœuf, quel qu'il soit, suffit pour le sacrifice moins solennel que, depuis les *Tcheou* seulement, le Fils du Ciel offre au *Chang-ty* dans la saison du printemps, en reconnaissance des bienfaits dont il nous comble en particulier par le moyen de la terre.

Par tout ce que je viens de rappeler à votre Majesté, elle comprend sans doute que, sous quelque dénomination qu'on rende le culte, quel qu'en soit l'objet apparent, & de quelque nature qu'en soient les cérémonies extérieures, c'est toujours au *Chang-ty* qu'on le rend ; c'est le *Chang-ty* qui est l'objet direct & principal de la vénération.

— Je n'ai pas le moindre doute sur cet article, répondit *Ting-koung*. Achevez, je vous prie, & dites moi sur-tout pour quoi le Fils du Ciel fait les cérémonies en l'honneur de ses Ancêtres dans l'enceinte du même *Kiao*.

Vie de Confucius

— L'usage de rendre hommage aux Ancêtres dans l'enceinte même du *Kiao*, repartit *Koung-tsée*, est de tems immémorial. On a eu en vue, en l'établissant, de prendre à témoins ceux à qui l'on étoit redevable & de la vie, & de ce que l'on étoit dans l'ordre civil, qu'on n'avoit rien changé à leurs sages instructions. Avant le sacrifice, on les avertit de ce que l'on va faire ; après le sacrifice, on leur annonce ce que l'on a fait. En les avertissant de ce que l'on va faire, on est censé demander leurs ordres pour ne le faire que dans le tems & de la manière dont ils l'auront eux-mêmes prescrit ; & en leur annonçant ce que l'on a fait, on est censé leur donner la ^{p.207} preuve d'une entière soumission à leur volonté, puisqu'il ne s'est fait que ce qu'ils avoient ordonné, dans le tems & de la manière dont ils l'avoient ordonné.

Anciennement, à ce que nous apprend la tradition, lorsque le Fils du Ciel devoit offrir le grand sacrifice, il se rendoit d'abord dans celui des appartemens où les Ancêtres en commun sont censés avoir fixé leur séjour ; il les instruisoit du motif de sa visite, & demandoit leurs ordres : de-là il passoit à l'appartement particulier de celui à qui il devoit immédiatement la vie, & le prioit de vouloir bien fixer lui-même le jour & l'heure du sacrifice. Mais comme les portraits ou tablettes du pere des Ancêtres du Fils du Ciel, n'avoient pas de voix pour se faire entendre, on avoit imaginé de lire leur volonté sur l'écaille d'une tortue, à laquelle on mettoit le feu. Tout cela n'étoit que pour leur témoigner la plus respectueuse déférence. Muni de leur consentement & de leurs ordres, le Fils du Ciel se transportoit seul dans le *Tsé-koung* ; c'est-à-dire, dans cet appartement secret, entouré d'un canal rempli d'eau, dont l'entrée, à l'exception du Sacrificateur, étoit interdite. Là, modestement debout, il se recueilloit pendant quelque tems, comme pour écouter les dernières instructions qu'on alloit lui

Vie de Confucius

donner ; il s'avançoit ensuite jusqu'à l'endroit où ces instructions étoient déposées par écrit, les prenoit ; puis revenant sur ses pas, il les portoit gravement à deux mains ; & quand il étoit près du seuil de la porte, en dedans, il les montrait aux Grands, aux Mandarins & aux Officiers de sa suite. Cela fait, il les reportoit à l'endroit où il les avoit prises, & se retiroit dans son appartement. L'heure du sacrifice étant arrivée, il mettoit sur sa tête le bonnet *pi-pien* & les Mandarins annonçoient au peuple que le Fils du Ciel, par ordre des Anciens, alloit offrir le sacrifice ^{p.208} au *Chang-ty*, pour l'avantage commun & au nom de tous. Ils l'exhortoient à une respectueuse attention, pour ne rien faire qui pût être désagréable à celui dont on attendoit les plus abondantes faveurs.

Ce jour-là personne ne paroissoit en habit de deuil ; eût-on perdu son pere & sa mere, on ne les pleuroit pas comme on a coutume de le faire dans les autres tems. Ceux qui, pour vaquer à leurs affaires étoient obligés de sortir de leurs maisons, ne se montroient dans les rues que dans la plus respectueuse décence ; quoiqu'il n'y eût aucun Officier de Police préposé pour les y contraindre, ils s'y portoient d'eux-mêmes par attachement à leur devoir, & dans la vue de concourir, autant qu'il dépendoit d'eux, à la majesté du culte.

Avant de sortir de son appartement pour se rendre à l'endroit propre du sacrifice, le Fils du Ciel se revêtoit de la robe *ta-kieou* (faite de peau de mouton, dont la laine étoit noire, & doublée de peau de renard blanc, l'une & l'autre peau ayant le poil en dehors) : sur la robe *ta-kieou* il mettoit le sur-tout *kouen*, sur lequel étoient représentés le dragon, le soleil, la lune & les étoiles. Ainsi habillé, il montoit dans un char qui étoit sans couleur, tout uni & dénué de tout ornement. Ce char étoit précédé de douze étendards, sur lesquels étoient représentés

Vie de Confucius

le soleil & la lune, pour être le symbole de ce qui se passe dans le Ciel visible durant le cours d'une année, c'est-à-dire, durant cet espace de tems que le soleil emploie à parcourir ses douze maisons pour revenir au point d'où il est parti : ce qui étoit plus expressément désigné encore par les douze flocons formés avec des perles ou avec des pierreries qui pendoient à chacun des deux côtés du bonnet de cérémonie, sur lequel le soleil & la lune étoient également représentés en couleur. Le chemin par où passoit ce religieux cortège, p.209 depuis l'appartement du Prince jusqu'au pied du Tan, ou du monceau de terre orbiculairement élevé, sur lequel le sacrifice devoit être offert, étoit préparé avec le plus grand soin.

Voilà, Seigneur, ce que nous apprend la tradition sur cet important article. Je n'ai fait mention que de ce qu'il y a de plus essentiel à savoir ; mais ce précis suffit pour vous donner une idée de cette auguste cérémonie. Rien n'est plus digne de la curiosité du Sage, que le détail de ce qui se pratiquoit alors. Le peu que je viens de dire, fera naître dans votre esprit les plus sérieuses réflexions ¹.

— J'y réfléchirai à loisir, dit *Ting-koung*, & j'espere que dans une autre conversation, vous suppléerez à ce que vous n'avez pas dit aujourd'hui. J'aime à m'instruire ; ne craignez pas de

¹ L'Éditeur du *Kia-yu*, d'où j'ai tiré ce qu'on vient de lire, termine ainsi la réponse de *Koung-tsée* : *la récitation de toutes les pieces du Ché-king ensemble, n'équivaut pas à une seule offrande. L'offrande est bien au-dessous de l'acceptation ; l'acceptation est inférieure au culte rendu sur les montagnes ; & tout cela réuni, est fort au-dessous du sacrifice offert solennellement au Chang-ty par le Fils du Ciel.*

On peut conclure de ces paroles, 1° que l'ancienne coutume étoit de chanter des Cantiques, & que cette récitation ou ce chant, étoit un acte de religion ; 2° que la cérémonie des offrandes étoit une cérémonie particuliere, qui n'étoit pas toujours accompagnée du sacrifice ; 3° que l'offrande étoit suivie quelquefois d'une cérémonie, par laquelle il constoit à l'offrant, que son offrande avoit été acceptée ; 4° que bien long-tems avant *Koung-tsée*, on alloit sur les montagnes et autres lieux élevés, pour rendre hommage à l'objet de son culte ; 5° que le sacrifice offert solennellement au *Chang-ty* par le Souverain, étoit le seul sacrifice adopté par le corps entier de la nation. Il y auroit bien d'autres réflexions à faire sur cet ancien usage ; le Lecteur instruit suppléera à ce que je ne dis pas.

Vie de Confucius

me fatiguer en me parlant souvent de ce qui se pratiquoit chez nos respectables Aïeux.

En s'exprimant ainsi, ce Prince ne disoit que la vérité : car telles étoient, depuis quelques années, les dispositions de son cœur ; mais ces bonnes dispositions avoient été un peu ^{p.210} tardives, & il n'eut pas le tems de les mettre à profit ; il mourut lorsque tout commençoit à prendre une nouvelle face dans son Royaume, & que sa gloire commençoit à répandre son éclat dans tous les Royaumes voisins. Il eut pour successeur *Ngai-koung*. Ce nouveau Roi ne pensoit pas sur le compte de *Koung-tsée* aussi favorablement que l'avoit fait son prédécesseur ; il ne le regardoit que comme un Savant & un Philosophe, dont le principal mérite étoit la connoissance des Livres, & un zèle outré pour les mœurs antiques, & pour faire revivre des usages que les mœurs présentes rendoient inadmissibles. Il le négligea d'abord, & donna à d'autres les différens emplois dont il étoit chargé. *Koung-tsée*, se voyant négligé dans sa patrie, prit le parti de se retirer dans le Royaume de *Ouei*. Il eut à peine disparu, que son disciple *Jan-yeou*, ayant eu occasion d'entretenir *Ki-sun*, celui des Grands qui avoit le plus de crédit sur l'esprit du Roi, lui fit envisager l'éloignement de son Maître comme un véritable malheur pour le Royaume de *Lou*.

— Nous étions sur le point, lui dit-il, de servir de modèle à toutes les Nations ; nos voisins des quatre côtés avoient déjà adopté la plupart de nos usages ; ils tâchoient de nous imiter en tout. Nous allons avoir notre tour pour devenir les imitateurs des autres, & le Royaume de *Ouei* va devenir ce que nous étions, puisque le Sage qui nous avoit mis en réputation, & qui faisoit toute notre gloire, s'y est retiré. En vérité, je ne comprends point que vous ayez laissé partir *Koung-tsée*, sans faire au moins quelques efforts pour l'arrêter.

— Vous m'ouvrez les yeux, répondit *Ki-sun* ; je vais travailler à le faire revenir.

Il tint parole ; & ses instances auprès de *Ngai-koung* furent si efficaces,

Vie de Confucius

que le Prince donna ses ordres pour qu'on rappellât au plutôt celui dont il n'auroit ^{p.211} jamais dû permettre l'éloignement. *Koung-tsée*, ayant su les intentions de son Souverain, n'hésita pas à s'y conformer, & revint dans sa patrie. *Ngai-koung*, informé du jour qu'il arrivoit, alla en personne l'attendre à une des Maisons royales à quelque distance de la ville, & l'y reçut avec les mêmes honneurs qu'il eût fait à l'Ambassadeur de quelque grand Potentat. Mais la longue audience qu'il lui donna, n'étoit rien moins que digne d'un grand Prince. Il lui fit quantité d'interrogations puériles, qui eussent à peine été supportables vis-à-vis de quelqu'un de ces hommes ordinaires, dont la profession est d'enseigner.

— Maître, lui dit-il, les Philosophes doivent-ils s'habiller différemment des autres ? Quel est l'habillement qui leur convient le mieux, & auquel on puisse les distinguer ?

— Prince, lui répondit *Koung-tsée*, je n'ai pas encore appris comment les Philosophes devoient s'habiller ; ainsi je ne saurois répondre pertinemment à la question de Votre Majesté. Ce que je puis lui dire sur cela, c'est que, de quelque maniere que les Philosophes s'habillent, leur principal objet est l'acquisition de la sagesse : il me paroît d'ailleurs, qu'ils doivent s'habiller comme on s'habille dans le pays où ils font leur séjour. Quant à moi, qui suis du Royaume de *Lou*, j'ai porté dans mon enfance la robe *foung*, ainsi que la portaient les autres enfans. Devenu grand, j'allai dans le Royaume de *Soung*, & j'y pris le bonnet *yang-fou*, parce que c'étoit la coiffure de ceux de mon âge dans ce pays-là. Si j'allois ailleurs ...

— J'entends, interrompit le Roi ; il n'y a rien de déterminé pour l'habillement des Philosophes. Mais en est-il de même pour leur maniere de vivre ? J'apprendrai volontiers en quoi consiste l'essentiel de la conduite qu'ils doivent tenir.

— Ne faire qu'effleurer la matiere sur cet objet important, ^{p.212} répondit *Koung-tsée*, c'est ne rien dire. Vouloir entrer dans le

Vie de Confucius

détail, c'est s'exposer à ne pas dire tout, & à omettre précisément ce qu'il y a de plus nécessaire à savoir : il faudroit d'ailleurs employer beaucoup de tems ; & cela troubleroit l'ordre, en empêchant ceux qui doivent relever les Officiers de votre suite de se présenter pour prendre leur place. Ne pouvant pas vous répondre d'une maniere satisfaisante, à l'heure qu'il est, souffrez, Seigneur, que j'attende à une autre fois, quand le tems & les circonstances le permettront.

— Je consens, repliqua le Roi, que vous attendiez une autre circonstance pour me satisfaire en plein sur la question que je vous ai faite ; j'aurai soin moi-même de vous en rappeler le souvenir : mais je veux qu'aujourd'hui vous me disiez en gros ce que vous devez me dire en détail dans la suite. Asseyez-vous, & commencez.

— L'obéissance à son Souverain, dit *Koung-tsée* en s'asseyant, est le premier devoir d'un Sujet. Je vous obéis donc ; & puisque vous voulez que je vous donne aujourd'hui une idée générale des devoirs de celui qui veut, à juste titre, porter le nom de Philosophe, je vais m'expliquer en peu de mots, en attendant que je le fasse plus au long, quand votre Majesté l'ordonnera.

Le vrai Philosophe ne s'ingere pas de lui-même dans les festins de parade pour avoir occasion de briller, mais il attend qu'on l'y invite. S'il est du nombre des invités, il s'y rend, & fait exactement & sans ostentation tout ce qui est d'étiquette. Parût-on ne pas faire attention à lui, il ne s'en offense pas, & ne donne aucun signe de mécontentement.

Il n'est occupé, du matin au soir, que de ce qui peut lui procurer l'acquisition de quelque vertu, ou augmenter la dose ^{p.213} de ses connoissances : non pas pour s'en parer à tout propos & devant quiconque, mais dans le dessein d'en profiter

Vie de Confucius

pour lui-même, & d'en faire part, suivant les circonstances, à ceux qui vaudront s'instruire auprès de lui.

S'il sent qu'il a assez de droiture & de fermeté pour remplir les grands emplois, il ne les refuse point quand on les lui présente ; il les reçoit avec actions de grâces, & fait tous ses efforts pour les remplir dignement. Il n'ambitionne pas les honneurs ; il ne cherche point à amasser des trésors : l'acquisition de la sagesse, est le seul trésor après lequel il soupire ; mériter le nom de Sage, est le seul honneur auquel il prétend.

Il n'emploie, pour traiter les affaires, que des hommes sincères & droits ; il ne donne sa confiance qu'à des hommes fideles & sûrs : Il ne rampe pas devant ceux qui sont au-dessus de lui ; il ne s'enorgueillit pas devant ses inférieurs ; il respecte les premiers ; il est affable envers les autres ; il rend à tous ce qui leur est dû.

S'il s'agit de reprendre quelqu'un de ses défauts, ou de lui reprocher ses fautes, il ne fait l'un & l'autre qu'avec une extrême réserve, & s'arrête tout court quand il le voit rougir.

Il estime les gens de Lettres, mais il ne mendie pas leurs suffrages ; il ne s'abaisse ni ne s'élève devant eux ; il se contente de ne pas les offenser, & de les traiter avec honneur quand ils viennent à lui. Il est au-dessus de toute crainte quand il fait ce qui est du devoir : une conduite irréprochable, jointe à des intentions pures & droites, lui sert de bouclier contre tous les traits qu'on pourroit lui lancer ; la justice & les loix sont les armes dont il se sert pour se défendre ou pour attaquer. L'amour qu'il porte à tous les hommes, le met en droit de n'en craindre aucun ; l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il pratique les cérémonies, obéit aux loix, & s'astreint à p.²¹⁴ l'observation des usages reçus, fait sa sûreté, même parmi les tyrans. Quelque vaste que puisse être l'étendue de son

Vie de Confucius

savoir, il travaille à l'agrandir encore ; il étudie sans cesse, mais non pas jusqu'à s'épuiser ; il connoît en tous genres les bornes de la discrétion, & il ne va jamais au-delà.

Quelque ferme qu'il soit dans le bien, il veille continuellement sur lui-même, pour ne pas se négliger. Dans tout ce qui est honnête & bon, il ne voit rien de petit ; les plus minutieuses pratiques tournent, chez lui, au profit de la vertu.

Il est grave quand il représente, affable & bon avec un chacun, gai & d'humeur toujours égale avec ses amis.

Il se plaît de préférence dans la compagnie des Sages, mais il ne rebute point ceux qui ne le sont pas.

Au dedans, je veux dire dans l'enceinte de sa famille, il ne témoigne aucune prédilection, & ne donne aucun sujet de soupçonner qu'il est plus porté à favoriser l'un au préjudice de l'autre ; au dehors, c'est-à-dire en public, il traite également tout le monde, suivant le rang d'un chacun. L'eût-on grièvement offensé, ou par des paroles injurieuses, ou par des actions insultantes, il ne donne aucun signe de colère ou de haine ; & son extérieur serein & tranquille, est une preuve non équivoque de la tranquillité d'âme dont il jouit.

Le vrai Philosophe cherche à se rendre utile à l'Etat, n'importe de quelle manière. Si, par quelque action éclatante, ou par quelque ouvrage important, il mérite bien de la patrie, il ne fait pas valoir ses services dans la vue d'en être récompensé ; il attend modestement & avec patience, que la libéralité du Prince se déploie en sa faveur ; & s'il arrive que, dans la distribution des grâces, on l'ait oublié, il ne s'en plaint point, il n'en murmure point. Le suffrage des hommes ^{p.215} honnêtes, l'honneur d'avoir contribué en quelque chose à l'avantage de ses compatriotes, & la satisfaction dont il jouit intérieurement, d'avoir fait le bien pour le bien, sont pour lui la plus flatteuse

Vie de Confucius

de toutes les récompenses. Si, au contraire, en vue de son mérite, on le place au faîte des bonheurs ; si on le comble de richesses, dans cet état d'opulence & de gloire, il n'a garde de s'en enorgueillir ; il ne perd rien de sa modestie ordinaire, & n'est pas moins accessible à ceux qui vont à lui pour le consulter ou s'instruire, qu'il le seroit si la fortune adverse lui faisoit éprouver ses horreurs. Le changement de fortune, soit en bien, soit en mal, ne change rien dans ses mœurs ni dans sa conduite ; il est le même en tout tems.

Uniquement occupé de remplir sa tâche dans ce monde, & de la remplir de son mieux ; content de la place qu'il occupe parmi ceux de son espece, il n'ambitionne point d'être ce qu'il n'est pas ; il ne porte point envie à ceux dont le mérite, la sagesse, la science & les talens, vont de pair ou surpassent, dans l'opinion des hommes, ce qu'il possède lui-même dans des genres pareils. Il n'a pas de mépris pour ceux qui manquent de ces qualités ; il vit de bon accord avec les uns & les autres ; il s'accommode de tous & avec tous, & les respecte également, comme étant ses semblables dans l'ordre de la Nature. Le respect & le bon accord sont la racine d'où sort la bienveillance ; les manieres douces, décemment complaisantes, affectueuses & toujours assorties, en sont l'accroissement ; les eloges fondés sur le vrai, donnés libéralement, mais sans affectation, les services rendes à propos & sans être sollicités, en sont la perfection & le comble. C'est de tout cela réuni, que se forme sans effort cette charité universelle, qui ne fait acception de personne, & qui ^{p.216} embrasse tout le genre humain ; & c'est de cette vertu, source féconde d'où découlent toutes les autres, que le vrai Philosophe cherche à se pourvoir avant tout & préférablement à tout ; c'est par elle qu'il se distingue de l'homme ordinaire ; c'est elle

Vie de Confucius

qui dirige toute sa conduite, & qui vivifie, pour ainsi dire, toutes ses actions.

Jugez, Seigneur, si l'on doit rechercher la conversation d'un pareil personnage, pour s'amuser ou se distraire dans des momens que l'on regarde comme perdus. Je m'arrête ici, parce qu'il me paroît que j'en ai assez dit pour répondre à la question de votre Majesté, de maniere à la satisfaire.

— Je suis pleinement satisfait, répondit *Ngai-koung* en baissant les yeux. S'il me survient quelque doute, je vous prierai de l'éclaircir ; car je compte que j'aurai souvent l'avantage de m'entretenir avec vous.

L'Historien, Auteur du *Kia-yu*, qui rapporte ce trait, tel, à-peu-près, que je viens de l'ébaucher, ajoute que, depuis cette conversation, le Roi n'admit jamais *Koung-tsée* en sa présence, qu'il ne donnât des marques de la plus profonde vénération. Il le retint à la Cour ; & s'il ne l'honora pas de toute sa confiance pour ce qui concernoit le gouvernement de ses Etats, ainsi que l'avoit fait son prédécesseur, il le mit à la tête de ceux qui avoient inspection sur les mœurs publiques & sur le cérémonial : charge importante, qui le faisoit aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Royaume, & dont il conserva de son mieux les prérogatives, pour maintenir le bon ordre, & corriger les abus pendant le cours de deux années qu'il l'occupa.

Peu de jours après cette première audience, il en eut une plus particulière encore dans l'un des jardins du Roi, hors de l'enceinte de la ville. Sa Majesté s'y rendit très peu accompagnée ; ^{p.217} & pour témoigner à son hôte combien elle l'estimoit, elle lui fit donner la collation qui étoit d'usage pour les Ambassadeurs des Princes étrangers, quand elle se trouvoit en personne dans quelque-une de ses Maisons rurales, qu'ils alloient visiter pour satisfaire leur curiosité, ou prendre simplement le plaisir de la promenade. L'étiquette exigeoit qu'on ne servît alors que des fruits & des grains, ainsi que le pratiquent entre eux ceux qui vivent dans les champs. On ne servit à *Koung-tsée* que des

Vie de Confucius

pêches & de cette espece de gros millet, qu'on nomme communément *chou* ; mais on lui dressa une table en face de celle du Roi, afin que sa Majesté pût le voir à l'aise, & s'entretenir avec lui sans être gênée par les entraves du rang ¹.

Koung-tsée ayant pris modestement sa place, après que le Roi le lui eut ordonné, attendit, pour manger, que le Roi le lui eût ordonné de même.

— Maître, lui dit ce Prince, quand je vous vois hors des tems du cérémonial, mon intention est que vous ne vous gêniez en aucune maniere, & que vous soyez avec moi en toute liberté. Regardez-moi comme l'un de vos disciples. Pour ce qui me concerne, je veux désormais regarder tous les Sages comme mes amis ; & l'attention que j'aurai à les combler d'honneurs, sera l'un des points capitaux de mon Gouvernement.

— Cela est très-bien, répondit *Koung-tsée* ; mais un grand Roi doit se proposer quelque chose de mieux encore. Il doit avoir un amour tendre pour tous ses Sujets, tâcher de leur procurer à tous une honnête abondance de ce qui est nécessaire à la vie, faire ensorte qu'ils soient heureux & contents, & qu'ils se félicitent de vivre sous son regne. p.218

— Cela n'est pas aisé, répartit le Roi. Comment faudroit-il faire pour en venir à bout ? car j'ai bonne envie de rendre mes Sujets heureux.

— Seigneur, répondit *Koung-tsée*, commencez par diminuer le nombre des impôts, & ne laissez subsister que ceux dont tout le monde voit la nécessité ; ne surchargez pas le peuple d'un travail dont il ne sauroit goûter les fruits : vos Sujets auront alors de quoi vivre, & pourront même se procurer une honnête abondance de tout. Faites-les instruire exactement de leurs

¹ Pour éviter les répétitions, inséparables du dialogue, je fais entrer dans un même entretien ce qui est rapporté par les Auteurs chinois sous différentes conversations avec le même Prince.

Vie de Confucius

devoirs, & n'oubliez rien pour obtenir d'eux qu'ils les remplissent ; ils ne donneront alors dans aucun excès. N'étant coupables d'aucun excès, & n'ayant rien à se reprocher, ils seront contents, & couleront des jours heureux. Dans cet état de bonheur, d'abondance & de joie, pourquoi ne béniraient-ils pas celui dont ils le tiennent, & qui s'est fait lui-même un devoir & un plaisir de le leur procurer ?

Le Roi ne repliqua pas ; ce qu'il venoit d'entendre parut avoir fait quelque impression sur lui. Il ne savoit trop si le Philosophe n'avoit voulu dire que de ces paroles générales que tous les Souverains peuvent s'appliquer pour en faire leur profit, ou s'il avoit voulu lui donner une leçon particulière sur sa manière de gouverner. La collation qui étoit déjà servie, le tira de cette perplexité, en détournant son attention. Il commença à manger ; & à son exemple, *Koung-tsée* en fit de même : mais il commença par où il devoit finir, c'est-à-dire qu'il commença par manger les grains de *chou*, réservant les pêches pour la fin. Ceux de la suite du Roi ne purent s'empêcher d'en rire, croyant que c'étoit, de la part du Philosophe, ou une ignorance de l'usage, ou une de ces distractions indécentes qui n'arrivent guère qu'aux personnes d'un certain état. Le Roi ne rit pas comme eux ; il crut au contraire, que ^{p.219} c'étoit de dessein prémédité que *Koung-tsée* en agissoit ainsi, dans l'intention de lui faire quelque leçon utile. Il ne se trompoit point ; & pour l'engager à s'expliquer librement,

— Maître, lui dit-il, mes gens rient de vous voir manger les grains avant le fruit ; ils ont lieu d'être surpris qu'un homme qui a fréquenté la Cour, & qui d'ailleurs est si zélé pour qu'on observe en toutes choses ce qui est consacré par l'usage, ou prescrit par le cérémonial, renverse ainsi l'ordre.

— Seigneur, répondit *Koung-tsée*, je ne renverse point l'ordre ; je le rétablis. Ce que vous appelez usage, n'est qu'un abus, auquel la charge dont votre Majesté a eu la bonté de m'honorer, m'oblige de remédier, d'abord par mon exemple, &

Vie de Confucius

ensuite par mes leçons ; & peut-être, avec le tems, j'y parviendrai, en y employant toute votre autorité, de votre consentement tacite ou formel, ou même par le commandement exprès que vous m'en ferez. J'ai donné la préférence aux grains sur les fruits, parce que les grains étant la principale nourriture de l'homme, depuis qu'il vit en société, ils méritent, de la part de l'homme, cette préférence sur tous les autres mets. Ils la méritent encore par eux-mêmes, parce qu'ils n'ont aucune de ces qualités plus ou moins nuisibles, dont les autres mets sont rarement exempts, & que tout ce qui les constitue est bon. C'est pour cette raison que, dans les offrandes qui accompagnent ou précèdent les sacrifices solennels que l'Empereur offre à l'Esprit du Ciel & de la Terre, de même que dans celles qui ont lieu lorsqu'il rend hommage à ses Ancêtres, les grains tiennent le premier rang. Il offre des grains, ou de la pâte cuite, faite avec de la farine des grains ; mais il n'offre pas des pêches.

L'offrande des grains au Ciel & aux Ancêtres, est en p.220 reconnaissance du bienfait insigne dont nous leur sommes redevables de nous les avoir fait connoître, & de nous avoir enseigné les différentes manières de les apprêter ; & parce que ce ne fut qu'après s'être réunis en société, que les hommes commencerent à jouir de ce précieux avantage, leur Chef, qui les représente tous, en fait hommage au nom de tous.

Il y a cinq sortes de grains qu'on distingue de tous les autres, par leur utilité ; & parmi ces cinq sortes de grains, les *chou* font placés en premier lieu. Il y a parmi les fruits six espèces principales plus aimées que toutes les autres, à raison de leur bonté ; & parmi ces six espèces, la pêche n'obtient que la dernière place. Vous me regardez, Seigneur, comme un grand observateur des rites ; vous m'avez confié le soin de maintenir ou de rétablir l'ordre dans ce qui concerne les usages & les

Vie de Confucius

mœurs : je vous ai donné une preuve comme quoi je puis remplir l'emploi dont vous m'avez chargé. L'ancien usage, cet usage que Sage *Yao* & le vertueux *Chun* n'ont pas dédaigné de suivre, & auquel, après eux se sont conformés les plus illustres Empereurs, étoit de manger les grains avant les fruits, & j'ai cru devoir moi-même m'y conformer en présence de votre Majesté, pour lui en rappeler le souvenir.

— C'est très-bien fait, dit le Roi ; j'aime qu'on me rappelle à l'Antiquité, & qu'on me parle sur-tout des vertueux Princes qui gouvernoient alors les hommes. Je serois curieux de savoir, par exemple, de quelle maniere étoit fait le bonnet dont *Chun* couvroit sa tête lorsqu'il se montrait en public. En étoit-il alors comme aujourd'hui ?

Koung-tsée garda le silence. Après avoir, attendu quelques momens :

— Je vous ai ^{p.221} demandé, reprit le Roi, comment étoit fait le bonnet de l'ancien Empereur *Chun*, & vous ne me répondez point ; quelle raison vous empêche de me satisfaire ¹ ?

— Seigneur, répondit *Koung-tsée*, je n'ai pas d'autre raison que celle de l'embarras où je me trouve, de ne savoir que répondre. Je m'étois attendu à des questions sur des objets importants, concernant l'Antiquité, & vous m'interrogez sur la forme d'une coiffure. Comme je ne veux rien dire que d'exact, j'ai besoin de quelque tems pour tâcher de me rappeler le souvenir de ce que j'ai lu sur cet article.

— Hé, quels sont, répartit le Roi, les objets importants concernant l'Antiquité ? Tout ce qui la concerne n'est-il pas important pour nous ?

¹ Cette question de *Ngai-koung*, & quelques autres qui la suivront, sont, dans les Auteurs Chinois, autant de sujets de dialogues entre ce Prince & *Koung-tsée*, dans des conversations différentes : je les place dans une même conversation, par la raison que j'ai dite dans la remarque précédente.

Vie de Confucius

— Ce qu'il y a d'important à savoir, répondit *Koung-tsée*, & ce qui mérite en particulier l'attention des Souverains, c'est l'amour tendre que cet ancien Empereur *Chun*, dont la coiffure excite la curiosité de votre Majesté, avoit pour tous ses Sujets. Il les aimoit tendrement ; mais la tendresse qu'il avoit pour eux ne se bornoit pas à des sentimens stériles. Il les aimoit d'un amour effectif ; il tâchoit de leur procurer toutes les aisances qui peuvent contribuer à donner la vie, à l'entretenir & à la prolonger. Il ne redoutoit rien tant que d'être obligé de punir de mort ceux qui ne méritoient pas de vivre. Il approchoit de sa personne, & employoit pour traiter les affaires, des hommes vertueux & bons ; il éloignoit de sa présence, & ecartoit de tout emploi les vicieux & les méchants. Sa vertu étoit comme celle du Ciel & de la Terre ; ses ^{p.222} loix étoient réglées comme les saisons. Les Grands, à l'exemple du Prince ; le Peuple, à l'exemple des Grands, n'eurent bientôt rien plus à cœur que de remplir exactement jusqu'au moindre de leurs devoirs. Sous cet heureux regne, tout ce qui est entre les quatre mers jouit en paix des dons de la Nature, & la Nature elle-même répandit abondamment ses plus précieux dons. Le *foung-hoang* & le *ki-lin* se montrèrent comme pour féliciter les hommes au nom des quadrupèdes & des oiseaux ¹. L'idée du bonheur dont jouissoient alors les hommes, en conséquence de la vertu de celui qui les gouvernoit, m'a tellement saisi, qu'il ne m'a pas été possible de trouver sur le champ une réponse à la question que votre Majesté m'a faite sur la forme de son bonnet.

— Ce que je viens d'entendre, dit le Roi, me sera beaucoup plus utile que ce que vous m'eussiez dit sur la coiffure, & même sur l'habillement complet d'un Prince, sous le regne duquel les hommes étoient heureux.

¹ Le *foung-hoang* et le *ki-lin*, animaux symboliques, ne paroissent aux yeux des hommes que lorsque le Ciel veut leur donner quelque avertissement à leur avantage, & leur témoigner sa satisfaction.

Vie de Confucius

— Oui, Seigneur, repliqua *Koung-tsée*, sous le regne de *Chun* les hommes étoient heureux, parce que cet excellent Prince les gouverna comme un pere tendre gouverne des enfans chéris ; & si votre Majesté le prend pour modele, elle rendra de même ses Sujets heureux.

— J'en ai bonne envie, dit le Roi ; je suis prêt à tout faire pour procurer le bonheur à ceux qui vivent sous mes loix ; mais je vous avoue que je n'espere pas de réussir, tant la chose me paroît de difficile exécution.

— Vous réussirez, Seigneur, répartit *Koung-tsée*, si vos Sujets vous sont véritablement chers. Oui, j'ose vous l'assurer, si vous aimez vos Sujets ^{p.223} d'un amour sincère, vous les rendrez infailliblement heureux. En voici le moyen : soyez plein de zele pour l'observation du grand *Ly* ¹ ; pratiquez avec exactitude ce qu'il prescrit, & exigez la même exactitude de la part de vos Sujets ; rien alors ne vous sera difficile. Vous commanderez, & l'on vous obéira ; vous indiquerez vos desirs, & tout le monde se fera un plaisir de s'y conformer : telle est l'efficacité de l'observation exacte du grand *Ly*. C'est sur le grand *Ly* que la société est fondée ; c'est par le grand *Ly* que l'homme s'acquitte, avec la différence qui convient, envers le Ciel, les Esprits & les Ancêtres ; c'est le grand *Ly* qui lie les hommes entre eux, en leur assignant ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Otez le *Ly*, tout, sur la terre, n'est plus que

¹ J'emploie le propre terme Chinois, ne trouvant pas de mot françois qui rende le même sens ; car le mot *Ly*, dans l'acception chinoise, fait naître l'idée de tout ce qui est conforme à la raison, au bon ordre, aux usages établis, à la bienséance, aux bonnes mœurs, &c. Ainsi, c'est agir suivant le *Ly*, que de faire ce qu'il faut faire, comme il faut le faire, & dans le tems qu'il faut le faire ; que de dire ce qu'il faut dire, le dire à propos, & comme il faut le dire ; que de rendre à chacun ce qui lui est dû, ni plus ni moins que ce qui lui est dû ; que de s'acquitter, en un mot, de tous ses devoirs envers ses supérieurs, ses egaux, ses inférieurs, & de ne manquer à rien de ce qui peut contribuer au maintien du bon ordre dans les différens états de la société civile. La réponse que *Koung-tsée* fait au Roi *Ngai-koung*, achevera de donner du grand *Ly* l'idée qu'en ont les Chinois. Je pourrais ajouter, sans blesser la vérité, que les Chinois modernes, en remplissant tout ce qu'exige le grand *Ly*, croient s'être acquittés de tout envers Dieu & les Hommes.

Vie de Confucius

trouble & confusion. Il n'y a plus ni Rois, ni Grands, ni Supérieurs ni Inférieurs ; les jeunes & les vieux, les hommes & les femmes, les peres & les enfans, les freres & les sœurs, tous, sans distinction, iront de pair.

C'est ainsi qu'étoient les homme dans l'état de barbarie d'où le saint homme (*Fou-hi*) les a tirés. Ils vivoient epars & ^{p.224} vagabonds, n'ayant aucune demeure fixe, ne connoissant ni parens, ni amis, ni devoirs réciproques, se livrant, sans contrainte & même sans remords, à tous les appétits dérégés d'une nature dépravée, & ne différant presque en rien des bêtes auxquelles ils faisoient la guerre pour se nourrir de leur chair encore palpitante, & s'abreuver de leur sang. Ils n'apprirent à rougir, ils ne reconnurent qu'ils étoient ainsi dépravés, que parce qu'ils avoient oublié le grand *Ly*. Ils s'y soumirent de nouveau, & tout changea de face : dès-lors ils ouvrirent les yeux sur l'excellence de leur être, & se réunirent en certain nombre. L'union des deux sexes ne fut pas arbitraire ; on la soumit à des loix, on lui donna des regles, & le mariage fut établi. De l'établissement du mariage suivirent la distinction des familles, la fixation des usages nécessaires pour le maintien des mœurs, la préséance de l'âge, & la subordination. On s'habilla, on se logea, on connut les agrémens de la vie, & l'on eut l'industrie de se les procurer. On rendit au Ciel, aux Esprits & aux Ancêtres, des hommages proportionnés ; on fixa des lieux particuliers où ces hommages devoient être rendus, & l'on détermina des cérémonies pour la maniere de les rendre. Lorsque quelqu'un cessoit de vivre, tous ceux auxquels il avoit appartenu de plus près, donnoient des marques extérieures du regret qu'ils avoient d'être séparés pour toujours de lui, & ces signes de regret eurent leurs mesures fixes & leurs tems déterminés. On creusa des fosses pour y déposer décemment ses restes inanimés ; on pleura sur

Vie de Confucius

ces restes, & l'on vint de tems à autre renouveler ces pleurs. On s'habilla de deuil, afin que ces vêtements lugubres rappellassent le souvenir de celui qu'on avoit perdu, ou empêchassent qu'on ne l'oubliât si-tôt.

Les familles déjà distinguées, allant en croissant, furent ^{p.225} contraintes de se concentrer chacune dans un ménage à part ; chacune prit un nom-propre pour être transmis à tous ceux qui naîtraient d'elle, comme un signe permanent auquel ils devoient reconnoître leur commune origine dans les siècles à venir. La nécessité de faire un ménage à part, ne fut pas d'abord suivie de celle de vivre dans des lieux séparés. Réunies dans un espace de terrain assez vaste pour les contenir, les familles, quoique distinguées, s'y domicilièrent, pour être à portée de s'entre-aider dans leurs travaux, de se secourir mutuellement dans leurs besoins & de se défendre en commun contre les attaques imprévues des bêtes féroces, & de ceux de leurs semblables qui erroient encore dans les forêts. Elles distinguèrent les degrés de parenté ; elles firent des alliances ; elles eurent des amis ; elles mirent leurs habitations à couvert, d'abord par de simples palissades, & ensuite par des murs, d'où, peu-à-peu, se formerent les bourgades & les villes, dont on augmenta le nombre à mesure que la population augmentoit. Les intérêts cessèrent alors d'être communs ; chaque ville eut les siens propres, sur lesquels elle veilloit plus particulièrement. Mais comme ces villes étoient indépendantes les unes des autres, il fallut un chef qui eût inspection sur toutes, & qui fût comme le pere commun de tous ceux qui les habitaient. Ce pere commun, ce chef universel, fut appelé du nom de *Ty* ; & par ce nom, l'on voulut désigner celui qui avoit droit de commander & de se faire obéir. Il n'étoit pas possible que le *Ty* pût vaquer immédiatement par lui-même à tous les soins qu'une population nombreuse exigeait nécessairement de

Vie de Confucius

celui qui devait l'instruire, la gouverner & la défendre ; il choisit parmi ceux qui lui étoient soumis, des hommes intègres & sûrs, en qui il reconnut plus de capacité, plus de vertu & plus d'amour pour ^{p.226} le bien commun, que dans les autres ; en retint quelques-uns auprès de sa personne, pour profiter de leurs lumières, & s'aider de leurs conseils, & envoya les autres dans les différens lieux pour y tenir sa place & le représenter. De-là sont venus les Rois, les Magistrats, les Princes & les Grands. Dès-lors, outre la préséance & la subordination assignées par la Nature aux degrés de parenté & à la différence de l'âge, il y eut des Supérieurs & des Inférieurs, des Mandarins pour commander & pour instruire, & un Peuple pour obéir & pour travailler ; d'où résulterent des conditions essentiellement différentes, & des devoirs particuliers à remplir pour chacune de ces conditions. Ces conditions différentes formerent entre elles la grande famille de l'État, dans laquelle, comme dans un centre commun, toutes les familles particulières vinrent se réunir pour contribuer ensemble à l'entretien de la vie civile, en lui fournissant, chacune à part, les alimens qui étoient en son pouvoir, & dont elle pouvoit disposer. C'est, Seigneur, cette contribution volontairement nécessaire, faite libéralement, avec affection & toujours à propos, qui constitue ce qu'on appelle le grand *Ly* ; & c'est de l'observation exacte de ce grand *Ly*, que dépend le bonheur des hommes. Sous nos premiers *Ty* (Empereurs), les hommes étoient heureux, parce que, connaissant l'importance & tout le prix du grand *Ly*, ils ne manquoient personnellement à rien de ce qu'il prescrit, & se faisoient un devoir & un plaisir de concourir, en tout ce qui dépendoit d'eux, à ce qu'il fût exactement observé par tous.

— Pourquoi n'en est-il pas de même aujourd'hui, interrompit *Ngai-koung* ?

Vie de Confucius

— Par la raison, répondit *Koung-tsée*, qu'on a réduit le grand *Ly* à un pur cérémonial, & que l'amour-propre a étouffé, p.227 dans presque tous les cœurs, l'amour de l'intérêt commun. Oui, Seigneur, aujourd'hui, tant ceux qui gouvernent que ceux qui sont gouvernés, loin de suivre la route tracée par le grand *Ly* pour arriver au bonheur, ne marchent qu'à travers les sentiers tortueux que leur indique l'intérêt personnel. S'agit-il de se procurer quelque avantage, ils se donnent toutes sortes de mouvemens ; ils ne craignent pas d'en trop faire ; il n'y a point d'obstacle pour eux, rien ne les arrête. Faut-il concourir au bien public, tout leur fait ombrage ; ils restent dans l'inaction ; ils sont comme léthargiques. Les Grands & ceux qui sont en place, pleins de mépris & de dureté pour les petits & pour le peuple, le surchargent d'impôts & de travail, & expriment, pour ainsi dire, toute leur substance pour la faire servir d'aliment à la voracité d'un luxe qui ne dit jamais *c'est assez*. De leur côté, les petits & le peuple ne rendent aux Grands & à ceux qui sont en place, qu'un hommage forcé, ou de pure grimace, & emploient toutes sortes de moyens pour se soustraire à leurs vexations, & tromper leur vigilance. En vain fait-on parler la loi, de part & d'autre on l'éluide avec artifice, quand on ne la viole pas ouvertement. Les prisons, les supplices, les châtimens de toute espece, sont de bien foibles liens pour retenir dans le devoir des hommes qui ne se conduisent pas par les principes du grand *Ly* : la crainte des punitions ne produit le plus souvent dans eux qu'un raffinement de perversité ; ils cachent avec plus de soins leurs vices ; ils couvrent leurs mauvais desseins du manteau respectable de quelque vertu, & en imposent ainsi par des dehors trompeurs. De tels hommes, nécessairement contraires les uns aux autres, parce que leurs intérêts se croisent & se combattent, pourroient-ils s'occuper du bien public ? Indifférens pour le bien public, ils ne sauroient p.228 concourir au bonheur commun ; ils ne sauroient être

Vie de Confucius

heureux. Que l'amour du grand *Ly* se ranime dans leurs cœurs ; tout changera bientôt de face ; & les hommes portés d'inclination à la pratique de leurs devoirs respectifs, redeviendront tels qu'ils étoient dans les tems fortunés de nos Anciens *Ty*. Voilà, Seigneur, un très-court abrégé de ce qu'il y auroit à dire pour répondre à votre Majesté d'une manière satisfaisante.

— Je suis très-satisfait, dit le Roi en se levant. Si, dans la suite, il me vient quelque doute sur cet objet, je vous en demanderai l'éclaircissement.

Après ces mots, il se retira : *Koung-tsée* sortit après lui, & alla rejoindre quelques-uns de ses disciples, qui l'attendoient pour lui faire cortège en l'accompagnant jusqu'à son logis, afin de recevoir, en chemin faisant, quelque instruction dont ils pussent faire leur profit. *Yen-hoei*, qui avoit été présent à l'entretien qu'il venoit d'avoir avec le Roi, le pria de lui résumer en peu de mots ce qu'il avoit dit de plus essentiel sur le grand *Ly*, afin qu'il pût le fixer plus aisément dans sa mémoire, pour en faire dans la suite le sujet de ses réflexions.

— Je le veux bien, lui répondit *Koung-tsée*. Le grand *Ly* a commencé par le manger & le boire ; il s'est accru par les autres besoins ; il s'est terminé au Gouvernement ; & c'est par le Gouvernement qu'il subsistera, fleurira ou s'abolira insensiblement dans les siècles à venir, ainsi qu'il est arrivé dans les siècles les plus reculés. Vous avez dans ce peu de mots une ample matière, qui peut, pendant long-tems, vous fournir de quoi réfléchir.

Yen-hoei n'en demanda pas davantage.

Cependant le Roi ne faisoit point appeler *Koung-tsée* ; bien des jours s'écoulerent sans qu'il parût penser à lui : il sembloit même qu'il l'avoit entièrement oublié. *Koung-tsée*, de son côté, ^{p.229} quoique persuadé que ce ne pouvoit être qu'autant que le Souverain seconderoit ses vues qu'il

Vie de Confucius

viendrait à bout de finir le grand ouvrage de la réforme des mœurs, qu'il avoit commencée sous le regne précédent, ne vouloit pas montrer trop d'empressement à faire sa cour, & se tenoit tranquille chez lui en attendant quelque circonstance qui pût réveiller à son egard l'attention du Roi. L'occasion de le voir en public se présenta, & il en profita. Le Roi l'ayant démêlé dans la foule ; lui fit dire de ne pas s'écarter, parce qu'il vouloit l'entretenir en particulier ce jour-là même. *Koung-tsée* attendit, & le Roi, aussi-tôt qu'il fut libre, lui envoya un de ses Officiers pour l'inviter à se rendre auprès de lui. *Koung-tsée* obéit ; mais comme, après avoir salué le Roi, il gardoit cet extérieur respectueux & modeste qui convient à un Sujet de tout Etat & de tout âge, quand il est devant son Souverain, le Roi lui ordonna de s'asseoir, en lui disant avec bonté, que ce serait à lui de se tenir debout, à raison de son âge & de sa qualité de disciple. *Koung-tsée* ayant pris sa place, & s'étant assis à côté du Roi, qui le vouloit ainsi :

— Maître, lui dit ce Prince, je n'ai pas oublié notre dernière conversation ; j'y ai pensé souvent ; & les belles instructions que vous me donnâtes alors sur le grand *Ly*, m'ont fait naître l'envie de m'instruire encore auprès de vous sur le même sujet. Le grand *Ly* renferme bien des articles ; & si j'ai bien pris votre pensée, tous les *Ly* particuliers concourent à le former. Dites-moi, je vous prie, de tous ces *Ly* particuliers, quel est le plus grand, & auquel je dois m'attacher de préférence pour être réputé véritablement homme, en observant exactement tout ce qu'il prescrit ?

— Seigneur, lui répondit *Koung-tsée*, la question que vous me faites, est la félicité de votre peuple, parce qu'elle est ^{p.230} une preuve du desir que vous avez de le rendre heureux. Puis-je me dispenser d'y répondre avec toute la sincérité dont je suis capable ?

Entre les *Ly* particuliers, celui qui concerne le gouvernement des hommes, tient, sans contredit, le premier rang ; & c'est à

Vie de Confucius

en remplir tous les devoirs avec exactitude, que consiste la première & la plus essentielle de vos obligations. Un mot dit tout : ayez de la rectitude, & vous gouvernerez bien, & vous serez véritablement homme.

— Quoi ! répartit le Roi, ne faut-il que cela ? Qu'est-ce donc que cette rectitude dont le pouvoir est si efficace & si étendu ?

— J'entends par rectitude, répondit *Koung-tsée*, cette qualité de l'esprit & du cœur, qui met celui qui la possède dans l'heureuse disposition, non-seulement de ne rien imaginer, de ne rien désirer, de ne rien faire qui soit contraire aux lumières de la raison, & au bien général ou particulier de la société ; mais encore de penser, de vouloir & d'agir, dans quelque circonstance que ce puisse être, conformément à ces lumières, en se proposant pour but l'avantage réel du commun, préférablement à ses intérêts propres, sans vouloir se faire illusion à soi-même, ni chercher à en imposer aux autres. J'ajoute qu'un Souverain qui sera doué de cette qualité précieuse, & qui, par un total de conduite, prouvera d'une manière non équivoque qu'il en fait la règle de toutes ses actions, aura des Sujets dociles, auxquels il n'aura qu'à manifester ses intentions pour les voir s'y conformer sans réserve, avant même que l'ordre leur en soit intimé de sa part. Quelle difficulté y aura-t-il à gouverner de tels hommes ? A l'exemple de leur Souverain, ils se conduiront avec rectitude, & contribueront de leur côté à le faire jouir des mêmes avantages & du même bonheur dont ils sont persuadés qu'il veut les faire p.²³¹ jouir eux-mêmes. En un mot, ils travailleront de concert à la félicité publique, & à la gloire du regne, de celui qui les gouvernera.

— Vous donnez-là de magnifiques espérances, repliqua le Roi. Mais, pour obtenir que les Sujets d'un Souverain soient tels que vous venez de les dépeindre, ne seroit-il pas plus facile &

Vie de Confucius

plus court de leur tracer quelques regles de conduite qui fussent d'une facile exécution, & dont l'avantage leur fût clairement connu ?

— Votre Majesté prévient ce que j'allois dire, répondit *Koung-tsée*. Il faut tracer des regles de conduite ; mais cela ne doit avoir lieu qu'après qu'on sera persuadé, de part & d'autre, qu'on n'a sincèrement que le même objet pour but. Si l'on veut que ces regles soient exactement suivies, il faut que la rectitude regne déjà dans tous les cœurs : dans ce cas, voici trois regles principales qu'il faut leur proposer.

La premiere : *séparation totale & absolue entre les deux sexes hors l'état du mariage.*

La seconde, *union intime entre les epoux.*

La troisieme, *respect réciproque dans tous les etats, suivant la mesure d'une juste discrétion.*

— Maître, interrompit le Roi, je vous demande des regles d'une observation aisée & à la portée de tout le monde, & vous en proposez des plus dures & des plus difficiles à suivre ; comment voulez-vous qu'on s'y soumette ? Pour ce qui me concerne, je vous avoue de bonne-foi que je regarde comme impossible de donner sur cela l'exemple à mes Sujets. N'importe, continuez à m'instruire ; peut-être trouverai-je dans vos paroles, de quoi m'encourager.

— Oui, Seigneur, répondit *Koung-tsée*, si les hommes veulent vivre dans l'innocence & dans la paix ; s'ils veulent marcher p.²³² constamment dans la route qui leur est tracée par leurs devoirs respectifs, sans crainte de s'égarer, & par conséquent couler des jours heureux, ils doivent être absolument séparés de toutes les femmes qui ne sont pas les leurs ; ils doivent être intimement unis à celles qui sont destinées à leur donner des descendans qui puissent en quelque sorte les faire revivre

Vie de Confucius

après qu'ils ne seront plus ; ils doivent se respecter mutuellement suivant la mesure d'une juste discrétion.

La séparation des deux sexes est un aiguillon qui les excite à s'unir légitimement ; l'intimité dans leur union légitime, est la racine d'où sortent le pere & la mere ; le respect mutuel dans tous les etats, est la base de la société. Si vous voulez bien gouverner, si vous voulez gouverner de maniere à rendre vos Sujets heureux & être heureux vous-même, faites tous vos efforts pour observer exactement, pour faire observer de même, les trois regles fondamentales que je viens de vous proposer. Commencez par donner l'exemple, vous aurez bientôt des imitateurs ; & comme vous n'êtes point encore uni à celle qui doit donner des descendants à vos aïeux, & de légitimes successeurs au trône qu'ils ont occupé & qu'ils vous ont transmis, ne tardez pas à former ces nœuds respectables ; formez-les avec éclat ; formez-les de maniere à pouvoir convaincre Vos Sujets que vous les respectez sincèrement. Pour leur ôter tout sujet de doute à cet egard, mettez en tête le bonnet *mien* ; revêtez-vous de vos habits de cérémonie, & allez au-devant de votre future epouse, pour la conduire, dans tout l'appareil de votre grandeur, jusques dans votre palais.

— En voilà beaucoup, dit le Roi en souriant.

— Ce n'en est pas trop pour l'action la plus importante de la vie, repliqua *Koung-tsée* avec un peu d'emotion. L'alliance ^{p.233} que deux personnes de différens noms contractent entre elles, les rappelle l'une & l'autre à leur primitive origine ; elle leur donne les mêmes Ancêtres ; elle les met sous la tutelle immédiate des Esprits de la Terre, qui veillent sur les générations ; elle est le symbole du Ciel & de la Terre, dont le concours produit toutes choses ; elle les rapproche du *Chang-ty*.

— Je vous avoue mon ignorance, répondit le Roi avec ingénuité ; de moi-même je n'aurois jamais pensé à tout cela ;

Vie de Confucius

& jusqu'à ce moment, personne ne m'en avoit parlé. Je me sais bon gré de vous avoir interrogé. Me voilà au fait des deux premières règles ; il vous reste à m'instruire sur la troisième, que vous dites être le respect réciproque dans tous les états. Qu'est-ce que ce respect ?

— Le respect dont il s'agit, poursuit *Koung-tsée*, est une déférence entière aux volontés d'autrui, quand il est évident que ces volontés sont conformes à la raison & à la justice ; mais le respect réciproque entre le Souverain & ses Sujets, entre ceux qui doivent commander & ceux qui doivent obéir, consiste, de la part des premiers, à ne rien exiger des autres que ce qu'un père doit exiger de ses enfans ; & de la part des derniers, à se conduire envers les autres comme des enfans dociles doivent se conduire envers ceux qui leur ont donné la vie. Il en étoit ainsi dans les jours heureux & brillans de nos trois Dynasties. Le grand *Yu*, *Tcheng-tang*, *Ouen-ouang*, & les plus sages d'entre leurs successeurs, furent les premiers à donner l'exemple, & leurs Sujets les imiterent.

— Mon entendement est borné, reprit le Roi, & je suis lent à concevoir. Entrez, je vous prie, dans quelque détail sur ce respect de la part de tout le monde, qui est, dites-vous, la base de la société. Ne craignez pas d'en trop dire ; je vous écoute avec plaisir, & je vous donne toute mon attention. p.234

— Quelque haut monté que soit un homme, répondit *Koung-tsée* ; quelque rang qu'il occupe dans la société, il se doit indispensablement du respect à lui-même ; il doit du respect à tous les autres dans une juste proportion. S'il se manque à lui-même, il manque à ses Ancêtres ; s'il manque aux autres, il manque au saint Homme, l'Ancêtre commun. Les Ancêtres sont les arbres chenus dont ceux qui occupent aujourd'hui la terre ne sont que les rejettons. La racine est commune à tous ; on ne sauroit blesser quelqu'un de ces rejettons, quelque petit

Vie de Confucius

qu'il puisse être, que la racine ne s'en ressente. Pénétrez-vous bien de cette vérité, & tâchez de l'inculquer dans l'esprit de ceux qui vivent sous vos loix. Pratiquez ce qu'elle enseigne, & pratiquez-le de maniere à pouvoir servir de modele à tous vos sujets.

— Je comprends cela, dit le Roi ; mais enfin, cette maniere de témoigner son respect, en quoi consiste-t-elle ? Que dois-je faire moi-même pour m'acquitter de ce devoir ? Car je ne veux pas manquer à l'Ancêtre commun, encore moins à mes propres Ancêtres.

— Seigneur, répondit *Koung-tsée*, le détail de ce que vous demandez seroit immense s'il falloit tout dire ; je me contenterai de vous mettre sur les voies. Soyez circonspect dans toutes vos paroles ; soyez d'une réserve extrême dans toutes vos actions ; ne dites jamais rien, ne faites jamais rien dont, dans quelque circonstance que ce puisse être, vous ayez lieu de vous repentir, & que vous ne puissiez dire ou faire hardiment devant l'Ancêtre commun, & devant vos propres Ancêtres, s'ils étoient présents.

Lorsque vous parlerez, que le ton de voix, le regard, l'air du visage, & toute votre contenance, soient autant d'indices de la tranquillité de votre ame, & de la bonté de ^{p.235} votre cœur ; mais par-dessus tout, qu'aucune parole offensante ou dure ne sorte jamais de votre bouche.

Lorsque vous agirez, ne manquez jamais de vous figurer que tout le monde a les yeux ouverts sur vous ; qu'il n'y a aucun de vos Sujets qui ne se croie en droit de taxer votre conduite, & que tous cherchent dans vos actions des modeles à suivre pour la conduite qu'ils doivent tenir vis-à-vis d'eux-mêmes & des autres. Ainsi, jamais rien de mauvais de votre part ; jamais rien d'indécent, de léger, ou même d'inutile. Voilà, Seigneur, la véritable maniere de témoigner le double respect dont j'ai

Vie de Confucius

parlé. Vos Sujets, n'en doutez pas, se feront un devoir, & même un point d'honneur, de vous imiter ; ils se respecteront eux-mêmes à leur tour, & respecteront les autres ; ils vous obéiront d'affection dans quoi que ce soit que vous veuillez exiger d'eux ; ils contribueront de tout leur pouvoir à la gloire de votre regne, & vous procureront par-là toute la tranquillité qu'un Souverain puisse avoir sur son se trône.

— Maître, dit le Roi en se levant, je suis bien résolu de faire tous mes efforts pour profiter de ce que je viens d'entendre ; mais si tous ces efforts deviennent inutiles, qu'en arrivera-t-il ?

— Vos dernières paroles, répondit *Koung-tsée*, me comble de joie ; je n'ai plus rien à ajouter.

Après ces mots, il s'inclina profondément, & se retira.

Quelque tems après, le Roi voulut avoir encore un entretien particulier avec lui ; il le fit passer dans son cabinet, lui ordonna de s'asseoir, & lui dit :

— Maître, notre dernière conversation ne m'a pas été inutile ; je me trouve tout autre que je n'étois ci-devant, léger, inconsidéré, peu attentif sur moi-même. Depuis quelque tems je ne dis rien, je ne fais rien que je puisse raisonnablement me reprocher, parce ^{p.236} que, soit que je parle ou que j'agisse, je me figure que vous êtes à côté de moi, prêt à ouvrir la bouche pour me répéter la leçon que vous me fîtes en dernier lieu. Cette idée, en me rappelant le souvenir de ce que vous m'avez dit, me rend d'une attention extrême. Cependant, je ne vous le cache pas, j'ai tout lieu de craindre, vu l'inconstance qui est si naturelle aux hommes, que les bonnes dispositions dont je m'applaudis aujourd'hui, ne s'évanouissent bientôt, si je ne prends incessamment des mesures capables de me fixer. J'ai imaginé un expédient que vous approuverez sans doute ; c'est de n'employer que des Philosophes pour l'administration des

Vie de Confucius

affaires de mon Royaume, & de n'avoir auprès de ma personne que des hommes qui, comme vous, cultivent la sagesse. J'espère que vous voudrez bien m'indiquer en quoi on peut les reconnoître, & m'aider ensuite à en faire le choix.

— Dans le siècle où nous sommes, répondit *Koung-tsée*, & dans le tems où nous vivons, les Philosophes sont ceux qui s'adonnent à l'étude de l'Antiquité, qui s'habillent comme s'habilloient les Anciens, & qui se conduisent, pour le reste, de maniere à imposer.

— Sil ne faut que cela pour être Philosophe, interrompit le Roi, la philosophie n'est pas une science bien difficile à acquérir. Il est aisé de porter des habits, un bonnet & une ceinture tels qu'on les portoit autrefois ; & la seule crainte du blâme suffit pour empêcher qu'on ne commette publiquement des fautes.

— Vous ne prenez pas ma pensée, reprit *Koung-tsée*. Faire une étude particulière de l'Antiquité ; savoir à fond tout ce qu'on peut en savoir, & ne pas s'enorgueillir de sa science ; être instruit de toutes les cérémonies & de tous les usages qui ont eu lieu depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos ^{p.237} jours, & les pratiquer quand il est à propos de le faire, non par ostentation & dans la vue de s'attirer des eloges, mais par le motif simple & pur de remplir son devoir jusques dans les plus petites choses, & du bon exemple ; s'habiller comme les Anciens, & en même tems ne pas rechercher une nourriture délicate dans le manger & le boire, mais se contenter des mets les plus vils & de la boisson la plus commune ; porter un bonnet & une ceinture qui distinguent du commun, & en même tems ne pas rechercher l'estime des autres, & ne pas trop s'estimer soi-même : voilà ce que je voulois dire d'abord. Mais ce n'est pas tout ; pour distinguer les Philosophes d'avec ceux qui ne le sont pas, il faut avoir une idée, au moins générale,

Vie de Confucius

des différentes classes d'hommes qui composent la société. Ces différentes classes peuvent être réduites à cinq.

La première & la plus nombreuse, est celle qui comprend cette multitude d'hommes pris indifféremment dans tous les états, qui ne sont recommandables par aucun endroit, qui ne parlent, pour ainsi dire, que pour parler, sans faire attention si ce qu'ils disent est bien ou mal, s'il est à propos de le dire, ou s'il en peut résulter quelque inconvénient ; qui n'agissent que comme par instinct, sans aucune vue, sans prévoir quoi que ce soit ; faisant aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier, pour recommencer le lendemain ce qu'ils auront fait aujourd'hui ; qui ne peuvent rien par eux-mêmes, s'ils ne sont dirigés, & qui se laissent mener sans savoir où on les conduit ; qui, hors d'état de discerner dans le lointain les avantages solides & réels, les intérêts de la plus grande importance, démêlent aisément un petit profit, un vil intérêt dans les plus petites choses, & ont assez d'adresse pour se les procurer ; qui ont un entendement comme les autres, mais un ^{p.238} entendement qui ne va pas au-delà des yeux, des oreilles & de la bouche ; & pour le dire en un mot, cette classe d'hommes est celle qui comprend ce qu'on appelle communément le peuple.

La seconde, est de ceux qui sont instruits dans les Sciences, dans les Lettres, & dans les Arts libéraux ; qui se proposent une fin dans ce qu'ils entreprennent, & connoissent les différents moyens qu'on peut prendre pour y parvenir ; qui, sans avoir pénétré jusques dans le fond des choses, en savent cependant assez pour en discourir pertinemment, & en faire des leçons aux autres ; qui, soit qu'ils parlent ou qu'ils agissent, sont en état de rendre raison de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils sont ; qui peuvent comparer les objets entre eux, & discerner en quoi ils peuvent être nuisibles ou profitables ; qui, sans être parfaitement au fait de toutes les loix, de toutes les

Vie de Confucius

cérémonies & de tous les usages, en sont suffisamment instruits pour obéir aux loix générales, pour pratiquer avec intelligence les cérémonies qui sont du devoir, & pour se conformer aux usages reçus ; qui, sachant déjà beaucoup, n'ignorent pas qu'il leur reste encore beaucoup à savoir, & continuent à étudier pour se perfectionner dans les connoissances qu'ils ont déjà, ou pour acquérir celles qui leur manquent ; qui, par leurs leçons & par leur exemple, peuvent influencer sur les mœurs publiques, & même sur le gouvernement ; qui cherchent à bien parler plutôt qu'à parler beaucoup, à bien faire le peu qu'ils font, plutôt qu'à beaucoup entreprendre ; qui, sans ambitionner les richesses, ni craindre la pauvreté, vivent contents de la fortune dont ils jouissent. Cette classe d'hommes peut être appelée la classe des Lettrés.

La troisième comprend ceux qui, dans leurs paroles, dans leurs actions, & dans l'ensemble de leur conduite, ne ^{p.239} s'écartent jamais de ce que prescrit la droite raison ; qui font le bien sans prétention quelconque, & uniquement parce qu'il est bien ; qui, ne donnant dans aucun excès, ne se passionnent pour rien, ne s'attachent à rien, dans la persuasion que tout peut leur manquer lorsqu'ils croiroient avoir le moins lieu de s'y attendre ; qui sont constamment les mêmes dans l'adversité comme dans la prospérité, sans s'abandonner à la joie lorsque tout leur prospère, ni à la tristesse lorsque rien ne leur réussit ; qui parlent lorsqu'il faut parler, & gardent le silence lorsqu'il faut se taire, ayant assez de fermeté pour ne pas déguiser leur sentiment dans les occasions où il est à propos de le dire, fussent-ils menacés de perdre leur fortune, ou de quelque chose de pis ; qui envisagent tous les hommes d'un œil à-peu-près égal, comme ayant tous la semence des mêmes vices & des mêmes vertus, & ne se préférant à aucun d'eux, parce qu'il n'est aucun d'eux qui ne puisse les égaler, ou même les

Vie de Confucius

surpasser dans ce qu'ils ont de bon, & qu'ils peuvent eux-mêmes devenir tels que les plus vicieux d'entre eux ; qui ne se contentent pas de puiser les sciences dans les différens canaux qui les transmettent, mais qui remontent jusqu'à leurs sources, pour les avoir sans mélange étranger, ne se décourageant pas lorsqu'ils ne sauroient les acquérir ainsi, ne s'enorgueillissant pas lorsqu'ils les possèdent. On peut décorer du nom de Philosophes ceux qui composent cette troisième classe.

Je place dans la quatrième ceux qui, dans quoi que ce puisse être, ne s'écartent jamais du juste milieu ; qui ont une règle fixe de conduite & de mœurs, au-delà de laquelle ils ne se permettent rien ; qui remplissent, avec la dernière exactitude & une constance toujours égale, jusqu'aux moindres de leurs obligations ; qui font tous leurs efforts pour ne ^{p.240} pas se démentir, en contenant leurs passions dans de justes bornes, & en les combattant lorsqu'elles veulent s'en écarter ; qui veillent sans cesse sur eux-mêmes, pour empêcher les vices de germer & d'éclorre ; qui ne disent aucune parole qui ne soit mesurée, & ne puisse servir d'instruction ; qui ne font aucune action qui ne soit bonne en elle-même, & qui ne puisse servir d'exemple ; qui ne craignent ni le travail, ni la peine, quand il s'agit de faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en sont écartés, d'instruire de leurs obligations ceux qui les ignorent, & de rendre à quiconque tous les services qui dépendent d'eux, sans distinction du pauvre ou du riche, de l'homme en place ou du simple artisan ; n'ayant aucune vue d'intérêt, n'exigeant pas même les sentimens d'une stérile reconnaissance de la part de ceux qu'ils auront obligés. Cette classe comprend tous les hommes sincèrement & solidement vertueux.

La cinquième, & la plus haute à laquelle l'homme puisse atteindre, est celle de ces hommes extraordinaires qui réunissent dans leurs personnes les plus belles qualités de

Vie de Confucius

l'esprit & du cœur, perfectionnées par l'heureuse habitude de remplir volontairement, & même avec joie, tous les devoirs que la Nature & la Morale imposent de concert à des êtres raisonnables vivant en société ; qui font du bien à tout le monde, &, comme le Ciel & la Terre, ne discontinuent jamais leurs bienfaisantes opérations ; qui sont imperturbables dans leur genre de vie, comme le soleil & la lune le sont dans leurs cours ; qui voient sans être vus, & agissent d'une manière invisible, comme les Esprits. Cette classe, très-peu nombreuse, peut être appelée la classe des Parfaits ou des Saints. Si de tels hommes étoient faciles à trouver, il ne vous en faudroit pas d'autres pour mettre à la tête du Gouvernement, & auprès p.241 de votre Personne ; mais comme ils sont rares, vous pouvez chercher dans les autres classes ceux que vous croirez les plus propres à remplir votre objet. Faites tout ce qui dépendra de vous pour tâcher de bien choisir. On ne peut connoître la force & la portée d'un arc, qu'on ne l'ait éprouvé ; on ne sauroit avoir un cheval bien dressé, si l'on n'a pas donné ses soins pour l'instruire ; on ne peut être sûr d'un homme, qu'après que les occasions critiques l'aient montré tel qu'il est. Appliquez ces maximes triviales au choix important que vous devez faire ; gardez-vous bien, pardessus tout, de confier le maniement des affaires, & d'admettre auprès de votre Personne ceux qui agissent avec précipitation, ceux qui n'ont aucun système fixe, & ceux qui sont enclins à parler beaucoup. Ces trois especes d'hommes, eussent-ils d'ailleurs les talents les plus estimables, ne sont point propres au Gouvernement ; & un Souverain ne sauroit, sans encourir les plus grands risques, les honorer de sa familiarité.

Les premiers, parce que, ne se donnant pas la peine ni le loisir de réfléchir sur ce qu'il est à propos ou hors de propos de faire, sur ce qu'il convient d'abroger ou de rétablir, sur les mesures

Vie de Confucius

qu'il y auroit à prendre pour réussir dans un projet regardé comme utile & bon, se laissent éblouir par le premier éclair, entreprennent inconsidérément, se rebutent par les obstacles, perdent courage, échouent ou reviennent sur leurs pas s'il en est tems encore, emportant pour fruit de leur conduite inconsidérée, la honte dont ils se sont couverts, au lieu des succès qu'ils avoient entrevus.

Les seconds, parce que, ne formant aucun plan sur lequel ils puissent se guider, & attendant tout du hasard & des circonstances, ils ne sauroient travailler efficacement à procurer le bien & la gloire de l'Etat, non plus qu'à réparer ^{p.242} les pertes, en cas de malheur. Dans un espace de tems très-court, ils se trouvent en contradiction avec eux-mêmes ; ils ne sont pas aujourd'hui ce qu'ils ont été hier, & ne seront pas demain ce qu'ils auront été aujourd'hui. Des hommes de cette trempe exposeroient l'Etat à des vicissitudes continuelles, & aux plus fâcheux revers.

Les troisiemes, parce qu'en parlant beaucoup, ils disent très-souvent ce qu'il ne faudroit pas dire, toujours plus qu'il ne faudroit dire, & se montrent, pour ainsi dire, à nud, lorsqu'ils auroient besoin du voile le plus epais pour n'être pas découverts. Ils ne sont nullement propres à traiter les affaires, & ne peuvent être admis sans danger au Conseil des Souverains : sans trahir délibérément le secret du Prince, ils ne le feroient que trop entendre aux hommes rusés qui auroient entrepris de le leur extorquer.

Tels sont à-peu-près les principes généraux sur lesquels vous pouvez former le plan de votre conduite. Je ne fais que les indiquer ; vos réflexions suppléeront au détail dans lequel je ne saurois entrer sans abuser de votre complaisance, & vous ennuyer.

Vie de Confucius

— M'ennuyer ! dit le Roi ; je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de vous entendre. Toutes vos paroles sont des instructions, & des instructions qui me sont nécessaires : car, élevé parmi des femmes depuis mon enfance, je ne sais rien de ce qu'il me faudroit savoir ; je n'ai rien vu au-delà de mon Palais. Je parcours journellement tout le cercle des amusemens domestiques, sans inquiétude comme sans plaisir. J'ignore ce que c'est que tristesse, chagrin, fatigue, crainte & danger. Cependant ces mots frappent souvent mon oreille ; mais ils ne font pas la moindre impression sur mon esprit, & ne me font naître aucune idée. Ne pourriez-vous pas me suggérer quelque p.²⁴³ moyen facile & sûr de m'instruire de tout cela d'une maniere pratique, afin que, lorsque j'en entendrai parler, je sache exactement ce que l'on veut dire & que je tâche de m'en préserver, si c'est un mal, ou de me le procurer, si c'est mon avantage.

— Vous l'ordonnez, repliqua *Koung-tsée*, j'obéis. Lorsque, pour vous acquitter des devoirs qu'impose la piété filiale, vous vous rendez au *miao* des Ancêtres, aussi-tôt qu'après avoir traversé la cour vous touchez à l'escalier qui est à la droite, recueillez-vous en vous-même, & pensez sérieusement à ce que vous allez faire, en montant avec gravité chacun des degrés jusqu'à ce que vous soyez parvenu à la porte de la salle. En entrant dans ce lieu auguste, si vos yeux se portent en haut, vos regards rencontreront la poutre principale, les solives et le lambris tels qu'il les faut pour l'embellissement d'une demeure qui doit être celle des Rois. Si vous regardez dans le fond, à droite ou à gauche, vous y verrez des trônes, mais personne pour s'y asseoir ; des tables, des ustensiles & différentes sortes d'instrumens mais personne pour en faire usage. Où sont donc ceux pour lesquels on a construit l'edifice avec tant de solidité, d'aisances & de propreté ? Où sont ceux qui l'ont fait

Vie de Confucius

construire ? Les uns & les autres ont disparu de dessus la surface de la terre. Faites réflexion sur tout cela, & vous apprendrez ce que c'est que la tristesse ; vous en lirez les effets dans votre propre cœur. Le jour qui est fixé pour l'audience publique que vous donnez à Vos Ministres & à vos Mandarins, soyez sur pied avant le lever de l'aurore ; mettez vos habits de cérémonie ; & aussi-tôt que le jour commencera à poindre, transportez-vous, avec votre suite, à la salle du trône ; faites-vous rendre un compte exact de l'état où le trouvent les différentes ^{p.244} branches du Gouvernement ; exigez qu'on vous parle avec franchise sans craindre de vous offenser ; qu'on vous dise même des vérités personnelles, si on les croit utiles au bonheur de vos Sujets. Ecoutez tout avec tranquillité. Dans ce que vous entendrez, il y aura infailliblement quelque article qui blessera votre délicatesse, en vous rappelant directement ou indirectement quelqu'un de vos torts ; qui sera contraire à votre façon de penser, ou à votre équité naturelle, ou aux ordres que vous aurez précédemment donnés, ou à la reconnaissance de la part de ceux à qui vous aurez fait du bien ; ou enfin qui de maniere ou d'autre provoquera votre colere ou votre indignation. Ne perdez point patience, ne fermez la bouche à personne, ne donnez pas même le moindre signe de mécontentement ; mais après que tout sera fini, & que vous serez rendu à vous-même, occupez-vous quelques instans à réfléchir sur ce que vous aurez entendu, & vous saurez ce que c'est que chagrin.

Vous allez tenir vous-même les rênes du Gouvernement : tous vos Sujets le desirent, & vous avez à cœur de les satisfaire en tout ce qui dépendra de vous. Vous allez travailler assidument avec vos Ministres. Dans cette supposition, que vous ne tarderez pas à réaliser, lorsque pour la première fois vous aurez à vous mettre au fait du détail de l'administration,

Vie de Confucius

prenez avec ceux qui en sont chargés, la plus grande partie de la journée ; ne pensez à vous retirer qu'après que le déclin du jour vous aura annoncé qu'il est tems d'aller jouir d'un peu de repos dans votre appartement intérieur ; ne vous retirez qu'après avoir laissé à ceux de votre suite tout le tems qu'il leur faut pour se mettre en ordre ; en vous retirant, observez dans votre marche la même décence & la même gravité que vous observeriez s'il s'agissoit d'aller donner ^{p.245} audience à des ambassadeurs étrangers. Dans le court espace qui sépare la salle du Conseil d'où vous sortirez, d'avec l'appartement où vous devez entrer, vous trouverez aux deux côtés de votre passage, des Princes, des Grands, des Mandarins, & quelques personnes de votre famille, qui vous salueront, vous offriront leurs respects, & voudront vous donner des marques de leur attachement à votre Personne, en vous demandant si votre santé n'a souffert aucune altération par la longue séance que vous venez d'avoir. Ecoutez leurs complimens, & montrez-vous sensible à l'affection qu'ils vous témoignent. Laissez-leur faire toutes les cérémonies qu'ils voudront ; & sans manquer à ce que prescrit l'étiquette, rendez à chacun d'eux les civilités qui sont dues à son âge ou à son rang. Vous trouverez encore quelques particuliers, dont les uns ne seront là que pour être vus, & les autres pour vous demander quelques graces, en vous exposant sur quoi ils se fondent pour l'obtenir. Regardez les premiers de maniere à les satisfaire ; écoutez avec attention ce que les seconds auront à vous dire ; & soit que vous leur accordiez, ou non, l'objet de leur demande, répondez-leur avec bonté. Vous arriverez enfin dans l'appartement du Pere de famille, où vos Gardes & les autres personnes de votre suite vous laisseront, mais où vous serez accueilli par les femmes & les enfans, qui ne manqueront pas de vous rendre leurs respects, & de vous faire les petites questions qui sont à leur portée ; recevez leurs saluts avec

Vie de Confucius

complaisance, & donnez-leur, avec discrétion, des réponses qui puissent les satisfaire. Un seul jour que vous aurez ainsi employé, vous fera connoître plus exactement ce que c'est que fatigue, que la meilleure définition qu'on pourroit vous en donner.

Lorsque vous sortirez de votre Palais pour aller hors de la ^{p.246} ville, dans quelqu'une de vos Maisons de plaisance, portez vos regards vers les quatre côtés de la campagne, vous y découvrirez les débris antiques de quelques Palais, où plusieurs Souverains de différentes races ont fait autrefois leur séjour.

Ces races, après s'être succédées les unes aux autres dans la sublime dignité qui les plaçoit au-dessus des autres hommes, pour les éclairer, les gouverner, les instruire & les défendre, ont entièrement disparu. Pour tout monument de leur existence, il ne reste sur la surface de la terre, que quelques ruines informes ; & les générations qui les ont suivies, ont conservé à peine un léger souvenir de leurs noms. Si la vertu avoit été constamment le mobile de leur conduite, leurs descendans régneraient encore, & vos augustes Ancêtres ne vous auroient pas transmis le trône sur lequel vous êtes aujourd'hui placé. En réfléchissant sur les terribles revers qui ont entraîné leur chute, vous en trouverez la cause dans les vices des méchants Princes, par lesquels elles ont fini. Faites un retour sur vous-même, & vous saurez ce que c'est que la crainte.

Vous voulez savoir encore ce que c'est que le danger ; une simple comparaison vous l'apprendra, ou tout au moins vous en donnera une idée assez claire pour pouvoir ensuite, avec un peu de réflexion, le connoître de vous-même, & apprendre à l'éviter. Figurez-vous que votre Royaume est un vaisseau dont vous êtes le Pilote, & que votre peuple est le fleuve qui le porte, & sur lequel vous devez naviguer. Ce fleuve renferme

Vie de Confucius

dans son lit des inégalités, dont il est de la prudence de s'instruire, & que vous ne devez pas ignorer. Le milieu en est large, profond & sûr ; toutes les evolutions peuvent s'y faire sans obstacle & commodément. Les eaux en sont claires, & coulent avec majesté ; mais, à droite & à p.247 gauche, sont par intervalles des rochers, des bas-fonds, des gouffres & des ecueils de toutes les sortes. Les bords des deux côtés en sont rians, & offrent aux yeux tout ce qui peut leur plaire & les amuser. Si, vous Pilote, pour jouir de plus près de ce spectacle trompeur, abandonnant le milieu du fleuve, vous dirigez votre vaisseau tantôt vers l'un des bords, & tantôt vers l'autre, à quoi seriez-vous exposé ?

— Je vous entends, répartit le Roi, & je n'ai pas besoin d'une explication plus ample. Soyez assuré que je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous venez de me dire. Il me reste un éclaircissement à vous demander sur un axiome de politique, dont je ne comprends pas bien le sens. *Si vous avez de petits Etats, dit l'axiome, gardez-les avec soin, & n'entrez jamais de guerre. Si vos Etats sont étendus, ayez toujours les armes à la main.* Il me semble que c'est-là précisément le contraire de ce qu'il faudroit dire : car si un Souverain, qui n'a que de petits Etats, évite de faire la guerre, & se contente de les garder, il en sera bientôt dépouillé par le premier voisin ambitieux, qui voudra s'enrichir de ses dépouilles ; si, au contraire, un Souverain qui possède de vastes Etats, occupe une partie de ses Sujets à faire la guerre, il est à présumer que la nation entière ne tardera pas à prendre cet esprit de licence qui, de tout tems, a troublé l'ordre civil. Il me paroît, suivant le peu de lumieres que j'ai, que nos Politiques se seraient exprimés d'une maniere plus conforme à la raison, s'ils avoient dit : un Souverain qui n'a que de petits Etats, ne doit rien oublier pour tâcher de former tous ses Sujets à la guerre, afin

Vie de Confucius

de pouvoir les conserver & les agrandir même quand il se présentera quelque occasion favorable ; un Souverain dont les Etats sont étendus & vastes, doit faire tous ses efforts pour éviter la guerre, afin de pouvoir ^{p.248} employer tous ses soins à les faire fleurir. Maître, qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense, répondit *Koung-tsée*, n'est pas aisé à expliquer de manière à me faire entendre. Ce que je peux dire en général, c'est qu'un Roi qui est le premier à observer les loix, à se conformer aux usages, & à remplir avec exactitude ce qui est de son devoir ; qui aime son peuple, & lui procure tous les avantages qui dépendent de lui, n'eût-il en propre que quelques *lys* de terrain, n'eût-il sous sa dépendance qu'une centaine d'hommes, est réellement le plus grand des Rois. Son Royaume est la terre entière ; tous les hommes qui l'habitent sont ses sujets & ses amis ; contre qui voudroit-il combattre ? Je pense encore qu'un Souverain qui se met au-dessus des loix pour ne suivre que son caprice & ses passions, qui se plonge dans la sentine des vices, & se laisse dominer par l'orgueil ; qui vexé son peuple par une foule d'impôts onéreux, & l'opprime de différentes manières sous le poids d'une autorité sans bornes, eût-il les Etats les plus vastes & les plus étendus, comptât-il des millions & encore des millions d'hommes au nombre de ses Sujets, ne possède pas réellement un seul arpent de terre, n'a pas un seul homme qui soit cordialement son Sujet. Il marche sans cesse à travers les précipices ; il est sans cesse entouré d'ennemis ; il est haï des hommes ; il est proscrit par le Ciel : à quoi lui serviroit d'avoir sur pied les plus nombreuses armées ? Il doit tomber, & sa chute ne sauroit tout au plus qu'être un peu retardée.

— Il est donc vrai, repliqua le Roi, qu'il y a un terme fixe pour la durée des Empires ? Le bonheur & le malheur d'un

Vie de Confucius

Souverain, ses prospérités & ses disgraces dépendent donc de la haine des hommes & de la volonté du Ciel ?

— Il dépend d'un chacun de faire son bonheur ou son malheur, p.249 reprinted *Koung-tsée*. Il dépend d'un Souverain de conserver ou de perdre ses Etats ; l'un & l'autre est en son pouvoir. Il les conserve & les fait fleurir, s'il gouverne bien ; s'il gouverne mal, il les perd.

— Cependant, repliqua le Roi, il y a pour le bonheur & le malheur, des pronostics qu'on regarde comme infaillibles. On augure de certains évènements extraordinaires, qu'un Empire sera de longue ou de courte durée ; comment cela s'accorde-t-il avec ce que vous venez de dire, que l'homme peut faire son bonheur ou son malheur, qu'un Souverain peut perdre ou ne pas perdre ses Etats ?

— Tous ces pronostics, dont on amuse les hommes, tous ces argumens, bons ou mauvais qu'on tire de certains évènements, répondit *Koung-tsée*, sont des présages qu'il ne tient qu'à l'homme de tourner à son profit. Oui, ces prétendus signes de désastres, de calamités & d'infortunes, peuvent devenir des sources fécondes de bonheur, de prospérité et de gloire ; ces prétendus augures des biens le plus à désirer, peuvent être suivis des maux le plus à craindre. Il est au pouvoir de l'homme de se conduire bien ou mal ; & c'est de sa conduite, bonne ou mauvaise, que résulteront ses prospérités ou ses disgraces, son bonheur ou son malheur, indépendamment des tous les pronostics & de tous les augures.

Sous le regne de *Tcheou-sin*, le dernier de la Dynastie des *Yn* qui ait donné des loix à l'Empire ¹, un oiseau de la plus petite espece ayant fait son nid dans un coin des murailles de la ville,

¹ La Dynastie des *Yn* est la seconde qui ait occupé le Trône chinois. Elle commença l'an avant Jesus-Christ 1766, & finit l'an avant Jesus-Christ 1122, par la mort de *Tcheou-sin* : elle fut remplacée par la Dynastie des *Tcheou*.

Vie de Confucius

il sortit de sa couvée un oiseau de la plus grande espece. Tous ceux qui furent témoins de cet événement singulier, le regarderent comme etant d'un très-bon ^{p.250} augure ; on en félicita l'Empereur. *Lorsque, contre le cours ordinaire de la Nature, il arrive qu'une espece inférieure en produise une d'un ordre supérieur, c'est un signe infallible d'agrandissement, de fortune & d'augmentation de bonheur*, lui dirent tous ces Courtisans d'une voix unanime : *sous le regne de votre Majesté il est sorti un oiseau de la grande espece, de la couvée d'un oisillon ; c'est un signe certain de l'agrandissement de votre Empire & de votre gloire.*

Sur la foi de cet augure imposteur, *Tcheou-sin* s'endormit sur le trône ; il laissa tomber de ses mains les rênes du Gouvernement ; il s'abandonna tout entier à ses plaisirs, & devint par degrés un monstre de cruautés & de débauches. Ses peuples le détestèrent ; tous les ordres de l'Etat l'eurent en horreur ; & le Ciel, en punition de ses crimes, le précipita d'un trône sur lequel il s'étoit rendu indigne de s'asseoir. Il perdit honteusement la vie ; & la succession au Gouvernement de l'Empire, fut arrachée pour toujours à ses descendants. S'il fut ainsi puni, c'est qu'en rendant malheureux ceux au bonheur desquels il étoit chargé de travailler, il violoit par-là même, la première des conditions que le Ciel impose à tous les Souverains quand il les place à la tête des autres. Il étoit en son pouvoir de ne pas manquer à ce qu'il devoit au Ciel & aux Hommes : le Ciel & les Hommes ne lui eussent très-certainement pas manqué.

Sous le regne de *Tay-ou*, l'un de ses prédécesseurs ¹, il parut un phénomène qui fut jugé de très-mauvais augure. Un mûrier crût tout à-coup dans la cour d'entrée de la salle du trône ;

¹ *Tay-ou* est le septieme Empereur de la Dynastie des *Yn*. Il commença à régner l'an avant Jesus-Christ 1637, & mourut l'an 1563 : son regne fut par conséquent de 74 ans.

Vie de Confucius

dans l'espace de sept jours, son tronc devint de ^{p.251} l'épaisseur de deux palmes, & ses fruits commencèrent à paroître. Tous ceux qui eurent connoissance de cette espèce de prodige, & qui d'ailleurs étoient témoins de la mauvaise conduite du Prince qui les gouvernait, en tirèrent les plus funestes présages ¹.

Le mûrier, disoient-ils, est un arbre qui vient en pleine campagne, dans des lieux incultes & peu fréquentés ; en voilà un maintenant qui a crû tout-à-coup dans l'endroit le plus fréquenté du Palais ; n'est-ce pas-là un signe evident que ce Palais doit bientôt être changé en désert ? N'en doutons pas, la Dynastie est sur le penchant de sa ruine ; elle va cesser de gouverner l'Empire ; & celle qui la remplacera, fixant ailleurs le lieu de son séjour, celui que nous voyons aujourd'hui si fréquenté, ne sera plus qu'un affreuse solitude, de laquelle sortiront, à travers les ruines, tous ces arbres qui viennent dans les forêts : le présage en est certain.

Ce discours passant de bouche en bouche, parvint enfin jusqu'à l'Empereur : ce Prince fit un retour sur lui-même. Comme il ne cherchoit point à s'aveugler en se dissimulant ses fautes, il se trouva coupable de bien des excès, & mit tous ses soins à se réformer. Il prit pour modèles de la conduite qu'il se proposa de tenir, les plus sages Empereurs qui l'avoient précédé ; comme eux il soulagea le peuple, il ^{p.252} l'encouragea au travail, lui fournit en tout genre les secours dont il avoit besoin ; il en fut le père : pour tout dire, en deux mots, il gouverna avec tant de sagesse, qu'on venoit des pays lointains pour l'admirer. Dans le cours des trois premières années qui suivirent sa

¹ J'ai donné le nom de mûrier à cet arbre qui crût si promptement. Le nom chinois du mûrier est *sang*, & le nom de cet arbre est *siang-sang*, c'est-à-dire *qui ressemble au mûrier*. Il est dit dans l'Histoire, que l'Empereur *Tay-ou*, effrayé de ce prodige, qu'on lui avoit fait envisager comme étant d'un très-mauvais augure, consulta *Y-tché*, fils du sage *Y-yn*, pour savoir ce qu'il avoit à craindre. *Soyez vertueux*, lui répondit *Y-tché*, & ce prodige ne sera pour vous que le présage du bonheur. Ce peu de mots firent rentrer l'Empereur en lui-même, & il se réforma.

Vie de Confucius

réforme, les Ambassadeurs de douze différens Royaumes s'étoient déjà rendus auprès de sa personne, pour lui rendre hommage de la part de leurs Souverains. Malgré le prétendu mauvais augure, il fut comblé de prospérités & de gloire ; & son long regne, de soixante-quatorze années, fut l'un des regnes les plus florissans. N'en doutez pas, Seigneur, poursuit *Koung-tsée* en levant la voix, le bon & le mauvais gouvernement des Souverains sont des présages plus sûrs de bonheur & de malheur, que ne peuvent l'être les événements les plus extraordinaires dans l'ordre de la Nature.

— Je sais maintenant à quoi m'en tenir, dit le Roi ; le bonheur & le malheur ne sont pas irrévocablement déterminés ; & les augures que l'on tire de l'un ou de l'autre à l'occasion de ce qui arrive d'extraordinaire dans le cours des événements, sont des augures qu'il ne tient qu'à nous de faire mentir. Je voudrois bien qu'il en fût de la conservation & de la durée de notre vie, comme du bonheur & du malheur, & qu'il fût au pouvoir d'un chacun, de pousser sa carrière jusqu'au terme que la Nature a fixé en général à ceux de notre espece : mais j'ai oui dire que chacun avoit une mesure particuliere d'actions à remplir, & un nombre déterminé de jours à vivre ; & qu'aussi-tôt que cette mesure etoit pleine, & que le nombre de jours etoit ecoulé, quoi que l'on pût faire, il falloit mourir. S'il en est ainsi, il est à présumer que les Hommes vertueux & les Sages, ont une ^{p.253} plus grande mesure à remplir, & un plus grand nombre de jours à vivre, que le reste des hommes. Dites-moi, je vous prie, ce que vous en pensez.

— Je pense, répondit *Koung-tsée*, qu'il n'y a rien de déterminé pour la durée de la vie de chacun en particulier, non plus que pour le genre de mort dont il mourra. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui ne parviennent pas jusqu'au terme posé par

Vie de Confucius

la Nature, ont abrégé leurs jours de quelqu'une des trois manieres suivantes.

Ceux qui n'ont point de regle pour le manger & le boire, qui abusent de leur santé & de leurs forces, en se livrant sans modération à tous les plaisirs des sens ; qui, tantôt evitant avec une attention extrême tout ce qui pourroit les gêner ou les incommoder, & tantôt ne craignant ni fatigues ni peines, excèdent alternativement dans le travail & dans le repos : ceux-là, dis-je, affoiblissent, alterent ou corrompent le germe de la vie, contractent des maladies auxquelles ils n'ont pas la force de résister, & succombent le long de leur course, sans pouvoir arriver au terme auquel la Nature les appelloit : c'est de cette maniere que le grand nombre meurt. Il n'est pas rare de voir des hommes, qui, dominés par un esprit d'ambition & d'orgueil, se tourmentent sans cesse pour pouvoir satisfaire des desirs dont l'objet est hors de leur foible portée ; qui, placés par les circonstances dans l'étage inférieur de la société, veulent se mettre au niveau de ceux du plus haut rang ; qui, n'étant pas favorisés des biens de la fortune, s'occupent nuit & jour des moyens de se les procurer ; qui, continuellement agités par les mouvemens impétueux de quelqu'une des passions auxquelles ils se livrent, ne connoissant aucun obstacle, cabalent avec les factieux, sont débauchés avec les libertins, commettent des crimes, & nuisent, de ^{p.254} maniere ou d'autre, à la société. De tels hommes, toujours en proie à l'inquiétude & aux soucis, toujours dévorés de chagrins ou de peines, terminent avant le tems leur misérable vie, ou dans les angoisses d'une mort honteusement prématurée, ou dans des supplices qu'ils n'ont que trop mérités. C'est la seconde maniere.

La troisieme est particuliere à ceux qui ont embrassé le parti des armes. Ces hommes, accoutumés de bonne heure à

Vie de Confucius

exercer leurs forces, à faire preuve de courage, à mépriser les dangers & à braver la mort, se font une gloire de s'exposer sans précaution, de paroître intrépides lors même qu'il y a le plus lieu de craindre, & périssent ordinairement, ou dans les opérations militaires, ou dans les travaux & les fatigues qui les précédent, les accompagnent & en sont la suite ou dans des querelles particulieres qui leur sont suscitées ou qu'ils suscitent aux autres.

Les Hommes vertueux & les Sages, ne se livrant à aucune sorte d'excès, ne faisant rien qui, de maniere ou d'autre, puisse nuire à la société, n'étant ni querelleurs ni guerriers, sont comme en sûreté contre ces trois sortes de morts prématurées. L'esprit toujours tranquille, le cœur toujours content, ils coulent des jours paisibles dans la pratique de leurs devoirs, comme hommes, comme sujets, comme chefs de famille, comme membres de la société, & fournissent ainsi la carrière jusqu'au terme où elle finit. Voilà, ce me semble, ce qu'on peut répondre à votre question : peut-être que cette réponse n'est pas satisfaisante.

— J'en suis très-satisfait, interrompit le Roi ; il ne m'en faut pas d'autres. Toutes vos réponses sont dignes de votre sagesse ; elles portent la lumière dans l'entendement, & ne laissent rien à désirer. Mais il est tems que je vous laisse à vous-même ; vous devez être fatigué : p.255 je ne vous retiens pas davantage.

A ces mots il se leva ; & *Koung-tsée* sortit du Palais accompagné de *Tsée-hia* & de *Tsée-koung*, qui avoient été présents à son entretien avec le Roi.

Il n'est pas hors de propos de remarquer, à cette occasion, que *Koung-tsée*, suivant l'usage d'alors, avoit toujours à sa suite quelques-uns de ses disciples, lors même qu'il étoit admis en présence des Souverains. C'est à l'attention que ces mêmes disciples ont eue de

Vie de Confucius

transmettre, par écrit ou de vive voix, ce qu'ils avoient vu & entendu de la part de leur Maître, qu'on est redevable de ce que l'on sait de sa vie privée. Le détail en fut consigné, peu de temps après sa mort, dans le Livre intitulé *Lun-yu* ; mais comme le *Lun-yu* ne renfermoit pas tout, on y suppléa dans la suite, en recueillant tout ce qui avoit été négligé, & tout ce qu'on put trouver d'un peu intéressant dans les Mémoires domestiques des descendans des premiers disciples. On donna à ce Recueil le titre de *Kia-yu*, qui revient à ce que nous exprimerions en françois par le titre d'*Entretiens familiers* ¹.

Tsée-hia & *Tsée-koung* suivoient leur Maître en gardant un ^{p.256} profond silence, contre leur ordinaire ; car dans les autres occasions où *Koung-tsée* avoit discuté en leur présence quelque point de morale, d'histoire ou de doctrine, ils ne manquoient pas de lui faire part de leurs remarques.

— Vous paraissez profondément occupés, leur dit *Koung-tsée* ; est-ce de ce que vous venez d'entendre chez le Roi ?

— Il pourroit en être quelque chose, répondit *Tsée-hia*. Quant à moi, je vous avoue ingénument que cette conversation n'a point été de mon goût. Je m'étois attendu que le Roi vous demanderoit des éclaircissemens sur quelques points d'histoire ou d'érudition ; & qu'après avoir reçu de votre part des réponses satisfaisantes, il nous feroit l'honneur de nous adresser la parole, ne fût-ce que pour nous demander à quel genre d'étude nous nous livrions plus particulièrement.

¹ *Koung-tsie Kia-yu*, c'est-à-dire, *Entretiens familiers de Koung-tsée*, est un Livre dont la date remonte jusqu'aux *Tcheou*, puisque *Koung-fou-kia*, l'un des descendans de *Koung-tsée*, à la 9^e génération, le préserva des flammes sous le regne de *Tsin-ché-hoang-ty*, en le cachant dans l'épaisseur d'une muraille, ainsi qu'il est rapporté dans les Mémoires historiques de la Maison de *Koung-tsee*, dont le titre est, *Ché-ki*, *Ché-kia*. On le cacha ; il existoit donc : c'est l'argument que font tous ceux qui lui accordent une autorité immédiatement au-dessous de celle qu'ils accordent aux *King*. Ce livre, ajoutent-ils, est ancien ; ce qu'il renferme ne sauroit avoir été contourné, parce qu'on ne trouve aucune sorte d'intérêt qui ait pu engager ceux qui le publièrent, après que la paix eut été rendue aux Lettres, à contournier des discours & des faits qui roulent, pour la plupart, sur des objets très-peu importans. En fait de Traductions, le *Kia-yu* doit tenir l'un des premiers rangs : il peut se faire qu'on y ait altéré quelques circonstances, mais le fond en est vrai, &c.

Vie de Confucius

— Et s'il vous eût fait cette demande, interrompit *Koung-tsée*, que lui auriez-vous répondu ?

— Je lui aurois répondu, dit *Tsée-hia*, que mon inclination particuliere me portoit à l'étude de la Nature ; que je m'étois fait un plan pour apprendre, facilement & avec ordre, ce qu'il y a de plus essentiel à savoir en ce genre ; & que j'étois déjà instruit de quelques articles généraux, que je me proposois d'éclaircir peu-à-peu dans tout le détail dont ils sont susceptibles.

— Cela est très-bien, repliqua *Koung-tsée*. Mais enfin, s'il eût poussé ses interrogations plus loin, & qu'il eût exigé que vous lui fissiez part, en peu de mots, de ce plan d'étude, comment vous y seriez-vous pris pour le satisfaire ? *Tsée-koung* ne sera pas fâché de vous entendre, & moi je vous écouterai volontiers. Dites-nous ici tout ce que vous auriez dit en présence du Roi ; oubliez que je suis votre Maître, & expliquez-vous avec toute la liberté dont vous useriez à ^{p.257} l'égard de quelqu'un que vous seriez chargé d'instruire.

— Je ferai mieux, répondit *Tsée-hia*, je rendrai compte à mon Maître de ce que j'ai appris ; & en répétant ma leçon, je dirai : au moyen de deux lignes que je trace sur la surface de la terre, je la divise en quatre parties, que je nomme l'Orient, l'Occident, le Septentrion & le Midi. Sur chacune de ces quatre parties, il y a des montagnes & des eaux. Les montagnes renferment les richesses & la faculté de les produire ; dans les eaux se trouvent la peine & le travail. Les terres ne sont pas toutes d'une même nature, ni également cultivables ; elles ont chacune des qualités propres qui servent à nous les faire distinguer ; elles ont chacune leurs hôtes, parmi lesquels ceux de l'espece humaine tiennent sans contredit le premier rang. Les hommes dominant sur tous ; mais parmi les hommes

Vie de Confucius

même, il y a des variétés marquées qui les rendent aussi différens entre eux, que les terrains sur lesquels ils sont nés.

Ceux qui naissent sur un terrain fertile & gras, sont d'une constitution forte & robuste, qui les rend propres aux plus grands travaux, & les met en état de pouvoir supporter des fatigues excessives, sans altérer leur santé. Ceux au contraire qui sont nés sur un terrain sec & maigre, sont maigres eux-mêmes, & d'un tempérament sec ; leurs forces sont bientôt épuisées par le travail. Ceux qui sont nés sur des terres élevées, où sont par intervalles des monticules & des pelouses, sont d'une taille haute ; & ceux qui naissent dans des lieux humides & bas, sont grêles & peu vigoureux. Les naturels d'un pays où l'on ne demande à la terre que ce qu'elle donne d'elle-même, sont bien proportionnés & d'une figure agréable ; & ceux qui sont nés sur une terre ingrate, qui ne produit ^{p.258} qu'à force de culture & comme malgré elle, portent sur toute leur physionomie l'empreinte de la laideur.

Après ce coup d'œil rapide sur ceux de notre espece, je porte des regards non moins rapides sur les especes des différens rangs. J'en vois qui vivent dans le sein des eaux, & d'autres dans les entrailles de la terre. Les premiers, malgré la froideur de l'élément qu'ils habitent, sont doués de l'agilité la plus vive ; & les seconds, sans avoir un cœur pour principe du mouvement & de la vie, vivent & se meuvent par d'autres ressorts. J'en vois qui vivent sur la surface de la terre, & qui se nourrissent de ce qu'elle produit. Ceux dont le bois est l'unique nourriture, ont beaucoup de force ; mais ils n'ont pas l'art d'en tirer parti. Ceux qui broutent l'herbe, se meuvent avec beaucoup de facilité, sont légers à la course ; mais ils n'ont pas la moindre ruse, & ce n'est que par la fuite qu'ils savent se soustraire au danger. Parmi ceux qui se nourrissent de feuilles, je remarque en particulier l'insecte qui produit la soie ; & après avoir admiré

Vie de Confucius

les précieux filamens qu'il tire de sa propre substance pour en construire son tombeau, & la maniere dont il sort de ce tombeau pour recommencer une nouvelle vie, je passe à ceux qui se nourrissent de fruits & de grains : leur intelligence & leur adresse sont les signaux auxquels je les reconnois. Les animaux carnassiers sont les derniers sur lesquels je m'arrête : je les trouve tous, ou presque tous, forts, courageux, féroces & cruels. Pour ce qui est de ces êtres invisibles, que nous ne connoissons que bien imparfaitement, je me contente d'observer en général, qu'il en est de deux sortes ; l'une, de ceux qui ne se nourrissent que d'air, de vapeurs ou d'exhalaisons, & qui meurent enfin après avoir vécu très-long-tems ; p.259 & l'autre, de ceux qui n'ont pas besoin de nourriture pour vivre, & ne sont pas sujets à la mort. Dans la premiere de ces deux sortes, sont compris tous les *kouei* ; & dans la seconde, tous les *chen*.

Je termine ces observations générales, par celles qu'on rapporte de nos Anciens. Tout être qui vit sur la terre, disoient-ils, commence sa vie dans l'état de ver ; parmi les vers qui se chargent ensuite de plumes, le *foung-hoang* tient le premier rang ; parmi les vers qui se couvrent de poils, c'est le *ki-lin* qui domine ; parmi les vers qui se couvrent d'écailles, le dragon est le plus précieux ; parmi les vers qui restent toute leur vie dans l'état primitif de leur nudité, l'homme est ce qu'il y a de plus grand, de plus respectable, de plus digne d'être admiré. Les especes particulieres qui composent les cinq especes générales, sont chacune au nombre de trois cent soixante. Il en est encore qui, ne pouvant être rangée parmi les autres, parce qu'elles different par leurs formes & par leurs attributs, doivent faire chacune une espece à part : je me réserve d'en chercher le nombre à loisir. Réunissant sous un même point de vue tout ce que je viens d'observer, j'en

Vie de Confucius

conclus que l'homme est, de tous les êtres qui existent sur la terre, celui que la Nature a le plus favorisé ; il est doué de cette faculté intellectuelle, qui le rend capable de connaître les opérations du Ciel & de la Terre ; de discerner le bien & le mal, & d'apposer à toutes ses actions le sceau ineffaçable de la moralité. Mais de même que l'homme, par son excellence, est au-dessus de tous les autres êtres, ainsi, dans l'espece humaine, les Rois sont au-dessus de tous les autres individus. La prééminence qu'ils ont sur leurs semblables, leur impose des devoirs difficiles à remplir. Leurs opérations, comme celles du Ciel & de la Terre, doivent être ^{p.260} tantôt cachées, & tantôt à découvert, toujours utiles, toujours bienfaisantes, & toujours dans la vue du bien commun. Malheur aux Princes qui, par ignorance, par foiblesse ou par malice, s'écarteroient de cette immuable loi ! C'est ainsi, ou à-peu-près, que je me serois exprimé en présence du Roi, si, pour savoir quel est l'objet principal de mes etudes particulieres, il m'eût fait l'honneur de m'adresser la parole. A mesure qu'il m'auroit interrogé sur quelque point, j'aurois tâché de lui donner tous les eclaircissemens nécessaires, & je serois entré dans tous les détails qu'il auroit désirés. Croyez-vous, Maître, que le Roi m'eût ecouté volontiers ?

Koung-tsée ne lui répondit pas ; mais s'adressant à *Tsée-koung* :

— Que pensez, vous, lui dit il, de ce que vous venez d'entendre ?

— Je pense, répondit *Tsée-koung*, que ce n'est point sur de pareils sujets qu'il faut s'entretenir avec les Rois. Tout ce que vient de dire *Tsée-hia*, n'est d'aucune utilité pour les maîtres de la terre. Quelques maximes de gouvernement expliquées avec clarté, eussent été mieux à leur place que ce vain etalage d'une erudition qui ne peut, tout au plus, que satisfaire la stérile curiosité de quelques oisifs. Il peut se faire que je me

Vie de Confucius

trompe ; j'attends avec respect votre décision pour savoir à quoi m'en tenir.

— Tout ce que j'ai à dire quant à présent, répartit *Koung-tsée*, c'est qu'il doit être permis à chacun de suivre son inclination, quand elle a quelque chose d'honnête pour objet. Vous avez du goût pour la politique ; & *Tsée-hia* s'occupe avec plaisir de ce qui peut orner son esprit. La politique & l'érudition ont chacune leur utilité propre ; il ne s'agit que de faire un bon usage de l'une & de l'autre.

Tsée-koung étoit du nombre de ces Sages qui n'envisagent la politique que comme une science qui leur apprend les moyens ^{p.261} de concourir au bonheur des hommes, en facilitant aux Peuples & aux Souverains qui les gouvernent, la pratique de leurs devoirs respectifs. Il possédoit, outre cela, toutes les qualités requises pour l'exercice des emplois publics. Le Roi, qui étoit instruit de son mérite, le mit dans l'occasion de se faire valoir, en le nommant Gouverneur du peuple de la ville de *Sin-yang*.

Avant que de partir pour le lieu de sa destination, *Tsée-koung* vint chez son Maître avec tout l'appareil de la Magistrature, pour lui demander ses dernières instructions sur la manière dont il devoit remplir ces importants emplois. D'aussi loin qu'il aperçut la maison de *Koung-tsée*, il descendit de cheval, & se fit annoncer de la même manière que s'il eût été question d'entrer chez le Roi. *Koung-tsée*, voulant lui rendre honneur pour honneur, se fit suivre par deux de ses disciples, & alla le recevoir en dehors de la première porte d'entrée :

— Ce n'est point mon disciple que je reçois ainsi, lui dit-il en l'abordant ; c'est le premier Magistrat d'une grande ville. Acceptez, sans rougir, le tribut que je paie au rang que vous occupez.

Après ces mots, il introduisit le nouveau Mandarin dans la salle où il avoit coutume d'admettre les étrangers & les personnes qualifiées, que la

Vie de Confucius

curiosité ou le desir de s'instruire conduisoient chez lui. Confus de se voir ainsi traiter par son Maître en personnage qualifié, *Tsée-koung* craignit de lui avoir déplu en se montrant avec tout le cortège que le cérémonial accordoit aux Mandarins du grade auquel il venait d'être élevé. Il lui protesta qu'il n'avoit eu d'autre intention que celle de se faire honneur en public d'être au nombre de ceux qu'il avoit formés.

— Si j'ai fait une faute, ajouta-t-il, je vous prie de me la pardonner. Je viens aujourd'hui pour vous demander quelques instructions sur la maniere dont je dois me conduire p.262 dans l'exercice de mon emploi ; je m'en tiendrai exactement à tout ce que vous me prescrirez.

— Je n'ai rien à vous apprendre de nouveau, lui répondit *Koung-tsée*, sur ce qui concerne les obligations que contractent avec le reste des hommes ceux qui se chargent de les diriger & de les conduire, il ne vous reste qu'à mettre en pratique ce que vous savez déjà. Cependant, pour déférer à ce que vous desirez de moi, je vous rappellerai en deux mots ce qui me paroît devoir être observé de préférence par ceux qui remplissent un poste tel que celui que vous allez occuper.

Soyez diligent à traiter les affaires ; informez-vous exactement de toutes les circonstances qui peuvent contribuer à vous les faire connoître, à démêler le vrai d'avec ce qui n'en a que l'apparence, & à vous faciliter les moyens de les terminer equitalement.

Soyez juste, désintéressé, toujours egal à vous-même. La justice n'a acception de personne ; elle rend à chacun ce qui lui est dû. Le désintéressement conduit à l'équité ; quand on est intéressé, l'on cesse bientôt d'être juste : tout ce qu'on reçoit de ses inférieurs, sous quelque titre que ce puisse être, est un véritable vol qu'on leur fait. L'égalité d'humeur dans un homme en place, lui attire la confiance ; elle le fait aimer des bons, craindre des mauvais, & respecter de tout le monde.

Vie de Confucius

Soyez d'un abord facile ; ne montrez un front sévère à qui que ce soit, & recevez avec bonté, sans aucune exception tous ceux qui s'adresseront à vous. Vous devez vous regarder comme le pere commun.

S'il faut traiter les affaires avec toute la diligence possible, il faut être extrêmement sur vos gardes, pour ne pas les ^{p.263} terminer avec précipitation. Ne portez de jugement qu'après que la vérité vous sera parfaitement connue.

Dans chacune des quatre saisons de l'année, assemblez le peuple au moins une fois, pour lui expliquer vous-même ses devoirs ; quelques mots de votre part, lui serviront d'aiguillon pour l'exciter à les remplir. Faites ensorte qu'il ne manque d'instruction dans aucun tems ; car s'il ignore ce qu'il doit faire, comment pourroit-il être coupable en ne le faisant pas ?

Ne l'occupez jamais à des ouvrages de corvée, lorsque les travaux de la campagne & ceux qui sont de nécessité pour lui même, doivent l'occuper.

Voilà, mon cher *Tsée-koung*, un petit abrégé des obligations que vous contractez indispensablement, en acceptant l'honorable emploi dont on vous charge. J'ai tout lieu de me persuader que vous les remplirez dans la dernière exactitude, sur-tout en commençant ; mais le point essentiel est de ne pas vous démentir, en négligeant tantôt une chose & tantôt une autre. Vous pouvez, par un moyen très-facile, vous maintenir constamment dans les bonnes dispositions où je vous crois : & ce moyen, le voici.

Lorsque vous entendrez louer quelque grand personnage, quelque illustre Magistrat, quelque homme vertueux, n'importe dans quel tems & dans quel pays il ait vécu, dites en vous-même : je veux faire tous mes efforts pour mériter qu'on parle ainsi de moi. Lorsqu'au contraire vous entendrez dire du mal

Vie de Confucius

de quelqu'un, blâmer sa conduite, censurer ses vices & ses défauts, rentrez en vous-même, & dites : peut-être ai-je donné occasion à ce qu'on puisse me censurer & me blâmer ainsi ; je veux mettre mes soins à me corriger, & je tâcherai, par une conduite irréprochable & hors de ^{p.264} soupçon, d'ôter à la médisance tout prétexte de me déchirer.

— Maître, repartit *Tsée-koung* en s'inclinant profondément, de toutes les instructions que j'ai reçues de vous en différens tems, il n'en est aucune que je n'aie tenté de mettre à profit. Je redoublerai mes soins pour tâcher de mettre à profit cette dernière, dans toute l'étendue qu'elle peut avoir. Je vais de ce pas rendre hommage à mes Ancêtres, & je pars pénétré de reconnaissance pour toutes les bontés que vous avez eues jusqu'à présent pour moi. Oserois-je, avant de vous quitter, vous demander l'éclaircissement d'un doute qu'une mauvaise honte m'a empêché jusqu'ici de vous proposer ? Un mot de votre part suffira pour me tranquilliser. J'ai toujours été d'une attention extrême à rendre à mes Ancêtres les honneurs qui leur sont dûs ; je n'ai jamais manqué, au printemps & en automne, d'aller pleurer sur leurs tombeaux, lorsque j'étois en situation de pouvoir le faire ; je n'ai rien entrepris d'un peu considérable, qu'après avoir fait en leur honneur les cérémonies respectueuses, comme pour les en avertir & les consulter. M'ont-ils-vu ? m'ont-ils entendu ? sont-ils instruits de ce que j'ai fait ? Sait-on dans le séjour des morts ce qui se passe chez les vivans ? J'ai toujours désiré, & aujourd'hui je desire plus vivement que jamais, de savoir votre sentiment sur ce point ; dites-moi, je vous prie, ce que vous en pensez.

— Il n'est pas à propos, lui répondit *Koung-tsée*, que je m'explique clairement sur l'objet de votre demande. Si je disois que les Ancêtres sont sensibles aux honneurs qu'on leur rend, qu'ils voient, qu'ils entendent, & sont instruits de ce qui se

Vie de Confucius

— passe sur la terre, il seroit à craindre que ceux qui ont la piété filiale gravée dans le cœur, ne négligeassent le soin de leur propre vie pour aller se rejoindre à ceux dont ils la tiennent, p.265 & les servir dans l'autre monde comme ils l'ont fait dans celui-ci. Si je disois au contraire que ceux qui ont cessé de vivre ignorent ce que font les vivans, il seroit à craindre, qu'on n'en prît occasion de négliger les devoirs de la piété filiale, de vivre isolé, de se concentrer en soi-même, & de briser enfin les nœuds sacrés qui lient les générations l'une à l'autre, & tous les hommes entre eux pour le commerce & l'avantage réciproque de la société. Continuez, mon cher *Tsée-koung*, à remplir vos devoirs comme vous l'avez fait jusqu'ici, à rendre à vos Ancêtres les honneurs qui leur sont dus ; conduisez-vous comme si vous les aviez pour témoins de toutes vos actions, & ne cherchez pas à en savoir davantage ; viendra le tems où vous serez instruit de tout.

— Puisque vous le jugez ainsi, reprit *Tsée-koung*, je ne m'occuperai que du soin de remplir mes obligations envers ceux qui ont vécu, avec la même assiduité que je me propose de les remplir envers ceux qui vivent, sans me mettre en peine du reste. Vous voyez, Maître, comme je suis docile ; cette docilité doit vous engager à ne pas m'épargner les avis, de loin comme de près. Si l'on vous rapportoit dans la suite que je me néglige dans l'exercice de ma charge, ou que je ne gouverne pas suivant les vrais principes, ayez la bonté de m'envoyer quelqu'un pour me redresser, de votre part, en me suggérant le remède qu'il faut apporter au mal, s'il est réel. Vous pouvez être assuré que je n'ai rien tant à cœur que de bien faire.

— J'espere, repliqua *Koung-tsée*, que vous ne me mettrez pas dans le cas de vous rappeler à vous-même & à votre devoir, parce que j'ai tout lieu de croire que vous ne vous démentirez pas, & que vous gouvernerez le peuple qui est confié à vos

Vie de Confucius

soins, suivant les sages maximes dont vous avez p.266 tâché de vous pénétrer. Je vous recommande sur-tout une extrême vigilance, mêlée d'un peu de crainte : c'est ce que vous avez de plus essentiel à observer.

— Tout ce que vous dites, repartit *Tsée-koung*, se grave dans ma mémoire d'une manière ineffaçable ; comment pourrais-je oublier ce que vous me recommandez comme étant l'article le plus essentiel à observer si je veux bien gouverner ? Il me souvient cependant que lorsque le Roi de *Tsi* vous demanda quel doit être l'objet principal de l'attention de celui qui gouverne, vous lui répondîtes que c'étoit la bonne administration des finances ; que la même demande vous ayant été faite en différens tems par le Roi de *Lou* & par le Prince de *Tcheng*, vous répondîtes au premier que c'étoit le bon choix des personnes en place ; & au second, qu'il falloit se rendre agréable à ceux qui sont près, & se rapprocher de ceux qui sont loin. Vous venez de dire à votre petit disciple, qu'une extrême diligence, mêlée d'un peu de crainte, est ce qu'il y a de plus essentiel à observer par celui qui est chargé de gouverner les hommes ; pourquoi, à des demandes qui ne diffèrent en rien, donner des réponses si différentes ? Les règles du Gouvernement ne sont-elles pas invariables ?

— Elles sont invariables, répondit *Koung-tsée* ; mais l'application que l'on en fait, doit varier suivant les circonstances & les personnes. Mes réponses à une même question ont été faites sur ce principe.

Le Roi de *Tsi* prodiguoit en folles dépenses les revenus de l'État ; il multiplioit par pure fantaisie les tours & les terrasses dans ses anciens Palais. A des edifices superbes, il ajoutoit de nouveaux édifices plus superbes encore ; il changeoit des terres fertiles en maisons de plaisance, & en jardins de pur agrément ; il appelloit à grands frais des Musiciens p.267 & des

Vie de Confucius

Comédiennes ; & sa profusion étoit telle, que le petit nombre des Grands qui présidoient à ses plaisirs, avoient en propre jusqu'à des villes de dix mille chars ¹. A un Prince ainsi prodigue, je crus devoir répondre que *la bonne administration des finances étoit l'article le plus essentiel du gouvernement.*

Lorsque *Ting-koung* étoit sur le trône de *Lou*, il fut un tems où, livré sans réserve à trois de ses favoris, il laissoit flotter entre leurs mains les rênes du gouvernement ; toutes les affaires, de quelque nature qu'elles fussent, passaient nécessairement par le canal de ces trois ambitieux. Ils ecartoient les Sages & tous ceux qui pouvoient leur faire ombrage ; ils ne donnoient les emplois qu'à des hommes vils, qui leur étoient servilement dévoués ; & malgré les bonnes intentions du Roi, qui aimoit son peuple, & qui eût voulu faire son bonheur, le peuple, vexé & opprimé par les personnes en place, éclatoit en murmures, & étoit chaque jour sur le point de se révolter. Je répondis au Roi, que ne pouvant pas faire tout par lui-même, il n'y avoit rien de plus important pour le bon gouvernement de ses Etats, que le choix de ceux sur lesquels il se déchargeoit du détail de son autorité.

Le domaine du Prince de *Tcheng* est vaste, mais il est peu défendu. Il reste parmi ses Sujets un esprit de défiance qui les rend comme ennemis les uns des autres ; & le Prince lui-même est toujours en garde contre les entreprises de ses propres Sujets. Que pouvois-je lui dire de mieux que de l'exhorter à *se rendre agréable à ceux qui sont près, & à se* p.268 *rapprocher de ceux qui sont loin* ? Mes réponses à ces trois Souverains, ont eu pour but leur utilité respective. Quant à ce qui vous concerne, je vous ai recommandé une extrême vigilance,

¹ Dans les anciens tems, on ne distinguoit pas, comme aujourd'hui les villes en *fou*, en *tcheou* & en *hien*. Le nombre des chars qu'elles pouvoient entretenir, leur assignoit le rang qu'elles tenoient dans le Royaume. Une ville de dix mille chars étoit censée ville de second ordre, ou même du premier.

Vie de Confucius

mêlée d'un peu de crainte, parce que, sachant que vous êtes encore sans expérience, je vous ai regardé comme un homme qui, monté sur un jeune cheval dont il ne connoît ni les bonnes qualités, ni les défauts, auroit à parcourir un chemin scabreux & bordé de précipices. Sans être réellement ce cavalier, vous avez comme lui des précipices à éviter : la crainte d'y tomber doit vous tenir dans une vigilance continuelle. Les dangers qui vous attendent dans la carrière que vous allez commencer, sont sans nombre : puissiez-vous les éviter tous ! Vigilance continuelle, vigilance mêlée de crainte : n'oubliez pas ce peu de mots, & faites-en votre profit.

— Et vous, Maître, repartit *Tsée-koung*, n'oubliez pas, pendant mon absence, que vous n'avez pas de disciple plus soumis & plus docile que moi. Ne m'épargnez pas les avis ; c'est la dernière grâce que je vous demande en me séparant de vous.

J'ai déjà dit que *Koung-tsée* avoit des disciples dans tous les rangs de la société, & dans les différens Royaumes voisins du *Lou*. J'ai expliqué dans quel sens il falloit prendre ce mot de *disciple*, puisqu'il suffisoit, pour être réputé tel, de l'avoir vu & entendu deux ou trois fois, de l'avoir reconnu pour Maître, & de s'afficher pour être le sectateur de la doctrine qu'il enseignoit. J'ai dit encore, ou j'ai dû dire, qu'à l'exception des douze qui ne le quittaient presque pas, tous les autres vivoient chacun chez soi, & non point en commun, comme l'assure l'Auteur d'un Mémoire sur les anciens Philosophes de la Chine. J'ajoute que tous ces disciples, quoique vivant séparément, n'en étoient pas moins soumis à l'inspection de leur Maître ^{p.269} commun, lequel, de son côté, regardoit comme l'un de ses devoirs, le soin de s'informer de leur conduite, afin de les faire rentrer dans le bon chemin, s'ils venoient à s'en écarter. Les disciples eux-mêmes n'entreprenoient rien d'un peu considérable sans le consulter ; ils lui rendaient compte de tems en tems de ce qui leur arrivoit, tant en bien qu'en mal, dans le commerce de la vie civile, ou dans l'exercice de leurs emplois.

Vie de Confucius

Tsée-kao, l'un des plus distingués d'entre eux, étoit Gouverneur du peuple dans une ville du Royaume de *Ouei* ; une émeute populaire, excitée par des séditeux, l'obligea d'en sortir. Il alla se cacher parmi ceux de la campagne, en attendant que la tranquillité fût rétablie. Du lieu de sa retraite il envoya à *Koung-tsée* un homme de confiance, pour le mettre au fait de ce qui s'étoit passé. Ce député rendit compte de sa commission dans un *ting* ou petit sallon de campagne, où *Koung-tsée* se rendoit de tems en tems pour prendre quelques momens de relâche avec ceux de ses disciples qui vivoient familièrement avec lui. Après avoir exposé le sujet pour lequel il étoit venu, il ajouta :

— Nous nous étions déjà soustraits aux premières fureurs d'une populace qui ne connoissoit plus de frein, & nous étions heureusement arrivés à l'une des portes de la ville. Sur le point que nous étions d'en sortir pour mettre nos jours en sûreté, *Tsée-kao* reconnut dans la personne de celui qui en avoit la garde, un homme qu'il avoit ci-devant condamné, pour ses crimes, à avoir le pied coupé. Dans la crainte d'être arrêté, ils voulut retourner sur ses pas, ne doutant pas que cet homme ne profitât de l'occasion pour se venger d'avoir été ainsi mutilé, en exécution de la sentence qu'il avoit portée contre lui ; mais il fut bientôt rassuré. « A quoi, pensez-vous, lui dit l'estropié ? Vous allez vous exposer à être ^{p.270} mis en pièces. Les rebelles sont les maîtres de la ville ; la populace, à laquelle ils permettent le pillage, & qu'ils irritent par l'espérance d'un meilleur sort, leur est entièrement dévouée. Soyez assuré que les personnes en place seront les premières qu'ils immoleront : cachez-vous promptement dans ma hutte, en attendant le moment favorable pour en sortir sans être vu, & gagner au plutôt les champs. » *Tsée-kao* paroissoit se défier, & hésitoit. « Ne perdez pas votre tems, continua cet homme ; je vous offre un asyle, profitez de ma bonne volonté. C'est ici une fausse porte, dont on n'a pas pensé encore de s'assurer, parce

Vie de Confucius

qu'elle est peu connue ; mais on ne tardera pas. Hâtez-vous d'entrer chez moi, ou fuyez de ces lieux le plutôt possible ; un moment de délai suffit pour vous perdre. »

Rassurés par l'air de franchise qu'avoit cet homme, & par le ton de bienveillance dont il nous parloit, nous prîmes le parti d'entrer chez lui. *Tsée-kao*, en le remerciant de l'humanité qu'il exerçoit à son egard, ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise. « J'hésitois, lui dit-il, & je n'osois me fier à vous, parce que je vous ai reconnu pour être celui que j'avois condamné à avoir le pied coupé ; je craignis que vous ne voulussiez vous venger de moi, en me livrant aux rebelles. »

« Me venger de vous !, lui répondit l'homme au pied coupé. Je n'ai que des sentimens de reconnoissance à vous témoigner. Je vous suis redevable de la vie, c'est-à-dire, du plus grand de tous les bienfaits. Je méritois la mort en punition de mes crimes, & vous ne m'avez condamné qu'à avoir le pied coupé ; c'est la plus douce de toutes les peines que vous pouviez m'infliger sans vous écarter de la loi. Je m'aperçus même, par la maniere dont vous me fîtes subir les différens ^{p.271} interrogatoires, que vous desiriez de me trouver innocent. Je m'aperçus encore, lorsque vous prononçâtes la sentence de ma condamnation, que la tristesse étoit peinte sur votre visage ; & lorsque vous détournâtes la tête au moment de l'exécution, vous parûtes pénétré de douleur, & souffrir vous-même un tourment pareil à celui que j'endurois. Le hasard me procure aujourd'hui l'avantage de pouvoir m'acquitter envers vous d'une partie de ce que je vous dois ; je me trouve trop heureux.

Après que l'envoyé de *Tsée-kao* eut cessé de parler, *Koung-tsée* adressant la parole à ses disciples, leur dit :

— Ce que je viens d'entendre, est une excellente leçon pour ceux qui sont chargés de juger les hommes. Il est de leur

Vie de Confucius

devoir de punir les coupables ; mais en les punissant, ils doivent leur faire entendre qu'ils les aiment, et qu'ils souhaiteroient, du meilleur de leur cœur, qu'il fût en leur pouvoir de se dispenser de les punir ainsi sans blesser la justice. Ils doivent encore ne pas s'en tenir si rigoureusement à la lettre de la loi, qu'ils ne l'interprètent en faveur du coupable, quand elle est susceptible d'interprétation. En général, la douceur doit toujours l'emporter sur la sévérité, quand l'une & l'autre peuvent atteindre le même but. Il en est parmi vous qui se trouveront dans l'occasion de mettre cette maxime en pratique ; je les exhorte d'avance à imiter la conduite de *Tsée-kao*.

Les troubles qui agitoient le Royaume de *Ouei*, n'eurent pas pour lors de fâcheuses suites ; ils furent bientôt apaisés, & tout rentra dans l'ordre. Il n'en fut pas de même dans le Royaume de *Tsi*, où un sujet rebelle arracha la vie à son Souverain, & s'assit sur son trône : *Tchen-heng* étoit le nom de ce scélérat : *Koung-tsée* ayant été informé par les amis & les disciples qu'il avoit dans le *Tsi*, de ce qui s'y passoit, en fut dans ^{p.272} la plus grande consternation. Il se purifia pendant trois jours, après lesquels, ayant mis ses habits de cérémonie, il se rendit au Palais ; & s'étant présenté au Roi, il lui dit :

— Seigneur, le perfide *Tchen-heng* a fait périr le Roi de *Tsi* son Maître ; vous ne l'ignorez pas, sans doute, & vous en êtes dans l'affliction : mais cela ne suffit pas, il faut châtier ce traître. Le Roi de *Tsi* étoit votre parent & votre allié : il est de votre devoir de venger sa mort ; il est de votre dignité de ne pas laisser de pareils crimes impunis.

— Que me conseillez-vous-là ?, lui répondit le Roi. Il ne m'appartient pas de punir des crimes qui se commettent dans des pays qui ne sont pas sous ma domination. Si le Roi de *Tsi* étoit mon parent, il l'étoit dans un degré aussi éloigné qu'il se puisse. Il étoit, ainsi que moi, l'un des descendants du sage

Vie de Confucius

Ouen-ouang, il est vrai ; mais quelle distance immense depuis le tems de *Ouen-ouang*, jusqu'au tems présent ! Il avoit fait un traité d'alliance avec mon prédécesseur, cela est vrai encore ; mais en observoit-il toutes les conditions ?

— Seigneur, interrompit *Koung-tsée*, le Roi de *Tsi* n'eût-il été ni votre parent ni votre allié, étoit Roi ; n'eût-il auprès de vous que ce seul titre, vous êtes obligé d'employer toute votre puissance pur venger la dignité royale violée dans sa personne par l'horrible attentat de l'impie *Tchen-heng*.

— Ignorez-vous, repliqua le Roi, que mes troupes ne sont pas comparables, ni pour la valeur, ni pour l'expérience, ni pour le nombre, à celles du Royaume de *Tsi* ? En entreprenant une guerre coûteuse pour une querelle qui ne me regarde pas, j'exposerois mal-à-propos mon honneur, & la vie d'un grand nombre de mes sujets : je ne saurois m'y résoudre.

— Seigneur, repliqua *Koung-tsée*, un perfide tel que ^{p.273} *Tchen-heng*, ne sauroit avoir l'affection de ceux qu'il a rendus ses Sujets par le plus grand des crimes ; de tels Sujets n'attendent que l'occasion favorable pour secouer un joug qu'ils ne portent que malgré eux. Levez des troupes, mettez-les sur pied, déclarez-vous le vengeur de la perfidie qui a fait périr le Roi de *Tsi* ; & vous aurez pour vous la plus saine partie des anciens Sujets de ce malheureux Prince : avec un pareil renfort vos armes ne sauroient manquer d'être victorieuses ; & la gloire qui suivra vos succès, rendra votre nom immortel, à côté des noms de *Ouen-ouang* & de *Tcheou-koung*, les plus illustres de vos Ancêtres.

Le Roi, qui avoit déjà pris son parti pour ne pas entrer dans une querelle étrangère au gouvernement de ses Etats, & qui cependant ne vouloit pas donner à *Koung-tsée* sujet de croire qu'il n'avoit aucun égard à ses représentations, le renvoya à ses Ministres, pour qu'il eût à

Vie de Confucius

conférer de cette affaire avec eux ; puis, changeant tout-à-coup de discours, il lui dit :

— J'ai appris que la famille de *Toung-y*, si renommée pour sa probité, est aujourd'hui dans le plus grand désordre. Tout chez elle a changé, m'a-t on dit, de bien en mal ; & ce mal devient chaque jour pis. Qu'en pensez-vous ? Pourriez-vous m'assigner la cause d'un pareil changement ?

— Il me seroit difficile, répondit *Koung-tsée*, de vous satisfaire sur un point si délicat : d'ailleurs, je ne suis pas assez au fait de ce qui concerne la famille de *Toung-y* pour pouvoir assigner la cause particulière de son changement de bien en mal. Ce que je sais, c'est que le mal, pris dans son ensemble, est comme un grand arbre qui couvre de son ombre funeste une grande partie de l'univers. Cinq branches principales produisent les différens fruits qui infectent de leur venin ceux qui sont assez téméraires pour oser y toucher. p.274

La première branche est celle de l'intérêt propre. Quiconque se repose à son ombre, ne résiste pas long-tems à l'attrait de ses fruits pernicieux ; il profite de toutes les occasions pour faire son profit aux dépens des autres ; il établit son élévation sur l'abaissement d'autrui ; il abuse de la force qu'il a en main pour opprimer les foibles. C'est le mal des personnes prises individuellement.

La seconde branche porte le venin qui infecte les familles. Les vieillards y sont dans le mépris ou dans l'oubli ; les jeunes gens y dominent ; on n'entend que leurs voix ; ils en sont les oracles, & rien ne se fait que par leur approbation, ou de leur consentement. C'est la branche du renversement de l'ordre.

La troisième est funeste, sur-tout au gouvernement des Etats. Elle inspire une aveugle confiance en des hommes d'un entendement borné, & qui sont sans talens ; elle donne de

Vie de Confucius

l'aversion pour les personnages éclairés, & pour les Sages. Les premiers sont chargés de l'administration des affaires, tandis qu'on laisse ces derniers sans emploi. C'est la branche du mauvais choix des personnes en place : elle s'étend sur les Royaumes pour les détériorer & les perdre.

La quatrième étouffe de son ombre seule les loix, les mœurs & les usages, en ôtant à la jeunesse le desir d'apprendre, & à ceux d'un âge avancé, la volonté d'enseigner & d'instruire. C'est la branche de la dépravation de respect humain.

La cinquième & la dernière, met le comble à tout, en produisant le plus grand des maux. Sous son ombre affreuse, tous les vices se montrent à découvert, & aucune vertu n'ose se produire. Le crime y est commis sans remords, & l'innocence y est bafouée. C'est la branche de la perversion totale. p.275

S'il est vrai, comme on vous l'a dit, que *Toung-y* & toute sa famille aient changé de bien en mal, on peut trouver la cause particulière de ce changement, dans quelque-une des cinq causes générales que je viens d'assigner. Je conviens que cette réponse n'est pas des plus satisfaisantes ; mais n'étant pas en mon pouvoir de vous en donner une meilleure, je prie votre Majesté de vouloir bien s'en contenter.

— J'en suis content, dit le Roi. Vous m'avez fait connoître les principales causes auxquelles il faut attribuer la corruption des hommes, & le renversement des Etats. Cette leçon me sera plus utile que ne l'eût été une réponse directe à ma question sur le dérangement de la Maison de *Toung-y*. J'aurois bien d'autres questions à vous faire encore, mais ce sera pour une autre fois ; je vous attends à vos premiers loisirs. N'attendez pas que je vous fasse appeler.

Vie de Confucius

En finissant ces mots, il rentra dans son appartement intérieur, & *Koung-tsée* sortit du Palais, accompagné des deux disciples qui l'y avoient suivi.

— Le Roi vous renvoie à ses Ministres pour délibérer avec eux sur l'affaire dont vous lui avez parlé, dit l'un d'eux à *Koung-tsée* ; croyez-vous qu'ils feront plus de cas de vos représentations, que n'en a fait leur Maître ?

— Je ne crois pas cela, répondit *Koung-tsée*. Ne croyez pas vous-même que j'aie intention de leur en parler. Je jouis de tous les privileges attachés à la dignité de *Tay-fou* ; j'en ai aussi les obligations & les charges. Il étoit de mon devoir de représenter au Roi ce que je lui ai représenté ; le reste ne me regarde plus, & je ne saurois aller plus loin sans passer les bornes de mon emploi : d'ailleurs, ce seroit bien inutilement que j'essaierois d'inspirer des sentimens d'honneur à des hommes qui ne se conduisent qu'en vue de quelque intérêt. Le seul parti que je dois prendre, est de ne point insister, & de me tenir tranquille. p.276

Contens de cette réponse, les disciples ne repliquèrent point. Quelques jours s'étant écoulés, *Koung-tsée* se rendit de lui-même au Palais pour savoir ce que le Roi avoit à lui dire.

— Je vous attendois avec impatience, lui dit *Ngai-koung* ; j'ai des éclaircissemens à vous demander sur une foule d'objets tous différens les uns des autres, mais qui me paroissent de la dernière importance. Celui qui me tient le plus au cœur, & par où je commence, regarde la nature de l'homme.

L'homme, disent nos Sages, est distingué de tous les autres êtres visibles, par la faculté intellectuelle qui le rend capable de raisonnement ; c'est immédiatement du Ciel qu'il reçoit cette faculté précieuse.

Est-ce que nous ne recevons pas de nos parens notre être tout entier de la même manière que les autres êtres qui se

Vie de Confucius

reproduisent par voie de génération ? Je vous prie de vouloir bien m'éclaircir ce point de notre ancienne doctrine, sur lequel j'ai toujours eu, malgré moi, quelque espece de doute.

— Il n'est pas aisé, répondit *Koung-tsée*, de vous expliquer clairement une chose sur laquelle nous n'avons que des lumieres bien foibles. Pour vous obéir cependant, je vous ferai, en peu de mots, le précis de ce que j'en sais : votre pénétration vous dévoilera le reste.

Une portion de la substance du pere & de la mere, déposée dans le moule propre à la recevoir, est le fondement de notre existence, & le sujet par lequel nous subsistons. Ce sujet resteroit dans un etat d'inertie & de mort, sans le concours de l'*Yang* & de l'*Yn*. L'*Yn* & l'*Yang*, ces deux agens universels de la Nature, qui sont par-tout & dans tout, agissant réciproquement sur lui, le développent insensiblement, l'étendent, le combinent & lui font prendre une forme. C'est alors un être vivant : mais cet être vivant n'est pas encore ^{p.277} élevé à la dignité d'homme ; il ne devient tel que par l'union de la substance intellectuelle, dont le Ciel le gratifie pour le rendre capable de comprendre, de comparer & de juger. Tant que cet être, ainsi animé & doué d'intelligence, peut fournir aux combinaisons de l'*Yn* & de l'*Yang* pour le développement, l'extension, l'accroissement & la perfection de sa forme, il jouit de la vie : il cesse de vivre aussi-tôt que l'*Yn* & l'*Yang* cessent de se combiner. Il n'étoit parvenu au terme de la plénitude de la vie, que par degrés & par voie d'expansion ; il n'arrive de même que par degrés & par voie de dépérissement, au terme de la destruction. Cette destruction toutefois, n'en pas une destruction proprement dite ; c'est une décomposition qui remet chaque substance dans son etat naturel. La substance intellectuelle remonte au Ciel, d'où elle étoit venue ; le *ki* ou le souffle se joint au fluide aérien, & les substances humides &

Vie de Confucius

terrestres redeviennent terre, & eau. L'homme, disent nos anciens Sages, est un être à part, dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres êtres. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité ; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin, & de prendre les moyens nécessaires pour parvenir à cette fin. Il peut se perfectionner ou se dépraver, suivant l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté ; il connoît des vertus & des vices, & sent qu'il a des devoirs à remplir envers le Ciel, envers soi-même, & envers ses semblables. S'il s'acquitte de ces différens devoirs, il est vertueux & digne de récompense : il est coupable & mérite châtement, s'il les néglige. Voilà, Seigneur, un très-court abrégé de ce que je pourrois vous dire sur la nature de l'homme. Je m'étendrois, davantage, s'il s'agissoit de vous détailler ses devoirs ; mais ^{p.278} ce n'est pas ce que vous demandez à présent ; je ne dois répondre qu'à votre question.

— Votre réponse, dit le Roi, s'accorde parfaitement avec ce que je sens au-dedans de moi-même. Je raisonne, j'agis librement, je sais que j'ai des devoirs à remplir, & je sens qu'il ne tient qu'à moi de les remplir ; mais il me paroît que je ne jouis de tous ces avantages, que parce que j'ai eu des Maîtres pour m'instruire ; & que vivant dans l'état de société, j'ai été façonné, pour ainsi dire, par l'éducation.

— L'éducation & les maîtres, reprit *Koung-tsée*, ne donnent pas à l'homme la faculté de penser, de raisonner, d'agir librement, & de connoître ses devoirs ; ils l'aident seulement à développer cette faculté, & lui en facilitent l'usage ; ils dirigent ses idées vers les objets qu'il lui importe de connoître ; ils font prendre l'essor aux sentimens, qui sont confusément epars dans son cœur ; ils l'éclairent, & lui tracent les différens sentiers qu'il doit suivre pour fournir sa carrière, conformément aux qualités constitutives de son être, & pour vaquer avec ordre aux

Vie de Confucius

différentes fonctions qui sont attachées à sa dignité d'homme, & d'homme réuni en société. En vue de nous faire jouir de tous ces avantages, les premiers instituteurs ont fait des loix, ont fixé des usages, & établi des cérémonies. Observons ces loix, conformons-nous à ces usages, pratiquons ces cérémonies, & nous nous acquitterons envers nous-mêmes, envers nos semblables, & envers le Ciel.

— Je conviens avec vous, reprit *Ngai-koung*, que tout le monde doit être soumis aux loix, & les observer inviolablement, parce qu'elles sont faites pour l'avantage commun, & que chaque particulier retire la part de cet avantages ; mais il me paroît qu'il ne doit pas en être ainsi des cérémonies & des usages, p.279 puisqu'il y a des cérémonies qu'un particulier ne peut jamais pratiquer, celles, par exemple, qui sont pour les sacrifices ; & qu'il y a certains usages dont la pratique exacte, de la part du grand nombre, seroit préjudiciable à la société, celui par exemple, qui détermine que le garçon ne doit pas se marier avant l'âge de trente ans, & la fille avant sa vingtième année.

— Si vous n'avez que de pareils doutes, poursuivit *Koung-tsée*, ils seront bientôt dissipés. Il est vrai que les cérémonies qui sont pour les grands sacrifices, sont interdites aux particuliers. Les premiers instituteurs ont établi que ces grands sacrifices seroient offerts au Ciel par le seul Souverain, exclusivement à tout autre ; mais ils n'ont eu en vue que les sacrifices solennels & publics qui s'offrent pour les besoins, & au nom de toute la nation, dont le Souverain est censé le père. Ils n'ont point défendu aux particuliers les cérémonies d'un culte privé, que chacun peut faire à sa volonté. Oui, Seigneur, chacun en particulier peut & doit rendre hommage au Ciel, le remercier de ses bienfaits, & lui adresser des vœux & des prières pour en obtenir de nouveaux. Mais ces hommages, ces prières & ces

Vie de Confucius

vœux, ne sont pas des sacrifices proprement dits ; il n'y a que le fils du Ciel qui ait droit d'en offrir de tels. Ceux même qui sont offerts par votre Majesté, ne sont pas de cet ordre, parce que les Rois de *Lou* sont censés ne gouverner une partie de la nation, qu'en qualité de simples délégués du Fils du Ciel.

L'usage que vous alléguiez au sujet des mariages, ne doit pas être interprété dans le sens que vous lui donnez. L'intention des premiers instituteurs, a été d'assigner un terme, au-delà duquel on ne devoit point aller sans donner une épouse à un garçon, & un époux à une fille ; c'est comme s'ils avoient ^{p.280} dit : le plus tard qu'on puisse reculer le mariage, est l'âge de vingt ans pour les filles, & celui de trente pour les garçons.

Pour prouver que cette interprétation est la véritable, il me suffit de rappeler à votre Majesté un autre usage que ces sages instituteurs ont consigné dans notre cérémonial. Cet usage veut, que dès qu'un garçon a atteint la vingtième année de son âge, on le range parmi les hommes faits, en lui permettant de porter le bonnet, qui en est, aux yeux du public, la marque caractéristique ; & qu'aussi-tôt qu'une fille est parvenue à l'âge de quinze ans, on lui confie le soin du ménage pendant l'hiver, & qu'on lui permette d'aller visiter les mûriers dans la saison où l'on commence à labourer la terre : cela signifie qu'ils sont en état, l'un & l'autre, de devenir chefs de famille, & qu'il ne leur manque, pour être tels, que le bon plaisir, la détermination & le choix des parens respectifs.

— Je suis entièrement de votre avis, repartit le Roi. Continuez, je vous prie, à m'instruire, & dites-moi quelque chose des devoirs que contractent l'homme & la femme en s'unissant par les liens du mariage.

— J'en ai déjà parlé à votre Majesté dans une autre conversation, répondit *Koung-tsée* ; je ne répéterai pas ce que j'ai dit alors : j'ajouterai seulement, pour vous obéir, quelques

Vie de Confucius

principes généraux, qui vous rafraîchiront la mémoire de ce que vous savez déjà.

Le mariage est le véritable état de l'homme, puisque c'est par lui qu'il remplit sa destination sur la terre : rien par conséquent de plus respectable ; rien qui soit plus digne de l'occuper sérieusement, pour pouvoir en remplir avec exactitude tous les devoirs. Parmi ces devoirs, il y en a de communs aux deux sexes ; il y en a qui sont propres à chacun des deux en particulier. L'homme est chef, il doit commander ; la p.281 femme lui est soumise, elle doit obéir. Les fonctions de l'un & de l'autre doivent imiter les opérations du Ciel & de la Terre, qui concourent également à la production, à l'entretien & à la conservation de toutes choses. La tendresse réciproque, la confiance mutuelle, l'honnêteté, les égards, doivent être la base de leur conduite ; l'instruction & le commandement de la part de l'époux, la docilité & la complaisance de la part de l'épouse dans tout ce qui ne s'écartera pas des règles de la justice, de la bienséance & de l'honneur.

Dans l'état de société, la femme est redevable au mari de tout ce qu'elle est. Si la mort le lui enlève, elle ne devient pas pour cela maîtresse d'elle-même. Fille, elle a été sous l'autorité du père & de la mère, ou à leur défaut, de ses frères plus âgés qu'elle ; femme, elle a été gouvernée par son mari tant qu'elle a vécu ; veuve, elle est sous l'inspection de son fils, ou du plus âgé de ses fils, si elle en a ; & ce fils, en la servant avec toute l'affection & tout le respect possibles, écartera loin d'elle tous les dangers auxquels la faiblesse de son sexe pourroit l'exposer. L'usage ne lui permet pas de passer à de secondes noces ; il lui prescrit au contraire, de se renfermer dans l'enceinte de sa maison, pour n'en plus sortir le reste de ses jours. Le soin des affaires, de quelque nature qu'elles puissent être, lui est interdit au dehors ; elle ne doit par conséquent en

Vie de Confucius

entreprendre aucune : elle ne se mêlera même des affaires domestiques, qu'autant qu'une nécessité indispensable l'y engagera ; c'est-à-dire, dans le cas où ses enfans seroient encore jeunes. Pendant le jour, elle doit éviter de se montrer en allant sans besoin d'un appartement à l'autre ; & pendant la nuit, la chambre où elle prend son repos doit toujours être éclairée. Ce ne peut être qu'en menant une vie ^{p.282} ainsi retirée, qu'elle jouira, parmi ses descendans, de la gloire d'avoir rempli ses devoirs en femme vertueuse.

J'ai dit que l'âge entre quinze & vingt ans étoit, pour une fille, le terme qui devoit lui faire changer d'état. Comme c'est de ce changement d'état que dépend le bonheur ou le malheur dans lequel elle doit couler le reste de ses jours, on ne doit rien oublier pour lui procurer un établissement honnête, & le plus avantageux que les circonstances pourront le permettre. On doit éviter sur-tout de la faire entrer dans une famille qui auroit eu part à quelque conspiration contre l'Etat, ou à quelque révolte ouverte ; dans une famille dont les affaires seroient en désordre, ou qui seroit agitée par des troubles intestins. On ne doit pas lui donner pour epoux un homme qui seroit deshonoré dans le monde par quelque crime qui auroit mérité l'animadversion des loix, ni un homme qui seroit atteint d'une maladie habituelle, qui auroit quelque travers d'esprit, ou quelque difformité de corps qui le rendroit difficile à supporter, dégoûtant ou désagréable ; ni un homme encore qui, étant l'aîné d'une maison, n'auroit ni pere ni mere. A l'exception de ces cinq classes d'hommes, toutes les autres classes de la société peuvent lui donner un mari, avec lequel il ne tiendra qu'à elle de couler des jours heureux : elle n'a qu'à remplir hautement tous les devoirs de son nouvel état, pour jouir de la portion de bonheur qui lui est destinée.

Vie de Confucius

Un mari a le droit de répudier sa femme, mais il ne peut pas user de ce droit arbitrairement ; il lui faut quelque cause légitime pour pouvoir rompre des nœuds que le mariage a rendus sacrés. Les causes légitimes de répudiation, se réduisent à sept : la première, est lorsqu'une femme ne sauroit vivre de bon accord avec son beau-pere & sa belle-mere ; p.283 la seconde, si elle est hors d'état de perpétuer la race, par une stérilité reconnue ; la troisième, si elle est soupçonnée avec fondement d'avoir violé la fidélité conjugale, ou si elle a donné quelque preuve d'impudicité ; la quatrième, si, par des rapports calomnieux ou indiscrets, elle met le trouble dans la famille ; la cinquième, si elle a quelqu'une de ces infirmités pour lesquelles tout homme a naturellement de la répugnance ; la sixième, si elle est sujette à des intempérances de langue dont il paroît difficile qu'on puisse la corriger ; la septième enfin, si, à l'insu de son mari, elle vole secrètement dans la maison, n'importe pour quel motif.

Quoiqu'une seule de ces raisons soit suffisante pour autoriser un mari à répudier sa femme, il y a cependant trois circonstances où il ne lui est pas permis d'user de son droit.

La première est lorsque cette femme, n'ayant ni pere ni mere, ne sauroit où se retirer ; la seconde, lorsqu'elle porte le deuil du beau-pere ou de la belle-mere, dans le courant des trois années qui suivent la mort de l'un ou de l'autre ; & la troisième, lorsque le mari, etant pauvre quand il l'épousa, est ensuite devenu riche. Je n'en dirai pas davantage sur cet article important de la doctrine de nos Anciens. Le saint personnage qui le premier nous a donné des loix, après avoir rassemblé les hommes qui vivoient epars, à la maniere des bêtes, les soumit au joug du mariage, & leur en traça les devoirs. Il regarda le mariage comme le fondement de sa législation, & ce fut sur ce fondement qu'il eleva le grand

Vie de Confucius

edifice de la société. C'est en effet du mariage que viennent le pere & la mere, la distinction des familles, la prééminence & la subordination dans l'ordre civil. Otez le mariage, les hommes rentreront bientôt dans l'état d'abrutissement d'où le saint homme (*Fou-hi*) les a tirés.

— p.284 Je vous ai entendu avec un vrai plaisir, dit le Roi en se retirant ; toutes vos paroles sont des instructions qui ne peuvent tourner qu'à mon avantage. Je compte vous revoir bientôt ; car j'ai grand besoin d'être instruit, & je ne desire rien tant que de l'être.

Il est à croire que ce Prince parloit sincèrement en s'exprimant ainsi ; mais comme il étoit naturellement porté à la dissipation & aux plaisirs, il ne fallut que lui procurer des amusemens & des plaisirs conformes à son caractere, pour faire évanouir ses bons sentimens. C'est ce que fit l'usurpateur du Royaume de *Tsi*, contre lequel *Koung-tsée* avoit sollicité le Roi de prendre les armes. Ce tyran n'étoit pas tranquille sur son trône ; il craignoit que les Rois voisins ne se liguassent contre lui, pour lui enlever une couronne qu'il ne devoit qu'au plus grand des crimes : il mit tous ses soins à chercher les moyens qui pouvaient les lui rendre favorables. Celui qu'il employa pour gagner le Roi de *Lou*, lui réussit au-delà même de ses espérances. Il savoit que ce Prince avoit passé les premières années de sa vie, jusqu'à son avènement au trône, parmi des femmes, des eunuques, & quelques jeunes efféminés, dont il avoit pris les inclinations & les mœurs ; il en conclut qu'il devoit être plus porté à jouir en paix des délices de sa Cour, qu'à entreprendre une guerre dont les succès, fussent-ils des plus brillans, ne lui procureraient aucun avantage particulier. Mais il savoit aussi qu'il avoit auprès de sa personne un Sage dont il écoutoit volontiers les avis depuis qu'il avoit pris en main les rênes du Gouvernement ; il crut qu'il avoit tout à craindre de la part de ce Sage, tant qu'il auroit quelque ascendant sur l'esprit de ce Roi. Il entreprit de les détacher l'un de l'autre, en opposant

Vie de Confucius

à l'austérité de la sagesse, les charmes toujours redoutables de la volupté. p.285

Il fit chercher dans toute l'étendue de ses Etats des filles à talents, qui fussent capables d'entrer dans son projet, & assez exercées pour pouvoir l'exécuter. Il eut bientôt lieu d'être satisfait ; on lui en amena différentes bandes, dont les unes excelloient dans la musique, les autres dans la danse, & le plus grand nombre dans l'art d'embellir la scene par les Graces d'un jeu séducteur. Il choisit dans ces trois classes celles qui lui parurent les plus belles & les plus propres à ce qu'il se proposoit : elles furent au nombre de quatre-vingts. Il leur donna ses instructions, & leur promit des récompenses si elles s'y conformoient exactement, quand elles seroient à la Cour du Roi de *Lou*, auquel il les destinoit.

A cette brillante troupe, qui devoit faire partie de son présent, il joignit trente chevaux appareillés par quatre, dressés à tous les exercices du manège. On prétend que ces animaux ainsi appareillés par quatre, s'accoutumoient si bien ensemble, qu'ils devenoient inséparables, s'animoient l'un l'autre, & se prêtoient mutuellement du secours dans une bataille. Le reste consistoit en bijoux & curiosités du pays. Il fit remettre tout cela à un Officier de confiance, auquel il donna le titre d'Ambassadeur ; & publia que l'objet de cette ambassade, étoit de renouveler le Traité d'alliance qui s'étoit fait ci-devant entre les Rois de *Lou* & de *Tsi*.

L'Ambassadeur, son cortège, & les magnifiques présens dont ils étoient chargés se mirent en route, & arriverent au lieu de leur destination presque en même tems que la lettre d'avis qui annonçoit leur départ.

Le Roi de *Lou*, flatté de recevoir une ambassade à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre, & qu'il regardoit comme une époque glorieuse de son regne, par l'éclat qui la distinguoit des ambassades ordinaires, n'eut garde de soupçonner que ce n'étoit p.286 qu'un piège qu'un lui tendait, pour empêcher le germe de ses vertus de se développer & d'eclorre ;

Vie de Confucius

mais *Koung-tsée* ne s'y trompa pas. Aussi-tôt que la nouvelle en fut venue jusqu'à lui, il alla trouver le Roi, & lui représenta avec force, qu'il étoit de son intérêt & de sa gloire de ne pas traiter avec un usurpateur, qui ne méritoit que d'être abhorré ; & qu'ainsi il devoit renvoyer ses présens avec mépris, & ne pas même permettre à son prétendu Ambassadeur d'entrer dans la ville. Toutes ses sollicitations, ses instances & ses prieres, furent inutiles : il étoit trop tard. Le Roi avoit déjà donné ses ordres pour la réception honorable qu'on devoit faire à celui qui venoit lui offrir de quoi se dédommager d'une manière si agréable de l'ennuyeuse uniformité des amusemens de sa Cour. Cependant, pour persuader à *Koung-tsée* que c'étoit comme malgré lui qu'il ne suivoit pas, pour cette fois, son avis, il alléguâ sa parole qu'il avoit donnée ; mais il ajouta que, puisqu'elle étoit donnée, il regardoit comme indigne de lui de la rétracter. Puis, changeant tout-à-coup de discours :

— On m'a rapporté, lui dit-il, que vous trouvez mauvais que les hommes en place s'amuseut quelquefois entre eux, ou dans le sein de leurs familles, en consacrant à un jeu honnête quelques quarts-d'heure de la journée ; & cela par manière de délassement, & quand ils n'ont aucune affaire à traiter.

— On vous a dit vrai, répondit *Koung-tsée*. Un homme en place doit s'interdire toutes sortes de jeux ; il n'est pas le maître de son tems ; tous ses momens appartiennent au public, & c'est au service du public qu'il doit les employer. Ceux qu'il emploie aux amusemens frivoles d'un jeu, même honnête, sont autant de larcins qu'il lui fait. Après qu'une affaire est terminée, il doit étudier & lire, pour se disposer à en terminer une autre aussitôt qu'elle se présentera. C'est ^{p.287} ainsi que je pense, & c'est ainsi que je m'exprime dans l'occasion. Je crois de plus, qu'on ne peut trouver son amusement dans le jeu, qu'il n'y ait quelque passion secrète de cupidité, d'orgueil ou de paresse, qui excite, sans qu'on s'en apperçoive, à se le procurer. On a

Vie de Confucius

beau vouloir se le dissimuler, on ne joueroit certainement point si l'on aimoit à s'occuper de quelque travail utile, si l'on étoit dans une indifférence parfaite pour la perte ou pour le gain, si l'on n'espéroit pas d'être favorisé du hasard, ou d'être victorieux par adresse.

— C'est pousser la sévérité trop loin, dit le Roi. Quand on demande trop, on risque de ne rien obtenir. Je vous avoue que pour cette fois, je ne saurois être de votre avis. Je vous ai souvent oui dire que les Hommes en place, les Mandarins, les Sages même, devoient de tems en tems donner quelque relâche à leur esprit, pour lui faire prendre de nouvelles forces, dans quelque honnête amusement. Un jeu désintéressé entre parens, amis ou personne d'un même état & d'un même genre de vie, qu'est-ce autre chose qu'un honnête amusement ?

Dans la crainte que *Koung-tsée* ne renouvelât ses instances pour obtenir le renvoi des présens du Roi de *Tsi*, il le quitta brusquement en disant ces derniers mots. L'empressement qu'il avoit de voir ces présens, qu'il se figuroit des plus magnifiques, ne lui permit pas d'attendre qu'ils lui fussent apportés dans son Palais ; il se transporta en personne hors de la ville, dans l'endroit où, en attendant que tout fût réglé pour le cérémonial, on les avait déposés par ses ordres. Il les vit, il les admira, & en fut enchanté ; & dès-lors, tous ses bons sentimens commencerent à s'effacer de son cœur, pour céder la place à l'amour des nouveaux plaisirs qu'il se proposoit de ^{p.288} goûter. Il ne sentit plus que du refroidissement pour le Sage qui pouvoit le rappeler à lui-même, en le rappelant à ses devoirs, & cessa de l'admettre à ses entretiens familiers. Tout changea bientôt de face dans son Palais ; on ne s'y occupa plus que de comédies, de danses & de concerts ; & ces femmes qui étoient venues dans l'intention de le pervertir, ne réussirent que trop bien dans leur funeste entreprise.

Dans les premiers tems de ce désordre, *Koung-tsée* se présenta plusieurs fois pour être admis ; il ne se faisoit annoncer que comme

Vie de Confucius

voulant simplement rendre ses respects au Roi : mais il ne put obtenir de pénétrer jusqu'à lui ; on le renvoyoit sous différens prétextes. Il vit bien qu'il étoit disgracié, & qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui dans cette Cour ; il se détermina à aller ailleurs, où ses services pourroient être plus utiles.

Mais avant que d'en venir à l'exécution, il voulut attendre que le jour auquel le Roi devoit faire un sacrifice solennel, fût passé : comme il devoit y assister, il pouvoit arriver que sa présence fît quelque impression sur l'esprit de ce Prince, & réveillât dans son cœur les sentimens de bonté dont il l'avoit honoré jusqu'alors. Il n'en fut pas ainsi ; on offrit le sacrifice à l'ordinaire, & le Roi ne fit nulle attention à *Koung-tsée* : il ne parut pas même l'avoir apperçu. A cette marque d'indifférence, il en ajouta une de mépris. Il étoit d'usage de distribuer une partie des viandes offertes, & d'en donner une portion à chacun des assistans qualifiés. *Koung-tsée* étoit du nombre, & devoit avoir sa part, comme jouissant des honneurs & de toutes les prérogatives de *Tay-fou* : il en fut privé ; cet affront lui fit prendre son dernier parti. Il quitta le *Lou*, où il se crut désormais inutile, pour aller dans le Royaume de *Ouei*, où il espéroit qu'il pourroit être de quelque utilité.

L'un des Ministres, nommé, *Ki-koang-tsée*, ayant eu avis de ^{p.289} ce qu'il vouloit faire, n'oublia rien pour tâcher de l'en détourner : il ne lui fut pas possible de l'arrêter. Voyant tous ses efforts inutiles, il voulut du moins lui procurer à son départ tous les honneurs qui dépendoient de lui. A la tête d'une nombreuse troupe, il l'accompagna jusqu'à une journée de distance, & passa la soirée à s'entretenir avec lui. Le lendemain matin, au moment qu'il alloit monter à cheval pour s'en retourner, *Koung-tsée*, après l'avoir remercié, lui dit :

— Si le Roi vous parle de moi, assurez-le que je suis prêt à revenir au premier ordre qu'il m'en donnera, & que je ne desire rien tant que de pouvoir lui être de quelque utilité. Ayez la bonté de lui remettre de ma part ce court écrit que je vous confie ; il y trouvera les conseils que j'aurois pris la liberté de lui donner, si

Vie de Confucius

j'avois eu l'honneur d'être admis auprès de sa Personne avant mon départ. N'ayant pu lui faire mes adieux de vive voix, je les lui fais ainsi par écrit : ils sont renfermés dans six vers que j'ai composés hier au soir après vous avoir quitté. Il les retiendra aisément, s'il veut se donner la peine de les lire.

Comme ces vers avoient trait à la conduite que le Roi tenoit envers ce troupeau de femmes dont il venoit de faire l'acquisition, il est à présumer que *Ki-koang-tsée* ne voulut pas s'exposer à lui déplaire en s'acquittant de la commission de son ami. Quoi qu'il en soit, voici comment on peut traduire ces vers en français.

« Les femmes qui cherchent à plaire sont des enchanteresses dont il faut se défier ; toutes les paroles qui sortent de leurs bouches, sont autant de traits qui blessent : fermez les oreilles à leurs discours séducteurs. Les douceurs qu'elles promettent, ne sont un venin déguisé ; elles donnent la mort à qui les goûte : gardez-vous bien d'en faire le funeste essai. Leurs regards, leur contenance, toutes leurs manières sont attrayantes, p.290 et ne vous y laissez point prendre. La fuite peut seule vous mettre à couvert du danger.

Après le départ du Ministre, *Koung-tsée* se mit lui-même en marche, & arriva sur le soir dans le district de *Chan-fou*, où son disciple *Ming-tsée-kien* étoit Mandarin. Il vouloit le voir en passant ; mais, pour ne pas s'exposer à lui donner des avis hors de propos, s'il gouvernoit bien, il fit prendre les devans à *Ou-ma-ki*, l'un de ceux qui étoient à sa suite, avec ordre de s'informer secrètement de sa conduite, & de venir lui rendre compte de ce qu'il auroit appris.

Ou-ma-ki partit sur le champ ; & chemin faisant, il vit près des bords de la rivière un pêcheur qui, en ramassant ses filets, rejettoit dans l'eau tous les poissons qui n'excédoient pas une certaine mesure. Il s'amusa quelques momens à le considérer, &, curieux de savoir la raison pourquoi il en agissoit ainsi :

Vie de Confucius

— Mon ami, lui dit-il, pourquoi rejettez-vous dans la rivière une partie de votre pêche ? Vous rendez par-là une partie de votre travail inutile, & vous vous privez d'une partie du gain que vous auriez fait.

— Je sais tout cela, répondit le pêcheur ; mais notre Mandarin nous a ordonné d'en agir ainsi. Je dois lui obéir ; je sais qu'il n'exige jamais que ce qui est juste, & qu'il n'a en vue que le bien public. S'il veut que chacun fasse ce qui est de son devoir, il remplit exactement les siens, & donne l'exemple à tous. Il nous procure d'ailleurs tout le soulagement & le bien-être qu'il est en son pouvoir de nous procurer. Je me regarderois comme le dernier des hommes, si j'agissois en quelque chose contre les intentions d'un si bon Mandarin, Il nous a dit qu'il ne falloit pas prendre les petits poissons, afin de leur laisser le tems de devenir grands, & de se multiplier ; il ne m'en faut pas davantage. N'eussé-je pris que des petits poissons, je les aurois tous ^{p.291} rejettés dans l'eau, sans même me réserver de quoi souper.

En entendant ce bon-homme parler ainsi, *Ou-ma-ki* regarda sa commission comme faite, & retourna sur ses pas pour rendre compte à son Maître de la maniere dont il s'en étoit acquitté. Il lui raconta son entretien avec l'homme aux poissons, & ajouta qu'il avoit cru pouvoir se dispenser d'aller plus loin, parce qu'il avoit jugé qu'un Mandarin auquel on obéissoit ainsi par affection, étoit un Mandarin qui gouvernoit bien.

— Vous avez très-bien jugé, lui répondit *Koung-tsée*. Si *Ming-tsée-kien* ne gouvernoit pas bien, l'homme que vous avez rencontré ne vous auroit pas parlé comme il l'a fait ; n'étant vu de personne, il ne lui auroit pas obéi si exactement. J'ai toujours oui dire, que si l'on traite le peuple avec droiture, le peuple se conduit avec droiture à son tour ; & que si ceux qui le gouvernent se conduisent suivant les principes de la vertu, il ne tardera pas d'être vertueux lui-même. On obéit sincèrement

Vie de Confucius

& sans aucune peine à celui qu'on estime, & qui a su se faire aimer. Il n'en est pas ainsi à regard de celui qu'on craint. Mon intention, en allant chez *Ming-tsée-kien*, étoit de l'aider de mes conseils, supposé qu'il les crût nécessaires. Il est aimé de ceux qu'il gouverne ; ils lui obéissent dans le secret tout comme en public ; quel conseils lui donnerois-je ? C'est de lui qu'on doit en recevoir. Il est inutile que je me rende à *Chan-fou* ; rendons-nous au terme de notre voyage le plutôt que nous pourrons.

Ils continuèrent leur route ; & étant arrivés dans le Royaume de *Ouei*, il s'arrêtèrent à *Y-foung*. Les habitans du lieu ayant appris que *Koung-tsée* étoit si près d'eux, coururent en foule pour le voir. Ils en demandèrent la permission à ses disciples, qui, surpris de l'empressement avec lequel ils desiroient d'être introduits auprès de leur Maître, voulurent en savoir la raison. p.292

— Il y a long-tems, lui répondirent ces bonnes gens, que nous connoissons de réputation le Sage de *Lou* ; plus d'une fois nous avons entendu faire son éloge ; & le bien qu'on racontoit de lui, nous avoit inspiré le desir de le voir. Il daigne venir parmi nous, pourquoi ne profiterions-nous pas de notre bonheur ?

Ils furent introduits ; & après qu'ils eurent satisfait leur curiosité, les deux disciples qui étoient chargés de faire les honneurs de la maison de leur Maître, les reconduisirent, & leur dirent en les quittant :

— Le Sage que vous venez de voir, est suscité du Ciel pour faire revivre la saine doctrine, qui s'éteint parmi les hommes. Il procure à ceux qui l'écoutent & qui profitent de ses leçons, des biens plus précieux que les richesses : la paix du cœur & la tranquillité de l'ame. Si quelqu'un de vous veut en faire l'expérience, il peut se mettre à sa suite, & s'attacher à lui pendant quelque tems.

Vie de Confucius

Aucun ne fut tenté le faire : l'un d'entre eux seulement s'arrêta pour faire quelques interrogations sur le maniere de vivre du Sage qu'il venoit de voir, comme s'il eût voulu se mettre au nombre de ses disciples ; mais bientôt après il fit comme les autres, & se retira.

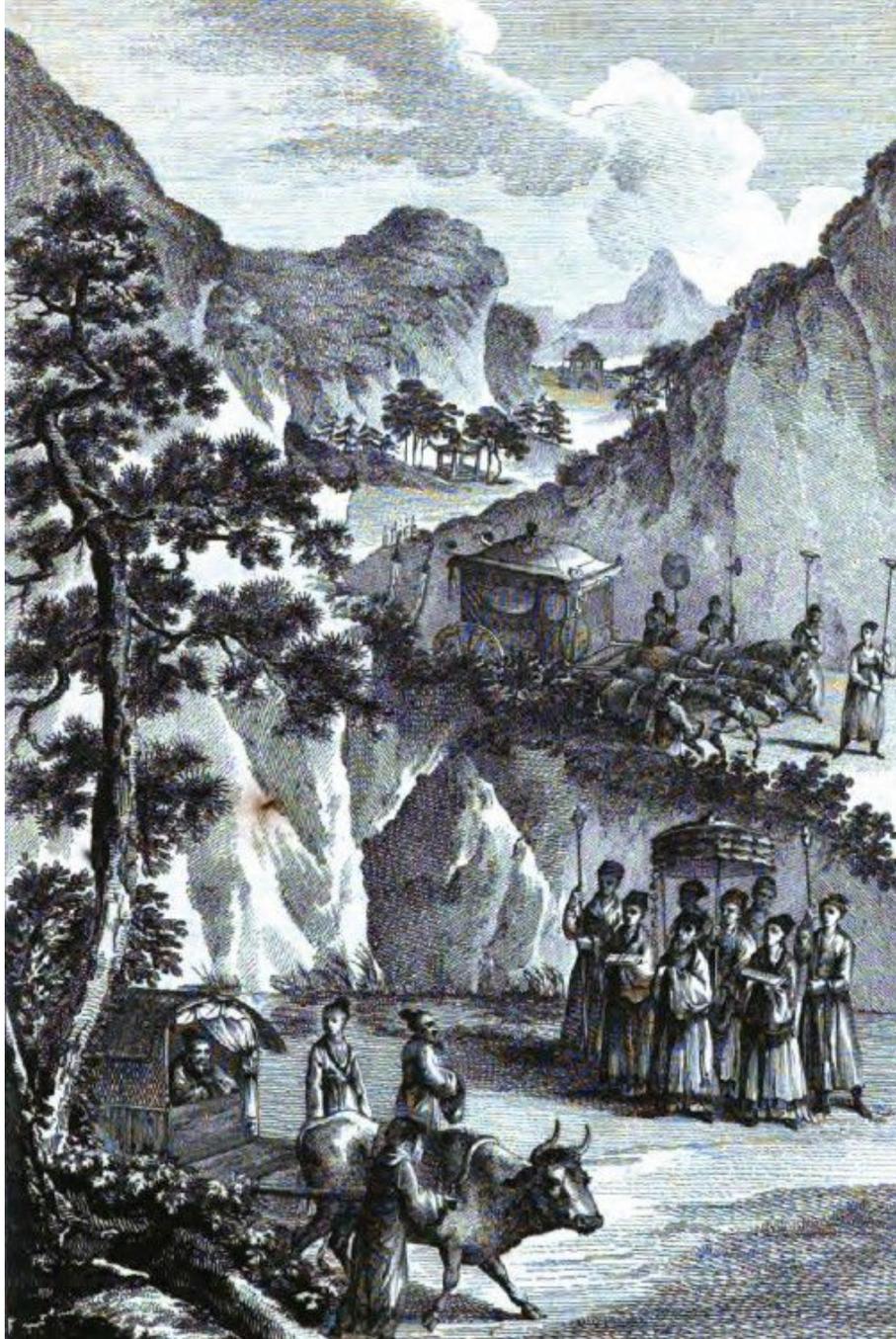


Planche 10.

La nouvelle de son arrivée dans les Etats de *Ouei*, se répandit en peu de jours, & pénétra jusqu'à la Capitale. Quelques Courtisans en

Vie de Confucius

avertirent le Roi ; & ce Prince, charmé qu'un personnage de ce mérite fût venu dans son Royaume, voulut lui donner des marques publiques de son estime, en lui faisant une réception des plus honorables. Il alla en personne au-devant de lui à quelque distance de la ville, dans tout l'appareil de sa grandeur ; il lui assigna pour demeure un hôtel spacieux & propre, & pour revenu, mille mesures de riz par an : il n'en eût pas fait davantage pour l'Ambassadeur d'un ^{p.293} grand Prince. *Koung-tsée* se voyant si bien traité, résolut de fixer là son séjour, & conçut les plus flatteuses espérances de faire revivre la saine doctrine dans les Etats d'un Prince qui paroissoit avoir de si bonnes intentions. *Ly-koung*, c'est ainsi que se nommoit ce Prince, lui promit une place dans son Conseil aussi-tôt qu'il seroit remis des fatigues de son voyage. En attendant, il l'invita à parcourir tous les environs de la ville, pour y choisir un endroit où il pût se rendre de tems en tems, afin d'y jouir en liberté de l'air de la campagne.

Outre plusieurs maisons royales, il y avoit dans la banlieue quelques maisons de plaisance qui avoient appartenu à de riches particuliers, & dont ces particuliers avoient été dépouillés par voie de Justice au profit du Roi ; *Koung-tsée*, voulant faire honneur à l'invitation qui lui avoit été faite, choisit une de ces dernières, où il se logea pendant quelques jours avec ses disciples. Pour son logement à la ville, le Roi lui avoit assigné l'hôtel de *Kio-pe-ya*, l'un des grands Seigneurs du Royaume, & le premier des *Tay-fou*.

Pendant qu'il étoit à se récréer dans cette maison de plaisance, passe un villageois qui portoit ses denrées à vendre à la ville ; surpris d'entendre chanter & jouer du *king* de pierre dans un lieu qu'il croyoit inhabité, il s'arrête ; & d'un ton de voix fort brusque, & même un peu colere, il dit :

— Si ces fainéans que j'entends étoient obligés, comme moi, de travailler pour vivre, ils emploieroient mieux leur tems. Que ne s'appliquent-ils à quelque chose d'utile.

Comme il continuoit sur ce ton, l'un des disciples dit à *Koung-tsée* :

Vie de Confucius

— Maître, permettez-moi d'aller châtier cet insolent.

— A quoi pensez-vous ?, lui répondit *Koung-tsée*. Est-ce ainsi que vous avez profité dans l'étude de la sagesse ? Dernièrement, lors de la réception honorable que nous fit le Roi, vous ne ^{p.294} respiriez que patience, modestie & douceur ; & aujourd'hui, pour quelques mots que vous regardez mal-à-propos comme des injures, vous voilà impatient, orgueilleux & colere !

Allez vers cet homme, j'y consens ; mais que ce soit pour l'instruire avec douceur. Faites-lui comprendre que nous ne sommes pas tels qu'il nous croit ; que nous travaillons, mais que notre travail est différent du sien ; & qu'après avoir travaillé à notre manière, nous nous donnons un peu de relâche en prenant quelque honnête divertissement, tel que celui de chanter, de jouer des instrumens, & autres semblables. Vous pouvez ajouter, mais du ton le plus doux qu'il vous sera possible, que puisque nous le laissons faire tranquillement ce qu'il lui plaît, il est de la justice qu'il nous laisse tranquilles à son tour.

Le disciple obéit, & tâcha de faire entendre raison à cet homme, en lui persuadant qu'il invectivoit mal-à-propos contre des gens qu'il ne connoissoit pas, & qui ne lui avoient fait aucun mal.

Cependant le tems s'écouloit, & le Roi sembloit avoir oublié qu'il avoit promis à *Koung-tsée* de lui donner une place dans son Conseil. Il se contentoit de l'appeler quelquefois en particulier, & de lui faire des interrogations sur divers points de morale ou d'histoire. A son exemple, les Seigneurs de sa Cour cherchoient aussi quelquefois son entretien, ou celui de quelqu'un de ses disciples, moins pour s'instruire que par ostentation, ou par pure curiosité.

L'un de ces Seigneurs, nommé *Ouen-tsée*, se trouvant un jour avec *Tsée-koung*, lui dit :

Vie de Confucius

— Je sais que ceux qui se mettent sous la conduite du Sage dont vous avez le bonheur d'être le disciple, font des progrès plus ou moins grands, suivant leurs talens respectifs, dans la vertu, dans les sciences & dans les arts ; qu'ils commencent par la lecture & l'étude ^{p.295} approfondie du *Ché-king*, qu'ils étudient ensuite le *Chou-king* ; qu'ils apprennent avec soin les différentes manières de s'acquitter de leurs devoirs envers leurs parens & leurs supérieurs ; qu'ils se font un point capital de pratiquer pardessus tout, ce que prescrivent l'humanité, la justice & la bonne-foi la plus exacte ; qu'ils n'oublient rien pour se rendre habiles dans la musique, & dans la connoissance des rites & de tout le cérémonial ; & que ce n'est qu'après qu'ils se sont rendus dociles à s'instruire dans ces différens genres, qu'ils s'exercent à l'éloquence & à la pratique des arts libéraux. J'ai oui dire que, dans le grand nombre de ceux qui font une profession particulière de suivre la doctrine de votre Maître, il s'en trouve jusqu'à soixante-douze qui méritent à juste-titre le nom de Sages ; je voudrais bien connoître les principaux d'entre eux autrement que par leurs noms. Ne pourriez-vous pas me dire en peu de mots quels sont les plus distingués, quels sont leurs talens particuliers, & en quoi chacun d'eux mérite la préférence sur les autres ?

— Il est aisé de vous satisfaire, répondit *Tsée-koung*. Le premier des disciples de notre sage Maître, & celui dont ce grand homme fait le plus de cas, est, sans contredit, *Yen-hoei*. Ce *Yen-hoei* est jeune encore ; mais tout jeune qu'il est, il peut servir de modèle aux plus âgés. Il se leve chaque jour de grand matin, & se couche fort tard ; il étudie constamment ; il apprend beaucoup de choses, & a toujours présent à l'esprit tout ce qu'il a appris ; sa mémoire le sert à point nommé : c'est d'ailleurs, le premier homme du monde en fait de cérémonies & de rites. Il pratique les unes & les autres avec

Vie de Confucius

exactitude, & discernement ; il fait ce qui est dû à un chacun, & il le lui rend en entier & de bonne grace. En un mot, on ne trouveroit pas deux défauts dans toute sa personne, non ^{p.296} plus que dans toute sa conduite. Je le crois très-capable d'aider le Fils du Ciel (l'Empereur) dans le gouvernement de la Terre (de la Chine), & de donner aux plus petits Royaumes tout le lustre des plus grands Etats.

Après lui, vient *Jan-joung*, homme pauvre & inconnu, mais qui vit content de son fort, & ne voudroit pas changer sa pauvreté contre les plus grandes richesses. Il a une patience admirable, elle est à l'épreuve de tous les revers. Quoi qu'il puisse arriver, il est toujours le même, il ne s'inquiète jamais ; & ce qui suffiroit pour percer tout autre jusqu'au fond du cœur, n'est pas même capable de l'effleurer. Il ne hait personne, & ne se souvient jamais d'une injure reçue. Un grand Seigneur qui l'auroit à son service, pourroit tirer un excellent parti de lui, & l'employer avec avantage.

Tsoung-yeou, autrement dit *Tsée-lou*, est un brave qu'aucun péril n'est capable d'effrayer. Quelque méchant, quelque rusé que soit un homme, *Tsée-lou* ne le craint point ; il dompte la méchanceté par sa bravoure, & triomphe de la ruse par sa bonne-foi. Il en en même tems bon Soldat & grand Capitaine ; il peut bien gouverner le peuple, & ramener promptement à leurs devoirs ceux qui s'en sont écartés. Il est, outre cela, compatissant & bon, & il ne lui est jamais arrivé d'opprimer l'innocent ou le foible. Il est plein de droiture, & ne sauroit prendre sur lui de dire autrement qu'il ne pense, quelque inconvénient qu'il pût en arriver d'ailleurs. Notre Maître a fait son possible pour tâcher de l'initier dans les Lettres, mais il n'a réussi qu'à le dégrossir un tant soit peu. En un mot, *Tsée-lou* est un parfaitement honnête homme, & un guerrier du plus haut rang ; mais c'est un fort mince Lettré.

Vie de Confucius

Jan-kieou, que je place après *Tsée-lou*, est plein de respect ^{p.297} pour les vieillards, & de tendresse pour les jeunes gens : il sait honorer les étrangers, & il leur rend tous les services qui dépendent de lui. Il est fort avancé dans la vertu ; il cultive les Sciences avec un plein succès, & continue néanmoins à s'instruire & à se perfectionner. Il est respectueux & attentif lorsqu'il fait les cérémonies ; il est appliqué & confiant dans sa manière d'étudier ; il est d'une attention extrême à recueillir toutes les paroles de notre Maître, & tâche, lorsqu'il est tout seul, d'en pénétrer le sens. Pour se soustraire aux sollicitudes inséparables d'un ménage, il a pris le parti de vivre dans le célibat.

Vient ensuite *Koung-si-tché*. La décence, la politesse, l'usage du monde, la connoissance & la pratique de tous les devoirs dont on doit s'acquitter dans le commerce de la vie, sont les qualités qui le distinguent. Fût-il obligé d'obéir à deux Maîtres, il se conduiroit de façon à s'attirer l'estime & la confiance de l'un & de l'autre, sans manquer à quoi que ce soit de ce qu'exigent la droiture, la justice & la plus exacte probité. Notre Maître nous a dit plus d'une fois, en parlant de lui : *étudiez la conduite de Koung-si-tché, si vous voulez apprendre à faire honneur aux Etrangers, & à vous montrer décemment.*

Tseng-chen tient un rang distingué parmi les Savans du premier ordre. Son erudition est des plus profondes ; il n'y a rien en fait de doctrine & de science, sur quoi il ne pût faire des leçons, même aux plus habiles ; cependant, à le voir & à l'entendre dans le commerce ordinaire, on le prendroit pour un homme du commun. Loin de vouloir s'en faire accroire, & donner des documens qu'on ne lui demande point, il reçoit lui-même des instructions de quiconque veut lui en donner ; & lorsqu'il est allé bien au-delà du but, il agit ^{p.298} comme s'il ne l'avoit pas atteint. Il possède toutes les qualités qu'on admire dans les Sages de l'Antiquité ; il est modeste dans sa

Vie de Confucius

contenance, grave dans son maintien, réservé dans ses paroles. Il n'est personne qui ne l'estime, ou ne lui prodigue les plus grands eloges ; & malgré tout le bien qu'on dit de lui, malgré toute sa science, ses vertus & ses talents, il n'a pas la moindre vanité. Notre Maître, qui se connoît en hommes, l'a caractérisé en peu de mots, en disant : *la piété filiale est la racine de toutes les vertus ; la sincérité en est le tronc ; la droiture, la modestie, la fidélité, en sont les branches : tout cela se trouve réuni dans la personne de mon disciple Tseng-shen.*

Tchouan-sun-ché est tellement indifférent pour les choses de ce monde, qu'on le prendroit pour un de ces hommes qui ont déjà vécu. Il n'est sensible qu'au bien ou au mal des autres. Pour ce qui est de sa propre personne, il n'en fait cas qu'autant qu'elle peut être de quelque utilité à ses semblables. Se fût-il distingué par les plus brillantes actions, il est incapable d'en tirer de la vanité. Tout l'univers retentît-il du bruit de ses exploits, ou des justes louanges qu'on ne sauroit refuser à son mérite, il n'en concevrait pas une meilleure opinion de lui-même ; fût-il placé sur le trône le plus auguste, il n'en témoignerait pas la moindre joie, il n'en donneroit pas la plus légère marque de satisfaction. Notre Maître, en s'exprimant sur son compte, a dit : *parce que Tchouan-sun-ché est parvenu à étouffer dans son cœur tout sentiment d'amour-propre, il est hors d'état de vouloir nuire à qui que ce soit ; & parce qu'il possède au souverain degré la vertu d'humanité, il n'est personne dont il ne voulût sincèrement faire le bonheur. C'est un vrai Sage ; c'est un Savant des plus distingués.*

Pour ce qui est de *Pou-chang*, je peux vous assurer que p.299 personne n'entend mieux que lui l'art de se conduire dans le monde. Il ne s'abaisse point avec les Grands, il ne s'élève point avec ceux d'un rang inférieur ; il est toujours à sa place.

Vie de Confucius

Tang-tay-mié-ming est d'une égalité à l'épreuve de tout. Comme il ne se réjouit point dans la prospérité, il ne s'afflige pas non plus dans l'adversité. Il travaille continuellement à se perfectionner ; & dans tout ce qu'il fait, il cherche l'avantage d'autrui plutôt que son intérêt propre.

Yen-yuen se distingue par une prévoyance qui lui fait pour ainsi dire, lire dans l'avenir. Rien ne l'étonne de tout ce qui arrive, parce qu'il est toujours prêt à tout ; & dans quoi que ce soit qui puisse arriver, ses mesures sont si bien prises, qu'elles s'adaptent d'elles-mêmes à l'événement.

Nan-koung-tao aime la solitude ; il ne se communique que le moins qu'il peut, à moins qu'il ne fût question de rendre service à quelqu'un. L'humanité & la justice sont les vertus qu'il cultive de prédilection ; il s'en occupe tout entier, & les met en pratique dans toutes les occasions. Il s'est fait une habitude de méditer trois fois chaque jour sur ces paroles du *Ché-king* : *on ne fait plus de cas d'un vase fêlé ; fût-il de pierre précieuse, il a perdu tout son prix. On n'estime point un homme qui tient des discours peu mesurés ; eût-il d'ailleurs le plus grand mérite, ce seul défaut suffit pour en ternir tout l'éclat.* Pénétré de la vérité de cette maxime, il tâche de l'inculquer dans l'esprit de tous ceux avec qui il a occasion de parler.

Kao-tsai est grand observateur des cérémonies. Depuis qu'il s'est attaché à notre Maître, il l'a toujours suivi, quelque part qu'il soit allé. Il pousse la vertu d'humanité bien au-delà de ses bornes, puisque, non content d'aimer ses semblables, & de leur faire tout le bien qui dépend de lui, il étend son affection jusqu'aux brutes & aux êtres inanimés, pour se ^{p.300} conformer, dit-il, plus exactement au vœu de la Nature, qui n'a rien produit en vain : c'est pourquoi il n'écrasera pas le plus vil insecte, il ne foulera pas le moindre brin d'herbe nouvellement crû. Du reste, il est plein de respect pour ses parens & pour tous ceux qui sont plus âgés que

Vie de Confucius

lui ; il est d'une attention extrême pour ses amis : il ne montrera jamais un visage riant en présence de ceux qui ont quelque sujet d'affliction. Notre Maître, sans approuver ce qu'il peut y avoir d'excessif dans ses principes, & de trop minutieux dans sa manière d'agir, est plein d'estime pour sa vertu.

Voilà quels sont à-peu-près les principaux disciples du grand homme que le Ciel a suscité de nos jours pour le rétablissement de la saine doctrine. Je n'ai pas prétendu vous faire un portrait achevé de chacun d'eux ; je vous ai seulement dit une partie de ce que j'en savois, afin de satisfaire en quelque sorte à votre demande.

— Je suis très-content de ce que je viens d'entendre, repliqua *Ouen-tsée* ; & ce que vous m'avez dit me donne une idée suffisante des Sages que je voulois connoître. Il est fâcheux que, dans les malheureux tems où nous vivons, il n'y ait pas des Souverains assez amateurs du vrai mérite, pour pouvoir tirer parti des grands hommes dont vous m'avez entretenu, en les employant suivant leurs talens. Il faut espérer que notre Roi ouvrira les yeux, & qu'il ne laissera pas sans emploi des hommes qui peuvent le servir si utilement.

Ce n'étoit-là sans doute qu'un compliment de la part de *Ouen-tsée* ; car il étoit trop au fait de la Cour, pour ignorer que le Roi ne pensoit à rien moins qu'à employer des Sages. Ce Prince, livré tout entier à la fameuse *Nan-tsée*, ne s'occupoit dans son Palais que de divertissemens conformes au goût de celle qui l'avoit captivé. Ses Ministres, entre les mains desquels p.³⁰¹ il laissoit flotter les rênes du Gouvernement, n'avoient pas vu de bon œil la réception honorable qu'il avoit faite à *Koung-tsée*, & chacun d'eux en particulier craignoit d'être supplanté par ce nouveau venu, ou par quelqu'un de ceux qui l'avoient suivi. Y avoit-il la moindre apparence qu'ils voulussent placer des hommes dont les maximes & la conduite étoient si opposées à leur manière de penser & de se conduire ? Quoi qu'il en soit, on les honora comme Etrangers, on les respecta comme Sages : mais on

Vie de Confucius

ne leur donna point d'emploi. On leur prodigua les marques d'estime ; mais tous les conseils qu'on se permettoit de leur demander, n'avoient pour objet que de satisfaire une curiosité stérile, sur quelques points de doctrine, sur les Sciences, la Littérature ou les Arts. On parloit souvent d'eux à la Cour ; & ce qu'on en disoit de singulier, piqua la curiosité de *Nan-tsée*. Cette femme qui avoit tout crédit sur l'esprit du Roi, exigea de lui, comme une grace, de lui ménager un entretien avec *Koung-tsée*. Le Roi eut d'abord quelque répugnance à lui accorder ce qu'elle demandoit ; mais enfin il se laissa vaincre par ses importunités, & donna à *Kio-pe-yu*, ce *Tay-fou* dont *Koung-tsée* occupoit l'hôtel, la commission d'introduire son hôte auprès de *Nan-tsée*.

Kio-pe-yu dit au Roi, qu'il feroit son possible auprès du Sage de *Lou* pour l'engager à satisfaire Sa Majesté sur ce point ; mais il ajouta qu'il ne promettoit pas de réussir.

— N'importe, dit le Roi, faites-en la tentative.

Le *Tay-fou* parla à *Koung-tsée* ; il lui rappella la maniere honorable dont le Roi l'avoit reçu à son arrivée ; il lui fit valoir toutes les bontés qu'il avoit pour lui, & lui fit espérer un surcroît de faveur, s'il vouloit bien user d'un peu de complaisance à son egard.

— Il ne s'agit, lui dit-il, que d'une bagatelle que Sa Majesté vous auroit demandée elle-même, si l'austérité de ^{p.302} vos mœurs ne lui avoit fait craindre de se compromettre en s'exposant à un refus. *Nan-tsée*, cette concubine favorite, dont les caprices, non moins que la beauté, sont connus de tout le Royaume, veut vous voir & vous parler, à quelque prix que ce puisse être ; c'est ainsi qu'elle l'a déclaré au Roi lui-même, & le Roi lui a promis de lui procurer cette satisfaction, ou de faire du moins tout ce qui dépendra de lui pour la lui procurer. Ayez, je vous prie, un peu de condescendance pour un Prince qui en agit si bien envers vous & envers les vôtres. Allons ensemble au Palais ; présentez-vous devant cette femme, puisqu'elle veut absolument vous voir, & soyez assuré que le Roi vous

Vie de Confucius

saura un gré infini d'avoir fait, uniquement pour lui plaire, une démarche si contraire à vos principes & à votre manière ordinaire d'agir. Pour ce qui est de moi, je ne saurois vous exprimer jusqu'à quel point je serai sensible à cette complaisance de votre part. Ce que je peux vous dire, c'est que je la regarderai comme un service très-essentiel que vous m'aurez rendu, & j'en aurai la plus parfaite reconnaissance.

Koung-tsée, sans donner le moindre signe de mécontentement, ni même de surprise, lui répondit qu'il étoit reconnaissant de toutes les bontés dont le Roi l'avoit honoré depuis qu'il étoit dans ses Etats, & qu'il étoit charmé qu'il voulût bien le mettre dans l'occasion de lui être utile en quelque chose.

— Vous viendrez donc avec moi pour voir cette femme, interrompit brusquement *Kio-pe-yu* ? Tenez vous prêt pour demain : je vais de ce pas donner à Sa Majesté cette agréable nouvelle ; elle en aura certainement plus de joie que si on lui annonçoit le gain d'une bataille, ou l'acquisition d'une Province entière. Vous ne sauriez croire jusqu'où va sa condescendance pour toutes les fantaisies de cette capricieuse ^{p.303} beauté ; il n'est rien qu'elle n'obtienne de lui. Elle peut parler en votre faveur, & vous procurer, sans autre sollicitation, quelqu'un d'entre les principaux emplois du Royaume.

Kio-pe-yu, n'ayant pas pris dans son vrai sens la réponse vague de *Koung-tsée*, étoit bien éloigné de soupçonner que le dénouement de la scène qu'il alloit préparer, tourneroit à sa propre confusion, & à la confusion de tous les personnages qu'il y feroit figurer. Persuadé au contraire qu'il avoit parfaitement réussi dans une commission dont le Roi lui-même l'avoit chargé, il se hâta d'en fournir la preuve ; & dès le lendemain, il se rendit au Palais avec celui qu'il s'étoit chargé d'y conduire. Lorsqu'ils firent parvenus à la cour qui donnoit entrée à la salle où le Roi recevoit ordinairement les Grands & les Mandarins quand il les

Vie de Confucius

admettoit en sa présence, *Koung-tsée* s'arrêta au bas de l'escalier, & pria son conducteur d'aller dire au Roi qu'il attendoit ses ordres.

— Ses ordres sont déjà donnés, lui répondit *Kio-pe-yu* ; je dois vous conduire jusqu'à l'appartement de *Nan-tsée*.

— Cela ne sauroit être, repliqua *Koung-tsée*. Le Roi sait très-bien qu'un homme ne doit pas entrer dans l'appartement d'une femme qui n'est pas la sienne ; c'est la loi, & cette loi est consacrée par un long usage. Sa Majesté voudroit-elle m'ordonner d'enfreindre en même tems & la loi & l'usage, moi qui suis étranger dans ses Etats, & qui n'y suis venu qu'en vue d'engager les hommes à suivre les usages, & à obéir aux loix ? Allez, vous dis-je, allez lui annoncer que j'attends ici ses ordres : vous n'avez pas compris sa pensée. Il est à présumer qu'instruite comme elle est du genre de vie dont je fais profession, elle ne m'a fait appeller que pour me demander quelques conseils relatifs à la réforme des abus qui se sont introduits dans son Royaume & jusques dans son ^{p.304} Palais. Protestez-lui de ma part que je suis tout disposé à faire en ce genre ce qui dépendra de moi, & que je n'oublierai rien pour tâcher de mériter la confiance dont elle voudra bien m'honorer.

Il seroit difficile d'exprimer l'étonnement de *Kio-pe-yu*, en entendant ces mots. Il eut beau presser, prier, solliciter, tout fut inutile. Cependant, comme le Roi & sa concubine étoient prévenus que *Koung-tsée* alloit paroître, & qu'ils s'y attendoient, il fallut leur rapporter ce qui en étoit ; c'est ce que fit *Kio-pe-yu*. *Nan-tsée* ne fut pas déconcertée par son récit.

— N'importe, dit-elle, cet homme a beau faire, je veux le voir ; les difficultés qu'il fait ne font qu'irriter ma curiosité. Il ne veut pas venir à moi, j'irai à lui.

& sur le champ elle sortit de son appartement pour se rendre à la salle.

Aussi-tôt que *Koung-tsée* entendit le cliquetis des pierreries, & le bruit des sonnettes que les femmes de distinction portoient alors au bas

Vie de Confucius

de leurs robes, il tourna la face du côté du Nord ; & comme s'il eût cru que c'étoit le Roi qui se montrait, il fit avec gravité les cérémonies respectueuses d'étiquette, après lesquelles il se tint quelque tems debout & immobile, ayant les yeux baissés, & les mains contre sa poitrine. Sa modestie en imposa à *Nan-tsée*, qui, n'osant pas pousser l'effronterie jusqu'à lui adresser la parole, rentra tout de suite dans son appartement après l'avoir vu.

Cependant le Roi ne fut rien moins que satisfait d'une pareille scene. Il s'étoit flatté de pouvoir effacer en quelque sorte, aux yeux de ses Sujets, une partie du ridicule que son foible pour une concubine, dont tout le monde connoissoit les folies, jettoit sur sa personne, si un homme tel que *Koung-tsée*, qui jouissoit de la plus haute réputation de sagesse, n'avoit pas dédaigné de s'entretenir avec elle. Ce qui venoit de se passer p.³⁰⁵ le détrompa cruellement, en le couvrant d'un nouveau ridicule. Il ne se rebuta pourtant pas, & voulut faire une seconde tentative, dans l'espérance qu'elle lui réussiroit mieux.

Il devoit aller, sous quelques jours, dans un des palais de plaisance qu'il avoit à quelque distance de la ville, pour y donner à *Nan-tsée* un des plus brillans spectacles dont elle eût encore joui ; & c'étoit cette femme qui en avoit fourni l'idée & ordonné les préparatifs. Il fit inscrire le nom de *Koung-tsée* parmi ceux des Courtisans qui devoient l'accompagner, & lui fit dire en particulier, par plus d'une personne, qu'il se tiendroit pour offensé s'il manquoit à se mettre à sa suite pendant tout le cours de ce petit voyage. Son intention, en l'invitant à cette partie de plaisir, étoit de la faire envisager au public, qui en ignoroit le détail, comme une simple promenade, ou comme un honnête divertissement. *Koung-tsée*, qui pénétra le motif qui le faisoit agir, n'eut garde d'entrer dans ses vues. Il ne vouloit pourtant pas lui désobéir, parce qu'étant dans ses Etats, il se regardoit comme devant lui être soumis ainsi qu'à son propre Souverain, pour tout le tems qu'il y feroit son séjour : il n'avoit pas d'ailleurs perdu encore toute espérance de lui ouvrir les yeux sur ses désordres ; & de le ramener à la pratique de ses devoirs. Il le suivit dans son voyage ; mais

Vie de Confucius

il le suivit de si loin, & dans un équipage si différent des autres, qu'il ne pouvoit venir en pensée à personne qu'il étoit à la suite du Prince. Il prit avec lui ceux de ses disciples qui avoient accoutumé de raccompagner ; il monta dans sa voiture ordinaire, attelée d'un bœuf, & couverte d'une natte, & marcha séparément après tous les autres.

Cette affectation n'échappa point à la pénétration des Courtisans ; elle fut remarquée avec une joie maligne par plusieurs d'entre eux ; par ceux sur-tout qui avoient quelque sujet de ^{p.306} craindre la censure de ce Philosophe étranger. Ils ne manquèrent pas cette occasion de le desservir auprès du Roi. Ce Prince ne donna aucune marque de dépit ; il affecta même de parler à *Koung-tsée* plus qu'il n'avoit coutume de le faire. De retour à la ville, il le fit appeler ; mais au lieu de l'interroger sur la Morale ou sur les Sciences, il lui demanda s'il savoit faire la guerre.

— Je ne fais la guerre qu'aux vices, & quelquefois aux vicieux, quand ils ne veulent pas se corriger, lui répondit *Koung-tsée* ; je sais, outre cela, l'art de l'escrime, & je puis en donner des leçons pour apprendre à défendre sa propre personne contre d'injustes agresseurs. Pour ce qui est de la guerre proprement dite, je ne m'y suis point exercé, & ce n'est pas là ma profession.

Pendant qu'il parloit ainsi, le Roi regardoit de côté & d'autre sans faire attention à ce qu'il disoit ; & après quelques momens de silence, il se retira. Il continua à se conduire à son egard avec beaucoup de froideur ; il evitoit avec grand soin de lui donner la moindre ouverture par où il pût entrer en moralité, & affectoit de l'interroger sur la guerre.

Il n'en falloit pas tant à *Koung-tsée* pour lui faire comprendre que ce Prince étoit encore bien éloigné de vouloir rentrer en lui-même. Il espéra que le tems ameneroit d'autres circonstances dont il pourroit profiter pour l'exécution de son dessein ; & en attendant, il prit le parti de parcourir les différens petits Royaumes des environs : il en fit demander l'agrément à *Ling-koung*, & il l'obtint sans peine. Il commença par visiter le Royaume de *Soung*, en passant par celui de *Tsao* : il ne s'arrêta que très-peu de tems dans l'un & dans l'autre. De *Soung* il alla à *Tcheng*, &

Vie de Confucius

de *Tcheng* à *Tchen* ; mais avant que d'arriver à ce dernier Royaume, il court danger de la vie, par un de ces événements qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

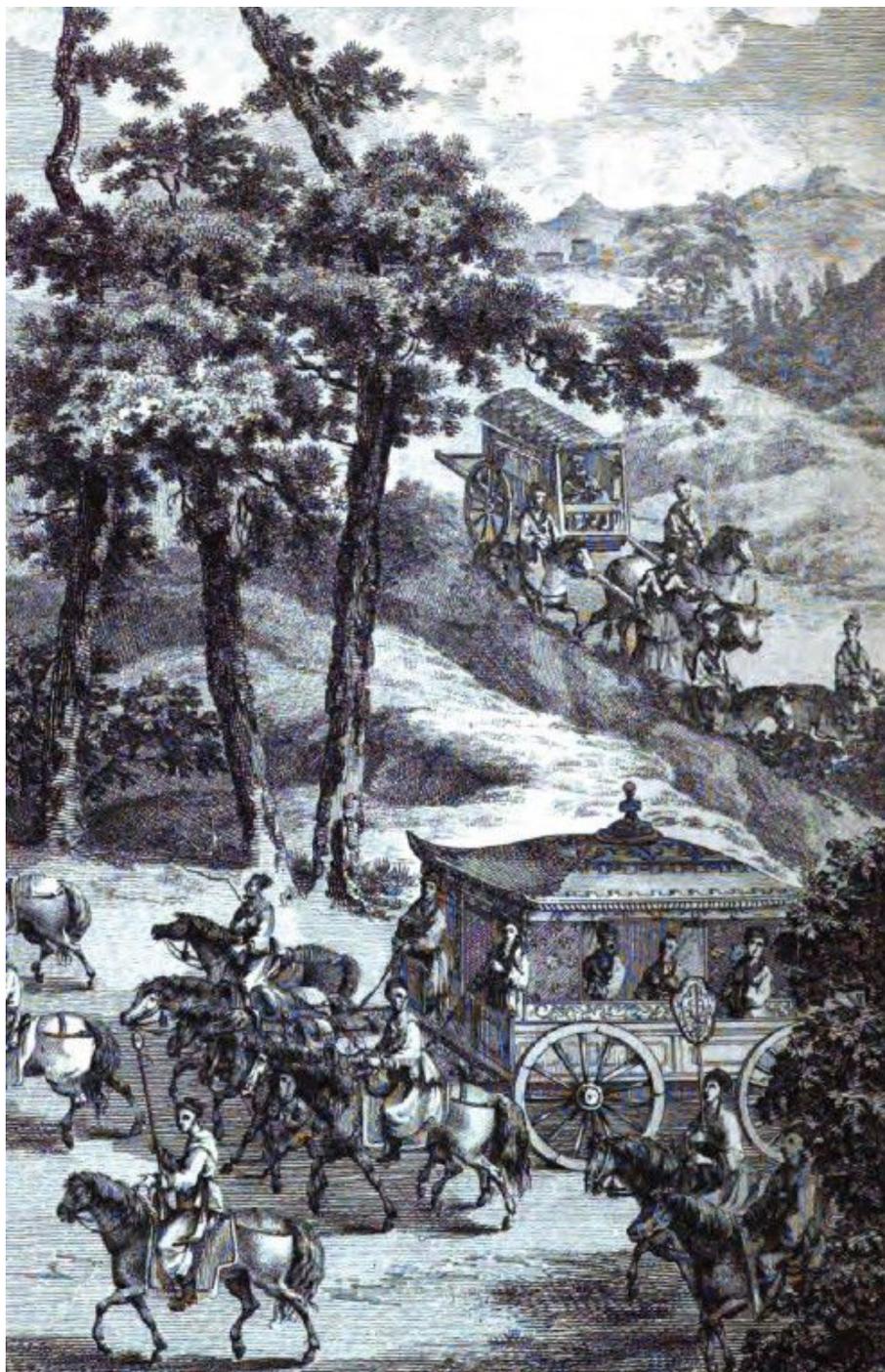


Planche 11.

p.307 Il y avoit dans le pays de *Koang*, par où il devoit passer, un homme qui, ayant eu à souffrir des malversations d'un nommé *Yang-*

Vie de Confucius

hou, avoit parlé à ses compatriotes de ce Fermier des impôts, comme du plus méchant homme qui fût sous le ciel, & comme étant l'auteur en particulier des corvées dont on les surchargeoit chaque jour. Quand un homme est mal famé, on est porté comme naturellement, non-seulement à croire tout le mal qu'on dit de lui, mais encore à exagérer ses vices, & à lui en prêter même qu'il n'eut jamais : on va quelquefois jusqu'à vouloir se persuader qu'un tel homme doit avoir sur sa physionomie quelques traits marqués, qui désignent son caractère tel qu'on se le figure. Ainsi, dans l'esprit de la populace, *Yang-hou* devoit être d'une figure assortie à la haine qu'on lui portoit. *Koung-tsée* n'étoit pas beau : on a vu le portrait que j'ai tracé de sa personne au commencement de cet Ecrit. Il fut pris pour *Yang-hou*, & ses disciples furent regardés comme les ministres des vexations de cet homme odieux ; il n'en fallut pas davantage. Tous les paysans des environs furent bientôt en alarme ; ils s'attrouperent, s'armerent de bâtons, & contraignirent nos Philosophes voyageurs à se réfugier dans une chaumine abandonnée, d'où ils les empêchèrent de sortir, comptant qu'ils y mourroient de faim. Cinq jours entiers s'écoulerent sans qu'on pût faire entendre raison à ces furieux, qui faisoient alternativement la garde, menaçant de la mort quiconque oseroit approcher pour donner quelques secours à ceux qu'ils tenoient enfermés.

Le sixième jour *Koung-tsée* dit à ses disciples de se disposer à partir ; il fut obéi.

— On va nous massacrer, lui répondit l'un d'entre eux, mais n'importe ; il vaut encore mieux qu'on nous arrache tout d'un coup la vie, que de la perdre en détail & lentement par le seul défaut de nourriture. p.308

— Rassurez-vous, repliqua *Koung-tsée* ; le tems de notre épreuve est fini. Le Ciel nous a suscités pour rappeler dans le souvenir des hommes la doctrine de *Ouen-ouang*, croyez-vous qu'il soit au pouvoir de ceux qui habitent le pays de *Koang*, de nous empêcher de remplir notre destinée ? Partons.

Vie de Confucius

En disant ces mots, il monte dans sa voiture avec la même tranquillité que s'il n'eût eu que des amis pour spectateurs. Sa confiance ne fut point trompée ; ceux d'entre ces furieux qui s'étoient le plus approchés, ayant entendu les paroles qu'il adressoit à ses disciples, comprirent qu'ils étoient dans l'erreur.

— Ce sont des Sages que nous venons d'insulter mal à-propos, dirent-ils à leurs camarades ;

& sur le champ ils baisserent leurs armes, & firent des excuses à *Koung-tsée*, en lui protestant qu'ils ne s'étoient ainsi conduits à son egard, que parce qu'ils avoient cru voir dans sa personne l'infame *Yang-hou*, qui, par les taxes exorbitantes qu'il ne cessoit de leur imposer, les réduisoit tous à la misere. *Koung-tsée*, sans leur répondre, passa devant eux en les saluant avec bonté, & poursuivit sa route.

Après avoir visité le Royaume de *Tchen* & les autres que j'ai nommés plus haut, il retourna dans le *Ouei*. Il se présenta au Roi, lui rendit compte de ses voyages, & lui demanda ses ordres. Le Roi le revit avec plaisir, lui parla pendant assez long-tems, l'assura de sa protection & de sa bienveillance ; mais il ne fût pas question de lui donner de l'emploi. Quelques Grands de sa Cour, plus attachés que les autres aux vrais intérêts de l'État, & qui gémissaient en secret des désordres dont ils étoient témoins, & auxquels il ne leur étoit pas possible de remédier, le proposerent à plusieurs reprises comme un Sage qui étoit très propre à faire fleurir le Royaume de *Ouei*, comme il avoit fait fleurir ci-devant le Royaume de *Lou*, & à corriger ^{p.309} dans peu tous les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement ; ils ne purent rien obtenir.

— Nous sommes tranquilles, leur répondit le Roi. Si le Philosophe de *Lou* entrait une fois dans le Gouvernement, il y a tout lieu de craindre qu'il ne renversât tout, sous le prétexte plausible de réformer les abus. Je suis vieux, je n'aime pas le changement ; laissons aller les choses comme elles vont. Mon successeur fera comme il l'entendra : pour moi, je ne veux que couler en paix le peu de tems que j'ai encore à vivre.

Vie de Confucius

Ces paroles furent rapportées à *Koung-tsée*. Il n'en fut pas surpris, parce qu'il s'y étoit attendu ; mais il en fut affligé, parce qu'elles lui ôtoient toute espérance de faire germer dans cette Cour la doctrine de *Ouen-ouang* ; & tâcha de s'en consoler, en faisant réflexion qu'il n'y avoit pas de sa faute, n'ayant rien oublié de ce qui dépendait de lui pour faire accepter ses services. La Poésie vint encore cette fois à son secours ; il composa une pièce de vers, que ses disciples ont cru devoir transmettre à la postérité, comme une preuve de son talent en ce genre. Je n'entreprendrai pas d'en faire la traduction littérale ; en voici le sens :

« La fleur *lan-hoa* est d'une odeur suave ; une foule de qualités utiles la rendent précieuse à nos yeux ; mais comme elle est d'une délicatesse extrême, le moindre souffle la ternit, l'arrache de sa tige, & la fait tomber. Que devient-elle alors ? Les vents l'agitent, la poussent & la repoussent, & la font voltiger, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, jusqu'à ce que quelque angle favorable s'offre à elle pour la recevoir. Fixée ainsi dans un coin du désert, elle y reste inutile, & tombe bientôt d'elle-même dans le gouffre commun. La Sagesse procure à ceux qui la cultivent, la jouissance des vrais biens : seule elle devrait fixer nos plus tendres vœux ; mais les passions la contrarient, ^{p.310} les vices la bafouent, & tous les asyles lui sont fermés. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un d'assez raisonnable pour l'accueillir & lui faire honneur ? Je suis sur le déclin de l'âge ; ma course va finir ; il faut que j'arrive au terme. Le Sage se trouve bien par-tout, toute la terre est à lui.

Il demeura sans emploi dans le Royaume de *Ouei* ; mais il n'y fut pas oisif. Il cultivoit les anciens disciples, & en formoit de nouveaux, non-seulement dans la Capitale, mais encore dans les villes & les bourgades voisines, quand il alloit visiter les personnes de sa connoissance qui y faisoient leur séjour : ce qui arrivoit plus souvent qu'il n'auroit voulu, s'il n'avoit eu egard qu'à sa propre tranquillité & à son bien-être ; mais

Vie de Confucius

persuadé qu'il étoit chargé de travailler au rétablissement de l'ancienne doctrine, il se rendoit par-tout où on l'appelloit, quand il avoit quelque espérance d'y pouvoir remplir sa glorieuse fonction.

Ceux du Royaume de *Tsi* lui députerent pour le prier de se rendre chez eux, l'assurant qu'il y trouveroit les esprits très-bien disposés en sa faveur. Le *Tsi* étoit l'un des Royaumes qu'il avoit parcourus en commençant sa carrière ; il y avoit fait quelques disciples, & il fut bien-aise qu'on lui procurât l'occasion de les revoir. Il se rendit aux instances des députés, & fit tous les préparatifs du voyage. Étant sur le point de partir, on lui dit que ceux qui l'invitoient étoient des rebelles de la faction de *Pi-hi*. Ce *Pi-hi*, simple Officier de l'un des principaux Seigneurs de ce Royaume, s'étoit emparé d'une ville dont il avoit déjà fait une place forte, en attendant de relever à la dignité de Capitale du nouveau Royaume qu'il se proposoit de fonder. Rempli de l'idée de sa future grandeur, il s'imagina qu'il seroit allez fort pour soutenir le poids de sa souveraineté, s'il pouvoit avoir pour premier Ministre un homme tel que le Philosophe de ^{p.311} *Lou*. Il comptoit même qu'avec le secours des lumieres de ce grand homme, il viendroit bientôt à bout de former un vaste Etat des débris des Etats voisins. C'est ainsi qu'il s'en étoit expliqué avec les principaux de ceux qui l'avoient suivi dans sa révolte. Il n'en fallut pas davantage pour empêcher *Koung-tsée* d'aller dans le *Tsi*. Il retira la parole qu'il avoit donnée ; mais comme tous les préparatifs du voyage étoient déjà faits, il en profita, & se mit en route pour se rendre dans le *Kin*.

Ce Royaume n'étoit pas plus tranquille que les autres ; le Prince qui le gouvernoit, livré à tous les excès de la débauche, n'admettoit dans sa familiarité que quelques vils histrions, & n'avoit pour Courtisans que de lâches adulateurs, embourbés comme lui dans la sentine des vices. Tous ceux de ses Grands en qui il restoit encore quelques sentimens d'honneur, gémissaient en secret d'un pareil désordre, auquel il ne leur étoit pas possible de remédier. Deux des plus distingués, *Teou-ming-tou* & *Chun-hoa*, l'un & l'autre revêtus de la dignité de *Tay-fou*, avoient fait

Vie de Confucius

d'inutiles efforts pour l'engager à mettre un frein à ses crimes. Les sages remontrances qu'ils lui firent pour le rappeler à son devoir n'eurent d'autre effet que celui d'allumer le courroux du tyran, qui les traita en criminels, & les condamna, comme tels, à mourir dans les supplices. Ce dernier acte de cruauté acheva de le rendre odieux à la plus saine partie de ses Sujets. Plusieurs aimèrent mieux s'expatrier pour aller vivre sous une domination étrangère, que de se voir contraints à prendre parti dans la guerre civile qui étoit sur le point d'éclater.

Koung-tsée ne fut instruit de tout cela qu'au moment où il alloit passer la rivière qui separoit les Etats de *Kin* et ceux de *Ouei*. Celui de ses disciples qui avoit pris les devants, en apprit le détail de la bouche du batelier passeur, lequel l'avoit ^{p.312} appris lui-même de plusieurs de ceux qu'il avoit passés dans son bateau.

— Qu'allez-vous chercher, dit ce bon-homme au disciple, dans un pays où tout est dans le plus grand désordre, & que ses propres habitans désertent ? Croyez-moi, retournez sur vos pas. Votre Maître est un Sage ; ce seul titre suffit pour l'exposer au danger d'être égorgé comme l'ont été les sages *Tay-fou*, *Teou-ming-tou* & *Chun-hoa*. Fuyez une terre où la vertu ne sauroit trouver un asyle. Au surplus, la rivière n'est pas tenable, & je ne veux pas m'exposer moi-même à périr.

Ce discours rapporté à *Koung-tsée*, le pénétra de la plus vive douleur.

— *Teou-ming-tou* & *Chun-hoa* sont donc morts, dit-il en soupirant ! & c'est le Prince qu'ils servoient avec tant de zèle & de succès, qui leur a fait arracher la vie ! A quel sort dois-je m'attendre dans un pays où la vertu la plus épurée & les services les plus signalés, n'ont pu garantir du supplice les deux illustres *Tay-fou*, qui seuls pouvoient encore soutenir l'Etat sur le penchant de sa ruine ! Les bêtes d'une même espèce ne se détruisent pas entre elles ; pourquoi les hommes sont-ils plus cruels que les bêtes ? Que va devenir le Royaume

Vie de Confucius

de *Kin* ? Retournons sur nos pas ; & quand la riviere sera rentrée dans son lit, nous irons dans le *Tsao* visiter nos amis.

Le voyage de *Tsao* eut lieu ; il s'y rendit aussi-tôt que les circonstances purent le lui permettre ; mais il n'y fit pas un long séjour. Après avoir visité quelques disciples qu'il avoit dans le pays, il le quitta pour se rendre dans le Royaume de *Soung*. En chemin faisant, il apprit qu'un de ses amis, dont la demeure n'étoit pas éloignée du lieu où il se trouvoit alors, venoit de perdre sa mere.

— Il faut, dit-il à ceux qui l'accompagnoient, que j'aie faire les cérémonies funebres devant le cercueil de la morte. Les devoirs de l'amitié tiennent, dans ^{p.313} la société, le premier rang après ceux de la piété filiale ; l'occasion de m'en acquitter se présente, je ne dois pas la laisser s'échapper.

— Cela est très-bien, repliqua l'un des disciples ; mais vous ne faites pas attention qu'il ne vous est pas possible d'observer le rite dans toute son etendue. Un des articles importants du cérémonial funebre, est d'offrir aux parens du mort quelque chose de comestible ou d'utile. Qu'avez-vous à votre disposition que vous puissiez offrir ? Nous sommes en voyage ; à peine sommes-nous pourvus de ce qui nous est absolument nécessaire pour pouvoir continuer notre route. Se présenter les mains vuides pour faire les cérémonies devant le cercueil ou sur le tombeau, c'est donner l'exemple d'un nouveau rite, & cet exemple peut avoir des suites. Pour moi, je pense qu'il vaut mieux ne pas tenter de s'acquitter d'un devoir qu'on ne sauroit remplir en entier ; & je serois d'avis qu'il faudroit vous conduire dans cette occasion, comme si vous ignoriez la mort de la mere de votre ami. Nous continuerons tranquillement notre chemin, & nous arriverons plutôt au terme.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit *Koung-tsée*, si vous croyez sérieusement qu'il vaut mieux ne pas tenter de s'acquitter d'un devoir qu'on ne sauroit remplir en entier. Il faut faire ce qu'on

Vie de Confucius

peut, suivant les circonstances ; ne fût-ce que pour donner une marque de la disposition où l'on est de bien faire. Du reste, je ne prétends pas me présenter les mains vuides. Nous n'avons rien, dites-vous, que je puisse offrir ; vous vous trompez encore. L'animal qui traîne ma voiture, est un don très-honorable ; & c'est celui que je veux faire pour m'acquitter de ce que je dois à l'amitié dans la circonstance présente. Je puis bien aller à pied jusqu'à la ville ^{p.314} voisine ; nous trouverons là de quoi nous pourvoir de ce qui nous manque.

Après avoir dit ces mots, il fait dételer, laisse son char en dépôt chez le premier paysan qu'il rencontre, & va droit à la maison de son ami, d'où il ne partit qu'après avoir fait, avec toute la décence convenable, les cérémonies funebres devant le cercueil.

Arrivé dans le *Soung*, il n'y fut pas vu de bon œil par ceux qui étoient à la tête des affaires, & qui occupoient les premières places. Les uns & les autres, avoient sujet de craindre que, s'il venoit à avoir quelque crédit sur l'esprit du Roi, il ne s'en servît pour lui inspirer des projets de réforme ; car leur conduite, qui n'étoit rien moins que louable, ne pouvoit que leur attirer des disgraces, si elle avoit été connue du Souverain. Ils affecterent de le traiter comme un homme ordinaire, & ne voulurent ni recevoir ses visites, ni le visiter. La bonne réception que lui firent quelques amis, & l'attachement qu'ils lui témoignèrent, furent plus que suffisans pour le dédommager de l'indifférence du grand nombre. Ces amis, qui étoient en même tems des sectateurs zélés de l'ancienne doctrine, le prièrent de vouloir bien leur donner des instructions en commun, dans un lieu qui fût ouvert à tout le monde, afin que tout le monde pût en profiter.

Il y avoit non loin de la ville un endroit isolé, dans lequel étoit un arbre touffu, dont l'ombre épaisse mettoit à couvert des ardeurs du soleil à toutes les heures du jour ; cet endroit offrant d'ailleurs une perspective champêtre des plus agréables, fut choisi pour être le lieu où l'on devoit s'assembler. On s'y assembla en effet ; & comme ces assemblées

Vie de Confucius

devinrent fréquentes, & que le nombre de ceux qui les fréquentoient alloit ^{p.315} en croissant, les envieux de *Koung-tsée* en prirent l'alarme. Ils n'osèrent pourtant pas se déclarer ouvertement contre lui, de peur de le mettre dans l'occasion de s'adresser directement au Roi, s'il avoit à se plaindre de quelque procédé qu'on pût attribuer à des motifs d'intérêts ou d'envie de la part de ceux qui se seroient mal conduits à son egard ; mais ils lui susciterent un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il étoit moins suspect de ce côté-là : c'étoit un homme de guerre, décoré du titre de Grand-Général ou de Chef de la milice ; on l'appeloit *See-ma-hoang-toui*. Ils firent entendre à cet homme, que *Koung-tsée* étant d'une ancienne Maison, & même d'une des plus illustres familles de l'Empire, puisqu'il comptoit parmi ses ancêtres des Rois & des Empereurs, il y avoit du danger à le laisser dogmatiser ; que ces assemblées qu'il tenoit en pleine campagne, où tout le monde pouvoit se rendre, & où l'on ne s'entretenoit que des anciens usages, de l'ancienne doctrine & des anciens Empereurs, pouvoient avoir les suites les plus fâcheuses, parce que dans le parallèle qu'on faisoit des anciennes mœurs avec les mœurs présentes, on ne manquoit pas d'invectiver contre le Gouvernement, & contre tout ce qui se pratiquoit dans le tems présent :

— Mais, ajoutèrent-ils, nous n'osons pas nous plaindre, ni demander qu'on fasse cesser ces assemblées, parce que ces prétendus sages ayant le don de la parole, il pourroit arriver qu'ils eussent recours au Roi ; & que Sa Majesté, trompée par les apparences, les admît auprès de sa personne, & leur donnât part aux affaires. Il n'est pas nécessaire de vous dire que si une fois de tels hommes sont en faveur, ils travailleront à destituer, sous prétexte de réformer les abus, tous ceux qui sont aujourd'hui dans les postes les plus éminens, & qui occupent les premières places de l'Etat. ^{p.316}

Ce discours fut plus que suffisant pour echauffer la tête du guerrier. Sans prendre conseil que de lui-même, il se transporte un jour dans l'endroit où on lui avoit dit que *Koung-tsée* avoit coutume de se rendre

Vie de Confucius

pour expliquer quelque point de doctrine à ceux qui avoient la curiosité de l'entendre, ou qui vouloient profiter de ses instructions ; dissipe, l'épée à la main, quelques personnes qui s'y étoient déjà rendues ; appelle quelques paysans des environs, & les contraint, malgré leur résistance, à abattre sans délai le grand arbre sous lequel se formoit l'assemblée. Dans le tems qu'on travailloit à cet abattis, *Koung-tsée* arrive ; surpris de ce qu'il voyoit, il en demande la raison à ceux de ses disciples qui étoient arrivés avant lui, & ceux-ci lui répondent que le Grand-Général *See-ma-hoang-toui*, sans entrer en explication avec eux, les avoit écartés l'épée à la main, & avec la même férocité, avoit forcé quelques paysans des environs à faire ce à quoi il les voyoit occupés. *Koung-tsée* voulut s'avancer pour parler à ce Général ; mais ses disciples l'en détournèrent, en lui disant que cet homme étoit un brutal capable de le maltraiter. Ils tâcherent de lui persuader qu'il valoit mieux se retirer, que de s'exposer aux insultes d'un homme violent & superbe, qui ne demandoit peut-être qu'un peu de résistance de leur part, pour se porter aux dernières extrémités.

— Je suis sous la protection du Ciel, leur repondit *Koung-tsée* ; je remplis les devoirs qui me sont imposés. Ni *See-ma-hoang-toui*, ni tout autre, ne sauroient me nuire qu'autant que ce même Ciel, auquel j'obéis, le leur permettra. Soyez tranquilles sur mon compte.

Puis, en poussant un profond soupir, il ajouta :

— Je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi ; ce seroit perdre mon tems que de m'y arrêter davantage. J'ai vu mes anciens disciples ; j'en ai fait de nouveaux ; les uns & les autres sont assez instruits, ^{p.317} pour pouvoir expliquer l'ancienne doctrine à qui voudra l'apprendre.

Dès ce moment il prit la résolution de retourner dans le *Ouei*, pour s'y préparer à d'autres voyages dans des lieux où il pouvoit espérer de se rendre utile. Il ne tarda pas à effectuer son projet, & il se mit en route peu de jours après. Mais après quelques jours de marche, les eaux de la

Vie de Confucius

riviere etant sorties de leur lit, ne lui permirent pas d'aller plus loin. Il etoit au voisinage de la ville de *Tseou*, dont son pere avoit été Gouverneur ; il s'y rendit pour se reposer, en attendant que les eaux eussent repris leur cours ordinaire. Les changemens en tous genres qu'il apperçut dans sa patrie (car c'est à *Tseou* qu'il etoit né) lui rappellerent l'agréable souvenir des premieres années de sa vie ; & la comparaison qu'il en fit avec les traverses qu'il avoit essayées dans l'âge mûr, le fit entrer dans une douce mélancolie, qu'il exhala dans une élégie en vers quadrisyllabes, dont voici le sens :

« La doctrine des *Tcheou* est hélas ! sur sa fin. Les cérémonies & la musique, si florissantes autrefois, sont aujourd'hui dans l'oubli ; les loix civiles & militaires, etablies par le sage *Ouen-ouang* & par *Ou-ouang*, son digne fils, sont tombées dans le mépris. O douleur ! On ne fait plus cas des anciens usages ; qui pourra désormais en rappeler le souvenir, & tâcher de les faire revivre. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi. J'ai parcouru tout l'Empire des *Tcheou* ; j'y ai vu des abus sans nombre : & parce que je les ai fait connoître, pour obtenir qu'on les corrigeât, on a refusé mes services, & l'on m'a rebuté par-tout. On méprise le *foung-hoang* & les oiseaux qui lui font cortège ; on ne fait cas que des *Hiao* & des *Tché*¹ : j'en_{p.318} frémis d'horreur ; la tristesse m'accable. Vite, qu'on apprête mon char ; je veux m'éloigner le plus promptement possible. Lieux autrefois charmans, lorsqu'on y avoit encore quelque egard pour la vertu, que vous êtes différens de ce que vous etiez ! Je vous ai revus ; mais je vous quitte sans regrets, parce que vous êtes méconnoissables.

Hélas ! quelque profondes que soient les eaux du fleuve, quelque rapide qu'en soit le cours, les plus petits poissons y

¹ Le *foung-hoang* est le roi des volatiles. Quand il vole, tous les bons oiseaux lui font cortège ; il porte le bonheur par-tout où il s'arrête. Le *hiao* & le *tché* sont des oiseaux de proie, mâle & femelle, qui mangent, dit-on, leurs pere & mere.

Vie de Confucius

nagent en liberté, & y trouvent leur nourriture : elles se sont irritées lorsque j'ai voulu me rendre à l'autre de ses bords ; elles m'ont obstinément refusé passage. En attendant qu'elles fussent tranquilles, je me suis arrêté à *Tseou* pour y verser des larmes, & par-là soulager mon cœur de la tristesse qui l'accable. Je ne desire, pour le présent, que d'arriver au plutôt dans le *Ouei*, pour y jouir en paix, dans mon ancienne demeure, de la liberté de gémir sur tout ce que j'ai vu.

Quoiqu'il fût dans la résolution d'aller se fixer dans le *Ouei*, les circonstances le déterminèrent à se rendre d'abord au Royaume de *Tchen*. En chemin faisant, il passa près de la ville de *Pou*, dont *Tsée-lou* étoit pour lors Gouverneur. Il profita de l'occasion pour faire une visite à cet ancien disciple, afin de juger par lui-même s'il remplissoit les obligations de sa charge d'une manière conforme aux instructions qu'il lui avoit données. Aussi-tôt qu'il fut entré dans les terres du district de *Pou*, il se mit sur le devant de sa voiture, la tête en dehors ; & promenant ses regards de côté & d'autre, il dit :

— *Tsée-lou* est vraiment digne de la place qu'il occupe.

Il n'eut pas fait quelques *lys* de chemin, qu'un Seigneur qui venoit d'apprendra qu'un étranger de marque côtoyoit sa terre, l'attendit sur ^{p.319} son passage, l'invita avec beaucoup d'empressement à venir se reposer chez lui, ou tout au moins à ne pas refuser quelques rafraîchissemens qu'il lui apportoit, si ses affaires ne lui permettoient pas de se détourner de sa route. *Koung-tsée* le remercia, accepta les rafraîchissemens, & continua son chemin. Arrivé aux portes de la ville, l'Officier qui étoit de garde le salua respectueusement, lui demanda son nom, & le fit conduire avec décence jusqu'à l'hôtel du Gouverneur, où il devoit descendre. *Koung-tsée*, charmé de ce qu'il voyoit, dit d'une voix assez haute pour être entendu :

— Je n'aurois pas cru que *Tsée-lou* remplît sa charge d'une manière si distinguée.

Vie de Confucius

Aussi-tôt qu'il parut devant la porte, plusieurs personnes se présentèrent pour l'aider à descendre de sa voiture. Il fut conduit à la salle d'honneur, où on le pria de s'asseoir en attendant qu'on eût averti le Gouverneur. *Koung-tsée* ne pouvant dissimuler la satisfaction dont il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur, dit en s'asseyant :

— En vérité, *Tsée-lou* est un excellent Gouverneur ; il est allé bien au-delà de mes espérances.

Tsée-lou ne se fit pas attendre ; il n'eut pas plutôt appris l'arrivée de son Maître, qu'il se précipite au-devant de lui, & lui témoigne, avec sa franchise ordinaire, la joie dont il est pénétré en le voyant.

— Je vous félicite, lui dit *Koung-tsée*, de ce que vous êtes venu à bout de si bien gouverner les peuples qui sont confiés à vos soins : vous n'avez peut-être pas votre semblable dans tout le Royaume

— Maître, lui répondit *Tsée-lou*, j'ai tâché de mettre à profit les bonnes instructions que vous m'avez données. Les paroles que vous me dites lorsque je pris congé de vous pour me rendre ici, ont été le sujet ordinaire de mes réflexions de chaque jour ; elles sont si profondément gravées dans mon esprit, qu'il est comme impossible que j'en perde jamais le souvenir. p.320

Tsée-lou, me dites-vous alors, *on vous charge d'un emploi des plus difficiles à remplir ; mais vous gouvernerez bien si vous faites exactement ce que je vais vous suggérer. Ayez un intérieur modeste, & un extérieur bien réglé. Ne différez jamais au lendemain, ce que vous pouvez faire le jour même. Soyez attentif à tout ; conduisez vos gens plutôt par l'amour que par la crainte : si vous êtes tel, vous autoriserez le choix qu'on a fait de vous, & vous serez digne de l'honneur que vous avez reçu.*

Ce peu de mots a été jusqu'à présent la règle de ma conduite. Depuis trois ans que je me conduis comme vous me l'avez

Vie de Confucius

suggéré, je n'ai pas eu le moindre sujet de mécontentement, & j'ai tout lieu de croire qu'on est content de moi.

Koung-tsée lui donna de nouveaux eloges, & l'exhorta à ne pas se démentir. Après avoir satisfait à tout ce que la bienséance exigeoit de lui, il se remit en chemin, & paroissoit ne respirer que la joie. Ses compagnons de voyage paroissoient au contraire rêveurs & tristes, comme des hommes qui auroient eu à essuyer quelque accident fâcheux. Il leur en demanda la raison. *Tsée-koung* prit la parole au nom de tous, & dit :

— Nous vous paroissions rêveurs & tristes, & nous sommes en effet l'un & l'autre, du moins quant à moi. La raison qui me rend tel, est le peu d'accord que j'ai remarqué entre les leçons que vous m'avez données, & la conduite que vous venez de tenir à regard de *Tsée-lou*. Je pense à vous témoigner ma surprise, de maniere à ne pas vous offenser ; & la crainte où je suis de dire quelque chose qui ne vous sois pas agréable, me lie la langue, & m'empêche de parler : c'est ce qui fait que je ne parois pas aussi satisfait que vous pouvez l'être. p.321

— Expliquez-vous sans détour, repliqua *Koung-tsée*, & ne craignez pas que je prenne en mauvaise part ce que vous pourrez me dire.

— Puisque vous me l'ordonnez, reprit *Tsée-koung*, je vais m'exprimer librement. Vous nous avez sans cesse témoigné du mépris, & même de l'horreur, pour cette espece d'hommes qu'on appelle du nom de flatteurs ; vous nous avez fait envisager l'adulation comme le vice le plus opposé à l'honnête homme, & vous venez de flatter *Tsée-lou* sur sa maniere de gouverner, avec une exagération qui passe toutes les bornes. Vous êtes à peine arrivé dans le lieu de son Gouvernement, que, sans avoir vu personne, sans avoir interrogé qui que ce soit, & par conséquent sans rien savoir encore sur la conduite qu'il tient, vous vous extasiez sur son prétendu bon

Vie de Confucius

gouvernement ; vous voulez faire passer jusqu'à nous, la prévention favorable où vous êtes à son egard ; & dans l'entretien que vous avez avec lui, vous le louez en face dans les termes les plus forts. Voilà, Maître, le sujet de ma surprise & de l'embarras où j'étois de pouvoir vous l'exprimer. Mes compagnons sont dans le même embarras que moi, puisqu'ils pensent de même.

— Vous me faites plaisir, répondit *Koung-tsée*, de me parler ainsi à cœur ouvert ; j'aime cette franchise, & je vais l'imiter en vous répondant sur le même ton. Dire de quelqu'un le bien qu'on pense de lui, ce n'est pas-là ce qu'on doit appeler flatter. Flatter, c'est louer contre sa pensée ; c'est donner des eloges que l'on croit n'être pas dus. Les eloges que j'ai donnés à *Tsée-lou*, sont des eloges mérités ; toutes les paroles que j'ai dites à son occasion, sont des vérités, & non pas des flatteries. Je l'ai loué en face pour l'exciter à ne pas se relâcher dans la pratique du bien, & à faire mieux de jour en jour, si cela lui est possible. C'est un homme sincere & droit, ^{p.322} à qui il faut parler avec droiture & sincérité, & c'est ce que j'ai fait. Je pense qu'il gouvernera très-bien, qu'il n'y a pas dans le Royaume un Gouverneur qui s'acquitte de ses devoirs mieux qu'il ne fait, & je le lui ai dit. Du reste, ce n'est pas sans connoissance de cause que je pense si favorablement, sur son compte. Avant que d'arriver à la ville, j'ai remarqué que les campagnes étoient bien cultivées ; j'ai vu des arbres chargés de fruits, des canaux qui coupent par intervalles des terres où tout est mis à profit, des réservoirs pour le superflu des eaux dans les pluies trop abondantes, & pour servir à arroser dans les tems de sécheresse. J'ai vu cela ; & sans avoir vu encore personne, sans avoir interrogé qui que ce soit sur la conduite de *Tsée-lou*, je l'ai loué sur son bon gouvernement, parce que ce ne peut être que par l'effet d'un bon gouvernement qui facilite aux

Vie de Confucius

cultivateurs les moyens de travailler avec profit, en maintenant parmi eux le bon ordre, l'aisance & l'amour du travail, que les campagnes peuvent être dans l'état où je les ai vues.

En traversant la ville, j'ai remarqué que les rues en étoient propres ; qu'il n'y avoit ni tumulte, ni altercations, ni querelles ; qu'on alloit & venoit avec décence ; que les Artisans, occupés de leur travail, montraient au-dehors un contentement & une joie, qui sont des signes certains de la satisfaction du cœur. J'ai vu tout, cela, & j'ai loué *Tsée-lou*.

Parvenu à la demeure de celui qui, en qualité de Gouverneur, doit être le Pere autant que le Juge du peuple, j'ai remarqué que les avenues étoient bordées d'arbres, pour mettre à couvert des ardeurs du soleil ceux qui pourroient être obligés d'attendre. J'ai observé que la porte, ouverte pour tout le monde, étoit d'un accès facile ; qu'il y avoit des Officiers préposés pour introduire sur le champ ceux qui demandoient p.323 audience ; & loin d'avoir vu des citoyens venir en foule s'accuser les uns les autres, j'ai été agréablement surpris de voir la paix & la tranquillité régner d'elles-mêmes, sans effort ni contrainte, dans un lieu où la discussion des affaires, & les intérêts divers de ceux qui les discutent, amènent comme nécessairement le tumulte & le bruit. A peine avons-nous paru, que des hommes remplis d'honnêteté nous ont conduits avec décence, & même avec honneur, vers celui que nous voulions voir. Charmé de ce bon ordre, je n'ai pas craint de louer en face celui qui en étoit l'auteur. En un mot, sans avoir interrogé qui que ce soit, j'ai vu de mes propres yeux, dans des lieux qui sont sous la conduite de *Tsée-lou*, les principaux articles qui sont preuve d'un bon gouvernement, & je l'ai loué sur chacun de ces articles, sans dire encore tout le bien que je pense de lui. Je le répète, *Tsée-lou* est un bon Gouverneur & un

Vie de Confucius

Magistrat habile, un excellent Pere de famille. Heureux les peuples qui sont sous sa dépendance !

Arrivé dans le *Tchen*, il s'y livra à ses occupations ordinaires, sans que ceux qui étoient en place se missent en peine de lui donner de l'emploi. Cette indifférence de leur part ne l'inquiétoit guere ; mais elle lui étoit sensible, en cela seul qu'elle mettoit obstacle à sa bonne volonté, & au desir qu'il avoit de faire du bien aux hommes : car du reste, jouissant de toute sa liberté, il pouvoit employer son tems à ce à quoi il jugeoit à propos, parce qu'il n'étoit qu'à ceux qui vouloient s'instruire en profitant de ses lumieres & de ses leçons. Il etudioit, il travailloit avec ses disciples ; & faisoit de tems en tems quelques courses dans les environs, pour se délasser des fatigues de l'étude.

Il voulut un jour satisfaire sa curiosité, en voyant de ses propres yeux, & en examinant de près cet endroit de la ^{p.324} riviere où il y avoit un gouffre dont on n'osoit approcher sans frémir, & qui étoit inaccessible à toutes les sortes de navires, de barques ou de bateaux. A mesure qu'il s'avançoit, il apperçut un homme qui se dispoit à s'y plonger pour passer de l'autre côté. Il doubla le pas pour pouvoir être à tems de représenter à cet homme la grandeur du péril où il alloit s'exposer, & lui fit signe de s'arrêter. Quand il fut près de lui :

— Mon ami, lui dit-il, vous ignorez sans doute que ce gouffre est sans fond & qu'on ne peut l'approcher à plus de quatre-vingt-dix *lys*, à cause de la rapidité du tourbillon qui commence à cette distance à entraîner tout ce qui se trouve. Les tortues & les poissons evitent de s'approcher d'un endroit si dangereux, & vous allez vous y précipiter ! Quelle que puisse être votre habileté dans l'art de nager ; quelque adresse que vous ayez, vous périrez infailliblement, & vous serez englouti du moment que vous entrerez dans l'eau. Croyez-moi, si vous voulez aller de l'autre côté de la riviere, faites un grand tour, & cherchez un endroit où vous puissiez la passer sûrement.

Vie de Confucius

Cet homme, regardant *Koung-tsée* avec un souris gracieux, le remercia de la part qu'il vouloit bien prendre à ce qui le regardoit, & l'assura qu'il pouvoit passer la riviere dans cet endroit sans être englouti, puisqu'il l'avoit déjà fait, & qu'il s'en etoit tiré sain & sauf.

— Comment avez-vous acquis une si grande adresse ?, lui demanda *Koung-tsée*.

— Je n'ai pas plus d'adresse que les autres hommes, lui répondit l'inconnu ; toute mon adresse consiste dans la droiture de mon cœur, & dans ma confiance. Ces deux vertus rendent intrépides ceux qui les possèdent. J'ai tâché de les acquérir, & avec elles il n'a rien que je ne puisse.

Koung-tsée, dans une surprise pleine d'admiration, dit à ses disciples :

— Mes amis, ^{p.325} retenons bien ce que vient de dire cet homme ; & faisons-en notre profit. La droiture du cœur & la confiance, triomphent de tous les obstacles, & rassurent contre tous les périls.

En arrivant dans le *Tchen*, *Koung-tsée* fut invité par *Tcheng-tsée* à ne pas prendre d'autre logis que sa propre maison. Ce *Tcheng-tsée* jouissoit de la plus haute réputation dans le pays ; on le regardoit comme un Savant & un Sage, dont on pouvoit tirer des lumieres sur toutes sortes d'objets, & qu'on ne consultoit jamais sans fruit. Quand il arrivoit quelque chose qu'on croyoit être contre le cours ordinaire des événemens, on s'adressoit à lui pour en avoir l'explication.

Un jour que le Roi étoit à prendre le frais sur l'une des terrasses de son jardin, il vit un oiseau de proie qui lui sembla différent de tous ceux qu'il avoit vus jusqu'alors, en ce qu'il paroissoit avoir trois ailes. Sa maniere de voler avoit quelque chose d'extraordinaire ; il le contempla pendant quelque tems, & le fit remarquer à ceux qui etoient avec lui, en leur ordonnant de ne pas le perdre de vue, & de se le procurer mort ou vif. L'oiseau ne les fit pas beaucoup attendre ; il s'arrêta tout-à-coup sur le toit du corps-de-logis où etoit la salle du trône, d'où, après s'être un

Vie de Confucius

peu reposé, prenant son essor pour s'envoler ailleurs, il tomba sans vie sur l'escalier du perron qui étoit à l'entrée du Palais. Personne n'osa mettre la main sur lui, qu'on n'eût donné avis au Roi de ce qui venoit d'arriver ; de peur qu'il ne crût que, pour éviter tout embarras, on avoit pris le parti de substituer un autre oiseau à celui qu'on avoit ordre de lui apporter.

On l'examina à loisir. Ce qui, de loin, paraissoit une troisième aile, n'étoit autre chose que les plumes d'une fleche, dont il étoit percé de part en part, & qui lui avoit donné le coup de la mort ; mais cette fleche étoit toute différente de ^{p.326} celles dont on se servoit alors ; elle étoit armée d'une pierre dure & affilée, au lieu d'une pointe de fer, & le bois en étoit singulier. Tout cela fut rapporté au Roi, & ce Prince envoya sur le champ chez *Tcheng-tsée*, pour l'inviter à venir voir cet oiseau, inconnu dans le pays, afin de tirer de lui des lumières nécessaires pour savoir à-peu-près de quelle région il pouvoit être.

Tcheng-tsée s'excusa auprès des envoyés sur son ignorance en ce genre : mais, ajouta-t-il, j'ai dans ma maison un hôte beaucoup plus en état que moi de satisfaire Sa Majesté sur ce qu'elle veut savoir ; & en même tems il pria *Koung-tsée* de suivre les députés, & de vouloir bien se prêter de bonne grace à tout ce qu'on exigeroit de lui. *Koung-tsée* y consentit. Arrivé à l'endroit, il y trouva le Roi qui examinoit lui-même cet oiseau. Il l'examina après lui, & le reconnut pour être un *sun*, c'est-à-dire un oiseau de la classe des eperviers, dont l'instinct est de s'abstenir de faire la guerre aux oiseaux lorsqu'ils sont en amour, & de les respecter lorsqu'ils sont sur leurs couvées, quoique, hors de ce tems, il leur donne la chasse & en fasse sa nourriture.

— Cette espece d'oiseau de proie, dit-il, est originaire du pays de *Sou-chen*, au nord de la Tartarie : il n'en vient guere dans nos climats. Pour ce qui est de la fleche armée d'une pierre dure au lieu d'une pointe de fer, elle est tout-à-fait semblable à celle dont *Ou-ouang* fit présent au Prince en faveur duquel il érigea en Royaume le pays de *Tchen*, lorsqu'après avoir éteint

Vie de Confucius

la Dynastie des *Chang*, il donna des fiefs aux principaux de ceux qui l'avoient aidé dans sa glorieuse expédition. Cette fleche, avoit un pied & un pouce de longueur, sans y comprendre l'armure de pierre ; elle fut donnée comme le signe distinctif de la souveraineté de celui qui fut créé premier Roi de *Tchen*. Faites chercher, Seigneur, dans vos ^{p.327} magasins d'armes : peut-être que, malgré les différentes révolutions qui sont arrivées depuis l'érection de votre Royaume, cette fleche aura été conservée. Si on la retrouve, nous la comparerons avec celle qui a donné la mort à cet oiseau, & nous en concluons que le Ciel favorise votre Majesté, puisqu'il fait tomber entre ses mains le signe authentique de la souveraineté dans le pays où vous réglez. Nous en concluons encore que le Ciel, en renouvelant en votre faveur le bienfait dont il gratifia le premier des Princes qui vous ont précédé dans la souveraineté de *Tchen*, exige de vous la même reconnaissance ; & cette reconnaissance, vous ne pouvez la lui témoigner que par l'accomplissement des devoirs qui sont imposés à tous ceux qui, comme vous, sont élevés au-dessus du commun des hommes.

Le Roi ecouta avec attention le discours de *Koung-tsée* ; il fit chercher parmi ses antiques, & l'on y trouva en effet une fleche parfaitement semblable à celle de l'oiseau de proie. Il en prit occasion de louer la science du Philosophe de *Lou* ; mais ce fut-là tout. Il ne changea pas de conduite à son egard ; & loin de se corriger de ses vices, & de mettre quelque ordre aux affaires du Gouvernement, il n'en devint que plus orgueilleux & moins attentif.

Le Gouvernement n'étoit pas mieux réglé dans le Royaume de *Soung* ; tout y étoit dans le plus grand désordre. Quelques hommes en place, du nombre de ceux que *Koung-tsée* comptoit parmi ses amis, lui députerent en secret, pour le prier de se rendre incessamment auprès d'eux, afin d'aviser ensemble aux moyens de remédier aux maux qui

Vie de Confucius

affligoient l'Etat. *Koung-tsée* ne crut pas pouvoir se dispenser de se rendre à leurs instances ; & suivi de trois ou quatre disciples, il se mit en chemin, déguisé en homme du plus bas étage, pour aller au ^{p.328} plutôt où il étoit appelé. Quelque diligence qu'il pût faire, il ne lui fut pas possible de joindre ses amis ; il fut obligé de revenir sur ses pas, & courut même risque de la vie le long du chemin. Les disciples qui l'accompagnoient, obligés de fuir comme lui, avoient pris une autre route, après être convenus ensemble du jour qu'ils devoient entrer dans la Capitale de *Tchen*. *Koung-tsée* y arriva le premier ; & ne voulant point entrer dans la ville qu'il n'eût vu quelqu'un de ses compagnons, il se tint pendant quelque tems aux environs de la porte orientale, regardant de côté & d'autre d'un air distrait, sans faire attention à ce qui se passoit autour de lui. Quelqu'un qui sortoit de la ville, l'aperçut dans cet état ; frappé de sa figure & de la contenance qu'il tenoit, il cherchoit à part-soi quel pouvoit être cet étranger. A mesure qu'il avançoit, il rencontra *Tsée-koung*, qui, de son côté, cherchoit à découvrir ses compagnons.

— Vous paraissez en peine de quelque chose, lui dit-il, & l'on diroit, à vous voir, que vous cherchez quelqu'un. Si c'est un étranger qu'on vous ait adressé, vous le trouverez près la porte orientale : c'est un homme de la plus haute taille, & d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Il est embarrassé de sa personne comme un chien qu'on auroit mis à la rue : allez vite le tranquilliser par votre présence.

Tsée-koung le remercia, & se hâta de rejoindre son Maître. Après l'avoir salué, il lui répéta mot pour mot ce qu'il venoit d'entendre à son occasion.

— Cet homme, lui répondit *Koung-tsée* en souriant, a mieux dit qu'il ne pense. Il a raison de me comparer à un chien ; j'ai la fidélité de cet animal, & je suis traité de même. Mais n'importe : de quelque manière que les hommes se conduisent à mon égard, je ne me départirai pas de l'affection que je leur porte, & je tâcherai toujours de leur faire tout le bien qui

Vie de Confucius

dépendra de moi. Si je ne recueille pas ^{p.329} de mes travaux les fruits que je serois en droit d'en attendre, j'aurai du moins la consolation d'avoir rempli ma tâche.

La tâche qu'il croyoit devoir remplir, n'étoit autre que l'enseignement de l'ancienne doctrine. Il l'expliquoit, il la prêchoit, il employoit tous¹ les moyens qui dépendoient de lui pour l'inculquer à ses contemporains, & les engager à en pratiquer les salutaires maximes. Persuadé que le Ciel, en lui donnant la vie, l'avoit spécialement chargé de cette importante fonction, il s'en acquittoit de son mieux dans les différens petits Etats qui partageoient alors l'Empire. Les fatigues & toutes les incommodités inséparables des voyages, les traverses, les contradictions, les dérisions & les mépris qu'il essuyoit quelquefois, n'étoient pas capables d'ébranler sa confiance. Echappé d'un péril, il s'exposoit à un autre ; rebuté dans un endroit, il se transportoit ailleurs ; & s'il n'y étoit pas mieux accueilli, il revenoit sur ses pas, faisoit de nouvelles tentatives, se retiroit encore pour revenir de nouveau.

Telle fut à-peu-près la conduite qu'il tint en particulier pendant les trois années qu'il consacra à l'instruction de ceux du Royaume de *Tchen*. Dans les intervalles de ces trois années, il parcourut alternativement le *Ouei*, le *Soung*, le *Tsai*, le *Yé*, & tous les intermédiaires, accompagné de trois ou quatre de ses disciples, à moins que les circonstances ne lui permissent de se faire accompagner d'un plus grand nombre, ou ne l'obligeassent de n'avoir qu'un ou deux compagnons. Après un très-court séjour dans ces différens Royaumes, il revenoit dans le *Tchen*, où, par maniere de délassement, il donnoit dans la maison de son ami *Tcheng-tsée*, des leçons publiques sur l'Histoire & les *King*. Mais les tems étoient trop mauvais, pour qu'il pût jouir d'un peu de repos. Lorsqu'il avoit moins lieu de s'y attendre, on venoit l'interrompre à propos de rien, ou on l'engageoit à quelque ^{p.330} petit voyage, en lui faisant espérer qu'il pourroit être utile à quelqu'un : l'espérance d'être utile, étoit la regle de sa conduite, & le mobile de toutes ses actions. On vint lui dire que le désordre régnoit dans le pays de *Pou*, depuis que son disciple *Tsée-lou*

Vie de Confucius

etoit sorti de charge. Celui qu'on lui avoit donné pour successeur, etoit un traître qui ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte. Il etoit lié d'intérêt avec un *Tay-fou* rebelle, & entraîna dans son parti la plupart de ceux qui etoient confiés à ses soins.

A cette nouvelle *Koung-tsée* se détermina à se transporter sur les lieux, accompagné de *Tsée-lou* son disciple, & d'un petit nombre d'autres. Il crut qu'il suffisoit de se montrer pour ramener la tranquillité parmi des hommes qui en connoissoient tout le prix, parce qu'ils en avoient ci-devant goûté toutes les douceurs ; il se trompa. Les Grands de *Pou* ne connoissoient plus de frein ; ils etoient armés les uns contre les autres, & les rebelles paroissoient les plus forts. A peine ceux-ci eurent appris que *Koung-tsée* & *Tsée-lou* venoient chez eux pour les exhorter à rentrer dans leur devoir, qu'ils envoyèrent des soldats à leur rencontre pour se saisir de leurs personnes, & les combattre, s'ils résistoient. Heureusement pour nos Philosophes, *Koung-yang-jou*, qui avoit été lui-même disciple de *Koung-tsée*, fut instruit à tems de ce qui se tramoit contre eux ; il s'arma, & arma quelques-uns de ses amis, & vint délivrer son ancien Maître du danger où il etoit exposé.

— Le *Ming*, lui dit il en l'abordant, a si bien arrangé les choses, que je me trouve à portée de vous défendre contre quiconque osera vous manquer. Je vais, l'épée à la main, vous ouvrir un passage, ou pour retourner sur vos pas, ou pour vous rendre où vous voulez aller.

Koung-tsée, prévoyant que toutes les tentatives qu'il pourroit ^{p.331} faire auprès de gens ainsi déterminés, seroient pour le moins inutiles, prit le parti du retour, comme etant le plus sûr. Les rebelles, qui ne vouloient, au fond, que l'empêcher d'aller chez eux, n'y mirent aucun obstacle ; & *Koung-yang-jou*, autant pour lui faire honneur, que pour pourvoir à son bien-être & à sa sûreté le long de la route, le fit accompagner par cinq chars remplis d'hommes & de provisions.

Le danger auquel il venoit d'échapper avec tant de peine, ne l'empêcha pas de s'exposer, bientôt après, à de nouveaux périls. Les

Vie de Confucius

disciples qu'il avoit dans les Royaumes de *Yé* & de *Tsai*, persuadés que sa présence étoit nécessaire dans leur pays, lui firent les plus fortes instances pour l'engager à s'y rendre. Il ne crut pas pouvoir se refuser à leurs empressements, & entreprit ces nouveaux voyages, quoique les circonstances fussent des plus critiques, les gens de guerre & les brigands infestant presque tous les lieux par où il devoit passer. Il alla d'abord dans le Royaume de *Yé*. Le Roi, à qui il fut présenté, le reçut assez froidement. Il lui fit quelques interrogations sur sa manière de vivre, sur le nombre de ses disciples, & sur quelques autres objets de nulle importance. Il evita avec une affectation marquée, de le faire parler sur les sciences & le gouvernement. *Koung-tsée* comprit par cette première audience, que ce Prince ne pensoit à rien moins qu'à se servir de lui ; il ne se trompa pas. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il lui fit dire qu'il étoit disposé à lui consacrer son tems & ses services dans tous les emplois qu'il voudroit bien lui confier ; il n'eut pour réponse que des paroles vagues. Le peu de tems qu'il resta dans le *Yé*, il l'employa à renouveler dans l'esprit de ses disciples le souvenir de ce qu'il leur avoit appris lorsqu'ils étoient à sa suite. Il partit de là pour aller au *Tsai* : quand il fut près de la rivière, il trouva le pays inondé. Les eaux n'étant point encore rentrées ^{p.332} dans leur lit, il n'osa pas s'exposer à aller plus loin, sans savoir, du moins à-peu-près, où on pouvoit les passer sans danger. Il fit prendre les devans à *Tsée-lou* pour s'en informer. *Tsée-lou* n'eut pas fait quelques pas, qu'il aperçut deux hommes qui, à la queue d'une même charrue, sembloient s'entretenir tout en labourant ; il alla droit à eux.

— Mes amis, leur dit-il en les abordant, je suis l'un des disciples du Sage *Koung-tsée* ; notre Maître voudroit aller dans le pays de *Tsai* ; dites-moi, je vous prie, s'il y a quelque endroit près d'ici où nous puissions passer la rivière à gué.

— Nous n'en connoissons aucun, lui répondirent-ils ; tout est inondé. Si vous voulez nous en croire, vous n'irez pas plus loin ; le désordre, & le désordre le plus affreux, regne dans le

Vie de Confucius

Tsai ; la vertu n'y a plus d'asyle, le vice y est couronné. Nous en sommes sortis pour nous soustraire à la persécution des méchants, & nous menons ici une vie tranquille, en labourant la terre de nos propres mains. Notre travail ne nous empêche pas de cultiver la Sagesse. Nous nous trouvons ensemble le plus souvent que nous pouvons ; nous nous entretenons de ce qui faisoit ci-devant l'objet de notre étude : la journée finie, nous nous rendons dans le sein de notre famille, où, par manière de délassement, nous donnons quelques quarts-d'heure à la lecture, ou à des réflexions sur ce que nous avons lu. Du reste, nous laissons aller le monde comme il va, sans nous mettre en peine de le réformer. Dans le malheureux tems où nous vivons, le parti le plus sûr est de ne pas se mêler des affaires des autres, de rester inconnu, & de ne penser qu'à soi : c'est celui que nous avons pris, & nous nous en trouvons bien. Faites-en de même, & dites à votre Maître d'en faire autant.

On peut croire que *Tsée-lou* rendit mot pour mot ce qu'il ^{p.333} venoit d'entendre, & qu'en conséquence *Koung-tsée* & ses compagnons de voyage, s'informerent de ce que c'étoit que ces deux hommes, qui, sous un habillement rustique, cachotent leur véritable condition. Ils apprirent que l'un des deux se nommoit *Tchang-tsiu*, & l'autre *Kié-nio*, & qu'ils étoient de la secte de *Lao-tsée*. Ce trait d'histoire, très-peu important en lui-même, est un de ceux qu'on a transmis à la postérité dans toutes les circonstances. *Koung-tsée* étoit dans la soixante-deuxième année de son âge, & *Ngai-koung* dans la cinquième de son règne, la quarante-huitième du cycle sexagénaire, dénommée *sin-hai*. Le lieu où les deux Philosophes sectaires labouroient la terre, s'appelloit alors du nom général de *Hoang-tcheng-chan*, près du bourg nommé aujourd'hui *Yê-hien*, de la dépendance de *Ngan-yang-fou*, de la Province du *Ho-nan*. La rivière coule à l'est de cet endroit, à la distance de dix lys. On a construit un pont, qu'on a nommé *Ouen-tsin-kiao*, c'est-à-dire, *Pont de l'enquête du passage à gué*, en mémoire de ce que ce fut là que *Koung-tsée*, voulant passer la rivière,

Vie de Confucius

s'arrêta pour attendre la réponse de son disciple *Tsée-lou*, qui avait pris les devans pour s'informer de l'endroit précis où on pouvoit la passer sans danger. Le conseil de *Tchang-tsiu* & de *Kié-nio* ne fit pas changer de résolution à nos voyageurs ; ils passerent la riviere, continuerent leur route, & arriverent au *Tsai*, d'où, après avoir terminé les affaires pour lesquelles ils y avoient été appellés, ils revinrent dans le Royaume de *Tchen*.

Le Roi avoit fait construire, non loin de son Palais, un *Ling-yang-tai*, ou Observatoire, pour lequel il avoit dépensé des sommes considérables. Les Officiers qu'il avoit chargés de veiller sur l'ouvrage, ne s'étant pas acquittés de leur devoir à son gré, il avoit, dans le premier accès de sa colere, porté un arrêt de mort contre trois d'entre eux, qui lui parurent plus ^{p.334} coupables que les autres, articulant expressément qu'ils seroient exécutés au bas du *Ling-yang-tai*, afin que le peuple fût instruit du sujet pour lequel on les faisoit mourir. Le jour où cette tragique scene devoit avoir lieu, il alla en personne à l'Observatoire pour en être témoin. En attendant le moment de l'exécution, il lui vint en pensée de savoir si cet Observatoire étoit fait à l'instar de ceux des Fondateurs de la Dynastie des *Tcheou*. Il s'en informa auprès de ses Courtisans. Aucun ne fut en état de lui répondre ; mais l'un d'entre eux lui dit qu'il y avoit actuellement dans sa Capitale un homme très-versé dans la science de l'Antiquité, qui pourroit lui donner sur cet article tous les éclaircissemens qu'il desireroit ; que cet homme avoit déjà paru devant Sa Majesté en qualité de Sage, & qu'il étoit connu par-tout sous le nom de Philosophe du Royaume de *Lou*.

— C'est *Koung-tsée*, reprit le Roi ; qu'on aille sur le champ l'inviter, de ma part, à se rendre ici.

Il fut obéi, & *Koung-tsée* ne tarda pas à paroître. Le Roi sortit de la salle, & vint jusques sur la plate-forme pour le recevoir & lui faire honneur.

— Maître, lui dit-il, je vous ai invité à venir voir le *Ling-yang-tai* qui vient d'être achevé : vaut-il bien celui des *Tcheou*, construit par *Ouen-ouang* ? Examinez-le à loisir, & vous me direz ce que vous en pensez. Il m'en a coûté de bien grandes sommes pour le rendre tel qu'il est ; & encore n'est-il pas tout-à-fait à ma

Vie de Confucius

fantaisie. Les Officiers que j'avois chargés de veiller sur l'ouvrage & sur les ouvriers, se sont négligés au point que je me suis vu contraint de condamner à mort trois des principaux : on va leur faire subir la peine due à leur négligence. *Ouen-ouang* fut-il obligé d'en venir à de pareilles extrémités ?

— Seigneur, répondit *Koung-tsée*, le *Ling-yang-tai* que p.335 *Ouen-ouang* fit construire, étoit pour l'usage, & non point pour la parade ; rien de ce qui est nécessaire n'y manquoit. On ne fut pas plutôt instruit du projet qu'il avoit formé de le construire, que ses Sujets de tous les états s'empressèrent à le seconder dans ses vues, & à lui fournir, chacun, suivant ses facultés & ses talens, ce qui étoit nécessaire ou utile pour l'exécution. Tout se fit sans tumulte, pacifiquement & avec une entière cordialité : c'étoient des enfans chéris qui travailloient pour un pere qu'ils aimoient tendrement ; comment auroit-il pu arriver que quelqu'un d'entre eux eût mérité la mort ? *Ouen-ouang* faisoit trop de cas de la vie des hommes, pour croire qu'il lui étoit permis de disposer à son gré de celle du moindre de ses Sujets ; il lui falloit des crimes, & des crimes avérés, pour qu'il se déterminât à condamner quelqu'un à mort. Ce n'étoit ni dans l'accès d'une colere, ni par humeur, ni par caprice, ni à la hâte, qu'il portoit son jugement ; il faisoit examiner, il examinoit lui-même ; & quand il avoit constaté le délit, il interrogeoit la loi, & ne parloit que d'après elle.

Le Roi, qui craignoit que ce Philosophe étranger ne lui dît quelque vérité qu'il ne seroit pas bien-aise d'entendre, changea de discours ; & sous prétexte d'examiner tout ce qui étoit dans le nouvel edifice, il rentra dans la salle sans attendre qu'il repliquât. Le peu qu'il avoit eu la complaisance d'entendre, ne fut pas sans effet ; il fit naître dans son cœur des sentimens plus humains ; il eut honte d'avoir porté un jugement si sévère & si précipité, contre des hommes qui, n'étant coupables d'aucun crime capital, auroient été suffisamment punis de leur négligence par quelque réprimande en

Vie de Confucius

termes un peu forts, ou par une amende pécuniaire en forme de dédommagement. Pour réparer sa faute, il ordonna sur le champ qu'on suspendit_{p.336} l'exécution ; & le moment d'après il accorda la grace entière.

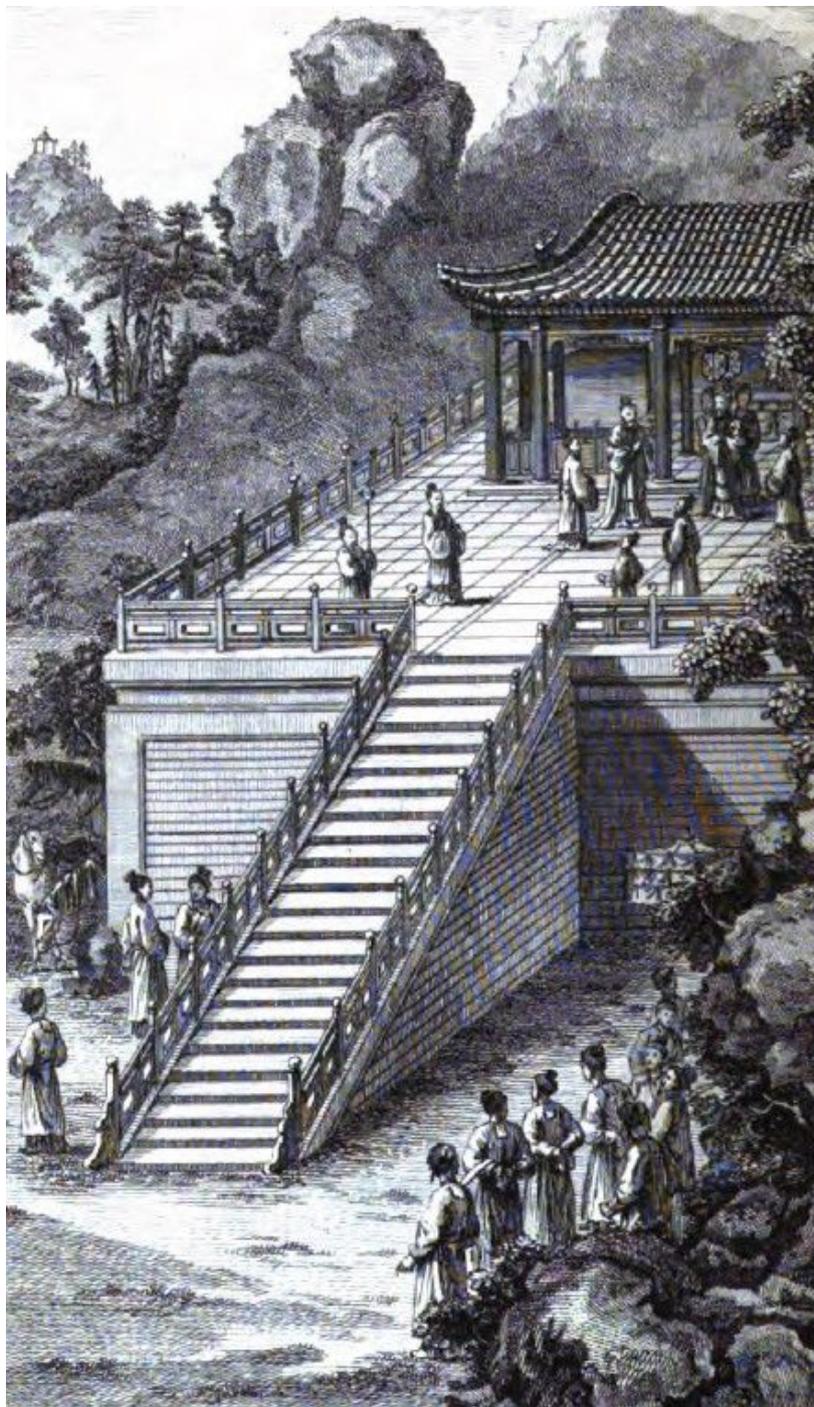


Planche 12.

Environ vers ce même tems, le Roi de *Ou* étant à s'amuser dans l'un des *Tings* ou Pavillons de son Palais, aperçut un oiseau singulier,

Vie de Confucius

planant dans les airs, à la portée de la vue, & sans s'écarter du voisinage des bâtimens royaux, comme s'il eût voulu les reconnoître l'un après l'autre ; son plumage étoit d'un rouge vif, & il tenoit dans son bec un fragment de quelque chose qu'on avoit peine à distinguer. Après avoir plané quelque tems, il se rabattit dans la cour même qui donnoit entrée au pavillon, & sembloit attendre qu'on vînt lui arracher ou lui demander ce qu'il portoit, pour reprendre son vol. Le Roi sortit de l'appartement où il étoit, pour voir de plus près ce phénomène. A peine fut-il à portée, que l'oiseau lâche sa proie, prend son essor, & d'un vol rapide s'éloigne d'un lieu où il ne devoit que se montrer & disparaître.

Ce qu'il avoit laissé tomber, fut apporté au Roi, qui le fit examiner & l'examina lui-même avec beaucoup d'attention ; mais ni lui, ni aucun de ceux qu'il consulta, ne purent découvrir autre chose, sinon que c'étoit le fragment d'une lame d'or, sur laquelle il y avoit des caracteres différens de ceux qu'on connoissoit, & qui étoient alors en usage. Après avoir tenté inutilement de deviner ce que ce pouvoit être, un des Courtisans dit au Roi qu'il n'y avoit que le Philosophe de *Lou* qui fût en état de donner là-dessus quelque éclaircissement, parce qu'il étoit le seul qui possédât à fond la science de l'Antiquité.

— Je suis en relation, ajouta-t-il, avec quelques-uns de ses disciples, qui m'ont dit que leur Maître faisoit actuellement son séjour dans le Royaume de *Tchen*.

— N'importe, répondit le Roi ; qu'on envoie quelqu'un de ma part lui porter ce morceau de métal ; & en lui exposant la maniere dont j'en suis devenu possesseur, qu'on le prie d'examiner ces caracteres, ^{p.337} dont on voit encore l'empreinte, d'en donner l'explication, si cela se peut, & de dire sur-tout ce qu'il faut penser de cet événement.

L'ordre du Roi fut exécuté sans délai ; le Courier, chargé du dépôt sur lequel on souhaitoit des éclaircissemens, arriva chez *Koung-tsée*, lui exposa sa commission, & en reçut cette réponse :

Vie de Confucius

— Rapportez au Roi que le fragment de métal qu'un oiseau singulier lui a apporté, est une partie de la lame d'or que le grand *Yu* portoit toujours sur lui pour s'exciter à la pratique de ses devoirs, en jettant les yeux sur les caracteres qu'il y avoit fait graver. Ces caracteres, dont il ne reste qu'une partie à demi effacée par le tems, disoient : *c'est par l'ordre du Ciel que je regne, & je ne regne que pour seconder le Ciel, qui veut procurer aux hommes tout ce qui peut contribuer à leur bonheur. Puisque j'ai été choisi pour seconder le Ciel, je dois entrer dans ses vues, & ne rien oublier de ce qui dépend de moi pour rendre heureux les peuples qui sont confiés à mes soins. Pendant la vie, nous ne sommes qu'étrangers sur la terre, à la mort nous retournons d'où nous sommes venus.*

Ajoutez de ma part, continua *Koung-tsée*, que la tradition est que le grand *Yu* sentant approcher sa fin, fit cacher dans la montagne voisine le trésor dont votre Maître vient de faire l'acquisition. La maniere tout-à-fait extraordinaire dont il en est devenu possesseur, est une marque que le Ciel le prend, lui & son Royaume, sous sa protection, s'il se conduit en conformité de la doctrine exprimée par les caracteres que le grand *Yu* fit graver sur la lame d'or. Voilà tout ce que je puis vous dire en éclaircissement de ce que vous m'avez demandé.

Satisfait de cette réponse, le Courier retourna précipitamment sur ses pas pour en rendre compte à celui qui l'avoit ^{p.338} envoyé. La réponse & l'événement qui l'avoit occasionnée ne tarderent pas à être divulgués ; ce fut pendant quelque tems l'histoire du jour : on la racontoit de tous côtés ; & chacun, en la racontant, y ajoutoit quelque chose du sien, en bon ou en mauvais présage, suivant qu'il étoit affecté pour ou contre le Royaume de *Ou*. Elle parvint jusqu'au Royaume de *Tchou*. *Tchao-ouang*, qui étoit alors sur le trône, en prit occasion d'appeller *Koung-tsée* dans ses Etats. Il avoit souvent oui parler de lui, & depuis long-tems il avoit une forte envie de l'avoir auprès de sa Personne, & de se l'attacher. *Tsai-*

Vie de Confucius

yu, l'un des disciples de notre Sage, étoit alors à portée d'être consulté ; le Roi le fit appeler, & lui dit :

— Tout ce qu'on m'a rapporté du mérite de votre Maître, m'a inspiré le desir de l'inviter à venir s'établir dans la Capitale de mes Etats, où je me propose de lui confier les emplois les plus honorables, & de me servir de ses lumières dans les affaires qui concernent le Gouvernement. Faites-lui savoir mes intentions ; & en les lui annonçant, n'oubliez pas de l'assurer qu'il recevra dans ma Cour tous les honneurs & tous les avantages que je pourrai lui procurer. Dès aujourd'hui je donnerai mes ordres pour qu'on ait à préparer la maison qu'il doit habiter, & l'équipage que je lui destine. Je veux que votre Maître jouisse ici de tout ce qui pourra contribuer à le satisfaire.

— Seigneur, lui répondit *Tsai-yu*, vous ne rendez pas justice à mon Maître, si vous croyez l'attirer par l'appât des honneurs & des richesses. Il méprise les richesses, & n'ambitionne point les honneurs. Si quelquefois il a été dans l'abondance ; s'il a exercé des emplois relevés, ç'a été sans intrigues comme sans dédain. Il ne se regardoit que comme le simple dépositaire des biens dont il jouissoit ; il n'envisageoit les dignités auxquelles il étoit parvenu, que comme des fardeaux qu'il étoit chargé de porter pour le soulagement des autres. Toute son ambition ^{p.339} se borne à répandre la saine doctrine des Anciens, & à faire pratiquer les salutaires maximes qu'elle enseigne. Il y a longtemps que j'ai le précieux avantage d'être au nombre de ses disciples ; j'ose assurer à votre Majesté que je n'ai pas entendu de lui une seule parole qui ne tendît à inspirer la sagesse, l'amour des hommes, la justice & la vertu. Le nécessaire lui suffit ; & si le nécessaire vient à lui manquer, comme il est arrivé plus d'une fois, il est aussi content que s'il étoit dans l'abondance de tout.

Vie de Confucius

Lorsqu'il a exercé des emplois honorables dans les différens lieux qu'il a parcourus, il ne vouloit des revenus, appointemens ou honoraires qui y estoient attachés, que ce qu'il lui en falloit pour vivre dans la décence de son état : c'est la raison pour laquelle il a plutôt amoindri que grossi son patrimoine. Mais il est très-riche, parce qu'il ne desire rien. Il partage son tems entre l'étude, l'instruction & les voyages. Il ne s'arrête que dans les lieux où il espere pouvoir se rendre utile ; & il en sort pour aller ailleurs, aussi-tôt que son espérance est frustrée, ou que son objet est rempli.

Il a mis sous le joug du devoir, les passions qui ont coutume d'asservir la plupart des autres hommes ; & son égalité dans les différens accidens de la vie, est un indice non équivoque que son intérieur est des mieux réglés. Pour ce qui est de sa conduite extérieure, tous ceux qui l'ont vu de près, & qui sont les témoins ordinaires de ses actions, assurent qu'elle est irréprochable. Son domestique n'est pas moins bien-réglé que sa propre personne. Son épouse n'oseroit porter des habits brillans, tels qu'en ont les autres femmes de sa condition, & sa concubine n'en porte que de toile : l'une & l'autre sont toujours très-modestement vêtues. Ses equipages, ses ameublemens, tout chez lui est dans la plus grande ^{p.340} simplicité. Sa nourriture est des plus frugales ; & cette frugalité s'étend sur ceux dont l'entretien est à sa charge, & jusqu'à ses animaux domestiques. Du reste, ce n'est point par le motif d'une sordide epargne qu'il en agit ainsi ; c'est uniquement pour modeler sa conduite sur sa doctrine, & pratiquer le premier ce qu'il enseigne aux autres. En un mot, je crois qu'on peut assurer que sa bouche, ses yeux & ses oreilles, n'ont jamais été souillés par rien de déshonnête. Je vous dis tout cela, Seigneur, moins pour vous donner une idée de sa vertu, que pour vous faire entendre que s'il vient dans votre Royaume, ce

Vie de Confucius

ne sera point en vue d'y être élevé aux honneurs, ni d'acquérir des richesses.

— J'ai entendu avec plaisir, lui répondit le Roi, le détail dans lequel vous êtes entré sur le compte de votre Maître ; je sais à présent à quoi m'en tenir. Vous pouvez lui annoncer de ma part toutes les satisfactions qui seront de son goût.

L'invitation du Roi de *Tchou* ne pouvoit être faite plus à propos : *Koung-tsée*, négligé dans le *Tchen*, & presque entièrement oublié de ceux même qui l'y avoient reçu avec toutes les démonstrations de la plus parfaite bienveillance & du plus profond respect, avoit déjà pris la résolution de s'en éloigner, & s'étoit retiré à *Tcheng-fou*, ville située dans cette extrémité du Royaume de *Tchen* qui confinoit au Royaume de *Ou*. Là, en attendant que les circonstances le déterminassent pour le lieu où il devoit aller, il s'occupoit avec ses disciples, de la lecture, & de ses autres exercices accoutumés : mais, comme il n'avoit pas eu la précaution de se munir des choses nécessaires pour un séjour de quelque durée, il commençoit à n'avoir pas de quoi vivre. Quelques-uns de ses disciples s'étoient détachés pour aller avertir ses amis de l'état où il se trouvoit, & en tirer quelque secours., Ce fut en même tems que ces p.341 secours arriverent, qu'arriva aussi le député de *Tsai-yu*, qui l'invitoit à se rendre au plutôt au Royaume de *Tchou*, où il étoit désiré avec empressement, & attendu avec impatience.

Sur cette agréable nouvelle, il se mit en chemin, bien éloigné de prévoir la cruelle épreuve à laquelle il alloit être soumis. Il n'eut pas fait quelques *lys*, qu'il se vit investi par une troupe de soldats mis en embuscade par les *Tay-fou* des Royaumes de *Tchen* & de *Tsai*. Ces deux *Tay-fou* le faisoient observer depuis qu'il s'étoit retiré à *Tcheng-fou* ; ils craignoient qu'il n'allât donner le secours de ses conseils à quelqu'un des Rois leurs ennemis. Leur crainte augmenta quand ils apprirent qu'il étoit appelé par le Roi de *Tchou* :

— *Koung-tsée*, dirent-ils entre eux, connoît parfaitement le fort & le foible de nos deux Royaumes ; le Roi de *Ou*, assez

Vie de Confucius

puissant par lui-même, nous menace également ; il n'attend qu'une occasion favorable pour nous déclarer la guerre & nous écraser. Si par le moyen de *Koung-tsée*, dont il a quelques disciples dans sa Cour, il vient à bout de mettre le Roi de *Tchou* dans son parti, c'en est fait des Etats de *Tchen* & de *Tsai*. Détournons ce malheur, puisqu'il est en notre pouvoir de le faire ; serrons de si près le Philosophe de *Lou*, gardons si bien les environs du lieu qu'il habite, qu'il ne puisse ni avancer ni reculer.

Ce fut à quoi ils se résolurent, & ce qu'ils exécuterent avec la dernière cruauté. On prétend que *Koung-tsée* & ses compagnons furent sept jours entiers sans prendre d'autre nourriture que quelques racines sauvages, qu'ils trouvoient même avec peine & en très-petite quantité, dans le lieu où ils étaient si étroitement gardés. L'on ajoute que *Koung-tsée* ne perdit rien de sa tranquillité ordinaire, qu'il avoit un visage, serein & riant, qu'il lisoit, expliquoit, faisoit des vers, chantoit même, ^{p.342} & jouoit du *kin*, comme il avoit coutume de le faire dans la salle des exercices, ou dans sa propre maison ; tandis que ceux de sa suite, exténués de faim, avoient à peine la force de se mouvoir. L'espérance d'être bientôt délivrés, les soutenoit encore. L'un des leurs avoit trouvé le moyen de s'échapper, pour aller donner avis de ce qui se passoit, à celui qui avoit invité leur Maître de la part du Roi de *Tchou*. Ce Prince ne fut pas plutôt instruit, qu'il envoya des troupes au secours des assiégés ; mais ces troupes n'arriverent que dans le courant du septième jour. Comme elles tarديوient à venir, & que d'ailleurs on n'avoit aucune preuve qu'elles arriveroient, *Tsée-lou* avoit été tenté plus d'une fois d'aller, le sabre à la main, pour s'ouvrir un passage à travers ceux qui les tenoient ainsi bloqués ; mais *Koung-tsée*, par des paroles pleines de douceur, s'étoit toujours opposé à sa fougue.

— Mon cher *Tsée-lou*, lui avoit-il dit, ce que vous voulez faire est contre toutes les règles de la prudence, & tient du désespoir. Vous exposer à une mort certaine, sans espérance

Vie de Confucius

d'aucun fruit pour vous ou pour les autres, seroit une action indigne d'un homme qui veut acquérir la sagesse. Soumettons-nous avec résignation aux décrets du *Tien* ; & puisque le *Tien* a résolu la rude epreuve où nous nous trouvons, subissons-la sans murmure, & attendons de sa bonté qu'il daigne la faire cesser.

Dans l'un des momens où l'impatience de ce même *Tsée-lou* étoit sur le point d'éclater :

— *Tsée-lou*, lui dit *Koung-tsée*, c'est à présent le tems de montrer les progrès que vous avez faits dans l'étude de la sagesse. Si vous n'êtes pas aussi résigné que vous l'étiez, ou paroissiez l'être, avant le funeste événement qui nous retient ici, vous ne différez pas de l'homme ordinaire, & vous avez perdu votre tems à ma suite. ^{p.343} N'oubliez pas le motif qui vous engagea à vous attacher à moi ; ne vous laissez point abattre ; supportez courageusement une disgrâce à laquelle vous n'avez pas donné lieu. Elle va finir, d'une manière ou d'autre : car, ou nous allons cesser de vivre, exténués par la faim, & alors nous mourrons avec la consolation d'avoir rempli jusqu'au bout notre pénible tâche ; ou nous allons être délivrés. Car pour peu de diligence qu'ait faite celui qui est allé implorer pour nous les secours du Roi de *Tchou*, il ne doit pas tarder à être de retour ; & alors, satisfaits de nous-mêmes, nous irons gaiement où nous sommes appelés, nous exposer, s'il le faut, à de nouvelles insultes & à de nouveaux dangers. En attendant que nous sachions positivement à quoi nous en tenir, ne perdons rien de notre bonne humeur ; travaillons de concert à adoucir nos maux ; communiquons-nous mutuellement nos réflexions, & tâchons de faire notre profit de ce qui nous arrive. Je veux vous faire part d'une idée qui s'est présentée à moi tantôt en lisant le *Ché-king*. Voici les paroles qui l'ont fait naître : *Lorsque des Chasseurs armés environnent*

Vie de Confucius

dans un lieu désert les repaires des tigres & des léopards, ces animaux, tout courageux, tout féroces qu'ils sont, n'osent sortir de leurs retraites pour aller assouvir la faim qui les dévore, de peur de rencontrer la mort où ils chercheroient la vie, &c. Sans être léopard ni tigre, me suis-je dit à moi-même, je me trouve précisément dans le même cas ; pourquoi cela ? Je n'ai point nui aux hommes ; je leur ai fait, au contraire, tout le bien que j'ai pu ; & les hommes cherchent à me nuire, & à me faire tout le mal qu'ils peuvent. Quelle est, croyez-vous, la raison d'une pareille conduite à mon egard ?

— Je pense, répondit *Tsée-lou*, que ceux qui en veulent actuellement à notre vie, nous regardent comme des ^{p.344} malfaiteurs & des brigands, dont il est à propos de purger la terre.

— Vous vous trompez, lui dit *Koung-tsée* ; ils n'ont pas de nous l'idée que vous croyez. Ils ont traité de même les *Pi-kan*, les *Pe-y* & les *Cheou-tsi*, quoique ces grands Personnages fussent regardés comme des modèles de sagesse, & des exemples de toutes les vertus. Nous ne valons pas mieux qu'eux. Et vous, poursuivit-il en s'adressant à *Tsée-koung*, à quoi attribuez-vous le mépris & la haine dont nous ressentons les effets en tant d'occasions ?

— Maître, répondit *Tsée-koung*, je crois que cela vient uniquement de ce que la doctrine que vous enseignez est trop relevée pour être à la portée du grand nombre. Elle contrarie le penchant de la plupart des hommes à suivre les mouvements déréglés de leurs passions. Ne pourriez-vous pas trouver quelque moyen d'adoucir ce que cette doctrine a d'un peu trop rude ? Vous seriez alors mieux écouté, & vos travaux ne seroient pas tout-à-fait inutiles. Je m'imagine qu'en n'exigeant du commun des hommes, que proportionnellement à leurs forces, vous vous mettriez, en quelque sorte, à leur niveau, &

Vie de Confucius

vous en obtiendriez plus aisément ce que vous en exigeriez ; ils cesseroient tout au moins de vous être contraires.

— Vous vous trompez, repliqua *Koung-tsée* ; je n'exige des hommes que ce qu'il faut en exiger. La doctrine que je tâche de leur inculquer, est celle que nos Anciens ont enseignée, & qu'ils nous ont transmise ; je n'y ai rien ajouté, & je n'en ôte rien. Je la transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable ; c'est le Ciel lui-même qui en est l'Auteur. Je ne suis, par rapport à elle, que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre. Il ne ^{p.345} dépend pas de lui de donner à la semence une forme différente de celle qu'elle a, de la faire germer, croître & fructifier ; il la met en terre telle qu'elle est ; il l'arrose & lui donne ses soins : c'est tout ce qu'il peut faire ; le reste n'est pas en son pouvoir. Au reste, ne vous y trompez pas ; quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, on aura toujours des contradicteurs. Ceux qui rejettent la doctrine que j'annonce, la rejetteroient également quand tout autre que moi la leur annoncerait ; & quiconque trouve de la difficulté à pratiquer ce qu'elle enseigne, ne trouveroit personne qui lui en rendît la pratique plus aisée. *Yen-hoei* nous dira ce qu'il en pense.

Yen-hoei s'avança modestement, & dit :

— Maître, vous êtes vertueux, & vous n'oubliez rien pour inspirer aux autres les sentimens de vertu qui vous animent. Vous remplissez vos devoirs dans toute leur étendue, & vous tâchez de persuader aux autres qu'ils sont tenus à remplir les leurs. Il n'est pas surprenant qu'on vous contrarie, & que, ne voulant ni vous imiter, ni suivre vos conseils, on vous rebute par-tout. Pour nous, qui jouissons du précieux avantage de vous voir de près, & qui sommes plus à portée que les autres de profiter de vos instructions, nous sommes convaincus qu'il n'y a rien de mieux à faire que de suivre votre exemple ; de

Vie de Confucius

faire, comme vous, du bien à tout le monde, & de tâcher de devenir à notre tour des modèles sur lesquels les autres puissent se former. Si, après avoir ainsi rempli notre tâche, on nous méprise, on nous hait, on nous persécute, nous ne devons pas moins être satisfaits de nous-mêmes, que si nous jouissons par-tout de l'estime publique, & que nos travaux fussent suivis par-tout des plus brillants succès. Ce seroit à ceux qui nous mépriseroient, qui nous haïroient, qui nous persécuteroient, qu'il conviendrait de s'affliger. Enseignons ^{p.346} la saine doctrine telle qu'elle est, telle que nos Anciens nous l'ont transmise : tant pis pour ceux qui ne voudront pas la recevoir. Voilà, je pense, à quoi nous devons nous en tenir, si nous échappons pour cette fois au danger qui nous menace ; dussions-nous, en continuant d'agir comme nous l'avons fait jusqu'ici, nous exposer à de nouveaux périls.

Koung-tsée approuva la sage réponse de son cher *Yen-hoei*, & les autres disciples comprirent que c'étoit avec raison.

Cependant les troupes que le Roi de *Tchou* envoyoit à leur secours, arriverent. Celles que les deux *Tay-fou* avoient mises en embuscade, voyant qu'il leur seroit impossible de résister à des forces de beaucoup supérieures aux leurs, prirent la fuite & laisserent le champ libre à nos voyageurs ; ceux-ci, se trouvant en sûreté, continuerent paisiblement leur route jusqu'aux frontières de *Tchou*, où les gens de guerre qui les escortoient, les quitterent pour aller rendre compte de la réussite de leur commission.

Le long du chemin ils rencontrèrent un pêcheur, qui, tenant à la main un poisson, s'avança pour le leur offrir. *Koung-tsée* le remercia de sa bonne volonté, & le pria de le dispenser de l'accepter. Le pêcheur, faisant instance, lui dit :

— Ce que je vous offre est bien peu de chose ; mais je vous l'offre du meilleur de mon cœur. Dans l'endroit où vous allez coucher, vous me trouverez peut-être pas du poisson. Vous

Vie de Confucius

êtes sur le point d'y arriver ; & moi, j'aurois bien du chemin à faire avant que d'arriver à la ville. Mon poisson serait probablement déjà gâté, & il me serait difficile de le vendre. J'ai eu le bonheur de vous rencontrer, puis-je faire mieux que de vous faire profiter du fruit d'un travail dont je ne profiterais pas moi-même ? Obligez-moi de l'accepter.

A ces mots *Koung-tsée* se recueillant, s'avance avec respect ^{p.347} vers le pêcheur, prend à deux mains le présent qu'il veut lui faire, le remercie avec attendrissement, & ordonne à ses disciples de préparer ce poisson pour en faire une offrande aux Ancêtres.

C'étoit pour la seconde fois qu'une pareille circonstance se présentait ; & cette seconde fois ses disciples, ainsi qu'ils l'avoient fait ci-devant, lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il faisoit un si grand cas d'une chose de nulle valeur, qu'un homme de néant lui offroit parce qu'il ne savoit qu'en faire, & qu'il ne lui offroit que parce qu'il n'en pouvoit tirer aucun profit pour lui-même. *Koung-tsée* leur répondit dans les mêmes termes à-peu-près qu'il l'avoit fait ci-devant, en leur citant que ce n'étoit ni au prix de la chose donnée, ni à l'état de la personne qui donnoit, qu'il falloit avoir égard, mais à la droiture, au bon cœur & à la sincérité de celui dont l'intention est de nous obliger.

— Pour moi, ajouta-t-il, vu la droiture, la sincérité & le bon cœur de ce bon-homme, je vous avoue que je fais plus de cas de ce qu'il vient de m'offrir, que je n'en faisois des mille mesures de riz que je recevois autrefois du Roi de *Tsi*.

Les disciples baisserent les yeux, & ne repliquèrent point.

— Je présume, continua *Koung-tsée*, que si nous nous trouvons encore dans le même cas, vous vous souviendrez de ce que je viens de vous dire ; ou si vous l'avez oublié, je vous en rappellerai le souvenir.

Dans le cours du même voyage, *Koung-tsée* voulut visiter la sépulture du fils unique de *Ki-tcha*. Ce *Ki-tcha* n'étoit que le dernier des

Vie de Confucius

fil de *Cheou-mong*, Roi de *Ou* ; & cependant, son pere ayant egard à ses belles qualités, vouloit le placer sur le trône préférablement à ses autres fils, & en faire son successeur. *Ki-tcha* refusa constamment, non par un motif de désobéissance ou par grimace, mais avec toute la sincérité ^{p.348} d'un cœur droit, & uniquement pour ne pas frustrer ses freres, plus âgés que lui, de la prérogative que leur donnoit le droit d'aînesse. C'étoit un Prince sans ambition, cultivant la vertu pour elle-même, la Philosophie & les Arts, & remplissant avec la dernière exactitude jusqu'aux moindres de ses devoirs. Le Roi son père l'avoit envoyé au Royaume de *Tsi*, pour traiter une affaire de la plus grande importance. Comme il n'avoit qu'un fils, & qu'il s'étoit chargé lui-même de son education, il le mena avec lui ; & ce cher fils mourut sur la route : sans se laisser abattre, il le fit enterrer dans l'endroit même où il se trouva quand arriva ce funeste accident ; & après avoir fait toutes les cérémonies funebres, il se remit en chemin pour aller où il étoit envoyé. Il se conduisit avec tant de prudence, qu'il réussit au gré des deux Rois, & à l'avantage des deux Royaumes. C'est en voyant par lui-même en quel état étoit la sépulture du fils, que *Koung-tsée* vouloir se former une idée juste de la vertu du pere :

— Car, disoit-il, un homme véritablement vertueux, ne se néglige pas dans les choses qui passent pour petites & de nulle importance aux yeux du vulgaire. Aux yeux du Sage, tout ce qui est du devoir, est important.

Après avoir tout examiné avec la plus grande attention, il se tourna vers ses disciples, & leur dit :

— *Ki-tcha* est véritablement un grand homme ; il est digne de toute la réputation dont il jouit ; & son nom doit passer à la postérité, à la suite de ceux des célèbres personnages de la haute Antiquité. En élevant un tombeau à son fils, il l'a fait tel qu'il est prescrit de le faire pour ceux qui meurent en voyage. Ce soin de sa part, dans les circonstances où il se trouvoit, est

Vie de Confucius

un signe non equivoque que l'amour de tous ses devoirs etoit gravé dans son cœur. p.349

— Mais, lui repliqua-t-on, il paroît qu'il a manqué à quelque chose ; car le marbre qu'il a élevé devant le tombeau, est sans inscription.

— Il n'a manqué à rien, repartit *Koung-tsée* ; il etoit pressé de se rendre où son Souverain l'envoyoit ; il n'avoit pas un Graveur à portée, & il crut pouvoir se dispenser de faire savoir aux passans que les cendres d'un jeune homme, qui n'avoit montré que des dispositions à se rendre utile, sans avoir encore rendu aucun service à la patrie, reposoient dans ce lieu : mais un autre peut faire ce qu'il n'a pas fait.

— Maître, lui dit *Tsée-koung*, voilà votre crayon ; tracez vous-même une epitaphe qui soit digne du fils d'un tel père : on ne manquera pas de la faire graver, parce que, venant de vous, elle ne saurait manquer d'être telle qu'il la faut pour l'instruction & la satisfaction de ceux qui la liront.

Koung-tsée prit le crayon des mains de son disciple ; & après avoir réfléchi quelques momens, il ecrivit ce peu de mots : *Sépulture du fils de Ki, au pays de Yen-ling.*

— Voilà qui suffit, dit-il en rendant le crayon.

Tsée-koung & les autres, surpris de la briéveté de cette inscription, lui dirent

— Nous ne nous attendions pas à une inscription si laconique ; elle ne dit absolument rien de ce que l'on desireroit savoir.

— Elle dit tout ce qu'il faut, repliqua *Koung-tsée*. Ceux qui sont instruits connoissent *Ki-tcha*, & savent ce qui l'a rendu célèbre ; ils n'ont pas besoin qu'on leur en apprenne davantage. Ceux qui ne sont point instruits, & qui ne le connoissent pas, auront la curiosité de le connoître ; ils

Vie de Confucius

s'informeront de ce qui le concerne, & ils apprendront que c'est un homme dont la mémoire doit être en vénération jusques dans les siècles les plus reculés.

Après ces mots, sans attendre de réponse, il s'avança vers l'endroit où il avoit laissé ^{p.350} son bagage, remonta dans son char, & continua sa route.

Cependant le bruit de sa prochaine arrivée dans la Capitale du Royaume de *Tchou*, s'étoit déjà répandu. Un particulier, plus curieux que les autres de voir au plutôt le Sage dont il entendoit faire l'éloge par tant de bouches, alla l'attendre sur le chemin par où il devoit nécessairement passer avant que d'entrer dans la ville. D'aussi loin qu'il aperçut un char traîné par un bœuf, & escorté de plusieurs personnes qui n'étoient ni des soldats, ni des gens ordinaires de service, il ne douta point que ce ne fût celui du Sage qu'on avoit annoncé. A l'instant l'enthousiasme le saisit ; & s'avançant gravement vers ce char, il entonna à pleine voix un Cantique, dont le sens est :

« Le *Foung-hoang* vient hors de saison ; tout à présent est bouleversé ; la vertu n'habite plus sur la terre ; on feroit de vains efforts pour l'y rappeler. Que nous annoncera donc le *Foung-hoang* ? Si c'est un nouvel ordre de choses, peut-être y fera-t-on quelque attention : si c'est pour faire revivre le tems passé, c'est tems perdu ! c'est tems perdu.

Ce couplet, chanté d'une voix mélodieuse, fit beaucoup de plaisir à *Koung-tsée* ; Il voulut faire connoissance avec un homme qui en agissoit d'une manière si peu usitée, & qui sembloit être plus instruit que ne le sont les hommes ordinaires. Il ordonna à tout son monde de s'arrêter, descendit de son char, & alla au-devant de l'inconnu. Il n'eut pas fait quelques pas, que cet homme, fixant les yeux sur lui, lui tourna le dos & prit la fuite, comme s'il eût été frappé de terreur.

Voilà, dira-t-on, bien des minuties. J'en conviens ; mais ce n'est que par l'assemblage de toutes ces minuties, qu'on peut se former une idée

Vie de Confucius

juste du Philosophe qu'on veut connoître. Je l'ai déjà dit, & je le répète, je ne fais ni un roman, ni un ^{p.351} portrait d'imagination ; je rapporte ce que je trouve, & je l'expose, autant que cela se peut, à la maniere du pays : qu'on ne s'impatiente point.

Le Roi fut bientôt informé de l'arrivée de notre Sage. Il ordonna qu'on lui fît la reception la plus honorable ; lui fit assigner un logement vaste, commode, & où rien ne manquoit ; l'admit en sa présence peu de jours après ; & fut si charmé de sa conversation, qu'il forma le dessein de lui faire un apanage qui le fixât sans retour dans ses Etats. Au nombre des Provinces de son Royaume, il en étoit une d'environ sept cens *lys* d'étendue, qui portoit alors le nom de *Chou-che*, située entre le *Ho-nan* & la partie boréale du *Hou-kouang* d'aujourd'hui : c'est cette Province qu'il vouloit lui donner à titre de fief, réversible à la Couronne après sa mort. Il proposa l'affaire à son Conseil, ne doutant pas que ses Ministres & les autres ne fussent de même avis que lui, & n'approuvassent sa résolution d'une commune voix. Il se trompa ; tous furent d'un avis contraire, parce qu'il n'y en eut aucun qui ne craignît en particulier d'être supplanté par ce nouveau venu, s'il étoit établi solidement dans le Royaume. Celui qui osa contredire le Roi avec l'appareil des raisons d'Etat, fut un nommé *Tsée-si*.

Ce *Tsée-si* joignoit à ses dignités de *Tay-fou* & de premier Ministre, le talent de connoître le foible de son Maître, & l'art de s'en servir avec succès pour parvenir à ses fins.

— Seigneur, lui dit-il, vous voulez honorer un étranger qui jouit de la réputation d'être l'un des premiers Sages de nos jours ; vous voulez lui faire du bien : il n'y a rien en cela qui ne soit digne d'un grand Prince. Mais connoissez-vous bien cet étranger ? Êtes-vous entré dans les profondeurs de son cœur, pour vous assurer de ses sentimens ? Êtes-vous fondé à croire ^{p.352} qu'il sera reconnoissant des bienfaits dont vous voulez le combler, & qu'il préférera vos intérêts à ceux des autres Rois qui l'ont également comblé d'honneurs & de bienfaits ? Pour

Vie de Confucius

moi, je crains tout le contraire. S'il arrivoit, par malheur, ce que vous m'avouerez n'être pas impossible, qu'il fût plus porté d'inclination pour quelqu'un des Rois vos voisins ou vos ennemis, & qu'il voulût le favoriser à votre préjudice, il pourroit lui seul vous nuire plus efficacement que ne pourroit le faire une armée entiere des plus expérimentés guerriers. Il a des disciples dans tous les pays & de tous les etats ; & dans le nombre de ceux qui l'ont reconnu pour Maître, il en est qui possèdent au plus haut degré quelque-une de ces qualités utiles qui rendent estimable aux yeux de la multitude, & qui font rechercher des puissances qui peuvent en tirer parti. *Tsée-koung*, par exemple, est très-habile dans tout ce qui concerne le gouvernement ; il a rempli avec distinction, dans différens Royaumes, les emplois les plus importans, & il connoît le fort & le foible de tous les lieux qu'il a parcourus. *Tsée-lou* est l'un des plus grands Capitaines de son siecle : jusqu'à présent, il a réussi dans toutes ses entreprises militaires. *Yen-hoei* est au-dessus de tout eloge par sa vertu. *Tsai-yu* est un homme propre à tout ; il n'est aucun emploi, aucune charge, aucune dignité qu'il ne peut exercer avec honneur. Voilà ceux que je connois. Combien d'autres plus habiles peut-être, & par-là même plus dangereux, lesquels, quoique dispersés, peuvent se réunir quand il le voudra, pour les faire mouvoir à son gré. D'ailleurs, que de nouveaux amis, que de nouveaux disciples ne se fera-t-il pas encore parmi nous, pour leur inspirer tels sentimens qu'il jugera à propos ? Votre prévoyance, me direz vous peut-être, s'étend un peu ^{p.353} trop loin. *Koung-tsée* qui cultive la sagesse, qui enseigne la pure doctrine des Anciens, & qui ne se propose d'autre objet, que celui de faire régner le bon ordre par-tout.

Je veux bien croire tout cela de lui ; & c'est justement par cela même qu'il est redoutable, & qu'il peut être très nuisible, s'il en

Vie de Confucius

a la volonté. Laissons à part tous les dommages qu'il peut vous causer au dehors, & ne parlons que de ce qu'il peut faire au dedans. Il me semble déjà le voir s'ériger en maître auprès de votre Majesté, & regarder comme son principal devoir de lui donner des avis sur tout. Tantôt il dira que vos Ministres cherchent plutôt leurs intérêts particuliers, que le bien de votre Royaume & l'avantage de vos Sujets ; que vos Courtisans sont des flatteurs ; que les hommes en place grevent le peuple, & autres choses de cette nature, qui ne feront que vous troubler & répandre dans votre cœur la défiance, les soupçons & une perpétuelle inquiétude. D'autres fois il entreprendra la réforme de quelques-uns de nos usages, sous prétexte que ce sont des abus. Il s'efforcera de nous faire adopter d'anciennes coutumes, oubliées depuis bien des siècles, & qui ne sauroient s'accorder avec les mœurs présentes. Il vous forcera, par des raisons qu'il aura l'art de faire valoir comme bonnes, à disgracier ceux de vos Officiers qui vous sont les plus chers, & sont le plus sincèrement attachés à votre Personne.

— En voilà assez, interrompit le Roi ; vous m'ouvrez les yeux, & je comprends que tout ce que vous venez de dire peut arriver. Je change d'avis ; & au lieu de chercher à fixer auprès de ma personne ce Philosophe étranger, en le comblant d'honneurs & de bienfaits, comme je me l'étois proposé d'abord, je souhaiterois qu'il se dégoûtât de lui-même, ^{p.354} & qu'il prît le parti de nous laisser tranquilles : car, n'étant venu ici qu'à mon intention, il ne serait pas décent que je le renvoyasse. Allez le trouver ; dites-lui que les circonstances ayant changé, je me trouve forcé de changer moi-même, & de ne pouvoir pas remplir les vues que j'avais sur lui : n'ayant aucun emploi à lui donner, je le laisse libre de rester dans mon Royaume, ou d'en sortir quand il lui plaira. S'il se détermine à rester, je pourvoirai à sa subsistance & à l'entretien de sa

Vie de Confucius

Maison. S'il veut nous quitter, je le défraierai libéralement jusqu'à l'endroit où il devra se rendre. C'est tout ce que je peux faire pour lui. Tâchez de lui adoucir ce qu'un pareil compliment peut avoir de dur ; je m'en décharge sur vous.

On imagine sans peine la manière dont celui-ci s'acquitta de la commission. Il fit si bien, qu'après l'intervalle de quelques jours, *Koung-tsée*, se voyant négligé, abandonné même, crut ne devoir pas attendre qu'on lui déclarât d'une manière plus positive, qu'il falloit vider le Royaume. Il s'y détermina, & retourna dans les Etats de *Ouei*.

Ses amis, & quelques disciples qu'il avoit là, furent fort surpris de son retour. Il leur en expliqua la cause telle qu'il la concevoit, & leur surprise se changea en indignation contre le Ministre *Tsée-si*, auquel ils attribuerent le changement qui s'étoit fait dans l'esprit d'un Monarque qui s'étoit montré si bien disposé en faveur de leur Maître. Tel est, leur dit *Koung-tsée*, le sort des Rois de nos jours ; ils sont presque toujours trompés par ceux dont ils croient avoir le moins lieu de se défier. Pour moi, pleinement convaincu que je n'ai contribué en rien par ma faute aux disgraces de différens genres que j'ai essuyées dans le cours de ce dernier voyage, j'en suis déjà tout consolé, dans l'espérance que je me rendrai plus utile autre part que dans le *Tchou*, quand le tems en sera venu. ^{p.355} En attendant, continuons nos exercices ordinaires ; instruisons-nous nous-mêmes, & tâchons d'instruire les autres de ce qu'il nous importe à tous de savoir, pour pouvoir remplir dignement la tâche qui est imposée à chacun de nous.

Ce fut à-peu-près vers ce tems là que *Tso-kieou-ming*, déjà célèbre chez les *Tcheou*, dont il etait l'un des Historiographes, vint se ranger parmi les disciples du Philosophe de *Lou*. Après avoir passé quelque tems avec son nouveau Maître, *Tso-kieou-ming* se disposa à retourner à l'exercice de son emploi. Il invita *Koung-tsée* à faire ce voyage avec lui :

Vie de Confucius

— Ce voyage, lui dit-il, vous sera très utile pour perfectionner les différens ouvrages auxquels vous travaillez ; & quand nous serons arrivés au terme, vous trouverez tous les secours dont vous besoin, parce qu'en qualité d'Historiographe, je suis en état de vous les procurer.

Koung-tsée accepta la proposition, & étant montés l'un & l'autre dans un même char, ils se mirent en chemin, accompagnés du vertueux *Yen-hoei*, & des autres disciples qui avoient coutume de suivre leur Maître par-tout.

Arrivés dans ces lieux respectables dont *Ou-ouang* & *Tcheou-koung* avoient fait autrefois le centre des Sciences, de la Gloire & de la Vertu, le premier objet de leur curiosité fut de revoir le fameux *Ming-tang*, ou *Temple de la Lumière*. Ils s'y transporterent, & examinerent tout avec la plus scrupuleuse attention (Voyez la Planche 13). L'un des disciples, frappé de voir les statues de *Tcheng-ouang* & de *Tcheou-koung*, placées dans une même salle & sur un même trône, en témoigna sa surprise à *Koung-tsée*.

— Maître, lui dit-il, les statues que nous voyons désignent sans doute quelque trait de la vie des deux Princes qu'elles représentent ; si cela est, je ne conçois pas comment *Tcheou-koung*, qui passe pour avoir été l'un des ^{p.356} plus sages Princes de l'Antiquité, auroit pu s'oublier jusqu'à se mettre au niveau de son Souverain. Un Sujet qui s'assied en présence de son Roi, commet une indécence ; mais il manque essentiellement au respect qu'il lui doit, quand il ose, sous quelque prétexte que ce puisse être, s'asseoir sur son trône à côté de lui. Il n'est pas vraisemblable que le grand *Tcheou-koung* se soit ainsi emancipé. Pour moi, je crois que ces statues ayant été faites après la mort de ceux qu'elles représentent, on n'y a pas regardé de si près ; & que, par un zèle aveugle pour la gloire de *Tcheou-koung*, au lieu de placer sa statue derriere le trône de son Maître, on l'a placée

Vie de Confucius

sur le trône même, assise comme celle de *Tcheng-ouang* : qu'en pensez-vous ?

— Ce que je pense, répondit *Koung-tsée*, c'est que vous n'êtes point au fait de ce qui a donné occasion de représenter *Tcheng-ouang* & *Tcheou-koung*, comme vous les voyez ; & qu'ignorant la vérité de l'histoire, vous vous egarez dans le labyrinthe des raisonnemens. Je dois à la mémoire du grand *Tcheou-koung*, de lever tous vos doutes sur ce qui concerne sa modestie & ses autres vertus. Voici le fait tel qu'il est raconté dans les Annales des *Tcheou*.

Ou-ouang se voyant sur le point de mourir, désigna son fils Tcheng-ouang pour être son successeur à l'Empire ; mais comme Tcheng-ouang, à cause de son bas-âge, devoit être, pendant bien des années, hors d'état de régner par lui-même, Ou-ouang y pourvut sagement, en nommant Tcheou-koung pour gouverner à la place du jeune Prince, jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge compétent.

*Tcheou-koung, poursuivit Koung-tsée, du vivant de son frere, & sous son autorité, gouvernoit l'Empire en qualité de Ministre. Sous le nom de son Pupille, il devoit le gouverner ^{p.357} encore en qualité de Régent. Il étoit à craindre que les Grands & le Peuple, qui n'ignoroient pas qu'il avoit été le conseil, le compagnon & le coopérateur du grand *Ou-ouang* dans la conquête de l'Empire, & qui étoient déjà tout accoutumés à lui obéir, ne s'imaginassent qu'il étoit son légitime successeur, préférablement à un enfant, qui ne pouvoit encore rien par lui-même. Pour les empêcher de tomber dans cette erreur, il se crut obligé de proclamer solennellement le légitime héritier de la Couronne, & de le faire reconnoître pour tel par tous les Ordres de l'Etat. Il indiqua l'assemblée générale dans la salle extérieure du *Ming-tang* ; & quand elle fut formée, il prit entre ses bras le jeune Empereur, monta avec lui sur le trône pour*

Vie de Confucius

l'y tenir assis dans la contenance qui convenoit ; & s'étant assis lui-même, il s'exprima à-peu-près en ces mots :

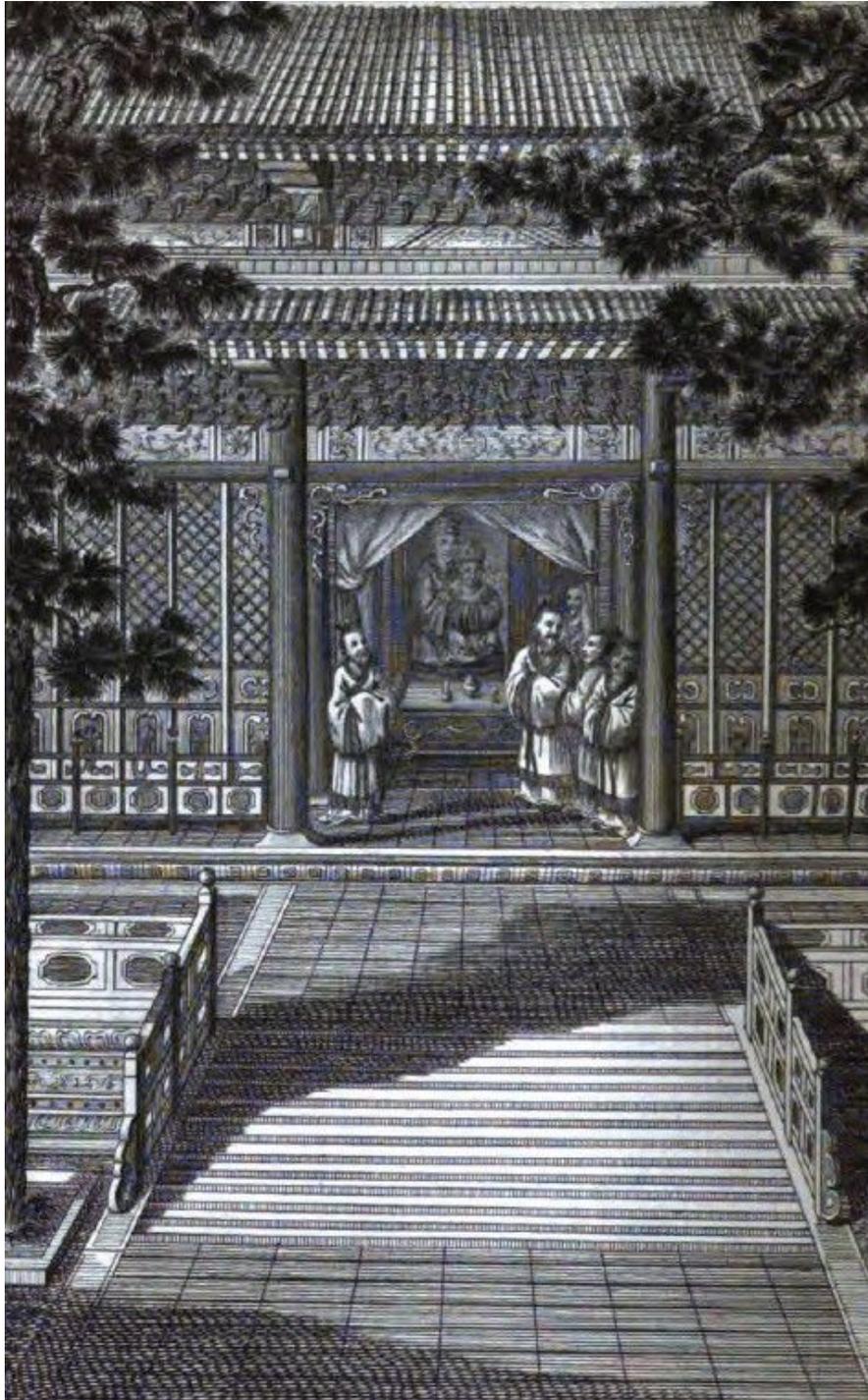


Planche 13.

Le Ciel, en donnant l'Empire à Ou-ouang, a voulu qu'il pût le transmettre à ses descendants. Voilà celui qui doit remplir sa

Vie de Confucius

place : c'est son fils ; mais comme ce cher fils n'est point encore en âge de gouverner, je suis chargé, en attendant, de gouverner sous son nom, & de le former moi-même dans le grand art du gouvernement. Je lui donnerai tous mes soins ; & j'espère que, pour vous protéger & pour nous défendre, il aura la valeur & les autres qualités guerrières de son illustre père ; & pour vous procurer les douceurs de la vie, toutes les vertus pacifiques de son sage aïeul. Rendez-lui dès-à-présent l'hommage que vous lui devez comme à votre Souverain.

A ces mots tous se prosternerent ; & par des acclamations réitérées, ils reconnurent le jeune Prince pour leur Empereur. Trouvez-vous dans la conduite que tint alors *Tcheou-koung*, quelque chose qui mérite répréhension ? p.358

— *Tcheou-koung*, répondirent d'une commune voix tous ceux qui étoient présents, ne mérite que des éloges.

Koung-tsée & ses compagnons continuèrent à examiner toutes les particularités antiques & modernes qui étoient renfermées dans le *Ming-tang* ; & après avoir fait leurs observations sur ce qu'ils voyoient, & s'être mutuellement communiqué leurs remarques, ils furent introduits dans la salle particulière de *Heou-tsi*, fils de la célèbre *Kiang-yuen*, & premier chef de la race des *Tcheou*. (Voyez la Planche 14). Ils revirent avec plaisir la statue d'or qui étoit placée sur l'un des côtés de l'entrée, en dehors de l'escalier & s'appliquèrent, plus qu'ils n'avoient fait la première fois, à pénétrer le sens de chacun des caractères qui étoient gravés tout le long du dos de cette statue. (Je les ai rapportés en caractères modernes, & j'en ai donné l'explication en parlant du premier voyage de *Koung-tsée* chez les *Tcheou*. Voyez pages 65 & suiv.).

Durant tout le tems que *Koung-tsée* demeura dans la Capitale des Etats de *Tcheou*, son nouveau disciple *Tso-kieou-ming*, lui procura, ainsi qu'il le lui avoit promis, tous les secours dont il pouvoit avoir besoin, pour la perfection de ses ouvrages. Ils compulsèrent ensemble tous les manuscrits authentiques qui concernoient les premiers tems de

Vie de Confucius

la Monarchie ; ils confronterent les principaux articles de l'histoire générale de la Dynastie régnante, avec ceux que *Koung-tsée* préparoit pour la continuation de l'histoire particulière du Royaume de *Lou*, sous le titre de *Tchun-tsieou* ; & mirent, pour ainsi dire, tous les instans à profit, pour que rien d'essentiel ne leur échappât.

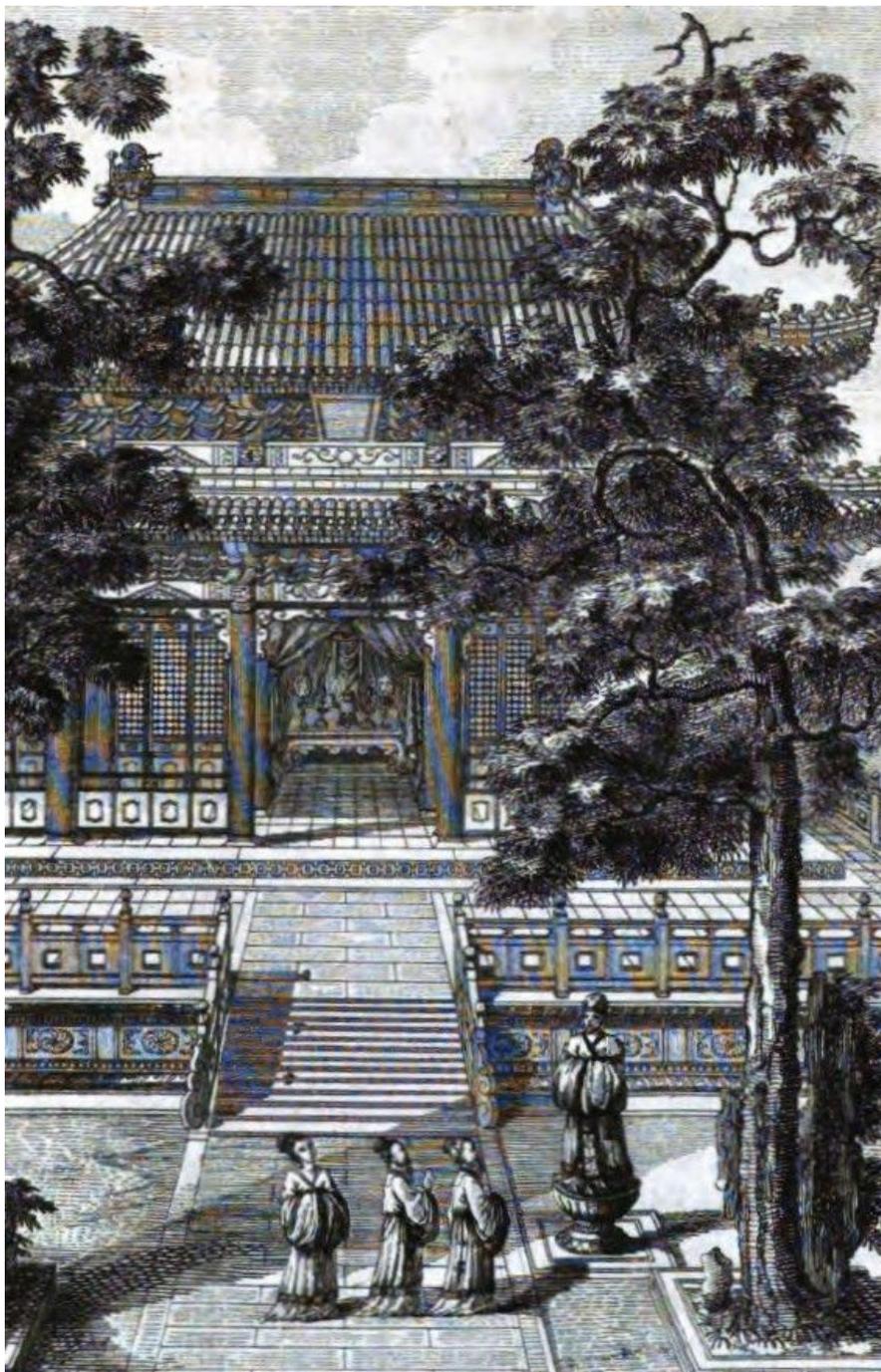


Planche 14.

Vie de Confucius

Après quelques mois ainsi utilement employés, *Koung-tsée* n'ayant plus de recherches à faire chez les *Tcheou*, prit congé ^{p.359} de *Tso-kieou-ming*, & retourna dans le Royaume de *Ouei*. Il avoit coutume, lorsqu'il voyageoit, de descendre de tems en tems de sa voiture, & de faire une partie du chemin à pied, pour pouvoir examiner par lui-même ce qui méritoit quelque attention. Alors il faisoit prendre les devans à ses disciples pour aller préparer le gîte, & n'en retenoit qu'un ou deux pour lui servir de compagnons. En côtoyant le pied d'une montagne, non loin des bords du *Hoang-ho*, il eut envie de voir en quel état étoient les sentiers qu'on y avoit autrefois pratiqués pour la commodité de ceux qui, en différens tems de l'année, alloient faire leurs cérémonies jusques sur le sommet. Il dit à *Tsée-lou* de le suivre. Ils marchèrent ensemble, jettant les yeux de côté & d'autre, quand tout à coup *Koung-tsée* s'arrêta ; & se tournant vers son compagnon, il lui montre un faisan qui mangeoit tranquillement des grains, sans la moindre appréhension de devenir la victime de sa sécurité.

— Voilà donc, dit-il tristement, que des lieux si fréquentés autrefois, sont devenus déserts ! Voilà dans ces déserts un faisan laissé seul de son espèce pour dévorer tous ces grains ! J'en suis dans une affliction extrême.

— Je ne vois pas, lui répondit *Tsée-lou*, qu'il y ait là de quoi vous affliger si fort. Vous savez que je suis lent à concevoir le sens de ce qu'on me dit, pour peu qu'il soit hors de la voie ordinaire ; ayez la bonté de vous expliquer plus clairement, afin que je puisse prendre part à votre affliction, & vous en soulager d'autant, si cela est possible.

— Ces grains ainsi abandonnés, reprit *Koung-tsée*, sont l'image de la saine doctrine & de l'état où elle se trouve aujourd'hui. Pour ce qui est du faisan, il représente exactement ma situation présente : comment ne m'affligerois-je pas ?

Il répéta jusqu'à trois fois la même chose, sans que *Tsée-lou* ^{p.360} y

Vie de Confucius

comprît rien. Mais quand il eut rejoint ses compagnons, il leur fit part de ce qu'avoit dit le Maître, & à quelle occasion il l'avoit dit ; & ceux-ci lui en donnerent l'explication, qu'il ne comprit peut-être pas davantage.

Après avoir marché quelque tems, *Koung-tsée* voyant que les herbes sauvages, les ronces & les epines couvraient tous les anciens sentiers, craignit de s'égarer en s'engageant plus avant. Il revint sur ses pas pour rejoindre les siens, & se rendre au gîte par la grande route. Le cœur navré de tristesse, il composa en chemin faisant l'ode ou la chanson *teng-peï-kieou-ling*, que ses disciples ont transmise à la postérité, & dont voici le sens quant à l'essentiel :

« On ne sauroit parvenir au sommet de la montagne, sans passer par des chemins difficiles & raboteux. On ne sauroit atteindre à la vertu, sans qu'il en coûte bien des efforts & des peines. Ignorer la route qu'il faut prendre, & se mettre en chemin sans avoir rien qui guide, c'est vouloir s'égarer ; c'est se mettre en danger de périr.

Mon dessein étoit de grimper sur le sommet de *Tay-chan*, pour y jouir encore une fois du brillant spectacle que les quatre parties du monde offrent ensemble à des yeux attentifs. Ni sa hauteur, ni les arbres touffus qui la couvrent, les précipices qui s'y rencontrent, n'étoient pas capables de m'effrayer.

Je savois qu'il y avoit des sentiers pratiqués à travers les bois ; qu'il y avoit des ponts sur les précipices, & je me rassurois : mais, hélas ! tout a disparu. Les herbes sauvages, les ronces & les epines couvrent tous les sentiers ; à quels signaux pourroit-on les reconnoître ? Les ponts sont délabrés ou rompus ; comment franchir les précipices ?

Entreprendrois-je de me frayer de nouveaux chemins, de p.361 construire construire de nouveaux ponts ? Les instrumens qui seroient nécessaires me manquent. Les passions ont étouffé toutes les semences de la vertu ; comment pouvoir les faire

Vie de Confucius

germer ? J'ai fait de vains efforts pour mettre sur les voies qui conduisent à la Sagesse, ceux qui voudroient y marcher ; n'ayant pu réussir, je n'ai plus de ressource que dans les gémissemens & les pleurs.

A peine fut-il descendu de son char, en arrivant au gîte, que ceux de ses disciples qui ne l'avoient pas suivi, crurent voir quelque changement dans sa maniere de les accueillir. Inquiets de le trouver plus triste qu'au moment où il s'étoit séparé d'eux, ils craignirent qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux, & l'interrogerent pour savoir ce qui en étoit.

— Ce qui m'afflige, leur répondit-il, est expliqué dans les vers que je viens de faire & que je vais chanter.

En même tems, s'étant fait apporter son *kin*, il le mit au ton, & chanta la piece qu'on vient de lire, en mariant sa voix au son de son instrument. Il en fit de même après avoir composé la chanson *y-lan-tsao*, dans laquelle il compare la saine doctrine à la fleur que produit la plante *y-lan*, fleur très-belle & très-odoriférante ; mais en même tems d'une si grande délicatesse, que le plus petit vent suffit pour la faner, l'arracher de sa tige, & l'emporter. J'ai parlé plus haut de cette chanson, & je l'ai expliquée, page 309.

A son arrivée on lui annonça la mort de *Ki-koan-ché*, son epouse.

— *Ki-koan-ché* mon epouse, dit-il à ses disciples, vient de terminer sa carrière ; je ne tarderai pas à terminer la mienne, car je suis dans la soixante-sixieme année de mon âge : je dois mettre à profit le peu de jours qu'il me reste encore à vivre. Tâchez de consoler mon fils, & faites ensorte qu'il ne se livre pas trop à sa douleur. p.362

En s'exprimant ainsi, il sembloit pressentir la conduite que devoit tenir son fils. *Koung-ly* pleuroit chaque jour sa mere ; & après une année révolue, il la pleuroit encore comme dans le premier mois de son décès. Il arriva un jour que *Koung-tsée*, entendant des sanglots & des pleurs

Vie de Confucius

plus forts que de coutume, demanda ce que c'étoit, & pour quel sujet on se lamentoit ainsi :

— C'est votre fils *Koung-ly*, lui répondit-on, qui pleure sa mere.

— Mon fils a tort, repliqua *Koung-tsée*, de pleurer ainsi sa mere. Il y a plus d'un an qu'elle est morte ; il doit s'en tenir exactement, quant à l'extérieur, à ce qui est prescrit dans le cérémonial.

On rapporta à *Koung-ly* ce qu'avoit dit son pere ; & *Koung-ly* se corrigea, en cessant de donner des marques éclatantes de sa douleur.

Cette même année *Ki-kang-tsée*, l'un des Ministres du Roi de *Lou*, ecrivit à *Koung-tsée* pour l'inviter à revenir dans sa patrie ; il lui envoya de quoi le défrayer, & ajouta à cet envoi des présens considérables en plus d'un genre, comptant l'engager par-là à se rendre à ses instances. *Koung-tsée* n'avoit pas besoin qu'on se mît en frais pour obtenir de lui ce qu'il étoit disposé de faire. Il y avoit déjà quelque tems que, se voyant inutile dans le Royaume de *Ouei*, il avoit formé le dessein de le quitter, pour aller ailleurs offrir ses services à qui voudroit les accepter ; il profita de la bonne volonté du Ministre de son Roi, & partit pour se rendre où il étoit appelé.

Il y avoit sur la route un bourg peu considérable, nommé alors *Ou-tcheng*, & dont le soin étoit confié à son disciple *Tsée-yeou*. Quand il passa près de ce bourg, il entendit avec surprise le son des grands instrumens, & des airs de la musique des grandes Cérémonies. Il se tourna vers ses disciples, & leur ^{p.363} dit en riant :

— Pour tuer un poulet, il n'est pas besoin d'employer un coutelas tel qu'il le faut pour tuer un bœuf.

Tsée-yeou, qui étoit venu au-devant de *Koung-tsée*, comprit d'abord ce qu'il vouloit dire ; & sans se déconcerter, il lui repliqua sur le champ :

— Maître, je n'ai pas oublié les leçons que vous nous avez données, & j'ai tâché de les mettre à profit. Vous nous avez

Vie de Confucius

enseigné qu'il n'est aucun homme qui ne puisse acquérir la sagesse ; & que l'un des moyens de l'acquérir, est l'étude de la grande musique & des grandes Cérémonies, parce que c'est en étudiant la grande musique & les grandes Cérémonies, que l'on apprend à régler son propre cœur suivant ce que prescrit la saine raison, & à se conduire envers ses semblables suivant les règles de cette charité universelle, qui fait qu'on aime tous les hommes en général, & chacun d'eux en particulier. Les habitans du petit bourg que je gouverne, sont des hommes ; je tâche de les conduire à la sagesse par le sentier que vous nous avez vous-même indiqué.

— Je suis très-satisfait de ce que vous venez de dire, lui répondit *Koung-tsée* ; c'est sans trop de réflexion & pour m'égayé un moment, que j'ai dit moi-même qu'il ne falloit pas, pour tuer un poulet, employer un coutelas, tel qu'on l'emploie pour tuer un bœuf. J'approuve votre conduite ; continuez à vous conduire de même, & comptez sur mon approbation.

Il rentra enfin dans sa patrie, après une absence de quatorze ans. Il en étoit sorti lorsqu'il comptoit la cinquante-quatrième année de son âge, à l'occasion de l'affront que lui fit le Roi en le privant de la portion des viandes offertes, qui lui étoit due à raison de sa charge, dans le dessein de le dégoûter ; & il avoit 68 ans quand il y rentra. Nous l'avons suivi pas-à-pas pour ainsi dire, pendant tout cet espace de tems ; & nous nous ^{p.364} sommes convaincus, ou nous avons pu nous convaincre, que les différens termes de ses voyages n'ont pas été au-delà d'une partie de la Chine d'aujourd'hui. Du côté du Nord il n'est pas allé plus loin que les frontières du *Pé-tché-ly* ; il n'a pas passé le fleuve *Kiang* du côté du Midi ; la Province du *Chan-tong* a été son *non plus ultra* du côté de l'Orient ; & la Province du *Chen-si* est ce qu'il a vu de plus reculé du côté de l'Occident. Il n'a donc point voyagé chez les Nations étrangères ; il n'a rien emprunté d'elles ; & la doctrine qu'il a enseignée, est la pure

Vie de Confucius

doctrine des anciens Chinois, dont il tâchoit de rappeler le souvenir dans l'esprit de ses contemporains, qui l'avoient entièrement négligée & comme mise en oubli.

Quoi qu'il en soit, il ne trouva pas à son arrivée dans le Royaume de *Lou*, que les choses y eussent changé de face, ni qu'on fût mieux disposé pour lui à la Cour, qu'on l'étoit avant son départ. Soit que *Ki-kang-tsée* fût mort, ou qu'il n'eût pas le même crédit qu'auparavant, les promesses qu'il lui avoit faites furent sans effet ; & il ne fut pas question de lui donner de l'emploi : on le laissa maître de son tems pour l'employer comme il le jugeroit à propos. Il profita de cette liberté pour mettre la dernière main à ses ouvrages, pour cultiver ses anciens disciples, & pour en faire de nouveaux.

Il y avoit aux environs de la ville plusieurs tertres sur lesquels on offroit autrefois des sacrifices, & qui n'étoient plus que des termes de promenade pour les citoyens oisifs. Près des endroits où croient ces tertres, dont il ne restoit plus que des débris, on avoit construit des salles ou pavillons, où chacun pouvoit aller pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, & respirer l'air de la campagne : on leur donnoit le nom de *Tan*, (qui signifie *lieu élevé*, ou *monceau de terre sur lequel on sacrifie*), pour conserver le souvenir de l'ancien usage. *Koung-tsée* p.365 choissoit alternativement quelqu'un de ces pavillons pour en faire son lycée. Celui où il se rendoit le plus souvent, parce qu'il approchoit plus que les autres de la simplicité antique, étoit connu alors, & est célèbre aujourd'hui, sous le nom de *tertre des abricots*, *hing-tan*. Il est à croire qu'on le nomma ainsi, parce qu'il y avoit au voisinage quelque champ planté d'abricotiers.

C'étoit-là principalement qu'il alloit avec les principaux de ses disciples, faire des leçons sur les *King*, sur la musique & les Cérémonies. Il y rédigea le *Ché-king* ; il y dicta le *Chou-king* ; il y perfectionna le *Tchun-tsieou*, & il y expliqua les *Koa* de *Fou-hi*. Le nombre de ceux qui venoient l'entendre ou le consulter, augmentoit de jour en jour, & il jouissoit du seul plaisir qui peut flatter le Sage : je veux dire, du plaisir

Vie de Confucius

de cultiver les sciences & la vertu, & d'en inspirer le goût à tous ceux qui le reconnoissoient pour Maître. Il y en eut jusqu'à trois mille qui se déclarèrent ouvertement pour être ses disciples. Dans ce grand nombre, il ne s'en trouvoit que soixante-douze qui furent en état d'expliquer les Rites, la Musique & les Arts libéraux, indépendamment de la Morale, qui étoit l'objet principal dont ils s'occupoient tous ; & douze seulement, qui, outre les connoissances qu'ils avoient acquises par l'étude, s'appliquoient plus spécialement à acquérir la sagesse, & s'exerçoient avec plus de confiance & de courage à la pratique de la vertu. Ces derniers étoient les compagnons ordinaires de leur Maître, les dépositaires de ses sentimens les plus intimes, & les témoins de toutes ses actions. C'est à eux qu'il expliquoit en détail tous les points de la doctrine qu'il se croyoit chargé par le Ciel de rappeler aux hommes, qui en avoient presque entièrement perdu le souvenir ; & c'est eux qu'il chargea, à son tour, du soin de propager cette même doctrine après sa mort. Mais comme la mesure de leurs talens n'étoit pas la même, il leur ^{p.366} assigna à chacun en particulier, ce qu'il crut être le plus conforme à leur inclination, & à la capacité qu'il leur connoissoit.

Celui d'entre eux qui, à son jugement, étoit parvenu au plus haut degré de la vertu, étoit, sans contredit, le sage *Yen-hoei*. Il le conduisit un jour dans l'un des pavillons dont j'ai parlé plus haut ; & là, en présence de quelques autres de ses disciples, il lui dit :

— Mon cher *Yen-hoei*, j'avance à grands pas vers la fin de ma carrière, & le tems de ma dissolution n'est pas éloigné. Vous avez été témoin de tout ce que j'ai fait pour tâcher d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, & vous n'ignorez pas le peu de succès que j'ai eu. Il y a peut-être de ma faute, si je n'ai pas réussi : dans ce cas-là, vous la réparerez, & vous viendrez à bout de ce que j'ai tenté inutilement. La connoissance que j'ai de votre bon naturel, & les progrès que vous avez faits dans l'étude de la sagesse, me donnent lieu de fonder sur vous les plus flatteuses espérances. Vous aimez les hommes ; je

Vie de Confucius

vous ai vu compatir à leurs foiblesses, excuser leurs défauts, ne pas vous offenser de leur ingratitude ni de leurs autres vices ; je vous ai vu leur faire tout le bien que vous avez pu, & leur souhaiter tout celui que vous auriez voulu pour vous-même : en un mot, je me suis convaincu, en observant de près toute votre conduite, que vous avez le *jin* gravé dans votre cœur, en caracteres ineffaçables. Continuez à faire de cette vertu votre vertu favorite ; & puisque vous savez parfaitement en quoi elle consiste, & ce qu'elle exige de ceux qui veulent l'acquérir, faites tous vos efforts pour en faire connoître l'excellence, & prenez sur vous d'en expliquer la doctrine quand je ne serai plus : c'est ce que je vous recommande par-dessus tout.

En parlant ainsi à son cher *Yen-hoei*, *Koung-tsée* étoit bien éloigné de prévoir qu'il alloit bientôt le perdre. Ce sage ^{p.367} disciple mourut peu de tems après, emportant avec lui dans le tombeau les regrets de son Maître & de tous ceux qui l'avoient connu. La postérité Chinoise l'a toujours regardé, & le regarde encore après plus de vingt siècles, comme ayant été l'un de ces hommes rares que le Ciel suscite dans les jours de clémence, pour servir de modèles dans la pratique de la vertu.

La mort de *Yen-hoei* ne fut pas la seule que *Koung-tsée* eut à pleurer dans le court intervalle de quelques années. On a vu plus haut qu'il avoit perdu son épouse ; *Tsée-lou*, l'un des douze qui lui étoient plus spécialement attachés, finit ses jours d'une manière tragique, en s'étranglant de ses propres mains, pour ne pas survivre à une insulte déshonorante ; & *Koung-ly*, son fils unique, termina sa carrière à l'âge de cinquante ans. Toutes ces morts jointes aux désagrémens qu'il essuyoit de tems en tems en remplissant sa tâche, le détachèrent insensiblement de ce monde, & le disposèrent à le quitter sans regret. Il étoit parvenu à la soixante-neuvième année de son âge, & jouissoit encore de toute sa santé. Il se hâtoit de mettre ses ouvrages en état de pouvoir paraître pour l'instruction de ses contemporains & de la

Vie de Confucius

postérité. Il venoit d'achever le *Hiao-king*, c'est-à-dire, le *Livre sacré de la Piété filiale*, dans lequel il expose en abrégé ce qu'il y a de plus essentiel à savoir sur cette vertu, qu'il regardoit comme la racine de toutes celles qui servent au maintien de la société en général, & au gouvernement des Empires en particulier. Il s'agissoit de le confier à quelqu'un qui pût le publier après sa mort, & en expliquer les maximes. Il jetta les yeux sur *Tseng-tsée*, celui de ses disciples qui avoit le mieux profité de ses leçons, & qui, par son habileté dans les Lettres, étoit plus en état que tout autre de présenter les pensées de son Maître dans leur véritable jour.

— *Tseng-tsée*, lui dit-il, vous savez que les Fondateurs de ^{p.368} notre Monarchie, & ceux qui ont régné immédiatement après eux, étoient des Princes dont la vertu jettoit le plus brillant éclat ; que leur doctrine étoit saine, & que leurs mœurs étoient conformes à leur doctrine. Sous ces vertueux Princes, le peuple étoit instruit de ses devoirs, & les remplissoit avec exactitude. Les Grands n'opprimoient pas les petits, & les petits ne portoient point envie aux Grands ; il n'y avoit entre eux aucune dissension, & ils étoient unis comme le sont les enfans bien nés d'une même famille. Les Souverains donnoient leurs ordres, & tous s'empessoient de les exécuter. Pourriez-vous me dire la véritable cause d'un effet qui passe aujourd'hui pour une merveille ?

— Que pourrois-je vous dire sur cela, répondit *Tseng-tsée*, que vous ne sachiez beaucoup mieux que moi ? Tout ce que je sais, je le tiens de vous. Continuez, je vous prie, à instruire votre petit disciple.

— Asseyez-vous, poursuivit *Koung-tsée* ; écoutez attentivement ce que je vais vous dire à ce sujet, pour la dernière fois ; & ne manquez pas d'en faire usage quand le tems en sera venu. Vous avez tout ce qu'il faut pour remplir, après ma mort, une partie des pénibles fonctions que j'ai

Vie de Confucius

remplies pendant le cours de ma longue vie. Puissiez-vous être plus heureux que je ne l'ai été, & avoir plus de succès que je n'en ai eu !

La raison pour laquelle les anciens Rois & leurs Sujets remplissoient avec une égale exactitude tout ce qui étoit de leur devoir respectif, c'est que les uns & les autres avoient la piété filiale gravée dans le fond de leurs cœurs. *Hiao*, ce *hiao*, cette piété filiale, est le tronc d'où sortent les différentes branches qui produisent toutes les vertus ; & ce tronc a pour racine le *jin*, l'amour du genre humain. Quand la racine ^{p.369} & le tronc sont en vigueur, les branches produisent libéralement leurs fruits. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit dans tant d'occasions sur ce point fondamental de la doctrine que je vous ai expliquée ; j'en ai consigné le précis dans un petit ouvrage que j'ai composé sur le *hiao* ; je vous en fais le dépositaire, & je vous le recommande spécialement, parce que de tous ceux que je connois, vous êtes celui qui peut en faire un meilleur usage après ma mort.

Quoique, suivant la tradition, *Tseng-tsée* n'ait été spécialement chargé par son Maître que du petit Traité qu'il avoit composé sur la piété filiale, il n'en est pas moins certain que la postérité lui est redevable des autres ouvrages de *Koung-tsée*, à l'exception du *Tchun-tsieou*, c'est-à-dire, de l'histoire du regne des douze derniers Rois de *Lou*, dont *Tso-kieou-ming* voulut être l'Editeur & le Commentateur.

La poésie & la musique avoient fait les délices de notre Philosophe dans le brillant de l'âge ; il s'en occupoit encore avec le même plaisir à l'âge de soixante-dix ans. Etant sorti un jour par la porte orientale de la ville, avec trois de ses disciples, il se rendit sur un ancien tertre que le Général *Tsang-ouen-tchoung* avoit fait construire, pour y offrir un sacrifice au *Tien*, en action de grâces de ce qu'il avoit remporté une victoire complète sur les ennemis de son Roi. Il paroissoit profondément occupé, & même un peu triste. Ses disciples crurent qu'il se trouvoit

Vie de Confucius

incommodé de la fatigue du chemin, & lui témoignèrent l'inquiétude où ils étoient sur sa santé.

— Soyez tranquilles, leur répondit-il ; je ne suis point incommodé. En voyant ce tertre dans l'état où il est, j'ai fait réflexion sur la caducité des choses humaines, & cette réflexion m'a inspiré quelques vers, que je vais vous chanter.

Après ces mots, il se fait apporter son *kin*, le met au ton, & chante, en p.370 s'accompagnant de son instrument, le couplet dont voici le sens :

« Lorsque les chaleurs finissent, le froid se met en chemin ; après le printemps, l'automne s'avance à grands pas ; quand le soleil se leve, c'est pour aller rapidement vers le lieu où il doit se coucher, & les eaux ne coulent vers l'Orient (il en est ainsi à la Chine) que pour aller s'engloutir dans le sein de la vaste mer. Cependant le chaud & le froid, le printemps & l'automne recommencent chaque année ; le soleil reparoît chaque jour au point où il doit se lever, & de nouvelles eaux remplacent sans cesse celles qui se sont écoulées ; mais le grand Général qui fit construire ce tertre, son cheval de bataille, & tous ceux qui eurent part à ses exploits, que sont-ils devenus ? par qui ont-ils été remplacés ? Hélas ! pour tout monument de leur gloire, il ne reste que les débris d'un tertre, que les plantes sauvages tapissent en entier.

Si cette poésie ne paroît pas bien brillante à des yeux européens, il faut s'en prendre à la traduction plutôt qu'à l'original, dans lequel les connoisseurs Chinois trouvent un sens profond & des expressions exquises. Il seroit injuste de les condamner par les loix que nous prescrivent notre goût & nos préjugés.

La réflexion qu'il venoit de mettre en poésie & en chant, se présenta plus vivement à son esprit quelques jours après. En parcourant l'*Y-king* ou lignes de *Fou-hy*, il tomba sur le *Koa* qui est intitulé *Sun-y* (comme qui diroit *signe de la destruction & réparation*) & s'y arrêta pour le

Vie de Confucius

méditer. A mesure qu'il méditoit, la tristesse le gaignoit insensiblement, & son visage en parut altéré. *Tsée-hia*, l'un des disciples qui étoient avec lui, s'en étant apperçu, s'avança modestement, & lui dit :

— Maître, vous êtes occupé des *Koa*, & vous paraissez tout triste. Y avez-vous découvert quelque chose qui doive vous affliger ? Si cela est, ne craignez pas de vous expliquer avec p.³⁷¹ votre petit disciple ; je ne demande pas mieux que de m'instruire sur tout.

— Je contemplois le *Koa sun-y*, lui répondit *Koung-tsée*, & j'y voyois que tout ce qui existe n'a qu'un tems pour se montrer ; que toutes choses se délabrent peu-à-peu, se réparent par parties, & se détruisent pour reparoître sous de nouvelles formes, lesquelles disparoîtront à leur tour, pour être remplacées par d'autres qui disparoîtront de même. Cette vue m'a fait naître une foule de réflexions qui ont produit sur moi l'effet dont vous me demandez la cause.

— Puisque la contemplation des *Koa*, repartit *Tsée-hia*, est capable d'attrister, il me semble qu'on ne doit pas s'en occuper : les sujets de tristesse ne viennent que trop sans qu'on les cherche ; pourquoi en chercher qui ne se présenteroient peut-être pas d'eux-mêmes ?

— Vous prenez mal la chose, reprit *Koung-tsée* avec vivacité. Occupez-vous des *Koa*, lisez l'*Y-king*, étudiez-le, méditez-le sans cesse ; vous apprendrez beaucoup ; & plus vous aurez appris, plus vous croirez ne rien savoir : & plus vous serez enflammé du desir d'apprendre. Vous parviendrez à vous connoître vous-même ; alors vous serez modeste, vous n'aurez garde de vous préférer à qui que ce soit. On vous estimera, on vous aimera, & vous jouirez du plus précieux de tous les avantages : je veux dire de l'avantage de jouir de vous-même, sans que cette jouissance puisse être altérée par aucun

Vie de Confucius

accident. Tels sont les fruits que vous pourrez recueillir de l'*Y-king*. Auriez-vous le courage de vouloir vous en priver ?

Quoique le Roi de *Lou* son Souverain ne l'eût pas employé, & parût ne pas faire cas de lui, il ne l'avoit cependant pas oublié, & conservoit dans le fond de son cœur toute l'estime ^{p.372} qui étoit due à ses vertus. Il avoit la bonté de s'informer quelquefois de l'état de sa santé ; & comme on lui eut dit qu'à son âge, qui étoit alors de plus de soixante-dix ans, il étoit aussi studieux & presque aussi robuste que dans ses plus brillantes années, il voulut s'en assurer par lui-même, & lui donner une audience particulière, dans laquelle il se proposoit de lui rendre tous les honneurs, & lui donner toutes les marques de bienveillance dont un Souverain peut gratifier son Sujet. Il le fit venir ; il ordonna que, contre l'étiquette ordinaire, il entreroit par la porte du milieu, c'est-à-dire, par la porte qu'on n'ouvroit que pour le Roi lui-même, & pour les Ambassadeurs des autres Rois, en tant qu'ils représentoient la personne de leurs Maîtres. Il se rendit le premier dans la salle où il devoit l'admettre ; & aussi-tôt qu'il l'aperçut, il se leva, & lui ordonna de s'asseoir.

— Vous êtes âgé, lui dit-il ; j'ai à vous entretenir long-tems, & je veux que vous soyez à votre aise.

Il lui fit ensuite toutes les interrogations dont il s'avisa, & parut toujours satisfait des réponses. L'Histoire n'a conservé de cet entretien que quelques paroles qui ont rapport au Gouvernement.

— Je souhaiterois de tout mon cœur, dit le Roi, que mes Sujets vécussent heureux sous mon regne ; ne pourriez-vous pas me suggérer quelques moyens faciles pour les rendre tels que je le souhaite ?

— Procurez-leur l'abondance, répondit *Koung-tsée*, & ils seront heureux.

— Cela n'est pas aisé, repliqua le Roi.

— Très-aisé, reprit *Koung-tsée* ; & voici comment. Soyez très-réservé à exiger que le peuple, & ceux de la campagne sur-

Vie de Confucius

tout, travaillent à des ouvrages qui ne sont que pour vous ou pour les vôtres. Travaillant pour eux-mêmes, ils travailleront d'affection, dans l'espérance de jouir du fruit de leurs travaux ; alors les campagnes seront cultivées, p.373 les Arts feront en vigueur : première source d'abondance. Diminuez le tribut & les impôts ; & si absolument il vous faut percevoir des droits, percevez-en le moins que vous pourrez, & que ce ne soit que sur les marchandises de luxe, & non sur celles de première nécessité ; alors le commerce fleurira, & vos Sujets deviendront riches : seconde source d'abondance...

— Mais en diminuant le tribut, interrompit le Roi, & en ne mettant que de légères impositions sur un petit nombre de marchandises, je m'appauvrirais infailliblement, & je serois presque réduit à rien. Comment pourrois-je alors subvenir aux besoins indispensables de l'Etat ?

— Permettez-moi, Seigneur, répondit *Koung-tsée*, permettez-moi de vous dire qu'il en arriveroit précisément le contraire de ce que vous paraissez craindre : car alors toutes les richesses de vos Sujets, seroient vos propres richesses. *Un Roi*, dit le Ché-king, *qui ne voit dans ses Sujets que ses propres enfans, aura des Sujets qui ne verront dans leur Roi que leur propre pere*. Je vous le demande, Seigneur, regardez-vous comme une chose possible qu'un pere qui a des enfans riches, soit lui-même pauvre, &c. ?.

Cette impossibilité dont parle ici notre Philosophe, est réelle dans son pays ; parce que la piété filiale y étant regardée comme la base sur laquelle appuie tout l'édifice du Gouvernement, un pere a le droit primordial sur tous les biens de son fils, & un fils ne se regarde comme maître de son propre bien, qu'autant qu'il en fait hommage à son pere, & qu'il a son consentement pour le posséder.

Peu de tems avant ou après cette audience, *Koung-tsée* se sentant encore assez fort pour soutenir les fatigues d'un voyage, voulut, avant

Vie de Confucius

de mourir, voir encore une fois la célèbre ^{p.374} montagne de *Tay-chan*. Il s'y transporta accompagné de quelques disciples, grimpa sans peine jusques sur le sommet, & y fit sa priere. Après avoir pris quelques momens de repos, il se leva ; & ayant jetté les yeux comme par hasard sur le Royaume de *Ou*, il fit observer à ceux qui l'accompagnoient, qu'en dehors de la porte *Tchang-men* de la ville frontiere, il y avait un cheval qui sembloit délibérer de quel côté il se sauveroit. Cette ville frontiere, & en même tems Capitale du Royaume de *Ou*, etoit précisément dans l'endroit où est aujourd'hui *Sou-Tcheou* ; ainsi son éloignement de *Tay-chan* ne pouvoit être plus grand sans être hors de la portée de la meilleure vue. L'un de ses compagnons lui dit qu'il voyoit bien quelque chose, mais qu'il ne pouvoit distinguer ce que c'étoit.

— Ce que vous dites être un cheval, ajouta-t-il, me paroît comme une piste de toile blanche, sur laquelle on auroit peint un peu de bleu.

— Ce cheval, reprit *Koung-tsée*, est de couleur de roseau, tirant sur le blanc ; ce qui vous paroît bleu, n'est que l'effet de la réverbération de la lumiere.

Ses disciples ayant fixé l'objet avec plus d'attention, convinrent qu'il disoit vrai, & admirerent la bonté de ses organes dans un âge si avancé.

Les différens Rois à la Cour desquels il s'étoit montré ci-devant, se souvenoient aussi de lui dans les occasions, & le faisoient consulter sur les événemens singuliers qui avoient lieu dans leurs Etats respectifs ; en voici la preuve dans quelques exemples.

Le Roi de *Tchou*, en passant le fleuve *Kiang*, vit flotter sur l'eau quelque chose qui lui parut extraordinaire ; elle etoit d'un rouge foncé, de la grosseur & de la figure à-peu-près d'un boisseau. Il ordonna à ses gens de la saisir & de la lui apporter : il ^{p.375} fut obéi ; mais ni lui, ni aucun de sa suite, ne surent dire ce que c'étoit. Il dépêcha sur le champ un Courier au Royaume de *Lou*, avec ordre de voir *Koung-tsée*, de le saluer de sa part, de lui faire la description de ce qu'on venoit de trouver

Vie de Confucius

& de lui demander tous les éclaircissemens qui pourroient contribuer à en donner une idée exacte. Le Courier part, arrive, & s'acquitte de sa commission.

Après avoir ecouté avec respect tout ce que le Courier de *Tchou* avoit à lui dire de la part de son Roi, *Koung-tsée* répondit ainsi :

— La chose dont vous me parlez, est dans la classe des plantes, quoiqu'elle soit sans racines, & qu'elle flotte sur les eaux ; elle est le symbole de la vérité ; & pour cette raison on l'a nommée *ping-ché*, comme qui diroit *vérité flottante*. C'est une plante fort rare, & on la trouve difficilement. Elle est bonne à manger, & l'intérieur en est doux comme miel. Heureux sont ceux qui la rencontrent ; plus heureux encore ceux qui, après l'avoir rencontrée, la saisissent & en font usage à propos. Si celui qui l'a rencontrée & qui s'en est saisi dans le dessein d'en faire usage, est Roi, il peut augurer de son regne qu'il sera florissant ; il peut espérer d'agrandir son Royaume. Voilà tout ce que je puis vous dire sur la plante *ping-ché*.

Ce trait rapporté par différens Auteurs, de la maniere que je viens de l'exposer, est rapporté par d'autres un peu différemment. Ceux-ci font dire à *Koung-tsée* que *ping-ché* est un animal, auquel ils attribuent d'ailleurs tout ce que les autres attribuent à la plante. J'ai suivi le *Ché-ki-ché-kià* qui m'est tombé le premier sous la main.

Le Roi de *Tsi* etant dans l'une des salles de son Palais, fut averti qu'un gros oiseau à une seule patte, s'étoit abattu dans la cour qui étoit vis-à-vis ; & que cet oiseau, loin de s'effrayer en voyant le monde, paroissoit au contraire prendre plaisir à ^{p.376} en être vu, puisqu'il s'avançoit en marchant sur son unique patte, les ailes étendues, vers ceux qui le regardoient, & faisoit quantité de sauts en leur présence, comme s'il avoit dessein de les amuser. Le Roi sortit de la salle pour voir de ses propres yeux ce qui en étoit ; surpris d'un spectacle si nouveau, il en demanda l'explication. Personne ne sut ou n'osa lui répondre.

Vie de Confucius

— Il y a là, dit-il, quelque chose de mystérieux, dont je veux absolument m'éclaircir. Qu'on dépêche sur le champ quelqu'un vers le Philosophe de *Lou* ; il n'y a que lui qui soit en état de nous donner les éclaircissemens nécessaires.

Le député vit *Koung-tsée*, lui exposa sa commission, & en reçut cette réponse :

— L'oiseau dont vous me parlez, quoique très rare, n'est pas inconnu, puisqu'il en est fait mention sous le nom de *chang-yang*, dans une ancienne chanson que les enfans même chantaient de mon tems, lorsqu'il y avoit apparence de pluie. Il me souvient qu'étant encore tout petit, je voyois les enfans du quartier se divertir en sautant sur un seul pied, ayant les bras étendus, & chantant *Tien-kiang-ta-yu, Chang-yang-kou-ou* ; c'est-à-dire, *lorsque le Ciel prépare de grandes pluies, le chang-yang paroît & danse*. Dites au Roi de s'attendre à une année très-pluvieuse.

L'Histoire ajoute que l'événement confirma la prédiction.

Le Roi de *Ou* venoit de conquérir le Royaume de *Yue* ; il ne voulut pas laisser subsister la ville de *Hoei-ki*, qui en étoit la Capitale, & la détruisit de fond en comble. En fouillant dans les fondemens des murailles pour enlever les matériaux, on trouva les ossemens d'un homme, qu'on jugea avoir été d'une taille énorme ; car un des os de ce cadavre étoit assez gros pour remplir seul une charrette entière. (J'emploie les propres expressions du texte, que j'ai sous les yeux).^{p.377} Le Roi ne trouvant personne, ni dans sa Cour, ni dans sa Capitale, ni même dans son Royaume, qui fût en état de lui rendre raison de ce phénomène, eut recours qu'au Philosophe de *Lou*. Il députa vers lui un homme intelligent, avec ordre de ne pas se faire connoître pour ce qu'il étoit ; mais de lui exposer comme de lui-même, un fait des plus curieux, sur lequel il souhaiteroit d'avoir quelques éclaircissemens ; d'attendre ses réponses, & de les minuter avec soin, afin qu'à son retour il pût les répéter dans l'exactitude du détail.

Vie de Confucius

Le député entra dans les vues de son Maître. Arrivé dans la Capitale du *Lou*, il se présenta à *Koung-tsée* comme un étranger qui, sur sa réputation, venoit le consulter sur un fait extraordinaire, qui méritoit d'être approfondi.

— Maître, lui dit-il, on a trouvé sous les fondemens de la ville de *Hoei-ki*, qu'on vient de détruire, les ossemens d'un homme qui paroît avoir été d'une taille monstrueuse. Un des os de ce squelette, mis dans un tombereau, a suffi seul pour le remplir. Y avoit-il autrefois des hommes si prodigieusement grands & s'il y en a eu, pourquoi l'Histoire n'en fait-elle pas mention ? C'est-là pourtant une de ces choses qu'il étoit bon de transmettre à la postérité. Comme je sais que vous êtes versé dans l'Antiquité, je viens vous prier de me communiquer un rayon de vos lumières pour m'éclaircir sur ce point.

— C'est toujours avec plaisir, lui répondit *Koung-tsée*, que je fais part aux autres de ce que je sais, en quelque genre que ce puisse être. L'étude particulière que j'ai faite de l'Antiquité m'a appris qu'il y avoit anciennement des hommes dont la taille étoit fort au-dessus de celle du commun, & qu'il y en avoit aussi dont la taille étoit si fort au-dessous, qu'on les eût pris pour être d'une autre espèce ; mais cela étoit fort ^{p.378} rare, & l'Histoire ne manquoit pas d'en faire mention. Il s'en faut bien que nous ayons tout ce qui a été écrit. L'homme le plus petit dont il soit parlé est *Kiao-yao-ché* : sa taille n'excédoit pas trois pieds, & la hauteur du plus grand n'étoit pas au-dessus de dix pieds.

(Si c'est du pied des *Tcheou* dont parle ici *Koung-tsée*, la taille du plus petit seroit de 28 pouces 6 lignes de notre pied-de-roi, & la taille du plus grand, de 7 pieds 11 pouces du même pied)

Il y a apparence que celui dont on a trouvé le squelette sous les fondemens des murailles de *Hoei-ki*, étoit du nombre de ces derniers, & que c'est ce fameux *Fang-foung* que le grand *Yu* fit exécuter à mort pour avoir négligé de se trouver au tems

Vie de Confucius

marqué, au lieu fixé pour la tenue des Etats généraux de l'Empire. L'Histoire marque positivement que ce lieu se nommoit *Hoei-chan*. Nous savons d'ailleurs que c'est dans cet endroit même, que fut bâtie la ville de *Hoei-ki*, qu'on vient de détruire. Ainsi on ne peut pas douter que les ossements qu'on vient de trouver, ne soient ceux de cet homme que je viens de nommer. Il étoit d'une taille enorme, & d'une force prodigieuse. Fier de l'une & de l'autre, il crut pouvoir se négliger impunément dans la pratique de ses devoirs, & ce fut ce qui causa sa perte. Cependant, comme la faute pour laquelle il fut mis à mort n'étoit pas une désobéissance formelle aux ordres de son Souverain, mais une simple négligence, on rétablit dans la suite sa mémoire, en lui rendant les honneurs qu'on rend aux Esprits des montagnes, & on lui assigna la montagne même où il fut mis à mort, pour le département confié à ses soins. Sous la Dynastie, on lui laissa le nom qu'il portoit du tems du grand *Yu* ; c'est-à-dire, celui de *Fang-foung*, auquel, par honneur, on ajouta le titre de *Ché*, & on l'appella *Fang-foung-ché*. Sous la Dynastie *Chang*, comme ^{p.379} *Ouang-mong* eut ajouté à son ancien département de la montagne *Hoei-chan*, celui de la montagne *Foung-yeou*, on lui donna le nom de *Ouang-mong-ché*. Aujourd'hui, sous la Dynastie des *Tcheou*, on l'appelle tout simplement du nom de *Géant*.

Satisfait de cette réponse, le député du Roi de *Ou* retourna promptement vers son Maître, pour lui rendre compte de la maniere dont il avait exécuté la commission dont il l'avoit chargé. Tous ceux qui furent instruits de ce qu'avoit dit *Koung-tsée* furent de son avis ; & il passa pour constant que les ossements de *Fang-foung-ché*, lesquels ayant végété dans la terre, au moyen des sucs nutritifs qu'elle leur avoit fournis, étoient parvenus, par une longue suite de siècles, à acquérir les dimensions qu'on leur voyoit.

Vie de Confucius

Depuis son retour dans le *Lou*, *Koung-tsée* s'étoit constamment occupé du soin de mettre en ordre les six *King*. Il acheva enfin ce grand ouvrage ; & quand il l'eut conduit au degré de perfection où il le vouloit, il cessa d'écrire, & ne pensa plus qu'à se disposer à la mort. Mais en terminant sa carrière littéraire, il crut qu'il étoit de son devoir de remercier le Ciel, de lui avoir donné assez de vie & de force pour pouvoir la fournir jusqu'au bout. Il rassembla ceux de ses disciples qui lui étoient le plus attachés, & sur lesquels il comptoit le plus pour la publication de la doctrine après sa mort ; & les ayant conduits au pied de l'un de ces antiques tertres, près duquel on avoit construit un *ting* ou pavillon pour en conserver la mémoire, il leur enjoignit d'y dresser un autel. L'autel dressé, il y déposa les six *Kings* ; puis se mettant à deux genoux, la face tournée du côté du Nord, il adora le Ciel, & le remercia avec les sentimens de la plus sincère reconnaissance du bienfait insigne qu'il lui avoit accordé, en prolongeant le cours de sa vie autant de tems qu'il lui en falloit pour pouvoir remplir l'objet qui seul lui ^{p.380} faisoit desirer de vivre. Il s'étoit disposé à cette pieuse cérémonie, par la purification & par le jeûne ; il la termina par l'offrande entière & sans réserve du fruit de son travail.

On n'a pas oublié sans doute que j'ai promis, en commençant cet ouvrage, de ne rapporter que ce qu'en disent les Auteurs chinois & de le rapporter à leur manière, sans m'ériger en approbateur ni en critique, laissant au Lecteur européen le droit entier de juger les faits suivant ses propres lumières.

Quelques jours après, il rassembla de nouveau ses disciples, & voulut les recevoir dans la salle ordinaire où il avoit coutume de leur expliquer les *Kings*. Quand il les vit en nombre suffisant, il prit sa place au milieu d'eux, & leur parla à-peu-près ainsi :

— C'est ici la dernière fois que je prends avec vous la qualité de Maître ; & ce que je vais vous dire, sera la dernière instruction que vous recevrez de moi. Elle n'est pas moins importante que toutes celles que vous avez déjà reçues ;

Vie de Confucius

retenez-la bien, & ne manquez pas de la mettre en pratique après que je ne serai plus.



Planche 15.

Vous savez aussi-bien que moi, qu'un même homme, quelque sage, quelque intelligent, quelque éclairé qu'il soit d'ailleurs,

Vie de Confucius

n'est pas également propre à tout. Le point capital d'un chacun, est de connoître à quoi il est propre, afin de s'y appliquer préférablement à tout, & de s'y perfectionner. Il n'est que trop ordinaire qu'on se fasse illusion sur le choix, & qu'on manque par-là de réussir comme on l'auroit fait, si l'on avait bien choisi.

Il y a long-tems que vous vous êtes attachés à moi, & que vous m'avez reconnu pour votre maître. J'ai fait tous mes efforts pour m'acquitter, de mon mieux, des obligations que j'avois contractées envers vous, en vous acceptant pour ^{p.381} disciples. Vous m'avez suivi ; vous avez partagé mes travaux & mes peines ; & vous vous êtes mis au fait de ce qu'il en coûte pour s'instruire sur les différens objets qu'il importe à tout homme de savoir, quand il veut remplir exactement la tâche qui lui est imposée pendant son séjour sur la terre. De mon côté, je n'ai rien oublié, je n'ai négligé aucun des moyens qui pouvoient contribuer à vous perfectionner dans les différens genres, & j'ai tout lieu de croire que vous êtes contens de moi. Vous ne devez pas douter que la longue fréquentation que j'ai eue avec vous, ne m'ait appris à vous connoître, & à démêler vos goûts, vos talens ; en un mot, le mal & le bien qui peuvent se trouver dans chacun de vous. Comme je vous juge sans passion & sans préjugé quelconque, il est à présumer que je vous juge bien. Ainsi, tenez-vous-en à mon jugement préférablement à celui que vous porteriez de vous-mêmes. Je n'ai aucune sorte d'intérêt à vous tromper ; & vous pourriez avoir celui de l'amour-propre, déguisé sous mille séduisantes formes, dont quelqu'une vous tromperoit infailliblement, en vous ôtant jusqu'au plus léger soupçon d'avoir été trompé. Dans le déplorable état où en sont aujourd'hui les choses, & vu l'éloignement que l'on témoigne par-tout pour la réforme des mœurs & le renouvellement de l'ancienne doctrine, vous ne

Vie de Confucius

devez pas vous flatter de rappeler le commun des hommes à la pratique de leurs devoirs ; vous êtes témoins du peu de succès que j'ai eu dans l'entreprise que j'en ai faite, & à laquelle je n'ai pas cessé de travailler durant tout le cours de ma longue vie. Ce que vous pouvez faire avec quelque espérance de succès, c'est de contribuer à conserver le précieux dépôt dont je n'étois que le dépositaire, & que je vous ai confié. Vous le confierez vous-mêmes à quelques particuliers qui pourront en faire usage & qui le ^{p.382} transmettront, à leur tour, à d'autres pour le faire parvenir aux générations futures, jusqu'à nos derniers descendants.

Pour remplir cette tâche avec fruit, il est expédient que chacun de vous ne s'attache, en particulier, qu'à la partie qui lui convient le mieux, & pour laquelle il est le plus propre. J'y ai réfléchi mûrement ; & voici à quoi il me paroît que vous pouvez vous en tenir.

Ming-tsée-kien, Jan-pe-nieou, & Tchoung-koung, doivent s'en tenir à la Morale ; ils sont en état d'en développer les principes, d'inspirer la pratique de ce qu'elle prescrit, & de porter au plus haut degré de la vertu, ceux qui se mettront sous leur conduite. O si le Ciel eût daigné prolonger les jours du sage *Yen-hoei*... ! Mais non ; il étoit déterminé qu'il mourroit à la fleur de l'âge, parce que, dans ces malheureux tems de corruption & de désordre, les hommes n'étoient pas dignes de le posséder.

Tsai-ngo & Tsée-koung, ont naturellement le don de la parole, & ils ont perfectionné par l'art ce que la nature leur avoit donné. Ils réussiront, s'ils se contentent de cultiver l'éloquence : elle leur sera d'un grand secours pour persuader à leurs contemporains qu'ils ne seront heureux sur la terre, qu'autant qu'ils feront avec exactitude tout ce pour quoi ils y ont été placés.

Vie de Confucius

Jan-yeou et *Ki-lou* ont beaucoup d'usage du monde ; ils connoissent les intérêts des Princes, & savent comment il faut gouverner les hommes. Ils peuvent se charger des emplois civils, de ceux sur-tout qui ont un rapport immédiat avec le peuple ; ils peuvent même, s'ils en sont requis, aider les Souverains dans l'administration de leurs Etats.

Tsée-yeou & *Tsée-hia*, par leur application & leur constance à se livrer à l'étude de l'Antiquité, ont acquis des ^{p.383} connoissances sûres dans les différens genres d'érudition. Ils peuvent se rendre vraiment utiles, & contribuer de leur part au bonheur des hommes, en instruisant les Peuples & les Souverains eux-mêmes, de la doctrine, des loix, des usages des mœurs, & de toute la conduite des Fondateurs de la Monarchie ; en faisant à propos le parallele de ce qui se pratiquoit alors, avec ce qui se pratique dans le tems présent. Ils pourront inspirer à leurs contemporains les sentimens d'une salutaire honte, & les engager par-là à faire du moins quelques efforts pour tâcher de les imiter en quelque chose, s'ils n'ont pas assez de courage pour vouloir les imiter en tout.

Voilà le dernier conseil que j'ai à vous donner, comme votre ami ; & la dernière leçon que j'ai à vous faire, comme votre Maître. Je vous ai parlé sans déguisement & à cœur ouvert ; j'espère que vous aurez egard à ce que je viens de vous dire, & que vous vous ferez un devoir de vous y conformer.

Depuis cette dernière leçon, donnée avec tout l'appareil de l'enseignement, & toute la gravité dont il étoit capable, il ne les admit plus que comme des amis, pour jouir du plaisir de la conversation, & pour faire avec eux quelques parties de promenade aux environs de la ville.

Un jour que *Tsée-koung* s'étoit rendu chez lui pour le saluer à l'ordinaire, & s'informer de l'état de sa santé, *Koung-tsée* lui dit :

Vie de Confucius

— Vous venez fort à propos ; je me disposois à aller à la Tour orientale, pour voir du haut de la plate-forme comment se divertissent nos bons campagnards : car vous savez que ce jour est consacré au culte des *Ta-tcha*. J'attendois que quelqu'un vînt s'offrir pour m'accompagner : allons-y ensemble.

En attendant qu'ils arrivent, j'expliquerai en peu de mots ^{p.384} ce que c'est que ce culte des *Ta-tcha*. Les *Ta-tcha*, ou simplement les *Tcha*, sont les Esprits qui peuvent être utiles ou nuisibles aux biens de la terre : ils sont au nombre de huit. L'un préside aux vents, l'autre au tonnerre, le troisieme à la pluie, le quatrieme à la grêle, le cinquieme aux nuages, le sixieme aux insectes, le septieme à la gelée, & le huitieme aux frimas. Le culte qu'on leur rendoit, etoit de très-ancienne date, & il est consacré dans un des Livres sacrés de la nation : je veux dire dans le *Ché-king*, rédigé par *Koung-tsée* lui-même. *Pour honorer les huit Tcha, y est-il dit, les apaiser & les rendre favorables, il faut chanter un Pin-soung, & faire usage du tou-kou.* Le *Pin-soung* etoit une Ode ou Hymne qui avoit pour objet la description & l'éloge des usages du pays de *Pin*, cet ancien patrimoine de la Maison de *Tcheou* ; & le *tou-kou*, etoit une espece de tambour fait avec de la simple terre ; c'est-à-dire, cette espece de tambour dont l'invention est due aux premiers habitans de la Chine.

« Dans les tems les plus reculés, dit un ancien fragment, deux fois l'année, lorsqu'on se disposoit aux chaleurs de l'été, & avant l'arrivée du froid de l'hiver, on rassembloit dans chaque district tous les vieillards laboureurs du lieu, & on leur donnoit un festin, après lequel ils remercioient le Ciel des bienfaits reçus, & en demandoient de nouveaux en se rendant propices les huit *Ta-tcha*. Cette cérémonie se pratiquoit par ordre du Souverain, quoique le Grand-Maître des cérémonies ne la réglât pas. Elle avoit été établie pour procurer quelque délassement aux laboureurs, & pour donner à entendre

Vie de Confucius

l'estime qu'on avoit pour leurs personnes, & le cas qu'on faisoit de leur art.

Arrivés à la Tour, qui étoit le terme de leur promenade, nos Philosophes monterent jusques sur la plate-forme, d'où, portant leurs regards sur les campagnes des environs, ils virent ^{p.385} quantité de gens divisés en différentes bandes, se livrer à la joie, les uns en chantant & dansant, & les autres en mangeant & buvant. A mesure que *Koung-tsée* les observoit, on voyoit son visage se dérider & s'épanouir, comme s'il se fût diverti lui-même avec eux.

— Je vous avoue, dit-il à *Tsée-koung*, que j'ai un véritable plaisir de voir ces bonnes gens oublier ainsi leur misere, & se croire un moment heureux. Ne trouvez-vous pas qu'ils sont bien ?

— Je pense, répondit *Tsée-koung*, qu'ils feroient beaucoup mieux de ne pas se livrer, comme ils le font, à une joie indécente ; & je désapprouve qu'ils s'amuse à chanter, danser, manger & boire, au lieu de se répandre en actions de grace des bienfaits reçus, & en prieres, pour en obtenir de nouveaux.

— Vous dites très-bien, reprit *Koung-tsée* ; il faut remercier le Ciel des bienfaits reçus, & le prier d'en accorder de nouveaux : hé bien, c'est en se réjouissant comme ils le font, que ces bonnes-gens font leurs actions de graces & leurs prieres. Ne leur enviez pas les foibles douceurs du bonheur imaginaire d'un jour ; une continuité de travaux sans relâche, rendroit le corps & l'ame incapables des fonctions auxquelles la Nature les a destinés. Il est juste qu'après cent jours d'un travail pénible, ceux de la campagne réparent leurs forces en se livrant à la joie. Il faut être, à leur egard, plutôt indulgent que sévere. Un arc qui feroit toujours bandé, perdrait nécessairement son ressort, & deviendrait hors d'usage ; ce n'est qu'en le bandant & le débandant par intervalles & à propos, qu'il conserve son

Vie de Confucius

élasticité, sa force, & qu'il peut être utile. Je n'ai rien à vous dire de plus ; le tems & l'expérience vous en apprendront sur cela davantage.

Peu de tems après, ce même *Tsée-koung* s'étant rendu chez lui, il le trouva revêtu de ses plus beaux habits, la barbe & ^{p.386} les cheveux parfumés, & paré dans toute sa personne comme pour un jour de grande cérémonie.

— Maître, lui dit-il, vous aurez la bonté d'excuser ma curiosité, si je vous demande la raison du brillant appareil dans lequel je vous vois.

— Je vais à la Cour, répondit *Koung-tsée* en soupirant, & j'y vais, contre mon ordinaire, sans y être invité. Je n'ai pu résister plus long-tems au sentiment intérieur qui me presse de faire une dernière tentative auprès du Roi contre le perfide *Tchen-tcheng*, qui a trempé ses mains sacrilèges dans le sang du Souverain dont il étoit Sujet ; un tel crime ne doit rester impuni. Je me suis préparé par la purification & par le jeûne, à l'audience que je vais demander, afin que, si le succès n'en est pas heureux, je n'aie pas à m'en attribuer la cause.

En finissant ces mots, il part, & va se présenter à la porte du Palais pour être introduit auprès du Roi, comme ayant une affaire de la plus grande importance à lui communiquer. On ne le fit pas attendre ; il fut introduit sur le champ, & le Roi le reçut avec distinction.

— Quelle si grande affaire avez-vous à me communiquer, lui dit-il avec bonté ? Vous savez quel sont mes sentimens à votre égard ; parlez librement ; il n'est rien que je ne sois disposé à faire, quand il s'agira de vous obliger.

— Seigneur, lui répondit *Koung-tsée*, l'affaire que j'ai à vous communiquer, est une affaire à laquelle tous les Rois sont intéressés. Le perfide *Tchen-tcheng*, du Royaume de *Tsi*, a mis à mort *Kien-koung*, son légitime Souverain. Vous êtes

Vie de Confucius

Souverain vous-même ; vos Etats confinent à ceux de *Tsi* ; *Kien-koung* étoit votre allié, & originairement de la même race que vous : un seul de ces titres vous autorise à faire la guerre à *Tchen-tcheng* ; tous ces titres réunis, doivent vous mettre au plutôt les armes à la main. Envoyez des troupes pour ^{p.387} exterminer un monstre que la terre porte à regret Le crime de *Tchen-tcheng* est de nature à ne mériter aucun pardon. En le punissant, vous vengerez à la fois un attentat enorme contre le *Tien*, dont chaque Roi tient la place dans les Etats qui lui sont confiés ; contre la Majesté royale, qui a été profanée par ce perfide ; & contre celui à qui vous teniez par les liens sacrés de la parenté, de l'alliance & de l'amitié.

— Tout ce que vous venez de dire, répliqua *Ngai-koung* est exactement vrai ; mais il y a bien des réflexions à faire, & bien des circonstances à combiner, avant que d'en venir à l'exécution. Parlez de cette affaire à mes trois *Tay-fou*, sans l'avis desquels je ne saurois m'engager dans une guerre dont le succès incertain pourroit tourner au désavantage de mon propre Royaume & de mes Sujets ; je m'en tiendrai à ce qu'ils décideront.

— Seigneur, reprit *Koung-tsée*, en faisant mes représentations à votre Majesté, j'ai fait ce que j'ai cru être de mon devoir : il seroit inutile d'insister davantage auprès de vos *Tay-fou*, que je sais être déterminés à ne pas entrer dans mes vues. Je vous prie de réfléchir à part vous sur ce que je vous ai proposé, & de prendre votre parti indépendamment de vos *Tay-fou*. Vos *Tay-fou* ne sont pas Rois. Ils ont leurs vues particulieres, suivant lesquelles ils agissent ; ils ont leurs intérêts propres, qu'ils veulent ménager, & qu'ils ménagent en effet, souvent même aux dépens de ceux de l'État & de la gloire de leur Maître. Pour moi, Seigneur, qui n'ai d'autre intérêt que celui de la justice & du bon ordre, je vous conjure par les noms sacrés de cette

Vie de Confucius

justice & de ce bon ordre, de vous armer, d'armer tous vos Sujets, s'il le faut, pour aller exterminer un scélérat qui ne mérite pas de vivre. Vous ^{p.388} assurerez par sa mort, la succession du Royaume de *Tsi* à ceux à qui elle appartient par un droit légitime ; & vous imprimerez dans l'esprit de tous ceux qui pourroient vouloir l'imiter, une salutaire terreur, qui les empêchera de consommer leur crime.

— Soyez tranquille, dit le Roi en se levant ; je penserai sérieusement à ce que vous me proposez ; & s'il m'est possible d'en venir à l'exécution, ne doutez pas que je ne m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable.

Telle fut la dernière action d'éclat de notre Philosophe. C'est par elle qu'il termina sa vie publique, pour se renfermer dans l'enceinte de sa maison, d'où il ne se montra que très rarement à ceux du dehors. Il commençoit à sentir tout le poids de l'âge ; & de petites infirmités qu'il éprouvoit par intervalles, l'avertissoient de sa prochaine dissolution.

Un jour qu'il paroissoit plus sérieux qu'à l'ordinaire, & qu'il laissoit échapper quelques soupirs, comme s'il eût été en proie à quelque douleur sourde, l'alarme fut dans la famille. Son petit-fils *Tsée-see*, tout jeune qu'il étoit, fut des premiers à s'en appercevoir. Il s'approche, se met à genoux devant lui, & lui demande la raison de l'abattement où il le voyoit.

— Mon enfant, lui dit *Koung-tsée*, vous êtes encore trop jeune pour que je vous découvre ce qui se passe dans mon cœur.

— Je crains de n'être point tel que vous le souhaiteriez, reprit *Tsée-see*, & que ce ne soit là ce qui vous afflige ; ayez la bonté de m'avertir de mes fautes, afin que je m'en corrige.

— Vous êtes tel que je le souhaite, lui répondit *Koung-tsée*, & je n'ai rien à vous reprocher.

— Peut-être poursuivit *Tsée-see*, pensez-vous que la doctrine de *Yao* & de *Chun* disparaîtra bientôt de dessus la surface de la

Vie de Confucius

terre, & cette pensée vous rend triste. Je vous ai oui dire, que lorsque le pere travaille à p.389 faire du bois, le fils ne doit pas rester debout ou les bras croisés : un fils qui se conduiroit ainsi, n'auroit pas la piété filiale. En vous voyant triste, j'ai craint de ressembler à ce fils paresseux, si, ne pouvant dissiper votre tristesse, je ne travaillois au moins à la partager avec vous ; c'est ce qui m'a engagé à vous en demander le sujet.

En l'entendant parler ainsi, *Koung-tsée* lui sourit avec bonté, & lui dit en laissant couler quelques larmes de joie :

— Ô mon fils ! vos paroles dissipent ma tristesse. Continuez à avoir de pareils sentimens, & vous viendrez peut-être à bout de ce que je n'ai pu faire. Soyez tranquille, vous avez la piété filiale gravée dans le cœur. Puissent toutes les autres vertus y avoir chacune leur place, & vous rendre digne des faveurs du *Tien* !

Cette légère indisposition n'étoit que le prélude d'une maladie sérieuse, dont il fut atteint bientôt après. Il en guérit pourtant ; mais sa convalescence fut longue, & il ne fit plus que languir le reste de ses jours ; plusieurs de ses anciens disciples le visitoient fréquemment, & le servoient comme ils auroient servi leur propre pere. *Tsée-koung*, en particulier, se rendoit auprès de lui avec plus d'assiduité qu'aucun autre, & alloit chaque jour, de grand matin, s'informer en personne de l'état de sa santé. Il manqua une fois à s'acquitter de ce devoir à son heure accoutumée ; & cette fois justement, *Koung-tsée* l'attendoit avec une sorte d'impatience, pour lui faire part d'un songe mystérieux qu'il avoit fait la nuit précédente. Enfin, il arriva lorsque son Maître étoit à prendre l'air au jardin.

Koung-tsée averti de son arrivée, voulut aller au-devant de lui sans être accompagné. Appuyé sur son bâton, il se traîna jusqu'à la porte extérieure ; & aussi-tôt qu'il aperçut son disciple, il lui dit :

Vie de Confucius

— Vous venez aujourd’hui bien tard ; je vous ^{p.390} attendois depuis long-tems. Quelles affaires si pressantes ont pu vous empêcher de venir plutôt ?

Surpris d’un pareil compliment, & plus surpris encore de voir son Maître, dans l’état où il étoit, faire lui-même la fonction de portier, *Tsée-koung* resta comme immobile.

— Entrez, continua *Koung-tsée* ; je ne suis point fâché ; ce n’est que l’empressement que j’avois de vous voir, qui m’a fait vous parler ainsi ; ne le regardez pas comme un reproche.

Ils entrèrent ensemble ; & quand ils furent un peu remis l’un & l’autre, *Koung-tsée* prit la parole, & dit :

— Mon cher *Tsée-koung*, je me sens dépérir à vue d’œil ; les forces m’abandonnent, & ma santé chancelante ne se rétablira peut-être jamais.

Un torrent de larmes & des sanglots réitérés, lui couperent la voix. Après quelques momens, il continua ainsi :

— Ô mon cher *Tsée-koung* ! la montagne de *Tay-chan* s’écroule ; je n’ai plus à lever la tête pour la contempler ; les poutres qui soutiennent le bâtiment, sont plus qu’à demi pourries ; je n’ai plus où me retirer. L’herbe sans suc est entièrement desséchée ; je n’ai plus où m’asseoir pour me reposer. La saine doctrine avoit disparu ; elle étoit entièrement oubliée : j’ai tâché de la rappeler, & de rétablir son empire ; je n’ai pu y réussir. Se trouvera-t-il quelqu’un après ma mort qui veuille prendre sur soi cette pénible tâche ?

En disant ces mots, il regarda fixement *Tsée-koung*, comme pour l’inviter à s’en charger, puis il ajouta :

— Les Princes de la Dynastie *Hia* ont leurs tombeaux, dont l’escalier fait face à la partie du monde d’où le soleil se leve ; les Princes de la Dynastie *Chang* sont enterrés entre deux

Vie de Confucius

colonnes : je suis de la race de ces derniers. J'ai songé cette nuit que j'étois entre deux colonnes, & que là j'offrois à tous ceux qui m'ont transmis successivement la vie. Ce songe m'avertit que je ne suis pas loin de ma ^{p.391} dernière heure : mais ce n'est pas là ce qui m'afflige & fait couler de mes yeux les larmes que vous voyez. Les Rois d'aujourd'hui ont tous dégénéré de la vertu de leurs Ancêtres ; aucun d'eux n'a voulu de la doctrine que je leur annonçois ; voilà le véritable sujet de mon affliction.

Tsée-koung tâcha de le consoler de son mieux, en lui insinuant que lui *Tsée-koung*, ainsi que ses autres disciples, n'oublieroient rien pour se conformer à ses desirs ; & que s'ils ne marchaient pas exactement sur ses traces, ils feroient du moins des efforts pour couvrir le suivre de loin ; qu'il se trouveroit peut-être quelqu'un parmi eux, auquel des tems plus heureux, & des circonstances plus favorables, procureroient les succès qu'il ne lui avoit pas été possible d'avoir dans le siècle pervers où il avoit vécu ; qu'il devoit nourrir cette espérance dans son cœur jusqu'à son dernier soupir, & descendre avec elle dans le tombeau. *Koung-tsée* parut satisfait. Depuis cette conversation, il reprit peu-à-peu une partie de ses forces, & parut avoir recouvré toute sa santé mais ce n'étoit là que la dernière lueur d'une étincelle qui s'éteignoit ; un événement singulier renouvella bientôt sa tristesse, & le fit retomber dans son état de langueur :

Le Roi étant allé à la chasse du côté de l'ouest, ceux de sa suite firent rencontre d'un quadrupède extraordinaire, qui mourut aussi-tôt qu'ils l'eurent forcé. Il avoit des cornes de chair ; ses barbes, ainsi que les écailles qui couvroient son corps, étoient comme celles du dragon, & ses pieds ressembloient à ceux du cerf. Il fut regardé comme un monstre ; & pour cette raison, on le jeta à la voirie hors du parc ; mais, ni les loups, ni les chiens, ni les corbeaux, ni les autres animaux carnaciers, n'osèrent y toucher. Il resta bien des jours en spectacle, pour satisfaire la curiosité de ceux qui voulurent l'aller voir. On ne parla bientôt plus dans la ville

Vie de Confucius

que du monstre tué à la chasse ^{p.392} du Roi, & *Koung-tsée* ne fut pas des derniers à l'apprendre. Il ne s'en rapporta pas à ce qu'on lui en disoit, il voulut le voir lui-même. Il fit un effort, il se transporta sur les lieux, accompagné de *Tsée-koung*, & de deux ou trois autres de ses disciples ; vit le prétendu monstre ; & en le voyant, il s'écria, comme hors de lui-même :

— Ce n'est pas-là un monstre ; c'est l'animal symbole de la charité & de la saine doctrine. C'est une *lin* ; elle s'est montrée à un petit nombre, qui, loin de l'accueillir, l'a poursuivie à outrance, jusqu'à la forcer & à la faire mourir. La voilà maintenant exposée aux regards de quiconque : mais, hélas ! elle est dans l'état de mort. O Ciel ! en sera-t-il ainsi de la charité & de la saine doctrine ?

Les sanglots & les larmes l'empêchèrent d'en dire davantage. Il avoit les yeux tournés vers le ciel, & demeura quelque tems immobile : peut-être même seroit-il tombé en foiblesse, si les deux disciples qui étoient le plus à portée, ne l'eussent soutenu. Il donne à cet animal symbolique le nom de *lin*, parce que c'étoit une femelle. Le mâle s'appelle *ki* ; & quand on désigne en général l'espece, on joint les mots *ki* & *lin*, & l'on dit *ki-lin*.

Le *ki-lin* vivant, avoit annoncé la naissance de *Koung-tsée* ; le *ki-lin* privé de la vie, annonçoit infailliblement sa mort. Persuadé que l'événement ne tarderoit pas à suivre l'annonce, il s'y disposa ; mais en s'y disposant, il ne perdit pas de vue ce qui avoit fait l'objet des travaux de toute sa vie : je veux dire le rétablissement de l'ancienne doctrine, & le renouvellement des bonnes mœurs. Il avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour porter ses contemporains à l'un & à l'autre ; il ne voulut rien oublier de ce qui dépendoit de lui pour y porter ceux des siècles futurs. L'enseignement de vive voix, & les exhortations fréquentes, avoient été les moyens ordinaires qu'il employa pour ^{p.393} gagner les premiers. Les Ouvrages dont il étoit Auteur, & ceux auxquels il avoit eu part, furent les moyens qu'il crut devoir employer pour les hommes à venir. Quoiqu'il eût déjà mis la dernière main à tous ses

Vie de Confucius

Ecrits, il les relut avec soin, autant que ses forces le lui permirent, & y fit les petites corrections qui lui parurent devoir contribuer à les rendre plus dignes de passer à la postérité. Enfin, après avoir poussé sa carrière jusqu'à la soixante-treizième année de son âge, il tomba dans un profond assoupissement, dont il ne fut pas possible de le réveiller : il fut pendant l'espace de sept jours dans cet état léthargique ; & le jour *Ki-tcheou*, de la quatrième lune de la seizième année du règne de *Ngai-koung*, Roi de *Lou*, il rendit l'esprit. Cette année, qui répond à la quarante-unième du règne de *King-ouang*, vingt-cinquième Empereur de la Dynastie des *Tcheou*, la quatre cent soixante-dix-neuvième avant Jésus-Christ, & la neuvième avant la naissance de Socrate.

Son petit-fils *Tsée-see*, le seul de son sang qu'il laissoit après lui, étoit trop jeune encore pour pouvoir ordonner de ses funérailles & du cérémonial qui devoit s'y observer ; ses disciples, *Tsée-koung* & *Koung-hi-tché*, s'en chargerent. Après avoir fermé les yeux à leur Maître, car ils étoient présents lorsqu'il expira, ils lui mirent dans la bouche trois pincées de riz, & l'habillèrent de manière qu'on pût y reconnoître quelque chose de l'habillement des trois Dynasties *Hia*, *Chang* & *Tcheou*. Son habillement, de la tête aux pieds, étoit composé de onze pièces. L'habit extérieur étoit celui dont il se revêtoit lorsqu'il alloit en cérémonie à la Cour ; son bonnet étoit tel que le portoient alors les Ministres d'Etat ; la marque d'honneur qui distinguoit les hommes en place des simples citoyens, ^{p.394} étoit d'ivoire, & le cordon auquel elle étoit arrachée, étoit tissu avec des fils de cinq couleurs.

Ainsi habillé, on le mit dans un cercueil de bois de *toung-mou*, dont les planches avoient quatre pouces d'épaisseur du pied d'alors, divisé comme celui d'aujourd'hui, en dix pouces ; & ce premier cercueil fut emboîté dans un second, fait de bois de *pe-mou*, dont les planches avoient cinq pouces d'épaisseur. On peignit tout l'extérieur de différentes figures, qui étoient autant d'emblèmes des différentes vertus qui l'avoient plus particulièrement distingué. Ce double cercueil fut placé dans un catafalque construit suivant le rite des *Tcheou*, qui

Vie de Confucius

occupoient actuellement le trône Impérial. Les petits étendards angulaires, placés par intervalles autour de cette décoration funebre, étoient suivant le rite de la Dynastie *Chang* ; & le grand étendard quarré, étoit suivant le rite de la Dynastie *Hia*. En réunissant ainsi les rites des trois Dynasties qui, depuis la fondation de l'Empire, l'avoient successivement gouverné jusqu'alors, on vouloit donner à entendre que si la mémoire de ces anciens rites, & de tous les autres qui avoient eu lieu dans les tems les plus reculés, s'étoit conservée parmi les hommes, c'étoit à *Koung-tsée* en particulier que l'honneur en étoit dû, & à qui l'on étoit redevable de cet insigne bienfait. Ce premier devoir étant rempli, *Tsée-koung* & *Koung-hi-tché* acheterent au nom du petit-fils de leur Maître, un terrain de cent *mou* (chaque *mou* est de cent pas, & chaque pas de six pieds) à quelque distance au nord de la ville, au-dessus du courant de la riviere *See-choui*, pour y déposer le corps. A l'une des extrémités de ce terrain, ils eleverent trois monticules en forme de dôme, dont celui du milieu, plus élevé que les autres, devoit servir de signal au tombeau ; & *Tsée-koung* y planta, de p.395 ses propres mains, l'arbre *kiai*. Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc aride, subsiste encore dans le lieu même où il fut planté, malgré le bouleversement que la Chine a éprouvé plus d'une fois pendant un intervalle de tems de plus de vingt-deux siècles. Le profond respect que les Chinois conservent pour la mémoire de leur Sage par excellence, & pour tout ce qui peut contribuer à leur en rappeler le souvenir, leur fait regarder ce tronc aride comme un monument digne de toute leur attention. Ils l'ont fait dessiner dans toute l'exacitude du détail ; ils l'ont fait graver sur un marbre ; & les empreintes qu'on en tire, servent de principal ornement dans le Cabinet de ces Lettrés enthousiastes, qu'une fortune au-dessous de la médiocre met hors d'état de décorer plus somptueusement. J'en ai un exemplaire, donné par le *Saint Comte* lui-même, comme un présent dont il a cru qu'un Lettré du *Grand-Occident* (c'est de ce nom qu'on appelle ici l'Europe) pourroit connoître le prix. Je le joindrai aux Planches dont j'accompagne cet Ecrit.

Vie de Confucius

Après avoir tout disposé dans le lieu de la sépulture, ceux des disciples qui étoient à portée, se rassemblèrent chez Tsée-see, & formèrent le convoi funèbre, en se joignant aux parens de l'illustre mort.



Planche 16.

Le corps fut mis en terre avec tout l'appareil de l'ancien cérémonial ; & après la cérémonie, tous se prosternerent & pleurerent sincèrement

Vie de Confucius

sur son tombeau. Avant que de se séparer, les disciples convinrent entre eux de porter le deuil de leur Maître commun, de la même manière & autant de temps qu'ils devroient le porter si le propre père de chacun d'eux étoit mort : la durée en fut de trois ans. Mais *Tsée-koung*, qui avoit été plus lié qu'aucun autre à celui qu'ils regrettoient tous, recula ce terme jusqu'à la sixième année entièrement révolue ; & pendant tout cet espace de temps, il s'enferma dans une cahute qu'il avoit fait construire non loin du tombeau ; p.396 & ne s'occupa qu'à étudier son modèle, pour se mettre en état de l'imiter quand les circonstances le lui permettroient.

Ceux d'entre les principaux disciples qui étoient habitués dans les Royaumes voisins, & qui n'avoient pas assisté aux funérailles, vinrent à leur tour faire les cérémonies funebres, & apportèrent, comme une sorte de tribut, chacun une espèce d'arbre, particulière à son pays, pour contribuer à l'embellissement du lieu qui contenoit les respectables restes du Sage qui les avoit instruits.

L'exemple de *Tsée-koung* fut regardé par les autres comme un reproche tacite du peu d'affection qu'ils avoient pour leur Maître, en s'éloignant de son tombeau comme ils l'avoient fait. Ils se rassemblèrent au nombre d'environ une centaine, & vinrent s'établir avec leurs familles aux environs de ce lieu respectable, y formerent un village, qu'ils nommerent *Koung-ly*, c'est-à-dire, village de *Koung*, ou appartenant à la Maison de *Koung*, dont ils voulurent bien se déclarer les vassaux, & prièrent *Tsée-see* de les regarder comme tels, en acceptant l'hommage volontaire qu'ils lui offroient en considération de son illustre Aïeul. Ces familles nouvellement établies, se multiplièrent peu-à-peu ; & leurs descendans se trouverent en assez grand nombre après quelques siècles, pour peupler eux seuls une ville du troisième ordre, qui porte aujourd'hui le nom de *Kiu-fou-hien*, & qui est du district de *Yen-tcheou-fou*. Dans les commencemens, on s'étoit contenté de mettre devant le tombeau une simple pierre sans sculpture, de six pieds en carré, sur laquelle on faisoit les cérémonies d'usage, & que pour cette raison on appelloit *Tsée-tan*, c'est-à-dire, *Élévation*, ou *Autel des cérémonies*. Pour

Vie de Confucius

ce qui est des parues de pierre, & des autres ornemens qui décorent aujourd'hui les environs du tombeau, tout cela est moderne.

p.397 Les parens, les amis & les disciples de *Koung-tsée*, ne furent pas seuls à donner des marques publiques de consternation & de deuil ; tout ce qu'il y avoit de personnes instruites, se fit un devoir de témoigner sa douleur ; & le Roi *Ngai-koung* lui-même, qui l'avoit négligé lorsqu'il vivoit, sentit, au moment qu'on lui annonça sa mort, tout le prix de la perte qu'il avoit faite. En présence de tous ses Courtisans, il se reprocha le tort qu'il avoit eu de ne pas l'employer, & dit en peu de mots tout ce qu'on pouvoit dire de plus honorable en faveur de celui qu'il regrettoit.

— Le Ciel suprême, dit-il, est irrité contre moi ; il m'a enlevé le trésor le plus précieux de mon Royaume, en m'enlevant le Sage qui en faisoit la principale gloire & le plus bel ornement.

Ce magnifique eloge, tout mérité qu'il étoit, auroit pu être regardé comme un tribut que ce Prince payait à la coutume, s'il ne l'eût fait suivre par quelque chose de plus durable que les paroles. Il fit construire en son honneur, & non loin de son tombeau, une de ces salles qui portent par distinction le nom de *Miao*, parce qu'elles sont destinées à honorer les Ancêtres :

— Afin, dit-il, que tous les amateurs de la Sagesse, présens & à venir, puissent s'y rendre en tems réglés, pour faire les cérémonies respectueuses à celui qui leur a frayé la route qu'ils suivent, & sur le modele duquel ils doivent se former.

Pour la consolation des disciples qui s'étoient fixés avec leurs familles dans les environs, & pour remettre en quelque sorte sous leurs yeux celui dont le souvenir leur étoit infiniment cher, outre son Portrait qu'on plaça dans le *Miao* nouvellement construit, on y déposa encore tous ses ouvrages, ses habits de cérémonie, ses instrumens de musique, le char dans lequel il faisoit ses voyages, & quelques-uns des meubles qui lui avoient appartenu. Quand on crut que tout étoit dans l'état p.398 de décence qu'il falloit, on en donna avis au Roi ; & ce Prince s'y étant

Vie de Confucius

transporté, y fit en personne toutes les cérémonies qu'on a imitées depuis ; c'est-à-dire, qu'il le reconnut solennellement pour Maître, & qu'il lui rendit, en cette qualité, les mêmes hommages que s'il eût été vivant,



Planche 17.

& qu'il l'instruise encore dans la morale, les sciences & le gouvernement. A son exemple, tous ceux de ses disciples qui étoient à portée

Vie de Confucius

renouvellerent dans ce même lieu les hommages qu'ils avoient déjà rendus à leur Maître, & déterminèrent entre eux, qu'au moins une fois chaque année, ils viendroient s'acquitter des mêmes devoirs : ce qu'ils pratiquerent le reste de leur vie avec une exactitude qui a servi de modèle à tous les gens de Lettres qui sont venus après eux. Depuis plus de deux mille ans, les Lettrés suivent constamment cet usage ; & comme il n'est pas possible que tous fassent annuellement le voyage de *Kiu-fou-hien*, pour la commodité de ceux qui sont répandus dans les différentes Provinces de l'Empire, on a élevé dans chaque ville un *Miao*, où ils vont faire les mêmes cérémonies qu'ils feroient à *Kiué-ly*, s'il leur étoit facile de s'y rendre. Les Empereurs même ne s'en dispensent pas ; ils vont, en tant que représentant la Nation, rendre hommage celui que la Nation a reconnu solennellement pour Maître, & c'est le fondateur de la Dynastie des *Han*, qui le premier en a donné l'exemple.

Après l'extinction totale des *Tsin*, vers l'an 203 avant Jesus-Christ, le grand *Tay-tsou*, *Kao-hoang-ty*, ayant réuni tout l'Empire sous sa domination, regarda comme le premier de ses soins celui de lui rendre tout le lustre dont il avoit brillé sous les premiers Empereurs de *Tcheou*. Les Sages qu'il avoit appelés auprès de sa Personne pour l'aider de leurs conseils, lui persuaderent que, de tous les moyens qu'il pouvoit employer pour venir à bout de ce qu'il se proposoit, le plus ^{p.399} efficace étoit de faire revivre l'ancienne doctrine, dont le souvenir se conservoit encore dans un petit coin de ses vastes Etats, où les descendants de *Koung-tsée* & de quelques-uns de ses disciples, étoient établis ; & que, pour diriger vers ce grand objet l'esprit général de la Nation, Sa Majesté n'avoit rien de mieux à faire, que de témoigner beaucoup de respect pour le Philosophe de *Lou*, qui avoit été, durant tout le cours de sa vie, l'exact imitateur des Anciens quant à la maniere de se conduire, & le fidele interprete de leur doctrine dans ses discours & dans ses écrits. Ils lui firent entendre qu'en donnant des marques publiques de vénération pour un Sage qui fut regardé, jusqu'au tems des Barbares *Tsin*, comme le

Vie de Confucius

Docteur par excellence, & le Maître de la Nation, il acheveroit de se concilier l'affection & l'estime de la plus saine partie de ses Sujets.

— C'est, lui dirent-ils, c'est sur-tout en rendant les devoirs funebres à tous les Guerriers qui sont morts en défendant l'Empire contre la multitude des tyrans & des rebelles qui le déchiroient, que vous avez gagné les cœurs de tous ceux qui, les armes à la main, peuvent vous aider à le conserver. C'est en rendant les devoirs funebres aux Sages qui, par leurs vertus pacifiques, leurs instructions & leur exemple, en ont fait autrefois le plus bel ornement, que vous gagnerez sans retour les cœurs de tous ceux qui peuvent vous aider à l'illustrer & le faire fleurir. Le tombeau de *Koung-tsée* subsiste encore ; les descendans de ce grand homme & de plusieurs de ses disciples, font leur séjour dans les environs, où ils cultivent en paix la Sagesse, en marchant sur les traces de leurs respectables Ancêtres. Daignez vous transporter sur les lieux ; honorez-les d'une visite de votre part, ils p.400 redeviendront ce qu'ils étoient du tems des *Tcheou*, & la gloire en rejaillira sur vous jusques dans les siècles les plus reculés.

Kao-tsou, qui ne demandoit pas mieux que de prendre en tout le contrepied de la Dynastie qu'il venoit d'éteindre, reçut avec plaisir ce conseil, & s'empressa de le suivre. Il donna ses ordres pour qu'on eût à réparer d'une manière digne de sa munificence, des lieux où il se proposoit d'aller faire en personne les cérémonies respectueuses en l'honneur d'un Sage qui méritoit la reconnaissance de tous les hommes, présens & à venir.

En conséquence de ces ordres, ceux qui les avoient sollicités, & qui en furent les exécuteurs, réparèrent magnifiquement, non-seulement le tombeau, mais encore tout ce qui l'avoisinoit ; & au lieu du *Miao* construit autrefois par *Ngai-koung*, & dont il ne restoit plus que quelques débris, ils en firent construire un nouveau, pour servir aux mêmes usages, mais sur un plan plus régulier, & qui embrassoit une plus vaste étendue de terrain.

Vie de Confucius

L'ouvrage achevé, & tout le reste étant disposé comme il le falloit pour ce qu'on avoit en vue, l'Empereur se transporta sur les lieux, & y fit les cérémonies avec tout l'appareil de la dignité suprême.



Planche 18.

C'est à cette époque qu'on peut fixer le commencement de l'espèce de culte public que ceux qui sont préposés pour instruire ou gouverner la

Vie de Confucius

Nation, rendent depuis tant de siècles à celui qui leur a laissé de si beaux préceptes pour remplir dignement ces deux importants objets. Jusqu'alors les descendans du Philosophe, les alliés ou amis de la famille, avaient été les seuls à faire habituellement & dans des tems réglés, les cérémonies respectueuses dans le *Miao*, qu'on ne regardait que comme le *Miao* domestique de la maison de Koung. A l'exemple ^{p.401} de l'Empereur, les Magistrats & les gens de Lettres le reconnurent pour leur Maître, & se firent un point d'honneur de lui témoigner publiquement le respect que des disciples reconnoissans doivent à ceux qui les ont instruits. Ce qu'ils ne firent d'abord que volontairement & de leur plein gré, devint dans la suite une loi ; & il fut réglé qu'aucun Lettré ne seroit admis aux grades de la Littérature ; qu'aucun Mandarin préposé pour l'administration de la justice, & pour gouverner le peuple, n'entreroit en exercice de sa charge, qu'après avoir fait solennellement les cérémonies respectueuses dans quelqu'un des *Miao* que pour cette raison on a érigé dans chaque ville.. Ces sortes de *Miao* ne sont pas seulement en l'honneur de *Koung-tsée* ; on y honore encore les principaux d'entre ses disciples, & ceux qui, par leur science & leurs vertus, ont mérité de lui être associés. Les uns & les autres ont commencé à jouir de cette prérogative sous le regne de *Tchen-tsoung*, troisieme Empereur de la Dynastie des *Soung*, qui monta sur le trône l'an 998 de notre ere vulgaire.

Ce Prince, dans un voyage qu'il fit dans les Provinces orientales de son Empire, se détourna de la route ordinaire pour aller, avec toute sa Cour, visiter le tombeau de notre Philosophe. Il se rendit à *Kiu-fou*, & de là il se transporta au *Miao*, où il fit les cérémonies respectueuses devant la Représentation de celui qu'il adoptoit personnellement pour son Maître. Après s'être acquitté de ce devoir, il parcourut des yeux tout l'intérieur de la salle ; & ses regards etant tombés sur quelques inscriptions qui etoient marquées du sceau Impérial, il les lut avec attention, & voulut en augmenter le nombre. Il composa en vers un court eloge de *Koung-tsée*, & le fit placer à côté de celui que *Tay-tsou*, son aïeul, avoit fait dans le même goût. Avant que de quitter ces lieux, il

Vie de Confucius

donna une ^{p.402} preuve authentique du cas qu'il faisoit de l'ancienne doctrine, en ordonnant que tous ceux qui avoient contribué à la conserver & à l'étendre, seroient honorés désormais dans les mêmes *Miao* que le Philosophe de la Nation.

— Il est juste, dit-il, que ceux qui ont contribué à faire parvenir jusqu'à nous les instructions du grand homme que nous honorons, & auquel, tout Souverain que je suis, je viens de rendre mes respectueux hommages, aient part à notre reconnoissance & à celle de la postérité. Ainsi, j'ordonne qu'on ait à placer convenablement, dans ce même *Miao*, & dans tous ceux de l'Empire qui sont destinés aux mêmes usages, les Représentations des soixante-douze personnages qui ont été ses disciples les plus assidus, lorsqu'il vivoit, & qui, de vive voix ou par écrit, ont transmis sa doctrine après sa mort : de cette maniere, les honneurs qu'on rend au Maître par excellence, rejailliront, en quelque sorte, sur eux, & on leur en rendra de particuliers, ainsi qu'il sera déterminé par le Tribunal des Rites.

Ce seroit ici le lieu de parler de ces cérémonies, de les mettre sous les yeux, dans le détail le plus exact, telles qu'elles se pratiquent, en traduisant simplement cet article du cérémonial authentique de la Nation, sans aucune réflexion de ma part. Ce simple exposé suffiroit pour faire porter un jugement sans appel, & sur leur nature, & sur l'objet qu'on se propose en les pratiquant : mais comme on a déjà beaucoup écrit sur cette matiere, & que le pour & le contre ont eu des partisans outrés, je crois, tout bien considéré, qu'il est inutile de redire ce qui a été dit cent & cent fois. Ce qui n'a pas été dit, & qui me paroît mériter quelque attention, c'est la succession non interrompue des Ancêtres de *Koung-tsée*, en remontant jusqu'à *Hoang-ty* ; & de ses descendans, jusqu'à ^{p.403} l'Empereur *Kien-long*, aujourd'hui sur le trône, c'est-à-dire, depuis l'an avant Jesus-Christ 2637, jusqu'à l'année courante 1784 : ce qui fait une noblesse de plus de 4400 ans. On en trouvera les preuves dans l'explication des Tables généalogiques : c'est par-là que je

Vie de Confucius

terminerai cet ouvrage. Mais auparavant, je placerai la Table chronologique des événements arrivés dans la vie de Confucius.

@

Vie de Confucius

TABLE CHRONOLOGIQUE

@

La Table suivante met sous un même point de vue les principaux événements de la vie du Sage dont je viens de tracer l'histoire, & ces événements sont rangés suivant l'ordre des temps auxquels ils ont eu lieu. J'ai suivi, dans cet arrangement, l'opinion la plus commune.

On peut tirer deux grands avantages de la lecture de cette Table. Le premier, de pouvoir suivre *Koung-tsée* depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, & de se convaincre qu'il n'est jamais sorti de ce qu'on appelle aujourd'hui la Chine, pour aller s'instruire dans les pays étrangers. Le second, de s'instruire suffisamment de ce qu'il est à propos de savoir, sans essayer l'ennui des détails.

*

Je compte les cycles depuis la 61^e année du règne de *Hoang-ty*, par laquelle commence le premier cycle du premier tri-cycle ; & cette époque radicale répond exactement à l'an avant Jésus-Christ 2637.

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Keng-siu, 47 ^e année du second cycle du 12 ^e tri-cycle.	L'année <i>Keng-siu</i> , 47 ^e du second cycle du 12 ^e tri-cycle, la 22 ^e du règne de <i>Siang-koung</i> , Roi de <i>Lou</i> ; la 21 ^e du règne de <i>Ling-ouang</i> , 23 ^e Empereur de la Dynastie des <i>Tcheou</i> ; & la 551 ^e avant Jésus-Christ ; Confucius, fils de <i>Chou-leang-ho</i> , Gouverneur d'une ville du troisième ordre, qui portoit alors le nom de <i>Tseou-y</i> , & de <i>Yen-ché</i> , naquit le 13 de la 11 ^e lune ; c'est-à-dire, aux environs du solstice d'hiver. Pages 13 & suiv.	551	1
Sin-hai, 48 ^e	Les Mémoires domestiques de la Maison de Confucius, ne disent rien de ce qui se passa durant les deux premières années de son âge. Ils placent sous la troisième année la mort de son père. Page 16 .	550	2
Jen-tsée 49 ^e		549	3
Kouei-tcheou, 50 ^e	Pendant les années 4, 5 & 6 de son âge, au lieu des divertissemens qui sont l'occupation ordinaire des autres enfans, Confucius s'occupa dès-lors à apprendre les cérémonies ; & pour s'en rendre la pratique aisée & comme naturelle, il s'y exerçoit avec ses petits camarades, par forme de jeu. Pages 16 & 17.	548	4
Kia-yn, 51 ^e		547	5
Y-mao, 52 ^e	Confucius étoit âgé de sept ans, lorsque <i>Ling-ouang</i> mourut, & eut pour successeur <i>King-ouang</i> . Cette même année, <i>Yen-ché</i> , mère de <i>Koung-tsée</i> , mit son	546	6

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Ping-tchen, 53 ^e	cher fils sous la discipline de <i>Ping-tchoung</i> , pour etudier les Lettres, &c. Pages 17 & 18.	545	7
Ting-see, 54 ^e	Il continue à etudier sous ce sage Maître les deux années suivantes, & fait les plus grands progrès : mais l'année d'après, il fut obligé d'interrompre ses etudes pendant quelques mois, après lesquels il reprit son train ordinaire.	544	8
Ou-ou, 55 ^e		543	9
Ki-ouei, 56 ^e	<i>Siang-koung</i> , Roi de <i>Lou</i> , mourut. A cette occasion, tous les Grands & les Mandarins se rendirent à la Cour, pour faire les cérémonies devant le cercueil : c'est pourquoi <i>Ping-tchoung</i> discontinua les soins qu'il donnoit à l'éducation de la Jeunesse. Après l'espace de deux ou trois lunaisons, <i>Tchao-koung</i> , successeur de <i>Siang-koung</i> , ayant fini toutes les cérémonies d'usage, & tous les Mandarins étant rentrés dans le train ordinaire, <i>Ping-tchoung</i> fit revenir ses disciples. Confucius ne fut pas des derniers à se rendre auprès de lui : il profita plus qu'aucun autre des instructions de ce Sage. Pendant les années 11, 12, 13 & 14 de son âge, il apprit tout ce qui s'enseigne communément dans les Ecoles. Il le savoit aussi-bien que les Maîtres. Il voyoit dans le lointain, ainsi qu'il s'exprime lui-même, le vaste pays des Sciences, & il étoit en doute s'il entreprendroit de le parcourir à loisir.	542	10
Keng-chen, 57 ^e		541	11
Sin-yeou, 58 ^e		540	12
Jen-siu, 59 ^e		539	13
Koei-hai, 60 ^e		538	14
<i>3^e cycle du 12^e tri-cycle</i>			
Kia-tsée, 1 ^e année	A l'âge de quinze ans il se décide, prend la ferme résolution de se livrer aux Sciences, & fait son plan d'étude.	537	15
Y-tcheou, 2 ^e	Il s'étoit déjà fait un nom du côté de la sagesse ; il passoit pour un jeune homme accompli ; & l'on étoit persuadé que personne ne l'égaloit dans la connoissance pratique de tout ce qui concernoit le Cérémonial & les différens usages de la vertueuse Antiquité.	536	16
Ping-yn, 3 ^e	Il fait sa premiere entrée dans le monde, & exerce un petit emploi qui lui donne inspection sur le peuple, quant à une partie de la Police. Frappés du bruit de son nom, <i>Mong-y-tsée</i> , l'un des grands Seigneurs du <i>Lou</i> , & son frere aîné <i>Nan-koung-king-chou</i> , veulent apprendre de lui tout ce qui a rapport aux Cérémonies, & le reconnoissent pour Maître. Pages 19 & suiv.	535	17
Ting-mao, 4 ^e	Il continue l'exercice de son emploi & ses etudes particulieres, qu'il est souvent obligé d'interrompre pour satisfaire ceux qui venoient le consulter. Sa réputation augmente de jour en jour, & s'étend jusqu'aux Royaumes voisins du <i>Lou</i> . Page 22 .	534	18
Ou-tchen, 5 ^e	A 19 ans, il s'établit en ménage. <i>Yen-ché</i> , sa mere, lui donne pour epouse <i>Ki-koan-ché</i> , fille d'un Mandarin dont la famille, originaire du Royaume de <i>Soung</i> , remontoit, ainsi que celle de <i>Koung-tsée</i> , jusqu'aux premiers tems de la Monarchie. Pages 22 & 23.	533	19
Ki-see,	A 20 ans il passe à un Mandarinat plus considérable	532	20

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
6 ^e	que celui qu'il exerçait. Cette nouvelle charge lui donne inspection sur toutes les campagnes du district : il n'en prit possession que l'année suivante, <i>Keng-ou</i> . Pages 24 & suiv.		
Keng-ou, 7 ^e	Cette même année <i>Keng-ou</i> , il eut un fils, auquel il donna le nom de <i>Pê-yu</i> , & le surnom de <i>Ly</i> . Page 23.	531	21
Sin-ouei, 8 ^e	Il exerce le même emploi jusqu'à la 24 ^e année de son âge. Cette année, la vertueuse <i>Yen-ché</i> sa mere, quoique jeune encore, & pour ainsi dire à la fleur de son âge, succomba sous les efforts du mal.	530	22
Jen-tchen, 9 ^e	Elle mourut universellement regrettée ; mais sans aucun regret de sa part, parce qu'elle étoit persuadée que le fils unique qu'elle laissoit après elle, devoit être la brillante lumiere qui eclairoit sa nation jusqu'à la fin des siecles. Pages 28 & suiv.	529	23
Koei-yeou, 10 ^e		528	24
Kia-siu, 11 ^e	<i>Koung-tsée</i> fit porter le corps de sa mere dans le même lieu où celui de son pere étoit déposé ; il fit observer l'ancien rite dans les funérailles qu'il lui fit, & n'oublia rien dans cette occasion, pour inspirer à ses compatriotes le desir de l'imiter dans ce qu'il pratiquoit à regard des froids restes de celle qui lui avoit donné le jour. Pages 29 & 30.	527	25
Y-hai, 12 ^e	Il se tient renfermé dans son domestique les trois années du deuil, & observe rigoureusement tout l'ancien rite. Pages 34 & 35.	526	26
Ping-tsée, 13 ^e	La troisieme année du deuil etant révolue, il va déposer les habits lugubres sur le tombeau de sa mere ; & de retour chez lui, il ne touche aux instrumens de musique qu'après cinq jours : encore n'en tira-t-il que des sons tristes. Ce ne fut qu'après le 10 ^e jour qu'il modula sur tous les tons, & qu'il rentra dans le monde. Page 36.	525	27
	Cette même année il reçut une députation d'un Prince voisin, dont l'objet étoit d'obtenir de lui des regles de gouvernement. Il répond aux députés, qu'il ne pouvoit les satisfaire sur ce que leur Maître exigeoit de lui. Pages 39 & suiv.		
Ting-tcheou, 14 ^e	L'année <i>Ting-tcheou</i> il se rend chez ce petit Souverain, qui lui donne la charge de Grand-Maître des Cérémonies. Il se livre tout entier à l'exercice de cet emploi, & fait des réglemens utiles. Après avoir tout réglé dans la Cour de ce Prince, il revient dans sa patrie pour y vaquer à l'étude & à l'instruction de ses disciples, dont le nombre augmentoit visiblement. Page 40.	524	28
Ou-yn, 15 ^e	La renommée lui ayant appris que dans le Royaume de <i>Kin</i> il y avoit un Sage du nom de <i>Ché-siang</i> , qui possédoit à fond l'art de tirer du <i>kin</i> les sons les plus mélodieux, il voulut connoître cet homme rare, & profiter de ses leçons, supposé qu'il fût tel qu'on le publioit. Il se rendit chez lui, & se mit au nombre de ses disciples. Page 42.	523	29
Ki-mao,	Quand il eut atteint sa trentieme année, il s'examina	522	30

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
16 ^e	tout de nouveau, pesa tous les avantages & les inconvénients qui accompagnent les différents états de la vie civile; & après avoir tout bien considéré, il prit la ferme résolution de consacrer tous les instants de sa vie à la pénible tâche de rappeler les hommes à leurs devoirs, en leur traçant les différentes routes qui conduisent à la vertu. Page 46 .		
Keng-tchen, 17 ^e	Il est invité par le Roi de <i>Tsi</i> , se rend dans les Etats de ce Prince, où il entreprend de faire fleurir la saine doctrine. Il ne réussit pas comme il l'avait espéré. Page 48 .	521	31
Sin-see, 18 ^e	Le Roi de <i>Tsi</i> veut lui faire présent d'une ville du troisième ordre; <i>Koung-tsée</i> ne croit pas devoir accepter un pareil présent, parce qu'il n'avait pas rendu de service qui pût mériter une telle récompense. Page 54 .	520	32
Jen-ou, 19 ^e	<i>King-ouang</i> , Empereur des <i>Tcheou</i> , mort l'année précédente, est remplacé par l'un de ses fils, nommé aussi <i>King-ouang</i> , mais écrit d'une manière différente. <i>Koung-tsée</i> diffère le voyage qu'il avait résolu de faire chez les <i>Tcheou</i> , parce qu'à l'occasion du nouvel Empereur, qui n'était pas celui que l'Empereur mort avait désigné pour son successeur, il y avait encore du trouble dans l'Empire. Page 55 .	519	33
Kouei-ouei, 20 ^e	Le Roi de <i>Tsi</i> continue à honorer <i>Koung-tsée</i> de sa bienveillance; il lui assigne pour logement un vaste hôtel près de l'un de ses Palais. Ce Prince ayant appris que le feu du ciel avait consumé l'une des salles des Ancêtres de l'Empereur, interroge <i>Koung-tsée</i> sur cet événement de mauvais augure. Page 56 . <i>Koung-tsée</i> va chez les <i>Tcheou</i> ; ce qu'il y vit lui donne occasion d'expliquer les points de la doctrine qu'il enseignait. Il a une conférence avec un Musicien philosophe, qui jouissait d'une grande réputation; il va voir le <i>Ming-tang</i> . Page 58 .	518	34
Kiao-chen, 21 ^e	Accompagné de <i>Nan-koung-king-chou</i> , il se transporte chez <i>Lao-tsée</i> pour s'informer plus particulièrement de la doctrine de ce Philosophe, dont les sectateurs étaient déjà en grand nombre. Page 68 .	517	35
Y-yeou, 22 ^e	Il retourne dans le Royaume de <i>Tsi</i> , où le hasard lui fait entendre une pièce de musique, composée du temps de <i>Chun</i> . Cette musique fait une si forte impression sur lui, que pendant l'espace de trois mois, il lui est impossible de s'occuper sérieusement de toute autre chose. Pages 75 & suiv.	516	36
Ping-siu, 23 ^e	Il revient dans le Royaume de <i>Lou</i> , sa patrie, & y fixe son séjour pendant l'espace de dix ans, ne s'occupant que de l'étude & de l'enseignement. Pendant ce temps, le nombre de ses disciples s'accroît, & il lui en vient de presque tous les Royaumes qui partageaient alors l'Empire. Page 78 .	515	37

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Ting-hai, 24 ^e	Il profite de toutes les circonstances qui se présentent, pour inculquer dans l'esprit de ses disciples un grand respect pour tout ce qui avoit été pratiqué par les Anciens. Page 80 .	514	38
Ou-tsée, 25 ^e	<i>Ki-tsée</i> , l'un des grands Seigneurs du Royaume de <i>Lou</i> , avoit fait un voyage chez les <i>Tcheou</i> , & avoit demeuré quelque tems, pour se former, à la Cour de l'Empereur. A peine fut-il revenu dans sa patrie, que la mort lui enleva son fils. Voyez sur cet article, pages 347 & 348.	513	39
Ki-tcheou, 26 ^e	<i>Koung-tsée</i> voulut voir de ses propres yeux tout l'appareil des funérailles, afin de juger des progrès de <i>Ki-tsée</i> dans l'étude de l'Antiquité. Ce qu'il dit à ses disciples à cette occasion, voy. Ibid.	512	40
Keng-yu, 27 ^e	Il accepte un Mandarinet subalterne, qui ne l'empêche pas de vaquer à ses occupations ordinaires. Il se met à la suite des Chasseurs de profession du Royaume de <i>Lou</i> , pour se mettre au fait de cet exercice, auquel les Anciens s'étoient livrés, & dont ils avaient fait une occupation d'Etat. Ce qu'il dit à cette occasion. Pages 78 & 81.	511	41
Sin-mao, 28 ^e	Il profite de son loisir pour purger & rédiger les pieces de Poésie du <i>Ché-king</i> , & pour travailler sur l' <i>Y-king</i> . Page 84 .	510	42
Jen-tcheng, 29 ^e	La 11 ^e année de l'Empereur <i>King-ouang</i> , le Roi de <i>Lou Tchao-koung</i> meurt. <i>Ting-koung</i> lui succede l'année <i>jen-tchang</i> , 509 ans avant J. C. Page 86 .	509	43
Kouei-tsée, 30 ^e	<i>Koung-tsée</i> prend occasion du changement de regne, pour abdiquer le petit Mandarinet dont il etoit pourvu, & se donne tout entier à l'étude. L' <i>Y-king</i> & le <i>Ché-king</i> sont en particulier les ouvrages auxquels il donne le plus d'attention. A force de les tenir entre ses mains pour les lire & les relire, il usa jusqu'à trois fois les cordons qui lioient les planchettes sur lesquelles ils etoient gravés. Page 87 .	508	44
Kia-ou, 31 ^e	Pour donner quelque relâche à son esprit, & en même tems pour voir quelques-uns de ses disciples, il fait un voyage dans le Royaume de <i>Tchen</i> . Il revient la même année dans sa patrie, & y continue ses exercices accoutumés. Ceux qui prétendent que ce fut dans le <i>Miao</i> de <i>Ouan-koung</i> , Roi de <i>Lou</i> , qu'il vit l'instrument nommé <i>y</i> (c'est-à-dire le seau avec lequel il fit les expériences dont il est parlé dans l'explication de la 17 ^e Planche), mettent sous cette année tout ce qui a été dit à cette occasion. Page 96 .	507	45
Y-ouei, 32 ^e	Il fait un voyage à la fameuse montagne <i>Tay-chan</i> , dans le dessein de voir par lui même si les habitans de ces lieux respectables ne sont pas meilleurs que ceux du reste de l'Empire. Ce qui lui arrive en chemin faisant, & ce qu'il dit à cette occasion. Page 104 .	506	46
	Il va dans le <i>Tsi</i> , où le Ministre de ce Royaume le		

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Ping-chen, 33 ^e	traverse dans tous ses desseins, il revient dans sa patrie, en prenant sa route par le <i>Tchen</i> , où il ne s'arrête que peu de jours. Page 106 . Le Roi de <i>Lou</i> ouvre enfin les yeux sur le parti qu'il pouvoit tirer du mérite & des services de <i>Koung-tsée</i> ; il l'éleve à la premiere Magistrature de la Capitale, en le faisant Gouverneur du Peuple. <i>Koung-tsée</i> réforma bientôt tous les abus, & leur substitua les anciens usages. La Capitale ayant changé de mal en bien, tout le reste du Royaume suivit son exemple. Les Princes voisins eux -mêmes se firent un honneur & un devoir d'imiter ce qui se pratiquoit dans le <i>Lou</i> . Page 146 .	505	47
Ting-yeou, 34 ^e	Après avoir réformé la ville, quant à ce qui concernoit les usages civils, <i>Koung-tsée</i> est préposé pour régler les subsides, & la maniere de les percevoir. On lui donne pour cela la charge de <i>See-koung</i> . Page 147 .	504	48
Ou-siu, 35 ^e	Il partage les terres du Royaume, & les range sous cinq classes. Il assigne pour chaque classe le genre de denrée qu'il falloit lui confier, & la quantité de ces mêmes denrées qu'on devoit donner chaque année au Souverain ; par ce moyen il procura tout à la fois la fertilité des terres, l'aisance du peuple, & l'augmentation des revenus du Roi. Page 148 .	503	49
Ki-hai, 36 ^e	La maniere dont se rendait la Justice, étoit sujette à une foule d'inconvéniens auxquels il falloit parer. <i>Koung-tsée</i> fut jugé propre à établir des loix, & à les faire observer. Il ne s'agissoit que de faire revivre les anciennes. Le Roi eleva <i>Koung-tsée</i> à la dignité de <i>Ta-see-keou</i> , comme qui diroit, <i>Grand Arbitre des affaires</i> . Dans ce nouvel emploi il déploya toute sa sagacité, pour ne rien établir qui ne fût d'une facile exécution, & dont la justice & l'utilité ne fussent reconnues de tout le monde. Il fixa des peines pour les infracteurs ; mais il ne se trouva pas dans l'occasion de les faire subir, parce que tout le monde faisoit son devoir. Dans toutes les affaires litigieuses, dès qu'il avoit parlé, ceux qu'il condamnoit étoient aussi satisfaits du jugement qu'il avoit porté contre eux, que ceux auxquels il donnoit gain de cause, parce que les uns & les autres étoient convaincus qu'il ne jugeait qu'avec equité. Pages 155 & suiv.	502	50
Keng-tsée, 37 ^e		501	51
Sin-tcheou, 38 ^e		500	52
Jen-yn, 39 ^e	Il étoit d'une vigilance extrême pour assurer la tranquillité publique ; & quiconque osoit se porter à quelque action qui tendait à la troubler, trouvoit en lui un Juge inflexible, qui le punissoit suivant toute la rigueur de la loi. Pages 156 & 157 .	499	53
Kouei-mao, 40 ^e	Un grand Seigneur, nommé <i>Chao-tcheng-mao</i> , se rend coupable en ce genre ; <i>Koung-tsée</i> le condamne à mort, & assiste à son exécution. Pages 157 & suiv.	498	54
	Les différens Auteurs ne conviennent pas entre eux		

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
	<p>de la date précise de l'événement que je viens de rapporter. Dans le Livre intitulé <i>Lié-koue-tché</i>, c'est-à-dire, <i>Instruction sur ce qui regarde les différens Royaumes</i>, elle est marquée dix ans plutôt. J'ai cru devoir m'en tenir à l'arrangement des Planches qui sont dans le <i>Ché-ki-ché-ki</i>.</p> <p>Le <i>Nien-pou</i>, c'est-à-dire, le Livre qui contient les principaux événements rangés par ordre chronologique, la fixe à la 51^e année de l'âge de <i>Koung-tsée</i>. Le <i>Kioué-ly-tché</i> s'exprime d'une manière plus positive, en disant : <i>la 22^e année de Tcheou-king-ouang, & la 21^e de Ting-koung, Roi de Lou, Koung-tsée etant à la tête de la Justice, n'exerçant sa charge que depuis sept jours, condamna à mort Chao-tcheng-mao, & le fit exécuter en sa présence, devant la porte dite Leang-koan. La 22^e année de King-ouang, Empereur des Tcheou, répond exactement à l'an avant Jesus-Christ 498. Cette même année Koung-tsée donne au Roi Ting-koung des avis très importants sur les trois Tay-fou.</i></p> <p>La même année un Poète s'avisa de chansonner <i>Koung-tsée</i>. Peu de mois après, le même Poète chante la palinodie ; & au lieu de vers satiriques, il en composa à sa louange, de beaucoup meilleurs que les premiers. Pages 159 & 160.</p>		
Kia-tchen, 41 ^e	<p>Jugement de <i>Koung-tsée</i> entre un pere & son fils ; lequel paroît, au premier aspect, contraire à la loi, & dont il donne l'explication au <i>Tay-fou Ki-sun</i> son ami. Pages 194 & suiv.</p> <p>Entretien de <i>Koung-tsée</i> avec le Roi <i>Ting-koung</i>, sur ce qui concerne le sacrifice solennel qu'on offroit anciennement au <i>Chang-ty</i>. Pages 202 & suiv.</p>	497	55
Y-see, 42 ^e	<p><i>Ting-koung</i> meurt ; il est remplacé sur le trône par <i>Ngai-koung</i>. Ce nouveau Roi n'eut pas d'abord pour <i>Koung-tsée</i> l'estime dont il l'honora depuis ; il le laissa sans emploi. <i>Koung-tsée</i> se voyant négligé dans sa patrie, prit le parti de se retirer dans le Royaume de <i>Ouei</i> ; mais il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fut rappelé par son Souverain, à la sollicitation du <i>Tay-fou Ki-sun</i>. Pages 210 & suiv.</p> <p><i>Ngai-koung</i> le reçoit avec les plus grands honneurs, & lui donne de fréquentes audiences ; mais il ne profite pas des bons conseils qu'il en reçoit. Page 211.</p> <p>Le Roi de <i>Tsi</i>, craignant que le Roi de <i>Lou</i> ne devînt trop puissant, s'il continuoit à se servir de <i>Koung-tsée</i>, entreprend de le lui rendre odieux : connoissant le foible de <i>Ngai-koung</i>, il lui envoie des Comédiennes & des Musiciennes, pour le corrompre & le dépraver. Ces femmes exécutent avec succès ce projet ; & le Roi se dégoûtant chaque jour davantage de <i>Koung-tsée</i>, qui de son côté ne lui épargnoit pas les avis, ne garda bientôt plus de</p>	496	56

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Ping-ou, 43 ^e	<p>ménagemens avec lui. Il cherchoit les occasions de le dégoûter, en lui donnant des marques d'indifférence, & même de mépris ; il en vint jusqu'à le priver, un jour de grande cérémonie, de la portion des viandes offertes, qui lui étoit due en vertu de la charge dont il étoit revêtu. <i>Koung-tsée</i> voyant qu'on ne faisoit plus cas de lui, & se croyant inutile, prit le parti de se retirer. Il alla dans le Royaume de <i>Ouei</i>, & s'établit dans ce Royaume, sans cependant y exercer aucune charge. Il s'y occupe de l'instruction, tâche de répandre la saine doctrine, & fait quelques disciples. Pages 285 & <i>suiv.</i></p> <p>Il fait des excursions dans les Royaumes voisins, parcourt en différens tems le <i>Tsao</i>, le <i>Soung</i>, & quelques autres, ne restant que quelques jours dans chacun, après lesquels il revenoit dans le <i>Ouei</i> pour y reprendre ses occupations ordinaires.</p> <p><i>Tsée-koung</i> a occasion de faire connoître les principaux disciples de son Maître, & développe le caractere de chacun d'eux en particulier. Pages 294 & <i>suiv.</i></p> <p>Le Roi de <i>Ouei</i>, livré tout entier à une femme nommée <i>Nan-tsée</i>, se dégoûte de <i>Koung-tsée</i>. <i>Nan-tsée</i> veut voir <i>Koung-tsée</i>, & avoir avec lui un entretien particulier. <i>Koung-tsée</i> consent d'aller au Palais, conduit par <i>Kio-pe-yu</i>, qui l'avoit prié de donner au Roi cette marque de complaisance : mais aussi-tôt qu'il entendit que cette femme alloit se montrer, il se tourna du côté du Nord, fit les cérémonies respectueuses qui sont d'étiquette, baissa les yeux, &c. Pages 300 & <i>suiv.</i></p> <p>Il voyage à la suite du Roi, qui conduisoit <i>Nan-tsée</i> à l'un de ses Palais de plaisance, où il devoit lui donner une fête ; mais il marche séparément dans sa voiture traînée par un bœuf. Page 305.</p>	495	57
Ting-ouei, 44 ^e	<p>Il va dans le Royaume de <i>Tcheng</i>, & peu après dans celui de <i>Tchen</i>. Arrivé sur les frontieres de <i>Tchen</i>, il fut arrêté par les gens du pays, qui le prirent pour un exacteur nommé <i>Yang-hou</i>, & court risque de la vie. Il est rendu libre par ceux même qui l'avoient arrêté, aussi-tôt qu'ils eurent reconnu leur erreur. Pages 306 & <i>suiv.</i></p>	494	58
Ou-chen, 45 ^e	<p>Il reste cette année dans le <i>Tchen</i> ; mais voyant qu'on ne pensoit pas à l'employer, il se détermine à retourner dans le <i>Ouei</i>. Le Roi, à qui il rendit compte de ses voyages, le reçut avec honneur ; mais il ne lui donna aucun emploi, à la sollicitation de quelques jaloux qui lui firent envisager <i>Koung-tsée</i> comme un homme qui renverseroit tous leurs usages. Pages 308 & 309.</p> <p><i>Koung-tsée</i> composa la chanson <i>lan-hoa</i>, & prit le parti de voyager. Il est invité d'aller dans le Royaume de <i>Tsi</i> : sur le point de se mettre en chemin, il apprend que ceux qui l'invitoient, étoient</p>	493	59

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Ki-yeou, 46 ^e	<p>des rebelles, & il change d'avis : mais comme les préparatifs du voyage étoient déjà faits, il se met en route pour aller dans le Royaume de <i>Kin</i>. Lorsqu'il fut près de passer la rivière, il apprit que ce Royaume n'étoit pas tranquille, & que le Prince qui le gouvernoit, livré à tous les excès de la débauche, n'admettoit dans sa familiarité que quelques vils histrions, & autres hommes semblables. On lui dit de plus que deux sages <i>Tay-fou</i>, ayant voulu faire des représentations à ce Prince, avoient été traités en criminels, & condamnés, comme tels, au dernier supplice. Il revient sur ses pas, & va encore une fois dans le Royaume de <i>Tsao</i>, & de là dans celui de <i>Soung</i>. En chemin faisant, il s'acquitte des devoirs funebres devant le cercueil de la mere d'un de ses amis. Il est insulté dans le pays de <i>Soung</i>, & le quitte pour retourner dans le <i>Ouei</i>. Pages 309 & <i>suiv.</i></p> <p>En allant au Royaume de <i>Ouei</i>, il passa près de <i>Tseou</i>, où il étoit né dans le tems que son pere en étoit Gouverneur. Il s'y arrête, & compose une élégie en vers de quatre syllabes. Pages 317 & <i>suiv.</i></p> <p>Il part de <i>Tseou</i>, & tourne vers le Royaume de <i>Tchen</i>. Il passe près de <i>Pou</i>, & en prend occasion de faire une visite à son disciple <i>Tsée-lou</i>, qui en étoit Gouverneur. Il fait l'éloge de <i>Tsée-lou</i> jusqu'à trois fois. Pages 318 & <i>suiv.</i></p> <p>Arrivé près de la rivière, il voit un homme qui se dispose à la passer dans un endroit où il y avoit un gouffre dont on n'osoit approcher sans frémir, & qui paroissoit inaccessible, &c. ; <i>Koung-tsée</i> expose à cet homme le danger auquel il s'expose. Réponse de cet homme. Pages 323 & 324.</p>	492	60
Keng-siu, 47 ^e	<p><i>Koung-tsée</i> arrive dans le <i>Tchen</i>, & loge chez <i>Tseng-tsée</i>. Il est invité par le Roi à donner l'explication d'un événement extraordinaire. Un oiseau de proie, de l'espece des eperviers, étoit tombé mort sur le perron de l'escalier de la salle du trône ; il étoit percé d'une fleche différente de celles dont on se servoit alors. <i>Koung-tsée</i> explique ce que c'étoit que cette fleche. Pages 325 & 326.</p> <p>Il quitte le <i>Tchen</i>, & va incognito dans le Royaume de <i>Soung</i> où quelques-uns de ses amis l'avoient invité : en chemin faisant, il court risque de la vie. Il est comparé à un chien qu'on aurait chassé du logis. Réponse qu'il fait à cette occasion. Pages 327 & <i>suiv.</i></p> <p>Il va faire une excursion dans le pays de <i>Pou</i>, où tout étoit dans le trouble depuis que <i>Tsée-lou</i> n'en étoit plus Gouverneur. Il est arrêté par des soldats, & court risque de la vie ; mais <i>Koung-yang-jou</i> vient à son secours & le délivre. Pages 330 & 331.</p>	491	61
Sin-hai, 48 ^e	<p>Il passe par le Royaume de <i>Yé</i>, où il ne reste que peu de tems. Il en part pour se rendre au Royaume</p>	490	62

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Jen-tsée, 49 ^e	<p>de <i>Tsai</i> ; il rencontre deux Philosophes qui labouraient la terre. Conseil qu'il reçoit de ces Philosophes laboureurs. Pages 331 & 332.</p> <p>Il arrive dans le <i>Tsai</i>, d'où, après quelque tems, il part pour retourner dans le <i>Tchen</i>. Arrivé dans ce Royaume, le Roi l'invite à voir le nouvel Observatoire qu'il faisoit construire. <i>Koung-tsée</i> s'y rend, & empêche le Roi de faire mourir trois de ses Officiers qu'il croyoit coupables de négligence. Pages 333 & <i>suiv.</i></p> <p>Il reçoit un Courier de la part du Roi de <i>Ou</i>, qui lui apporte un fragment de métal, qu'un oiseau singulier avoit laissé tomber dans la cour d'un pavillon où étoit alors ce Prince. <i>Koung-tsée</i> répond d'une maniere satisfaisante à la question qu'on lui fait. Page 336.</p> <p><i>Tsai-yu</i>, l'un de ses disciples, a occasion de parler de lui au Roi de <i>Tchou</i>, auquel il fait un détail de la conduite de son Maître, & de ses principales vertus : sur ce récit, le Roi de <i>Tchou</i> veut appeler <i>Koung-tsée</i>, & l'attacher à son service, en lui prodiguant les bienfaits. Il le fait inviter à se rendre auprès de lui. <i>Koung-tsée</i> se rend à cette invitation, & va à la Cour, où il est reçu du Roi avec toutes les démonstrations de bienveillance qu'il pouvoit desirer. En chemin faisant, il avoit couru risque de la vie. Ce qu'il dit à ses disciples dans ces circonstances, & ce qui lui arrive sur la route. Pages 338 & <i>suiv.</i></p> <p>Le Roi de <i>Tchou</i> veut lui donner, à titre de fief réversible à la Couronne après sa mort, tout le pays de <i>Chou-ché</i>, d'environ 700 <i>lys</i> d'étendue ; il en est détourné par un de ses Ministres, qui lui fait envisager <i>Koung-tsée</i> comme un homme dangereux ; & en conséquence, il change de conduite à son égard, & lui fait dire qu'il n'a aucun emploi à lui donner. <i>Koung-tsée</i> quitte le <i>Tchou</i>, & retourne dans le <i>Ouei</i>. Pages 351 & <i>suiv.</i></p>	489	63
Kouei-tcheou, 50 ^e	<p><i>Tso-kieou-ming</i>, l'un des Historiographes des <i>Tcheou</i>, vient lui faire une visite, & le reconnoît pour son Maître. Il l'invite à aller encore une fois chez les <i>Tcheou</i>, où il lui fait espérer qu'il trouvera des secours de tous les genres pour la perfection de ses Ouvrages. <i>Koung-tsée</i> se rend à son invitation, & va avec lui dans l'ancienne Capitale du Fondateur de la Dynastie régnante. Il visite le <i>Ming-tang</i> & la Salle particuliere de <i>Heou-tsi</i>, reconnu pour premier chef de la race des <i>Tcheou</i>. Il explique à ses disciples la doctrine qui est exprimée par les caracteres gravés le long du dos de la statue d'or qui étoit à l'un des côtés de l'entrée de la salle, en dehors. Il explique pareillement pourquoi, dans la salle d'entrée du <i>Ming-tang</i>, on a représenté <i>Tcheou-koung</i> sur un même trône que <i>Tcheng-ouang</i> son Empereur. Il profite de son séjour chez les <i>Tcheou</i>, pour se</p>	488	64

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Kia-yn, 51 ^e	<p>procurer les connaissances nécessaires à la perfection de ses Ouvrages. Page 355.</p> <p>Après quelques mois de séjour, il revient dans le Royaume de <i>Ouei</i> ; le long du chemin il descend de son char pour côtoyer le pied de la montagne, & voir en quel état étoient les sentiers qu'on y avoit pratiqués autrefois pour la commodité des Voyageurs. Il n'en aperçoit aucun, parce que les herbes sauvages, les ronces & les épines, les avoient entièrement couverts. Il voit un faisan mangeant tranquillement des grains sans crainte des voyageurs. Ce qu'il dit à cette occasion. Il compose la chanson <i>Teng-peï-kieou-ling</i>, & la chante en s'accompagnant de son <i>kin</i>. Page 359.</p>	487	65
Y-mao, 52 ^e	<p>Il apprend la mort de son épouse. Ce qu'il dit à cette occasion. Page 361.</p>	486	66
Ping-tchen, 53 ^e	<p>Après une année révolue depuis cette mort, son fils <i>Koung-ly</i> pleuroit encore sa mere de la même maniere qu'il la pleuroit les premiers jours du deuil. Ce que <i>Koung-tsée</i> lui fait dire à ce sujet, pour qu'il n'en fit ni plus ni moins que ce qui est prescrit dans le Cérémonial. Page 362.</p>	485	67
Ting-see, 54 ^e	<p>Il charge <i>Yen-hoei</i>, le plus jeune & en même tems le plus vertueux de tous ses disciples, du soin de propager la doctrine du <i>jin</i>, c'est-à-dire, de cette charité universelle qui s'étend à tous les hommes. <i>Yen-hoei</i> meurt avant son Maître. <i>Koung-tsée</i> transmet à <i>Tseng-tsée</i>, le plus savant de ses disciples, son ouvrage sur la piété filiale, intitulé en Chinois : <i>Hiao-king</i>. Pages 366 & 367.</p>	484	68
Ou-ou, 55 ^e	<p>A la vue d'un ancien tertre, élevé par le Général <i>Tsang-ouen-tchoung</i>, & dont il ne restoit plus que des débris, il fait des réflexions sur la caducité des choses de ce monde, & compose sur ce sujet une Ode, qu'il met en chant, & qu'il chante lui-même en mariant sa voix avec les sons de son <i>kin</i>. Page 369.</p>	483	69
Ki-ouei, 56 ^e	<p>Il médite sur les <i>koa</i>, & en particulier sur le <i>koa</i> nommé <i>Sun-y</i>, c'est-à-dire, de la destruction & réparation : il en devient triste. Ce qu'il dit à cette occasion à son disciple <i>Tsée-hia</i>, pour le détromper de l'idée qu'il avoit conçue des effets que la méditation de l'<i>Y-king</i> produisoit sur ceux qui s'y adonnoient. Page 370.</p> <p>Il est invité par le Roi <i>Ngai-koung</i> à une audience particuliere : maniere honorable dont il est reçu à la Cour ; honneurs extraordinaires qu'il reçoit en particulier de son Souverain. Détail de la conversation ils ont ensemble. Pages 371 & 372.</p> <p>Il fait un dernier voyage à la montagne de <i>Tay-chan</i>. Preuve qu'il donne de sa bonne constitution, & en particulier, de la bonté de sa vue. Explication qu'il donne à l'Envoyé du Roi de <i>Tchou</i>, à l'occasion de quelque chose d'extraordinaire qu'on avoit prise sur</p>	482	70

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Keng-chen, 57 ^e	<p>le fleuve <i>Kiang</i>. Pages 373 & 374.</p> <p>Explication qu'il donne au Député du Roi de <i>Tsi</i>, à l'occasion d'un gros oiseau à une seule patte, qui s'étoit abattu dans la cour du Palais, vis-à-vis de l'une des salles où étoit le Roi. Pages 375 & 376.</p> <p>Explication qu'il donne à l'Envoyé du Roi de <i>Ou</i>, à l'occasion des ossemens d'un cadavre gigantesque trouvé sous les fondemens de la ville de <i>Hoei-ki</i>, capitale du Royaume de Yué. Pages 376 & 377.</p> <p>Il profite de son loisir pour achever de mettre en ordre les six <i>King</i> ; il cesse d'écrire pour ne penser qu'à se disposer à la mort. Page 379.</p> <p>Il conduit ceux de ses disciples qui lui étoient le plus attachés, sur l'un des anciens tertres, pour remercier le Ciel du bienfait insigne qu'il lui avoit accordé, en prolongeant le cours de sa vie autant de tems qu'il lui en fallait pour remplir l'objet qui seul lui faisoit desirer de vivre. <i>Ibid</i>.</p> <p>Il assemble ses disciples dans la salle ordinaire des exercices, & fait, pour la dernière fois à leur égard, la fonction de Maître, en leur expliquant ses intentions sur chacun d'eux en particulier. Pages 380 & <i>suiv</i>.</p> <p>Il va avec <i>Tsée-koung</i> sur la plate-forme de la Tour orientale, pour voir comment les gens de la campagne célèbrent le jour destiné au culte des esprits <i>Ta-tcha</i>. Ce qu'il dit à cette occasion. Pages 383 & 384.</p> <p>Il se transporte chez le Roi dans tout l'appareil du cérémonial, pour l'exhorter à lever des troupes, & à les envoyer contre le tyran du Royaume de <i>Tsi</i>, qui avoit fait mourir son légitime Souverain pour régner à sa place. Détail de cette conversation. Pages 385 & 386.</p> <p>Il tombe dans une maladie de langueur. Son petit-fils <i>Tsée-see</i> le voyant plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demande la raison : ce que lui répondit <i>Koung-tsée</i>. Sa maladie augmente & devient sérieuse : il en guérit pourtant ; mais sa convalescence est longue, & ses forces ne lui reviennent plus. Pages 388 & 389.</p> <p>Pendant sa convalescence, il fait un songe qu'il regarde comme mystérieux, le raconte à <i>Tsée-koung</i> ; il en augure que le moment de sa mort n'est pas éloigné. Page 390.</p> <p>Il profite du peu de santé qu'il a recouvré, pour aller voir le <i>ki-lin</i> qui avoit été pris à la chasse du Roi. Ce qu'il dit à l'occasion de cet animal, symbole de la charité & de la saine doctrine. Pages 391 & 392.</p> <p>Il retombe dans son état de langueur, & se dispose tout de bon à la mort. Page 393.</p> <p>Il relict avec attention, autant que ses forces le lui</p>	481	71

Vie de Confucius

Années cycliques		Année av. J. C.	Age de Confucius
Sin-yeou, 58 ^e	permettent, tous ses Ecrits, & y fait les petites corrections qu'il croit nécessaires, pour les rendre plus dignes de passer à la postérité. Ibid.	480	72
Jen-siu, 59 ^e du 3 ^e cycle du 12 ^e tri- cycle	<p>Tout étant disposé de sa part, & sa maladie empirant chaque jour, il tomba enfin dans un profond assoupissement, dont il ne fut pas possible de le faire revenir ; & le jour <i>Ki-tcheou</i> de la 4^e lune de la 16^e année de <i>Ngai-koung</i>, Roi de <i>Lou</i>, la 41^e du regne de <i>King-ouang</i>, 25^e Empereur de la Dynastie des <i>Tcheou</i> ; la 479^e avant J. C., & la 9^e avant la naissance de Socrate, il cessa de vivre. Ibid.</p> <p>Détail circonstancié de ce qui fut pratiqué après sa mort par ses disciples <i>Tsée-koung</i>, <i>Koung-hi-tché</i> & les autres. Pages 393 & <i>suiv.</i></p> <p>On l'enterra au nord de la ville, au-dessus du courant de la rivière <i>See-choui</i>. Page 394.</p>	479	73

Cette Table chronologique est conforme à ce qui est rapporté dans les registres de la famille de *Koung-tsée*, sur lesquels on a composé le *Nien-piao* & le *Nien-pou*. Je m'y suis conformé autant que je l'ai pu, sans m'écarter de ce qui est rapporté dans l'Histoire, où les faits sont placés quelquefois sous des dates différentes. Les dates n'étant pas regardées par les Auteurs chinois qui ont écrit sur *Koung-tsée*, comme quelque chose d'essentiel, il leur est souvent arrivé de transposer les faits. Cet inconvénient jette dans l'embarras ceux qui, en écrivant, veulent s'éclairer du flambeau de la Critique.

Je m'étois proposé de terminer ce qui concerne le Philosophe par excellence des Chinois, par le précis de la doctrine exposée dans ses Ouvrages & dans ceux auxquels il a mis la main ; mais comme tous ces Ouvrages sont aujourd'hui traduits, je change d'avis. En lisant le *Lun-yu*, le *Tchoung-young*, & le *Ta-hio*, c'est-à-dire, les Livres des Sentences, du Juste-Milieu & de la Grande-Science, on peut se mettre parfaitement au fait de la philosophie, de la politique, & de la morale de *Koung-tsée*.

@

Vie de Confucius

EXPLICATION DES PLANCHES

Qui représentent les principaux traits de la Vie de CONFUCIUS

@

AVERTISSEMENT

p.431 Je l'ai déjà dit, je n'ai d'autre intention, en écrivant sur Confucius, que celle de le représenter tel qu'il paroît aux yeux des Chinois ; ainsi nulle critique de ma part. Chacun pourra faire la sienne, suivant ses lumières & ses préjugés ; car je ne doute point que les préjugés n'influent pour beaucoup dans le jugement qu'on portera, quel qu'il puisse être. Je ne prends sur moi que de rapporter fidèlement ce que je trouve, & je ne le donne que pour ce qu'il est.

Nous avons placé à la tête des Planches qui représentent les principaux traits de la Vie de Confucius, les Tables généalogiques de sa Maison. Une seule table auroit suffi ; mais elle eût été trop grande, & par conséquent incommode. La Maison de Confucius remonte jusqu'à *Hoang-ty* par *Sié*, l'un des Ministres de *Chun*, successeur de *Yao*. Voici l'explication des Planches qu'on trouvera aux pages auxquelles elles ont rapport.

Planche 1

Cette Planche représente Confucius tel qu'il est exposé à la vénération des Lettrés en Chine. (Voyez page 1). On a de ce Philosophe plusieurs Portraits qui le représentent dans les différens âges de la vie : les plus ressemblans sont ceux, sans doute, qui ont été faits d'après les originaux. *Dans le Miao domestique, c'est-à-dire, dans la salle où nous faisons les cérémonies respectueuses en l'honneur de nos Ancêtres*, dit Koung-tchouen, l'un des descendans de Confucius (à la 47^e génération) : *nous conservons encore quelques habits qui ont servi à Koung-tsée, son portrait en petit, & un portrait de son disciple Yen-tsée. Nous savons par une tradition non interrompue, de père en fils, que ces deux portraits sont très ressemblans.*

Lieou-yu-hi, Auteur qui fleurissoit sous la Dynastie des *Tang*, dit avoir vu dans le *Miao* de *Sin-tcheou*, un portrait de Confucius p.432 parfaitement ressemblant à celui qu'on conserve dans la famille. Il ajoute que *dans le même Miao* (c'est le *Ouen-miao* dont il est question) *il y a un Pei, c'est-à-dire un monument lapidaire, sur lequel on lit que Koung-tsée avoit la tête de Yao, les*

Vie de Confucius

oreilles de Yu ; qu'il étoit coëffé & habillé comme il est représenté en petit dans ce portrait.

Tsoung-cheou, l'un des descendans de Confucius à la 46^e génération, fait mention d'un autre portrait de *Koung-tsée*, représenté ayant devant lui dix de ses disciples. Ce portrait, ajoute-t-il, a été peint par *Ou-tao-tsée*, qui vivoit sous les Tang : il ressemble, pour la physionomie, au portrait en petit qu'on conserve dans la famille.

On n'a commencé à mettre le portrait de Confucius dans les Ecoles, qu'à la seconde année de *Koang-ho*, du regne de *Ling-ty*, onzieme Empereur des Han orientaux, c'est-à-dire, l'an de Jesus-Christ 179. Ce Prince erigea un magnifique College, sous le titre de *Houng-tou-men-hio* ; il y fit placer les portraits de *Koung-tsée*, & de 72 de ses disciples. Cet exemple fut bientôt suivi ; il n'y eut presque aucun Maître qui ne voulût avoir dans son Ecole particuliere, du moins en petit, ce qu'on avoit mis en grand dans le College impérial ; ce qui multiplia à l'infini les portraits de Confucius, & donna occasion aux différentes représentations qu'on en a faites depuis. L'Empereur *Yuen-ti* des *Leang*, qui monta sur le trône l'an de J. C. 552, peignit lui même un portrait de Confucius, au bas duquel il ecrivit des vers de sa composition en l'honneur de ce Sage. Jusqu'alors, on ne trouve aucun indice qu'on ait fait des statues pour le représenter ; on s'en tenoit aux portraits. Il est fait mention pour la premiere fois, de statues représentant Confucius & ses disciples, sous le regne de *Ming-hoang-ty*, autrement dit, *Hiuen-tsoung*, 6^e Empereur de la Dynastie des *Tang*, à l'occasion d'une supplique présentée par un nommé *Ly-yuen-hoan*, Mandarin de Lettres du titre de *See-ye*, la 8^e année de *Kai-yuen*, de notre Ere l'an 720. *Il est contre le Ly* (c'est-à-dire contre le cérémonial) dit ce Mandarin dans sa supplique, *que parmi les statues qui représentent Koung-tsée & ses disciples, Koung-tsée soit assis, & ses disciples debout. Je prie vote Majesté d'ordonner qu'on réforme cet abus, &c.*

Sur cette représentation, l'Empereur fit ôter les statues de *Koung-tsée* & de son disciple *Yen-tsée*, qui étoient dans la salle où l'on rend ^{p.433} hommage aux Lettres, & leur substitua d'autres statues, dont l'une représentoit *Koung-tsée*, & les dix autres, les dix disciples dont il étoit presque toujours accompagné, tous étant assis. Les statues dont il est question, furent faites de bois, qu'on coloria de maniere à imiter le naturel. Celles qu'on détruisit n'étoient que de terre ou d'argile.

Vie de Confucius

Il est démontré par-là, qu'avant l'époque de 720 il y avait déjà des statues de Confucius : on croit cependant qu'on n'en avait point fait avant les *Tang*, c'est-à-dire, avant l'an 618 de notre Ere ; ainsi elles sont postérieures aux portraits placés tant dans le *Ouen-miao*, que dans les Ecoles particulieres, de plus de 400 ans.

L'an 960, c'est-à-dire la première année du regne de *Tay-tsou*, fondateur de la Dynastie des *Soung*, on répara le *Ouen-miao*, ou salle dans laquelle on fait les cérémonies en l'honneur de Confucius, & l'on y mit les statues de *Koung-tsée* & de ses disciples, faites d'argile. L'Empereur composa lui-même l'éloge de Confucius, & ordonna à ses Grands de se partager entre eux les éloges de ses disciples, pour être, à côté de leurs statues respectives, comme un précis de la Vie de chacun des Sages dont on voyait les représentations.

L'an 1457, première année de *Tien-chun* du regne de *Yng-tsoung* 8^e Empereur des *Ming*, ce Prince fit fondre en cuivre une statue de *Koung-tsée* qui fut placée par ses ordres dans la salle dite *Ouen-yuen-ko*, comme qui diroit *salle d'étude où l'on puise la science*. Il ordonna à ses Ministres de se rendre dans cette salle pour y saluer respectueusement Confucius, avant que de parler d'aucune affaire entre eux ou en présence du Souverain : & cela, toutes les fois qu'ils viendroient au Palais. C'étoit toujours par où ils devoient commencer.

Dès l'année 1382, 15^e de *Houng-ou*, le fondateur des *Ming*, en faisant réparer le *Miao* de Confucius, n'avait fait placer que la statue du Maître, & n'avait substitué que de simples tablettes aux statues des disciples. En 1530, 9^e année de *Kia-tsing*, l'empereur fit ôter encore la statue de Confucius, & changea toute l'étiquette, qui avait lieu dans ce *Miao*. Il fit ce changement à l'occasion, ou pour mieux dire, en conséquence d'une supplique qui lui fut présentée par un nommé *Tchang-sou-king*, Mandarin de Lettres, alors en charge dans le tribunal des rites. Voici à-peu-près comment s'exprimoit ce Magistrat sévère. p.434

« Il est honteux pour les gens de Lettres, de rendre hommage à la mémoire des anciens Sages qui les ont instruits, de la même manière que les sectaires honorent ceux dont ils ont embrassé les dogmes, ou qu'ils reconnoissent pour *saints*. Il est ridicule de lire à côté des représentations de ceux qu'on sait avoir coulé leurs jours dans l'obscurité d'une vie privée, les magnifiques titres de Rois, de Princes, de Comtes, & autres semblables. Ce n'est point ainsi qu'on en agissoit dans les premiers tems. Les simples tablettes inscrites du

Vie de Confucius

nom de celui auquel on vouloit rendre hommage, suffisoient pour l'objet qu'on se proposoit. L'usage des portraits & des statues n'est venu qu'après l'introduction des sectaires dans l'Empire ; les eloges accompagnés de titres chimériques donnés aux Sages représentés par ces statues & ces portraits, n'ont pas une origine plus noble. Ce n'est point honorer *Koung-tsée* que de lui donner *les noms de Prince, de Roi immortel de la littérature*, & autres semblables non moins fastueux, dont il auroit rougi si quelqu'un s'étoit avisé de les lui donner de son vivant. *Son vrai titre, son titre le plus respectable, est celui de notre Maître dans la doctrine & dans la vertu ;* & comme c'est par le canal de ses disciples que les monumens qui attestent sa vertu & exposent sa doctrine, sont parvenus jusqu'à nous, *nous pouvons donner le nom d'anciens Maîtres à ces mêmes disciples qui nous ont instruits.* Alors la salle dans laquelle on placera les tablettes, pour tenir lieu de statues & de portraits, sera suffisamment désignée par le simple titre de *Salle des anciens Maîtres (Sien-che-miao)* & l'on ôtera par conséquent le titre trop superbe de *Ta-tcheng-tien* (Trône de la grande perfection) qui la décore fastueusement aujourd'hui.

Une autre réforme non moins essentielle à faire, est celle qui concerne le rite des offrandes qui se font dans cette même Salle. Suivant le cérémonial, lorsque le fils du Ciel offre solennellement aux Empereurs morts, on expose seize plats remplis chacun d'une sorte particuliere de mets ; lorsqu'il offre aux Rois, on n'expose que douze plats. On ne doit pas confondre *Koung-tsée* avec les Empereurs ou les Rois. *Koung-tsée* n'a pas été Souverain. Il est plus glorieux pour lui d'avoir été le Maître des Empereurs & des Rois que s'il avoit été Roi ou Empereur ; & on l'honorera davantage en employant à ^{p.435} son egard un titre spécial qui ne sera que pour lui. Je pense donc que lorsque l'Empereur fera lui-même les cérémonies dans le *Ouen-miao*, il suffira d'exposer dix plats, au lieu de douze qu'on exposoit ci-devant.

Il me paroît encore que le nombre des danseurs doit être réduit à six rangs, au lieu de huit rangs dont il étoit composé ci-devant. Pour ce qui est du cérémonial qui s'observe dans la propre maison de *Koung-tsée*, lorsque le chef de la famille ou le corps des Lettrés rendent les

Vie de Confucius

hommages de leur reconnaissance, on ne doit exposer que huit plats, & diminuer à proportion le nombre des danseurs, &c.

L'Empereur fit examiner cette requête ; & ceux qu'il avoit chargés de ce soin, ayant approuvé le projet de réforme, il ordonna, 1^o qu'il n'y auroit plus que de simples tablettes dans le *Ouen-miao* ; 2^o qu'on mettroit sur la tablette de Confucius l'inscription *Tché-cheng-sien-che, Koung-tsée* ; c'est-à-dire, *le Sage par excellence, l'ancien Maître, Koung-tsée* ; sur la tablette de son disciple *Yen-tsée*, l'inscription *Fou-cheng, Yen-tsée*, c'est-à-dire, *Yen-tsée, le second des Sages* ; sur la tablette de *Tseng-tsée*, l'inscription *Tsoung-cheng, Tseng-tsée* ; c'est-à-dire, *Tseng-tsée, propagateur de la sagesse* ; sur la tablette de *Tsée-sée*, petit-fils de Confucius, & disciple de *Tseng-tsée*, après la mort de Confucius, l'inscription *Chou-cheng, Tsée-sée*, c'est-à-dire, *Tsée-sée, copie fidele du Sage par excellence* (dont il a expliqué les maximes & transmis les écrits) & enfin sur la tablette de *Mong-tsée*, l'inscription *Ya-cheng, Mong-tsée*, c'est-à-dire, *Mong-tsée, le premier des Sages du second rang*.

Les soixante-douze principaux disciples de *Koung-tsée* eurent un titre commun à tous, & l'on écrivit ce titre en tête du nom de chaque disciple, sur chacune des tablettes qui furent substituées à leurs statues & à leurs portraits. Les deux caracteres *Sien-hien* qui signifient littéralement *ancien immortel*, ou, si on l'aime mieux, *immortel des tems antérieurs*, tinrent lieu de tout autre éloge.

On réduisit à vingt-neuf le nombre des Lettrés qu'on avoit jugés dignes d'avoir une place dans le *Ouen-miao*, on ne leur donna que le titre tout simple de *Sien-jou*, comme qui diroit *Sectateur de l'ancienne doctrine*, & ils eurent chacun une tablette particulière, comme tous les autres, avec la dénomination de *Sien-jou*.

p.436 Les Lettrés qu'on délogea de la salle, sont au nombre de quatorze : Voici leurs noms, & les raisons pour lesquelles on fit cet affront à leur mémoire.

1. *Lin-sang* fut jugé indigne d'avoir une place parmi les Sages ; parce que dans un tems de troubles, il avoit suivi le parti des rebelles.

2. *Tsing-jan*, parce que son nom & ses ouvrages ne se trouvoient dans aucun livre digne d'attention.

3. *Yen-ho*, parce qu'il n'est pas mention de lui, comme ayant composé quelque ouvrage, & que d'ailleurs, quoique contemporain de ceux dont il est parlé dans le *Kia-yu*, son nom ne se trouve point dans ce Livre.

Vie de Confucius

4. *Hiun-koung*, parce que sa doctrine est suspecte, quoiqu'il vécut sur la fin des *Tcheou*. Il n'avoit été placé dans la salle que sous les *Soung*.

5. *Yang-hioung*, parce qu'il avoit abandonné le parti de son légitime Souverain (sous les *Han*) pour s'attacher à l'usurpateur *Ouang-mang*.

6. *Tay-chang*, parce que, dans le tems qu'il étoit Mandarin, il fut accusé & convaincu de quelques exactions envers le peuple, pour en tirer de l'argent.

7. *Lieou-hiang*, parce qu'il avoit été de la secte des *Tao*, & que dans ses Ouvrages on trouve quelques maximes contraires à la saine doctrine.

8. *Kia-koei*, parce que c'est un Auteur qui n'a ni critique, ni discernement, quoique très-éloquent d'ailleurs.

9. *Ma-young*, pour avoir fait des Ouvrages sur la divination, suivant des principes défendus ; & d'autres Livres sur des sujets dont un Sage ne doit jamais s'occuper.

10. *Ho-sieou*, parce qu'il avoit mérité l'animadversion du Magistrat ; pour des fautes qu'il avoit commises dans la vie civile.

11. *Ouang-sou*, parce que du tems des *San-koue*, c'est-à-dire, du tems que l'Empire étoit divisé en trois Royaumes, il avoit aidé *See-ma-ché* à éteindre le Royaume de *Ouei*.

12. *Ouang-pi*, parce qu'il étoit de la secte des *Tao*.

13. *Tou-yu*, parce qu'il avoit connivé à l'abolition d'un ancien ^{p.437} usage. L'Empereur des *Kin*, sous lequel il vivoit, ennuyé de la longueur du grand deuil, lui demanda s'il ne lui étoit pas permis d'en abrégé le terme, en réduisant les trois années à une seule : *Tou-yu*, par complaisance, ou par tout autre motif indigne d'un Sage, & d'un homme de Lettres, lui dit qu'il le pouvoit ; & conséquemment à cette décision, l'Empereur fixa un nouveau rite sur cet article.

14. *Ou-tcheng*, parce qu'il suivit opiniâtement le parti des *Yuen*, après que les *Ming* eurent été reconnus solennellement maîtres de l'Empire.

Depuis cette réforme, on a accordé l'honneur de la Tablette dans le *Ouen-miao* à quelques Lettrés, distingués du commun par leur sagesse & par des ouvrages frappés au bon coin. On en compte aujourd'hui trente-trois qui jouissent du titre de *Sien-jou*, & de tous les honneurs attachés à ce titre.

Vie de Confucius

Planche 2

Cette Planche représente *Yen-ché* qui va se saisir du *ki-lin*, quadrupède merveilleux & de bon augure, qui se présenta devant l'hôtel du Gouverneur de la Ville, ou, comme on le dit plus communément, qui fut trouvé dans le jardin de *Chou-leang-ho*, sans qu'on sut, comment il avoit pu s'y rendre. On a déjà vu ¹ que *Chou-leang-ho* étoit lui-même Gouverneur quand il épousa *Yen-ché*.

Il est dit dans le *Ché-ki Ché-kia* (histoire domestique de la Maison de Confucius), que le *ki-lin* tenait dans sa gueule une pierre de *yu*, sur laquelle étoient empreints les caractères suivans : *choué-tsing* (le caractère *tsing* se prononce ainsi, *king*), *Tsée-ki-chouai-tcheou*, *Eul-ouei*, *sou-ouang* ; c'est-à-dire, *un enfant pur comme le crystal naîtra sur le déclin des Tcheou ; il sera Roi, mais sans aucun domaine. Frappée de ce prodige, Yen-ché va au-devant de l'animal, qui ne s'effarouche point à son approche ; elle le saisit, l'attache avec son mouchoir, & court en porter la nouvelle à son mari. Après deux jours l'animal disparut, &c.*

Planche 3

^{p.438} Cette planche représente les deux Dragons & les cinq Vieillards qui furent aperçus au-dessus de la maison où naquit Confucius, au moment que *Koung-tsée* vint au monde (disent presque tous ceux qui ont parlé de ce Sage, d'après les mémoires domestiques *Ché-ki, Ché-kia*) *deux dragons environnerent la maison, & cinq Vieillards se trouverent dans l'appartement de la nouvelle accouchée.*

L'explication que les uns & les autres en donnent varie suivant qu'ils sont respectivement affectés. Les moralistes n'y voient que l'emblème des différentes vertus ; & ceux qui croient à l'astrologie judiciaire, prétendent que les deux Dragons & les cinq Vieillards ne signifient autre chose, si ce n'est que le ciel, la terre & les cinq planètes ont répandu leurs influences les plus salutaires, au moment que *Koung-tsée* naquit. On donne encore quantité d'autres explications qu'il est inutile de rapporter ici, parce qu'elles se réduisent, à peu de chose près, aux deux qu'on vient de voir. *Les Lettrés d'aujourd'hui*, dit *Lo-pi* dans son *Lou-che*, *ne sont pas comme ceux d'autrefois. Anciennement on s'en tenoit au témoignage des Ecrivains ; aujourd'hui on veut tout eplucher, on doute de tout.*

¹ Page 10.

Vie de Confucius

Après ce préambule, il rapporte les différens sentimens sur l'année, la lunaison & le mois de la naissance de *Koung-tsée*. Le résultat de ces différens sentimens est que *Koung-tsée* auroit vécu quelques mois de plus ou de moins, seroit né quelques mois plus tôt ou plus tard, s'il étoit né à la lunaison, & au jour que les uns & les autres assignent. Tout cela ne me paroît pas assez important pour en faire mention. Il me suffit de faire remarquer, par occasion, que les erudits Chinois semblent être sortis d'un moule pareil à celui qui forme les erudits Européens ; & qu'ici, comme en Europe, ils entassent volumes sur volumes, dissertations sur dissertations, pour laisser au bout de cela les points ou les articles discutés dans le même état de doute où ils étoient auparavant. Chacun reste persuadé que la vérité est de son côté. Cependant comme les raisons qu'apportent les uns & les autres ont chacune leur poids, les corps littéraires n'ont pas jugé à propos de rien décider sur cela ; ils se sont contentés de p.439 déterminer que la naissance de Confucius se célébreroit chaque année le 27^e jour de la 8^e lune. Pour ce qui est des prodiges, ils laissent à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra, & d'en donner telle explication qu'il jugera à propos.

Planche 4

Cette Planche représente l'appartement de la maison dans laquelle naquit *Koung-tsée*, où se pratiquoient les cérémonies à l'occasion du nouveau né. Au-dessus est la représentation du chœur de musique & des instrumens que les Chantres célestes firent entendre lors de la naissance de *Koung-tsée*. Le *Ché-ki Ché-kia* dit : *lorsque Koung-tsée vint au monde, tous ceux qui se trouverent dans la maison entendirent une musique céleste mêlée de voix & d'instrumens, qui disoit : Tien-kan, cheng, Cheng-tsée : c'est-à-dire, tout le Ciel tressaille de joie ; ou plus à la lettre, tout le Ciel est en mouvement à la naissance du saint Fils. Ce qui prouve, ajoutent les Glossateurs, que Koung-tsée n'étoit pas un homme ordinaire. On en sera mieux convaincu, si on veut se donner la peine de réfléchir quelques momens sur les quarante-neuf Signes dont son corps étoit marqué.* Il est inutile de faire mention ici de ces quarante-neuf Signes ; chacun doit être pris dans le sens allégorique.

Planche 5

Cette Planche représente *Kieou* (c'est le nom qu'on donnoit à Confucius dans sa famille) âgé de cinq ou six ans, se divertissant avec ses petits camarades ; &

Vie de Confucius

son divertissement consistoit à imiter les cérémonies qu'il avoit vu faire dans les différentes occasions. Ici il est représenté devant une table sur laquelle sont quelques-uns de ces vases qui servent aux offrandes. Il est gravement debout, se disposant à faire les cérémonies, tandis que ses compagnons en font chacun quelqu'une sans ordre. L'un est prosterné & fait le *Ko-teou*, l'autre fait le *Tso-y* ou le salut, &c. Tout cela se passe dans le jardin de la maison, & ce jardin a vue sur la campagne. Les pierres brutes ^{p.440} représentant des rochers au milieu du jardin, sont exactement dans le costume chinois, & représentent le vrai.

Planche 6 (p. 115)

Koung-tsée est représenté dans le *Ting* rural, où, après la distribution des mille mesures de riz qu'il avoit reçues en présent de la part du Ministre *Ki-koan-tsée*, il rend compte à ses deux disciples des raisons qu'il a eues d'en agir ainsi. Les autres personnages représentent quelques-uns de ceux qui ont eu part aux bienfaits de *Koung-tsée*. Deux d'entre eux sont occupés à remplir un sac, deux autres portent sur leurs épaules les leurs déjà pleins, & le cinquième prépare le champ qu'il doit ensemençer.

Planche 7 (p. 153)

Le haut du tableau fait voir dans le lointain l'endroit où l'on creuse le puits. Celui des travailleurs qui est dans le creux déjà fait, & qui a trouvé le monstre de pierre, le présente au bout de sa pioche à ceux qui sont autour de lui, l'un desquels s'avance pour le recevoir. Au bas, *Koung-tsée* dans sa maison avec deux de ses disciples, reçoit le Député de *Ki-ché*, qui lui présente dans un bassin la figure dont on lui demande l'explication de la part de ce Ministre.

Planche 8 (p. 157)

Pour représenter ce trait de la Vie de Confucius, le Peintre a saisi le moment qui précède immédiatement celui de l'exécution, lorsqu'on lit au criminel sa sentence de mort.

Le lieu de l'exécution est désigné par la salle construite avec de simples nattes, dans laquelle le Juge & ses Assesseurs attendent le criminel.

En dehors de la salle ou de cet édifice, qu'on n'éleve que pour le tems de la cérémonie, & qu'on détruit dès qu'elle est finie, est le criminel ^{p.441} à genoux,

Vie de Confucius

ayant les mains liées derrière le dos, & écoutant la sentence de mort qu'on lui lit. L'Exécuteur de la Haute-Justice tient d'une main le sabre qu'on a pris dans le *Tay-miao* pour s'en servir à trancher la tête au perfide qui, par ses crimes, a contristé les Ancêtres, & appuie l'autre main sur la victime qu'il doit immoler.

L'autre personnage qui est à côté du criminel, est un bas-officier de Justice, dont la fonction consistait à assurer & à certifier au Juge, que le personnage qu'on lui présentait étoit véritablement celui qu'on avoit jugé.

Le Juge qui est ici, *Koung-tsée*, est aisé à reconnoître : son bonnet, son épaisse barbe, son habit, & sur-tout sa contenance, le distinguent des autres. A côté de *Koung-tsée*, est celui qui lit à *Chao-tcheng-mao* l'énumération de ses crimes, écrite sur un rouleau d'une étoffe de soie blanche, qu'il tient à deux mains, & qui, après avoir lu l'énumération des crimes, s'arrête un moment pour attendre que le criminel les avoue, afin de lire tout de suite l'arrêt qui le condamne à mourir.

Les autres personnages sont les Officiers de Justice, ou les Mandarins assesseurs de *Koung-tsée*.

Au bas du Tableau, sont, d'un côté, ceux qui portent les instrumens d'appareil qui sont propres aux Officiers de la Justice ; & de l'autre, un soldat qui, le fouet à la main, écarte ceux qui s'avancent de trop près. Au-dessus de ceux-ci, sont les curieux qui veulent être témoins, & repaître leurs yeux du sanglant spectacle qu'on leur prépare. On voit dans le lointain la partie des murailles de la Ville où est la porte, &c.

Planche 9 (Page 176)

On voit sur cette Planche le superbe *Ting* que le Roi de *Tsi* avoit fait construire sur un tertre en pleine campagne, dans le lieu nommé alors *Kia-kou*. Les deux personnages qui sont assis dans le *Ting*, sont, l'un, le Roi de *Lou*, l'autre, le Roi de *Tsi*. Ceux qui sont debout à leurs côtés, sont les gens de leur suite. Le Peintre a pris le moment ^{p.442} où *Koung-tsée* s'adresse au Roi de *Tsi* pour lui reprocher l'indécence de son procédé, en donnant un spectacle dans lequel le Roi de *Lou* son Maître étoit insulté. *Koung-tsée*, la tête haute, ayant ses mains l'une sur l'autre vis-à-vis la poitrine, paroît parler avec feu à l'un des deux Rois.

Vie de Confucius

Plus bas sont les Comédiens partagés en deux bandes ; entre les deux bandes est l'Acteur déclamant actuellement la scène *Pi-chun-tché-ché*. Des deux côtés sont les deux rampes d'escaliers qui conduisent au *Ting*, & au bas est le *Ting* destiné aux Gardes : deux soldats en gardent l'entrée.

Planche 10 (Page 292)

Les principaux personnages de ce Tableau sont aisés à reconnoître. *Koung-tsée* est dans le charriot couvert d'une natte, & traîné par un bœuf, à l'ordinaire. Plus haut est le Roi *Ly-koung*, environné de ses Officiers ; il est sous le dais, & debout en attendant *Koung-tsée* qui est sur le point d'arriver. Le Roi, pour recevoir *Koung-tsée*, est descendu du carrosse attelé à quatre chevaux de front, qu'on voit un peu plus loin. Un *Ting* ou Pavillon, & la porte de la Ville paroissent dans le lointain.

Planche 11 (Page 305)

Cette Planche s'explique d'elle-même après qu'on a lu le trait d'histoire qu'elle représente. *Ling-koung*, Roi de *Ouei*, est dans sa voiture avec *Nan-tsée* sa Concubine. Les personnages sont ceux de sa suite.

Dans le lointain paroît l'équipage de *Koung-tsée*. C'est une chaise attelée d'un bœuf & couverte d'une natte. Cinq de ses disciples lui font cortège, parmi lesquels un conduit la chaise, deux sont à cheval, & les deux autres marchent à pied. Tout le reste est dans le costume ordinaire. Il est à remarquer que l'équipage du Roi est à quatre roues, & attelé de quatre chevaux. Cette espèce de voiture, assez ressemblante à nos carrosses, est en Chine d'un usage très ancien.

Planche 12 (Page 333)

^{p.443} Le trait d'histoire qu'on a voulu représenter sur cette planche y est représenté dans toutes ses circonstances. Le *Ling-yang-tai* ou Observatoire nouvellement construit, se montre en partie. On le voit sur une plate-forme, environné d'une balustrade à hauteur d'appui, avec ses panneaux & ses pilastres qui font suite avec la balustrade, les panneaux & les pilastres qui terminent des deux côtés les marches du grand escalier. Le Roi est en dehors de la salle. Il est facile à distinguer des autres personnages, étant entre deux Officiers qui portent les marques de sa dignité.

Vie de Confucius

Vis-à-vis du Roi est *Koung-tsée*, ayant, suivant son usage, un de ses disciples à côté de lui.

Les autres Figures qui sont, ou sur la plate-forme, ou au bas de l'escalier, sont des gens de la suite du Roi.

On voit au bas de l'Observatoire les trois Officiers condamnés à mort. On les distingue de ceux qui les conduisent au supplice, en ce qu'ils ont les mains liées derrière le dos.

Plus loin paroît une partie du Dais sous lequel on recevra le Roi lorsqu'il sortira de l'Observatoire, pour retourner à son Palais. Non loin du Dais se montre l'Officier qui vient annoncer la grace.

Planche 13 (Page 355)

Cette Planche représente la salle extérieure du *Ming-tang*, c'est-à-dire, du temple de la lumière, dans laquelle on avoit placé les statues de *Tcheng-ouang* & de *Tcheou-koung*, lorsqu'après la mort de *Ou-ouang*, son fils *Tcheng-ouang* fut reconnu pour être son légitime successeur, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant.

Tcheou-koung tient entre ses bras le jeune Empereur, & le place sur le trône pour lui faire recevoir les hommages des différens Ordres de l'État devant lesquels il le proclame leur Souverain.

Les autres personnages sont *Koung-tsée* & ceux de ses disciples qui l'avoient accompagné. L'un d'entre eux ayant témoigné sa surprise de ^{p.444} voir *Tcheou-koung* sur le Trône avec l'Empereur, *Koung-tsée* en prend occasion d'expliquer le trait d'histoire qu'on a voulu représenter. La plupart des Dessinateurs & des Peintres ont le même scrupule que le disciple de *Koung-tsée* ; & pour sauver, disent-ils, la décence, ils peignent *Tcheou-koung* debout & derrière le Trône.

Planche 14 (Page 358)

On n'a voulu représenter sur cette Planche que la Salle extérieure par laquelle on passoit pour aller à la Chapelle particulière de *Heou-tsi*. Cette Chapelle étoit sur la même ligne que celle de *Kiang-yuen*. Elle étoit bâtie tout simplement, comme on peut le voir dans ce que j'ai dit à la page 187 du tome second des Mémoires sur les Chinois, en expliquant la Planche VII de mon Mémoire. La Chapelle de *Heou-tsi* y est inscrite *Tay-tsou* parce qu'en effet *Heou-*

Vie de Confucius

tsi est le *Tay-tsou*, c'est-à-dire, le Chef connu de la race. Ce n'est pas cette Chapelle que j'explique à présent, c'est la salle extérieure qui y conduisoit du temps de *Koung-tsée*. Au reste, il ne faut pas croire que cette salle soit représentée exactement telle qu'elle étoit. On l'a dessinée sur le modèle des Salles extérieures des *Miao* d'aujourd'hui.

Au milieu de cette salle est un Autel sur lequel il y a un vase à parfums, deux chandeliers & deux bouquets de fleurs.

Sur l'un des côtés de l'entrée, en dehors de l'escalier, est la statue d'or dont la bouche est représentée, comme étant cousue, quoique suivant l'histoire, elle ne fût que percée de trois aiguilles, qui, traversant en même temps la levre inférieure & la supérieure, empêchoit qu'elle pût s'ouvrir pour parler. Cela revient au même, quant au sens qu'on en veut tirer.

Les trois personnages qui s'occupent à considérer attentivement cette statue, sont *Koung-tsée* & deux de ses disciples.

Planche 15 (Page 379)

Koung-tsée à genoux devant l'Autel qu'il venoit de faire dresser, ayant les yeux tournés vers le ciel, remercie le *Chang-ti* de lui avoir ^{p.445} accordé de vivre jusqu'à ce qu'il eût fini de mettre en ordre les six *King*.

L'Autel qu'il avoit fait dresser est une simple table, dont un tapis, deux vases à mettre des fleurs & une cassolette à brûler des parfums, sont tout l'ornement.

Sur cette table tenant lieu d'autel, les six *King*, renfermés dans leurs enveloppes, sont rangés par ordre, pour être offerts tous ensemble au Ciel suprême comme un hommage qui lui étoit dû.

Le Ciel, pour marque de son approbation, & pour prouver qu'il agrée l'offrande, fait partir du haut de l'Empirée un rayon de lumière qui va se terminer sur l'offrande même, qui n'est autre ici que les six *King* rangés sur l'autel.

Les six disciples de *Koung-tsée* & *Koung-tsée* lui-même regardent ce prodige avec une respectueuse admiration.

L'espèce de treillis qui prend depuis l'un des coins de l'autel, & va se terminer au bâtiment qui est dans le haut du tableau, est la Balustrade ou le *Garde-fou*, qui cache la rampe qui conduit au *Ting*.

Vie de Confucius

Planche 16 (Page 394)

On voit sur cette Planche, 1° le sallon dans lequel s'assemblent ceux qui vont s'acquitter des devoirs funèbres sur le tombeau du mort, & où ils se retirent après que la cérémonie est finie.

2° L'Arbre *Kiai* planté par *Tsée-koung* pour servir de signal.

3° Les trois monticules élevés par le même *Tsée-koung*, pour désigner les trois Dynasties dont *Koung-tsée* avoit conservé les anciens usages. Le plus élevé qui est au milieu, & sous lequel est le tombeau de *Koung-tsée*, paroît en face ; les deux autres ne se montrent qu'en partie, &c.

Planche 17 (Page 398)

Le Roi *Ngai-koung* est représenté sortant de faire les cérémonies respectueuses dans le *Miao* qu'il avoit fait construire en l'honneur de *Koung-tsée*. Il est sans soldats & sans gardes, de la même maniere ^{p.446} que les disciples ordinaires. Les deux personnages qui sont à ses côtés, & qui portent chacun une espèce d'écusson, le font connoître pour ce qu'il est.

Les autres personnages qu'on voit debout, représentent les disciples de *Koung-tsée*, qui attendent modestement le Roi sur son passage ; & celui qui est à genoux, représente *Tsée-see* petit-fils de *Koung-tsée*, qui fait le *Ko-teou* au Roi, en remerciement de l'honneur qu'il venoit de faire à son aïeul.

On voit dans le lointain les premières avenues du *Miao* nouvellement construit.

Planche 18 (Page 401)

Tchen-tsoung, troisième Empereur des *Soung*, est représenté se disposant à faire les cérémonies respectueuses devant la représentation de *Koung-tsée*, qu'on avoit placée dans le *Miao* qui venoit d'être construit en son honneur.

Aux deux côtés de l'escalier de la première cour, sont les Gardes du Prince & les Porte-enseignes.

Aux côtés de l'escalier de la seconde cour, sont les descendants de *Koung-tsée* & de ses disciples, & plusieurs Lettrés des environs, qui s'étoient rendus auprès d'eux, pour être témoins des honneurs qu'on alloit rendre à celui qu'ils regardoient comme le Docteur de la nation & le Sage par excellence.

Vie de Confucius

Dans le fond, on voit l'Empereur debout entre deux Assistans & deux Porte-enseignes, regardant la représentation de celui auquel il alloit rendre hommage, comme au Maître de la nation dont il étoit devenu l'Empereur & le Pere. Le reste n'a pas besoin d'explication.

@

Vie de Confucius

ARBRE GÉNÉALOGIQUE de la Maison de *Koung-tsée*

@

TABLE A

depuis *Hoang-ty* jusqu'à *Tcheng-tang* ;
c'est-à-dire, depuis l'an 2637 avant J. C., jusqu'à l'an 1783 avant J. C.

1. Hoang-ty.
2. Tchang-y.
3. Tchouen-hiu.
4. Chao-hao.
5. Kiao-ki.
6. Ty-kou.
7. Yao.
8. Tsi ou Ki.
9. Siè.
10. Tchao-ming.
11. Siang-tou.
12. Tchang-jo.
13. Tsao-yu.
14. Ming.
15. Tchen.
16. Ouei.
17. Pao-ting.
18. Pao-y.
19. Pao-ping.
20. Tchou-jen.
21. Tchou-kouei.
22. Tang.

TABLE B

depuis l'an 1783 avant J. C., jusqu'à l'an 1154 avant J. C.

22. Tang-tien-yé.
23. Tay-kia.
24. Ouo-ting.
25. Tay-keng.
26. Siao-kia.
27. Young-ki.
28. Tay-ou.
29. Tchoung-ting.
30. Ouai-jen.
31. Ho-tan-kia.
32. Tsou-y.
33. Tsou-sin.
34. Ouo-kia.
35. Tsou-ting.
36. Nan-ken.

Vie de Confucius

37. Yang-kia.
38. Pan-keng.
39. Siao-sin.
40. Siao-y.
41. Ou-ting.
42. Tsou-keng.
43. Tsou-kia.
44. Lin-sin.
45. Keng-ting.
46. Ou-y.
47. Tay-ting.
48. Ty-y.
49. Ouei-tsée-ki.
50. Cheou-sin.
51. Ouei-tchoung-yen.

TABLE C

depuis l'an 1154 avant J. C., jusqu'à l'an 600 avant J. C.

48. Ty-y.
49. Ouei-tsé-ki.
50. Cheou-sin.
51. Ouei-tchoung-yen.
52. Soun-koung-ki.
53. Ting-koung-chen.
54. Min-koung-koung.
55. Fou-fou-ho.
56. Soung-koung-tcheou.
57. Ché-tsée-cheng.
58. Tcheng-fou-kao.
59. Koung-fou-kia.
60. Mou-kin-sou.
61. Tsi-fou-koa-y.
62. Fang-chou.
63. Pé-hia.
64. Chou-leang-ho, pere de Koung-tsée.

TABLE D

depuis l'an 600 avant J. C., jusqu'à l'an 267 de l'Ere chrétienne.

1. Koung-tsée.
2. Koung-ly.
3. Koung-ki.
4. Koung-pe.
5. Koung-tsieou.
6. Koung-ki.
7. Koung-tchouen.
8. Koung-chen.
9. Koung-teng, du tems des *Tsin*.
10. Koung-tchoung, du tems des *Han* occidentaux.

Vie de Confucius

11. Koung-ou.
12. Koung-yen-nien.
13. Koung-pa.
14. Koung-fou.
15. Koung-fang.
16. Koung-kiun.
17. Koung-tché, du tems des *Han* orientaux.
18. Koung-sun.
19. Koung-yo.
20. Koung-ouan, du tems des trois Royaumes.
21. Koung-tsée.
22. Koung-tchen, du tems des *Tsin* occidentaux.
23. Koung-y.
24. Koung-fou.

TABLE E

depuis l'an 267 de l'Ere chrétienne, jusqu'à l'an 1260, sous les *Yuen*.

25. Koung-y.
26. Koung-hien.
27. Koung-tcheng.
28. Koung-ling-tchen.
29. Koung-ouen-tay.
30. Koung-kiu.
31. Koung-tchang-sun.
32. Koung-yng-tché.
33. Koung-tê-lun.
34. Koung-tsoung-ki.
35. Koung-soui-tché.
36. Koung-hiuen.
37. Koung-tsi-tsing.
38. Koung-ouei-tché.
39. Koung-tsê.
40. Koung-tchen.
41. Koung-tchao-yen.
42. Koung-koang-tsée.
43. Koung-jen-yu.
44. Koung-y.
45. Koung-yen-ché.
46. Koung-tsoung-yuen.
47. Koung-jo-moung.
48. Midi: Koung-toan-yeou; Nord: Koung-toan-tiao ¹.
49. Midi: Koung-kié; Nord: Koung-fan.
50. Midi: Koung-tsin; Nord: Koung-tcheng & Koung-tsoung
51. Midi: Koung-ouen-yuen; Nord: Koung-yuen-tsou.
52. Midi: Koung-ouan-tchun & Koung-tchou; Nord: Koung-tché-tchuen & Koung-tché-heou.

¹ Voyez ci-après l'explication de la 48^e génération.

Vie de Confucius

TABLE F

depuis l'an 1260 de l'Ere chrétienne, jusqu'à l'année courante 1784.

53. Koung-ouan.
54. Koung-sée-hoei.
55. Koung-ko-kien.
56. Koung-hi-hio.
57. Koung-ne.
58. Koung-koung-kien.
59. Koung-yen-kin.
60. Koung-tcheng-tsing.
61. Koung-houng-hiu.
62. Koung-ouen-chao.
63. Koung-tchen-kan.
64. Koung-chang-hien.
65. Koung-yn-tché.
66. Koung-hing-sié.
67. Koung-yu-ki.
68. Koung fou-to.
69. Koung-ki-ho.
70. Koung-koang-ki.
71. Koung tchao-hoan.

@

Vie de Confucius

EXPLICATION

des Tables généalogiques de la Famille de *Koung-tsée*.

@

TABLE A

p.453 Cette Table est le commencement de la généalogie de la famille de *Koung-tsée*, depuis *Hoang-ty*, fondateur ou législateur de la Monarchie, jusqu'à *Tcheng-tang*, fondateur de la seconde Dynastie dite la Dynastie des *Chang* ou des *Yn* ; c'est-à-dire, depuis l'an avant J. C. 2637, jusqu'à l'an 1783.

La descendance depuis *Hoang-ty* jusqu'à *Tcheng-tang* est détaillée dans ce que j'ai dit au commencement de la vie de *Koung-tsée*. Je n'ai rien à y ajouter. On compte vingt-deux générations.

TABLE B

Elle contient depuis *Tcheng-tang* jusqu'à *Ouei-tchoung-yen* ; c'est-à-dire depuis 1783, jusqu'à l'an 1154 avant J. C., ou depuis la vingt-deuxième génération, jusqu'à la cinquante-unième. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

TABLE C

Elle contient depuis la cinquante-unième génération, qui est celle de *Ouei-tchoung-yen*, jusqu'à la 64^e, qui est celle de *Chou-Leang-ho*, père de *Koung-tsée* ; c'est-à-dire, depuis l'an avant J. C. 1154, jusqu'à l'an 600 ; ou, pour aller jusqu'au terme de la naissance de *Koung-tsée*, jusqu'à l'an 551. Ainsi depuis la 61^e année de *Hoang-ty* (2637) jusqu'à la naissance de *Koung-tsée* (551), il y a un intervalle de 2086 ans. Cet intervalle divisé par 64, qui est le nombre des générations, donne 32 ans plus 38/64 pour chaque génération, l'une portant l'autre.

Vie de Confucius

TABLE D

@

Si la généalogie de la famille de *Koung-tsée*, depuis *Chou-Leang-ho*, p.454 pere de notre Philosophe, jusqu'à *Ouei-tsée-ki*, de la race impériale des *Chang* ; de celui-ci jusqu'à *Tcheng-tang*, Fondateur de la seconde Dynastie, qui est celle de ces mêmes *Chang* ; & de *Tcheng-tang* jusqu'à *Hoang-ty* ; si cette généalogie, dis-je, n'est pas prouvée démonstrativement aux yeux de ceux qui veulent examiner tout par eux-mêmes, quoiqu'ils soient dans l'impuissance de le faire, & qui refusent d'acquiescer au témoignage de toute une nation, quoiqu'ils n'aient aucun motif raisonnable de suspecter un témoignage ainsi étayé, j'ose croire que les preuves de filiation depuis *Koung-tsée* jusqu'à celui de ses descendants, qui est aujourd'hui le chef de sa maison, ne souffriront aucune difficulté de leur part, après qu'ils auront lu le détail que je vais leur exposer, d'après les mémoires de la famille même, revêtus de l'autorité publique.

1^e GÉNÉRATION

Koung-tsée, fils de *Chou-leang-ho*.

2^e GÉNÉRATION

Koung-ly, fils de *Koung-tsée*, naquit la dixieme année du regne de *Tchao-koung*, Roi de *Lou*, laquelle répond à la douzieme du regne *King-ouang*, Empereur des *Tcheou*, & à la 533^e avant J. C. Il fut surnommé *Ly* & *Pê-yu*, par honneur pour le Roi de *Lou*, qui fit présent à *Koung-tsée* d'un Poisson qui porte ce nom, lorsqu'il apprit la naissance de son fils. Ce *Koung-ly* n'a rien fait de remarquable. On sait seulement qu'il refusa par modestie des emplois honorables, aimant mieux etudier la sagesse sous son pere, que de briller dans le monde. Il mourut la trente-huitieme année du regne du second *King-ouang*, c'est-à-dire, l'an 482 avant J. C. Son corps fut déposé dans la sépulture de la famille, & son tombeau est à l'orient de celui de son pere. Sous les *Soung*, on lui donna le titre honorable de *See-choui-heou*, c'est-à-dire, de *Prince des lieux arrosés par les eaux de la riviere See-choui* ; & on fit entrer sa représentation dans le *Miao* de *Koung-tsée*, d'où on la tira quelque tems après pour la placer dans celui de *Ki-cheng-see*, qui etoit la salle commune à tous les ancêtres de sa race. p.455

Vie de Confucius

3^e GÉNÉRATION

Koung-ki, surnommé *Tsée-sée*, étoit fils de *Koung-ly*. Il fit honneur aux leçons qu'il avoit reçues de son aïeul, & brilla par sa sagesse dans le *Lou* & dans le *Ouei*. On lui offrit des Dignités & des Mandarinats qu'il refusa d'accepter, afin de pouvoir donner tout son tems à l'étude de la sagesse, & aux Lettres. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, & fut enterré dans la sépulture de ses peres. Son tombeau est au sud de celui de *Koung-tsée*.

La seconde année de l'Empereur *Hoei-tsong*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1102, il fut honoré du titre de *Sin-choui-heou*, ou de *Prince de Sin-choui* ; la troisieme année de *Hien-tchun* (en 1267) on changea le titre de *Heou* en celui de *Koung*, & on le nomma *Sin-koue-koung*, *Comte du Royaume de Sin*. La seconde année de *Tché-sun* (de J. C. 1331) on changea encore son titre, & on le décora de celui de *Sin-koue-chou-cheng-koung*, qui n'en proprement qu'une augmentation du premier, & signifie *très-sage Comte du Royaume de Sin*.

4^e GÉNÉRATION

Koung-pé, surnommé *Tsée-chang* n'a exercé aucun emploi. Il étoit fils de *Koung-ki*, & mourut à l'âge de quarante-neuf ans. Son tombeau est au nord-ouest de celui de *Koung-tsée*. Je remarque ici une fois pour toutes, que dans l'enceinte du lieu de la sépulture de *Koung-tsée*, où sont les tombeaux de ses descendans, ces tombeaux sont rangés de file des deux côtés de celui de *Koung-tsée*, en descendant du nord au midi, & en remontant du midi au nord, à quelque distance l'un de l'autre.

5^e GÉNÉRATION

Koung-tsieou, surnommé *Tsée-kia*, fils de *Koung-pé* s'étoit acquis quelque réputation. Le Roi de *Tchou* voulut l'attirer dans ses états, & lui fit offrir des emplois considérables ; mais *Koung-tsieou* ne crut pas pouvoir les accepter. Il mourut à l'âge de 45 ans. Son tombeau est au nord-est.

6^e GÉNÉRATION

Koung-ki, surnommé *Tsée-king*, fils du précédent, se fit connoître de p.456 bonne heure par un mérite distingué. Le Roi de *Ouei* l'attira dans ses états, & lui

Vie de Confucius

confia l'administration générale des affaires, & le mit à la tête du gouvernement. Il mourut à l'âge de quarante-six ans. Son tombeau est au nord-est.

7^e GÉNÉRATION

Koung-tchouen, fils du précédent, s'appliqua tout entier à l'étude des Lettres, & y fit de très-grands progrès. Il fut recherché par les Souverains des Royaumes voisins du *Lou*, & en particulier par les Rois de *Tchou*, de *Tchao* & de *Ouei*, qui voulurent se l'attacher en lui faisant offrir des honneurs & des dignités, s'il vouloit se fixer dans leurs Etats. *Koung-tchouen* les remercia de leurs offres, & préféra le séjour tranquille de sa patrie, à tous les honneurs qu'on lui promettoit dans ces Royaumes étrangers. Il composa un ouvrage en douze articles, auquel il donna le titre de *Lan-yen*. Il renferma sous ces douze articles les principaux devoirs des gens de Lettres, & ce qu'ils doivent observer dans les conversations. Il ne vécut pas allez long-tems pour mettre la dernière main à d'autres ouvrages qu'il avoit ébauchés, & mourut à l'âge de 41 ans. Son corps repose au midi de celui de *Koung-tsée*.

8^e GÉNÉRATION

Koung-chen, surnommé *Tsée-chun* & *Koung-ping*, est encore connu sous les noms de *Tsée-chen*, de *Koung-kin* & de *Tsée-kien*. Il étoit fils de *Koung-tchouen*, & exerça les grands emplois. Il fut Ministre d'État sous *Ngan-ly-ouang*, Roi de *Ouei*. Comme tout étoit en trouble dans l'Empire, & que différens Royaumes étoient armés les uns contre les autres, il abdiqua sa dignité & se retira dans sa patrie.

Le Roi de *Tsin*, qui se faisoit un point capital d'attirer dans ses Etats tous ceux qui jouissoient d'une réputation au-dessus de l'ordinaire, le fit inviter à se rendre chez lui. Il accompagna son invitation des offres les plus séduisantes ; mais *Koung-chen* le remercia de sa bonne volonté, & se tint tranquille chez lui. Ceux de sa famille & de ses amis le sollicitèrent vivement de répondre à la bonne volonté du Prince qui vouloit l'avoir son service.

— Ce grand Prince, leur répondit-il, est un ambitieux, qui ne tardera pas à envahir tous les Royaumes. J'ai pénétré ses desseins ; & il ne m'est pas permis de prendre part à l'injustice de ses projets ; ainsi ne m'en parlez plus.

Ce qu'il avoit prévu arriva ; car dans l'espace de dix huit à vingt ans, les *Tsin*

Vie de Confucius

furent maîtres de tout.

Quoiqu'il eût abandonné le Royaume de *Ouei*, le Roi lui continua son estime & son affection. Il lui donna une preuve de l'une & de l'autre, en le décorant du titre honorable de *Ouen-sin-kiun*. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans.

On remarque dans les registres de la famille, que depuis *Koung-tsée* jusqu'à *Koung-chen*, chacun des huit descendans fut fils unique. *Koung-chen* fut le premier qui eut plusieurs garçons. Il eut trois fils, dont l'aîné fut appelé *Koung-fou*, le second *Koung-teng*, & le troisième *Koung-chou*.

Depuis l'année *Keng-tchen*, 26^e du regne de *Tsin-che-hoang-ty*, (221 avant J. C.) jusqu'à l'année *Jen-tchen*, première du regne de *Eulh-che-hoang-ty* (209 avant J. C.), douze années se sont écoulées ; & ces douze années sont réputées de la neuvième génération qui commence à *Koung-fou-kia*, fils aîné de *Koung-chen*.

Tsin-che-hoang-ty devenu maître de tout l'Empire, crut se rendre agréable au corps respectable des gens de Lettres, en comblant d'honneurs le chef de la famille du Philosophe de la nation : il le décora du titre de *Lou-koue, ouen-toung-kiun*, c'est-à-dire, de *Prince du Royaume de Lou, chef de la Littérature & des Sciences*. A ce glorieux titre, il ajouta celui de *Chao-fou*, qui signifie le *Maître de la nation en petit* (comparativement à *Koung-tsée*).

L'orage qui s'éleva contre les gens de Lettres, la trente-quatrième année du regne de *Tsin-che-hoang-ty* (l'an 211 avant J. C.), lorsque ce Prince barbare, à la requête de son Ministre *Ly-sée*, donna l'édit qui ordonnoit l'incendie des Livres ; ce terrible orage, dis-je, engagea *Koung-fou-kia* & son frère *Koung-teng* à chercher un asyle où ils fussent à l'abri de la persécution. *Dans l'épaisseur d'une muraille, dans le lieu de la sépulture de la famille, ils déposèrent avec respect, à l'insu de tout le monde, les Livres Chang-chou, Lun-yu, Hiao-king, Kia-yu & autres, & se refugierent au Hou-kouang, dans l'intérieur de la montagne* ^{p.457} *Soung-chan*. Là ils formerent en cachette environ une centaine & disciples.

Tchou-pa-ouang s'étant emparé d'une partie de l'Empire, qu'il gouverna pendant quelque tems sous le titre de Roi de *Tchou*, ayant appris qu'un des descendans de *Koung-tsée* s'étoit retiré dans les Montagnes du *Hou-koang*, l'y fit chercher, & l'appella dans ses Etats. *Koung-fou-kia* s'y rendit, & fut mis à la tête du Gouvernement ; mais comme on n'y traitoit alors que des affaires

Vie de Confucius

concernant la guerre, il se dégoûta bientôt d'un emploi qui ne s'accordait ni avec son inclination, ni avec ses talents. Il ne fut en place que six mois, après lesquels il prétexta une maladie, & demanda à se retirer pour aller travailler à sa guérison dans son pays natal. Il obtint son congé, & alla finir ses jours près des tombeaux de ses Ancêtres. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans. Il est auteur de plusieurs Ouvrages, & en particulier de celui qui porte le titre de *Koung-tsoung-tsée*, dans lequel, sous une vingtaine d'articles environ, il rapporte les principales actions de ses Ancêtres, jusqu'à sa propre personne inclusivement. Il n'est point mis à la tête de la 9^e génération, quoiqu'il fût l'aîné, parce qu'il eut pour successeur son frere *Koung-teng*, qui continua la race.

9^e GÉNÉRATION

Koung-teng étoit fils de *Koung-chen*, & frere puîné de *Koung-fou-kia*. Il étoit d'une taille au-dessus de l'ordinaire, c'est-à-dire, de neuf pieds neuf pouces : le reste de sa figure étoit semblable à celle de *Koung-tsée*. Il fut surnommé *Tsée-siang* ; & *Han-kao-ty* lui donna le titre de *Foung-see-kiun*, comme qui diroit, *Chef des Sacrificateurs*, parce qu'étant chef de la famille, lorsque ce Prince fit les cérémonies dans le lieu de la sépulture de *Koung-tsée*, il présida au cérémonial qui fut observé à cette occasion. L'Empereur *Hoei-ty* l'employa dans la Magistrature, sous le titre de *Po-ché*, & le fit ensuite Gouverneur de *Tchang-cha-fou*, ville du premier ordre de la province de *Hou-koang*. Il mourut à l'âge de 57 ans.

10^e GÉNÉRATION

Koang-tchoung, surnommé *Tsée-tcheng*, étoit fils de *Koung-teng*.^{p.459} Il exerça la charge de *Po-ché*, dont il fut décoré par l'Empereur *Han-ouen-ty*, & mourut à l'âge de 57 ans. On ne dit rien du lieu de sa Sépulture.

11^e GÉNÉRATION

Koung-ou, surnommé *Tsée-ouei*, fils de *Koung-tchoung*, fut Mandarin du titre de *Po-ché*, sous l'Empereur *Han-ouen-ty*, & ensuite Gouverneur de *Lin-hoai-fou* dans le *Kiang-nan*. Il eut deux fils, *Koung-yen-nien*, & le célèbre *Koung-ngan-koue*, qui fut honoré des plus hautes dignités. On ne sait pas à quel âge mourut *Koung-ou*.

Vie de Confucius

12^e GÉNÉRATION

Koung-yen-nien, fils du précédent, fut un des plus habiles Lettrés de l'Empire. Il n'étoit aucune science qui ne fut de son ressort, & dans laquelle il n'excellât. *Han-ou-ty* lui donna, pour la première fois, la charge de *Po-ché* ; il le fit ensuite Précepteur en second des Princes ses fils ; & comme il n'étoit pas moins habile dans l'art militaire, que dans les Sciences & la Littérature, il l'éleva à la dignité de Grand Général. Il mourut âgé de 71 ans. Son tombeau est au nord de celui de *Koung-tsée*.

13^e GÉNÉRATION

Koung-pa, surnommé *Tsée-jou*, fils de *Koung-yen-nien*, réunit dans sa personne la science & la vertu. Dès son enfance il donna des preuves d'un génie supérieur. Devenu grand, il entra dans la carrière des honneurs par ordre de l'Empereur *Tchao-ty*, qui lui donna d'abord la charge de *Po-ché*, dans l'intention de relever aux plus hautes dignités, après qu'il auroit acquis quelque expérience. Ce Prince ne vécut pas assez long-tems pour pouvoir remplir les vues qu'il avoit sur lui : ses successeurs y suppléerent. L'Empereur *Hiuen-ty* eleva *Koung-pa* à la dignité de Grand du premier ordre, sous le titre de *Tatchoung, Tay-fou*, & le fit Précepteur des Princes ses fils. *Yuen-ty*, successeur de *Hiuen-ty*, lui donna les titres de *Tay-ché* (Grand-Maître des Cérémonies) & de *Koan-nei-heou*, ou de *Prince ayant inspection sur tout ce qui concerne l'intérieur du Palais*. La reconnaissance ^{p.460} de ce Prince pour un Savant & un Sage qui avoit été son Maître ne se borna pas là ; il lui fit présent d'un Palais tout meublé à *Tchang-ngan*, & de deux cens livres d'or pur. Comblé d'honneurs & de richesses, *Koung-pa* ne rabattit rien de sa modestie ordinaire. Il donnoit tous ses momens de loisir à l'instruction des jeunes gens qui vouloient acquérir la Sagesse, & s'adonner aux Sciences ; il recevoit indistinctement & toujours avec bonté, quiconque s'adressoit à lui. L'Empereur tenta plusieurs fois de lui faire accepter la dignité de Ministre d'Etat ; il ne lui fut pas possible de vaincre sa modestie. *Koung-pa* s'excusa toujours, alléguant son incapacité pour raison. Son Maître & le Public le connoissoient mieux qu'il ne se connoissoit lui-même, & lui rendoient la justice qui lui étoit due, en le regardant comme l'homme de tout l'Empire le plus propre à le gouverner. Cependant, pour ne pas l'affliger, on le laissa libre dans le choix de ses occupations : il usa de sa liberté en Sage qui ne cherche qu'à se rendre utile à ses semblables. Son Palais de *Tchang-ngan* étoit

Vie de Confucius

moins le Palais d'un grand Seigneur, qu'une Ecole de vertus & une Académie de littérature ; & le tems qu'il donnoit à l'instruction, n'étoit point pris sur celui qu'il devoit à ses emplois. Il ne sortoit de chez lui que pour remplir les fonctions de son état, ou pour s'acquitter de quelqu'un de ces devoirs que la bienséance impose à tous ceux qui sont en place.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge qui fait les vieillards, il crut qu'il lui étoit permis de renoncer aux emplois civils, & aux fatigues qui en sont inséparables, quand on veut en remplir à la rigueur toutes les obligations. Il écrivit à l'Empereur pour le remercier de toutes les bontés dont il l'avoit honoré jusqu'alors, & pour le prier de lui permettre de se retirer. Sa Majesté voulut bien accepter la démission des charges & des dignités dont il étoit revêtu ; mais elle lui en laissa les revenus, dont il jouit jusqu'à sa mort. Rendu à lui-même, l'illustre *Koung-pa* se retira dans son pays natal avec toute sa famille, & mourut dans la maison paternelle à l'âge de 71 ans. L'Empereur ayant appris sa mort, donna des marques publiques de sa douleur ; & afin que tout l'Empire fût instruit de la sincérité de ses regrets, il fit le voyage du *Chan-tong*, pour s'acquitter envers son ancien Maître ^{p.461} de tous les devoirs funebres prescrits dans le cérémonial. Il fournit tous les frais des funérailles ; & après avoir pleuré sur son tombeau, il lui donna l'honorable titre de *Lié-kiun*, qu'on peut rendre en françois par ces deux mots, *parfait Sage*. *Koung-pa* eut quatre fils ; l'aîné avoit nom *Koung-fou*, le second *Koung-ty*, le troisieme *Koung-hy*, & le quatrieme *Koung-koang*.

14^e GÉNÉRATION

Koung-fou fut revêtu de tous les emplois que son pere avoit exercés, & mourut à l'âge de 62 ans.

15^e GÉNÉRATION

Koung-fang, fils de *Koung-fou*, succéda aux emplois de son pere : on ne dit pas à quel âge il est mort.

16^e GÉNÉRATION

Koung-kiun, surnommé *Tchang-ping*, étoit fils de *Koung-fang*. Il porta d'abord le nom de *Koung-mang* ; mais dans la suite il changea le caractère *Mang* en celui de *Kiun*, pour n'avoir rien de commun avec l'usurpateur *Ouang-mang*, dont il détesta toujours la tyrannie. Sous le regne de *Ping-ty* il fut

Vie de Confucius

Président d'un des grands Tribunaux. L'Empereur très-satisfait de son intégrité, de son exactitude à remplir ses devoirs, & de sa bonne conduite constamment soutenue, l'honora du titre de *Pao-tching-heou*, & lui assigna des revenus suffisans pour l'entretien de deux mille familles.

La 5^e année du regne de *Ping-ty* (la 5^e de l'Ere chrétienne) *Ouang-mang* ayant usurpé l'Empire, offrit à *Koung-kiun* la première place dans le Gouvernement ; ce que celui-ci refusa jusqu'à trois fois, sous différens prétextes ; & pour ôter à l'usurpateur toute espérance de pouvoir le gagner, il abdiqua tous ses emplois, & se retira dans sa patrie, où il mourut à l'âge de 81 ans. Il n'eut qu'un fils.

Ici finissent les *Si-han*, ou *Han* occidentaux, sous lesquels la famille de *Koung-tsée* compte six générations dans l'espace d'environ 200 ans ;

17^e GÉNÉRATION

p.462 Les générations qui suivent, à commencer depuis cette dix-septième, qui vivoit sous les *Han* orientaux, n'ont pas fait constamment leur séjour dans le même lieu. Comme l'Empire fut toujours en trouble, jusqu'au tems des grandes Dynasties, & divisé en plusieurs Etats indépendants l'un de l'autre, les descendans de *Koung-tsée* s'attachoient à ceux des Souverains qu'ils croyoient être les légitimes successeurs au trône Impérial. J'ai marqué sur l'Arbre généalogique les noms des Dynasties auxquelles ils adhéroient.

Koung-tche, fils de *Koung-kiun*, fut décoré de la dignité de *Ta-see-ma*, sous l'Empire de *Han-koang-ou-ty*. Comme son pere, il eut le titre de *Pao-tcheng-heou*, & jouit des mêmes revenus & des mêmes prérogatives. Après sa mort, on lui donna le titre de *Yuen*, qui signifie source, principe, &c., pour faire entendre qu'il avoit été comme une source d'où la véritable doctrine avoit découlé. On ne dit pas jusqu'à quel âge il a vécu.

18^e GÉNÉRATION

Koung-sun, surnommé *Kiun-y*, étoit fils de *Koung-tché*. La 15^e année de *Young-ping* (de J. C. la 72^e) l'Empereur *Ming-ty* lui accorda la dignité dont son pere avoit joui, sans lui en donner les revenus. La seconde année de *Yuen-ho* (de J. C. la 85^e) l'Empereur *Tchang-ty* se transporta au *Chan-tong*, pour faire en personne les cérémonies respectueuses en l'honneur de *Koung-tsée* : il permit à

Vie de Confucius

Koung-sun de faire la fonction de Maître des Cérémonies, & d'être son Assistant. La 4^e année de *Young-yuen* (en 92), l'Empereur *Ho-ty* lui accorda la moitié des revenus dont avoit joui son pere.

19^e GÉNÉRATION

Koung-yo, surnommé *Kiun*, fils de *Koung-sun*, fut décoré, comme son pere, du titre de *Heou*. Il eut deux fils, *Koung-ouan* & *Koung-tsan*. L'Empire etoit alors dans des tems de crise ; il etoit disputé par trois ^{p.463} différens partis, qui s'accorderent enfin à en prendre chacun une portion, sous le titre de Royaume.

20^e GÉNÉRATION

Koung-ouan fut, comme son pere, décoré du titre de *Heou* (ce titre, alors très-honorable, répondoit à celui de Prince). Il mourut fort jeune, & n'eut point d'enfans. Le fils de son frere, *Koung-tsan*, lui succéda dans la dignité de *Heou*. L'Empire etoit alors divisé en trois Royaumes, qui sont les Royaumes de *Han*, de *Ouei* & de *Ou*.

21^e GÉNÉRATION

Koung-tsée, surnommé *Tsée-yun*, neveu de *Koung-ouan*, & fils de *Koung-tsan*, s'attacha à l'Empereur des *Ouei*. La premiere année de *Koang-tchou* (en 220), l'Empereur *Ouen-ty* le fit Mandarin du titre de *Y-lang* ; il le décora ensuite de la dignité de *Tchoung-cheng-heou*, & lui assigna des revenus suffisans pour l'entretien de cent familles. Son tombeau est au sud de celui de Confucius.

22^e GÉNÉRATION

Koung-tchen, surnommé *Pê-ki*, etoit fils de *Koung-tsée*. La 3^e année de *Tay-ché* (265), l'Empereur *Ou-ty*, des *Tsin* occidentaux, le décora successivement des titres de *Foung-cheng-ting-heou*, de *Hoang-men-ché-lang*, & de *Tay-chang-tsing* ; il lui assigna, outre cela, des revenus suffisans pour l'entretien de deux mille familles. Il vécut jusqu'à l'âge de 75 ans.

23^e GÉNÉRATION

Koung-y, surnommé *Koung-tcheng*, fils de *Koung-tchen*, succéda à son pere dans la dignité de *Foung-cheng-ting-heou*, c'est-à-dire, de *Prince de la Salle* où

Vie de Confucius

l'on rend hommage à la Sainteté. Il jouit des mêmes revenus que son pere, & mourut à l'âge de 57 ans.

24^e GÉNÉRATION

p.464 *Koung-fou*, fils de *Koung-y*, se distingua dès son enfance par une piété filiale, qui faisoit l'admiration de tous ceux qui etoient témoins de sa conduite. Devenu grand, on lui donna pour premier emploi un Mandarinat du titre de *Tay-yu*. Il fut promu ensuite à la charge de Gouverneur de *Yu-tchang*, qui etoit alors une Ville du premier ordre ; & enfin, il fut élevé à la dignité de *Foung-cheng-ting-heou*, & eut la moitié des revenus dont avoit joui son pere.

@

Vie de Confucius

TABLE E

@

Cette Table contient la suite de la généalogie des descendants de *Koung-tsée*, depuis les *Tsin* orientaux, jusqu'à la Dynastie des Mongoux ou des *Yuen*.

25^e GÉNÉRATION

Koung-y étoit fils de *Koung-fou*. Il fut nommé successeur de son pere, à la dignité de *Foung-cheng-ting-heou*. L'Empereur lui donna outre cela un Mandarinat du titre de *Tsoung-ché-tchoung-lang*, & lui assigna des revenus suffisans pour l'entretien de mille familles. Il vécut jusqu'à l'âge de 61 ans, & fut inhumé dans le lieu de la sépulture de ses Peres, dans la partie de l'ouest.

26^e GÉNÉRATION

Koung-hien surnommé *Hien-tché*, fils de *Koung-y*, fut décoré, comme son Pere, du titre de *Foung-cheng-ting-heou*. Ce fut l'Empereur *Ouen-ty*, des premiers *Soung*, qui le revêtit de cette dignité. La 19^e année de *Yuen-kia* (de J. C. 442) son titre de *Foung-cheng-ting-heou* fut changé en celui de *Tsoung-cheng-heou*, qui signifie *Prince d'une eminente sainteté*. Il étoit très-habile dans les différens genres de Littérature, & il excelloit dans l'art d'enseigner.

27^e GÉNÉRATION

^{p.465} *Koung-tcheng*, fils de *Koung-hien*, eut pour surnom *King-chan*. Les Empereurs du Nord, qu'on appelloit les *Ouei*, s'étant rendus maîtres de la province du *Chan-tong*, honorèrent de leur bienveillance les descendants de *Koung-tsée*. La troisieme année de *Yen-hing*, il obtint le titre de *Tsoung-cheng-tay-fou*, & l'inspection générale sur tous ceux de sa race. Quoiqu'il fût doué d'un génie supérieur qui le rendoit digne des plus hauts emplois, on ne pensa pas à lui en donner. Il se tint tranquille dans le sein de sa famille, où il ne s'occupa que du soin d'acquérir la sagesse, & de cultiver les sciences.

28^e GÉNÉRATION

Koung-ling-tchen, fils du précédent, fut Mandarin du titre de *Mi-chou-lang* (qui a inspection sur le détail de la Librairie). Il succéda à son pere dans la

Vie de Confucius

dignité de *Tsong-cheng-heou*, & jouit d'un revenu suffisant pour l'entretien de mille familles.

29^e GÉNÉRATION

Koung-ouen-tay, fils de *Koung-ling-tchen*, eut les mêmes charges & les mêmes revenus que son pere. Il vécut jusqu'à l'âge de 58 ans, & fut enterré dans la sépulture de la famille, au midi du tombeau de *Koung-tsée*.

30^e GÉNÉRATION

Koung-kiu, fils de *Koung-ouen-tay*, fut décoré, comme son pere, du titre de *Tsong-cheng-heou* ; mais s'étant rendu coupable de négligence dans l'exercice de son emploi, l'Empereur l'abaissa d'un degré, & ne lui laissa que le titre de *Cheng-heou*. Dans la suite, il rentra en grace, obtint le titre de *Tcheou-koué-koung* (*Comte du Royaume de Tcheou*), & jouit des revenus suffisants pour l'entretien de douze familles.

31^e GÉNÉRATION

^{p.466} *Koung-tchang-sun*, fils de *Koung-kiu*, succéda au titre de *Tcheou-koué-koung*, & aux revenus de son pere. Il eut deux fils, *Yng-tché* & *Tsie-tché*, & vécut 64 ans. Il est enterré au nord-ouest dans la sépulture de ses peres.

32^e GÉNÉRATION

Koung-yng-tché, fils de *Koung-tchang-sun*, succéda à son pere, & eut le titre de *Foung-cheng-heou*. Il mourut sans enfans. Son frere *Tsée-tché* prit sa place. Sous l'Empereur *Ouen-ty* des *Soui*, il se fit examiner & obtint le Baccalauréat ; ce qui lui ouvrit la porte pour entrer dans les emplois civils. Il fut fait Mandarin du titre de *Ping-tsan-kiun* (qui donne des conseils aux Officiers de guerre) ; il obtint ensuite une place parmi les Lettrés de la Cour, & fut adjoint aux Précepteurs des enfans de l'Empereur, sous le titre de *Tay-tsée-toung-ché, ché-jin*. Sa Majesté le décora du titre de *Tcheou-koué-koung*, & la quatrième année de *Ta-yé* (l'an 608) l'Empereur *Yang-ty* lui donna le titre honorable de *Chao-cheng-heou*, comme qui diroit, *Prince le second en sainteté*, le faisant aller immédiatement après *Koung-tsée*, qui est regardé comme le premier en fait de sainteté ou de sagesse, & lui assigna des revenus suffisants pour l'entretien de mille familles. Il vécut jusqu'à l'âge de 70 ans. Il fut en place, en comptant les

Vie de Confucius

différens Mandarinats qu'il exerça, depuis l'année *Sin-tchou*, du regne de *Kao-tsou* des *Soui*, jusqu'à l'année *Ting-tcheou*, c'est-à-dire, depuis l'an de J. C. 581, jusqu'à l'an 617, ce qui fait l'espace de 36 ans. Son tombeau est dans la partie de l'ouest de la sépulture de la famille.

33^e GÉNÉRATION

Koung-tê-lun, fils de *Koung-tsée-tché*, la 9^e année de *Ou-tê*, en 626, fut gratifié du titre de *Pao-cheng-heou* (Prince qui embrasse & protege la Sagesse), & d'autant de revenus qu'il en falloit pour l'entretien de mille familles. La 11^e année de *Tchen-koan* (en 637) l'Empereur *Tay-tsoung* ordonna que dans les grandes Cérémonies de l'Empire, le chef de ^{p.467} la famille de *Koung-tsée* seroit appelé & y assisteroit en qualité de Mandarin du troisieme ordre. La premiere année de *Tien-cheou* (en 690) l'Empereur fit publiquement l'éloge de *Koung-té-lun*, & lui fit présent d'un Habit de cérémonie. C'est depuis ce tems que les descendans de *Koung-tsée* assistent aux grandes Cérémonies de l'Empire. *Koung-té-lun* vécut jusqu'à l'âge de 71 ans. Il laissa deux fils, *Koung-tsoung-ki* & *Koung-tsée-tan*.

34^e GÉNÉRATION

Koung-tsoung-ki, fils de *Koung-té-lun*, fut décoré du titre de *Pao-cheng-heou* par l'Empereur *Tsoung-tchoung*, la 12^e année de *Tsée-cheng* (en 695) : il fut ensuite appelé à la Cour, où on lui donna la charge de *Tchao-san-tay-fou* (qui a inspection sur les Officiers de la Cour). Ce fut la premiere année de *Chen-loung* (en 705). La même année il fut nommé pour aider l'Empereur, lorsque Sa Majesté feroit les cérémonies en l'honneur de *Koung-tsée*. Il vécut 56 ans.

35^e GÉNÉRATION

Koung-soui-tché, surnommé *Tchang-hoei*, fils de *Koung-tsoung-ki*, succéda à son pere dans la dignité de *Pao-cheng-heou*. La 5^e année de *Kai-yuen* (en 717) l'Empereur lui donna outre cela le titre de *Sée-men-po-ché* (qui a pénétré dans tous les livres) & le nomma pour être l'un des inspecteurs des etudes des Princes. Après quelque tems il lui donna le gouvernement d'une ville du second ordre qu'on appelloit alors *Tsai-tcheou*, & le titre de *Tchang-sée*. La 27^e année de *Kai-yuen* (en 739), son titre de *Pao-cheng-heou* fut changé en celui de *Ouen-hiuen-koung* qui étoit plus honorable, & il eut le gouvernement de *Yen-tcheou*.

Vie de Confucius

fou, ville du premier ordre dans son propre pays. A cette charge on ajouta celle de *Tou-choui-ché-tché*, c'est-à-dire, d'Inspecteur général des grands chemins & des rivières de toute la Province, & on lui assigna des revenus pour l'entretien de mille familles.

36^e GÉNÉRATION

p.468 *Koung-hiuen*, fils du précédent, succéda à son père dans le titre de *Ouen-hiuen-koung*, & fut Gouverneur en second de *Yen-tcheou-fou*.

37^e GÉNÉRATION

Koung-tsi-tsing étoit fils de *Koung-hiuen*. Il se distingua dans l'un & l'autre genre, c'est-à-dire, qu'il fut aussi bon Guerrier qu'habile Lettré. Il succéda à son père dans le titre de *Ouen-hiuen-koung* la troisième année de *Kien-tchoung* (en 782). Il fut ensuite Gouverneur de *Yen-tcheou-fou*, & outre cela on le mit à la tête de la Milice du pays, & on lui donna la première charge de la Magistrature. Tout étoit en trouble dans l'Empire. Il se formoit de tous côtés des partis de rebelles qui dévastèrent tous les pays par où ils passèrent. *Koung-tsi-tsing*, voulant s'opposer à leurs déprédations dans le canton de sa dépendance, se mit à la tête des troupes, & les conduisit jusqu'à *Toung-ping*. Là il mourut, on ne fait si ce fut de maladie, de fatigue ou par la main des ennemis & des brigands.

38^e GÉNÉRATION

Koung-ouei-tché, fils du précédent, succéda à son père la 13^e année de *Yuen-ho* (en 818). Il contribua à rétablir la tranquillité à *Toung-ping*, & revint dans sa patrie. L'Empereur, satisfait de ses services, lui donna le Commandement des Troupes de *Yen-tcheou-fou*, & les autres emplois que son père avoit exercés. Il vécut jusqu'à l'âge de 65 ans.

39^e GÉNÉRATION

Koung-tsê fils du précédent, naquit avec les dispositions les plus heureuses. Dès sa plus tendre enfance, il fut appliqué à l'étude, & y fit de si grands progrès, qu'avant l'âge de 20 ans, il savoit tous les *King* par cœur & pouvoit les expliquer. Il se fit examiner pour les grades & fut le premier hors de rang. L'Empereur le mit à la tête du Collège Impérial, & lui donna le titre de *Ouen-hiun-koung* p.469 qu'avoit eu son père. Comme l'ordre n'étoit point encore rétabli

Vie de Confucius

dans l'Empire, & que les finances étoient épuisées, Sa Majesté ne put pas user de sa libéralité à son égard, comme elle l'auroit désiré. Elle se contenta de lui faire présent de cent pièces de cette espèce de soie qu'on appelle *Hiuen* ; mais elle ne lui assigna aucun revenu. *Koung-tsé* vécut jusqu'à l'âge de 57 ans. Il est inhumé au sud-ouest de la sépulture de ses pères.

40^e GÉNÉRATION

Koung-tchen, surnommé *Koue-ouen*, fils de *Koung-tsé*, se fit examiner, pour les grades, la quatrième année de *Kiuen-toung* (en 863), & fut nommé le premier hors de rang. Il eut la charge de *Mi-chou-cheng-kiao-ché-lang*, c'est-à-dire, d'Inspecteur sur les Livres essentiels concernant la doctrine de cette charge : il passa au grade de Mandarinateur pour les emplois du dehors, & fut chargé de ce qui concerne le sel. Il fut ensuite *Kien-tchen-yu-ché*, c'est-à-dire, Censeur des Censeurs, & *Choui-pou-yuen-ouai-lang* (Inspecteur de ce qui concerne les eaux) ; & enfin, il obtint la dignité de *Ouen-hien-koung*. Il vécut jusqu'à l'âge de 74 ans. Son tombeau est au nord de celui de *Koung-tsée*.

41^e GÉNÉRATION

Koung-tchao-hien, fils du précédent, fut Gouverneur d'une ville du troisième ordre, qui portoit alors le nom de *Nan-ling*. Il devint ensuite Mandarin du titre de *Po-ché* dans le Tribunal de la littérature ; puis Officier de guerre du titre de *Ping-ma* ; & l'Empereur lui permit de porter l'habit rouge dans les cérémonies. Sa Majesté lui donna encore la Surintendance d'une de ses Bibliothèques qui contenoit les Livres choisis, & le nomma enfin *Ouen-hien-koung*. Après avoir obtenu cette dignité, il abdiqua tous ses autres emplois, & se retira dans le sein de sa famille, où il ne s'occupa que du soin de présider aux cérémonies qu'on faisoit en l'honneur de *Koung-tsée*. Il mourut à l'âge de 60 ans & fut enterré à l'ouest du tombeau de *Koung-tsée*.

42^e GÉNÉRATION

^{p.470} *Koung-koang-tsée*, fils de *Koung-tchao-hien*, n'eut d'autre titre que celui de *Tchai-lang*, c'est-à-dire, d'Officier qui préside aux jeûnes, parce qu'il vivoit dans un temps où tout étoit en désordre dans l'Empire. Il avoit été nommé Gouverneur d'une ville du troisième ordre, qu'on appelloit alors *See-choui-hien* ; mais il n'en fit jamais les fonctions, parce qu'apparemment cette ville étoit au pouvoir des rebelles. Le désordre se mit aussi parmi ceux de sa famille. *Koung-*

Vie de Confucius

mo, l'un des moins distingués, & dont l'emploi étoit de balayer la salle où l'on rendoit hommage à *Koung-tsée*, se mit en tête de se faire déclarer Chef de la race, & d'obtenir en cette qualité le titre de Comte ou de *Ouen-hiuen-koung*. Le tems lui parut favorable pour exécuter son dessein, en obtenant ce qu'il souhaitoit du premier Chef des rebelles qui seroit en possession de l'endroit. Mais il falloit auparavant se défaire de *Koung-koang-tsée* ; il en vint à bout, soit en le faisant assassiner secrètement, soit en lui donnant du poison. *Koung-koang-tsée* mourut à l'âge de 41 ans, & fut enterré au nord-est du tombeau de *Koung-tsée*. Il laissoit un fils qui n'avoit alors que neuf mois, & le perfide *Koung-mo* profita de la circonstance pour se faire nommer à la place de *Koung-koang-tsée*, pour présider aux cérémonies.

43^e GÉNÉRATION

Koung-jen-yu, surnommé *Ouen-jou*, étoit fils de *Koung-koang-tsée*. Il n'avoit que neuf mois quand il perdit son pere de la maniere dont je viens de l'exposer. Sa mere, craignant pour son cher fils le sort qu'avoit eu son mari, se sauva dans la maison paternelle, & fit savoir à son pere & à sa mere la véritable raison pour laquelle elle en agissoit ainsi. Il n'étoit pas tems de demander justice ; mais le tems vint enfin. *Koung-jen-yu* devenu grand, & ayant appris de sa mere la maniere funeste dont son pere avoit péri, se présenta aux plus accrédités de la famille, & les pria de ne pas laisser impuni le crime de *Koung-mo*. Ceux-ci firent une assemblée de famille, où il fut conclu qu'on accuseroit juridiquement *Koung-mo*. Ils conduisirent le jeune ^{p.471} orphelin chez le Magistrat du lieu, auquel ils déclarerent tout ce qu'ils savoient touchant la mort violente de *Koung-koang-tsée*. Le Magistrat fit les perquisitions les plus exactes, & il se convainquit que *Koung-mo* étoit coupable de la mort de *Koung-koang-tsée*, & le condamna à mourir par le supplice des criminels : sa Sentence fut ratifiée par l'Empereur, & sa Majesté nomma le jeune orphelin à la place que le meurtrier de son pere avoit usurpée. On n'avoit rien oublié pour donner à *Koung-jen-yu* une education digne de sa naissance, & il en avoit profité. Il s'étoit mis au fait de toutes les branches de la Littérature, & les possédoit à un haut degré. Il se fit examiner pour les grades ; & après les avoir obtenus, il fut fait Gouverneur de la ville de *Kiu-fou-hien*. Dans la suite, l'Empereur l'honora du titre de *Ouen-hien-koung*, dont avoient joui ses prédécesseurs.

Vie de Confucius

Lorsque sa Majesté alla faire les cérémonies en l'honneur de *Koung-tsée*, elle voulut que *Koung-jen-yu* fût à ses côtés ; & après la cérémonie, elle s'entretint plus de trois quarts-d'heure avec lui, lui fit présent d'une somme d'argent, de plusieurs pieces de soie, & lui promit de l'avancer dans les charges & dans les emplois civils : en attendant, elle lui permit de porter tous les distinctifs des Mandarins du cinquieme ordre, & lui en accorda les prérogatives. Quelque tems après, il fut promu, & se rendit dans le lieu où il devoit exercer son emploi. Il y mourut à l'âge de 45 ans, & fut enterré dans les environs : mais quelque tems après, son corps fut transporté dans la sépulture de ses peres, & son tombeau est à l'est de celui de *Koung-tsée*. L'Empereur ayant appris sa mort, lui donna le titre de Premier Président du Tribunal de la Guerre ; & ses descendans lui ont donné celui de Restaurateur de la famille : Il eut quatre fils, *Koung-y*, *Koung-hien*, *Koung-mien*, & *Koung-tsoui*.

44^e GÉNÉRATION

Koung-y, surnommé *Pou-y*, etoit fils aîné de *Koung-jen-yu*. Il etoit d'un génie prématuré ; à l'âge de dix ans il composoit déjà des pieces d'eloquence qui faisoient l'étonnement des connoisseurs. Ce fut à-peu-près dans ce tems-là qu'il eut le malheur de perdre son pere. ^{p.472} Tous les soins domestiques roulerent sur lui, & il se conduisit comme auroit pu faire un vieillard qu'une longue expérience auroit instruit. Ses occupations domestiques ne l'empêcherent pas de se livrer à l'étude ; il etudia quelques années encore, & fit les plus grands progrès dans toutes les parties de la Littérature. Quand il se crut en etat d'être produit, il se rendit à la Cour, & obtint d'être présenté à l'Empereur. La quatrieme année de *Kien-té* (en 966), il présenta une requête, par laquelle il prioit Sa Majesté de vouloir bien l'honorer de sa bienveillance en faveur du Sage par excellence dont il etoit le descendant en ligne directe, à la 44^e génération. L'Empereur fut charmé de son escrit, & lui promit sa protection : il commença par lui donner un Mandarinat de l'ordre inférieur, dans son propre pays ; de cet emploi il passa successivement à d'autres plus honorables, fut Commandant des Troupes à *Koang-tcheou-fou*. Il eut ensuite l'intendance générale des campagnes du district ; & enfin, la seconde année de *Young-hi* (en 985) l'Empereur *Tay-tsoung*, qui l'avoit donné à ses fils pour être l'un de leurs Maîtres, le fit partir de la Cour pour l'armée, en qualité d'Intendant général pour les approvisionnementens des vivres. Arrivé à *Kiu-ma-ho*, riviere du *Pé-tché-ly*, les

Vie de Confucius

eaux ayant débordé, il fut submergé, & mourut n'étant âgé que de 46 ans. Il laissa trois fils, *Koung-yen-ché*, *Koung-yen-tchai*, & *Koung-yen-ou*.

45^e GÉNÉRATION

Koung-yen-ché, fils du précédent, & surnommé *Mao-hien*, obtint de très-bonne heure le grade de Docteur, & entra dans les emplois civils. Il fut d'abord Mandarin à *Kiu-fou-hien*, & ensuite Gouverneur d'une ville du troisième ordre, appelée alors *Tchang-ko-hien*. L'Empereur, satisfait de ses services, lui accorda le titre de Comte, & lui donna le Gouvernement de *Kiu-fou-hien*. Il ne vécut que jusqu'à l'âge de 30 ans : il fut inhumé au sud-ouest du tombeau de Confucius. Il ne laissa qu'un fils, qui, à raison de son bas âge, ne fut pas son successeur immédiat dans la desserte de la salle de *Koung-tsée*. Ce fils se nommoit *Koung-tsoung-yuen*. Son cousin *Koung-cheng-yeou*, fils de *Koung-yen-ché*, fut nommé par interim pour faire les fonctions du ^{p.473} Chef de la famille : c'étoit un jeune homme qui donnoit les plus belles espérances. A l'âge de neuf ans il fut promu au grade de Docteur ; à l'âge de onze ans, première année de *Ta-tchoung* (en 1008), il eut l'honneur d'assister l'Empereur, lorsque ce Prince fit les cérémonies devant la représentation de *Koung-tsée*. Sa Majesté lui fit présent d'un habit complet de cérémonie, tel que le portoient les Comtes de l'Empire, lui ordonna de la suivre ; & quand il fut arrivé à la Cour, il reçut toutes les marques de distinction qu'on donne aux Grands du premier ordre, & l'Empereur lui donna le titre de *Tay-tchang-see-soung-li-lang*, c'est-à-dire, Coadjuteur du Grand-Maître des Cérémonies. La quatrième année de *Siang-fou* (en 1011) on ajouta à ses autres titres celui de *Ta-ly-see-ting-ché*, & il fut nommé pour percevoir le tribut de son propre pays, au nom de Sa Majesté. La cinquième année de *Tien-hi* (en 1021) il fut fait *Koan-lou-see-tcheng*, & revêtu en même temps de la dignité de *Ouen-hien-koung*. Peu de temps après on lui donna le Gouvernement de la ville de *Hiuen-yuen-hien*, auquel on ajouta la dignité de *Tsan-chan-tay-fou*. Il fut ensuite rappelé à la Cour, où il exerça l'emploi de Maître en second des fils de l'Empereur. Il mourut à l'âge de 35 ans, sans laisser de postérité. Après sa mort, son cousin *Koung-tsoung-yuen* rentra dans ses droits.

Vie de Confucius

46^e GÉNÉRATION

Koung-tsoung-yuen étoit fils de *Koung-hien-tchai*. Par le crédit d'un de ses oncles, qui étoit devenu grand Mandarin, il fut appelé à la Cour, & on lui donna la charge de *Tchai-lang*, c'est-à-dire, d'Officier ou de Mandarin qui préside aux jeûnes lorsque l'Empereur se prépare aux cérémonies qu'il doit faire dans le *Tay-miao* : il fut en possession de cet emploi vers l'an de J. C. 1026, sous le regne de *Jen-tsoung*. La seconde année de *Pao-yuen* (en 1039) il fut mis à la tête de la famille, & eut le titre de *Ouen-hien-koung* ; on lui donna, outre cela, le Gouvernement de *Huén-yuen-hien*. La seconde année de *Tché-ho* (en 1051) l'Empereur changea son titre de *Ouen-hien-koung* en celui de *Yen-cheng-koung*. Le premier de ces titres, expliqué dans son vrai sens, pourroit se rendre en françois par celui de *Comte de* ^{p.474} *la perfection des Sciences* ; & le second par celui de *Comte qui propage la Sainteté*. Depuis ce tems, ce dernier titre est devenu héréditaire, & a passé à tous les Chefs de la famille jusqu'au tems présent.

A tous les bienfaits dont l'Empereur l'avoit comblé, Sa Majesté en ajouta successivement de nouveaux ; elle le nomma Premier Président de l'un des grands Tribunaux, & lui donna peu après le Gouvernement de *Ouei-tcheou*. Ce fut-là que *Koung-tsoung-yuen* termina sa vie ; il mourut âgé de 63 ans. Son corps fut porté au lieu de la sépulture de ses peres, & on l'inhuma au sud-ouest du tombeau de *Koung-tsée*. Il laissa quatre fils, *Koung-jo-mong*, *Koung-jo-hiu*, *Koung-jo-yu*, & *Koung-jo-tcho*.

47^e GÉNÉRATION

Koung-jo-mong, surnommé *Koung-ming*, fils du précédent, succéda à son pere dans le titre de *Yen-cheng-koung*, qui lui fut donné la premiere année de *Si-ning* (en 1086). Sa conduite ne répondant pas au titre dont il jouissoit, l'Empereur le fit réprimander, & changea son titre honorable en celui de *Foung-cheng-koung*, c'est-à-dire, de Comte qui aspire à la sainteté. Quelque tems après, n'ayant vu aucun signe d'amendement & de réforme dans sa conduite, il lui ôta son titre & tous ses emplois, & les donna à *Koung-jo-hiu*, son frere puîné. Celui-ci, surnommé *Koung-ché*, entra en exercice l'année premiere de *Kuen-fou*, en 1098.

Vie de Confucius

48° GÉNÉRATION

Koung-toan-yeou, fils de *Koung-jo-mong*, rentra dans ses droits à la mort de son oncle *Koung-jo-hiu*. Il avoit pour surnom *Tsio-kiao*. Il profita de la disgrâce que son pere avoit essuyée, & n'oublia rien pour acquérir la science & la sagesse de ses respectables aïeux. L'Empereur informé de la régularité de sa conduite, lui permit de prendre le titre de *Yen-cheng-koung*, dont on avoit privé son pere. Dans ce tems-là les *Kin* avançaient dans les terres des *Soung*, leur Empire du Nord. Ceux-ci s'éloignoient à mesure ; & *Soung-kao-tsou* alla fixer sa Cour du côté du midi de ses Etats. *Koung-toan-yeou* alla s'établir à *San-kin*, aujourd'hui *Kiu-tcheou-fou* dans le *Kiang-nan*, pour être ^{p.475} plus à portée de son Souverain, & n'être pas obligé de vivre sous la domination des *Kin*, ou des Tartares orientaux qui avoient étendu leurs conquêtes jusques & plus avant que le *Chan-tong*. Charmé de sa fidélité, l'Empereur lui donna le Gouvernement de *Lieou-tcheou*. Ses freres resterent dans leur pairie ; & comme les *Kin* vouloient avoir leur Empire sur le même pied que celui des *Soung*, ils établirent aussi un *Yen-cheng-koung* des *Soung*, pour en être assistés lorsqu'ils feroient les cérémonies en l'honneur de *Koung-tsée*. Il y eut alors deux saints Comtes. L'un fut appellé le saint Comte du Midi, & ce fut *Koung-toan-yeou* ; l'autre eut le nom de saint Comte du Nord, & ce fut *Koung-toan-tsao* son frere, Celui-ci eut quatre fils, *Koung-huien*, *Koung-fan*, *Koung-ki* & *Koung-kié*.

49° GÉNÉRATION

Koung-kié, surnommé *Si-lao* etoit quatrieme fils de *Koung-toan-tsao* ; il fut nommé *Yen-cheng-koung* du Midi, la seconde année de *Chao-hing*, en 1132, & fit son séjour à *Kiu-tcheou-fou* dans le *Kiang-nan*.

Koung-fan, le second des fils de *Koung-toan-tsao*, fut nommé *Yen-cheng-koung* du Nord, par celui que les *Kin* avoient nommé Roi de *Tsi*. La troisieme année de *Tien-kiuen* (en 1140) il fut fait Mandarin du titre de *Joung-lou-tay-fou*. La seconde année de *Hoang-toung* (en 1142) il mourut n'étant âgé que de 38 ans, & son tombeau fut placé au nord-ouest dans la sépulture de ses peres. Il laissa deux fils, *Koung-tcheng* & *Koung-tsoung*.

50° GÉNÉRATION

Koung-tsin fils de *Koung-kié*, fut nommé *Yen-cheng-koung*, la 24^e année de *Chao-hing* (en 1154) & fit son séjour à *Kiu-tcheou-fou*, dans le *Kiang-nan*.

Vie de Confucius

Koung-tcheng, surnommé *Yen-ki*, fils aîné de *Koung-fan*, fut nommé *Yen-cheng-koung*. La seconde année de *Hoang-toung* des *Kin* (en 1142), il mourut à l'âge de 26 ans sans laisser de postérité. Son frere *Koung-tsoung* lui succéda.

p.476 *Koung-tsoung*, surnommé *Yuen-hoei*, second fils de *Koung-fan*, fut nommé *Yen-cheng-koung* à la place de son frere, la troisieme année de *Ta-ting*, des *Kin*, en 1163. L'Empereur *Ché-tsoung*, l'appella à la Cour la 21^e année de *Ta-tsing*, en 1181 ; & après s'être entretenu quelque tems avec lui, il fut si charmé de sa conversation, qu'il voulut le retenir pour lui donner de l'emploi : mais *Koung-tsoung* prit la liberté de lui représenter qu'il ne pouvoit s'absenter de l'endroit où il remplissoit les fonctions de la dignité de *Yen-cheng-koung* dont il avoit l'honneur d'être décoré, sans laisser un vuide qui, dans les circonstances, ne pouvoit être rempli. Il s'excusa avec tant de modestie, & allégua de si bonnes raisons, que l'Empereur n'insista pas, & lui permit de s'en retourner en lui donnant le Gouvernement de *Kiu-fou-hien*.

L'Historien de la famille dit des merveilles sur le compte de *Koung-tsoung*. Il assure que dès son enfance il se distingua par sa prudence, par sa piété, par son application à l'étude, & par des succès tels qu'on ne les obtient d'ordinaire que dans un âge avancé. Il réussissoit, ajoute-t-il, dans tous les genres de Littérature, il savoit tous les *King*, & pouvoit réciter par cœur tout le *Tchun-tsieou*. Il avoit une attention particuliere à tenir en ordre & dans une extrême propreté tout ce qui servoit aux cérémonies. Dans un âge plus avancé, il se concilia l'estime & l'affection de tous ceux de sa famille, & il obtint d'eux de les faire contribuer aux réparations du *Miao* de *Koung-tsée*, de la maison où il avoit fait son séjour, & du lieu de la sépulture. Les malheurs des tems n'avoient pas permis d'entretenir ces lieux respectables dans une décence convenable, & ils ne présentoient presque que des ruines, sous quelque point de vue qu'on les envisageât. Par les soins de *Koung-tsoung*, ils furent réparés en entier, sans avoir recours à la libéralité des étrangers. L'Empereur lui accorda le titre de *Foung-tché-tay-fou*, & à sa mort celui de *Koung-lou-tay-fou*. Il mourut à l'âge de 53 ans, & fut inhumé au sud-ouest du tombeau de *Koung-tsée*.

On raconte de lui un fait assez singulier pour trouver sa place ici. Tous les enfans, dit l'Historien, qu'il eut avant l'âge de 40 ans, moururent avant lui ; & cela lui avoit été prédit dans un songe, par un homme p.477 revêtu d'habits magnifiques. Cet homme vénérable, dit *Koung-tsoung* lui-même un peu avant de mourir, m'apparut en songe & me dit : les enfans que vous avez eus avant

Vie de Confucius

l'âge de 40 ans ne doivent pas être regardés comme vos enfans : celui que vous aurez, & qui naîtra le jour *Ting* de la Lune *Keng* de l'année *Tcheou*, sera votre véritable fils. Il faudra le nommer *Yuen-tsou*. *Ce songe*, continue l'Historien, se vérifia à la lettre. *Koung-tsong*, après l'âge de 40 ans, eut deux fils, *Koung-yuen-tsou* & *Koung-yuen-houng*.

51^e GÉNÉRATION

Koung-ouen-yuen, surnommé *Chao-hien*, étoit fils de *Koung-tsin*. Il fut nommé *Yen-cheng-koung* du midi, à la place de son pere, la 4^e année de *Si-ning* (en 1071) & fit son séjour à *Kiu-tcheou-fou*.

Koung-yuen-tsou, surnommé *Mong-tê*, c'est-à-dire, obtenu conformément au songe, étoit fils de *Koung-tsong* ; il succéda à son pere dans la dignité de *Yen-cheng-koung*, n'étant âgé que de 11 ans. La seconde année de *Ming-tchang*, sous l'Empire des *Kin* (en 1191) l'Empereur *Tchang-tsong* l'appella à la Cour du Nord pour en être assisté dans la grande Cérémonie qu'il devoit faire dans le *Ouen-miao*. Après la Cérémonie, ce Prince lui permit de porter au-dehors tous les distinctifs des Mandarins du quatrieme ordre, & lui donna le titre de *Tchoung-y-tay-fou*. Dans la suite il le fit Gouverneur en chef de *Kiu-fou-hien*, quoiqu'il ne fût que dans la 17^e année de son âge, & rendit cette charge héréditaire dans sa famille.

La seconde année de *Tchen-yeou* (en 1214) les Mongoux avançant leurs conquêtes sur les *Kin*, ceux-ci avançaient de leur côté sur les *Soung*, & vinrent établir leur Cour à *Pien-Leang*, de la Province du *Ho-nan*. L'Empereur ordonna à *Koung-yuen-tsou* de s'y rendre. Celui-ci se mit en chemin ; & à peine y fut-il arrivé, qu'il apprit la mort de sa mere. Il demanda permission à Sa Majesté de se rendre dans la famille pour s'acquitter des devoirs funèbres envers celle qui lui avoit donné le jour, & pour garder les trois années de deuil. L'Empereur, en lui accordant sa demande, lui donna en même tems ^{p.478} des marques de bienveillance. Il lui accorda le titre de Gouverneur en second de *Toung-ping-fou*.

Les trois années de deuil étant finies, *Koung-yuen-tsou* se rendit à la Cour, où Sa Majesté le reçut avec distinction ; mais à raison des troubles présens, & de l'éloignement où il seroit de sa famille s'il restoit à la Cour, elle avoit résolu de le renvoyer. Elle lui donna le Gouvernement de *Toung-ping-fou*, dont il n'avoit ci-devant que le titre de Gouverneur en second. Lorsqu'il étoit sur le point de partir, l'Empereur le retint, par la crainte qu'il eut que les partis

Vie de Confucius

ennemis qui infestoient la campagne, *ne maltraitassent le Descendant du saint homme*, ainsi qu'il le dit en propres termes en lui donnant un emploi dans le Tribunal qui regle les Cérémonies de l'Empire.

La première année de *Tien-hing* (en 1232) il l'envoya à *Tay-ting* pour avoir soin des Troupes du pays, & en même tems pour y régler les cérémonies. L'année d'après il le nomma *Tay-fou-koan-lou* ; & l'année suivante, c'est-à-dire, en 1234, les *Kin* ayant été détruits, l'Empereur des *Yuen* l'appella dans le *Chan-tong*, pour y faire les fonctions de *Yen-cheng-koung*, dans le lieu consacré à cet usage. *Koung-tsou* n'ayant point d'enfant, adopta son neveu *Koung-tché-kou*, fils de *Koung-yuen-houng*. Ce *Koung-tché-kou* lui succéda ; mais sa conduite n'étant pas telle qu'il falloit pour remplir dignement l'emploi dont il étoit chargé, il fut cassé, & on mit à sa place *Koung-yuen-young*. L'Empereur des Mongoux s'étant emparé du *Chan-tong*, lui confirma le titre de *Yen-cheng-koung*, & lui donna l'inspection sur *Kiu-fou-hien*. *Koung-yuen-young* suivit les Mongoux à la guerre, & y périt.

52^e GÉNÉRATION

Koung-ouen-tchun, surnommé *Tcho-nien*, fils de *Koung-ouen-yuen*, fut nommé *Yen-cheng-koung* du Midi par les *Soung*, qui étoient maîtres de *Kiang-nan*. Après lui vint *Koung-tché-tchuen*, fils de *Koung-yuen-young*, lequel, outre la dignité de *Yen-cheng-koung*, eut sous les *Soung* le Gouvernement de *Hien-yuen-hien*. Les Mongoux devenus maîtres de l'Empire, le confirmèrent dans tous ses emplois ; mais il ^{p.479} voulut bien céder la dignité de *Yen-cheng-koung-yuen-tsou*, & ne se réserva que le Gouvernement civil de *Kiu-fou-hien*. *Koung-yuen-tsou* étant mort, il rentra dans son emploi, & l'exerça jusqu'à sa mort qui arriva la 52^e année de son âge.

Koung-tché-heou, fils de *Koung-yuen-hiao*, fut Gouverneur de la Province du *Chan-tong*, & on lui donna à sa mort le titre de *Lou-kiun-heou* (sage Prince du *Lou*).

Koung-tchou, surnommé *King-tsing*, fils de *Koung-ouen-tchun*, fut nommé par les *Soung* à la dignité de *Yen-cheng-koung* du Midi. Après la destruction totale des *Soung*, les Mongoux étant paisibles possesseurs de l'Empire, l'Empereur appella *Koung-tchou* à la Cour, & le nomma l'un des Chefs du *Koue-tsée-kien*, ou Collège Impérial, la 19^e année de *Tché-yuen* (en 1282). Il lui donna ensuite la charge de *Hio-yuen*, ou d'Examineur des Lettrés. Il abdiqua

Vie de Confucius

tous ses emplois sur la fin de ses jours, & se retira dans le *Kiang-nan*. Il n'avoit point d'enfans, & fut le dernier *Yen-cheng-koung* du Midi.

Koung-tchen, descendant de *Koung-yuen-tsou*, exerça pendant huit ans l'emploi de *Yen-cheng-koung* ; mais comme il étoit sans Lettres, les Parens demanderent qu'il fut cassé. L'Empereur leur accorda leur demande, & donna à *Koung-tchen* le Gouvernement de *Ouei-tcheou*, en dédommagement de ce qu'il lui ôtoit. *Koung-tchen* mourut sans postérité, & en lui finit la branche de *Koung-yuen-tsou* qui fut remplacée par celle de *Koung-toan-ly*.

Koung-tché-heou, surnommé *Ché-ngan*, fils de *Koung-tché-tchuen*, eut le titre de Gouverneur en second de *Kiu-fou-hien*. Il fut chargé pendant quelque tems des affaires du *Ouen-miao*, sans avoir le titre de *Yen-cheng-koung*. La 13^e année de *Tché-yuen* (en 1276) l'Empereur des *Yuen* lui donna le titre de *Tcheng-ché-lang*, & le mit à la tête des affaires qui avoient rapport aux Troupes du pays où il étoit Mandarin. La 22^e année de *Tché-yuen*, en 1285, l'Empereur le nomma *Foung-chun-tay-fou*, & lui commit le soin des troupes de *Chan-tcheou*. La 29^e année de *Tché-yuen* (en 1292) il fut fait *Foung-tché-tay-fou*, & obtint en même tems le Gouvernement de *Mi-tcheou*. La première année de *Yuen-tcheng* (en 1295) l'Empereur *Tcheng-tsoung*, qui venoit de monter sur le trône, l'appella à la Cour, lui donna le titre de ^{p.480} *Tchoung-y-tay-fou*, & celui de *Yen-cheng-koung*. Quelque tems après, il eut le Gouvernement de *Po-tcheou*, où il mourut, laissant un fils nommé *Koung-tsée-tcheng*, que l'Empereur ne voulut pas lui donner pour successeur.

@

Vie de Confucius

TABLE F

@

Cette Table représente la suite de l'arbre généalogique de la Maison de *Koung-tsée*, depuis le tems que les Tartares Mongoux conquièrent la Chine, & fonderent la Dynastie dite des *Yuen*, jusqu'au tems de la Dynastie régnante des Tartares Mantchoux, dite la Dynastie des *Tsing* ; ce qui comprend depuis l'an 1260, jusqu'à l'année courante 1784, c'est-à-dire, depuis la 53^e génération, jusqu'à la 71^e inclusivement.

53^e GÉNÉRATION

Koung-ouan, surnommé *Gé-sin*, fils de *Koung-tché-heou*, ne fut pas décoré du titre de *Yen-cheng-koung* ; mais il posséda plusieurs charges honorables, qui le faisoient aller de pair avec les plus grands Mandarins. L'Empereur l'employa dans les grandes cérémonies de l'Empire, d'abord sous le titre de *Foung-y-tay-fou*, & ensuite sous celui de *Tay-tchang-see-ly-y-yuen*. Quelque tems après, il lui donna le Mandarinat du titre de *Ki-tou-yu*, le fit Conseiller de son Conseil privé, & Premier Président du *Ly-pou*. Après sa mort, il fut décoré du titre de Prince du *Lou* (*Koung-ouan-lou-kiun-heou*).

54^e GÉNÉRATION

Koung-see-hoei, surnommé *Ming-tao*, étoit fils de *Koung-ouan*. Dès son enfance il donna des preuves d'un esprit supérieur, & son application à l'étude le rendit dans la suite un des plus savans hommes de son siècle. L'année de *Ta-tchoung*, il fut fait Examineur des Lettrés de *Fang-hien* & de *Ning-yang-hien*. Sous *Jen-tsoung* il y eut quelques troubles dans la famille ; quelques mécontents voulurent disputer le droit d'aînesse à la branche d'où sortoit *Koung-see-hoei*. L'Empereur en étant instruit, chargea *Yuen-ming-chao*, l'un des Savans qui p.481 environnoient le Trône, de faire les perquisitions les plus exactes pour s'assurer de la vérité. *Yuen-ming-chao* compulsâ avec soin les Registres domestiques, & tous les autres Mémoires qui lui furent fournis par les contendans ; & la première année de *Hoang-tsing* (en 1312), il présenta à Sa Majesté le résultat de ses recherches. Il demeura constant par ce résultat, que *Koung-see-hoei* étoit le véritable chef de la famille ; cependant l'Empereur ne voulut rien décider sans avoir pris l'avis de tous les Savans de la Cour, lesquels ayant approuvé

Vie de Confucius

dans tous ses points l'Écrit présenté par *Yuen-ming-chao*, il fut conclu que la dignité de *Yen-cheng-koung* appartenait par droit de légitime succession à *Koung-see-hoei*. Alors, l'Empereur la lui conféra par un Edit daté de la 6^e lune de la 3^e année de *Yen-yeou*, c'est-à-dire l'an de J. C. 1316 ; il le nomma, outre cela, *Tchoung-y-tay-fou*, & lui assigna un revenu annuel de cent mille piéces de cuivre (c'étoit la monnoie courante). Il augmenta ce revenu quelques années après, jusqu'à à 500 mille piéces, & lui donna le sceau & tous les distinctifs des Mandarins du 4^e ordre. La 4^e année de *Tay-ting* (en 1327), on lui augmenta son grade d'un degré ; & au lieu du titre de *Tchoung-y-tay-fou*, il eut celui de *Kia-y-tay-fou* ; & la même année de *Tché-chun* (en 1332) on lui donna le sceau d'argent, tel qu'on le donne aux Mandarins du 3^e ordre qui sont en exercice de leurs charges.

Dans ce tems-là, les murailles qui environnoient le lieu de la sépulture, étoient délabrées ; les tours qui étoient aux quatre côtés, ne présentoient plus que des ruines ; le *Miao* même, où l'on honoroit le saint homme, avoit été pillé par les brigands qui infestoient les campagnes, & l'on avoit enlevé jusqu'aux habits, & aux meubles qui avoient été à son usage, & qui s'étoient conservés jusqu'alors. *Koung-see-hoei* fit savoir tout cela à *Tchang-tchoung-jen*, qui étoit Gouverneur général de la Province, & le pria de vouloir bien obtenir de l'Empereur quelques secours pécuniaires pour les réparations. *Tchang-tchoung-jen* écrivit à l'Empereur, & Sa Majesté voulut que tout fût fait à ses frais & dépens & d'une manière digne de sa munificence, & chargea de ce soin *Koung-see-hoei*. Après que tout fut fini, *Koung-see-hoei* en avertit l'Empereur dans un placet, où il lui témoigna sa reconnaissance d'une manière si pathétique, que Sa ^{p.482} Majesté lui fit répondre qu'elle prétendait ne pas borner là ses bienfaits. *Koung-see-hoei* profita de sa bonne volonté pour obtenir qu'on fît des réglemens pour contenir dans le devoir tous ceux de la famille, & assigner à chaque branche son véritable rang. Du tems des cinq petites Dynasties, *Koung-mo* étoit devenu très-puissant ; il profita de son crédit pour élever sa famille, qui étoit très-nombreuse, & pour tâcher de conserver dans sa branche la dignité de *Yen-cheng-koung*, au préjudice des branches aînées. Ce projet n'étoit pas d'une facile exécution, tant que ces branches subsisteroient. *Koung-mo* employa toutes sortes de moyens pour les détruire, & peu s'en fallut qu'il n'en vînt à bout. Ses descendans tenterent la même chose dans les commencemens du regne de la Dynastie des *Yuen*, & continuerent leurs mauvais procédés jusqu'au tems de *Koung-see-hoei*. Celui-ci, dont le droit avoit

Vie de Confucius

été reconnu comme incontestable, voulut l'assurer d'une manière authentique & irrévocable, à tous ceux qui étoient déjà nés, & qui naîtroient de lui. Il fit une assemblée générale de tous ceux de la famille qui étoient de la même branche que lui ; & les ayant conduits dans la salle particulière où se faisoient les cérémonies respectueuses en l'honneur de *Koung-tsée*, ils délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire, & conclurent d'un commun accord, qu'il falloit s'adresser à l'Empereur pour obtenir la permission de régler les rangs & les prérogatives, & de déclarer indignes de participer aux honneurs attachés à la postérité du saint homme, tous ceux qui, par leur crimes ou par leur mauvaise conduite, avaient imprimé ou imprimeroient désormais quelque tache à leur nom. En conséquence de cette délibération, *Koung-see-hoei* présenta une Requête à l'Empereur, en son nom & au nom de tous les siens, pour obtenir des réglemens conformes à ce qu'ils avaient conçu entre eux. Sa Majesté nomma des Commissaires pour travailler à la réforme de la Maison de *Koung* : après avoir fait toutes les informations juridiques, pris l'avis de *Koung-see-hoei*, & des principaux de la famille, la réforme eut lieu. On réduisit au rang du peuple ordinaire, tous ceux dont les mœurs ou la conduite n'étoient pas telles qu'il le fallait pour être jugés dignes rejettons de *Koung-tsée* ; & afin que le public pût reconnoître à perpétuité les véritables descendans du saint homme, on fit graver ^{p.483} leurs noms sur un *pei* ou marbre, qui fut élevé à l'un des côtés du *Miao* de *Koung-tsée*, en dehors.

Koung-see-hoei vécut jusqu'à l'âge de 67 ans. Les Mémoires domestiques assurent que le jour de sa mort, des *sien-hao*, qui sont le symbole de la longue vie, & l'un des symboles de l'immortalité, passerent en grand nombre, & planerent quelque tems au-dessus de la maison

Après sa mort, l'Empereur lui donna les titres de Gouverneur général de la Province du Chan-tong, de *Lou-koue-kiun-koung*, de sage Comte du Royaume de Lou, & le nom distinctif de *Ouen-fou*, qui signifie très-intelligent dans les Sciences.

55^e GÉNÉRATION

Koung-ho-kien, surnommé *King-fou*, étoit fils de *Koung-see-hoei*. Dès son enfance il se distingua des enfans de son âge, par la gravité de son maintien, par son application à l'étude, & par ses succès. Il se rendit très-habile dans l'Eloquence, la Poésie & la Musique. La première année de *Tché-yuen* (en 1335),

Vie de Confucius

il fut nommé à la dignité de *Yen-cheng-koung*, & Mandarin du titre de *Tchoung-y-tay-fou*. L'Empereur lui donna un sceau d'argent, & tous les autres distinctifs des Mandarins du second ordre. La 8^e année de *Tché-tcheng* (en 1348) & la 15^e année de *Tché-tcheng* (en 1355), il fut mis à la tête du *Tay-tchang-see*, à la requête du premier Ministre, *Taché-timour*, qui représenta à l'Empereur que *Koung-ho-kien* étoit celui de tous ses sujets Chinois qui entendoit le mieux les cérémonies & la musique. Sa Majesté l'appella auprès de sa personne, & lui donna le dangereux emploi de son Censeur secret, en lui recommandant spécialement de l'avertir de ses fautes, & de ne pas lui épargner les avis. Quelque tems après, il fut nommé Trésorier général de la province du *Chan-tong*, mais comme tout étoit en trouble dans l'Empire, & que la Province du *Chan-tong* étoit en proie aux guerres des différens partis, l'Empereur le rappella, & le mit successivement à la tête du Tribunal des *Han-lin*, de celui du *Ly-pou*, & du College Imperial ; La Dynastie des *Yuen* étoit sur le point d'être éteinte par celle des *Ming*. *Koung-ho-kien* représenta à l'Empereur qu'un homme comme lui étoit ^{p.484} inutile à son service, dans un tems & des circonstances où il n'avoit besoin que de bons guerriers pour le défendre, & le supplia de vouloir bien lui permettre d'aller finir ses jours près du tombeau de *Koung-tsée*. Sa Majesté lui accorda sa demande, à condition qu'il conserveroit le titre de Trésorier général de la Province, en attendant qu'il pût en faire les fonctions dans des tems plus heureux. *Koung-ho-kien* le supplia de le laisser libre de tout autre emploi, à l'exception de celui qu'exigeoit son titre de *Yen-cheng-koung*. Sa Majesté y consentit, & le laissa partir.

Après que les Mongoux eurent perdu l'Empire, & que cette Dynastie eut été remplacée par celle des *Ming*, l'Empereur *Houng-ou* l'appella à la Cour aussi-tôt qu'il fut solidement établi sur le trône dont il venoit de chasser les *Yuen*. *Koung-ho-kien* s'y rendit, & y fut reçu, non comme un sujet ou un vassal, mais avec tous les honneurs qu'on a coutume de rendre aux Ambassadeurs des Souverains étrangers. *L'Empereur ne l'appella jamais par son petit nom, lui assigna des revenus, sans l'astreindre aux fonctions d'aucun emploi.*

La 3^e année de *Houng-ou* (1370) il tomba malade, & pria Sa Majesté de lui permettre de retourner dans sa patrie, où il espéroit que l'air natal pourrait contribuer à sa guérison. L'Empereur le lui permit, lui donna un Eunuque de la présence pour l'accompagner, lui fit présent de cent onces d'argent, de dix piéces de soie, & de plusieurs autres choses. Il mourut le long de la route, & l'un

Vie de Confucius

de ses fils fit porter le corps dans la maison paternelle, où, après avoir fait toutes les cérémonies d'usage, il le fit inhumer au nord-ouest du tombeau de *Koung-tsée*. *Koung-ho-kien* fut pere de neuf garçons, dont les noms sont *Koung-hi-hio*, *Koung-hi-choué*, *Koung-hi-fan*, *Koung-hi-kin*, *Koung-hi-lin*, *Koung-hi-foung*, *Koung-hi-chun*, *Koung-hi-yn*, & *Koung-hi-pin*. Cette famille forma alors huit branches qui vécutent chacune à part.

56^e GÉNÉRATION

Koung-hi-hio, surnommé *Che-hing*, avoit été nommé *Yen-cheng-koung* par le dernier Empereur des *Yuen*, du vivant même de son pere, lorsque celui-ci étoit de service à la Cour. Il avoit eu aussi le titre ^{p.485} de *Tchoung-foung-tay-fou*. Mais dans l'état de désordre où étoit alors l'Empire, & les *Yuen* penchant vers leur ruine, son pere lui conseilla de ne s'attacher à aucun parti, & de se tenir tranquille jusqu'à ce que quelqu'un des prétendants à la dignité suprême, eût été reconnu légitimement, & fût dans une possession paisible de l'Empire. *Koung-hi-hio* suivit l'avis de son pere & se retira à *Yen-nan* qui étoit à l'extrémité méridionale de la Province de *Pé-tché-ly*, où il vécut comme un simple particulier, ne s'occupant que des soins domestiques & de l'étude. Le Fondateur des *Ming* ayant été reconnu de toute la nation pour légitime Empereur, mit le premier de ses soins à faire fleurir les Lettres, & en particulier la Doctrine des Anciens. Il apprit que le Chef de la maison de *Koung-tsée* & son fils *Koung-hi-hio* vivoient en simples particuliers dans le sein de leurs familles. Il les appella l'un & l'autre à la Cour. J'ai déjà parlé des honneurs qu'il fit rendre au pere ; il ne distingua pas moins le fils, auquel il donna, en attendant, la Surintendance sur la Bibliothèque Impériale, en lui confiant spécialement les Manuscrits & les livres les plus précieux. Sa Majesté l'interrogea long-tems sur différens articles concernant la maniere dont un Souverain doit se conduire pour faire le bonheur de ses sujets, & le chargea de méditer à loisir sur les réponses qu'il devoit faire, & de mettre ces réponses par écrit, afin qu'en les lisant de tems en tems, il pût en faire son profit. *Koung-hi-hio* obéit ; & après quelques jours, il offrit à l'Empereur les réponses aux demandes qui lui avoient été faites, & Sa Majesté en eut une entiere satisfaction. Elle lui fit un don de six pieces de soie, & lui permit d'aller au *Chan-tong* faire les cérémonies respectueuses en l'honneur de ses Ancêtres. A la 12^e lune de cette même année, elle lui donna le titre de *Tsée-chan-tay-fou*, & le distingua de tous les autres Grands & Mandarins de sa Cour, par les eloges & les présens dont elle le gratifia. Tous les Princes

Vie de Confucius

voisins, feudataires de l'Empire, étoient venus pour rendre leurs hommages au Fondateur de la nouvelle Dynastie ; l'Empereur leur donna le festin solennel, & les traita, pendant tout le tems qu'ils furent à la Cour, avec tout l'appareil du grand cérémonial. Il voulut que *Koung-hi-hio* fût ^{p.486} présent à tout, & lui assigna sa place au-dessus de celle des Ministres d'Etat.

Après la mort de son pere, il fut revêtu de la dignité de *Yen-cheng-koung*, & eut permission de rester à *Kiu-fou*, près du tombeau de ses peres, à condition qu'il viendrait à la Cour au moins une fois chaque année. L'Empereur lui donna le sceau d'argent des Mandarins du second ordre. Quand il venoit à la Capitale, l'Empereur lui envoyoit chaque jour des Eunuques de la présence, pour lui porter des mets de sa table, & des présens en choses d'usage, pour lui & pour tous ceux de sa suite. *Koung-hi-hio* profita de la bonne volonté de ce grand Prince, pour obtenir qu'on renouvelât tous les instrumens de musique, & tout ce qui servoit aux cérémonies dans le *Miao* du saint homme. L'Empereur fournit l'argent, les ouvriers & les matériaux. Il mourut, universellement regretté, à l'âge de 47 ans. L'Empereur parut très-affligé de la perte qu'il faisoit de ce Sage, & envoya un des Grands de sa Cour pour faire en son nom les cérémonies funebres sur son tombeau, qu'on plaça au nord-ouest de celui de *Koung-tsée*. Il laissa deux fils, *Koung-ne* & *Koung-fou*.

57^e GÉNÉRATION

Koung-ne, surnommé *Yen-po*, fils du précédent, s'appliqua à l'étude avec beaucoup d'ardeur, & ses succès répondirent à son application. Il étoit très-attentif sur lui-même, & très-respectueux envers les autres. Il pénétra dans ce qu'il y avoit de plus difficile & de plus profond dans les King, & devint un Savant du premier ordre, & un Sage des plus vertueux. Il réussissoit dans l'art de faire des vers, & dans celui de tracer les anciens caracteres. Un an après la mort de son pere, c'est-à-dire, la 16^e année de *Houng-ou* (en 1383) il vint à la Cour. L'Empereur le reçut avec distinction, & dit en présence de tout les Grands, lorsqu'il se présenta à lui pour la première fois : *Koung-ne a la physionomie d'un vrai saint*. Il ordonna au premier Président du *Ly-pou* de lui assigner un logement dans le College impérial, près de l'endroit où l'on rendoit hommage à *Koung-tsée*, de lui ^{p.487} fournir des mets de la table Impériale pour sa nourriture, & d'avoir soin de lui pour tout le reste. Sa Majesté lui fit, outre cela, une gratification en argent, & lui donna, l'une après l'autre, tant de choses

Vie de Confucius

différentes, que sa chambre n'étoit remplie que des dons de l'Empereur. Ce Prince l'éleva à la dignité de Heou, qu'avait eue son pere ; mais il refusa de l'accepter, parce qu'il étoit encore dans le grand deuil.

L'année d'après il vint à la Cour pour les cérémonies de la nouvelle année, qui se font au commencement de la première lune. A la seconde lune, l'Empereur le nomma à la dignité de *Yen-cheng-koung* ; & le jour de la prise de possession, il lui donna un festin solennel, auquel assisterent tous les Mandarins de Lettres qui étoient à la Cour, & ceux de la Capitale qui étoient au-dessus du troisième ordre. Après le festin, il fut conduit au *Ouen-miao*, suivi de tout le cortège, au son des instrumens du *Ly-pou*. Arrivé au *Ouen-miao*, tous les Mandarins de Lettres qui n'avoient pas assisté au festin, & environ deux mille Etudiants, le reçurent à genoux, & firent éclater leur joie par des acclamations en l'honneur de l'Empereur & du descendant du saint homme. Le lendemain, *Koung-ne* alla au Palais pour remercier l'Empereur. Sa Majesté lui fit présent d'un habit complet de cérémonie, tel que le portoient alors les Comtes de l'Empire, le nomma *Tsée-chan-tay-fou*, & ordonna que dans la suite, toutes les fois qu'il viendrait à la Cour, il fut défrayé le long de la route & tout le tems qu'il resteroit dans la Capitale. Il fixa à perpétuité, que lors des grandes cérémonies, sa place seroit au-dessus de celle des Ministres d'Etat. *Jamais les descendants de Koung-tsée*, ajoute l'Historien d'où j'ai extrait ce que je viens de dire, *n'avoient été ainsi honorés.*

La 33^e année de *Houng-ou*, c'est-à-dire, la 3^e année de *Kien-ouen* (en 1400) le 16 de la 9^e lune, *Koung-ne*, déjà malade depuis quelque tems, termina sa vie à l'âge de 43 ans. Il laissa quatre fils, *Koung-koung-kien*, *Koung-koung-to*, *Koung-koung-kiun*, & *Koung-koung-tang*. On annonça sa mort à l'empereur, & Sa Majesté envoya des Mandarins pour faire en son nom, les cérémonies funebres devant le cercueil. On déposa son corps dans un tombeau au nord-ouest de celui de *Koung-tsée*.

58^e GÉNÉRATION

^{p.488} *Koung-koung-kien*, surnommé *Tchao-ouen*, étoit fils aîné de *Koung-ne*. Il se distingua, dès sa plus tendre enfance, par la décence de toutes ses actions, & par la gravité de son maintien. Ces deux excellentes qualités se fortifierent par l'âge, & le rendirent l'un des hommes les plus respectables de son siècle, indépendamment même des autres vertus dont il n'eut que le tems de montrer

Vie de Confucius

le germe. Il fut nommé *Yen-cheng-koung*, immédiatement après la mort de son pere ; & deux ans après, etant tombé malade, il mourut à l'âge de 23 ans, & la 35^e de *Houng-ou* (en 1402) le 5 de la 4^e lune. Cette même année l'Empereur *Ouen-hoang-ty*, qui venoit de monter sur le trône, ayant appris cette mort prématurée dans un sujet qui donnoit de si grandes espérances, en parut très-affligé. Il envoya des Grands de sa présence pour faire, en son nom, les cérémonies funebres devant le cercueil. *Koung-koung-kien* ne laissa qu'un fils en très-bas âge, qui fut nommé *Koung-yen-kin*.

59^e GÉNÉRATION

Koung-yen-kin, surnommé *Tchao-chen*, ayant perdu son pere dès l'âge le plus tendre, fut élevé avec grand soin par *Hou-ché* sa mère.

La 8^e année de *Young-lo* (en 1410), à la 4^e lune, il fut nommé *Yen-cheng-koung*. Il vint à la Cour pour remercier Sa Majesté. L'Empereur fut charmé de la maniere dont il se présenta, & dit en présence de toute sa Cour :

— Ce jeune homme a déjà tout l'extérieur d'un saint.

Il le confia à un Eunuque de la présence, pour tout le tems qu'il seroit à la Cour, avec ordre de lui fournir tout ce dont il auroit besoin. Il lui donna un habit complet de couleur rouge, qui etoit la couleur adoptée pour être le distinctif de sa propre Dynastie, il lui assigna sa place dans les grandes cérémonies de l'Empire, au-dessus de celle qu'occupoient les Ministres d'État ; & lorsqu'il le renvoya, il l'exhorta à ne rien oublier pour tâcher de marcher sur les traces de ses vertueux ancêtres, à s'occuper de la méditation & p.489 de l'étude, & à s'appliquer en particulier à la lecture des ouvrages de *Koung-tsée*. Ces paroles de Sa Majesté se graverent profondément dans l'esprit du jeune homme, & depuis il ne laissa passer aucun jour sans etudier & méditer au moins quelques heures. Il devint très-habile dans les sciences, & se perfectionna si bien qu'on le comparoit, en quelque sorte, au saint homme dont il descendoit. La 1^e année de *Houng-hi* (en 1425), l'Empereur lui donna un hôtel dans la capitale, non loin de son propre palais, près de la porte de *Toung-ngan-men*.

Les Empereurs *Jen-tsoung*, *Hiuen-tsoung*, & *Yng-tsoung*, l'honorèrent également de leur bienveillance ; & *King-ty* le distingua d'une maniere extraordinaire à la vue, pour ainsi dire, de tout l'Empire. La seconde année de *King-tay* (en 1451), ce Prince voulant faire en personne les cérémonies dans le

Vie de Confucius

Ouen-miao avec tout l'appareil de la Dignité suprême, appella à la Cour *Koung-yen-kin*, & les Chefs des descendans de *Mong-tsée* & de *Yen-hoei* ; il ordonna à *Koung-yen-kin* de se mettre à la tête de ces derniers, & d'assister à toute la cérémonie, au-dessus de tous les Grands. Il lui fit donner par un Eunuque de la présence, un habit complet de cérémonie, & tous les distinctifs des Grands du premier ordre ; & après la cérémonie, il le gratifia de 20 mille pieces de monnaie. Il donna différens degrés de Mandarinat aux descendans de *Yen-tsée* & de *Mong-tsée* ; & quand *Koung-yen-kin* partit de la Capitale pour retourner dans sa patrie, il le fit accompagner jusqu'au dehors des portes de la ville, par tous les Mandarins, tant d'Armes que de Lettres.

Quelque tems après, *Koung-yen-kin* ayant eu occasion de revenir à la Cour, l'Empereur lui donna un sceau particulier, ajouta à son habit de cérémonie un *ki-lin* en broderie d'or, & une boucle de ceinture de pierres de *yu*, du plus beau blanc. De retour chez lui, il tomba malade, & mourut à l'âge de 55 ans. L'Empereur députa un Mandarin de la Cour, pour faire les cérémonies funebres en son nom devant le cercueil. Il ordonna au *Ly-pou* de régler le cérémonial des funérailles, & au *Koung-pou* de fournir à toutes les dépenses.

Koung-yen-kin eut quatre garçons, *Koung-tcheng-tsing*, *Koung tcheng-ki*, *Koung-tcheng-tchaj*, & *Koung-tcheng-yuen*.

60^e GÉNÉRATION

p.490 *Koung-tcheng-tsing*, surnommé *Koung-tso*, fils aîné de *Koung-yen-kin*, touchoit à peine à la 6^e année de son âge, qu'il perdit sa mere. Il s'attacha à sa belle-mere, & la servit avec la même affection & la même exactitude, que si elle avoit été sa propre mere. Devenu grand, il fit ses délices de l'étude, & ses succès répondirent à son application. Il composa, par maniere de délassement, le Livre intitulé, *Ly-ting-kin-kao*, c'est-à-dire, *Prototype des cérémonies qui s'observent dans la Maison de Koung*. Cet ouvrage subsiste encore, & sert de regle pour ce qu'on doit pratiquer lorsqu'on va dans le *Ouen-miao*, ou à la sépulture de *Koung-tsée*. *Koung-tcheng-tsing* ne vécut que 21 ans, & mourut avant son père. Il n'eut le titre de *Yen-cheng-koung* qu'après sa mort : il laissa deux fils, *Koung-houng-hiu* & *Koung-houng-tai*.

Vie de Confucius

61^e GÉNÉRATION

Koung-houng-hiu, surnommé *Y-king*, fils du précédent, n'avoit que 8 ans lorsque l'Empereur lui donna le titre de *Yen-cheng-koung*, après l'avoir donné à son pere *Koung-tcheng-tsing*, qui n'en avoit pas joui de son vivant. Sa Majesté l'appella à la Cour, lui fit présent d'un habit complet de cérémonie, & lui dit :

— Les habits que je vous donne sont longs, il faut leur faire un pli, afin qu'ils puissent vous servir dès à présent, & qu'ils vous servent encore dans la suite ; car je compte vous employer dans plus d'une occasion, & aussi long-tems que vous le mériterez.

Elle lui donna, outre cela, un sceau d'or, sur lequel etoit gravé le *ki-lin*, & ecrivit de sa propre main, en caracteres anciens, ces quatre mots : *Kin-ly-tsoung-tê*, qui signifient, *attention sur soi-même, exactitude dans les cérémonies, respect dans le culte, amour de la vertu*.

Koung-houng-hiu ne profita pas de cette courte exhortation de l'Empereur. Vers le milieu de *Tcheng-hou*, ayant été accusé de quelque faute, il fut cassé, & son frere fut mis à sa place pour exercer l'emploi de *Yen-cheng-koung*. Il mourut à l'âge de 57 ans, la 17^e de *Houng-tché* (en 1504) ; il fut enterré à l'un des côtés de la sépulture de la famille. Il laissa deux fils, *Koung-ouen-chao* & *Koung-ouen-ly*.

^{p.491} L'Empereur, comme je viens de le dire, avoit mis à sa place, pour exercer les fonctions attachées à la dignité de *Yen-cheng-koung*, son frere, en attendant que l'un de ses fils eût atteint l'âge compétent. Ce frere, second fils de *Koung-tcheng-tsing*, se nommoit *Koung-houng-tay*, & avoit pour surnom *Y-ho*. Il entra en exercice la 17^e année de *Tcheng-hoa* (en 1481). L'Empereur lui fit, à cette occasion, de magnifiques présens, & renouvela les instrumens de musique, les ustensiles, & en général tout ce qui servoit aux cérémonies qui se font dans le *Miao* de *Koung-tsée*.

Hiao-tsoung étant monté sur le trône en 1488, voulut faire en personne les cérémonies d'usage dans le *Ouen-miao*, & appella à la Cour *Koung-houng-tay*, pour présider au cérémonial. Après la cérémonie, Sa Majesté lui fit présent d'un habillement complet, & lui donna le festin solennel ; il lui assigna pour demeure, pendant tout le tems qu'il seroit dans la Capitale, un hôtel au nord d'un *Miao* qui portoit le nom de *Tsing-cheou-see*. *Koung-koung-tay* mourut pendant un voyage qu'il fit à la Cour, le 16 de la 5^e lune de la 16^e année de

Vie de Confucius

Houng-tché (en 1503) à l'âge de 54 ans. L'Empereur fit cinq fois les cérémonies funebres devant le cercueil, & fournit toutes les dépenses des funérailles.

62^e GÉNÉRATION

Koung-ouen-chan, surnommé *Tché-tê*, fils de *Koung-houng-hiu*, rentra dans ses droits après la mort de *Koung-houng-tay*, son oncle, & fut revêtu de la dignité de *Yen-cheng-koung* la 16^e année de *Houng-tché* (en 1503). L'Empereur lui fit présent d'un *ki-lin* en broderie d'or, pour mettre sur l'habit extérieur, d'une ceinture dont la boucle & les agraffes étoient de pierres de *yu*, du plus beau blanc, & d'un bassin d'or à laver le visage.

La première année de *Tcheng-tê* (en 1506), l'Empereur *Ou-tsoung* étant monté sur le trône, l'appella à la Cour pour présider aux cérémonies qu'il vouloit faire en personne dans le *Ouen-miao* : il ordonna au *Ly-pou* de fournir à toutes les dépenses, tant du voyage que du séjour qu'il feroit dans la Capitale, & de faire à son egard ^{p.492} tout ce qui avoit été fait sous le regne de ses prédécesseurs.

Il reçut les mêmes honneurs lorsque l'Empereur *Ché-tsoung* monta sur le trône (en 1522). Il mourut le 12 de la 5^e lune de la 25^e année de *Kia-tsing* (en 1546) laissant deux fils, *Koung-tchen-kan* & *Koung-tchen-ning*.

63^e GÉNÉRATION

Koung-tchen-kan, surnommé *Young-ki*, fut revêtu de la dignité de *Yen-cheng-koung* la 25^e année de *Kia-tsing* (en 1546). La 35^e année de *Kia-tsing* (en 1556) il tomba malade ; & malgré sa maladie, il vint à la Cour pour le *Ouan-cheou* de l'Empereur *Che-tsoung-hoang-ty*. Sa maladie empira, & il mourut le 8 de la 8^e lune, à l'âge de 38 ans. Son fils *Koung-chang-hien* lui succéda.

64^e GÉNÉRATION

Koung-chang-hien, surnommé *Siang-tché* & *Loung-yu*, fut nommé *Yen-cheng-koung* à la place de son pere, quoiqu'il ne fût alors âgé que de 14 ans. Sa mere étoit morte depuis long-tems, & il avoit été élevé par son aïeule paternelle, nommée *Ouei-tay-fou-jin*. L'Empereur ordonna au Vice-Roi de la Province de le prendre sous sa protection, & de veiller à ce qu'il fût à l'abri de toute vexation, non-seulement de la part de ceux du dehors, mais encore de la

Vie de Confucius

part de ceux de sa propre famille. Sa Majesté lui fit présent d'un habit de cérémonie en broderie d'or, d'un bonnet, d'une ceinture, & de tout l'attirail, & le combla d'honneurs. Quand il fut en âge d'être employé, il se présenta à la Cour, & exerça successivement plusieurs charges de Mandarin dans différens Tribunaux. Il se retira ensuite dans sa famille, pour ne s'occuper que de ce qui concernoit sa dignité de *Yen-cheng-koung*, & mourut la première année de *Tien-ki* (en 1621) à l'âge de 79 ans.

L'Empereur envoya le Premier Président du Tribunal des Rites pour présider au cérémonial des funérailles, & nomma des Mandarins pour accompagner le convoi jusqu'au lieu de la sépulture. Son fils *Yn-tchun* destiné à lui succéder, & son autre fils *Yn-koei* qui ^{p.493} devoit remplacer son frere, étoient morts l'un & l'autre. *Koung-chang-hien* ne laissant point de postérité mâle, l'Empereur nomma son neveu *Koung-yn-tché*, qu'il avoit adopté après la mort du dernier de ses fils, l'appella à la Cour, & lui donna, en attendant, un Mandarinat du titre de *Ou-king-po-ché*. La seconde année de *Tien-ki* (en 1622) à la 5^e lune, il fut nommé à la dignité de *Yen-cheng-koung*.

65^e GÉNÉRATION

Koung-yn-tché, fils adoptif & neveu de *Koung-chang-hien*, eut pour surnom *Mao-kia*, & fut nommé *Yen-cheng-koung*, immédiatement après la mort de *Koung-chang-hien*, son oncle. Il avoit donné, de très-bonne heure, des preuves de la plus haute vertu, & tâcha, tant qu'il vécut, de se perfectionner chaque jour davantage. Ayant passé, tout jeune, de la maison de son pere à celle de son oncle, il se distingua dans ce nouveau séjour, par un renouvellement de piété filiale qui fit l'admiration de toute la famille. Parvenu à la dignité de *Yen-cheng-koung*, il mit tous ses soins à réparer tous les lieux consacrés à la mémoire du saint homme, & à faire fleurir les cérémonies qu'on est en usage d'y pratiquer.

La 13^e année de *Tsoung-tcheng* (1640), le *Chan-tong* fut affligé par des maladies épidémiques, & l'année fut très-mauvaise en tout sens. *Koung-yn-tché* engagea ses terres & ses maisons, & de l'argent qui en provint, il acheta des grains dont il faisoit la distribution aux pauvres & à tous ceux auxquels ce secours étoit nécessaire. Il sauva la vie à plusieurs milliers de personnes.

Dans ce tems-là tout étoit en désordre dans l'Empire, & la Dynastie des *Ming* étoit sur son déclin. Les voleurs, les brigands & les différens partis de guerre infestoient tout l'Empire, & le désoloient par leurs ravages. Un chef de voleurs

Vie de Confucius

qui se faisoit nommer *Yao*, vint, à la tête de 20 mille hommes, piller les villages & les campagnes des environs de *Kiu-fou*, & mit le siege devant la ville. *Koung-yn-tché*, à la tête de tous ceux de sa famille, vint au secours des assiégés. Les voleurs voyant la contenance de ces braves, & instruits qu'ils étoient tous de la famille du saint homme, leverent le siege ^{p.494} & prirent la fuite autant par respect que par crainte. Après avoir sauvé *Kiu-fou*, il vint à la cour, & l'Empereur l'éleva à la dignité de Grand du premier ordre, sous le titre de *Tay-tsée-tay-pao*, & lui fit de magnifiques présens en différens genres.

Après l'extinction des *Ming*, les Mantchoux étant maîtres de l'Empire, *Koung-yn-tché* vint à Péking rendre ses hommages au nouvel Empereur. Sa Majesté le nomma Vice-Roi du *Chan-tong*, lui donna un sceau particulier, au coin de sa Dynastie, & le combla d'honneurs & de présens. Le 15 de la 12^e lune de la 4^e année de *Chun-tché* (en 1647), il mourut de maladie à l'âge de 56 ans. L'Empereur ayant appris sa mort, chargea le Trésorier-général de la province du *Chan-tong*, de faire tous les frais des funérailles, & de faire les cérémonies devant le cercueil, en son nom.

66^e GÉNÉRATION

Koung-hing-sié, surnommé *Ki-lu*, fils de *Koung-yn-tché*, n'avoit que 13 ans quand son pere mourut. Nonobstant sa jeunesse, l'Empereur le nomma *Yen-cheng-koung*, à la 3^e lune de la 5^e année de *Chun-tché* (1648) l'année d'après il lui donna le titre de *Tay-tsée-chao-pao*, & peu de tems après celui de *Tay-tsée-tay-pao*.

Koung-hing-sié ne vécut que jusqu'à l'âge de 32 ans, & mourut la 6^e année de *Kang-hi* (en 1667). On dit de lui qu'il entendoit très-bien les affaires, & que s'il lui avoit été donné de vivre plus long-tems, il auroit pu exercer avec distinction les premieres charges de l'Etat ; il avoit entrepris de réparer, à ses propres frais, les tombeaux, les murailles & les bâtimens du lieu de la sépulture de la famille ; la mort ne lui laissa pas le tems d'achever. Il laissa deux fils, *Koung-yu-ki* & *Koung-yu-yen*.

67^e GÉNÉRATION

Koung-yu-ki, fils de *Koung-hing-sié*, succéda à son pere dans la charge de *Yen-cheng-koung*, la 6^e année de *Kang-hi*. La premiere fois qu'il vint à la Cour, l'Empereur le reçut avec distinction, ^{p.495} le fit asseoir en sa presence, lui fit

Vie de Confucius

apporter du thé, l'interrogea en détail sur la maladie de son pere, & lui dit, à cette occasion, tout ce qu'on peut dire de plus obligeant & de plus honorable pour lui & pour tous les siens ; lorsqu'il sortit, il le fit accompagner par un Eunuque de la présence.

La 14^e année de *Kang-hi* (en 1675), il fut décoré du titre de *Tay-tsée-chao-pao*. La 23^e année (en 1683), l'Empereur s'étant rendu à *Kiu-fou*, pour faire, en personne, les cérémonies dans le *Miao* de *Koung-tsée*, il assigna 11 *Kin* de terre pour l'entretien du *Miao* & de la famille du *Yen-cheng-koung*, & nomma un petit Mandarin du lieu pour avoir soin que les revenus de cette terre fussent exactement payés à *Koung-yu-ki*. La 28^e année (en 1691) *Koung-yu-ki* ayant représenté à l'Empereur qu'il y avoit plus de 200 ans que le *Miao*, & tous les bâtimens attenans, étoient sur pied ; que, pendant cet espace de tems il y avoit eu des guerres intestines qui avoient donné occasion aux gens de guerre, aux brigands & aux voleurs, de ravager & d'enlever tout ce qui pouvoit leur être de quelque utilité ; que sa maison, en particulier, & tout ce qui étoit pour le service du *Miao* du saint homme, avoient souffert le plus grand dommage, & en conséquence, il supplioit Sa Majesté d'ordonner qu'on réparât tout ce qui étoit à réparer. L'Empereur reçut, avec bonté, la supplique de *Koung-yu-ki*, & y répondit par ces paroles :

« Personne n'honore plus que moi le saint homme, je suis bien aise d'avoir occasion de lui témoigner ma reconnoissance des bonnes instructions que j'ai puisées dans ses ouvrages. Qu'on répare à neuf tout ce qui est à réparer, & que tout se fasse à mes frais & dépens. Tout le peuple qui est tant en deçà qu'en delà de la riviere, tire son origine d'une source commune ; tous descendent de *Koung-tsée*. Il faut qu'ils contribuent, par leur travail, au rétablissement & à la décoration des lieux où l'on rend hommage à leur ancêtre commun ; qu'on les emploie à cet honorable travail, sous le ordres du *Yen-cheng-koung*.

Koung-yu-ki, en remerciant Sa Majesté, lui fit observer que la plupart de ceux qui peuploient le canton, quoique descendans de *Koung-tsée*, étoient réduits, à cause de leur grand nombre, à gagner leur vie par le travail de leurs mains, que le travail qu'ils p.496 feroient, par corvées, ne pouvoit avoir lieu, qu'en négligeant celui qui assuroit leur subsistance ; en conséquence, il pria qu'on lui permît de faire travailler par des ouvriers ordinaires qu'on paieroit par

Vie de Confucius

journées, comme il se pratiquoit pour les bâtimens & autres ouvrages auxquels on les employoit. L'Empereur trouva cette représentation raisonnable, & donna ses ordres pour que tout se fit conformément à ce qu'on lui représentoit.

Après la mort de *Kang-hi*, l'Empereur *Yong-tcheng*, en montant sur le trône, voulut donner une preuve authentique de son respect pour le saint homme, & de son estime pour ceux qui lui appartenoient. Il donna le titre de *Ouang* ou de Roi, à chacun des chefs des cinq premières générations. *Koung-yu-ki*, pénétré de reconnoissance, partit pour se rendre à la Cour, afin de faire ses remerciemens : il tomba malade en chemin, & ne put continuer sa route. L'Empereur en ayant été instruit, lui envoya l'un de ses propres Médecins, avec ordre de donner tous ses soins pour tâcher de le guérir : il lui fit présent d'une bonne quantité de *jen-cheng* pour contribuer à la guérison. Tout cela fut inutile ; *Koung-yu-ki* mourut le jour *ting-hai* de la 11^e lune. On fit savoir sa mort à l'Empereur, qui en parut fort affligé. Il envoya un des Grands de sa Cour pour faire les cérémonies devant le cercueil, ordonna au *Ta-hio-ché* (au premier Ministre), & aux Mandarins du Tribunal des Rites de composer un Eloge funebre, & à tous les Mandarins de Lettres chinois, depuis le troisième ordre & au-dessus, de se rendre au lieu où étoit le corps, pour l'accompagner jusqu'à celui de sa sépulture, lorsqu'on l'y porteroit. Après qu'on eut fait toutes les cérémonies pendant le nombre de jours fixé par le Tribunal des Rites, l'Empereur envoya son troisième fils, un *Régulo* du premier ordre, quatre Grands de sa Cour, & vingt de ses propres Gardes, avec ordre de faire les offrandes, les *ko-teou*, & les autres cérémonies devant le cercueil, & d'accompagner le corps jusqu'au lieu de la sépulture. Les fils du mort, & quelques autres de sa famille qui s'étoient rendus sur les lieux aussi-tôt qu'ils eurent appris la maladie du *Yen-cheng-koung*, confus des bontés de Sa Majesté, se mirent à genoux devant le Prince & les autres Députés, & les supplièrent de s'en tenir aux cérémonies devant le cercueil, sans se donner ^{p.497} la peine de raccompagner. Ils ajoutèrent qu'ils ne partiroient pas qu'ils n'eussent obtenu ce qu'ils demandoient, avec toute l'instance dont ils étoient capables. Le Prince leur répondit que cela ne dépendoit pas de lui, mais qu'il alloit en écrire à Sa Majesté, pour savoir quelles étoient ses intentions. La réponse de l'Empereur fut qu'il ne falloit pas contrister cette famille en lui refusant ce qu'elle souhaitoit ; qu'il comprenoit bien que tant de monde ne pouvoit que lui être à charge, & qu'ainsi le Prince, les Grands & les Gardes pouvoient revenir à la Cour, & se dispenser d'accompagner le convoi. Il envoya à leur place quelques Mandarins du Tribunal des Rites. Après les

Vie de Confucius

obseques, on eleva devant le tombeau un *Pei*, sur lequel étoit gravé l'éloge du mort ; & le jour de cette erection, on fit solennellement toutes les cérémonies de la même manière qu'on les avoit faites le jour de l'enterrement. A tous ces honneurs, l'Empereur en ajouta un qui rejaillissoit sur les enfans de *Koung-yu-ki*, en donnant à ses trois concubines, ou femmes du second ordre, le titre de *Fou-jin*, ou de Dame. *Koung-yu-ki* laissa quatre fils, *Koung-fou-to*, *Koung-fou-tché*, *Koung-fou-tcheng*, & *Koung-fou-young*. Ce dernier étoit fils de son frere ; ce n'étoit le sien que par adoption.

68^e GÉNÉRATION

Koung-fou-to, surnommé *Tchen-lou*, fils aîné du précédent, avoit reçu de la Nature la plupart des qualités extérieures qui rendent un homme aimable. Une figure des plus intéressantes, une contenance modeste, sans être affectée, des mœurs douces, un génie accommodant, lui attiroient la bienveillance de tous ceux qui le voyoient, ou qui avoient occasion de lui parler. Il étoit très-appliqué à l'étude, & irréprochable dans tout le reste de sa conduite. Son amour pour la doctrine des Anciens, se monroit jusques dans sa manière d'étudier ; il s'appliqua en particulier à imiter leur style, qu'il préféroit à celui des Modernes, qui s'écartoit, disoit-il, de cette noble simplicité qui fait le principal mérite des Ouvrages de l'Antiquité.

La 40^e année de *Kang-hi* (en 1701) il fut élevé à la dignité de Mandarin du second ordre ; & comme son pere étoit dans un âge ^{p.498} avancé & souvent malade, il faisoit à sa place l'office de *Yen-cheng-koung* dans les occasions, & présidoit au Cérémonial. Il étoit d'une attention extrême à ce que tout fût dans l'ordre, & toujours propre dans le lieu où se faisoient les cérémonies. Il étudia tous les Livres de musique, tant anciens que modernes ; & il prenoit tant de goût à cette étude, qu'il en oubloit le manger & le boire.

— Que le *lu* fondamental, qui est le *hoang-tchoung* de la cloche, soit juste, disoit-il avec une espèce d'enthousiasme, tous les autres *lu* le seront aussi. Pour avoir ce vrai *lu*, ce *lu* fondamental, il faut un ton moyen, qui ne soit ni trop haut, ni trop bas, tel que le son de voix d'un homme dont le cœur exempt de passion, exprimeroit le sentiment d'une douce joie. C'est pour avoir négligé la justesse de son fondamental, ajoutoit-il, qu'après les Dynasties des *Leang* & des

Vie de Confucius

Soui, la musique fut dans un désordre dont on aura bien de la peine à l'en retirer, pour lui rendre son premier lustre.

La première année de *Yong-tcheng* (en 1723) il fut nommé *Yen-cheng-koung* ; l'année d'après, l'Empereur voulant faire les cérémonies dans le *Ouen-miao* avec solennité, envoya un Mandarin de sa Cour pour l'inviter à s'y rendre. *Koung-fou-to*, âgé alors de 52 ans, & infirme, se trouva hors d'état de faire le voyage ; il supplia Sa Majesté de vouloir bien permettre qu'il envoyât son fils pour tenir sa place : Sa Majesté y consentit. Cette même année, le feu prit au *Miao* de *Koung-tsée*, & le consuma presque entièrement. L'Empereur, à la prière de *Koung-fou-to*, envoya un Mandarin pour vérifier l'incendie ; il députa ensuite le Vice-Roi de la province du *Chan-tong*, pour présider aux réparations, qu'il voulut qu'on fît à ses frais. Il lui ordonna de prendre avec lui tous les Mandarins subalternes qu'il croiroit nécessaires pour veiller sur les ouvriers, & de faire ajouter des corps-de-logis à la bienséance du *Yen-cheng-koung*, qu'il lui ordonna de consulter. *Koung-fou-to* se contenta de faire construire une salle particulière, destinée uniquement à contenir les instrumens de Musique. Après que tout fut fini, l'Empereur écrivit de sa propre main ces quatre caractères *Kin-tcheng-cheng-siu*, dont le sens peut être exprimé par ces mots : *Au Propagateur de la véritable doctrine* ; & ces mots furent gravés pour servir d'inscription, & être placés sur la façade du *Miao*.

La 7^e année de son regne (en 1729), l'Empereur enrichit la ^{p.499} Bibliothèque du *Yen-cheng-koung*, de 27 ouvrages complets, sur les principaux articles concernant la doctrine & les sciences.

La 8^e année tous les édifices que l'incendie avoit réduits en cendres ou endommagés, furent entièrement réparés ; & *Koung-fou-to* en fit ses remerciemens à l'Empereur, & le pria en même tems de donner l'investiture de la dignité de *Yen-cheng-koung*, à son petit-fils. L'Empereur lui accorda sa demande. *Koung-fou-to*, presque toujours malade, ne fit plus que languir jusqu'à l'année de sa mort, qui fut la 63^e année de son âge, & la 13^e du regne d'*Yong-tcheng* (en 1735). L'Empereur ordonna que les funérailles se fissent à ses propres frais, & avec tout l'appareil d'usage pour les *Yen-cheng-koung*. On lui éleva un tombeau au nord-est de celui de *Koung-tsée*, l'Empereur honora du titre de *Ta-fou-jin* ou de grande Dame, l'épouse légitime, & du titre de *Fou-jin*, ou de Dame, les trois concubines dont il avoit eu des enfans. Il eut six garçons, *Koung-ki-ho*, *Koung-ki-pou*, *Koung-ki-kioung*, *Koung-ki-sen*, *Koung-ki-chou*, &

Vie de Confucius

Koung-ki-tou. Ce dernier fut donné à *Koung-fou-young* son oncle, qui l'adopta pour son fils.

69^e GÉNÉRATION

Koung-ki-ho, fils aîné de *Koung-fou-to*, & qui eut pour surnom *Ty-ho*, fut doué d'une mémoire des plus heureuses. Il retenoit tout ce qu'il lisoit, & cela sans aucun effort de sa part : ce qui le rendit en très-peu de tems, un savant presque universel. Il étoit, outre cela, d'une modestie qui cachoit à ses yeux le mérite que tout le monde reconnoissoit en lui, pour ne lui laisser appercevoir, disoit-il, que le peu qu'il valoit, en comparaison de ses ancêtres, dont il tâchoit d'imiter les vertus. Il ne vécut que jusqu'à l'âge de 23 ans, & mourut avant son père, la 58^e année de *Kang-hi* (en 1719), c'est pourquoi *Koung-fou-to* avoit prié *Yong-tcheng* de donner à son petit-fils l'investiture de la dignité de *Yen-cheng-koung* ; Quoique *Koung-ki-ho* n'en ait pas été décoré de son vivant, l'Empereur lui en donna le titre après sa mort, & à son épouse le titre de grande Dame, *Ta-fou-jin*. Il eut deux fils, *Koung-koang-ki*, & *Koung-koang-tso*.

70^e GÉNÉRATION

p.500 *Koung-koang-ki*, surnommé *King-ly*, fils de *Koung-ki-ho*, fut élevé par son aïeul *Koung-fou-to*, avec tout le soin qu'on doit apporter quand on veut obtenir des fruits de science & de vertu. Dès l'âge de 12 ans il eut permission de porter tous les distinctifs des Mandarins du second ordre. Après la mort de son aïeul, il vint à la Cour pour remercier Sa Majesté de toutes les bontés dont elle honoroit sa famille, & en particulier de tous les honneurs qu'elle avoit accordés en dernier à *Koung-fou-to*. L'Empereur le reçut avec distinction, lui parla très-long-tems, & lui fit une exhortation qu'il mit par écrit au sortir de l'audience.

— Vous êtes jeune, lui dit Sa Majesté, c'est le tems d'apprendre ; & l'on n'apprend rien sans qu'il en coûte. Il faut vous accoutumer de bonne heure à la gêne ; & rien ne coûte plus, à votre âge, que l'application à l'étude, & sur-tout à une étude constante & réglée. Il faut vaincre votre répugnance, & ne rien oublier pour acquérir la science & la vertu qui ont distingué la plupart de vos ancêtres. La charge dont vous êtes revêtu exige, de votre part, le bon exemple. Comment oseriez-vous présider aux Cérémonies qui se font en l'honneur du sage *Koung-tsée*, si vous étiez livré aux vices opposés à

Vie de Confucius

la sagesse ? Il ne faut pas vous contenter de veiller sur vous-même, pour ne rien faire qui puisse vous déshonorer, il faut encore que vous ayez les yeux ouverts sur tous ceux de votre race, pour les empêcher de s'égarer, ou pour les ramener dans la bonne voie, s'ils ont le malheur de s'en écarter. Ce ne sera qu'en remplissant vos devoirs dans toute leur étendue, que vous vous rendrez digne du respect qu'on doit à votre nom & aux fonctions dont vous êtes chargé.

Quand l'Empereur eut cessé de parler, *Koung-koang-ki* se prosterna & frappa la terre du front en signe de remerciement. Il promit qu'il se conformerait aux instructions qu'il venoit de recevoir ; & Sa Majesté lui fit présent d'une écriture, de l'espece de pierre nommée *Soung-hoa-che*, de sept pieces de soie en broderie d'or, & ordonna au tribunal des Rites de lui donner le grand festin de cérémonie. Ce que je viens de rapporter se passa à la 8^e lune de la 10^e année du p.501 regne de *Yong-tcheng*, lorsqu'après la mort de son aïeul, *Koung-koang-ki* reçut de l'Empereur l'investiture de la dignité de *Yen-cheng-koung*. De retour chez lui, il écrivit sur la muraille de son cabinet tout ce que lui avoit dit l'Empereur, & au-dessus de la porte de ce cabinet il écrivit ces deux caracteres, *Nien-tien*, comme qui diroit *appartement de la méditation*, ou *destiné à la méditation*. C'étoit là où il passoit la plus grande partie de la journée. C'étoit là où il recevoit les Lettrés qui venoient le visiter ; & il profitoit de l'occasion pour les exciter à la vertu.

La seconde année de *Kien-long* (en 1737), il vint à la Cour pour accompagner le convoi de *Ché-tsoung* (d'*Yong-tcheng*) jusqu'à la sépulture de *Tay-ling*, où le corps de ce Prince devoit être transporté.

L'année d'après il revint à la Cour par ordre de l'Empereur, qui vouloit en être aidé dans la cérémonie du labourage de la terre. Après la cérémonie, il en fit l'éloge dans un poëme qu'il composa à ce sujet, & le présenta à Sa Majesté qui le trouva très-bien.

La 4^e, 5^e & 6^e années de *Kien-long*, il vint encore à la Cour pour différentes cérémonies.

A la 8^e année de *Kien-long* (en 1743), le jour *Sin-yeou* de la premiere lune, il mourut à l'âge de 31 ans. Il laissa un fils qui lui succéda dans la dignité de *Yen-cheng-koung*.

Vie de Confucius

71^e GÉNÉRATION

Koung-tchao-hoan, fils du précédent, & surnommé *Hien-ming*, eut l'investiture de la dignité de *Yen-cheng-koung*, l'année d'après la mort de son père, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1744, 9^e du règne de *Kien-long*. Depuis ce tems-là il est venu plusieurs fois à la Cour pour différentes cérémonies, & en particulier pour le *Ouan-cheou* de L'Impératrice mere. J'ai eu l'honneur de le voir ; & il m'a paru un fort aimable homme, & un savant dont la science n'a point enflé le cœur. Il vint voir notre maison françoise, & reçut, avec plaisir, des Livres de religion, que nous lui offrîmes en échange de quelques livres chinois dont il nous fit présent.

@

p.502 Après avoir parlé de *Koung-tsée*, & en général de tous ceux de sa race, depuis *Hoang-ty* jusqu'à *Kien-long*, c'est-à-dire, depuis l'an avant J. C. 2637, jusqu'à l'an 1784 de l'Ere chrétienne, il conviendrait de donner le précis de la doctrine & des ouvrages qui ont immortalisé le nom de *Koung*, à commencer depuis le *saint homme*, pour m'exprimer à la maniere des Chinois, jusqu'au dernier des *Yen-cheng-koung* ; mais ce travail, qui d'ailleurs ne seroit d'aucune utilité réelle pour l'Europe, est aujourd'hui au-dessus de mes forces, à raison de mon âge, qui est celui de la vieillesse & du repos, & d'une santé chancelante, qui m'arrête par intervalle, lorsque je m'y attends le moins.

La doctrine que *Koung-tsée* & ses descendans ont enseignée, est la pure & véritable doctrine des Anciens ; & l'esprit, ou, si l'on veut, le fond de cette doctrine se trouve en entier dans le *Ta-hio* & le *Tchoung-young*, dont on a des Traductions ¹ qu'on peut consulter.

« Le *Ta-hio*, ou la *grande Science*, dit *Tchou-hi*, n'est autre chose que la doctrine des anciens Sages ; elle apprend aux hommes ce qu'il leur importe le plus de savoir. Le Ciel en nous formant, continue-t-il, nous fit un esprit capable de distinguer le bien d'avec le mal, & un cœur propre à fuir ou à suivre, à aimer ou à haïr, suivant les différentes impressions des objets qui l'affectent. Il nous donna le germe de

¹ Elles sont imprimées dans ces Mémoires, Tome premier, pages 431 & suiv.

Vie de Confucius

l'inclination que nous avons à nous aimer les uns les autres ; il nous rendit propres à commander & à obéir, à remplir également & les devoirs particuliers de notre état d'hommes, & les devoirs communs de citoyens, comme membres de la société. Il nous fit tels, en un mot, que rien n'est hors de notre portée.

Il mit cependant de la différence entre nous, & ne nous distribua pas ses dons en mesure égale. Tous les hommes ne sont pas également propres à tout ; il en est parmi nous dont l'esprit pénétrant & sublime voit à découvert ce que d'autres n'aperçoivent pas même ; à qui tout est aisé, dans les choses même les plus difficiles ; & qui réunissent dans leurs personnes l'élévation du génie avec les inclinations d'un cœur bienfaisant. Quand le Ciel fait naître un tel homme, c'est ordinairement pour le placer au-dessus des autres hommes ; pour les commander & les instruire.

p.503 *Fou-hi, Chen-noung, Hoang-ty, Yao & Chun*, sont une preuve de ce que je dis ; ces grands hommes reconnoissoient un Maître, arbitre souverain de tout ce qui est, & ils lui rendoient hommage. Placés par ce Souverain à la tête de la nation, ils la gouvernoient en pères. Ils avoient à cœur les cérémonies, la musique & les rites, & ils en firent la base de leur législation. Les règles qu'ils fixèrent sur tout cela, en rendirent la pratique aisée, & de cette pratique, exactement observée, découla le bonheur dont jouirent tous leurs Sujets. Les trois Familles qui gouvernèrent après eux, je veux dire les Fondateurs des trois Dynasties *Hia, Chang & Tcheou*, les imiterent, & les surpasserent même à certains égards. Dans ces tems heureux, le bon ordre régnoit également dans la Cour du Souverain, dans les Palais des Grands, & dans les maisons des simples particuliers.

Dès qu'un enfant, de quelque condition qu'il fût, depuis le fils de l'Empereur jusqu'au fils du moindre de ses Sujets, avait atteint l'âge de huit ans, on lui apprenoit comment il falloir arroser & balayer, & on l'occupoit à cet exercice au moins une fois chaque jour. On lui enseignoit la manière dont il falloir interroger, & celle dont il falloir répondre aux interrogations des autres, suivant ce qu'ils étoient, ou ses supérieurs ou ses inférieurs, ou simplement ses égaux. On l'intruisoit des devoirs de la civilité ordinaire, des coutumes & des

Vie de Confucius

rites ; on lui faisoit des leçons sur la musique & sur les mœurs ; on l'exerçait à lancer un javelot, à conduire un char, & à monter à cheval. On lui faisoit apprendre à lire, à écrire, & l'art de mettre au jour ses propres pensées, ou celles des autres, de vive voix ou par écrit. Tout cela faisoit ce qu'on appelle *la petite science*, & c'est à quoi on l'occupoit jusqu'à l'âge de quinze ans.

Parvenu à cet âge, on l'appliquoit à l'étude de *la grande science* ; de cette science qui nous apprend à régler notre propre cœur, à en diriger tous les mouvemens suivant les regles d'une saine raison, à le purger de ses défauts, & à le rectifier ; & qui, après nous avoir mis en état de nous conduire & nous gouverner nous-mêmes, nous apprend encore le grand art de conduire & de gouverner les autres. Les regles qu'elle en donne, sont des regles infaillibles, quand p.504 on sait en faire l'application suivant les tems & les circonstances.

L'étude de *la grande science*, continue *Tchou-hi*, devoit occuper tous les hommes : mais plus que tous les hommes, les Rois devoient s'y appliquer. S'ils n'en ont pas les principes profondément gravés dans le cœur, il eût mieux valu, pour eux & pour les autres, qu'ils n'eussent jamais pris en main les rênes du Gouvernement.

Pourquoi l'innocence, la candeur, la bonne-foi, en un mot toutes les vertus, régnoient-elles sur la terre dans les heureux tems de nos anciens Souverains ? C'est parce que les grands hommes, après avoir travaillé à se régler eux-mêmes, mettoient tous leurs soins à régler & à instruire de leurs devoirs les peuples qui leur étoient soumis. Et si la Dynastie des *Tcheou*, d'où sont sortis tant d'illustres personnages, a produit aussi de méchants Princes, des Princes indignes de régner ; s'il s'est pratiqué tant de vertus sous les bons Rois qui l'ont illustrée, & s'il s'est commis tant de crimes sous les Princes iniques qui l'ont déshonorée, c'est uniquement parce que les uns se conduisoient suivant les principes de *la grande science*, & que les autres se laissoient conduire par leurs passions.

Cependant, dans ce tems nébuleux où la Dynastie des *Tcheou* étoit sur son déclin, pour avoir négligé *la grande science*, le Ciel ne voulut pas abandonner tout-à-fait les hommes à leurs sens pervers ; il fit naître *Koung-tsée*, pour qu'il tâchât de rappeler sur la terre

Vie de Confucius

l'innocence & la vertu, qui sembloient en être bannies, en y renouvelant le souvenir des principes de la grande science, qui étoit presque entièrement perdue. Ce grand homme, tant par ses leçons que par son exemple, tâcha de porter ses semblables à la pratique de leurs devoirs ; il leur mit devant les yeux les belles maximes des anciens Rois, & le détail de la conduite qu'ils avoient tenue durant le cours de leur sage gouvernement. Il recueillit tout ce qui étoit éparpillé çà & là, en fait d'usages, de coutumes & de rites observés par les Anciens, & composa le *Ly-ki*, par où il commença ses instructions, parce que la connoissance & la pratique en sont à la portée de tout le monde. Il développa ensuite les principes de la morale & du gouvernement, & il en résulta le *Ta-hio* ou la *grande science*.

De trois mille amateurs de la Sagesse, qui se déclarèrent ses p.505 disciples, tous, ou presque tous, se mirent au fait de sa doctrine : le seul *Tseng-tsée* en a donné l'explication, & nous l'a transmise dans toute sa pureté.

Après la mort de *Koung-tsée* & de ses disciples, l'ignorance & la corruption des mœurs éteignirent le flambeau dont les Sages s'étoient servis pour éclairer la Nation. *Mong-tsée* le ralluma, mais ce ne fut pas pour le faire briller long-tems ; il s'éleva quantité de fausses doctrines qui en obscurcirent l'éclat. Les Sectateurs de ces fausses doctrines se multiplièrent à l'infini, & prévalurent sur le petit nombre de Sages qui cultivoient la science des mœurs, la grande science, la seule vraie science. Les Sectaires, en débitant des choses qui sont, en apparence, bien au-dessus de celles qu'on trouve dans le *Ta-hio*, attirèrent à eux la multitude ; mais comme ce qu'ils disent n'est appuyé sur aucun fondement solide, aucun homme qui saura faire usage des lumières de la raison, ne tombera dans leurs pièges. La plupart d'entre eux n'admettent aucun Être intellectuel pour premier principe des choses, & ne cherchent sur la terre qu'à se procurer un honteux repos ; ce sont des hommes méprisables & vils, inutiles au genre humain, & qui n'ont d'humanité que ce dont ils ne peuvent se dépouiller.

Il en est d'autres qui, pour se procurer des richesses & des honneurs, séduisent le peuple par leurs prestiges, leurs artifices & leurs vains

Vie de Confucius

raisonnemens. Ils savent si bien cacher le motif qui les anime, & les ressorts qui les font mouvoir, qu'il faut être bien sur ses gardes pour ne pas les confondre avec ceux qui parlent d'une manière solide de ce qui peut porter les hommes à la pratique de leurs devoirs.

Après *Mong-tsée*, les semences de la saine doctrine que ce Sage avoit fait germer de nouveau, furent étouffées par les mauvais grains que les différens sectaires répandirent de toutes parts. Ces sectaires, multipliés à l'infini, prévalurent sur les véritables Sages, dans l'esprit de la populace & des ignorans ; ils firent presque oublier *Koung-tsée* & la doctrine des Anciens, jusqu'au tems où parurent les deux *Tchang-tsée* dans le *Ho-nan*. Ces deux illustres personnages, tant par leurs discours que par leurs écrits, mirent en vigueur les préceptes de la *grande science*, & tâchèrent de porter les hommes à l'accomplissement de leur devoirs : mais ces deux brillantes p.506 lumières ont disparu ; & malheureusement pour nous, leurs Ouvrages ont été dispersés ou mutilés. Je ne suis pas assez habile pour suppléer en entier ce qui nous manque ; mais comme j'ai toujours aimé l'étude, que je me suis appliqué sur-tout à la lecture de nos grands Livres, je suis tout pénétré des maximes de *Koung-tsée* & des Sages de la haute Antiquité, qui sont celles de la grande science. Je ferai tous mes efforts pour les expliquer dans leur véritable sens, & pour en rendre l'intelligence facile à tous ceux qui voudront s'adonner à cette étude. Heureux si mon travail peut contribuer à ce que les Rois gouvernent bien leurs Sujets ; à ce que les Sujets rendent à leurs Souverains le respect, l'obéissance & les honneurs qui leur sont dus ; à ce que tous les hommes soient à l'abri de la séduction !

Outre la *grande science* dont les anciens Rois & les premiers Sages s'étoient servi si utilement pour conduire les hommes par les différens sentiers qui conduisent au bonheur, & dont *Koung-tsée* fit l'une des bases de ses instructions,

« il est une autre science, dit encore Tchou-hi, que les Anciens ont également laissée, & que *Koung-tsée* a expliquée d'après eux, en la réduisant à des règles dont l'évidence fût à la portée de tous les esprits ; & cette science, c'est le *Tchoung-young*, ou la science qui apprend aux hommes à tenir en toutes choses un juste milieu.

Vie de Confucius

Lorsque *Yao* associa *Chun* au Gouvernement de l'Empire, il lui recommanda, comme le point qu'il ne devoit jamais perdre de vue, celui de garder en tout un juste milieu ; & quand *Chun* s'associa le grand *Yu*, il lui dit : *détruisez le vice, faites régner la vertu ; vous viendrez à bout de ce double objet, si vous obtenez des hommes qu'ils ne s'écartent pas de la doctrine du juste milieu.*

Les hommes, continue *Tchou-hi*, ne savent que ce que la réflexion & l'étude leur ont appris ; mais ils sont capables de tout quand ils veulent s'appliquer. Nous avons en nous comme deux penchans, dont l'un tend au bien, & l'autre au mal : ces deux penchans sont l'effet de notre constitution. Si nous suivons celui qui nous entraîne vers le mal nous ne saurions jouir d'un moment de cette joie pure, qui fait dans ce monde la plus grande félicité de l'homme. Si, au contraire, nous suivons celui qui nous porte au bien, nous aurons d'abord de grandes difficultés ; mais les fruits que nous recueillerons ^{p.507} de nos efforts & de notre persévérance, nous dédommageront abondamment de toutes nos peines. Les plus sages ont, comme les autres, la racine de tous les vices, qu'ils ne sauroient entièrement arracher de leurs cœurs. Les hommes les plus pervers ont aussi les lumières de la raison, qu'ils ne sauroient entièrement éteindre. Les uns & les autres ont chacun comme deux natures qui se combattent sans cesse dans eux ; on ne sauroit affaiblir l'une, sans augmenter d'autant les forces de l'autre.

Yao, Chun, Yu, Tang, Ouen-ouang, furent de bons Souverains, des hommes vertueux & sages, qui, ne s'écartant jamais des règles que prescrit la science du *juste milieu*, gouvernerent en pers tous leurs Sujets ; & ceux-ci, à l'exemple de leurs Souverains, fideles observateurs des règles de la même science, se conduisirent à leur égard en Sujets toujours dociles & respectueux. *Kao-Yao, Y-yn, Fou-yué, Tcheou-koung-tan & Chao-koung-chê*, furent des Sages qui porterent à la vertu & à la pratique exacte des devoirs respectifs, les hommes de leurs tems, en leur inculquant les principes de la science du *juste milieu*.

Sur le déclin de la Dynastie des *Tcheou*, c'est-à-dire, dans ces tems nébuleux où tout étoit en désordre dans l'Empire, *Koung-tsée* fit

Vie de Confucius

comme les Sages qui l'avoient précédé ; il parla de la science du *juste milieu* ; il en expliqua les regles, & fit tout ce qui dépendoit de lui pour les faire observer : mais, à l'exception de quelques disciples, peu se mirent en peine de profiter de ses leçons & de ses exemples. *Tseng-tsée* & *Yen-yuen*, furent les seuls qui pénétrèrent à fond le sens de la doctrine. *Yen-yuen* mourut jeune, & *Tseng-tsée* resta seul dépositaire de ce trésor. Il en fit part à *Tsée-see*, petit fils de *Koung-tsée* ; & celui-ci, craignant que les erreurs de la fausse doctrine, qui commençoient alors à inonder l'Empire, n'engloutissent entièrement les maximes saines de *Yao*, de *Chun* & de son propre aïeul, prit le parti de les consigner dans l'ouvrage qu'il intitula *Tchoung-young*.

Cet Ouvrage & la doctrine qu'il renferme, n'offre rien qui n'ait été dit par *Yao*, *Chun*, & les autres Sages de la haute Antiquité ; le seul développement est dû à *Koung-tsée* & à *Tsée-see* son petit-fils.

Après *Tsée-see* vint *Mong-tsée*, qui redoubla d'efforts pour mettre p.⁵⁰⁸ en vigueur la saine doctrine ; mais les Sectateurs de *Lao-jan* & de *Fo*, prirent peu-à-peu le dessus ; & ayant inséré dans leurs ouvrages, différens lambeaux des ouvrages de *Koung-tsée*, de *Tsée-see* & de *Mong-tsée*, ils confondirent tout ; & vinrent à bout, par cet artifice, de persuader au grand nombre, que leur doctrine étoit la doctrine des Anciens.

Les choses demeureront dans cette confusion jusqu'au tems des deux *Tcheng-tsée*. Ces deux Sages, imbus des maximes de l'Antiquité, & parfaitement instruits de la doctrine que contiennent les *King*, le *Tahio*, le *Tchoung-young*, & les ouvrages de *Mong-tsée*, entreprirent de les purger de tout ce qui leur étoit étranger. Ils s'attachèrent sur-tout à remettre le *Tchoung-young* dans l'état où il étoit au sortir des mains du petit-fils de *Koung-tsée*. *Les mots, dit l'illustre Tcheng-tsée, les mots dont nous nous servons pour exprimer la science dont Tsée-see nous a donné, d'après Koung-tsée, le principe & les details, ne signifient pas autre chose, sinon qu'il faut en tout éviter les deux extrêmes ; & c'est ce que nous appellons le juste milieu ou la science du juste milieu. Gardez en tout un juste milieu : ce peu de mots est le fond & tout le sujet de l'Ouvrage ; l'explication qui y est jointe, en facilite l'application.*

Vie de Confucius

C'est dans les deux Ouvrages dont je viens de parler, que se trouve le précis de la doctrine de *Koung-tsée*. Ces deux Ouvrages sont traduits en françois ; on peut les lire, & se former, d'après eux, une idée exacte de la morale & de la politique du Philosophe chinois ; & si à cette lecture on joignoit celle du *Lun-yu*, du *Tchun-tsieou*, & des *King*, on pourroit, sans erreur sensible, le mesurer dans toutes ses dimensions. On peut consulter ce que j'ai dit de ces différens Ouvrages dans mon Mémoire sur l'antiquité des Chinois, prouvée par les monumens ¹. L'analyse que j'en ai faite, est plus que suffisante pour les faire connoître & les apprécier.

Il ne me reste plus qu'à faire connoître les principaux d'entre les Sages qui ont illustré l'Ecole de *Koung-tsée*, ceux surtout qui ont été ses disciples de son vivant ; les notices de leurs vies seront inférées dans le treizieme Volume.

@

¹ Tome II, page 85 & suiv.

Vie de Confucius

Abrégé de la vie des principaux d'entre les Disciples de Koung-tsée,

qu'on a jugés dignes d'avoir part aux hommages qu'on rend aux Sages de la Nation

TCHÉ-CHENG, SIEN-CHE, KOUNG-TSÉE

C'est-à-dire : le Sage par excellence, l'ancien maître *Koung-tsée*.

@

p.13.001 Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de lui, en écrivant sa vie.

L'épithète *Tché* ajoutée à *Cheng*, désigne la supériorité, la prééminence. C'est aussi la marque du superlatif. Ainsi on peut traduire *Tché-cheng* par *très-sage*, ou, si l'on veut, par *très-saint*.

Le caractère *Cheng* est employé dans nos livres de Religion pour exprimer la Sainteté. Nous n'en avons pas trouvé, qui p.13.002 rendît mieux l'idée que nous nous formons de la qualité qui fait les Saints. Il est composé d'un *Ouang*, qui signifie *Roi* ; d'un *eulh*, qui signifie *oreille*, & d'un *keou*, qui signifie *bouche*. L'oreille & la bouche sont placées au-dessus du Roi, & ces trois caractères joints ensemble, en composent un seul qu'on nomme *cheng*, & qui désigne la vertu portée à son plus haut point.

FOU-CHENG-YEN-TSÉE

C'est-à-dire : Yen-tsée, le suppléant du Sage par excellence ;
ou le coadjuteur du très-saint

@

Yen-tsée, ou autrement *Yen-hoei*, surnommé *Tsée-yuen*, étoit du royaume de *Lou*, aujourd'hui la province du *Chan-tong*. On n'est pas d'accord sur l'année de sa naissance ; les uns le font naître trente-six ans avant ¹ Confucius, & les autres ne lui donnent que trente ans moins que son maître. Il étoit d'une famille pauvre, mais noble, puisqu'elle tiroit son origine d'un ancien roi de *Tchou*, nommé *Lou-siu*, en faveur duquel *Ou-ouang*, devenu maître de l'Empire, vers l'an avant J. C. 1122, érigea en souveraineté le pays de *Tchou*.

¹ [ou plutôt : après]

Vie de Confucius

Un des descendans de *Lou-siu*, qui portoit le nom de *Y-fou-yen*, est le chef de la branche d'où sortoit *Yen-hoei*. Ce *Y-fou-yen* vint s'établir dans le *Lou*, où sa famille prit le nom de *Yen*, qu'elle conserva depuis. Plusieurs de ce nom exercerent les emplois les plus distingués, jusqu'à *Yen-ou-yeou*, qui se maria avec *Kiang-ché*, dont il eut le sage *Yen-hoei*, à l'éducation duquel il donna tous ses soins. *Yen-hoei* se mit de bonne heure sous la discipline de *Koung-tsée*, des leçons duquel il profita plus qu'aucun autre. C'est le témoignage que son maître lui-même a rendu de lui dans plus d'une occasion. p.13.003

— *Yen-hoei*, disoit *Koung-tsée*, a beaucoup d'esprit & de savoir ; il surpasse tous mes autres disciples en science & en vertu. Il se couche tard, il se leve de grand matin, & il n'est pas un seul moment oisif. La lecture des Anciens fait en partie ses délices. Il est d'ailleurs d'une contenance grave, modeste, & réservé dans ses discours ; il cherche à connoître ses défauts, & travaille sincèrement à s'en corriger ; chaque jour il avance dans la voie de la vertu. Un Roi qui l'aurait pour Ministre, & qui se conduiroit par ses conseils, seroit le meilleur des Rois, & son royaume seroit le plus florissant & le mieux réglé de tous les royaumes.

J'ai déjà dit que *Yen-hoei* n'étoit rien moins que riche ; son maître, qui connoissoit ses talens, eût désiré qu'il obtînt quelque emploi dans la Magistrature. Il l'exhorta plusieurs fois à se mettre sur les rangs.

— Mon cher *Yen-hoei*, lui dit-il un jour, vous êtes d'une ancienne Maison : plusieurs de vos Ancêtres ont été décorés des premières dignités, & ont vécu dans l'opulence & dans l'éclat. Vous êtes aujourd'hui dans un état qui n'est pas éloigné de celui de l'indigence : postulez quelqu'une de ces charges où vous puissiez trouver de quoi vivre un peu plus à l'aise que vous ne faites. Il n'en est aucune que vous ne puissiez remplir avec honneur, & qu'il ne vous soit facile d'obtenir, pour peu de mouvement que vous vous donniez pour cela.

— Maître, lui répondit *Yen-hoei*, non loin de la ville où j'ai pris naissance, j'ai cinquante arpens de terre, j'en ai quarante autres dans l'enceinte de la ville. Les premiers me donnent suffisamment de quoi pourvoir à ma nourriture, & je retire des autres de quoi m'habiller & me loger. Tout mon tems est à moi, & je l'emploie à étudier les Sciences & la Sagesse. Je ne quitte l'étude qu'autant que je le veux,

Vie de Confucius

& personne ne vient me détourner. Quand je veux me délasser ou me récréer, je joue du *kin* ; mon cœur ne desire rien davantage, il n'a pas d'autres ^{p.13.004} besoins, & je suis content de ma pauvreté. Si je possédois des richesses, il est à craindre que, quelque considérables qu'elles fussent, je ne voulusse en avoir encore de nouvelles. Si j'étois élevé aux dignités & aux honneurs, il est à craindre que je ne voulusse m'élever encore plus haut. Quand même j'aurois tout à la fois les dignités, les honneurs & les richesses, à quoi me serviroit tout cela, si j'étois hors d'état de me distinguer par ma capacité, si je n'avois ni les vertus ni les talents nécessaires pour me faire estimer ?

— Sage *Yen-hoei*, lui répondit *Koung-tsée*, vous êtes plus heureux dans votre pauvreté, que si vous étiez dans l'abondance de tout. Vous méritez plus de respect & de vénération que si vous étiez Roi. Vous savez remplir vos devoirs, vous ne portez envie à personne : qui pourroit troubler votre bonheur ?

J'ai déjà fait mention dans la vie de *Koung-tsée* de quelques traits qui ont rapport à *Yen-hoei*, & à quelques autres Disciples. Je ne craindrai pas de les répéter quand l'occasion se présentera de les mettre à leur place naturelle.

Koung-tsée ayant conduit un jour trois de ses Disciples, savoir, *Tsée-lou*, *Tsée-koung* & *Yen-hoei*, sur la montagne *Noun-chang*, regarda en soupirant, les quatre parties du monde ; puis adressant la parole à ses trois Disciples, il leur dit :

— La guerre est allumée de tous côtés ; les hommes cherchent à se détruire les uns les autres ; qui pourroit remédier à tant de maux, & que faudroit-il faire pour cela ? Que chacun de vous me dise naturellement ce qu'il pense. Je vous dirai à mon tour, ce que je pense moi-même de vos réponses.

Tsée-lou parla le premier, & dit :

— Avec des étendards rouges, qui fussent aussi brillans que le Soleil, & des drapeaux, dont la blancheur imitât l'éclat de la Lune ; avec des armes, dont le bruit & le fracas fussent tels que le bruit ^{p.13.005} & le fracas du tonnerre, un bon Général, à la tête d'une armée choisie, pourroit faire rentrer dans leurs devoirs ceux qui s'en écartent, dompter les rebelles, vaincre les ennemis & pacifier l'Univers. Peut-

Vie de Confucius

être en viendrais-je à bout moi-même, si quelque grand Prince vouloit m'en donner la commission. Je ne vois pas d'autre moyen pour le présent, vu les circonstances.

— Vous êtes un brave, répondit *Koung-tsée*.

Tsée-koung parla ensuite, & dit :

— Pour moi je pense tout différemment, & voici, à mon avis, ce qu'il y auroit à faire, & ce que je ferois pour réussir, si j'avois le choix des moyens. J'assemblerois les troupes des royaumes de *Tsi* & de *Tchou*, qui sont sur le point de s'entre-détruire ; je les conduirois dans une vaste plaine, & là, en présence des deux armées, j'éleverois la voix ; & après leur avoir prouvé qu'il est de leur avantage commun de vivre en paix, je les prierois de me mettre au fait de leurs griefs respectifs & de leurs mutuelles prétentions. Je balancerois avec la plus exacte impartialité les raisons bonnes & mauvaises des deux partis ; & après les avoir fait convenir de leur droit & de leur tort, je leur ferois mettre bas les armes & je cimenterois entre eux une paix des plus durables. Voilà, ce me semble, le plus sûr moyen de venir à bout de quelque chose ; c'est le seul du moins que je me sens en état d'employer.

— Vous êtes un Orateur, répondit *Koung-tsée*.

C'étoit le tour de *Yen-hoei*. Il se tut par modestie.

— Pourquoi donc, mon cher *Yen-hoei*, lui dit *Koung-tsée*, ne dites-vous pas votre sentiment comme les autres ?

— Je n'oserois, répondit *Yen-hoei* ; ce que je pense est si différent de ce qu'ont avancé les deux autres qui viennent de parler, que j'ai tout lieu de croire qu'il ne vaut pas la peine d'être rapporté. p.13.006

— Dites toujours, repliqua *Koung-tsée*, je suis bien aise de savoir ce que vous pensez.

— Puisque vous le souhaitez, reprit *Yen-hoei*, je vous exposerai ce que j'ai dans l'ame. J'ai oui dire que le *hiun* & le *yeou* ne pouvoient pas être plantés dans un même terrain à côté l'un de l'autre, parce qu'une de ces plantes est extrêmement puante, & que l'autre au contraire répand la plus suave odeur. *Yao* & *Kié* n'auroient pas pu gouverner l'Empire en même tems, parce que l'un ne se conduisoit

Vie de Confucius

que selon les principes d'une vertu éclairée, & que l'autre, entraîné par le torrent des vices, se livroit à tous les excès. Le vice & la vertu ne pouvant subsister ensemble, je voudrois, si cela étoit possible dans le tems où nous vivons, qu'il se trouvât quelque grand Prince qui fût tel que le sage *Yao*, & qu'il tombât dans l'esprit de ce Prince, de jeter les yeux sur moi pour l'aider dans le gouvernement de ses peuples. Toute mon occupation seroit alors d'inspirer à chacun l'amour du devoir, de faire fleurir la vertu, les rites & la musique ; & quand j'aurois obtenu l'accomplissement de mes desirs, j'aurois pour fruit de mes travaux, la douce satisfaction de voir régner dans l'Empire & dans tous les Royaumes voisins, une paix constante & inaltérable ; dans chaque famille la concorde & l'union ; & dans tous les Etats, la candeur, la probité & l'amour du bien public. Alors je diminuerois le nombre des loix, & de ceux qui font préposés pour les faire observer ; je licenciérois la milice ; les épées, les piques, les javelots désormais inutiles, me serviroient à faire des instrumens ruraux ; les chevaux, les bœufs & les autres bêtes de somme, ne seroient plus employés à porter des bagages militaires, ils pâtureroient tranquillement dans les prairies quand ils ne seroient pas employés aux travaux de la campagne, & p.13.007 aux autres usages auxquels ils sont propres. Il ne seroit pas nécessaire d'enfermer les villes entre de forts remparts, ni d'environner les murs de fossés ; il ne seroit pas nécessaire de faire valoir le bon droit devant des Magistrats. Ainsi *Tsée-lou*, & *Tsée-koung*, n'ayant plus occasion de faire briller, l'un sa bravoure & l'autre son éloquence, profiteroient tranquillement des avantages communs, & se réjouiroient avec moi de voir revenir sur la terre les heureux tems de nos Législateurs.

Koung-tsée approuva avec éloge tout ce que venoit de dire son Disciple favori.

— Il n'y a que *Yen-hoei*, dit-il, qui soit capable d'exécuter un projet si bien formé.

Yen-hoei, lui répondit avec modestie :

— Maître, vos éloges elargissent mon cœur, éclairent mon entendement.

Vie de Confucius

— Ne vous enorgueillissez pas cependant, lui repliqua *Koung-tsée* ; ce que vous avez dit est bien, mais on pourroit encore y ajouter.

Dans une autre occasion, *Yen-hoei* dit à *Koung-tsée* :

— Maître je ne sais ce que c'est ; mais je me trouve tout extraordinaire. Actuellement que je vous parle, je ne sais, ni où je suis, ni avec qui je suis. Mes bras & mes jambes ne me paroissent d'aucun usage ; mon entendement ne m'est d'aucun secours pour comprendre ce que l'on dit, ou ce que je lis ; mon esprit est hors de mon corps ; tout l'univers semble renfermé dans mon cœur, & je ne pense qu'à faire du bien aux hommes.

— Tout ce que vous venez de dire, lui répondit *Koung-tsée*, ne me surprend pas de votre part. Vous êtes un Sage, oui, vous êtes un vrai sage. Je suis votre Maître ; mais je devrois prendre des leçons de vous.

A l'âge de 29 ans *Yen-hoei* avoit les cheveux tout blancs, à l'âge de 32 ans il mourut, regretté sincèrement de tous ceux qui l'avoient connu, de *Koung-tsée* sur-tout, qui, mieux que p.13.008 tous les autres, avoit apprécié son mérite, & avoit connu sa vertu. Il le pleura le reste de les jours, & on l'entendoit souvent exhiler sa douleur par ces mots :

— Le ciel m'a écrasé en m'enlevant ce cher Disciple.

Le corps de *Yen-hoei* fut enterré au pied de la montagne *Fang-chan*, du côté du midi. Il avoit epousé une femme du pays de *Soung*, appelée *Tay-che*, dont il eut un fils qui porta le nom de *Yen-sin*.

Voilà à-peu-près de quoi pouvoir se former une idée de ce Sage. Ceux qui voudront en savoir davantage pourront consulter le *Lun-yu*, & les autres ouvrages, dont on trouve le précis dans ce qui a été écrit sur la Chine.

Je n'ajoute point ici les eloges qui ont été donnés à ce Sage par les Empereurs, les Ministres & les Savans de différens siecles jusqu'à nos jours. On n'y trouve que la même pensée exprimée différemment ; & cette pensée se réduit à dire que *Yen-hoei* étoit parvenu au faite de la sagesse, & digne par-là d'avoir son nom placé à côté de celui de *Koung-tsée*, son maître, dans les fastes de l'immortalité.

Vie de Confucius

TSOUNG-CHENG, TSENG-TSÉE

C'est-à-dire, *Tseng-tsée*, Propagateur de la Sainteté

@

Tseng-tsée, dont le nom étoit *Chen*, & le surnom *Tsée-yu*, naquit à *Kia-hiang-hien*, ville du troisieme ordre dans le district de *Yen-tcheou-fou*, de la province du *Chan-tong* d'aujourd'hui, lorsque *Koung-tsée* comptoit la quarante-sixieme de son âge. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, & acquit en peu de tems toutes les connoissances qui ne sortent pas de la sphere du commun des hommes. Il voulut aller plus loin, & ^{p.13.009} se mit sous la discipline de *Koung-tsée*. Il fut l'un des Disciples les plus affidés de ce Sage, & celui de tous qui comprit le mieux sa doctrine. Il l'interrogeoit souvent sur différens articles des *King* & l'ancienne Histoire, sur les Cérémonies & sur les *Lu* ; & pour ne pas oublier les réponses qu'il en recevoit, il les mettoit en écrit, pour l'interroger de nouveau sur les mêmes articles, supposé qu'il se présentât dans la suite quelques difficultés à résoudre. Ce fut en suivant cette méthode qu'il vint à bout de pénétrer dans tout ce qu'il y avoit de plus profond dans la Doctrine des anciens Législateurs de la Nation, qu'il se remplit de celle de son Maître, & qu'il se mît en état de la transmettre à la postérité.

Après la mort de *Koung-tsée*, il forma des Disciples, en prenant pour modele celui sur lequel il avoit lui-même été formé. Il s'attacha plus particulièrement à *Tsée-sée*, pour tâcher de faire revivre dans sa personne le *Sage par excellence*, dont il voulut qu'il perpétuât la Doctrine, en même temps qu'il en perpétueroit la race. Ce fut en effet par le petit-fils de *Koung-tsée*, que les livres de la piété filiale & du juste milieu qu'il faut tenir en toutes choses, c'est-à-dire, que le *Ta-hio* & le *Tchoung-young* reçurent l'arrangement dans lequel nous les avons, & ce degré de clarté qui a fait jusqu'ici l'admiration de tous les Gens de lettres.

Tseng-tsée se distingua par la vertu de la piété filiale, dont il donna de si beaux préceptes dans le *Hiao-king*. Son plus grand mérite, aux yeux de la postérité, est d'avoir conservé le souvenir des maximes de son Maître, & d'avoir eu *Tsée-sée* pour Disciple. On lui fait honneur encore d'un désintéressement à toute épreuve, & du mépris des honneurs. Il vécut pauvre, & refusa plusieurs fois d'être Mandarin. On ne sait point ^{p.13.010} à quel âge il mourut. Plusieurs Empereurs, & les Savans les plus distingués, ont fait de lui les plus beaux eloges.

Vie de Confucius

CHOU-CHENG, TSÉE-SÉE,
C'est-à-dire, Tsée-sée, Interprete de la Sainteté.

@

J'ai déjà dit, en parlant de Confucius, que ce Sage n'eut qu'un fils, que ce fils fut nommé *Koung-ly*, & surnommé *Pê-yu*, parce que le jour qu'il vint au monde, *Tchao-koung*, qui étoit alors sur le trône de *Lou*, fit présent à son pere, en signe de réjouissance, d'un *Pê-yu*, poisson qui ressemble à celui qu'on appelle *Ly-yu*, & que nous nommons *Carpe* en françois. De *Koung-ly Pê-yu*, vint *Koung-ki*, surnommé *Tsée-sée*.

Tsée-sée perdit son père de très bonne heure, & fut élevé par *Koung-tsée* son aïeul, pendant tout le tems de sa premiere jeunesse. Après la mort de *Koung-tsée*, il s'attacha à *Tseng-tsée* le plus habile de ses Disciples, & apprit de lui tout ce que ce grand homme avoit enseigné lui-même durant le cours d'une longue vie.

Dès sa plus tendre enfance, *Tsée-sée* donna des marques non equivoques, que la sagesse seroit le but auquel seul il viseroit, & qu'il feroit tous ses efforts pour l'atteindre. Par les questions qu'il faisoit à *Koung-tsée*, & auxquelles *Koung-tsée* ne dédaignoit pas de répondre sérieusement, on l'auroit déjà pris pour un petit Philosophe.

— Il y a des choses vraies ; il y en a de fausses ; comment faut-il s'y prendre pour les distinguer ?... : D'où vient cette différence qu'on remarque entre les quadrupedes ?... Pourquoi tous les oiseaux ne se ressemblent-ils pas ?... p.13.011 Comment peut-il se faire que les astres que nous voyons dans le ciel, ne soient pas toujours à la même place ?... C'est à quoi je pense souvent, sans pouvoir m'en rendre raison. Ayez la bonté de m'en instruire.

Telles étoient les demandes qu'il faisoit dans un âge où les autres enfans ne cherchent qu'à s'amuser. A toutes ces questions son sage aïeul lui faisoit toujours la même réponse :

— Ce que vous demandez-là, mon fils, lui disoit-il, a de grandes difficultés ; & ces difficultés sont encore hors de votre portée. Je veux vous apprendre quelque chose de plus nécessaire pour vous, & que vous comprendrez plus aisément. Appliquez-vous à connoître votre

Vie de Confucius

propre cœur, cherchez à y démêler ce qui s'y passe, en faisant attention à ce que vous aimez & à ce que vous haïssez. Quand vous découvrirez que votre inclination vous porte à quelque chose de contraire à votre devoir, ne la suivez pas, & faites vos efforts pour la vaincre. Si vous en agissez ainsi, vous acquerrez peu-à-peu la sagesse ; & quand une fois vous aurez obtenu ce don précieux, il n'est rien que vous ne soyez en état d'apprendre. Vous connoîtrez quels sont les ordres du ciel, & vous les suivrez ; votre esprit s'ouvrira, & vous pourrez acquérir des connoissances sur les astres, sur l'origine des coutumes, sur la différence des animaux, & sur le principe des choses ; mais, je vous le répète, connoissez auparavant votre propre cœur, & tâchez de le bien régler.

Ces réponses & quelques autres semblables revenaient à toutes les questions que *Tsée-sée* faisoit à son aïeul. On juge bien qu'un enfant qui cherchoit ainsi à s'instruire, ne pouvoit manquer de s'adonner de bonne heure à l'étude de la philosophie ; aussi, dès qu'il eut acquis quelque connoissance dans les lettres il se rendit très-assidu aux conférences qui se tenoient dans la maison paternelle, tant que vécut son aïeul. p.13.012

Après la mort de *Koung-tsée*, il s'attacha à *Tseng-tsée* pour achever de se perfectionner. Il étudia avec ardeur tous les livres de l'Antiquité ; & fit de si grands progrès dans ses études, qu'il auroit remplacé dignement son illustre aïeul, si un tel homme avoit pu être remplacé.

Les Historiens ne disent rien de particulier sur ce qui regarde sa personne ; ils rapportent quelques-unes de ses maximes, renfermées dans les réponses qu'il fit en différentes occasions. Je vais extraire celles qui me paroîtront devoir être rapportées, comme étant plus propres que les autres à le faire connoître & à l'apprécier.

Le Roi de *Lou*, dit un jour à *Tsée-sée* :

— Vous n'êtes occupé du matin au soir qu'à faire du bien, toute votre conduite est un tissu de bonnes actions ; vous méritez sans contredit les plus beaux eloges : mais j'ai oui dire, & *Hiuen-tsée* lui-même me l'a confirmé, j'ai oui dire que vous souhaitiez que votre mérite fût inconnu, & que vous vous affligiez lorsqu'on vous louoit le moins du monde ; dites-moi naturellement ce qui en est.

Vie de Confucius

— *Hiuen-tsée* & tous ceux qui vous ont parlé comme lui, dit *Tsée-sée*, se trompent : quand je fais le bien, je suis bien aise qu'on le sache ; je suis charmé qu'on m'en donne des eloges, parce que je suis persuadé que ces eloges sont un moyen pour m'engager à mieux faire, & un aiguillon pour exciter les autres à m'imiter. Je craindrois bien plutôt qu'il n'arrivât le contraire de ce que vous dites ; car si je fais le bien & qu'on l'ignore, il peut arriver qu'on parle mal de moi, & qu'on m'attribue de mauvaises qualités & des défauts que je n'eus jamais. Comment empêcher la calomnie ? Comment l'arrêter ? Comment obvier à cette foule de maux qui en sont la suite, & comme l'effet p.13.013 nécessaire ? Ainsi je pense qu'un homme qui s'étudie à bien faire, ne doit point se cacher. Je crois que quand on fait bien, on doit être charmé de n'être pas frustré des justes eloges qu'on mérite. Je dit plus : celui qui ne veut aucun témoin de ses bonnes actions, s'approprie un bien qui appartient au public : & ce bien, c'est le bon exemple, ce sont tous les avantages qui peuvent résulter de ce bon exemple. Ne vouloir point être loué lorsqu'on mérite de l'être, ce n'est pas assez estimer la vertu ; c'est s'exposer de gaieté de cœur à la perdre. J'ajoute que quiconque en agit ainsi mérite le nom d'insensé, plutôt que celui de Sage.

Un autre jour le même Prince demanda à *Tsée-sée*, ce qu'il y avoit à faire pour rendre son Royaume florissant, & pour l'agrandir aux dépens de ceux de ses ennemis ou de ses envieux qui seroient assez téméraires pour venir l'attaquer, dans le dessein d'envahir quelques-unes de ses possessions.

— Vous viendrez à bout de l'un & de l'autre, lui répondit *Tsée-sée*, si vous suivez l'exemple de ceux de vos prédécesseurs qui ont aimé la vertu & qui l'ont pratiquée ; si comme un *Tcheou-koung* & un *Pê-kiu*, vous chérissez vos sujets comme un père chérit ses enfans ; si vous mettez vos soins à les instruire de leurs devoirs respectifs ; si les récompenses sont distribuées à ceux qui les méritent & toujours à propos & avec libéralité ; si vous avez egard à la vertu & à la capacité, quand il s'agira de donner les charges & les emplois ; mais sur-tout si vous faites ensorte qu'on vous serve par amour plutôt que par crainte.

Dans une autre occasion le Roi dit à *Tsée-sée* :

Vie de Confucius

— Je connois tout le mérite de *Koung-y-tsien* ; je sais que c'est un homme d'une droiture à toute épreuve, & d'une éminente vertu. p.13.014 La Doctrine des Anciens lui est parfaitement connue, & il pratique avec exactitude tout ce qu'elle prescrit. Il n'est personne qui ne parle avec éloge de ses talens & de sa conduite ; en un mot c'est un vrai Sage que je suis fâché d'avoir laissé si long-tems dans l'obscurité. Je veux le produire au grand jour, & lui donner une des premières charges de mon Royaume. Faites-lui savoir mes intentions, & dites-lui de se tenir prêt à venir partager avec moi tout le poids du gouvernement.

— J'obéirai, Seigneur, puisque vous l'ordonnez, répondit *Tsée-sée* ; mais auparavant, permettez-moi de vous représenter que vous ne prenez pas le moyen de vous servir avec avantage de *Koung-y-tsien*. C'est un Philosophe qui est au-dessus de tous les honneurs & de toutes les dignités dont vous pourriez le combler. C'est un homme désintéressé, qui est plein de mépris pour les richesses. La plus vile nourriture, & le plus petit logement suffisent pour lui, & contentent toute son ambition. Appelez-le auprès de votre personne, à la bonne heure ; mais que ce ne soit que pour le consulter & pour profiter de ses avis. Alors vous aurez ce que vous desirez, le plaisir de satisfaire à ce que vous devez à un Sage, & la consolation de voir dans peu changer de face tout votre Royaume. Elever un Sage aux plus hautes dignités, c'est chercher à le séduire ; lui donner des richesses, c'est le tromper ; le combler tout-à-la-fois d'honneurs & de richesses, c'est vouloir en être trompé.

Tsée-sée s'entretenant avec le Roi de *Lou* sur l'article des Cérémonies, le Roi lui dit :

— Nous lisons dans le livre des Rites, qu'anciennement, lorsque quelqu'un avoit exercé quelque emploi dans un Royaume étranger, il regardoit jusqu'à la fin de ses jours, & quelque part qu'il fût, ce Roi p.13.015 qu'il avoit servi, comme son propre Souverain ; & après l'avoir pleuré, quand il apprenoit sa mort, il prenoit le deuil, comme il l'eût fait s'il s'étoit trouvé dans ses Etats revêtu de quelque dignité ou y exerçant quelque emploi : doit-on faire la même chose aujourd'hui ?

Vie de Confucius

— Non, Prince, répondit *Tsée-sée*. Les anciens Rois vivoient entre eux, comme s'ils avoient été frères ; ils traitoient les Etrangers avec honneur & avec bonté ; ils ne les distinguoient pas de leurs propres sujets. S'ils vouloient rester dans leurs Etats, ils tâchoient de les employer suivant leurs talens ; ils ne rebutoient pas ceux dont ils ne croyoient pas pouvoir se servir ; ils leur savoient gré de leur bonne volonté, & n'avoient que de bons procédés à leur égard. Ainsi ceux qu'ils avoient employés, devoient porter le deuil de leur mort, par reconnoissance & par justice, en quelque lieu du monde qu'ils se trouvaient dans la suite ; il ne doit pas en être de même aujourd'hui, parce que les Rois d'à présent ne sont pas comme ceux d'autrefois. Ils ne veulent auprès de leurs personnes que des flatteurs & des complaisans ; ils ne veulent être servis que par des hommes qui soient les vils instrumens de leurs caprices. En un mot, ils traitent comme des esclaves ou des enfans, ceux qu'ils admettent à leur service, & rebutent avec hauteur & dédain, ceux dont ils ne veulent pas. Pourquoi garderoit-on à leur égard la même coutume qu'on observoit à l'égard des Anciens ? C'est bien assez que leurs Ministres ne les trahissent pas : c'est bien assez quand ceux qui ont servi chez eux ne cherchent pas à leur nuire : pourquoi prendroient-ils le deuil en apprenant leur mort ? &c....

Tsée-sée étant allé dans les Etats de *Ouei*, le Souverain de ce Royaume le reçut avec des grands honneurs, & lui donna ^{p.13.016} toutes les démonstrations de bienveillance & même de respect auxquelles un Sage peut s'attendre. Il le fit loger dans son propre palais, l'admit en sa présence aussi-tôt qu'on le lui eut annoncé & lui dit en le recevant, ces paroles pleines d'honnêteté :

— *Tsée-sée*, vous êtes un Sage du Royaume de *Lou* ; c'est un puissant Royaume que le Royaume de *Lou*, & je sais qu'on y fait très-grand cas de votre mérite. Pourquoi en êtes-vous sorti pour venir dans mes Etats ? Ne seriez-vous pas infiniment mieux dans votre patrie ? C'est sans doute ma bonne fortune qui vous amène ici. J'en profiterai pour mon avantage personnel, & pour celui de tous mes sujets.

— Seigneur, lui répondit *Tsée-sée*, je connois trop jusqu'où je puis aller, pour croire que je peux être de quelque utilité auprès de votre personne. Je suis hors d'état de vous procurer les richesses : vous en

Vie de Confucius

avez en abondance ; d'ailleurs, je ne crois pas que ce soit un bien pour celui qui les possède, & je suis moi-même très-pauvre. Peut-être pourrais-je vous donner des conseils ; mais je n'oserais m'y exposer. Je vous connois & je me connois moi-même. Il seroit à craindre que, si mon sentiment ne s'accordoit pas avec le vôtre, vous ne fissiez aucun cas de ce que je pourrais vous dire, & que rebuté du peu d'égard que vous montreriez pour ce que je vous dirois, je ne prisse bientôt le parti du silence, & de vous laisser agir à votre gré. Le seul endroit par où je puis dès-à-présent vous être d'une utilité réelle, c'est de vous indiquer un Sage qui possède au plus haut degré toutes les qualités qui le rendent propre à vous aider dans le gouvernement, & sur lequel vous pourrez vous décharger en toute sûreté de l'administration des affaires. p.13.017

— Un tel homme est ce qu'il me faut, repliqua le Roi ; il vaudra mieux pour moi que l'abondance des richesses, & les plus précieux trésors. Il y a bien long-tems que je soupire après la possession d'un Sage. Hâtez-vous de m'indiquer celui que vous avez en vue, afin que je l'invite au plutôt à venir m'éclairer de ses lumières, & m'aider de ses conseils.

— Je crains fort, reprit *Tsée-sée*, que le Sage que vous paraissez tant désirer, ne soit bientôt l'homme le plus inutile de votre Cour. Vous êtes trop aisément d'accord de tout ce qu'on vous dit, pour croire que ce que vous dites parte du cœur, & soit en tout point sincère. J'ai toujours oui dire qu'il n'y avoit pas beaucoup à compter sur la droiture de ceux qui sont aussi complaisans. Je prévois que vous laisseriez parler tout à son aise celui qui vous donneroit des avis, & que vous ne les suivriez qu'autant qu'ils s'accorderoient avec votre façon de penser. Dans ce cas, que deviendra le Sage ? Ou il vous quittera de lui-même ; ou vous le renverrez honteusement, s'il persiste à être sincère à votre égard.

— Dépouillez-vous de votre prévention, dit le Roi, & ne craignez rien de pareil de ma part. Je vous déclare que je veux sincèrement me servir du Sage, que vous me proposerez, & me conduire en tout suivant ses conseils.

— Cela étant, poursuivit *Tsée-sée*, je n'hésite plus à vous faire connoître celui que je regarde comme le plus propre à vous être utile.

Vie de Confucius

A l'orient de votre Capitale, dans un lieu éloigné du tumulte, il est un homme dont la sagesse & la vertu sont à l'épreuve de tout. Ses lumières & ses talens sont encore inconnus au commun de ses compatriotes ; mais je vous suis garant qu'il n'y a pas son pareil dans tous vos Etats. Son nom est *Ly-yn*. p.13.018

— *Ly-yn*, interrompt le Roi : je n'ai point encore entendu ce nom. De quelle maison est-il ? Quel est son pere ?

— Son pere, dit *Tsée-sée*, doit vous être également inconnu. Il cultive la terre ; ce n'est qu'un simple laboureur.

A ces mots le Roi sourit, & d'un ton qui sentoit la raillerie, il dit à *Tsée-sée* :

— Un bon Laboureur est un homme utile ; si les terres de mon Domaine ne sont pas bien cultivées, j'en donnerai l'inspection au Sage que vous me proposez, & sûrement il aura la préférence sur tout autre en votre considération. Pour ce qui est de le charger du soin des affaires, je n'oserois, persuadé que je suis qu'un homme qui a vécu isolé, n'y est point propre. La Cour n'est pas un lieu où le fils d'un Laboureur, & le Laboureur lui même puisse exercer ses talens.

— Tout fils de Laboureur qu'il est, repliqua *Tsée-sée*, quelle qu'ait été l'éducation qu'il a reçue, *Ly-yn* est un grand personnage. Il a tout ce qu'il faut pour faire un grand Magistrat ; il peut instruire & gouverner le peuple, il peut contenir les Grands dans les bornes du devoir, il peut être un excellent Ministre. S'il est en état de vous bien servir, que vous importe qu'il soit fils d'un Laboureur ? *Ou-ouang* & *Tcheou-koung*, ne descendoient-ils pas originairement d'un Laboureur ? Quel est aujourd'hui le Souverain, qui ne voulût pas le grand *Ou-ouang* pour ancêtre ? Quel est le Ministre d'Etat qu'on puisse comparer au sage *Tcheou-koung* ? Qui mieux que cet homme illustre a gouverné l'Empire ? Les réglemens qu'il fit pendant la minorité de *Tcheng-ouang*, son neveu, ont toujours été regardés comme le fruit de la plus haute sagesse, comme des chefs-d'œuvre en leur genre. Non, Seigneur, ce n'est point la condition qui donne p.13.019 le génie, le mérite ou les talens ; c'est la nature, c'est l'application, c'est la vertu qui rendent un homme supérieur à un autre homme. La nature donne le génie, l'application le développe, la vertu en tire le parti qu'il faut.

Vie de Confucius

En un mot, un Sage, de quelque race qu'il soit, est un Sage ; il peut vous servir utilement, pourquoi vous informer de sa condition ?

Le Roi ne repliqua point, & parla d'autre chose.

Après quelque tems de séjour dans le royaume de *Ouei*, *Tsée-sée* revint dans sa patrie. Le fils du Roi s'entretenant un jour avec lui, lui dit :

— Sage *Tsée-sée*, vous êtes, à mon avis, l'homme le plus illustre qui soit sur la terre, vous êtes petit-fils du grand *Koung-tsée*, & vous ressemblez à votre aïeul. Tous les Lettrés du monde vous doivent leurs hommages, & tous les Souverains leur reconnoissance. Que ne puis-je être ce que vous êtes, ou tout au moins vous ressembler !

— Prince, interrompit *Tsée-sée*, n'en dites pas davantage : je ne saurois tenir à des eloges dont je ne suis pas digne. D'ailleurs il ne seroit pas possible d'effectuer vos desirs, quand même ils seroient sinceres. Vous ne pouvez ni être ce que je suis ni me ressembler. Vous êtes fait pour commander, & moi pour obéir. Je ne veux ni honneurs ni richesses ; & vous jouissez des uns par etat, & vous recherchez les autres par nécessité, ou par bienséance. Je suis très-attentif à ne rien faire qui ait la moindre apparence de mal, je me nourris de la doctrine la plus pure & la plus relevée, & je cherche dans toutes les occasions à faire ce qu'il y a de mieux ; comment pourriez-vous me ressembler ? Vous êtes dans des distractions continuelles, vous avez des Domestiques à entretenir, des Ministres à écouter, des Courtisans à voir, des ennemis à combattre, un Royaume à défendre ; en un mot, ^{p.13.020} tout ce que vous êtes obligé de faire par votre etat, est incompatible avec le genre de vie que je mene ; comment, encore une fois pourriez-vous me ressembler ? Ce n'est point un simple Philosophe que vous devez prendre pour votre modele, ce sont les sages Empereurs, ce sont de grands Rois que vous devez vous efforcer d'imiter, &c.

Après la mort de son mari, la mere de *Tsée-sée* se remaria à un homme du Royaume de *Ouei* ; & c'est dans cette terre étrangere qu'elle mourut. *Tsée-sée* ayant appris sa mort, se transporta dans la salle où l'on a coutume de faire les cérémonies respectueuses en l'honneur des Ancêtres, en tems déterminés, & là,

Vie de Confucius

devant la tablette de *Koung-tsée* son aïeul, il pleura celle qui lui avoit donné la vie. Ses Disciples l'ayant aperçu, en furent surpris, & même scandalisés.

— Maître, lui dirent-ils, ce que vous faites en l'honneur de votre mere, n'est-il pas formellement contraire à nos rites ? Cette femme ayant passé dans un autre lit, n'est plus censée de votre famille ; elle est de la famille de celui chez qui elle est entrée ; pourquoi la pleurez-vous dans la salle de vos Ancêtres ?

— J'ai tort, répondit *Tsée-sée*, en vérité j'ai tort. J'irai désormais pleurer ma mere dans un autre lieu.

Tseng-tsée s'entretenant un jour avec *Tsée-sée* lui dit :

— Lorsque mon pere mourut, je fus sept jours entiers sans prendre aucune nourriture. J'en fis de même à la mort de ma mere : qu'en pensez-vous ? n'est-ce pas garder à la rigueur les anciens rites ?

— Passer sept jours entiers sans boire ni manger, répondit *Tsée-sée*, est véritablement une coutume observée par nos Anciens, & consacrée dans notre cérémonial. La rigueur de ce deuil était proportionnée à la force de ceux qui ^{p.13.021} devoient l'observer. Mais à vous dire naturellement ce que je pense, il n'est pas fait pour les hommes de nos jours, & je crois que c'est une témérité de vouloir faire aujourd'hui ce qu'on faisoit alors. Le Sage doit se contenter en pareille occasion de trois jours d'abstinence. Il est dit dans le *Tan-koung* : après la mort de son pere & de sa mere, un fils qui a la piété filiale gravée dans le cœur, doit se priver de toute nourriture, jusqu'à ce que la foiblesse l'ait mis au point de ne pouvoir marcher sans bâton. Dans le tems où nous sommes, trois jours suffisent pour nous rendre ainsi foibles.

Le Roi de *Lou*, de l'avis de son Conseil, avait résolu de mettre *Tsée-sée* au nombre de ses Ministres. Un vieux Philosophe qui en fut informé, se rendit chez le petit-fils de *Koung-tsée*, pour le féliciter & pour le pressentir.

— Le Roi, lui dit-il, veut vous élever à la dignité de premier Ministre. Le choix qu'il fait de vous pour un emploi aussi important que celui de gouverner son royaume sous son nom, est une preuve de son discernement ; mais, vous ne l'ignorez pas, les Rois n'ont pas des inclinations bien constantes, ils se dégoûteront demain de ce qu'ils

Vie de Confucius

recherchent aujourd'hui avec le plus d'ardeur. Le changement ne leur coûte rien. D'ailleurs ils ne font aucune difficulté de surcharger de travail un homme qui a des talents & un vrai mérite. S'il succombe sous le faix, c'est tant pis pour lui ; ils l'emploient à tout, & selon eux, il doit être propre à tout. Ministre, Négociateur, Général d'armée, Magistrat, tout doit être du ressort d'un Sage qui est en faveur. Vous croyez-vous en état de faire un personnage si varié ? Nous sommes Philosophes l'un & l'autre, je vous parle avec franchise, répondez-moi de même, & dites naturellement ce que vous pensez.

— Voici en deux mots, & tout simplement ce que je pense, p.13.022 lui répondit *Tsée-sée*. Si, lorsque je serai en place, le Roi me croit sincèrement attaché à sa personne & plein de zèle pour son service ; s'il se conduit suivant les avis que je lui donnerai, tant pour sa conduite particulière que pour le gouvernement général de ses Etats, je le servirai de mon mieux avec toute l'application dont je suis capable, & avec une fidélité à l'épreuve de tout ; mais seulement dans ce qui concernera la doctrine, les mœurs & le gouvernement. Pour ce qui est de me mettre à la tête des troupes, & m'aller battre contre ses ennemis, au risque de me faire tuer, c'est, je vous l'avoue, ce que je ne ferai jamais.

— Cette manière de servir son Prince, interrompit le vieux Docteur, est assez singulière ; tout au moins elle est commode. Il paraît que votre Philosophie ne vous a pas encore dépouillé de tout sentiment d'orgueil.

— Qu'on dise de moi que je suis orgueilleux, repliqua *Tsée-sée*, peu m'importe. Si mon Prince veut écouter mes avis, s'il me croit nécessaire à son service, tant pour lui inspirer la bonne doctrine, que pour le bien conduire dans le gouvernement de son Royaume, il doit être bien aise que je travaille à ma conservation. Pourquoi m'exposerois-je à perdre la vie ; & en perdant la vie, à le priver d'un sujet qu'il regarderait comme son soutien, & comme le soutien de l'Etat ? Si au contraire le Roi méprise mes conseils pour se conduire en tout suivant ses caprices ou sa volonté ; s'il n'a aucun égard aux principes de la morale & de la politique que je lui suggérerois, il ne mérite pas que je le serve au prix de mon sang, dans une guerre

Vie de Confucius

dont le motif, qui me seroit inconnu, seroit peut-être contraire à la justice ou à la probité, & dont les suites seroient très-certainement funestes à quelques milliers d'hommes. p.13.023

— Votre maxime n'est pas bonne, reprit vivement le vieux Philosophe. Vous êtes trop peu accommodant, pour pouvoir remplir le premier poste de l'Etat. Il faut se plier quelquefois au caractère & aux volontés des autres, fussent-elles des caprices. Les dents sont dures, elles tombent cependant, elles se brisent contre une résistance plus forte qu'elles. La langue au contraire, qui est molle & flexible, ne sauroit se briser : elle reste toujours.

— Cela étant, dit *Tsée-sée*, je ne saurois ressembler à la langue. Ainsi je renonce aux dignités, s'il faut les acquérir à ce prix.

Tsée-sée disoit un jour à son fils *Tsée-chang* :

— Vous ne devez pas chercher les richesses & les honneurs ; vous travailleriez à votre perte en travaillant à les acquérir. Mais vous devez vous appliquer constamment à purger votre cœur de toutes ses imperfections. Ceux qui sont élevés en dignité, & les riches, n'ont de brillant que l'extérieur. De beaux habits, une nourriture délicate, des appartemens bien meublés, un nombreux domestique, sont en vérité bien peu de chose. Le cœur humain ne sauroit s'en contenter ; il ne peut être satisfait que par la vertu ; & la vertu ne s'acquiert que par des efforts continuels, pour extirper jusqu'à la racine des vices auxquels l'homme n'est malheureusement que trop enclin. Mon fils, travaillez à vous corriger de vos défauts. C'est la plus utile de toutes les leçons que je puisse vous donner. Tâchez de la retenir & d'en profiter.

Tsée-sée a composé le *Tchoung-young*, ainsi que je l'ai dit en parlant de *Tseng-tsée*. Cet Ouvrage avoit quarante-neuf Chapitres quand il sortit de ses mains. Il y a dans le *Ly-ki*, sept Chapitres ou articles qui sont entièrement de lui. À l'exemple de son Aïeul, il eut des Disciples, auxquels il transmit la p.13.024 Doctrine des Anciens. L'histoire dit qu'il est mort à l'âge de soixante-deux ans.

Ce que je viens de rapporter de *Tsée-sée*, est tiré d'un livre dans lequel on explique tout ce dont il est parlé dans les *Sée-chou*. Ce livre a pour titre : *Sée-chou, jin, ou-kao*. Il est estimé des Gens de Lettres.

Vie de Confucius

YA-CHING, MONG-TSÉE

C'est-à-dire *Mong-tsée*, le second des Saints, ou le Sage qui vient immédiatement après *Koung-tsée*, qui est appelé le Sage par excellence.

@

J'ai envoyé ci-devant le portrait & l'abrégé de la vie de ce Sage. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit alors. Voyez tome III, page 45. Les quatre Sages dont j'ai parlé après *Koung-tsée*, c'est-à-dire, *Yen-tsée*, *Tseng-tsée*, *Tsée-sée*, & *Mong-tsée*, sont les seuls qui, dans le *Ouen-miao*, ou dans la salle où l'on honore les Sages, ont le titre de *Cheng*, qu'on rend communément en françois par le mot de *Saint*. Ces quatre personnages sont aux deux côtés de *Koung-tsée*, dans le fond de la salle. Les autres Disciples sont sur les deux côtés de la salle, rangés par ordre, non d'ancienneté, mais de mérite. Ainsi ceux dont la science & la vertu ont été reconnues approcher de plus près de la science & de la vertu de *Koung-tsée*, sont placés plus près. Tous ont les titres de *hien* qui signifie *immortel*, *homme qui est au-dessus des hommes ordinaires par sa science & par ses vertus*, &c. ; & de *Tsée* qui signifie *Sage*, *Philosophe*, &c. On ajoute au titre de *hien*, l'épithete *sien*, qui signifie *ancien des tems antérieurs*, &c. Tous les autres titres dont ils ont été décorés en différens tems, ont été réduits à ce peu de mots, *Sage des tems antérieurs*, p.13.025 ou *ancien Sage*, ou si l'on veut, *Philosophe dont la doctrine fut la même que celle des Anciens*, & qui, par sa vertu, a égalé les anciens Sages.

Il n'est guere intéressant pour l'Europe de connoître ces Sages ; ils sont en trop grand nombre pour que j'entreprenne leur histoire, qui d'ailleurs ne pourroit être que d'une uniformité assommante par le détail des mêmes faits & des vertus toujours semblables. Je terminerai cet Ouvrage par un précis de l'histoire du plus singulier des Disciples de *Koung-tsée* :

Vie de Confucius

SIEN-HIEN, TCHOUNG-TSÉE

C'est-à-dire, Tchoung-tsée, ancien Sage.

@

Tchoung-tsée, autrement dit *Tchoung-yeou*, & plus connu encore sous le nom de *Tsée-lou*, étoit du royaume de *Lou*. C'étoit l'homme de son tems le plus robuste & le plus fort ; il se plaisoit à faire montre de sa force dans toutes les occasions. Il n'avoit pas beaucoup d'esprit ; mais il avoit beaucoup de droiture & de sincérité. Il embrassa de bonne heure le parti des armes, comme celui qui lui convenoit le mieux & pour lequel il avoit naturellement du talent. Ayant oui parler de *Koung-tsée*, dont on faisoit le plus bel éloge, en disant de lui qu'il possédoit la sagesse dans un degré eminent, & qu'il enseignoit à ceux qui s'attachoient à lui l'art de devenir Sage, il eut envie de le voir, pour juger par lui-même de ce qui en étoit. Il va se présenter à lui en équipage de guerrier, & lui demande tout en l'abordant, s'il veut l'admettre pour quelque tems, au nombre de ses Disciples.

Koung-tsée le reçut avec bonté, lui parla avec douceur, & lui inspira dans cette première conversation le desir d'apprendre à devenir sage. Quelques jours après, *Tsée-lou* vint ^{p.13.026} se présenter pour la seconde fois, & offrit à *Koung-tsée*, des faisans, en signe d'amitié & d'un entier dévouement à ses ordres, comme s'il eût été déjà au nombre de ses Disciples. *Koung-tsée* accepta son présent, lui sut bon gré de sa bonne volonté, & lui permit de le suivre. Il eut plus d'une occasion de se convaincre de sa droiture, de sa probité, & en particulier de son exactitude à tenir ce qu'il avoit promis. Il le regarda toujours comme un homme sur lequel il pouvoit compter, & lui donna sa confiance.

— Depuis que j'ai *Tsée-lou* pour Disciple, disoit-il quelquefois, personne n'ose me dire une parole de mépris. De mon côté je me crois à l'abri de toute insulte, & je ne crains ni voleurs, ni brigands, ni aucune sorte de malfaiteurs.

De part & d'autre, l'avantage, quant à l'extérieur, étoit à-peu-près le même ; car depuis que *Tsée-lou* se fut déclaré Disciple de *Koung-tsée*, on commença à avoir pour lui cette considération qui vient de l'estime. Ci-devant il n'étoit que craint. Sa force extraordinaire, son habileté à manier les armes, l'avoient rendu la terreur de tous ceux dont il étoit connu ; mais cette terreur fut changée en

Vie de Confucius

respect, dès qu'on sut qu'il s'étoit mis sous la discipline de *Koung-tsée*, & qu'il vouloit s'appliquer sérieusement à l'étude de la sagesse.

Tsée-lou avoit bien le desir de devenir Sage ; mais il ne se soucioit en aucune maniere de devenir savant.

— Les lettres & l'art dont je fais profession sont incompatibles, répondit-il à son Maître, qui l'exhortoit à les étudier. A quoi me serviroient-elles ? Quel avantage peuvent-elles procurer à un homme qui voudroit avoir sans cesse l'épée au poing pour exterminer les brigands & les ennemis de son Roi ?

— N'est-il pas vrai, lui repliqua *Koung-tsée*, que tous les hommes ont des défauts, qui plus qui moins, & que sur cet article vous ne différez pas des autres hommes ? Si de p.13.027 nous-mêmes nous ne connoissons pas nos défauts, qui osera prendre sur foi de nous les faire connoître ? Comment travaillerons-nous à nous en corriger, si nous les ignorons ? Si personne ne nous instruit, comment pourrons-nous acquérir la vertu ? Les Lettres sont pour nous de sages admoniteurs, qui ne craignent pas de nous avertir & de nous reprendre, & contre lesquels nous ne saurions nous fâcher ; ce sont des maîtres que nous pouvons avoir continuellement avec nous, pour nous apprendre tout ce qu'il faut que nous sachions.

Celui qui monte un cheval fougueux, met tous ses soins à le dompter : celui qui veut acquérir la sagesse, doit s'appliquer à dompter la fougue de ses passions. Un soldat qui s'exerce à tirer de la fleche, vise droit au but, & tâche de l'atteindre : celui qui vise à la sagesse, doit diriger vers elle toutes ses actions. Les Lettres enseignent comment il faut s'y prendre pour en venir à bout. Un Menuisier fait des marques qui le dirigent, lorsqu'il travaille quelque piece de bois : celui qui veut suivre le sentier qui conduit à la sagesse, doit avoir des signaux auxquels il puisse reconnoître qu'il est dans le bon chemin : les Lettres le conduiront pas-à-pas dans la véritable route. Mon cher *Tsée-lou*, si vous ne modérez pas un peu cette ardeur guerriere qui vous dévore, il est à craindre que vous ne vous laissiez dominer par les mouvemens impétueux d'une colere aveugle, que vous ne vous engagiez dans de mauvaises querelles, & que vous ne veniez à vous battre hors des tems d'une juste guerre. Vous vaincrez vos adversaires, je le veux bien :

Vie de Confucius

mais ceux-ci vaincus, vous en susciteront une infinité d'autres, contre lesquels il faudra vous battre encore, & vous n'aurez pas un seul jour de tranquillité. Ainsi à force d'attaquer & de vous défendre, vous périrez infailliblement. p.13.028

Croyez-moi : donnez-vous tout entier, du moins pour quelque tems, à l'étude des lettres ; n'ayez pas honte de commencer par où commencent les enfans. Vous vous saurez gré dans la suite d'avoir fait ce à quoi je vous exhorte aujourd'hui. Tout âge est l'âge d'apprendre.

— Maître, lui répondit *Tsée-lou*, sur la montagne voisine, du côté du midi, il y a une forêt de bambous. Tous ces bambous viennent droits, & ne se courbent pas d'eux-mêmes : on s'en sert néanmoins à tel usage qu'on veut. C'est en les coupant, en les taillant, en les pliant, qu'on leur fait prendre toutes sortes de formes. Il en sera de même de *Tsée-lou*. Il est droit & uni. Coupez, taillez, pliez, vous en ferez ce que vous voudrez. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il apprenne les Lettres.

— Vos dispositions sont excellentes, repliqua *Koung-tsée* mais observez, je vous prie, qu'un tuyau de bambou, qui, à l'un de ses bouts, est armé d'un fer, & qui, à l'autre bout, est muni de plumes, est appelé trait ou fleche : mais sans fer ni plumes, ce tuyau portera-t-il le nom de trait ou de fleche ?

— Vous avez raison, dit *Tsée-lou* : j'étudierai les Lettres ; mais auparavant j'ai quelques arrangemens à prendre avec ma famille, après quoi je me donnerai très-sérieusement à l'étude. Je vais chez moi pour peu de tems ; à mon retour je serai tout à vous. Ayez la bonté de me donner, avant mon départ, quelques bons avis, dont je puisse faire usage en attendant.

— Retenez le peu que je vais vous dire, répondit *Koung-tsée* : on n'est vertueux qu'autant qu'on fait des efforts, & le mérite, ne s'acquiert pas sans peine. Observez-vous vous-même & ne cherchez pas à vous faire illusion sur vos p.13.029 défauts : vous vous tromperiez vous-même. Celui qui cherche à se tromper n'a pas fort éloigné de vouloir tromper les autres. Soyez toujours sincère. Celui qui manque de sincérité n'a la confiance de personne. Aimez vos

Vie de Confucius

semblables, & vous en serez aimé. Respectez-vous vous-même, & les autres vous respecteront. Je ne vous en dis pas davantage, & je crois que cela suffit.

— Maître, dit *Tsée-lou*, vous pouvez être assuré que vos paroles seront gravées dans mon cœur d'une manière ineffaçable, &c.

Après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, *Tsée-lou* revint auprès de son Maître, ainsi qu'il l'avoit promis ; mais il se contenta d'écouter ses instructions, de l'interroger, & de faire quelques efforts pour comprendre & retenir les réponses, dans la disposition sincère d'en profiter. Pour ce qui est d'étudier les Lettres, il ne put jamais s'y résoudre, persuadé que ce seroit un tems perdu pour lui.

— Mon cher *Tsée-lou*, lui dit un jour *Koung-tsée*, vous desirez d'acquérir la sagesse, afin de vous rendre semblable aux vertueux personnages de l'Antiquité ; mais les anciens Sages aimoient l'étude, s'y appliquoient, & acquéroient par ce moyen les connoissances qui leur manquoient, & qui pourtant leur étoient nécessaires pour parvenir au but qu'ils se proposoient. Faites-en de même.

Tsée-lou à ces mots sort brusquement de la place qu'il occupoit, s'avance au milieu de la salle, tire son épée, & se met à escrimer de son mieux, comme s'il eût fait assaut avec quelque dangereux ennemi. Quand il eut fini :

— Maître, dit-il à *Koung-tsée*, les anciens Sages savoient-ils se servir ainsi des armes ? Pouvoient-ils parer tout leur corps des atteintes du fer ennemi, & porter en même tems des coups difficiles à parer ?

— p.13.030 Les anciens Sages, lui répondit *Koung-tsée*, en lui souriant avec bonté, n'avoient pas besoin de faire usage des armes ; la vertu étoit leur principale défense, & tous les hommes leur servoient de bouclier. Si quelquefois il se trouvoit des hommes assez méchants pour chercher à leur nuire, ils tâchaient de les gagner par de bons offices. Loin de courir après eux pour les mettre à mort ou pour les châtier, ils attendoient que revenus de leurs préventions, ils reconnussent leur injustice. Ils leur pardonnoient alors sincèrement, & n'oublioient rien pour leur inspirer des sentimens honnêtes. Il arrivoit rarement que ce moyen ne leur réussît pas. Cela ne vaut-il pas mieux que de battre, au risque de se faire tuer ? Il n'appartient qu'à des Barbares sans culture, de faire usage des armes à tout propos. Il ne doit pas en être ainsi

Vie de Confucius

chez les Nations civilisées. On n’y doit prendre les armes que par les ordres du Souverain, pour s’en servir contre les ennemis de l’Etat. Les particuliers n’ont point d’ennemis. Ceux qui leur font du mal, ou leur nuisent de quelque manière que ce puisse être, sont les ennemis des loix & des Magistrats qui sont préposés pour les faire observer. Ainsi, c’est aux Magistrats seuls qu’appartient le droit de les châtier.

— Jusqu’à présent, interrompit *Tsée-lou*, je n’avoit pas entendu de pareils discours. Vos maximes sont très-bonnes. Je vous prie de m’instruire de la même façon toutes les fois que je serai auprès de vous. Je vous donne ma parole que je tâcherai de mettre à profit tout ce que vous me direz.

Tsée-lou, ainsi que je l’ai dit plus haut, étoit homme de guerre. Il fut promu à un grade supérieur, lorsque *Ki-che* fut mis à la tête du gouvernement. Un jour de grande ^{p.13.031} cérémonie, se trouvant dans l’antichambre de ce Ministre avec plusieurs autres Mandarins, tant de lettres que d’armes, il entendit des murmures de la part de presque tous ceux qui étoient là à attendre. Il leur demanda pourquoi ils murmuroient ainsi. On lui répondit que c’étoit de l’orgueil & de l’inexactitude de *Ki-che* qu’on étoit mécontent, & qu’il n’y avoit pas grand mal d’exhaler ce mécontentement par quelques murmures. On ajouta que ce même *Ki-che* n’étoit point observateur des rites ; qu’il ne faisoit pas les offrandes trois fois par jour, comme il étoit du devoir de sa charge ; que lorsqu’il devoit offrir publiquement aux esprits, il étoit rare qu’il ne se fît point attendre ; qu’il lui arrivoit même de ne faire cette cérémonie qu’à la hâte & sans respect, parce qu’il différoit jusqu’à la nuit.

— Aujourd’hui même, continua-t-on, nous sommes ici depuis plusieurs heures, & qui sait si nous n’attendrons pas jusqu’au soir ? Est-ce ainsi que doit se conduire un homme en place, & n’est-on pas en droit de murmurer contre lui, & de le regarder comme un homme qui renverse l’ordre, tandis qu’il devoit employer l’autorité qu’il a en main pour le faire observer ?

— Vous avez raison, dit *Tsée-lou* ;

puis, sans trop délibérer, il pénètre jusques dans l’appartement de *Ki-che* ; & d’un ton qui étoit un peu au-dessus de la fermeté, il lui dit :

Vie de Confucius

— Seigneur, tout est prêt pour la cérémonie à laquelle vous devez présider ; tout le monde est à vous attendre, à murmurer & à se plaindre de votre peu d'exactitude, & de votre manque de respect pour les usages : suivez-moi.

Le Ministre, sans répliquer un seul mot, suivit *Tsée-lou* & se rendit dans le lieu où il étoit attendu. Cette petite aventure ayant été rapportée à *Koung-tsée* par quelques-uns de ses Disciples :

— Dites, après cela, leur répondit-il, que ^{p.13.032} *Tsée-lou* n'a pas de zèle pour les cérémonies. Il a un zèle plus efficace qu'aucun de vous. Il les observe suivant sa portée ; & il sait les faire observer par ceux même qui sont les plus négligens à s'acquitter de ce devoir.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit dans la vie de *Koung-tsée*, en parlant des instructions qu'il donna à son Disciple, lorsqu'il eut obtenu le gouvernement de la ville & du pays de *Lou*, non plus que du magnifique éloge qu'il fit de lui lorsqu'il l'alla visiter dans le lieu de son gouvernement. Je terminerai ce qui regarde cet homme sincère par quelques traits qui acheveront de le faire connoître.

Tsée-lou eut plusieurs emplois considérables dans les différens petits Royaumes qui partageoient alors la Chine. Il finit par être officier général dans le royaume de *Ouei* ; mais ce fut dans un tems trop critique pour un homme d'un génie tel que le sien. Aussi *Koung-tsée* en témoigna son mécontentement dès que la nouvelle lui en fut annoncée. Peu de tems auparavant, il avoit eu une conversation avec son Disciple, dans laquelle il lui avoit paru qu'il étoit disposé à renoncer au métier de la guerre.

— Maître, lui avoit-il dit, un homme qui est chargé d'un pesant fardeau, ne sauroit faire un long trajet qu'avec beaucoup de peine. Dans l'extrême lassitude où il se trouve de tems en tems, il ne cherche point de lieux commodes pour se reposer ; le premier qu'il rencontre lui est bon. Il me paroît que c'est ainsi que je dois désormais me conduire. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous ferez bien, lui avoit répondu *Koung-tsée*.

Il lui avoit dit, dans une autre circonstance, qu'il étoit las du commerce du monde, & qu'il étoit également dégoûté des honneurs & des richesses.

Vie de Confucius

— Lorsque j'étois jeune (ce sont les paroles qu'on rapporte de lui), je ne me nourrissois que des mets ^{p.13.033} les plus communs, j'allois moi-même acheter du riz, & je le chargeois sur mes épaules pour l'apporter à la maison. Je faisais jusqu'à cent *lys* de chemin pour l'avoir à meilleur marché. Mon plus grand plaisir en arrivant, étoit de faire hommage à mes parens de ce que je venois d'apporter. C'est là tout ce que je pouvois faire alors pour leur témoigner mon amour, mon respect & ma reconnoissance. Après leur mort j'allai brusquer fortune. Je me rendis au royaume de *Tchou*, où j'obtins un emploi considérable ; j'avois alors dix mille mesures de riz, & jusqu'à cent charriots à ma suite, on préparait les chemins par où je devais passer, ma table étoit servie de quantité de mets exquis & de toutes les especes. J'avois un regret amer en pensant que ceux qui m'avoient donné la vie n'étoient plus. Je rappellois dans mon souvenir les poissons secs, les herbes salées dont j'assaisoinois le riz commun qui étoit leur nourriture ordinaire. J'aurois voulu pouvoir les rappeler à la vie, pour m'acquitter à leur egard de tous les devoirs d'un bon fils. Mais, regrets superflus ! ils ne sont plus en état de jouir de mes richesses, c'est là le sujet de ma peine de chaque jour. Ah ! s'ils m'avoient vu dans la position où je me trouve !....

— Soyez tranquille, interrompit *Koung-tsée*, vous avez fait à leur egard tout ce qui étoit en votre pouvoir, en les servant avec respect & affection suivant vos forces & vos facultés, quand ils jouissoient de la vie ; vous pensez souvent à eux depuis qu'ils sont morts, & vous avez du regret de n'avoir pas été mieux en état de les servir ; que faut-il davantage pour être un bon fils ? Encore une fois, soyez tranquille. Vous avez la piété filiale au degré qu'il faut.

De pareilles dispositions de la part de *Tsée-lou*, sembloient indiquer qu'il alloit désormais renoncer aux armes, pour se ^{p.13.034} donner tout entier à l'étude de la sagesse. Il n'en étoit rien cependant ; & malgré les représentations qu'on lui put faire, il partit pour le royaume de *Ouei*.

— J'en suis fâché, répondit *Koung-tsée*, à ceux qui lui annoncerent son départ. Tout est en trouble dans le Royaume. Le légitime Souverain a été obligé de chercher à mettre ses jours en sûreté par une prompte fuite ; le Ministre *Koung-ly*, de concert avec

Vie de Confucius

Kouei-kouei, fils de *Ling-koung*, trament une révolution. *Tsée-lou* ne pourra pas dissimuler, & il périra.

L'événement ne justifia que trop le pressentiment de *Koung-tsée*, lorsque le Roi de *Ouei* prit la fuite pour éviter de tomber entre les mains des rebelles. *Tsée-lou*, à qui ce Prince avoit déjà donné un emploi considérable dans les troupes, étoit absent de la Capitale. Il apprit que la révolution étoit faite, & que le royaume de *Ouei* avoit changé de Maître. Il voulut s'assurer par lui-même de la vérité du fait, & se mit en chemin pour se rendre à la Cour. Il étoit sur le point d'entrer dans la ville, lorsqu'on en ferma les portes. Il rencontra par hasard *Tsée-kaou*, l'un des Disciples de *Koung-tsée*, qui, l'ayant reconnu, lui dit d'un air triste :

— Où allez-vous, *Tsée-lou* ? tout est dans le plus grand désordre dans la ville. *Kouei-kouei* est sur le trône, & le perfide *Koung-ly* regne sous son nom. Pour moi, je me retire pour n'être pas témoin de toutes les horreurs qui vont se commettre. Faites-en de même, & rendons-nous ensemble dans des lieux où la vertu soit plus respectée. Le Ciel semble vouloir vous y engager en permettant qu'on ait fermé les portes d'une ville où il ne veut pas que vous fassiez votre séjour. Encore une fois, retirons-nous, & ne courons pas les risques d'être les victimes des méchants : suivez-moi.

— Je ne saurois faire ce que vous me proposez, répondit ^{p.13.035} *Tsée-lou*, l'honneur me le défend. J'ai un emploi qui m'attache au royaume de *Ouei*, & à la personne du Prince ; je ne dois abandonner ni l'un, ni l'autre. Dussé-je périr, j'irai au secours de *Tchou-koung-tche*, que je regarde comme mon légitime Souverain, & je ferai mon possible pour le rétablir.

En finissant ces mots il s'avance vers la porte, appelle l'Officier de garde, se nomme & fait instance pour entrer. On l'introduit, & sans s'arrêter un seul moment, il va tout droit au Palais royal demander audience. L'Usurpateur étoit alors sur une terrasse avec le ministre *Koung-ly* : d'aussi loin qu'il aperçut *Tsée-lou* :

— Qui vous a mandé, lui dit-il ? Pourquoi quitter votre poste sans congé ? Retournez promptement sur vos pas, sous peine d'être puni comme un sujet désobéissant.

— Je le veux bien, répondit *Tsée-lou* ; mais il faut que j'emmene avec moi le traître *Koung-ly*, seul auteur de tous les troubles. Ce n'est que

Vie de Confucius

par les conseils de ce scélérat, que vous avez usurpé le trône ; c'est ce scélérat qui doit périr seul. Après sa mort tout rentrera dans l'ordre, vous rentrerez en vous-même, & vous n'hésitez pas à exécuter les dernières volontés de *Ling-koung* votre pere, qui a désigné pour son successeur votre fils, en vous excluant positivement du trône. Il a eu ses raisons ; & ces raisons, quelles qu'elles soient, vous devez les respecter. Ne doutez pas que *Tchou-koung-tche*, votre fils, n'ait encore la piété filiale gravée dans le cœur. Après vous avoir pardonné comme Souverain, il ne vous regardera plus que comme son pere, & n'aura rien de plus pressé que de vous donner toutes les marques de respect, de tendresse & de reconnaissance qui vous sont dues en cette qualité. Livrez-moi le traître, le rebelle *Koung-ly*. p.13.036

A ces mots l'Usurpateur & son Ministre ne purent retenir les mouvemens d'indignation dont ils étoient agités. L'Usurpateur ne craignit pas de s'avilir, en lançant contre l'Officier qui lui représentoit son devoir, & lui reprochoit son crime, la première pierre qui se rencontra sous sa main. Cette pierre lancée avec toute la force de la fureur, donna contre l'extrémité du casque (ou de la coëffure, qui étoit alors le distinctif des gens de guerre) de *Tsée-lou*, & la rompit. Au désespoir d'un tel affront, *Tsée-lou* dit en soupirant :

— Le Sage peut bien souffrir la mort ; mais il ne lui est pas permis de dissimuler un affront, quand cet affront le déshonore. Mourons plutôt que de vivre déshonoré.

A l'instant il ôte son casque ; & avec les cordons qui le tenoient attaché sur sa tête, il s'étrangla.

Ainsi finit le plus ignorant des Disciples de *Koung-tsée*. Il fut le seul qui ne voulut pas cultiver les Lettres. Son Maître sembla rejeter sur sa simplicité, ce qu'il auroit regardé comme très-condamnable dans tout autre : je veux dire l'action par laquelle il termina sa vie ; car aussi-tôt qu'il en fut instruit, il se rendit dans la capitale du royaume de *Ouei*, chez les parens de son Disciple mort, assembla tous ceux de la famille, & leurs amis ; & sans craindre le ressentiment de *Koung-ly*, il fit en présence de tout le monde les cérémonies funebres devant le cercueil. Il est bon de se rappeler ici que les Chinois, surtout ceux qui sont au-dessus du commun, gardent long-tems les morts avant de les porter au lieu de la sépulture. Le moins c'est ce qu'ils appellent l'espace de

Vie de Confucius

trois *tsi*. Un *tsi* est l'espace de sept jours. Ainsi trois *tsi* font vingt-un jours. Il y a des cérémonies particulières pour chacun de ces *tsi*.

Après avoir fait tout ce qui étoit d'usage, *Koung-tsée* s'informa plus particulièrement de toutes les circonstances de la ^{p.13.037} mort de son Disciple ; & après qu'on l'eut satisfait en lui disant la chose telle que je viens de la raconter :

— Mais pourquoi, dit-il, *Tsée-lou* étant mort depuis tant de jours, son corps n'a-t-il encore aucune marque de corruption ?

— C'est que je l'ai salé, répondit un de ceux qui étoient présents.

— Ajoutez encore un peu de sel, repliqua *Koung-tsée*, afin qu'il dure plus long-tems.

Tout ce qui a rapport aux grands hommes à ceux sur-tout qui ont vécu dans les tems reculés, qui ont instruit leurs contemporains, ou travaillé pour l'instruction de la postérité, mérite d'être recueilli ; tout en est précieux, parce que tout sert à les faire connoître. C'est en les suivant dans le cours de leur vie privée, c'est en entendant leurs discours familiers, qu'on peut les juger équitablement.

Leurs belles actions, celles qui ont eu quelque éclat, ne les montrent que par leur bon côté ; leurs actions ordinaires, celles qui n'ont eu pour témoins qu'un petit nombre de personnes, & pour objet que ce qui paroît minutie, les dévoilent entièrement pour les montrer tels qu'ils sont. Un Philosophe, ou un homme affiché pour tel, soutiendra son personnage, dans tout ce qui sera pour le grand jour ; mais dans son domestique, ou parmi ses amis, ses foiblesses & ses défauts perceront à travers ses belles qualités.

Sur ce principe, je n'ai pas craint de rapporter des détails où se trouvent pêle-mêle de grandes & de petites choses, des maximes sublimes & des documens triviaux, des pensées fines & des réflexions très-communes, des paroles assaisonnées de quelque agrément, & des discours ennuyeux. Ceux qui ne lisent que pour s'amuser, ne trouveront pas dans ce que je viens d'exposer, de quoi remplir leur objet & se satisfaire ; mais ceux qui dans leurs lectures de délassement, ^{p.13.038} comme dans celles qui méritent par elles-mêmes d'occuper sérieusement, n'ont d'autre objet que la recherche du vrai, me sauront quelque gré peut-être de les avoir mis en état de pouvoir apprécier, par eux-mêmes, le plus célèbre, le plus sensé de tous les Philosophes qui ont éclairé ces vastes régions de l'Orient, & les Disciples qu'il a formés.

@

Vie de Confucius

EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. AMIOT, MISSIONNAIRE

Ecrit de Péking, le 29 Novembre 1786

@

... I. p.14.517 Vous êtes surpris, Monsieur, qu'il ne soit pas question de la femme de *Koung-tsée*, ni de son fils, durant tout le cours de ses voyages, &c.

La raison de ce silence de la part des Historiens, est, 1^o que c'est ici l'usage de ne parler des femmes ni en bien ni en mal, à moins que ces femmes ne se soient rendu célèbres par leurs vertus ou leurs vices. Celle de *Koung-tsée* n'a été dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas. 2^o C'est encore ici l'usage, & un usage immémorial, que dès qu'une femme a un fils, elle est sous la sauvegarde de ce fils plus encore que sous celle de son mari, qui est censé donner tous ses soins aux affaires du dehors, comme membre de la société. La femme de *Koung-tsée* étoit une femme vertueuse, mais ordinaire, uniquement occupée des affaires de son domestique, sans aucune communication au dehors, ainsi que le pratiquoient de son tems, avant ce tems, & comme le pratiquent encore aujourd'hui les femmes Chinoises qui sont dans un rang au-dessus de celui du simple peuple.

Pour ce qui est de son fils, il y a toute apparence que n'ayant aucun talent particulier pour les sciences, il ne s'occupa que de celles qui pouvoient lui être utiles pour sa conduite dans le monde. D'ailleurs comme en l'absence du pere, il se trouvoit le p.14.518 chef de la famille, c'est à veiller sur la famille qu'il faisoit consister le plus essentiel de ses devoirs : une raison encore du silence des Historiens sur ce qui le concerne, c'est que n'ayant mené qu'une vie privée, & n'ayant rien fait dans le cours de cette vie, que ce que font les hommes ordinaires, on n'a pas cru que le détail de ses actions & de sa conduite méritât de passer à la postérité.

Koung-tsée a veillé à l'éducation de son fils ; il l'a instruit & fait instruire de tout ce qu'il lui étoit essentiel de savoir pour remplir sa tâche sur la terre, comme homme, comme pere de famille, comme membre de la société : quant à sa femme, il s'est conduit à son égard conformément aux usages de la nation, il l'a laissée maîtresse du domestique sous la direction de son fils ; il n'est pas surprenant qu'il ne soit nullement question d'elle dans les différens Ecrits où il est parlé de son mari. Suivant les usages antiques de la nation Chinoise, les femmes doivent être concentrées dans l'enceinte de leurs maisons, & n'être

Vie de Confucius

connues que dans la famille qui les a adoptées, & dont elles ont pris le nom. On peut conclure de ce que je viens de dire, qu'aux yeux des Chinois & de ceux qui sont au fait de leurs mœurs, la conduite de *Koung-tsée* à l'égard de son fils & de sa femme, est exempte de tout reproche bien fondé. Je pourrais ajouter que, sur ce point, comme sur tous les autres, il est regardé *comme un modele qu'on doit suivre*.

*

II. Vous observez que dans les petites ou grandes charges publiques que *Koung-tsée* a occupées, on le voit rétablir l'ordre, travailler avec succès à l'amélioration de la culture comme de la morale, &c, mais qu'il ne paroît pas qu'il ait rendu ou fait rendre aucun Edit, Diplôme, Instruction, ou Règlement à ce sujet, &c.

Il n'est pas douteux qu'il n'ait fait rendre par les Souverains qui l'employoient, des Edits, des Diplômes, &c. pour autoriser ^{p.14.519} les réformes qu'il entreprenoit, les usages qu'il rétablissoit, &c., mais ces Edits, Diplômes & Instructions ne sont pas parvenus à la postérité. On doit faire attention que *Koung-tsée* vivoit avant l'incendie des livres, qui eut lieu sous le regne de *Tsin-ché-hoang-ty* ; qu'il n'étoit que le sujet d'un des petits Rois feudataires de l'Empire ; & qu'au rétablissement ou renouvellement des Lettres, on s'occupa préféablement à tout, du rétablissement des *King* ou Livres classiques & de l'Histoire de l'Empire en général, laissant à part tous les accessoires. D'où l'on peut inférer que les Edits, Diplômes & Instructions des Rois feudataires, ne furent pas envisagés d'abord comme assez intéressans pour mériter une attention particulière de la part de ceux qui travailloient au recouvrement des Livres, & que c'est par l'effet de cette espece de négligence qu'ils n'ont pas été transmis jusqu'à nous.

*

III. Vous demandez si les anciennes Loix tombées dans l'oubli, pouvoient suffire au Peuple qui les ignoroit, & à l'Administration pour punir des gent qui savoient à peine qu'elles eussent existé.

L'unique but de *Koung-tsée* dans l'exercice de ses charges, quand il a été employé, & de toutes ses courses lorsqu'il n'étoit que simple particulier, a été de rappeler dans l'esprit des Peuples & des Rois, le souvenir de ces mêmes Loix

Vie de Confucius

qui étoient généralement négligées ; & en leur rappelant ce souvenir, il les rappelloit par-là même à la pratique de leurs devoirs respectifs, les Rois, aux soins qu'ils devaient donner à l'instruction des Peuples, & les Peuples, à l'obéissance qu'ils devoient aux Rois pour tout ce qu'ils vouloient leur faire pratiquer.

Au reste les anciennes Loix, quoique pour sa plupart tombées en désuétude, étoient consignées dans les Livres qui existoient alors, & que tout le monde pouvoit consulter. Les ^{p.14.520} classes supérieures de la société pouvoient, en les lisant, s'instruire par elles-mêmes ; & celles du bas étage avoient dans les Magistrats, des hommes dont la principale tâche étoit de travailler à leur instruction. On a vu dans la vie de *Koung-tsée*, que le Gouverneur de la ville, le sage *Ping-tchoung*, instruisoit lui-même la jeunesse dans son propre hôtel. Il étoit d'usage, outre cela, que les Magistrats qui avoient inspection sur le peuple, tant dans les villes que dans les villages, dans les hameaux & dans les campagnes, l'assemblassent au moins une fois dans l'espace d'une lunaison, pour lui expliquer ses devoirs. Il ne s'agissoit donc pour *Koung-tsée*, que d'engager les Souverains, ou de les exhorter à faire observer exactement cet usage ; & c'est à quoi il a mis tous ses soins, comme on peut s'en convaincre, en le suivant pas à pas dans le cours de sa longue vie.

Il seroit donc inutile de chercher d'autres monumens. On a en Europe tous ceux à-peu-près qui existent : je veux dire ceux qui ont rapport à notre *Koung-tsée*, tels que les principaux *King*, les *Sée-chou* & l'Histoire. En ajoutant à ces monumens ceux dont j'ai fait usage pour composer sa vie, on a un tout complet au-delà duquel on chercheroit en vain.

*

IV. Peut-être (dites-vous) seroit-il utile de savoir, du moins en gros, les noms des principaux détracteurs contemporains ou autres, de la gloire de *Koung-tsée*.

Oui, sans doute, il seroit utile de savoir ces noms, si *Koung-tsée* avoit eu au nombre de ses détracteurs des Philosophes ou des Gens de Lettres : mais il ne reste aucune trace d'écrits faits contre sa personne ou ses ouvrages ; on ne nous a conservé que les noms de ses admirateurs. De son vivant il eut pour ennemis les hommes en place, qui craignoient d'être supplantés par lui ; les libertins qui craignoient la réforme ^{p.14.521} des mœurs, & les sectaires qui voyoient dans ses

Vie de Confucius

mœurs, dans ses ouvrages & dans sa conduite, un obstacle qu'ils regardoient comme insurmontable pour l'établissement de leur secte & l'adoption générale de leur doctrine : ce qui engagea les premiers successeurs de *Lao-tsée*, tels que *Yang-tsée* & les autres, à changer de batterie, & à faire tous leurs efforts pour tâcher d'accommoder leurs principes à ceux de *Koung-tsée*, & de persuader à la nation, que ce qu'il avoit enseigné n'étoit autre chose que ce qu'ils enseignoient eux-mêmes. Ils allèrent même plus loin. Ils prétendoient que dans la visite que *Lao-tsée* reçut de *Koung-tsée*, celui-ci l'avoit *reconnu pour son maître* (prétention absurde, dont tous les Lettrés se moquent depuis plus de deux mille ans) quoique les sectateurs de *Lao-tsée*, *louent Koung-tsée à l'egal de leur propre maître*, &c.

@